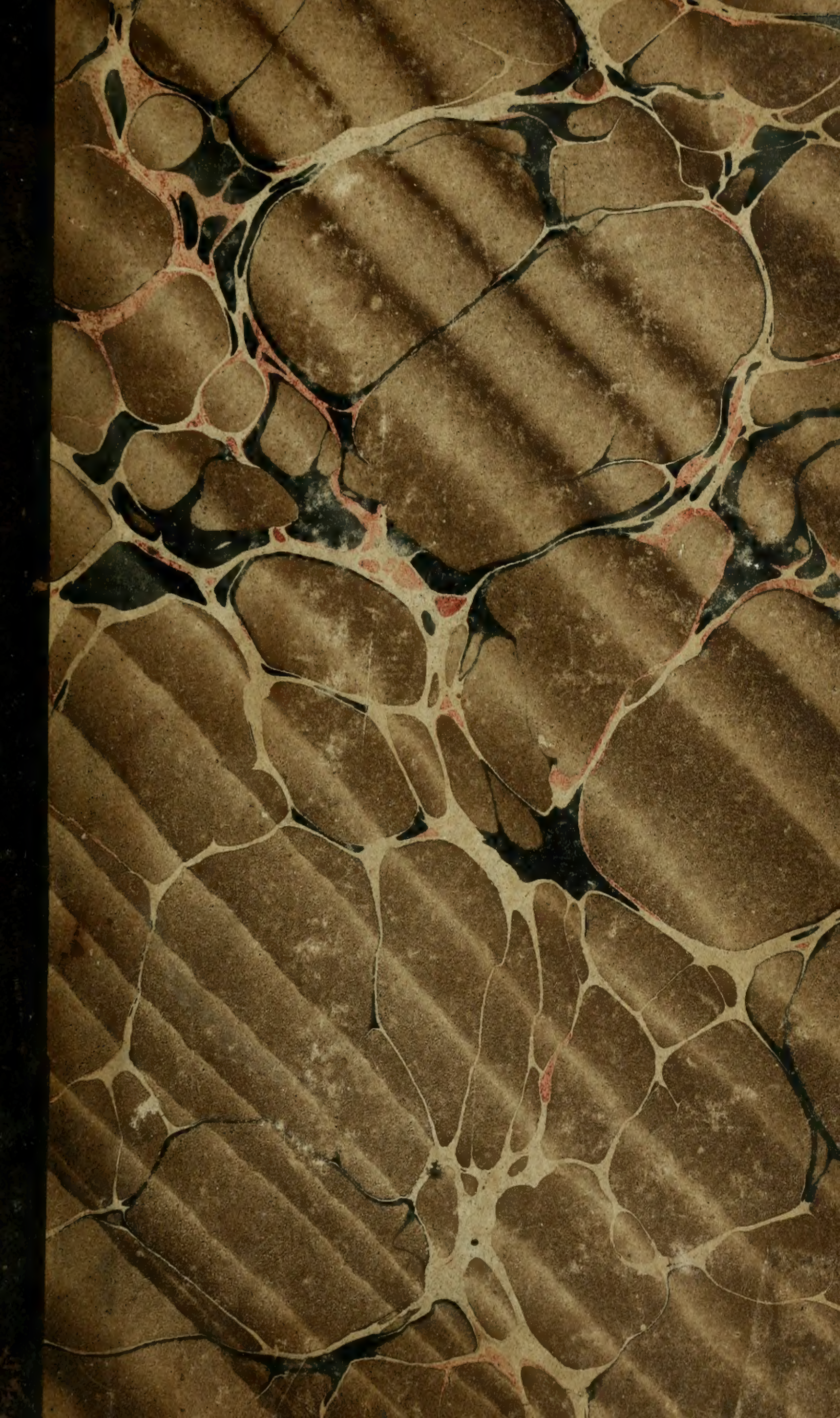


359 **DEMOUSTIER** (C.-A.). Lettres à Emilie sur la mythologie. P., Furne, s. d., in-8, d.-r. t., 482 pp. (745) 15

→ autre édition!

2 vol. reliés en un –

2 frontispices + 2 gravures –

Nombreuses éditions de cet ouvrage aussi célèbre que "le Mérite des Femmes" de Legouvé.

C'est un livre du 18e siècle (voir l'Introduction ci-après.) Mais son succès fut tel qu'il a imprégné le pré-romantisme d'un goût classique et surtout Mythologique. C'est aussi, pour les filles, un manuel de préparation au mariage !

Chaque lettre est centrée sur un sujet principal (Voir table alphabétique "in fine") qui transforme le livre en répertoire (Comparer avec le dictionnaire de Chompré d'usage scolaire).

LETTRES A ÉMILIE

SUR

LA MYTHOLOGIE.

TOME I.



LETTRES A ÉMILIE

SUR

LA MYTHOLOGIE,

SUIVIES

DES CONSOLATIONS;

Par Demoustier;

AVEC UNE NOTICE NOUVELLE ET DES NOTES,

PAR G. TOUCHARD-LAFOSSE.

TOME PREMIER.



PARIS,
A.-R. LANGLOIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25.

1835.

PARIS. — Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET,
rue du Colombier, 30.

DEMOUSTIER

ET SES OUVRAGES.

Les littératures, ainsi que les sociétés dont elles expriment le caractère et l'esprit, ont leurs fastes, leurs anomalies, leur décrépitude, leur régénération. Pour ne parler que des lettres françaises, voyez-les dans les diverses phases de notre histoire : elles sont chevaleresques au XIIe siècle, avec Philippe-Auguste et les trouvères de son temps ; dévotes, superstitieuses au XIIIe siècle, avec saint Louis, le sire de Joinville et Guillaume de Lorris ; séditieuses, tachées d'esprit de parti, au XIVe siècle, sous la plume des journalistes du règne calamiteux de Charles VI ; raisonneuses, abstraites, hostiles à la liberté de conscience lors de cette renaissance, dont François Ier permit et comprima ensuite l'essor ; réformatrices, empreintes d'une haute philosophie, et moqueuses tour à tour, vers la fin du XVIe siècle, dans les écrits de Théodore de Bèze, de Montaigne, de Rabelais ; ingénieusement critiques, un peu plus tard, dans la Satire Ménippée ; remplies de boursoufflure et de recherche, avec Balzac et Voiture, au commencement de ce XVIIe siècle où venait d'expirer jusqu'à l'ombre de la vieille chevalerie, et naissait, inquiète, indécise,

vague dans ses desseins et brutale encore, cette civilisation moderne, qui devait atteindre bientôt la splendeur, mais en même temps la corruption du siecle d'Auguste. Enfin les lettres françaises furent grandes, fastueuses, superbes sous Louis XIV, période d'apparat durant laquelle l'épopée et l'éloquence furent jonchées de mots sonores, comme la société fut inondée de luxe et d'orgueilleuses prétentions.

Au sein de ce régime où, sous les lois d'une syntaxe diffuse, on s'efforçait d'enfiler des phrases et de coudre des périodes admiratives, notre grand Corneille, notre inimitable Molière, puis La Fontaine, Racine, Boileau, Bossuet, Fénelon, La Bruyère et quelques autres surent avoir du génie, sous les liens inflexibles dont on venait de garrotter notre langue, épurée sans doute, appauvrie peut-être.

Au milieu du siècle suivant, la littérature, descendue de ses échasses, s'occupa moins de paraître, beaucoup plus de penser, de convaincre, de prouver. Montesquieu, d'Alembert, Diderot, Condillac, Jean-Jacques Rousseau, Buffon, Helvétius, Raynal, Duclos, parlèrent à l'âme, et affranchirent l'entendement, trop long-temps comprimé sous une enveloppe de préjugés. Voltaire les surpassa tous, au jugement d'une nation à laquelle plaisait la Raison parée par les Grâces, et s'armant des traits

acérés du ridicule. Voltaire, en jouant avec la sagesse, avec la philosophie, sut être profond et séduisant tout à la fois : problème difficile dont il ne laissa qu'à moitié le secret à Beaumarchais. D'autres croyaient cependant l'avoir trouvé, tant ils s'étaient appliqués à le chercher. Ainsi les imitateurs de Marivaux et de Dorat s'ingénièrent à sublimer l'esprit, à fleurir la pensée ; le sentiment lui-même se fit élégant et maniéré dans leurs chatoyantes compositions. Ce genre fit fortune à la cour de Louis XV : c'était, pour les marquis de l'Œil-de-Bœuf, une délicieuse littérature que celle dont ils pouvaient parcourir les productions en voltigeant, en tournoyant sur leurs talons rouges : papillons inconstans, qui butinaient le plaisir dans les livres, comme le brillant scarabée recueille sa nourriture sur les fleurs. Malheureusement Versailles enchaînait alors Paris au char léger de ses caprices, et Paris imposait à la France les goûts qu'on lui avait imposés. Les lettres de cette époque glissèrent, ainsi que les beaux-arts et les mœurs, sur la pente rapide d'une corruption qui ne devait s'arrêter qu'au point où toutes les sociétés se régénèrent : l'abus intolérable des vices, des excès et de l'oppression. Poètes, romanciers, dramatistes, conteurs, se prirent à distiller des riens laborieusement spirituels, pour titiller les sensations languissantes du sopha ; on parfuma les

vers d'afféterie et de manière, pour ajouter un madrigal, un acrostiche, un bouquet à Chloris, aux essences de la toilette. Ces bagatelles prétentieuses, dont le succès prodigieux réduisit au silence le vrai talent, se débitaient, à bureau ouvert, chez madame de Cassini, nouvel hôtel de Rambouillet, où le bon sens était sacrifié tout aussi complètement que dans l'ancien. Bientôt le théâtre copia ces travers en les chargeant encore, non dans le but de corriger, mais afin d'amuser davantage une génération blasée ; et la ville, ressaisissant les esquisses outrées de la scène, en grossit impudemment le bagage de ses ridicules.

Telle était la situation des lettres et de la société lorsque Charles-Albert Demoustier sortit des bancs [1], inexpérimenté et neuf aux impressions du monde comme tout philosophe de collége. Fils d'un garde-du-corps, Demoustier descendait de Racine par son père ; de La Fontaine, par sa mère : origine bien propre à le maintenir dans les voies de la nature et du goût. Mais, doué d'une imagination vive, ce jeune littérateur se laissa promptement éblouir par le faux-brillant et l'esprit sophistique qui infestaient la fin du XVIII[e] siècle. Il faut lui pardonner d'autant plus volontiers cet entraînement, qu'il semblait né pour aimer, pour plaire,

[1] Il fit ses études à Paris, au collége de Lisieux.

et qu'avec de telles dispositions on se plie aux erreurs de son temps, plutôt qu'on n'essaie de les combattre.

Si la trempe molle et suave du caractère de Demoustier le rendait inhabile à se jeter dans une réforme littéraire, que quelques bons esprits tentaient déjà, il devait s'affectionner encore moins à cette guerre du barreau, qu'il avait d'abord essayée, et dont l'éloignait d'ailleurs une complexion extrêmement délicate. Mais en s'abandonnant avec délices à son penchant pour les lettres, il obéit surtout à l'inclination impérieuse qui le vouait au culte de la beauté. On va juger jusqu'à quel point cette passion était portée chez Demoustier; voici la peinture que lui-même en a faite : « Il y a dans mon adoration pour les femmes plus que de l'idolâtrie : leur idée seule produit sur mon cœur attristé [1] l'impression que, par un temps sombre, produit l'image d'un beau jour. Leur regard me pénètre, leur sourire m'enivre, leur voix me fait tressaillir. Mon âme errante circule autour de leurs charmes, et se perd avec volupté dans les plis de leurs vêtemens, dans les ondes de leur chevelure. Leurs yeux parlent-ils? ma réponse les a prévenus;

[1] Atteint déjà de la maladie à laquelle il succomba, Demoustier s'attristait en pensant qu'il n'aurait ni assez de force ni assez d'années pour aimer.

sont-ils muets? je leur prête un langage pour le plaisir d'y répondre. Je ne sais quel charme secret me fait pressentir la présence d'une femme aimable... que cette onde est tiède et limpide! une femme s'y est baignée ; que de fleurs sur ce gazon! une femme s'y est endormie ; que cet ombrage est mélancolique! elle y rêve sans doute... Entendez-vous ces accens mélodieux? c'est Philomèle... non, c'est une femme : la voici, je l'avais deviné.

Tibulle devait écrire sous l'empire de semblables émotions lorsqu'il composa ses voluptueuses élégies; ah! qu'il est à regretter que cette source exquise d'inspirations ait été altérée par les défauts du temps! Pourquoi ne se trouvait-elle pas dans l'imagination de Demoustier, cette puissance de poésie qui sut garantir Parny de l'invasion du mauvais goût! Mais, je le répète, le futur correspondant d'Émilie était organisé pour plaire : il crut que le clinquant du bel-esprit flatterait plus que le noble éclat du génie, le sexe dont il avait fait son idole : *ses Lettres sur la Mythologie* furent publiées sous la bannière de Marivaux et de Dorat.

A part ce défaut, grave sans doute, mais non pas capital, dans un ouvrage où l'esprit devait aider le naturel et l'abandon à tenir la plume, Demoustier, laissant bien loin derrière lui Chapelle et Bachaumont, a su tracer et remplir admirablement son cadre. On peut douter que Voltaire lui-même eût

égalé la grâce souvent ingénieuse, le coloris toujours frais, la critique toujours fine et jamais empreinte de fiel, qui distinguent les *Lettres à Émilie*. Voilà ce que nos Aristarques, si souvent exagérés dans leurs jugemens, ont refusé de reconnaître; ils ont même dénié à l'auteur de nos Lettres l'éloge que lui méritaient un plan neuf, original; un enchaînement habile des parties de son sujet: parties jusqu'alors éparses dans une lexicographie nauséabonde, où les élémens de la mythologie restaient enfouis, parce qu'on avait rarement le courage de les y chercher. Mais le public impartial, le public qui ne compose point de livres, qui ne fait point trafic de feuilletons; le public, en un mot, dont les opinions ne sont influencées ni par l'envie ni par la cupidité, accueillit avec transport une composition amusante, spirituelle et instructive: sa raison fit justice des défauts qu'on y trouvait, dégagea l'interêt de ses futiles ornemens, la pensée de ses enjolivures brillantées; et, ce départ d'alliage opéré, trouva que Demoustier avait enrichi les lettres d'un lot fort appréciable d'or pur.

Cet écrivain fut assurément l'un des premiers, parmi les hommes de sens, à s'apercevoir que l'école classique opposait trop d'inflexibilité, trop de dégoûts à cette légèreté sociale, qu'il eût fallu séduire un peu pour la ramener aux saines idées. Il avait vu la jeunesse découragée, malgré son

aptitude, par les épines dont le savoir pédantesque hérissait obstinément ses leçons et ses ouvrages ; la mythologie, comme l'histoire, devait être conquise sur l'ennui ; il fallait être doué d'un courage presque héroïque pour devenir érudit... Telle avait été, en grande partie, la cause originaire de cet esprit superficiel et scintillant qu'on recherchait vers la fin du XVIIIe siècle, surtout parmi les classes opulentes, qui rarement veulent s'imposer, par raison, un travail dont la fortune les a dispensées. Demoustier, ainsi que tous les novateurs, dépassa le but normal ; mais au moins il réussit à rendre à peu près générale l'étude d'une science aimable, que l'on ne peut ignorer sans être privé d'une jouissance bien douce : celle de partager les illusions de la poésie, d'admirer ses peintures touchantes, et de comprendre ses heureuses fictions.

Il est de ton aujourd'hui, dans certaines coteries, de mépriser cette mythologie si riche d'images, d'emblèmes, et même de philosophie : on relègue ainsi parmi les vieilleries, non seulement la poésie d'Homere, d'Hésiode, de Virgile, d'Ovide, de Properce, de Tibulle ; mais encore les moralités, ou profondes ou critiques, que l'on peut découvrir sous le voile, presque toujours transparent, de leurs délicieuses allégories. Que le sacerdoce ait voulu proscrire la théogonie antique des programmes de nos universités, cela se conçoit : il y avait

ici une application du *rerum cognoscere causas* dangereuse pour le dogme du christianisme.... Mais que, dans un siècle de progrès, on cherche à tarir une source féconde de plaisirs, d'émotions et de connaissances, parce que l'on y a puisé surabondamment ou maladroitement, c'est le comble du délire.... Le vrai génie n'ébranche aucun des rameaux de l'arbre du savoir; il le ravive, le rajeunit par une culture nouvelle ; ente dessus des idées neuves, et en fait jaillir des rejetons vigoureux. Réformateurs, qui prétendez avoir remplacé, dans l'espace de dix ans, le produit de trente siècles, montrez-nous ce que vous avez substitué à la mythologie ; mettez en lumière les créations qui doivent repousser dans le néant celles du chantre de l'Iliade. Sont-ce les traditions puériles taillées dans les superstitions du moyen âge, et reproduites, élégantes de style, peut-être, mais vides de vraisemblance, de morale, de fiction, et conséquemment d'utilité ? Nous ferez-vous admirer ou seulement comprendre les rêveries allemandes, l'Apocalypse fantastique de Goete et d'Hoffmann, que l'on prétend coudre à notre littérature ? Faudra-t-il nous rallier aux élucubrations hiéroglyphiques de quelques romanciers *spiritualistes*, qui se flattent de reconstruire l'édifice social sur des théories insaisissables pour les sens, comme pour la raison : école malheureuse au sein de laquelle Charenton

a déjà recruté... Sans doute personne ne songe à soutenir sérieusement ces innovations ; mais des littérateurs, même des littérateurs illustres, vous diront que notre religion est essentiellement poétique ; qu'elle peut remplacer, par d'augustes vérités, les fables, souvent indécentes, de la mythologie, et faire servir ainsi les conceptions du génie à l'amélioration des hommes.

Malheureusement les conquêtes d'un tel système conviendraient mal à notre période sceptique et moqueuse ; Voltaire et Parny ont arraché pour jamais à l'épopée grave les sujets empruntés de l'histoire sacrée. Composez de nos jours un poème dans l'esprit du chef-d'œuvre de Racine fils ; et notre jeunesse indévote intercalera dans les versets ascétiques des strophes de *la Pucelle* et *de la Guerre des Dieux*.... D'ailleurs, il faut le dire, la poésie appartient à nos plaisirs plus encore qu'à notre instruction : on s'égaie sans scrupule des mésaventures de Vulcain, des faux-pas de Vénus et des espiègleries de Mercure ; en poétisant le christianisme vous consacrez une profanation, qui n'est encore que dans l'oubli des bienséances[1]... Il faut du merveilleux au grand Opéra ; or, si vous lui en-

[1] C'est peu qu'on ait mis saint Antoine sur la scène lyrique : il y a long-temps que Callot et Sedaine avaient rendu comique ce pieux solitaire.... Mais tous les bienheureux, les anges, les archanges, la Trinité, le Père Eternel lui-même,

levez l'Olympe, le voilà de plein droit en possession du Paradis, puisque le Paradis est, selon vous, le centre d'une épopée légitime. . . Attendez-vous donc à voir une entrée d'apôtres, un pas d'archanges, un ballet, non pas de chérubins, parce que ces créatures divines n'ont que des têtes, mais un ballet de toutes les autres dominations célestes, costumées par Babin. Toujours en vertu de la préférence due à la poétique chrétienne, on devra se résigner à voir nos saintes les plus vénérées sous les formes demi-nues de mesdames Taglioni, Noblet, Montessu (car il faut des demi-nudités aux habitués du balcon); à moins que la police ne contrevienne brusquement aux arrêts de votre nouveau Parnasse... C'est ainsi que les propositions les plus éloquemment émises, les plus séduisantes au premier coup-d'œil, ne laissent parfois, après la discussion, que le ridicule et l'absurdité dans le creuset du raisonnement. Revenons à Demoustier.

Il ne faut qu'avoir parcouru quelques unes des *Lettres à Émilie*, pour reconnaître le caractère affable mais passionné de l'auteur. L'homme aimable, le modèle du *Conciliateur*, se dessine à chaque page : nulle part on n'employa un art aussi délicat à distiller la louange; nulle part le moraliste ne sut

entrent, comme élémens de vogue, dans nos drames du boulevard.... C'est un abus; évitons d'en faire un usage sanctionné par la réflexion.

glisser sous l'allégorie des aperçus plus innocemment malicieux. Et quand l'amour est en scène, quand les grâces et la beauté viennent à éclore sous la plume du narrateur, quelle sensibilité dans le discours, quelle fraîcheur, j'ai presque dit quel parfum dans les tableaux! Alors l'imitateur de Dorat s'éclipse, le peintre du sentiment paraît seul : tant il est vrai que le bel-esprit ne résiste pas à la flamme émanant du cœur. Ces passages, vivement sentis, laissent voir l'empreinte de ce feu morbide qui consumait l'organisme de Demoustier, en échauffant son imagination ; et l'on en peut deviner déjà les ravages aux réflexions d'une philosophie mélancolique, qui suivent ces traits éclatans et chaleureux de la pensée... Le correspondant d'Émilie, et plus tard Millevoye, épandirent dans leurs écrits le pressentiment de leur fin prématurée.

Les cercles de la capitale ont été long-temps occupés à chercher quelle pouvait être cette correspondante, si jolie, si fraîche, si bien faite, à laquelle Demoustier faisait parvenir ses lettres, avec une ample moisson de complimens et de galanteries. Prenant au pied de la lettre ces exagérations poétiques, on voulait absolument trouver une femme qui, comme la Vénus de Praxitèle, réunît tout ce que l'idéalisme peut imaginer de parfait... Enfin on découvrit, ou l'on crut découvrir, que l'Émilie de notre poète était madame B*****, épouse d'un

fonctionnaire public recommandable. Je ne rapporterai point ici les commentaires, souvent fort piquans, que l'on adapta aux hommages dont se composait la couronne tressée par Demoustier. Mais un de mes amis me montra un soir à l'Opéra l'héroïne des *Lettres sur la Mythologie*, et je fis, à part moi, plus d'une réflexion sur l'abus des métaphores... Émilie était alors[1] une dame sur le retour, fraîche d'embonpoint seulement, fort volumineuse, assez petite, et complètement abandonnée par les grâces, si jamais elles avaient été comptées parmi ses séductions.

Est-il, du reste, bien avéré que Demoustier n'ait adressé qu'à cette autre Délie la collection d'éloges que nous connaissons? on peut en douter. Cet écrivain aura formé, dans sa pensée, un être collectif de toutes les femmes aimables et jolies qu'il avait connues : Émilie, c'est, je crois, le beau sexe en général; et chacune de nos belles peut, sans trop d'amour-propre, se parer d'une fleur détachée du bouquet de madrigaux offert à toutes par notre auteur.

Les *Lettres à Émilie* parurent, en diverses parties, et à de longs intervalles, de 1786 à 1798. La timidité de l'auteur était révélée par ce genre de publi-

[1] Environ douze ans après la première publication des lettres à Émilie.

cation, et l'on en trouva une preuve plus convaincante attachée à sa seconde composition poétique. Demoustier fit paraître, en 1790, un chant du *Siége de Cythère*, avec cette épigraphe : « *Continue-»rai-je!..* » Il ne continua pas... Mais le public se montra aussi favorable aux *Lettres* qu'il avait paru sévère à l'égard du poème : elles eurent un succès d'enthousiasme, que le temps a confirmé.

Demoustier crut devoir apparemment payer son tribut aux principes de la révolution, à une époque où ce gage de civisme pouvait être nécessaire à sa sûreté ; il publia aussi, en 1790, une plaisanterie rimée, intitulée *la Liberté du Cloître*. Il est rare qu'on échoue quand on se fait l'apôtre d'une circonstance qui triomphe : cette critique spirituelle du monachisme réussit avec éclat.

Ce fut vers le même temps, c'est-à-dire en 1791, que Demoustier parut se vouer exclusivement aux lettres dramatiques : il fit jouer, presque simultanément, *le Conciliateur*, *le Divorce* et *les Femmes*. On retrouve dans ces trois comédies l'empreinte de son caractère doux et bienveillant : chacune d'elles est un plaidoyer, aussi touchant que gracieux, en faveur de la concorde et de l'aménité, dont le cœur de cet homme aimable était le sanctuaire. Demoustier semble avoir fait poser sa conscience devant son pupitre, pour tracer ce portrait du *Conciliateur* :

Au fond de votre cœur le sentiment s'épure :
Son langage est toujours celui de la nature.
Votre esprit naturel orne la vérité,
Mais sans la déguiser voile sa nudité.
Sans jamais s'abaisser, noblement il se plie,
Pour se mettre au niveau de ceux qu'il concilie.
Moins vous voulez régner, plus vous faites la loi;
Chacun auprès de vous devient content de soi.
Enfin l'extérieur est toujours agréable,
Le cœur bon, l'esprit juste, et voilà l'homme aimable.

Le *Conciliateur* est une pièce conduite habilement, semée de situations heureuses et neuves, surtout versifiée avec talent; elle obtint un succès honorable. En d'autres temps il eût été plus complet; mais, tandis que l'auteur proclamait au théâtre l'union et l'amitié, les passions politiques tonnaient dans la rue; la morale du *Conciliateur* et le refrain de l'hymne marseillais formaient un contraste étrange; Demoustier offrait l'olivier à ses contemporains, et la grande voix du peuple demandait des lauriers sanglans.

La comédie des *Femmes*, représentée en 1792, était une production tardive : quatre ou cinq ans plus tôt, cette mosaïque de fleurettes galantes et de madrigaux eût charmé la cour et la ville; au début de la tourmente révolutionnaire, on lui fit un accueil assez froid. Le moment était peu propice pour faire excuser le défaut d'action de l'ouvrage; la grâce, la finesse, l'esprit recherché, perdaient

journellement de leur empire : on voulait au théâtre des passions fortes, un comique nerveux, un style âpre, pour s'harmonier avec les graves débats de la tribune ou les rudes impressions du Forum : on ne trouvait rien de tout cela dans *les Femmes*. Demoustier avait dit : « Dans un âge plus avancé je fe» rai de leurs vertus un drame, de leur esprit une » comédie, et de leurs défauts un roman ; » ce dramatiste jugea mal le goût du moment lorsqu'il commença par le milieu de sa tâche.

Les Deux Suisses, ou *la Jambe de bois* (depuis *la Piété filiale*), opéra comique représenté vers l'année 1792, procura à Demoustier plus de satisfaction que la corbeille de fleurs qu'il faisait offrir aux dames par les comédiens français. Des situations animées, un dialogue enjoué, les saillies militaires d'un vieux invalide, admirablement joué par Juliet, et, par-dessus tout, la musique vive et gracieuse de Gaveaux, firent la fortune de ce petit tableau lyrique, qui resta douze ou quinze ans à la scène.

Ici s'arrêtèrent les succès dramatiques de Demoustier. Toutefois ce poète fécond composa encore une multitude de pièces, dont la seule nomenclature dépasserait les bornes de cette Notice[1].

[1] Nous croyons cependant devoir en rapporter les titres dans une note. Ces ouvrages sont :

COMÉDIES : *Alceste* ou le Misanthrope corrigé, 3 actes.

Je ne puis taire un episode qui peint bien la douce mansuétude de cet écrivain ; et, quoiqu'il se rapporte à un ouvrage tombe, il me semble qu'il doit être classé parmi les traits qui honorent sa memoire. On donnait au Théâtre-Français l'une des premières représentations des *Trois Fils*, comédie malheureusement imitée d'une anecdote japonaise très connue. Demoustier, coupable de cette malencontreuse pièce, s'était assis modestement au parterre, centre de critique sévère, quelquefois virulente, mais rarement injuste[1]. Le rideau se leva ; bientôt un jeune spectateur, placé près de l'auteur, témoigna avec énergie son mécontentement, puis son impatience, puis enfin le regret de n'avoir pas une clef forée... *Voici la mienne*, dit froidement Demoustier en la tendant à son voi-

La toilette de Julie, 2 actes. — *Le Tolérant*, 5 actes et en vers. — *Les trois Fils*, 5 actes. — *Constance*, 2 actes, non imprimée. — *Caroline de Lichtfield*, 5 actes et en vers, inedite et non representée.

Opéras : *Apelle et Campaspe*, grand opéra, musique d'Eler. — *Le Paria et la Chaumière Indienne* : deux ouvrages imites du roman de Bernardin de Saint-Pierre. — *Agnès et Félix*, ou les deux Espiègles, 3 actes, musique de Devienne, non imprimee. — *Épicure*, musique de Mehul et Cherubini. — *Sophronisme*, ou la Reconnaissance, en un acte. — *Paris*, non representé — *Macbeth*, idem.

[1] Il est bien entendu que je fais abstraction ici de l'ignoble manœuvre des *claqueurs*.

sin, qui, soudain, en tira des sons aigus... Un poète, « un de ces hommes à l'oreille de qui tonne » la nature, tandis qu'elle bourdonne à peine à celle » de l'homme du monde, prêter une clef pour siffler » sa pièce! » En vérité, je crois voir Aristide écrivant lui-même son nom sur la coquille de l'ostracisme.

Demoustier a composé un *Cours de morale*, qui ne fut publié qu'après sa mort (1804)[1]; l'éditeur y joignit *les Consolations*, quelques fragmens d'une galerie du XVIIIe siècle, et plusieurs opuscules en vers. Tout cela, mais plus particulièrement le *Cours*, rappelle la touche délicate, le sentiment exquis et l'étude du cœur humain qui distinguent les *Lettres à Émilie*. Appliquée ici à des sujets, ou plus graves, ou qui sollicitaient plus de force, plus de couleur, la manière de l'auteur reste souvent au-dessous de ses inspirations. On lit néanmoins cet ouvrage posthume comme un modèle de grâce, comme le suave reflet d'une âme vertueuse et pure.

Parmi les productions que Demoustier promettait, je dois citer les *Lettres à Émilie sur les Héros de l'antiquité*, et les *Lettres à Émilie sur la bota-*

[1] Ce cours avait été professé par l'auteur, devant une assemblée, presque exclusivement composée de dames, d'abord *au Lycée étranger*, *puis à l'hôtel Thélusson*. Cette morale à l'eau rose était vivement sentie par le beau sexe, qui l'avait inspirée.

nique. Cette dernière correspondance eût surtout convenu au talent du littérateur dont je me fais l'historien : ses pensées, et moins heureusement sa prose et ses vers, sont semés de fleurs, comme les traces de l'Aurore, qu'il a peinte si fraîche et si jolie..... Mais une maladie qui ne pardonne point, l'incurable phthisie, avait marqué le terme des travaux que projetaient les espérances de notre auteur : espérances décevantes, qui caressent d'autant plus l'imagination du malheureux pulmonique qu'il est arrivé plus près de sa tombe. La mort surprit Demoustier à Villers-Cotterets, le 9 mars 1801 ; ce poète aimable mourut penché sur son berceau : il était né dans la même ville, le 11 mars 1760.

Ceux qui ont connu Demoustier, l'ont vu dans le commerce de la vie tel qu'il était dans ses ouvrages. Sa figure, sans être belle, plaisait au premier abord : il séduisait, il captivait par ce sourire si touchant, où se confondent la finesse, la bonté et cette suave mélancolie, qui, plus que la douceur même, est un attrait pour le regard et pour le cœur. Le correspondant d'Émilie passait pour l'un des causeurs agréables de son temps : entendons-nous sur cette qualité. Disciple de Fontenelle, de Suard, de Ségur, Demoustier évitait de saisir orgueilleusement le dé dans un cercle, pour imposer sans relâche à l'oreille ses phrases et ses opinions ; il ne se faisait jamais l'interrupteur impoli des

hommes de sens, et couronnait toujours d'une réflexion délicate les discours d'une dame... Il savait surtout écouter; talent déjà fort rare au commencement de ce siècle. Enfin la parole lui était-elle échue, il s'exprimait avec grâce, avec esprit, quelquefois avec recherche, mais sans travail apparent; et, dans sa bouche, cette coquetterie de langage paraissait à peine un défaut.

Dans la discussion, Demoustier savait s'animer: son œil, naturellement doux, étincelait alors d'expression Maniant tour à tour, avec une égale habileté, l'arme de la raison et le trait de la plaisanterie, il établissait adroitement la supériorité de ses argumens, et savait attirer ses adversaires à son avis, à l'insu de leur amour-propre, et sans avoir eu l'air de désapprouver leur opinion. Son triomphe se formait d'une sorte de capitulation, qui leur laissait toute la gloire du combat.

Si, comme Lamotte, Demoustier « savait réserver » dans sa tête un coin pour les idées des autres, » à peine en conservait-il une pour les siennes propres, lorsqu'il conversait avec les femmes. Il mettait ainsi en pratique ce qu'a écrit Saint-Évremond, ce théoricien savant de ce qui convient au culte de la beauté: « Le premier mérite auprès des femmes est » d'aimer; le second est d'entrer dans la confidence » de leurs inclinations; le troisième, de faire valoir » ingénieusement ce qu'elles ont d'aimable. Si rien

» ne vous mène au secret de leur cœur, il faut ga-
» gner au moins leur esprit par des louanges; car, au
» défaut des amans, à qui tout cède, celui-là plaît
» le mieux qui donne aux femmes le moyen de
» plaire davantage. Dans la conversation, songez
» bien à ne les tenir jamais indifférentes; leur âme
» est ennemie de cette langueur... Ou faites-vous
» aimer, ou flattez-les sur ce qu'elles aiment, ou
» faites-leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux;
» car enfin il leur faut de l'amour, de quelque na-
» ture qu'il puisse être. »

Ce petit code de galanterie, éprouvé par l'amant de la romanesque duchesse de Mazarin, régit la vie entière de Demoustier : presque toutes les puissances de son âme appartinrent aux femmes, et, par malheur pour sa conservation, il ne leur voua pas que cela... Dans les derniers instans de son existence, il mandait à l'une d'elles, peut-être celle à qui il avait écrit un jour : « Je vous adore d'amitié; » il lui mandait dis-je : « Je sens que je n'ai
» plus la force de vivre; mais j'ai encore celle de
» vous aimer [1]. »

Lorsque Demoustier descendit dans la tombe, la trempe de son talent et les inspirations délicates de son cœur ne convenaient plus guère, il faut le dire, aux goûts et aux mœurs du temps : la littérature et

[1] Voyez, après cette notice, la pièce intitulée : *Mon Dernier Jour.*

la galanterie du XVIIIe siècle venaient d'expirer dans le tumulte des armes. En France le culte des lettres et de la beauté ne peut mourir entièrement; mais il renaissait alors avec les allures du camp, avec l'âpreté que le drame politique avait imprimée au caractère national. Les délicatesses de la poésie n'étaient plus de saison, non plus que les fleurettes de l'amour : on pensait, on écrivait, on aimait brusquement. Les dames elles-mêmes trouvaient fade l'encens des adorateurs de la vieille école ; Demoustier et Legouvé s'empoudrèrent bientôt dans les bibliothèques.

Ainsi naquit, au bruit du canon et des fanfares, la littérature aventureuse que nous possédons aujourd'hui. Habituée aux émotions convulsives de la place publique et du champ d'honneur, la génération qui les avait éprouvées ne put redescendre à des impressions douces, à des plaisirs calmes : l'art et la pensée dûrent se faire gigantesques pour s'élever au niveau des passions contemporaines. La nature elle-même parut être restée, dans ses créations, au-dessous des œuvres de l'imagination ; celle-ci se fit un monde indéfini... Les romantiques sensés venaient de briser, avec raison, le joug de l'école; la littérature extrême[1] ne respecta plus au-

[1] Ici, comme toujours, je distingue le romantisme, auquel la littérature doit beaucoup, du délire qui s'est emparé de quel-

cune limite. On échappait aux Cosaques de l'autocrate russe ; il fallut subir l'invasion des cosaques littéraires, qui ne placèrent les bornes de leurs conquêtes qu'au bout de leurs lances. Mais le siècle ne se rallie pas tout entier aux grelots de ces novateurs ; il est des hommes sages et judicieux qui ne déshéritent point le passé de sa gloire, et, parmi ces juges équitables, Demoustier sera toujours recherché, malgré ses défauts.

Trop souvent la mythologie fut présentée aux jeunes gens comme un simple jeu de l'esprit ; Demoustier lui-même a laissé le voile de l'allégorie étendu sur les fables qu'il racontait : d'ingénieuses moralités, des vérités philosophiques sont restées ensevelies sous ce voile. J'ai essayé, dans un petit nombre de notes jointes aux *Lettres à Émilie*, d'expliquer quelques uns des emblèmes que les poètes ont attachés à leurs fictions. Je suis loin de prétendre avoir éclairci tout ce qui a besoin de l'être ; mais c'est une voie ouverte à de plus doctes que moi, un progrès utile indiqué ; et, sous la main de notre génération habile, une faible étincelle devient promptement un grand foyer de lumière.

G. Touchard-Lafosse.

ques jeunes têtes, et qui entraîne les lettres à une décadence certaine, parce que, malheureusement, la démence s'est communiquée des écrivains aux lecteurs.

MON DERNIER JOUR.

Si j'approchais du bout de ma carrière,
Chaque matin, un vieillard malheureux,
Un orphelin, une indigente mère,
Viendraient me voir et s'en iraient heureux.

—

Encore bienfaisance.

—

Puis assemblée d'amis.

—

O mes amis! de nos jeunes années,
Près de mon feu, venez m'entretenir.
Pour prolonger nos heures fortunées,
Les dieux nous ont donné le souvenir.

Chacun de vous avait une Émilie
Dont il prônait la beauté, la candeur;
Elle est fidèle autant qu'elle est jolie!
Nous nous trompions; mais quelle douce erreur!

Et nos sermens, nos ardeurs éternelles,
Nos billets doux et nos vers innocens!
Avouons-le, nous encensions nos belles
A peu de frais; mais c'était de l'encens!

Il nous valait plus que le bonheur même ;
Regards furtifs, demi-mots, petits soins :
L'Amour enfant met le bonheur suprême
Dans les faveurs qui lui coûtent le moins.

—

Ici arrivent les amis pour la soirée.

—

Leur entrée; leur tristesse en me voyant changé.

—

« Qu'il est changé! quelle métamorphose! »
De ma pâleur pourquoi vous alarmer?
Touchez mon front de vos lèvres de rose,
Sous votre haleine il va se ranimer.

—

Caresses des amies.

—

Souper.

—

Rions, chantons; pétillante saillie,
Bouillant désir, impétueux transport,
Partez! de loin je suivrai la Folie...
Je ne ris plus, mais je souris encor.

Fils d'Apollon, accordez votre lyre,
Pour soutenir vos accens cadencés.
Dieu des raisins, enflamme leur délire;
Chantez, Plaisirs! et vous, Grâces, dansez.

Concert et bal d'amitié.

—

Petits présens .. Je leur distribue mes effets chéris.

—

Puis mes manuscrits.

—

Puis mon portrait.

—

Je leur donne rendez-vous à demain, pour tromper leur amitié.

—

Seul, je me couche et rêve à eux en sentant approcher la mort de mon sein.

—

Non, sa chaleur n'est pas toute glacée :
De souvenir je le sens tressaillir ;
Votre image est ma dernière pensée,
Et, Je vous aime, est mon dernier soupir.

—

Et le lendemain Demoustier n'existait plus.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

J'offre au public l'édition complète de mes Lettres sur les principaux sujets de la Mythologie. Je pourrais étendre beaucoup plus loin cet ouvrage, en suivant dans tous ses détails le chaos de l'histoire fabuleuse ; mais j'ai pris pour devise cette maxime de notre divin La Fontaine :

Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.

J'ai profité avec reconnaissance des observations de la critique pour corriger la plupart de ces Lettres. J'ai supprimé des passages inutiles, et réparé plusieurs omissions considérables[1]. J'ai fait surtout disparaître un grand nombre de ces négligences auxquelles l'esprit se laisse entraîner par l'abandon du cœur.

Je me propose de parler incessamment des

[1] Telles que l'histoire de Phaéton, seconde partie, et quelques autres passages non moins essentiels.

héros de l'antiquité, dont la vie, moitié fabuleuse, moitié véritable, est, pour ainsi dire, la transition de la fable à l'histoire.

Dans cette nouvelle carrière, je prie les critiques judicieux de m'aider sévèrement de leurs conseils; ils me sont d'autant plus nécessaires, que j'écris tout naturellement comme je sens, et que bientôt le sentiment nous égare, s'il n'est éclairé par la raison.

PRÉFACE.

Sexe aimable, qui protégez
Les talens, enfans du génie,
Et d'un regard donnez la vie
Aux arts, que vous encouragez;
Esprits heureux, qui mélangez
La toilette, la politique,
Les vapeurs, la métaphysique,
Et la morale, et les chansons;
Docteurs, qui donnez des leçons
D'amour, de vertu, de folie,
De mode et de philosophie,
Daignez accueillir les essais
D'une muse encore novice,
Qui, d'un sourire ou d'un caprice,
Attend sa chute ou son succès.
L'ouvrage qu'elle vous dédie
Est peut-être un peu moins que rien;
Cependant il vous appartient,
Puisqu'il est une fantaisie.
Si vous trouvez dans ces écrits
Ces traits, cette grâce ingénue,
Cette fraîcheur de coloris,

Qui parent la vérité nue,
C'est à vous que je les ai pris,
A vous que je les restitue;
Mais, si j'ai fait en vain l'effort
D'apprendre chez vous l'art de plaire,
Ce qui paraîtra bien plus fort,
J'apprendrai celui de me taire.

A ÉMILIE.

Échappé des fers de Thémis,
Chez Pomone, libre et tranquille,
J'étais au sein de mes amis,
Mais mon cœur était à la ville.

J'éprouvais, durant ces beaux jours
Filés par la mélancolie,
Qu'il n'est avec vous, Émilie,
Point de vacances en amour:
Et, pour calmer la violence
Du feu qui brûlait dans mon sein,
Je dessinais en votre absence,
Attendant ma convalescence,
Le portrait de mon médecin.

Mais privé du modèle aimable
Dont je crayonnais les beautés,
J'empruntais celles de la fable
Pour peindre vos réalités:
Or, à vos grâces naturelles
En ajoutant les attributs
Ou de Minerve ou de Vénus,
Ou bien des autres immortelles,
Je m'attribuais en retour,
Près d'elles, dans chaque aventure,
Le rôle des dieux tour à tour,
Excepté celui de Mecure.

Ainsi j'avoûrai qu'en secret
J'avais souvent plus d'intérêt
Que vous dans la métamorphose;
Car le premier bien des amours,
L'illusion, était toujours
Le prix de votre apothéose.
Des amans tel est le bonheur:
L'amitié, seule véritable,
Est l'histoire de notre cœur,
Et l'amour n'en est que la fable.
Ah! de nos cœurs, depuis long-temps,
Si vous aviez voulu m'en croire,
Nous aurions, par nos sentimens,
Mêlé la fable avec l'histoire.

Cependant daignez accueillir
Ces écrits que la négligence
A, sous les yeux de l'indulgence,
Griffonnés pour vous les offrir.

Si, par un arrêt, la satire,
Dès le berceau, vient à proscrire
Ces enfans de la liberté,
Qui vous ont déjà fait sourire
Des traits de leur naïveté;
Loin que ce revers me confonde,
Je dirai: l'Amour m'abusait:
J'ai cru, lorsque l'on vous plaisait,
Qu'on devait plaire à tout le monde.

LETTRES A ÉMILIE

SUR

LA MYTHOLOGIE.



LETTRE PREMIÈRE.

Puisque vous m'ordonnez, Émilie, de vous retracer l'histoire des dieux de la Fable,

Permettez que la poésie
S'entremêle dans mes discours:
Car de la fable elle est l'amie,
Et l'interprète des amours.

Je crois bien qu'à ce dernier titre elle vous a souvent ennuyée. Que voulez-vous! c'est la faute de votre esprit et de votre figure; et je ne vous conseille pas de vous en défaire. Cela est à charge, j'en conviens; mais il est des contrariétés que leur cause rend au moins supportables.

Telle femme, jadis fraîche comme Émilie,
Qu'obsédaient les soupirs et les vœux des amans,
Voudrait bien s'amuser encor de temps en temps
De ce qui l'ennuyait quand elle était jolie.

Les dieux dont je vais vous parler ne sont que les dieux de la première classe[1], qui ont joui d'une certaine réputation. Il y en a beaucoup d'autres[2] dont les noms même ne sont pas venus jusqu'à nous. Notre calendrier n'est qu'une bagatelle en comparaison de celui des anciens.

Ils adorèrent d'abord les astres : aussi le *Ciel* est-il le plus ancien des dieux. Ils consacrèrent ensuite leur culte aux héros, tels que Jupiter et Bacchus; ensuite aux vertus, sous le nom de Minerve; ensuite aux beaux-arts et à leurs inventeurs, sous le nom d'Apollon et de Muses; enfin aux animaux et aux plantes; et voici à quelle occasion :

Lorsque autrefois les Titans se liguèrent,
Pour attaquer Jupin dans son palais des cieux,
Les généraux qu'ils se donnèrent
N'étaient pas d'un minois, dit-on, fort gracieux.
C'étaient le superbe Encelade,
Qui, pour soutenir l'escalade,
Lançait des rochers monstrueux[3];

[1] *Dii majores.*

[2] *Dii minimi.*

[3] Dans cette belle conception où toute la nature s'animait à la voix des poètes, dans cette personnification ingénieuse des fleuves, des fontaines, des forêts, les monts, ces vieux enfans de la Terre, ne pouvaient être oubliés. Or leur cime s'élevant avec audace vers le ciel, et semblant menacer le

Le redoutable Briarée,
Armé de cent bras vigoureux;
Et l'épouvantable Typhée,
Demi-homme, demi-serpent,
Dont le front atteignait le séjour du tonnerre,
Tandis que sa queue, en rampant,
Sous ses replis nombreux faisait trembler la terre.

A l'aspect de ces messieurs, voilà toutes les déesses tombées en syncope. Les dieux, au lieu de les secourir, s'esquivent bravement et courent se cacher en Égypte. Là, pour n'être point reconnus des Titans, ils se changent,

Les uns en rats, d'autres en crocodiles,
Plusieurs en choux, en poireaux, en lentilles [1],
En arbres, fleurs, poissons, *et cætera*.
L'Égyptien humblement adora,
Depuis ce temps, tout ce qui l'entoura,
Et dévotement imbécille,
Interrogeant le Nil d'un regard curieux,
A deux genoux, crut voir les dieux
Nager incognito sous son onde tranquille,

séjour des immortels, avait déjà une attitude hostile. Mais l'imagination poétique s'exalta davantage lorsque le Vésuve et l'Etna lancèrent dans les airs les rochers que leurs flancs vomissaient. Les *Titans* ce sont les Montagnes. Voyez, ci-après, la note sur les *Cyclopes*. (*Note de l'Éditeur.*)

[1] On sait que les Égyptiens adoraient jusqu'aux légumes de leurs jardins.

Croître, fleurir au milieu des vergers,
Et tous les ans peupler ses potagers.

Ainsi le nombre des dieux habitans de la terre surpassa bientôt celui des habitans de l'Olympe.

Pour mettre un peu de police parmi cette foule de divinités, on les partagea en quatre ordres. On plaça dans le premier les dieux suprêmes; dans le second, les dieux subalternes; dans le troisième, les demi-dieux; et dans le quatrième, les petites divinités du peuple, qui composent la canaille céleste.

Les divinités du premier ordre sont au nombre de vingt. Jupiter en a choisi onze pour les admettre à son conseil, qui se tient de la manière suivante :

Sur son trône resplendissant,
D'abord le maître du tonnerre,
Mouchant trois fois, trois fois toussant,
Débite, d'un air imposant,
Un beau rapport qu'il a fait faire
Par Apollon, son secrétaire.
Puis Junon, d'un ton aigre-doux,
Le contredit à l'ordinaire.
Alors Neptune, son beau-frère,
Raccommode les deux époux.
Vesta, leur commune grand'mère,
Veut opiner: Mars la fait taire,
Et d'un seul mot sabre l'affaire...

Moins tranchant et plus réfléchi,
D'un ton plus grave et plus mûri,
Vulcain rompt enfin le silence ;
Mais Vénus, avec nonchalance,
S'écrie : « Ah ! grâce, s'il vous plaît !
» Un mari voit, entend, se tait,
» Et s'en tient au droit de présence. »
Puis d'un regard de complaisance,
Flattant Jupin, dicte l'arrêt
Que Mercure écrit tout d'un trait,
Et qu'ils avaient dressé d'avance.
Diane murmure en secret ;
Cérès rougit d'impatience,
Tandis qu'enrageant en silence,
Minerve opine du bonnet.

Les autres divinités du premier ordre, telles que le Destin, Saturne, Génius, Pluton, Bacchus, l'Amour, Cybèle et Proserpine, sont exclues du conseil des dieux, pour d'excellentes raisons sans doute, car Jupiter n'en peut avoir d'autres. On assure pourtant que Cybèle et Proserpine ont le tabouret chez Junon. Au reste, la faveur n'est pas grande ; car cette reine est d'un caractère fort difficile : on l'accuse même de manquer d'égards pour son aïeule, cette bonne Vesta, qui radote et se porte à merveille. J'espère vous en donner demain des nouvelles. Comme je veux suivre l'ordre de l'ancienneté, c'est par elle que je commencerai.

Attendez-vous néanmoins à trouver beaucoup

d'inconséquences dans mes Lettres; car elles sont fréquentes dans le sujet que je vais traiter.

La fable ressemble à la plupart de nos Parisiennes, dont l'esprit n'est jamais plus aimable que quand il brille aux dépens du bon sens. D'ailleurs,

Pour vous lorsque l'on écrit,
En commençant le volume,
Le cœur égare l'esprit,
L'esprit égare la plume.



LETTRE II.

VESTA, CYBÈLE.

Je vous ai promis des inconséquences, en voici: La mère Vesta, dont je vous ai parlé, épousa, l'an premier du monde, le Ciel, dont elle eut Titan et Saturne.

Cette ancienne Vesta est la même que Cybèle, et Cybèle est la même que la Terre. Or, Saturne, vingt ans après, épousa Rhée, qui est la même que Cybèle, qui est la même que la Terre, qui, dit-on, est la même que Vesta.

Pour vous débrouiller cette grande énigme,

Je vais, en généalogiste
Éclairé, subtil et profond,
Faire comme ces messieurs font,
C'est-à-dire suivre à la piste
La fabuleuse antiquité,
Et vous créer à l'improviste
Des gens qui n'ont point existé.

Vesta, surnommée Cybèle à cause de sa principauté de la Terre, la donna en dot à Saturne, en le

mariant avec Rhée. En conséquence, celle-ci prit, le jour de ses noces, le nom de Cybèle, comme nouvelle dame de la Terre; ce qui depuis l'a fait confondre avec Vesta, sa belle-mère.

Mais, en laissant passer cet apanage dans la maison de son fils, Vesta s'en réserva toujours le titre et les droits honorifiques, qu'elle partagea avec sa belle-fille : aussi le culte de l'une et de l'autre est-il à peu près le même. On les représente cependant d'une manière différente :

Cybèle la douairière, assise gravement,
Garde toujours sévèrement
Son sérieux de grand'maman.
Son front est couronné de tours, de chapiteaux,
Et dans sa main sont les trousseaux
Des clefs de tous les vieux châteaux.
Toujours fraîche, toujours plus belle,
La jeune et féconde Cybèle
A sa suite conduit les Saisons et l'Amour,
Et parcourt ses États dans un leste équipage:
Deux superbes lions en forment l'attelage;
Les nymphes dansent à l'entour.

L'aimable déité voyage
Sous un ciel pur et sans nuage.
Les vents impétueux, enclos dans un tambour,
Dorment à ses côtés: Cérès, Flore et Pomone,
Pour leur reine, à l'envi, tressent une couronne;
Tandis que, caressant les trésors de son sein,

Zéphyre, du bout de ses ailes,
Découvre, en souriant, l'une des deux mamelles
Qui nourrissent le genre humain.

Lorsque sa statue arriva à Rome, le vaisseau qui la portait s'arrêta tout-à-coup à l'embouchure du Tibre. Aussitôt une certaine vestale, nommée Claudia, dont l'honneur était fort suspect, voulant fermer la bouche aux médisans, attacha le vaisseau à sa ceinture, et, après une courte prière, le fit avancer sans résistance. Mais il y a des incrédules qui regardent ce fait comme aussi équivoque que la réputation de la dame.

Quoi qu'il en soit, la jeune Cybèle mit au jour une petite déesse que son aïeule aima bientôt à la folie, au point qu'elle voulut lui donner son nom. Les jeunes époux y consentirent par déférence.

Voilà donc encore une Vesta. Celle-ci fut la déesse du feu et de la virginité, ce qui paraît contradictoire à quelques jeunes physiciens.

A Rome, on entretenait dans son temple une flamme immortelle. Si, par malheur, elle venait à s'éteindre, tout le peuple faisait des expiations et des sacrifices, et l'on ne pouvait la rallumer qu'aux rayons du soleil. Le soin de l'entretenir était confié aux vestales : ces prêtresses faisaient vœu de virginité; mais

Le cœur naïf des tendres jouvencelles,
Dans l'âge heureux où l'on aime, où l'on plaît,

Du feu sacré qui sous leurs mains brûlait
Plus d'une fois sentit les étincelles.

Cependant malheur à celles qui violaient leur vœu! elles étaient enterrées toutes vives.

Touchés par l'innocence et l'éclat de leurs charmes,
Les bourreaux s'étonnaient de répandre des larmes;
Les juges frémissaient; le peuple avec horreur
Écoutait les longs cris de ces tendres victimes...
Ah! si les sentimens de l'amour sont des crimes,
Dieux cruels! pourquoi donc leur donniez-vous un cœur?

Adieu, belle Émilie, je ne veux plus vous écrire aujourd'hui. Ces pauvres vestales m'ont rendu l'âme un peu triste. Adieu.

Je vais rêver en liberté.
Si vous étiez de la partie,
Je ne donnerais pas pour un an de gaîté
Un jour de ma mélancolie.



LETTRE III.

SATURNE.

Le Ciel et Vesta eurent un grand nombre d'enfans. Les principaux furent Titan, Saturne, l'Océan, les Cyclopes, Cérès, Thétis et Rhée. Cette dernière, qui était la favorite de Vesta, devint fort éprise de Saturne, et l'épousa. Ce fut alors qu'elle prit le nom de Cybèle.

Titan, l'aîné de la famille céleste, était l'héritier présomptif du trône. Saturne, son cadet, ne pouvait prétendre à la royauté. Cybèle en était au désespoir, et vous sentez le motif de son ambition :

Le premier jour qu'on aime, on se plaît en secret
A mettre au rang des rois l'objet que l'on adore ;
Et s'il était un rang plus éclatant encore,
Ce serait là celui que le cœur choisirait.

L'ambitieuse Cybèle, usant donc de l'empire qu'elle avait sur Vesta, lui persuada qu'il fallait que Titan cédât à Saturne son droit d'aînesse, et Vesta persuada la même chose à son mari.

Titan crut devoir, par obéissance, céder le trône

à Saturne ; mais ce fut à condition que celui-ci n'élèverait aucun enfant mâle, afin qu'après lui la royauté retournât aux enfans de Titan. Saturne accepta cette condition ; et, pour l'observer, il avalait, à leur naissance, tous les enfans mâles que sa femme lui donnait.

Mais, voyant qu'il était bon homme,
La jeune Cybèle, un beau jour,
A son appétit fit un tour
Assez plaisant, et voici comme :

Etant accouchée de Jupiter et de Junon, elle mit à la place du premier une pierre qu'elle habilla en poupée. Le bon Saturne, qui avait la vue basse apparemment, l'avala sans cérémonie. Il fallait qu'il eût l'estomac meilleur que les yeux ; car, à la naissance de Neptune et de Pluton, il fit encore deux repas semblables, sans en être incommodé.

Quoi qu'il en soit, son épouse fit secrètement élever Jupiter dans l'île de Crète. Il était déjà grand lorsque Titan, son oncle, le découvrit.

Aussitôt ce prince assemble une armée, marche contre Saturne, le fait prisonnier avec Cybèle, et les enferme dans le Tartare ; mais Jupiter lui échappe, et quelques années après le charge lui-même de fers, et brise ceux de ses parens. Bientôt Saturne, rétabli sur le trône, redoutant pour soi-même la valeur et l'ambition de son libérateur, lui

dresse des embûches. Jupiter en est instruit, et le chasse de l'Olympe; alors le dieu, détrôné pour toujours, s'enfuit en Italie, dans le pays latin, où régnait Janus.

Là, de roi qu'il était, il se fit laboureur,
Et sous le chaume enfin il trouva le bonheur.
Un peuple agriculteur, à ses leçons docile,
Ensemença la terre et la rendit fertile.
Saturne en fut aimé. Ce bonheur, à mon gré,
Vaut bien, ô mes amis, l'honneur d'être adoré.

C'est apparemment comme père de l'agriculture que Saturne est représenté sous la figure d'un vieillard tenant une faux à la main droite. On lui met dans l'autre main un serpent qui se mord la queue : c'est l'emblème de la prudence, principal attribut de Saturne.

Tout le temps que ce dieu passa en Italie fut appelé l'âge d'or.

Siècles heureux de la simplicité,
De l'innocence et de la bonhomie,
Où la Franchise et la noble Équité
Avaient encore un temple en Normandie ;
Où l'on disait toujours la vérité ;
Où la Gascogne était inhabitée ;
Où la beauté n'était jamais fardée ;
Où l'on n'avait ni le lait virginal,
Ni blanc, ni noir, ni rouge végétal ;
Où décemment l'on n'était point volage ;

Où chaque amant heureux était discret,
Où sans écrin, ni bijoux, ni portrait,
Du tendre objet que l'on idolâtrait
Au fond du cœur on conservait l'image;
Où la Concorde et l'Hymen et l'Amour,
Paisiblement faisaient ménage ensemble:
Siècles heureux, reviendrez-vous un jour?
Le mal revient fort souvent, ce me semble;
Le bien lui seul passe-t-il sans retour?

C'est en mémoire de ce temps, que, tous les ans au mois de septembre, on célébrait à Rome les *Saturnales*. Durant ces fêtes, pour rappeler les vertus et l'égalité qui jadis avaient uni les hommes, on renversait l'ordre ordinaire de la vie domestique. Par exemple, si les Saturnales se fussent célébrées en France, on aurait vu

La charité régner chez les petits-collets,
La fraternité chez les moines,
Les maîtres servir leurs valets,
Les gouvernantes leurs chanoines.

Enfin on s'envoyait des présens de toutes parts, pour marquer que tous les biens étaient communs sous le règne du bon Saturne.

Je suis fâché que ce dieu, que je regarde comme le seul honnête homme de la cour céleste, ait souffert qu'on lui sacrifiât des victimes humaines, et qu'il ait pris les gladiateurs sous sa protection. Mais ce qui me réconcilie avec lui, c'est qu'il facilita

le commerce en inventant la monnaie. Celle qu'il fit frapper représentait d'un côté un vaisseau, symbole du commerce qu'il avait établi; et de l'autre, un homme à deux têtes : c'était le portrait du roi Janus.

Ce prince avait accueilli Saturne pendant son exil, jusqu'à partager son trône avec lui. En récompense, le dieu lui donna la connaissance du passé, et même celle de l'avenir. Voilà pourquoi l'on représentait Janus avec deux visages opposés. Ovide a dit de lui qu'il était le seul de tous les dieux qui vît son derrière.

Le mois de janvier lui fut consacré. Il tenait de la main droite une clef, pour marquer qu'il ouvrait l'année; et de la gauche une baguette, comme présidant aux augures.

Romulus, fondateur de Rome, et Tatius, roi des Sabins, ayant fait ensemble un traité, lui bâtirent à cette occasion un temple dans lequel il y avait douze autels, un pour chaque mois de l'année. Ce temple était toujours ouvert durant la guerre, et fermé durant la paix.

On dit que l'Hyménée et le fils de Vénus
Depuis mille ans se font la guerre,
Mais qu'enfin vous allez leur faire
Fermer le temple de Janus.



LETTRE IV.

JUPITER.

Jupiter, en naissant, fut transporté dans l'île de Crète, sur le mont Ida. Les nymphes, aux soins desquelles on le confia, lui tressèrent un berceau de fleurs.

Mollement elles y posèrent
Ces membres délicats, et ces débiles mains
Qui dans la suite terrassèrent
Le peuple de Titans et ses fiers souverains.
Du jeune dieu, les Jeux et l'Innocence,
Et la gaîté, compagne de l'enfance,
Composaient la naissante cour
L'heureuse paix habitait ce séjour;
Les aquilons en respectaient l'asile.
Au règne tranquille du jour
Succédait une nuit tranquille.
Les oiseaux gazouillant leurs aimables concerts,
Le murmure des eaux, le doux calme des airs,
Des nymphes en silence, et le tendre Zéphyre
Dans ces paisibles lieux exerçant son empire,
Annonçaient le repos du roi de l'univers.



Cependant, lorsque ses premières dents commencèrent à percer, il devint fort méchant, et se mit à crier du matin au soir. Alors ses prêtres, que l'on appelait Corybantes, inventèrent une sorte de danse appelée *Dactyle*, dans laquelle ils s'entre-frappaient avec des boucliers d'airain. Ce cliquetis empêchait Saturne et Titan d'entendre les cris qui leur eussent décelé l'enfance de Jupiter. Mais on l'apaisait encore plus sûrement en lui présentant le sein de sa nourrice. C'était la chèvre Amalthée. On prétend, à ce propos, que le lait de chèvre rend la tête légère. Jupiter me porte à croire qu'il influe aussi sur le cœur. En effet,

Jamais petit-maître, à Paris,
Ne courtisa plus de Chloris,
De grisettes et de princesses,
Que Jupin ne trompa jadis
De mortelles et de déesses.

Je n'entreprendrai pas même de vous en faire la liste. Les plus célèbres furent Antiope, Alcmène, Danaé, Léda, Sémélé, Io, Europe, Égine et Calisto. J'aurai dans la suite occasion de vous en parler. Revenons à l'île de Crète.

Jupiter, ayant été sevré, voulut récompenser la chèvre Amalthée, sa nourrice, et la changea en constellation; mais il retint une de ses cornes, dont il fit présent aux nymphes qui l'élevaient.

C'était la corne d'abondance,
Qui passa tant de main en main,
Que l'on ignore son destin.
Cependant on la croit en France,
Au greffe de Thémis, ou bien
Entre les mains de la Finance;
Mais ces messieurs n'en disent rien.

Au sortir de l'enfance Jupiter fut un héros. Le premier de ses exploits fut la guerre qu'il soutint contre les Titans. Je vous ai dit qu'au moment décisif les dieux l'abandonnèrent ; mais son courage lui suffit. Il foudroya seul tous ses ennemis, et renversa sur eux les montagnes qu'ils avaient entassées pour escalader le ciel.

Encelade, malgré son air rébarbatif,
Dessous le mont Etna fut enterré tout vif.
Là, chaque fois qu'il éternue
Un volcan embrase les airs;
Et quand par malheur il remue,
Il met la Sicile à l'envers.

Nous en avons un exemple encore récent [1].

Le second exploit de Jupiter n'est pas aussi glorieux pour lui que le premier. C'est la défaite et l'exil de Saturne en Italie. Il est vrai que celui-ci avait eu des torts; mais son fils lui devait une retraite plus honorable.

[1] Le tremblement de terre de la Calabre, en 1783.

Après s'être rendu maître du trône, Jupiter épousa Junon, sa sœur, et vécut d'abord avec elle en bonne intelligence. Il se fit adorer au commencement de son règne. Alors commença le siècle qui succéda au siècle d'or, c'est-à-dire que la vertu régnait encore sur la terre, mais avec moins d'empire qu'au siècle précédent.

De la vertu le second âge
Fut appelé l'âge d'argent:
Mais, dès cette époque, on prétend
Qu'il s'y glissa de l'alliage.

En effet, le crime commençait à paraître, et Jupiter fut obligé de le punir d'une manière terrible en la personne de Lycaon, roi d'Arcadie.

Ce prince cruel massacrait tous les étrangers qui passaient par ses États. Jupiter se présente chez lui, et demande l'hospitalité. Lycaon voulant braver sa puissance suprême, fait servir au maître des dieux les membres d'un esclave. Jupiter, indigné, réduit en cendres le palais du barbare, et le change lui-même en loup.

Ses descendans cruels dans les bois du canton
Portent à chaque pas la mort et le carnage;
Cependant, en suivant les détours du vallon,
Redoutez plus encor les pasteurs du bocage
Que les enfans de Lycaon.

C'est sans doute à cette occasion que Jupiter fut

adoré sous le nom de Jupiter-Hospitalier, comme ayant vengé l'hospitalité.

Bientôt après il fut appelé Jupiter-Ammon....... Ecoutez bien ; je vais vous parler grec : *Ammon*, en cette langue, signifie arène ou sable. Or, Bacchus, se promenant un jour dans les sables de l'Arabie, fut pris d'une soif ardente, et le dieu du vin ne put pas même trouver une goutte d'eau. Dans cette extrémité, Jupiter se présente à lui sous la forme d'un bélier, frappe du pied la terre, et fait jaillir une source abondante. Bacchus, en reconnaissance, éleva dans cet endroit un temple sous l'invocation de Jupiter-Ammon, c'est-à-dire Jupiter des arènes.

Ce dieu avait un temple plus célèbre encore dans la forêt de Dodone : c'est là qu'il rendait ses oracles.

Sous l'ombrage sacré de ces arbres antiques
Il est un antre obscur. Jamais les plus beaux jours
N'égayèrent l'horreur de ses sombres contours.
Le voyageur tremblant attend sous ses portiques.
Là sont l'Espoir au front serein,
L'Ambition au front d'airain,
Avec la Crainte au front sinistre,
Les Soupçons, l'Intérêt; enfin
C'est l'antichambre d'un ministre.
La porte s'ouvre; on entre en frissonnant;
On espère, on respire à peine;
Les voûtes ont tremblé! Le dieu parle!... A l'instant
Le ministre approche et vous rend

Votre destin écrit sur des feuilles de chêne,
Que d'un souffle emporte le vent.

A Rome, on adorait Jupiter-Stator. Ce surnom lui vient du mot latin *stare*, qui signifie s'arrêter, en mémoire de ce que Jupiter avait tout-à-coup arrêté les Romains fuyant devant les Sabins. On adorait dans la même ville Jupiter-Lapis, ou Jupiter-Pierre. Cette pierre était celle que Rhée avait mise à la place de ce dieu, et que Saturne apparemment n'avait pas digérée. Il y avait aussi Jupiter-Capitolin, Jupiter-Tarpéien, parce qu'il avait un temple sur le mont du Capitole, et un autre sur la roche Tarpéienne. Il y avait enfin Jupiter-Tonnant, Jupiter-Fulminant, Jupiter-Vengeur, Jupiter-dieu-du-Jour, Jupiter-dieu-des-Mouches.

Voici à quelle occasion ce dernier titre lui fut donné : Hercule, faisant un sacrifice, fut assailli par un essaim de mouches qu'attirait l'odeur de la victime; mais, ayant aussi sacrifié à Jupiter, les mouches s'envolèrent; ce qui fit tant d'honneur au roi du ciel, qu'il en conserva le nom.

Mais le titre le plus illustre de Jupiter est celui d'Olympien, parce que le mont Olympe était son séjour ordinaire. C'est là qu'on célébrait en son honneur les jeux olympiques, si fameux autrefois dans l'univers, et dont je vais vous entretenir.

On représente le roi des dieux assis sur son aigle, ou sur un trône d'or, au pied duquel sont deux

coupes qui versent le bien et le mal. Son front est chargé de sombres nuages; ses yeux menaçans brillent sous de noirs sourcils: son menton est couvert d'une barbe majestueuse. Il tient le sceptre d'une main; de l'autre il lance la foudre. Les vertus siègent à ses côtés.

Les dieux tremblent en sa présence,
Les déesses même, dit-on,
Près de lui gardent le silence:
Mais ce n'est qu'une fiction:
Ceci soit dit, ne vous déplaise,
Entre nous deux, par parenthèse.

On le revêt aussi d'un manteau d'or. Denys-le-Tyran lui fit ôter ce vêtement, en disant qu'il était trop chaud pour l'été et trop froid pour l'hiver: il lui fit présent, à la place, d'un habit des quatre saisons..: Adieu.

Pour un jour, c'est trop babiller:
Je sais qu'il n'appartient qu'aux belles
De pouvoir, sans nous ennuyer,
Éterniser les bagatelles.

Je reconnais donc mon insuffisance à cet égard, et je finis. Cependant,

Lorsqu'on finit de vous écrire,
Le cœur dit toujours: C'est trop tôt;
Car avec vous il a beau dire,
Ce n'est jamais son dernier mot.



LETTRE V.

JEUX OLYMPIQUES.

On vous a parlé quelquefois
De ces joutes, de ces tournois,
Où, la lance en arrêt, la visière baissée,
Nos chevaliers, brûlant et de gloire et d'amour,
Combattaient pour faire la cour
A la dame de leur pensée,
Qui payait ordinairement
Un œil, un bras de moins, une jambe cassée,
D'un bracelet ou d'un ruban.

Tels étaient à peu près les jeux olympiques, si célèbres autrefois. Cependant la gloire seule y animait les combattans; car les femmes en furent long-temps exclues sous peine de la vie. Mais, malgré cette loi sévère, quelques unes s'y rendirent en habit d'homme. Plusieurs même osèrent entrer en lice; et, ayant remporté le prix, elles ouvrirent aux femmes la barrière des jeux olympiques. Depuis ce temps l'Amour y fut associé avec la Gloire.

La religion s'y trouvait aussi intéressée; car ces jeux étaient toujours précédés et suivis d'un sacrifice en l'honneur des dieux, et particulièrement

d'Apollon. On ouvrait ensuite la carrière préparée pour la course, la lutte, le ceste, le disque, et les différens tours de force et de souplesse.

Dans le principe, la course n'était que d'un stade, c'est-à-dire d'environ six cents pas. Les prétendans couraient à pied, armés de toutes pièces; mais, à la neuvième olympiade, le stade fut doublé. On établit alors la course des chevaux; et, à la vingt-cinquième, on y joignit celle des chars. Cynisque, fille d'Archidamas, prince de Macédoine, en remporta le prix. Excitées par cet exemple, les autres femmes macédoniennes se mirent sur les rangs, et méritèrent plusieurs fois la couronne de myrte, de chêne ou d'olivier.

Vos victoires sont plus paisibles;
Elles ont moins d'éclat, mais bien plus de douceurs.
Vous domptez notre orgueil, vous nous rendez sensibles,
Vous insinuez dans nos cœurs
La tendre humanité, la constance et les mœurs.
Plus purs quand nous cédons au pouvoir de vos charmes,
Et plus dignes de vous quand nous sommes vaincus,
Près de nous la candeur, l'amitié sont vos armes,
Et vos triomphes, nos vertus.

Revenons aux jeux olympiques. La lutte y succédait à la course. Les lutteurs combattaient nus. On leur frottait d'huile les membres et le corps, pour leur donner plus de souplesse et laisser en même temps moins de prise à leurs adversaires. Alors ils en-

traient en lice; et, se saisissant étroitement, ils essayaient, par force ou par adresse, de se renverser, jusqu'au moment où l'un des deux pliait et tombait sur les reins.

Le ceste était de tous les exercices le plus pénible et le plus dangereux. Les combattans étaient armés de gantelets composés de plusieurs cuirs plombés appliqués l'un sur l'autre, et dont un seul coup porté sur la tête suffisait pour assommer : d'ailleurs on se permettait les moyens les plus violens pour triompher de ses adversaires.

Arrachion ayant vaincu tous les siens, à l'exception d'un seul, celui-ci le jeta par terre et l'étrangla; mais, par un effort de désespoir et de rage, Arrachion, expirant à ses pieds, lui mordit l'orteil et le rompit. La douleur fut si vive que le vainqueur demanda grâce, et l'on posa la couronne sur la tête d'Arrachion qui n'était plus.

> Cette victoire est noble et belle;
> Mais chez les morts de quoi sert-elle ?

Le disque était un palet de pierre ou de métal, dont la forme et la pesanteur variaient au gré des concurrens. L'avantage de cet exercice était de procurer en même temps la force et l'aplomb. Le vainqueur était celui qui, d'un pied, se tenant en équilibre sur la pointe d'un cône, jetait son disque à la plus grande distance.

Ces jeux se terminaient ordinairement par quelques autres qui exerçaient tour à tour la vigueur, l'adresse et la légèreté.

Les juges qui décernaient le prix étaient au nombre de neuf; ils faisaient un noviciat de dix mois avant de monter sur le tribunal, et juraient solennellement d'observer les lois de l'équité la plus rigoureuse.

Mais, lorsqu'une aimable courrière
Touchait au bout de la carrière
Au même instant que son rival,
Que l'arrêt était difficile!
Si l'esprit est impartial,
Le cœur n'est-il jamais fragile?

L'établissement des jeux olympiques est attribué à cinq frères, nommés *Dactyles* [1], mot grec qui désigne leur nombre et leur union. Ces jeux se célébraient tous les cinq ans, et ces intervalles ont servi, durant plusieurs siècles, d'époques pour la chronologie.

Par leurs fêtes autrefois
Nos pères dataient leurs années,
Comme je date mes journées
Par celles où je vous vois.

Ainsi, au lieu de dire, comme aujourd'hui, l'an

[1] *Dactyle* signifie doigt.

mil sept cent, ou l'an sept, etc., on disait, la première, la seconde année de la vingtième, de la trentième olympiade. Par exemple, j'aurais dit alors de vous :

Votre jeune cœur murmura
Dès sa première olympiade ;
A sa deuxième il soupira ;
Dans son cours il tomba malade;
La fièvre enfin se déclara
Le dernier jour de la troisième;
Mais l'hymen, par un talisman
Qu'au doigt il vous mettra lui-même,
Doit vous guérir subitement
Deux ans avant la quatrième.

Cela signifierait, en style moderne, que vous avez éprouvé à cinq ans le penchant, à dix ans le désir, à treize ans le besoin, à quinze ans le tourment d'aimer; et que vous serez mariée à dix-huit ans. J'en souhaite autant à toutes vos contemporaines.

Mais ce vœu, que sincèrement
Je forme pour leur hyménée,
Ressemble, malheureusement,
Au vœu de la nouvelle année.

Les athlètes qui se distinguèrent le plus aux jeux olympiques furent Théagène, Euthyme, Milon et Polydamas.

Théagène, né à Thase, petite ville voisine de

Lacédémone, remporta douze fois le prix; ses compatriotes lui dressèrent une statue. Un de ses envieux allant toutes les nuits la fustiger, elle tomba sur lui et l'écrasa. Les enfans du mort citèrent la statue devant le juge; car la loi de Lycurgue ordonnait de punir, même les choses inanimées, de tout crime attentatoire à la vie et au repos des citoyens. Ah! que cette loi n'est-elle en vigueur!

Je proscrirais ces voiles, cette gaze,
Dont le perfide transparent
Nous aiguillonne et nous embrase
D'un feu toujours plus dévorant;
Et ce corset qui dissimule
Des charmes qu'il fait trop sentir;
Et cette friponne de mule
Dont la forme nous fait mourir
D'incertitude et de plaisir.

Le juge lacédémonien condamna la statue à être jetée dans la mer: mais la famine ayant suivi de près l'exécution de cet arrêt, les Thasiens consultèrent l'oracle, qui leur ordonna de repêcher et de rétablir ce monument; et, depuis ce temps, Théagène fut mis au rang des demi-dieux.

Euthyme mérita, de son vivant, le même honneur: voici à quelle occasion:

Ulysse, dans le cours de ses longs voyages, étant abordé à Thémesse, ville d'Italie, un de ses compagnons, qui avait fait violence à une jeune fille,

fut massacré par les habitans; et le roi d'Ithaque, instruit de son crime, se rembarqua sans lui rendre les devoirs funèbres. Bientôt l'esprit du mort, privé de sépulture, porta le ravage et la désolation dans la campagne... Je n'ose cependant vous garantir ce fait, car tous les revenans me sont fort suspects.

Notre esprit du rivage sombre
Revient-il après nous, revêtu de notre ombre?
Je n'en crois rien; et même, sur ce point,
De docteurs je sais un grand nombre
Dont l'esprit ne reviendra point.

Quoi qu'il en soit, l'oracle consulté promit aux habitans que l'esprit s'apaiserait, pourvu que chaque année on lui abandonnât la plus belle fille du canton.

Je soupçonne qu'en ce mystère
L'oracle avait ses intérêts:
Une vierge naïve, à l'œil vif, au teint frais,
Qui rougit en cachant ses timides attraits
Comme la rose printanière,
Est une riche offrande; mais
Qu'est-ce qu'un esprit en peut faire?

Les Thémessiens payaient pour la troisième fois ce fatal tribut, lorsque Euthyme, déjà célèbre par un nombre de victoires remportées aux jeux olympiques, arriva dans ces contrées. Ce héros combat-

tit l'esprit, le fit évanouir, et délivra l'aimable victime, dont il obtint ensuite le cœur et la main.

Plus célèbre encore, mais plus malheureux, Milon de Crotone surpassa tous les athlètes de son temps. On le vit, aux jeux olympiques, charger sur ses épaules un taureau de quatre ans, le porter au bout de la carrière sans reprendre haleine, l'assommer d'un coup de poing, et le manger le même jour. Ce trait suffit pour vous donner une idée de sa force extraordinaire.

Mais ces faveurs particulières, que la nature nous accorde quelquefois, ne sont pas de longue durée.

Le Temps emporte, dans son cours,
Et nos forces et nos amours.
Au moment où l'homme commence,
La vieillesse vient l'avertir
Qu'il est déjà temps de finir ;
Et bientôt de son existence
Il n'a plus que le souvenir.

Milon, dans un âge avancé, se promenait seul au milieu d'un bois écarté. Il aperçut un arbre que le vent avait fendu en l'agitant. Se rappelant alors son ancienne vigueur, il essaya d'en séparer les éclats ; mais le bras de Milon avait vieilli. L'arbre, s'étant entr'ouvert à la première secousse, se referma. Tous les efforts de l'athlète ne purent le dégager de cette étreinte fatale ;

et le vainqueur des jeux olympiques, attendant la mort dans un désert, y devint la proie des bêtes féroces[1].

Polydamas, son rival et son ami, périt comme lui victime de sa témérité. Cet athlète, dans son enfance, avait étouffé sur le mont Olympe un lion monstrueux; d'un seul coup il assommait un homme; d'une main il arrêtait un char attelé de six coursiers.

Un jour, tandis qu'il buvait dans une grotte avec ses amis, la voûte s'ébranla, et les convives prirent la fuite. Polydamas demeura seul; et, comptant sur ses forces, il voulut soutenir cette masse énorme; mais le rocher, en s'écroulant, l'écrasa de sa chute.

Telles sont les suites funestes de la présomption. Le sage évite le danger; le téméraire le brave, et succombe. Il y a déjà quelques années que j'en ai fait l'expérience.

Bien prémuni contre ses traits,
J'avais juré, dès mon enfance,
D'agir avec tant de prudence,
Qu'Amour ne me prendrait jamais.
Je disais : « C'est une folie
» De s'amorcer à ses appâts. »

[1] La mort de Milon est le sujet d'un magnifique groupe de marbre que l'on admire dans les jardins de Versailles. C'est un des plus beaux ouvrages du fameux Puget.

Mon cœur n'en disconvenait pas
Avant de connaître Emilie.

Ainsi je n'avais pas quinze ans
Lorsque je déclarai la guerre
Au petit prince de Cythère:
Il en rit fort à mes dépens,
Et dit aux Amours d'Idalie:
» S'il nous livre quelques combats,
» Nous lui ferons mettre armes bas
» Par l'entremise d'Émilie. »

Son plan étant ainsi dressé,
Il me tenta par sa franchise,
Et se mit dans les yeux de Lise;
J'en fus légèrement blessé.
Je la trouvais assez jolie;
J'aimais son ingénuité:
J'admirais sa naïveté,
Mais qu'était-ce au prix d'Émilie?

L'Amour, comme on peut bien penser,
Ne se rebutant pas encore,
Sur les lèvres d'Éléonore
Fut adroitement se placer;
Il crut sa puissance établie;
Il triomphait!..... Il se trompa:
Mon cœur fit tant, qu'il s'échappa;
Mais il me gardait Emilie.

Cependant, fier de mes exploits,
Moi-même j'admirais ma gloire;

Enflé de ma double victoire,
Je la prônais à haute voix.
Qu'aisément un vainqueur s'oublie !
Je lève les yeux par malheur...
Adieu ma gloire, adieu mon cœur ;
Adieu !... j'ai vu, j'aime Emilie.

J'eusse autrefois craint de la voir :
Mon orgueil timide et rebelle
Méprisait les yeux d'une belle,
Mais il redoutait leur pouvoir.
Comme à son gré l'Amour nous plie !
Comme il change nos sentimens !
Je regrette tous les momens
Que j'ai passés loin d'Émilie.

Héros, modernes Scipions [1],
La constance de votre maître
N'eût pas tenu long-temps peut-être
En pareilles occasions.
Je sais tout ce qu'on en publie :
C'était un cœur..... Je le sais bien ;
Mais il ne faut jurer de rien
Avant de connaître Émilie.

[1] Célèbre par sa modeste retenue.



LETTRE VI.

JUNON, IO, HÉBÉ, IRIS.

Notre sexe se plaint des caprices du vôtre,
Et surtout les maris. Ont-ils tort ou raison?
Pour qui vous connaît bien c'est une question
Qu'il est bon de laisser décider par un autre.

Ainsi je ne me mêlerai point des querelles de Jupiter et de Junon. L'on accuse celle-ci d'aigreur, d'orgueil, et surtout de jalousie. Je vais vous en citer un trait entre mille.

Jupiter aimait Io, fille d'Inachus. Io n'était pas ingrate; Jupiter était fidèle; car les hommes sont toujours plus constans comme amans que comme époux. Junon, furieuse de cette préférence, descend du ciel, et s'approche furtivement de la retraite de sa rivale. Mais Jupiter la prévient, et change Io en vache. Junon, se doutant de la métamorphose, demande cette vache à son mari, qui la lui confie à regret; et la reine en donne la garde à son fidèle Argus.

Le sieur Argus avait cent yeux,
Leur secours lui fut inutile ;
L'Amour en voit plus avec deux
Que la Jalousie avec mille.

Argus ne dormait jamais qu'à moitié. Mercure vint le trouver. Les uns disent qu'il lui joua sur sa flûte plusieurs airs de musique ancienne ; d'autres qu'il lui lut un opéra nouveau ; si bien qu'il parvint à l'endormir tout-à-fait, lui creva tous ses yeux, et lui coupa la tête. Junon, désespérée, le changea en paon, et conserva ses yeux sur son plumage. Depuis ce temps elle attela deux paons à son char.

Cependant Io, tourmentée par les Furies, traversa la Méditerranée, et arriva en Égypte, où Jupiter lui rendit sa première forme. Ce fut là qu'elle mit au jour Épaphus ; elle y fut depuis adorée sous le nom d'Isis, et représentée sous la forme d'une femme ayant une tête de vache.

Junon bouda long-temps ; Jupin n'en fit que rire, et publia qu'il allait épouser Platée, fille d'Asope.

A cette nouvelle, Junon, hors d'elle-même, accourt, se jette sur la nouvelle fiancée, et lui arrache ses vêtemens, sous lesquels elle trouve un tronc d'arbre avec une figure de poupée.

Après un moment de dépit,
Dévorant sa honte secrète,

Elle rougit ; Jupin sourit...
Un baiser, voilà la paix faite.

Vulcain, seul fruit de leur union, dut sa naissance à ce raccommodement.

C'est avec raison sans doute que l'on accuse Junon de jalousie ; mais tout le monde rend justice à sa sagesse. Cependant,

Quoique d'une vertu sévère
Armée autrefois jusqu'aux dents,
Elle fit deux petits enfans,
Dont Jupin ne fut pas le père.

Elle avait toujours été stérile ; mais, suivant l'avis d'Apollon, son médecin ordinaire, ayant mangé, au banquet de Jupiter, un plat de laitues sauvages, elle conçut Hébé, dont elle accoucha sur-le-champ.

Hébé fut l'aimable déesse
De la fraîcheur, de la jeunesse :
Sa main, à la table des dieux,
Versait le nectar à la ronde ;
Mais elle savait encor mieux,
Par le doux éclat de ses yeux,
Enivrer les maîtres du monde.

Non contente de ce miracle, Junon voulut en essayer un autre. Jalouse de ce que Jupiter avait seul enfanté Minerve, elle consulta la déesse Flore

sur le moyen d'en faire autant. Celle-ci lui montra une fleur dont le simple attouchement devait effectuer son projet. Junon la toucha, et Mars vint au monde.

Il existe encore une fleur
Qui renouvelle ce prodige ;
Dès que l'Hymen la touche, aussitôt elle meurt ;
Mais on voit naître de sa tige
Une Grâce enfantine, aux yeux tendres et doux ;
Ou bien un jeune Amour sans carquois et sans ailes.
Ainsi les descendans des héros et des belles,
De fleur en fleur, sont venus jusqu'à nous.

Quoi qu'il en soit, le lieu où Junon jouissait de toute sa gloire était la ville d'Argos. On y célébrait ses fêtes par le sacrifice d'une hécatombe, c'est-à-dire de cent taureaux. La déesse était représentée sur un char brillant traîné par deux paons; elle avait le sceptre en main, et le front couronné de lis et de roses.

Près de son temple coulait une fontaine dont elle prenait les eaux tous les ans. On nous vante beaucoup les eaux de Spa, de Forges, de Plombières : elles rendent, dit-on, la santé; mais celles d'Argos rendaient la jeunesse et la virginité. Comment cette source-là s'est-elle perdue ?

Si tu pouvais, merveilleuse fontaine,
Reprendre un jour ta source dans Paris,

Que de minois ridés et défleuris
Renonceraient aux ondes de la Seine !
Que tes ruisseaux bientôt seraient taris !
O Mahomet ! mieux que ton paradis,
Paris serait le séjour des houris.
Si, comme on dit, ta baguette est certaine,
Mon cher Bleton [1], au nom de ma Chloris,
Quand nous aurons tous deux la cinquantaine,
Découvre-nous cette heureuse fontaine.

Revenons à Junon : elle avait en partage les royaumes, les empires et les richesses ; c'est aussi ce qu'elle offrit à Pâris, s'il voulait lui adjuger le prix de la beauté ; mais elle présidait surtout aux mariages et aux accouchemens sous le nom de Lucine. Les fêtes que l'on célébrait à Rome en son honneur étaient appelées les Lupercales.

Alors deux ou trois cents bandits,
N'ayant que leur peau pour habits,
Couraient avec des cris farouches
Chez les épouses des Romains,
Leur frappant le ventre et les mains,
Pour empêcher les fausses couches.

L'instrument avec lequel ils donnaient cette espèce de discipline était une peau de chèvre qu'on prétendait avoir servi de vêtement à Junon.

[1] Célèbre sorcier.

J'oubliais de vous parler d'Iris, sa confidente et sa messagère. La déesse, contente de ses services, parce qu'elle ne lui apportait jamais que de bonnes nouvelles, la transporta aux cieux. Elle lui donna des ailes, et la revêtit d'une robe violette, dont l'éclat trace dans l'air un sillon de lumière que l'on appelle l'arc-en-ciel. Ainsi,

Vers la fin d'un beau jour, ou bien après l'orage,
Lorsqu'il vous arrive de voir
Un arc étincelant briller sur un nuage,
N'en concevez jamais un sinistre présage;
Dites-vous seulement : C'est Iris qui voyage;
Junon apparemment donne à souper ce soir.

Quant à vous, Émilie, soyez assurée que,

Si vous étiez Iris, et si dame Junon
Par caprice daignait me faire
L'honneur de m'inviter à souper sans façon,
J'oublîrais l'invitation
Pour inviter la messagère.



LETTRE VII.

MINERVE.

Un beau matin, Jupiter, accablé d'un violent mal de tête, ordonne à Vulcain de lui fendre le cerveau d'un coup de hache, et Minerve en sort armée de pied en cap.

Aujourd'hui le front des hommes n'accouche plus; mais on prétend qu'il indique souvent, par de certains signes, que leurs femmes sont accouchées. Je tiens cette singulière découverte de quelques initiés dont le témoignage est fondé sur une longue expérience, et qui portent avec eux les preuves authentiques de ce qu'ils avancent.

Minerve, en naissant, prit les arts sous sa protection; elle inventa l'écriture, la peinture et la broderie.

Vous dont la main trace dans le silence
Ces tendres riens, ces doux épanchemens,
Ces petits soins et ces heureux sermens
Qui de l'objet dont vous pleurez l'absence
Secrètement vous rendent la présence;

Et vous dont l'art, variant les couleurs,
Dans un ovale, aux traits de votre amie
Semble donner une seconde vie ;
Vous qui couvrez de baisers et de pleurs
Ces traits chéris que le vélin conserve,
Jeunes amans, rendez grâce à Minerve.

C'est surtout pour la tapisserie que cette déesse avait une adresse particulière ; aussi en était-elle fort jalouse. Arachné, habile ouvrière, ayant prétendu l'égaler, reçut un coup de navette sur les doigts, et fut changée en araignée. Les talens qu'elle a conservés sous cette nouvelle forme font regretter ceux qu'elle eut autrefois.

Minerve était aussi musicienne : elle jouait de la flûte ; mais, comme cet instrument lui gâtait la bouche et lui fatiguait la poitrine, elle le jeta dans une fontaine à laquelle elle puisait de l'eau pour se rafraîchir...

Ah ! que nos mœurs sont loin de celles de nos pères !
Le sexe, en ce temps-là privé de nos lumières,
N'avait pas le moindre soupçon
De l'étiquette et du bon ton.
Aujourd'hui par la politesse
Nos usages sont embellis :
Par exemple, la déesse
Des arts et de la sagesse,
Pour sa poitrine, jadis,
Buvait de l'eau pure, tandis

Qu'une déesse, à Paris,
Aurait pris le lait d'ânesse.

Vous pensez bien que Minerve ne ressemblait pas à nos Parisiennes. On la représente le casque en tête, la lance à la main, le sein couvert d'une cuirasse, et le bras armé de son égide, sur laquelle on voit la tête de Méduse.

Méduse, pour son malheur, était la plus belle des trois Gorgones qui régnaient ensemble dans les îles Gorgades. Neptune, épris de ses charmes, n'ayant pu la fléchir, lui fit violence dans le temple de Minerve. La déesse outragée changea les cheveux de Méduse en serpens, et donna à sa tête la funeste vertu de changer en pierres tous ceux qui la regardaient : dans la suite elle fit graver cette tête sur son égide.

L'air menaçant de la Gorgone,
Son front et ses yeux courroucés,
Et ses serpens entrelacés
Inspirent l'effroi de Bellone.

Quelquefois le casque de Minerve est surmonté d'une chouette, et l'on place auprès d'elle tantôt un coq, symbole du courage, et tantôt un hibou. C'est en cet oiseau qu'elle changea Nyctimène, qui avait eu un commerce incestueux avec Nyctée, son père, roi d'Éthiopie.

Le malheur de Nyctimène et de Méduse atteste

la pudeur de Minerve. Elle en donna une autre preuve aux dépens de Tirésias, qu'elle aveugla parce qu'il l'avait vue lorsqu'elle se baignait dans la fontaine d'Hippocrène avec Chariclo, sa favorite, et mère de Tirésias.

Pour venger vos appas, si je perdais la vue,
Belle Émilie, après les avoir vus,
Je m'en consolerais. Je ne vous verrais plus ;
Mais je n'oublîrais pas que je vous aurais vue.

On se persuade aisément que Minerve resta toujours vierge. Pour moi, je n'ose assurer ni combattre une opinion aussi délicate ; tout ce que j'en sais, c'est que Minerve, ainsi que Vesta, présidait à la virginité.

Pour célébrer ses fêtes, des vierges, sans doute un peu aguerries, se partageaient en différentes brigades, armées de pierres et de bâtons ; puis on sonnait la charge, et elles fondaient avec fureur les unes sur les autres. La première qui périssait dans l'action était regardée comme fausse vierge, et dévouée à l'infamie. On jetait son corps à l'eau, tandis que l'on reconduisait en triomphe celle qui, sans avoir succombé, sortait du combat avec le plus de blessures : ainsi les attraits les plus illustres de ce pays devaient être les plus cicatrisés.

Ces fêtes, établies dans la Libye, au bord du marais Tritonien, furent, à ce qu'on croit, transfé-

rées à Athènes lorsque Minerve donna son nom à cette ville. Neptune lui avait disputé cet honneur. Pour terminer leur différend, ils convinrent que le parrain de la ville naissante serait celui des deux qui produirait la chose la plus utile à ses habitans. Neptune créa le cheval, Minerve l'olivier. L'olivier eut le prix. Je le lui aurais aussi donné; car cet arbre est le symbole de la paix.

Lorsque l'on vous aime, on préfère
En secret le myrte au laurier ;
Or le myrte ne croît guère
Qu'à l'ombre de l'olivier.

Minerve avait un temple dans la citadelle d'Athènes, et un autre dans celle de Troie. C'est là qu'elle était adorée sous le nom de Pallas, comme présidant aux combats. Les Troyens gardaient précieusement sa statue, qu'ils appelaient le Palladion. Cette petite figure était faite des os de Pélops, ancien roi du Péloponèse : on la faisait remuer comme un pantin, en touchant un ressort caché; ce qui inspirait beaucoup de vénération aux bonnes femmes troyennes. Les Troyens eux-mêmes la regargaient comme le gage de la sûreté de leur patrie. Tandis que les Grecs l'assiégeaient, Ulysse et Diomède, ayant pénétré par un souterrain dans le temple de Minerve, enlevèrent le Palladion, et la ville fut prise peu de temps après.

Cet évènement me rappelle, Émilie, une nouvelle qui m'intéresse beaucoup, parce qu'elle vous concerne.

Depuis un an, le prince de Cythère
Avec tous ses Amours, vous assiège, dit-on :
Votre sort est pareil à celui d'Ilion ;
De votre cœur dépend le succès de l'affaire ;
Avant de vous réduire, il faut vous le soustraire ;
Ainsi le siége sera long ;
Car, si j'en crois votre rigueur austère,
L'Amour n'a pas encor pris le Palladion.



LETTRE VIII.

CÉRÈS, PROSERPINE.

Que l'on me donne à garder un trésor,
J'en répondrai. Qu'on soumette à ma garde
Une hydre, un monstre à figure hagarde,
Fût-il sorcier, j'en répondrais encor.
Mais que l'on mette à l'ombre de mon aile
Jeune beauté modeste en son maintien,
Dont la voix tremble et dont l'œil étincelle,
Amour et moi ne répondons de rien.

Cybèle y voyait sûrement mieux que moi. Elle était mère. Sa fille Cérès était charmante, et ne la quittait jamais. Cependant la maman, en laçant la jeune personne, s'aperçut d'un nouvel embonpoint qui la déconcerta. Vous jugez du train qu'elle fit! Cérès, toute honteuse, courut se cacher dans une caverne où elle mit au jour Proserpine.

L'aimable enfant fit le bonheur
De mademoiselle sa mère;
Mais elle n'eut jamais l'honneur
De connaître monsieur son père.

Les uns disent que ce fut Neptune, d'autres que ce fut Jupiter. Quoi qu'il en soit, Cérès pleura longtemps la perte de sa virginité. Sa douleur la consumait et la faisait mourir en détail.

Si ce malheur au cercueil
Conduisait les pauvres filles,
Combien d'honnêtes familles
Parmi nous seraient en deuil!

Heureusement pour Cérès, le dieu Pan découvrit sa retraite. Touché de l'état déplorable où la déesse était réduite, il en avertit Jupiter, qui lui envoya son médecin. Celui-ci fit prendre à la malade une potion de jus de pavots, et l'endormit. Le sommeil rétablit le calme dans ses sens, et sa santé revint de jour en jour.

Cependant tout languissait sur la terre. Le blé périssait dans son sein, et les hommes rappelaient à grands cris la déesse de l'agriculture. Elle reparut enfin, et fut reçue en triomphe.

Ses yeux étaient remplis d'une douce langueur,
Et son front conservait un reste de pâleur.
Proserpine pendait encore à sa mamelle,
Objet de sa tendresse, et fruit de ses douleurs.
Cérès paya bien cher la gloire d'être belle...
Les beaux yeux sont donc faits pour répandre des pleurs!

Ce fut alors qu'on institua des fêtes en son honneur. Ces fêtes se célébraient à peu près comme on

célébrait chez nous les *Rogations*. Les prêtres et le peuple allaient en procession au milieu des campagnes, où l'on immolait un porc, parce que cet animal, en fouillant la terre, empêche le blé de germer. Ce sacrifice se faisait aux dépens de la confrérie de Cérès. Les confrères étaient voués au silence, et portaient toujours le même habit, jusqu'à ce qu'il tombât tout-à-fait en lambeaux. On prétend que dans la ville d'Éleusine on y admettait les vierges; mais cette opinion est combattue avec raison, et je sais de quelques philosophes silencieux que les femmes ne voulurent jamais y être initiées.

Dans la suite, la confrérie éleva un temple à Cérès. Elle y était représentée le front ceint d'épis et de fleurs, et les mamelles pleines de lait. Elle avait un hibou à côté d'elle, et un lézard à ses pieds; d'une main elle tenait une poignée de froment et de pavots, en mémoire de l'opium qu'elle avait pris; et de l'autre, le flambeau avec lequel elle avait cherché Proserpine.

Celle-ci avait hérité des grâces de sa mère. Souvent le cristal des fontaines lui avait appris qu'elle était jolie.

Or on dit que les fillettes
A qui l'Amour a donné
Minois joliment tourné
Toujours aiment les fleurettes.

Proserpine aimait donc les bouquets. Un jour, tandis qu'elle en cueillait dans le vallon d'Enna, Pluton, roi des enfers, promenait de ce côté ses ennuis et sa tristesse. La cause en était bien légitime. En effet,

Quand le cœur ne peut se soustraire
Au joug de votre aimable loi,
Mesdames, l'on est, selon moi,
Bien malheureux de vous déplaire.

Tel était le sort de Pluton. Toutes les déesses avaient rejeté ses hommages. On le trouvait trop brun; et puis il puait la fumée, et puis son palais était trop sombre, et puis

Fille qui sent arrondir ses trésors,
Et dont le myrte doit bientôt ceindre la tête,
Avec raison préfère la conquête
De deux ou trois vivans à l'empire des morts.

Pluton rêvait à tout cela, lorsqu'il aperçut Proserpine au milieu de ses nymphes. Soudain, épris de ses attraits, il la saisit, l'enlève, ouvre la terre d'un coup de son trident, et rentre dans ses Etats avec sa proie.

Jugez quelles furent les alarmes de Cérès! Cette mère désolée chercha sa fille par toute la terre. Dans ce pénible voyage, elle fut accueillie chez Céléus, roi d'Éleusine, et enseigna l'agriculture à Tripto-

lème, fils de ce prince. Les Éleusiens élevèrent un temple à la déesse; mais elle quitta bientôt ce pays pour parcourir le reste du monde. C'est alors que, succombant de fatigue, et épuisée de besoin, elle fut trop heureuse de rencontrer une bonne femme qui lui donna un peu de bouillie. L'appétit assaisonne les mets les plus communs : Cérès trouva celui-ci délicieux. Un jeune espiègle, nommé Stellio, s'étant mis à rire de son avidité, la déesse offensée lui jeta le reste de sa bouillie, et le changea en lézard.

Enfin, après mille recherches inutiles, la mère de Proserpine allume un flambeau au feu du mont Etna pour chercher sa fille jusque dans les entrailles de la terre.

Aréthuse aperçut Cérès dans ses courses souterraines; elle l'appela, et lui dit : « Rassurez-vous, » je connais le sujet de vos alarmes. Je suis Aré- » thuse, autrefois nymphe de Diane. Je l'accom- » pagnais sur les bords du fleuve Alphée : celui-ci » me vit et m'aima. J'étais jeune; vous devinez » que j'étais sensible. Alphée me poursuivait. Hé- » las! je le fuyais comme on fuit ce qu'on aime. Mais » les dieux, protecteurs de la vertu, me changèrent » en fontaine pour me soustraire à ses poursuites. » Que devint-il alors!

» Furieux, il rentra dans ses grottes profondes:
» Mais l'Amour dirigea la course de nos ondes!

» Et, plaignant mon amant, permit, pour l'apaiser,
» A nos flots de se caresser.

» C'est en allant m'unir à mon cher Alphée que » j'ai vu passer Proserpine dans les bras de Pluton. » Votre fille est aux enfers. »

A ces mots, Cérès vole à l'Olympe, accuse Pluton, et redemande sa fille au maître des dieux. Jupiter consent à la lui rendre, pourvu qu'elle n'ait rien mangé dans les enfers. Malheureusement Ascalaphe, valet de chambre de Pluton, rapporta qu'il avait vu Proserpine sucer une grenade. Cérès changea le dénonciateur en hibou ; mais elle n'obtint pour toute grâce que celle de posséder sa fille durant six mois de l'année; les six autres mois furent accordés à Pluton.

Adieu. Si, pour vous rendre hommage,
Ceux qui vous aiment tour à tour,
Au lieu d'un mois, prenaient un jour,
L'Amour, pour un si doux partage,
Se plaindrait que l'an est trop court.



LETTRE IX.

DIANE, ENDYMION.

Diane, au retour de la chasse, se reposait près de la ville d'Athènes, sur le bord d'un ruisseau. Elle y avait déposé son arc et son carquois, et s'occupait à relever les tresses de sa chevelure, lorsqu'elle apercut une jeune fille qui chantait en cueillant des fleurs :

« La beauté d'un front sévère
» Ne peut pas toujours s'armer ;
» On est faite pour aimer,
» Quand on est faite pour plaire.

» Avec les tendres propos
» Que la vanité méprise,
» Aux dépens de son repos
» Le cœur se familiarise.

» Diane, avec mille appas,
» Tu dédaignes la tendresse !
» Hélas ! quand on n'aime pas,
» A quoi sert d'être déesse ? »

En chantant ainsi, elle s'était approchée. Diane

la regardait et soupirait. « Qu'avez-vous ? lui dit la » jeune Athénienne. — Je vous l'apprendrai, mon » enfant. Mais, dites-moi, à quel usage destinez-» vous ces fleurs? — A faire une corbeille pour l'offrir » à Diane. Elle a chez nous un temple dans lequel » nous faisons vœu de virginité... — Ah ! ne faites » jamais ce vœu-là. Pour ne pas le violer, il faut » être Diane elle-même. — Je vais, pour l'apaiser, » attacher ma ceinture aux murs de son temple, et » lui présenter mon offrande. — Je la reçois, ré-» pondit la déesse. Vous m'intéressez, ma chère » fille : écoutez-moi.

» Je suis Diane, fille de Jupiter et de Latone... » Rassurez-vous ; les déesses aiment les mortelles » qui vous ressemblent. Je naquis un instant avant » Apollon, et j'aidai sur-le-champ ma mère à le » mettre au jour. Témoin des douleurs qu'elle » éprouva, je jurai dès lors une haine éternelle à » l'Amour. J'étais persuadée que ses faveurs ne pou-» vaient dédommager de ses tourmens... Mon en-» fant, le temps et l'expérience changent bien nos » idées ! mais alors

» J'ignorais le plaisir charmant
» De se voir dans un nouvel être
» Confondue avec son amant ;
» D'embrasser, et de reconnaître
» De ses traits réunis l'assemblage touchant ;
» De retrouver, dans le gage innocent

» De ses mutuelles tendresses,
» D'un époux chéri constamment
» Et le sourire et les caresses.

» Bientôt la chasse devint mon unique passion. » Une peau de tigre, un arc, un carquois, ce fut » là toute ma parure. Mes nymphes imitèrent mon » exemple, et je partis avec elles pour combattre » les monstres des forêts. Je les poursuivais tantôt » à pied, tantôt sur un char traîné par des biches. » Ce genre de vie me rendit encore plus sauvage.

» Un jour, dans un lieu solitaire, je me baignais » avec mes compagnes : Actéon, jeune chasseur, » tourna ses pas vers ma retraite. Il vit... ce que » nul mortel ne devait voir. Aujourd'hui je lui par- » donnerais ce crime involontaire; je l'en punis » alors : le malheureux fut changé en cerf et dé- » chiré par ses chiens.

» Tandis que je triomphais de cette cruauté, » Calisto, l'une de mes nymphes, était assise sur le » rivage, et refusait de se baigner avec moi. Piquée » de ce refus, j'examinai avec quelque soupçon les » contours de sa taille : j'appris en même temps » que Jupiter l'avait aimée : c'en fut assez pour » son malheur; je la chassai de ma présence, et la » livrai aux fureurs jalouses de Junon. L'infortu- » née Calisto mit au jour Arcas, et fut changée en » ours.

» Dans la suite, Arcas, devenu grand chasseur,

» rencontre sa mère, la poursuit, et dirige son
» dard contre elle... Ma vengeance allait être satis-
» faite : les dieux, pour empêcher ce parricide,
» transportèrent au ciel le fils et la mère, et les
» changèrent en constellations [1].

» Ennemie jurée de l'amour, ma beauté m'était
» inutile : cependant j'étais jalouse de la beauté
» d'autrui. Chioné, petite-fille du Matin, avait un
» teint plus brillant que l'aurore. Elle s'en aperçut,
» et compara ses attraits aux miens. Cette témérité
» lui coûta cher; je la perçai de mes flèches. Déda-
» lion, son père, se précipita du haut d'un rocher,
» et fut changé en épervier par Apollon.

» Cependant mes exploits et mon nom remplis-
» saient l'univers. Les montagnes et les bois étaient
» soumis à mon empire. Partout on m'élevait des
» temples. Celui d'Éphèse [2] était digne de moi. Ja-
» mais le génie des hommes n'enfanta un plus bel
» ouvrage. En Tauride, les habitans faisaient fu-
» mer l'encens et couler le sang humain sur mes
» autels. Les Athéniennes me consacraient leur vir-
» ginité. J'étais au comble de la gloire, et je dési-
» rais encore. J'en ai connu depuis la véritable
» raison :

[1] Ce sont les constellations de la Grande et de la Petite Ourse.

[2] On prétend qu'un certain Érostrate brûla ce temple pour rendre son nom immortel. La scélératesse a aussi son ambition.

» Des hommages, quoiqu'on soit femme,
» On se fatigue au bout d'un jour;
» La vanité chatouille l'âme,
» Mais ne remplace pas l'amour.

» Près de la ville d'Héraclée, je vis le pasteur » Endymion : il était jeune; ses yeux étaient aussi » tendres que les sentimens qu'ils inspiraient. Il » n'eût osé s'élever jusqu'à moi : je m'abaissai jus- » qu'à lui; car, mon enfant, lorsque l'on aime,

» C'est en vain que l'on se prévaut
» De son rang et de sa noblesse;
» Du même trait quand il nous blesse,
» Cupidon nous met de niveau.

» Le mystère présidait à notre bonheur, mais le » mystère trahit quelquefois l'amour. Lorsque j'é- » tais auprès d'Endymion, je tremblais souvent » qu'on ne découvrît le motif de ma retraite. Enfin » le hasard me servit heureusement.

» Apollon, mon frère, las d'éclairer le monde » pendant le jour, déclara au maître des dieux qu'il » ne pouvait remplir le même ministère pendant » la nuit. Mon frère, pour ce refus, avait ses rai- » sons secrètes : Thétis le retenait auprès d'elle; » mais ce qui nuisait à son amour pouvait être fa- » vorable au mien. Je me présente donc, et de- » mande l'honneur qu'Apollon venait d'abdiquer.

» Jupiter me l'accorde, me place un croissant [1] sur » la tête, et me donne le surnom de Phœbé : aus- » sitôt je monte sur le char de la lune, je saisis les » rênes, et parcours ainsi l'univers traînée par mes » deux coursiers noirs et blancs. Chaque nuit, leur » course se ralentissait vers le sommet du mont » Latmos : c'est là que je retrouvais mon cher En- » dymion. Alors je descendais de mon char :

» Un nuage aux mortels dérobait mon absence;
» Au milieu de la nuit, dans ces vastes déserts,
» La nature à l'Amour semblait prêter silence :
» Tout dormait; nos cœurs seuls veillaient dans l'univers.

» Jusqu'à présent nous sommes heureux, et notre » tendresse n'a pas été stérile [2].

» A nos vœux le dieu d'hyménée
» Tous les ans accorde un enfant;
» Et, grâces à lui, cette année
» J'ai complété le demi-cent.

» Allez donc, continua Diane; allez, ma chère » fille, ne redoutez plus ma colère. Gardez votre » ceinture, et servez-vous de ces fleurs pour cou- » ronner votre Endymion. » A ces mots, elle disparut. Adieu.

[1] Le croissant est l'attribut de Diane.

[2] Pausanias rapporte que Diane et Endymion eurent cinquante filles et plusieurs fils.

Diane eut à l'amour le temps de réfléchir :
Une déesse est toujours belle.
Mais vous qu'à dix-huit ans ce dieu ne peut fléchir,
Souvenez-vous que vous êtes mortelle.



LETTRE X.

LATONE.

Enfin, renonçant aux amours,
Jupiter, devenu fidèle,
Pour sa moitié, depuis huit jours,
Brûlait d'une ardeur éternelle.

Sur le soir du huitième jour, il se promenait près d'un bois solitaire; là, il admirait avec plaisir la constance prodigieuse que Junon lui avait inspirée, lorsqu'il rencontra deux jeunes vestales [1].

Vestales? je n'en sais rien;
Mais elles en avaient l'âge,
Les trésors et le corsage,
La fraîcheur et le maintien.

C'étaient Latone, et Astérie, fille du titan Cœus. Jupin les salue et leur parle. Les deux sœurs rougissent; mais, comme les caractères sont différens, Astérie s'enfuit, et Latone resta.

Des deux partis, en pareil cas,
Souvent le meilleur est funeste:

[1] On se rappelle que Vesta est la déesse de la virginité.

Si l'on fuit, gare les faux pas!
Mais c'est encor pis si l'on reste.

En effet, Astérie tomba dans la mer, et Latone devint bientôt mère.

Junon, outrée de dépit, suscita contre celle-ci le serpent Python, qui la poursuivait sans relâche. Latone ne pouvait trouver de refuge contre ce monstre. La Terre avait juré à Junon de ne point donner d'asile à sa rivale. Mais, depuis ce serment, Astérie, dont le corps errait à la merci des flots, avait été changée en île par Neptune, qui lui avait donné le nom de Délos. Cette île était flottante.

Cependant Latone, arrivée au bord de la mer, ne pouvait plus échapper aux poursuites de ce monstre. Alors l'île de Délos flotte vers elle, la reçoit, et s'éloigne du rivage. Durant cette nouvelle navigation,

Neptune la confie au souffle du Zéphyre;
Il veut que les Amours en soient les matelots;
Et le fils de Vénus vient au milieu des flots
Prendre le gouvernail de son nouvel empire.

Latone, seule dans cet asile, se fit une cabane de branches de palmier. Loin des hommes trompeurs, loin des femmes jalouses, elle y vivait heureuse.

Aux malheureux la solitude est chère;
Elle est pour eux l'asile du bonheur.

Mais au moment fatal où la douleur,
Des fruits d'hymen funeste avant-courrière,
Vient avertir la beauté qu'elle est mère,
Dans ce moment plein d'amour et d'horreurs,
Qu'il est cruel de n'avoir sur la terre
Pas une main pour essuyer ses pleurs!

Telle était la détresse où Latone se trouvait réduite. Mais la nature lui suggéra des forces : elle s'appuya fortement contre un tronc d'arbre, et parvint à enfanter Diane. Celle-ci, comme fille de Jupiter, ayant la science innée, aida sur-le-champ sa mère à mettre au jour Apollon.

Épuisée par cette couche laborieuse, Latone s'endormit.

Après ces douloureux travaux,
Pour la première fois quand la beauté sommeille,
Avec combien de sentimens nouveaux
Son cœur agité se réveille!

Durant le repos de Latone, l'île de Délos se rapprocha du rivage; et la déesse, en s'éveillant, se mit en chemin pour rejoindre son père Cœus.

Dans ce trajet pénible et solitaire,
Ses deux enfans étaient entre ses bras.
Ce doux fardeau ne la fatiguait pas.
L'on devient forte alors qu'on devient mère.

Cependant, pour se soustraire aux fureurs jalouses de Junon, elle précipitait sa marche; ce qui

échauffait un peu son lait. Arrivée en Lycie, auprès d'un marais, elle demanda de l'eau aux paysans qui travaillaient sur ses bords; ceux-ci refusèrent de lui en donner. Vous me direz : que n'en prenait-elle ? Mais une femme ne sait point pardonner un refus; et Latone changea les paysans en grenouilles.

Lorsqu'au bord du ruisseau qui baigne la prairie,
Leur gosier rauque et glapissant
Me tire de ma rêverie,
Je crois entendre dire au peuple coassant :
« Vous qui fixez le cœur et les regards des femmes,
» Amans, si, comme nous, vous craignez à leurs yeux
» D'être changés soudain en monstres odieux,
» Songez que nuit et jour, à toute heure, en tous lieux,
» Il faut, tant bien que mal, accorder tout aux dames. »

Échappée enfin à la colère de Junon, Latone élevait paisiblement Apollon et Diane. Fière de reconnaître en eux le sang du maître du tonnerre, elle préférait ses enfans à ceux de tous les princes voisins. Cet orgueil était bien naturel.

Est-on jolie, à l'âge de quinze ans
L'on veut régner; c'est là le bien suprême :
Devient-on mère, on a pour ses enfans
La vanité qu'on avait pour soi-même.

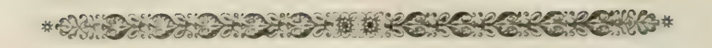
Niobé, fille de Tantale et épouse d'Amphion, roi de Thèbes, avait la même faiblesse que Latone : elle préférait ses enfans à ceux de la déesse. Ses

richesses et sa puissance la rendaient encore plus vaine. Latone, indignée de ses mépris, arme de ses traits Apollon et Diane. « Allez, leur dit-elle ; » vengez-moi ; mon injure est la vôtre. »

Animés de la fureur de leur mère, ils pénètrent dans le palais de Niobé, et percent sous ses yeux son fils, ses filles et son époux. Niobé, succombant sous le poids de ses douleurs, fut changée en un marbre sur lequel on voit encore couler des larmes.

Telles furent les suites funestes de l'aveuglement maternel. Pour vous, aimable Émilie, tranquillisez-vous à cet égard.

Si vos enfans, un jour, par droit héréditaire,
Ont vos traits, votre cœur et votre esprit heureux,
Aimez-les, vantez-les; notre censure austère
N'osera vous blâmer d'idolâtrer en eux
Ce que nous adorons aujourd'hui chez leur mère.



LETTRE XI.

APOLLON, DAPHNÉ.

Je vais vous parler du fils de Latone, connu et adoré sous les noms d'Apollon, de Phœbus et du Soleil.

Il en est de ce dieu comme de la beauté :
Sous mille noms divers qu'elle se renouvelle,
Qu'elle soit sur le trône ou dans l'obscurité,
On l'adore ; c'est toujours elle.

Apollon, dès son enfance, fut présenté à la cour céleste : Jupiter le reconnut : Junon même l'accueillit. Il sut ménager adroitement cette faveur, et devint le dieu de la lumière.

Apollon conduisait ce char
Qui, du vaste sein d'Amphitrite,
Lorsque je dois vous voir, sort toujours un peu tard,
Et, lorsque je vous vois, y retourne un peu vite.

Ce fut alors qu'il prit le nom de Phœbus. Mais bientôt, comme tous les courtisans heureux, ayant abusé de son pouvoir, il fut chassé par cabale, rap-

pelé par intrigue, et devint sage par expérience. Voici à quelle occasion :

Vous savez qu'Apollon est le dieu des beaux-arts, et c'est pour cette raison que la fable nous le représente sous la figure d'un jeune homme sans barbe.

Jupin est vieux; son fils, de la jeunesse,
Malgré le temps, a conservé les traits.
Les rois, les dieux ont connu la vieillesse;
Les talens seuls ne vieillissent jamais.

Apollon avait inventé la médecine. Esculape, son élève et son fils, exerçait sur la terre cet art miraculeux dans son principe. Cependant cet Esculape, malgré sa science divine, aurait assez mal figuré parmi nos docteurs modernes.

Il ne marchait point escorté
D'un leste et brillant équipage;
Il ignorait le doux langage
Des Nestors de la Faculté;
Il parlait sans point, sans virgule;
On comprenait ce qu'il disait;
Et, pour comble de ridicule,
Presque toujours il guérissait.

Il fit plus : il ressuscita les morts, et entre autres Hippolyte; mais ces prodiges lui coûtèrent la vie. On fit entendre à Jupiter qu'Esculape usurpait son

pouvoir suprême, et le roi des dieux le frappa de la foudre.

Sa colère se signala
Par ce châtiment exemplaire.
Nos docteurs, depuis ce temps-là,
N'ont jamais eu peur du tonnerre.

Apollon, désespéré de la mort de son fils, vole à l'île de Lemnos, pénètre dans les antres de Vulcain, et perce de ses traits les Cyclopes qui forgeaient la foudre. Vulcain, quoique boiteux, accourt à l'Olympe, se plaint amèrement de cette violence : Vénus met les dieux de son parti, et Jupiter, cédant à leurs instances, exile Apollon sur la terre.

Le fils de Latone, dépouillé de ses grandeurs, fut réduit à garder les troupeaux d'Admète, et trouva dans cette vie douce et paisible le bonheur qu'il cherchait en vain à la cour céleste.

Là, sur l'émail des prés, seul, errant tout le jour,
L'ingénieux pasteur, dans le sein de l'étude,
Fit éclore les Arts. Ces frères de l'Amour
Sont enfans du Loisir et de la Solitude.

Mais le talent qui lui devint le plus cher fut celui de la musique.

Il vit Daphné ; bientôt il inventa la lyre
Pour chanter ses amours. Quand on sait bien aimer,

C'est encor peu, pour l'exprimer,
De le soupirer, de le dire,
De le chanter et de l'écrire.

Cette lyre, composée d'une écaille de tortue et de sept cordes, rendait, et rend encore, sous les doigts d'Apollon, une harmonie enchanteresse. Cependant

Chaque fois qu'il me l'a prêtée
Pour chanter vos naissans appas,
J'ai trouvé qu'elle était montée
Un peu trop bas.

Ce fut pourtant au son de ce divin instrument que s'élevèrent les murs de Troie. Apollon chantait, et les pierres venaient d'elles-mêmes se ranger à leur place. On raconte qu'une de ces pierres, sur laquelle Apollon avait souvent posé sa lyre, rendait un son harmonieux aussitôt qu'on la touchait. Si ce prodige vous semble suspect, je vais essayer de vous en convaincre par un exemple qui vous est personnel.

Le Ciel ne m'a jamais fait part
De votre esprit, de votre grâce;
Mais si, par un heureux hasard,
Je puis m'asseoir à votre place,
Soudain certain je ne sais quoi
M'anime et s'empare de moi:
Je sens éclore le sourire
Sur mes lèvres, et les bons mots

D'eux-mêmes viennent à propos
Embellir ce que je veux dire.
Je crois donc à la vérité
Du fait que je vous ai cité,
Persuadé que la musique,
Tout aussi bien que la beauté,
Peut avoir la force électrique.

Daphné fut insensible à cette électricité ; elle dédaigna les soupirs et les chants d'Apollon. Les uns disent que ce fut par excès de vertu ; d'autres soutiennent qu'elle aimait en secret le beau berger Leucippe ; et je suis assez de leur avis.

A dix-huit ans quand une belle
Est sourde à la voix des amours,
Soyez sûre qu'elle a toujours
Des raisons pour être cruelle.
Suivez sa conduite en tous lieux,
Et de cette énigme nouvelle,
Lorsque Daphnis est auprès d'elle,
Vous lirez le mot dans ses yeux.

D'après ce principe certain, Apollon aurait dû renoncer à ses prétentions ; mais, espérant tout du temps et de la constance, il poursuivit, une année entière, Daphné, qui fuyait devant lui. Quelquefois, pour ralentir sa course, il lui disait :

« Cruelle, arrêtez-vous, de grâce !
» Je suis le régent du Parnasse,
» Le fils naturel de Jupin ;

» Je suis poète, médecin,
» Je suis chimiste, botaniste,
» Je suis peintre, musicien,
« Exécutant et symphoniste;
« Je suis danseur, grammairien,
» Astrologue, physicien;
» Je suis... » Pour fléchir une belle,
Au lieu de lui parler de soi,
Il est plus adroit, selon moi,
Et plus doux de lui parler d'elle.

Apollon ne devait pas ignorer cette tournure oratoire, puisqu'il était le prince et le dieu des orateurs. Mais, hélas!

Un pauvre amant dit ce qu'il pense,
Sans trop penser à ce qu'il dit.
Le désordre est son éloquence;
Quand le cœur parle, adieu l'esprit.

Aussi Daphné fut-elle inexorable. Mais enfin, épuisée de lassitude, et se voyant près de succomber, elle implora le secours des dieux, qui la changèrent en laurier [1].

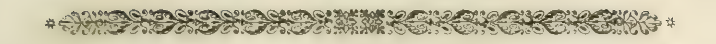
Apollon détacha de cet arbre une branche, dont il fit la couronne qu'il porte encore aujourd'hui. Il en distribue quelquefois de pareilles aux talens et au génie;

[1] L'équivoque du nom est tout le fondement de cette fable; *Daphné*, en grec, signifiant laurier.

Et c'est à ce titre, dit-on,
Que le jeune dieu du Permesse
Vous a déjà de sa maîtresse
Mis à part un échantillon.

Le laurier avait deux vertus particulières; l'une était de préserver de la foudre, l'autre de faire voir la vérité en songe à ceux qui en mettaient quelques feuilles sous leur oreiller. J'ai voulu moi-même éprouver cette propriété, et voici ce qui m'est arrivé la nuit dernière.

J'étais près de vous, Émilie:
Votre teint brillait des couleurs
Dont la jeune reine des fleurs
Brille avant d'être épanouie:
Mes lèvres brûlaient: un soupir
Et vos yeux daignant m'enhardir,
Je vous donne un baiser de flamme,
Et j'en reçois un dont mon âme
Savoure encor le souvenir.
Mais l'Amour, ouvrant ma paupière,
S'envola... Je sens qu'il n'est guère
Pour nous de salut sans la foi:
Je veux l'avoir: donnez-la-moi.
Surmontez un petit scrupule,
Pour vaincre l'incrédulité;
La moitié de la vérité
Pourrait convertir l'incrédule.



LETTRE XII.

CLYTIE, LEUCOTHOÉ.

Apollon pleurait la perte de Daphné : il était assis sous le laurier fatal qui la dérobait à ses yeux, lorsque Clytie vint de ce côté promener sa mélancolie. Clytie, fille de la belle Eurynome, et d'Orchame, roi de Babylone, n'était point régulièrement belle ;

Mais elle avait cette pâleur
D'une jeune et mourante fleur
Qui languit sans être arrosée ;
Et, pour ranimer sa couleur,
Implore contre la chaleur
Quelques gouttes de la rosée.

Elle vit Apollon, rougit, et baissa les yeux. Apollon en fit presque autant. Ils s'admiraient furtivement tour à tour ; mais, en voulant s'éviter, leurs regards se rencontrèrent, et leur vue se troubla.

Après cet instant de délire,
Les aveux étaient superflus.
Ils n'avaient plus rien à se dire,
Et leurs cœurs s'étaient entendus.

Ces momens-là s'envolent rapidement. Bientôt la

nuit survint, il fallut se séparer; mais on se promit pour le lendemain une entrevue auprès du laurier. Quoi! direz-vous, près de ce même laurier sous l'écorce duquel Daphné respirait encore! A cela je vous répondrai :

Lorsque de la jouissance
Les doux momens sont perdus,
L'amour ne se soutient plus
Que par la reconnaissance.
C'est elle, après les faveurs,
Qui rend les amans fidèles.
Le souvenir des cruelles,
Et celui de leurs rigueurs,
S'envole et meurt avec elles.

Le jour suivant, Clytie voulut tenir sa promesse; mais, comme les premiers pas de l'amour sont timides, elle se fit accompagner par Leucothoé, sa sœur. Cette indiscrétion, qui eut de funestes suites, était impardonnable en bonne coquetterie. En effet, on sait de temps immémorial que toutes les belles,

Par un art qui n'est pas nouveau,
Choisissent, en femmes prudentes,
Singes coiffés pour confidentes,
Et pour servir d'ombre au tableau.

Clytie était plus tendre, Leucothoé plus vive; l'une était blonde, l'autre était brune.

L'une semblait bercer l'Amour;
En soupirant, il sommeillait près d'elle.
L'autre, sémillante pucelle,
Le lutinait et la nuit et le jour.

Le lutin brûla bientôt pour l'amant de sa sœur, et, plus hardi qu'elle, se trouva seul au rendez-vous. Apollon fut d'abord un peu surpris; mais bientôt la surprise fit place au plaisir, et Daphné, témoin muet de ce tête-à-tête,

Vit avec horreur sans doute
Prouver cette vérité,
Qu'en fait d'infidélité,
Il n'est, près de la beauté,
Que le premier pas qui coûte.

Clytie, qui cherchait alors sa sœur, la trouva mal à propos... Soudain le dépit et la rage s'emparent de cette âme jusqu'alors si douce. Elle vole au palais de son père, lui révèle avec fureur le crime de Leucothoé, et le conduit lui-même vers l'asile des deux amans.

Ils en étaient alors aux adieux. Leucothoé, rattachant son voile, disait, les larmes aux yeux :

« Pourquoi faut-il, lorsque l'on s'aime,
» Mon doux ami, se désunir,
» Et se séparer de soi-même!
» Jure-moi bien de revenir.
» Adieu... Je sens que, pour te suivre,

» Mon cœur s'en va !... Prends ce soupir...
» Toute la nuit je vais mourir,
» Mais demain j'espère revivre. »

Un baiser termina ces adieux. Leucothoé, promenant autour d'elle un regard timide, s'éloignait avec une palpitation causée par la crainte et l'émotion du plaisir, lorsqu'à l'entrée du bois elle rencontra son père. A cette vue, elle demeura muette, immobile; et le terrible Orchame, ayant pris son désordre pour la preuve de son déshonneur, la fit enterrer toute vive auprès du laurier fatal. Clytie, épouvantée, prit la fuite.

Mais la plaintive jouvencelle,
En voyant creuser son tombeau,
Accusait la lenteur de la Parque cruelle :
« Il m'eût été si doux, s'écriait-elle,
» De mourir un moment plus tôt ! »

Le lendemain Apollon se rendit au bocage avec un trouble dont il se demandait le sujet.

Ce n'était point ce trouble extrême,
Ce frisson brûlant du désir,
Heureux précurseur du plaisir,
Plus doux que le plaisir lui-même.

En arrivant, il ne voit personne, et soupire. Il avance, et porte au loin ses regards dans l'épaisseur de ce bois désert et silencieux. Il appelle enfin ;

l'écho seul lui répond. Mais à peine a-t-il posé le pied sur la tombe de Leucothoé, qu'une voix lamentable, s'élevant du sein de la terre, lui adresse ces tristes paroles :

« Arrête, respecte la cendre
» De celle qui périt pour t'avoir trop aimé.
» Tes pieds pressent ce cœur trop facile et trop tendre
» Que tes yeux avaient enflammé.
» Tu foules ces trésors qu'hier dans nos ivresses
» Mon sein te prodiguait avec tant de plaisir,
» Et qui n'ont connu les caresses
» Que de toi seul et du zéphyr.
» Pense à Leucothoé ; pour adoucir sa peine,
» Près d'elle quelquefois viens nourrir ta douleur,
» Et que son âme encor jusqu'au fond de ton cœur
» S'insinue avec ton haleine. »

Je ne vous peindrai point l'état d'Apollon. Il était immobile, anéanti, et tel qu'un homme frappé de la foudre ; mais enfin ses pleurs, s'ouvrant un passage, adoucirent l'amertume de sa douleur ;

Car, après ce moment terrible
Où des sanglots le cours est arrêté,
Les larmes sont pour toute âme sensible
Une bien douce volupté !

Bientôt ces larmes, humectant la terre, pénétrèrent jusqu'au corps de Leucothoé, et la ranimèrent. Elle reparut, mais sous une forme nouvelle ;

et son amant vit naître l'arbre qui porte l'encens.

Cependant Clytie, tourmentée par ses remords, portait ses pas errans vers le tombeau de sa sœur. A la vue d'Apollon elle s'arrêta. La douleur et le dépit la déchiraient tour à tour; mais, le dieu s'étant éloigné d'elle avec dédain, ce dernier coup termina son supplice.

Qu'une femme de ceux qu'elle a le plus chéris
Éprouve les fureurs, jusqu'aux bords de la tombe
Elle brave les traits de la haine, et succombe
Sous les traits du mépris.

Clytie, en expirant, devint une plante souple et frêle, dont la fleur, sans cesse tournée vers le soleil, semble encore suivre son amant dans sa fuite: c'est ce qui lui a fait donner le nom de tournesol.

Adieu. Je vous ménage pour demain d'autres aventures; car la matière de nos entretiens est un trésor dont je deviens économe.

Du bouquet que je vous compose
Durant mes heures de loisirs,
Je ne détache aujourd'hui qu'une rose,
Pour multiplier mes plaisirs.



LETTRE XIII.

HYACINTHE, CYPARIS, SIBYLLE DE CUMES, CASSANDRE.

Loin de nous quand l'Amour s'envole,
Heureux celui qui s'en console
Entre les bras de l'Amitié!
La tendre déité partage
Tous ses chagrins, et le soulage
Encore de l'autre moitié.

Apollon, près du jeune Hyacinthe, éprouvait cette douce consolation; ses larmes étaient moins amères, et la sérénité renaissait dans son cœur. Mais Zéphyre, qui avait été l'ami d'Hyacinthe, fut bientôt jaloux de sa liaison intime avec Apollon; et cette jalousie devint si violente, qu'un jour les nouveaux amis jouant ensemble au disque, Zéphyre, avec son haleine, dirigea le disque d'Apollon sur la tête d'Hyacinthe, et le tua. Le sang qui coula de sa plaie produisit la fleur qui porte son nom, et qui naît à la fin de l'hiver.

Avant le retour de Flore,
Elle s'empresse de fleurir,

Pour éviter encore
L'haleine de Zéphyr.

Dégoûté de l'amitié, Apollon revint à l'amour, et soupira pour la nymphe Perséis. Elle était fille de l'Océan, c'est-à-dire que l'on ne connaissait point son père. Les généalogistes de ce temps-là faisaient descendre de la mer ou des fleuves les héros et les nymphes dont l'origine paraissait équivoque. Si cette généalogie était admise de nos jours,

Ah! que la Seine, dans ces lieux
Où l'humaine engeance fourmille,
De nymphes et de demi-dieux
Aurait une belle famille!

La nymphe de l'Océan, comme celles de la Seine, ne fut pas long-temps cruelle, et devint mère de la célèbre Circé;

Circé qui rendit des oracles,
Et qui, par ses enchantemens,
En bêtes changea bien des gens,
Sans opérer de grands miracles.

Tous les soirs, en allant visiter son petit ménage, Apollon laissait au jeune Cyparis le soin de son troupeau. Cet aimable enfant occupait dans son cœur la place du malheureux Hyacinthe.

Apollon lui parlait sans cesse
De ses chagrins, de sa maîtresse,

De ces plaisirs qu'il est si doux de raconter,
De détailler, de répéter,
Quand nos amis ont, par délicatesse,
Le sang-froid de nous écouter.

Après ces longues confidences, il l'embrassait, et allait revoir Perséis; mais, par malheur, la nymphe Bolina se trouvait sur son passage; et le dieu n'était pas insensible au désir de lui plaire.

Il lui parlait le doux langage
Des yeux, des mines, du maintien,
Que nos dames savent si bien
Comprendre par le grand usage!

Mais la nymphe, innocente encore, quoiqu'elle eût quinze ans, n'entendait rien à ces discours muets. A la fin, Apollon, pour se faire entendre, se mit à la poursuivre jusqu'au bord de l'Océan, où l'infortunée se précipita pour lui échapper. Amphitrite, touchée de son malheur et de sa vertu, la reçut au nombre de ses nymphes et lui donna l'immortalité.

Apollon, désespéré de ce malheur, dont il avait été la cause et le témoin, rapportait à son ami sa douleur et ses remords, lorsqu'il le trouva lui-même expirant auprès de sa cabane.

Cyparis aimait tendrement un jeune cerf qu'il avait élevé. Vers le déclin du jour, voulant écarter du troupeau de son ami quelques bêtes sauvages,

il prend son arc et ses flèches; le trait fatal part, et va frapper le jeune cerf errant dans la campagne. Cyparis, le voyant tomber, pousse un cri, et tombe lui-même accablé de douleur. Son âme, prête à s'envoler, errait sur ses lèvres décolorées.

Il éprouvait les pénibles combats
De la nature anéantie,
Qui dispute encore au trépas
Le dernier souffle de la vie.

Mais, au retour d'Apollon, ouvrant les yeux pour la dernière fois, d'une voix presque éteinte, il lui adresse cette triste prière :

« Que l'amitié de mes maux me délivre :
» Accorde-moi la faveur de mourir,
» Puisqu'un mortel sans aimer ne peut vivre,
» Et ne peut aimer sans souffrir. »

A ces mots, Apollon le serrant dans ses bras, recueillit son dernier soupir, et le changea en cyprès.

Dévoré de chagrins et d'ennuis, le fils de Latone invoquait la mort, et se plaignait aux dieux d'être immortel ; mais l'amour lui offrit un nouveau consolateur. La Sibylle de Cumes vint le trouver dans sa retraite, et de ce ton de voix que les belles savent si bien prendre, elle lui dit :

« De nos vergers, de nos prairies
» Vous exilez-vous pour toujours?

» Ne chanterez-vous plus sur ces rives fleuries
» Nos jeux, nos fêtes, nos amours? »

« Non, répondit Apollon, je n'ai plus d'autre plaisir que celui de la solitude. » La Sibylle reprit tendrement :

« J'approuve vos douleurs, et mon cœur les partage;
» Mais de tous mes amis loin de me séparer,
« Si j'avais vos chagrins, j'irais souvent pleurer
» A l'ombre de quelque bocage
« Où je pourrais vous rencontrer. »

Elle se tut et baissa les yeux. La main du pasteur rencontra la sienne; elle continua :

« Peut-on détester la lumière
» Quand on a reçu de l'Amour
» Une âme pour aimer, et des grâces pour plaire?
» Hélas! si nos bergers vous perdaient sans retour;
» Si les nymphes de ce séjour,
» Comme une fleur, vous voyaient disparaître,
» Leurs soupirs... et les miens peut-être,
» Vous feraient regretter le jour. »

Tandis qu'elle parlait ainsi, des pleurs sillonnaient ses joues; et le dieu, pour mêler ses larmes à celles de sa consolatrice, la tenait étroitement embrassée. Après un silence un peu long, mais expressif, la Sibylle lui dit avec une douce langueur :

« Eh bien! renoncez-vous encore
» Au bonheur de voir la clarté?

» — Non, répondit le dieu, depuis que je t'adore,
» Je reconnais le prix de l'immortalité. »

Alors la Sibylle, ramassant une poignée de sable, continua, en lui laissant prendre un baiser :

« Je ne demande pas l'honneur d'être immortelle;
» Mais je voudrais pouvoir vous consoler toujours.
» — Hélas! je ne puis de tes jours
» Rendre la durée éternelle;
» Mais je peux prolonger leur cours.
» — Eh bien! que votre cœur règle ma destinée.
» Voyez ce sable dans ma main;
» Prononcez, et que chaque grain
» A mes jours ajoute une année. »
Son amant crut devoir y consentir,
Convaincu, par expérience,
Qu'un moment de vrai plaisir
Vaut un siècle d'existence.

Mais, hélas! dans la suite, la Sibylle reconnut combien ce présent était funeste.

Sur les ailes du Temps ses amours s'envolèrent.
La vieillesse arriva, ses charmes s'éclipsèrent.
Sa génération passa les sombres bords;
Elle n'eut bientôt plus d'amis que chez les morts.
Enfin, après mille ans, souffrante, misérable,
Seule dans l'univers, elle disait aux dieux :
« Faites-moi grâce au moins du dernier grain de sable,
» Ou donnez-moi quelqu'un pour me fermer les yeux! »

Le premier de ses chagrins fut l'ingratitude d'Apollon, qui l'abandonna pour Cassandre, fille de Priam. Cette princesse, après une assez belle résistance, entra en accommodement, et promit à son amant de conclure un traité, s'il voulait lui communiquer le don de deviner. Le fils de Latone s'y engagea en jurant par le Styx. Mais à peine eut-il prononcé ce serment irrévocable, que Cassandre se moqua de sa crédulité. Le dieu, pour la punir, ajouta au don qu'il lui avait fait qu'on ne croirait jamais à ses prédictions. On assure que, depuis la mort de cette princesse, son esprit prophétique a parcouru les quatre parties du monde, et qu'il s'est depuis peu fixé dans la capitale du plus puissant empire de l'Europe.

Tous les jours ce puissant génie
S'introduit dans les cabinets
Des gazetiers, des faiseurs de projets,
Et des enfans de l'alchimie.
Il voltige aussi quelquefois
Dans ce jardin jadis embelli par nos rois [1],
Près de l'arbre de Cracovie.
C'est là qu'il nous prédit les grands évènemens,
Les siéges, les combats, la pluie et le beau temps,
Par les oracles qu'il fait rendre.
Mais ses prophètes bien souvent,
Plus malheureux encor que la pauvre Cassandre

[1] Le jardin des Tuileries.

Que l'on n'entendait pas, ont le désagrément
Eux-mêmes de ne pas s'entendre.

Apollon, dupe de Cassandre, se consola bientôt avec la nymphe Clymène, dont il eut Phaéton et ses sœurs...

Mais entre les bras de Clymène
Laissons-le dormir jusqu'au jour.
Bonsoir. Vous saurez qu'en amour
Il est bon de reprendre haleine.



LETTRE XIV.

LES MUSES.

Un jeune époux qu'amour enflamme
A sa moitié jure à jamais
De lui rester fidèle; mais
Ariste est l'amant de sa femme;
Il n'ont qu'un cœur, ils n'ont qu'une âme,
Ariste l'idolâtre; mais
La jeune Annette est sa voisine;
Elle est folle, vive, mutine,
Du reste, assez maussade; mais
Madame Ariste a mille attraits,
Des yeux, une taille divine,
Que son époux admire; mais
La jeune Annette est sa voisine.

Clymène avait dans tous ses traits
Un charme, une grâce enfantine,
Avec mille trésors secrets
Qu'Apollon connaissait bien; mais
Castalie était sa voisine.

Cette nymphe plut à son voisin. Il soupira, elle feignit de ne pas l'entendre : il supplia, elle fut

inexorable : il la pressa, elle s'enfuit jusqu'au pied du mont Parnasse, où les dieux la changèrent en fontaine.

Son amant, couché sur ses bords, mêlait ses larmes à son onde, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par une mélodie enchanteresse qui venait du haut de la montagne. Soudain il se lève, et monte par un sentier bordé de myrtes et de palmiers. Plus il approche, plus le charme de l'harmonie s'empare de ses sens. Il s'arrête enfin au coin d'un bois, à l'ombre duquel il aperçoit un groupe de nymphes assises sur un amphithéâtre de verdure.

C'étaient elles qui formaient ce divin concert par le doux accord de leurs voix et de leurs instrumens. Mais, à la vue d'Apollon armé de son arc et de ses traits, la troupe craintive se sauva dans l'épaisseur du bois. Aussitôt le pasteur accordant sa lyre, leur chanta ces couplets :

« Nymphes, pourquoi me fuyez-vous?
» Regardez-moi, daignez m'entendre.
» La paix doit régner entre nous :
» Vous êtes belles, je suis tendre.
» Nymphes, pourquoi me fuyez-vous?
» De l'Amour quand on a les armes,
» Craint-on les armes des mortels?
» Laissez-nous adorer vos charmes :
» On doit partager les autels
» De l'Amour, quand on a ses armes. »

Vous jugez bien qu'Apollon était novice encore quand il composa ces couplets; mais, outre le mérite de l'impromptu, ils avaient celui de louer la beauté; et ce mérite-là fait passer tous les jours bien des platitudes : ainsi

Ne demandez plus, Émilie,
Pourquoi je peins souvent vos traits;
Car plus on vous trouve jolie,
Et plus aisément on oublie
Si mes vers sont bons ou mauvais.

Cependant les nymphes s'étaient arrêtées pour écouter Apollon. Celui-ci, à la fin de sa chanson, se trouvant près d'elles : « Je suis, leur dit-il, le fils » de Jupiter et de Latone. — Et nous, reprirent- » elles, filles de Jupiter et de Mnémosyne. — Je suis » donc votre frère!... m'est-il permis d'embrasser » mes sœurs? » Les nymphes rougirent, et accordèrent le baiser fraternel. Apollon leur fit ensuite sur leur musique des complimens vrais ou faux, qu'elles lui rendirent au sujet de la sienne; car vous savez qu'entre artistes,

Tous ces éloges inouïs,
Que l'un à l'autre on se renvoie,
Sont bien souvent de faux louis
Que l'on rend en fausse monnoie.

Quoi qu'il en soit, la fraternité des arts, jointe au lien du sang, fit naître entre le fils et les filles de

Jupiter une douce intimité; et, malgré le sexe des neuf Sœurs, leur amitié fut toujours sincère. Ils résolurent de vivre ensemble, et de former une académie. Apollon en dressa le plan; il établit pour base la loi de la concorde, et fit porter à ses sœurs le nom de Muses [1], pour marquer leur égalité. Son plan étant achevé, le dieu du Parnasse partagea entre ses sœurs les sciences et les arts, suivant leur goût et leurs dispositions. Il indiqua peu de temps après la première séance de leur académie; et voici ce qui s'y passa:

Par un discours semé de fleurs
Calliope ouvrit l'assemblée.
Melpomène, triste et voilée,
Des héros plaignit les malheurs,
De l'amour déplora les charmes,
Et, par ses aimables douleurs,
Fit éclore dans tous les cœurs
Le plaisir, du sein des alarmes.
Thalie, avec un air malin,
Des traits aigus de la satire
Cribla le pauvre genre humain,
Mais, en le piquant, le fit rire.
Polymnie ensuite étala
Les faits, les vertus, la mémoire
Des Turennes de ce temps-là.

[1] Suivant Cassiodore, le mot de *muses* dérive du mot grec ὁμοιοῦσαι, qui signifie *égales*, *pareilles*.

Clio, sur l'aile de la gloire,
Portant ces héros vers les cieux,
Les fit voler au rang des dieux.
Uranie ouvrit ses tablettes,
Et lut intelligiblement
Le système du mouvement
Des tourbillons et des planètes.
Enfin la champêtre Érato
Chanta les amours du hameau
Sur l'air plaintif de la romance.
Euterpe de son flageolet
L'accompagna; puis en cadence
Terpsichore, par un ballet,
Termina gaîment la séance.

En peu de temps ces assemblées devinrent célèbres; la réputation des Muses s'étendit au-delà des royaumes de la Grèce; et le fils de Latone, déchu du trône de la lumière, monta sur le trône du génie. Il n'était plus de fêtes brillantes dont ses sœurs et lui ne fissent l'ornement. Mais, pour s'y transporter d'une manière commode et décente,

Il eût fallu faire les frais
D'un char, de six coursiers, d'une suite complète;
Or personne ne fut jamais
Éclaboussé par les laquais
Ni la voiture d'un poète.
Les chars sont faits pour les Amours;
La fortune est le fruit de leurs aimables ruses;

Aussi les Grâces toujours
Ont éclaboussé les Muses.

Tandis que celles-ci délibéraient inutilement sur la manière de se mettre en voyage, elles aperçurent au milieu des airs un cheval ailé ; c'était le célèbre Pégase. Ce coursier fougueux, né du sang de Méduse, dirigea son vol vers le mont Parnasse. Là il s'abattit sur un rocher, et d'un coup de pied fit jaillir l'Hippocrène,

Cette poétique fontaine,
Dont quelques écrivains badauds
Se vantent de boire les eaux,
En buvant les eaux de la Seine.

A la voix d'Apollon, Pégase s'arrête : le dieu, sautant sur lui, fait placer les Muses en croupe, et ordonne au coursier de les transporter à la cour de Bacchus. Pégase déploie ses ailes, et soudain

On voit planer d'un vol agile,
Par-delà le sommet des monts,
Toutes les neuf Sœurs à la file,
Comme les quatre fils Aymons.

Mais bientôt on les perd de vue, et le coursier, rapide comme la pensée, arrive à la cour de Bacchus.

Déjà des courtisans la troupe se rassemble.
On s'empresse, on admire, on dévore des yeux,

Chez les neuf Sœurs, les détails précieux
Dont vous nous présentez l'ensemble.

Adieu. Ceci a l'air d'un compliment, et je dois me les interdire avec vous :

Les complimens n'ont pas coutume
De passer pour des vérités;
Ceux que vous tracerait ma plume
Feraient tort aux réalités.



LETTRE XV.

MARSYAS.

Bacchus, chez lequel les Muses furent accueillies, était un prince illustre par ses victoires et par son amour pour les beaux-arts. Il régnait à Nyse avec Ariane, qu'il avait épousée dans l'île de Naxos, et rassemblait à sa cour les hommes les plus célèbres de son temps.

A l'arrivée des Muses, le bal s'ouvrit. Terpsichore y parut, et ravit tous les courtisans. C'est vous dire assez qu'elle désespéra toutes les femmes.

Les Amours dessinaient ses pas,
La Volupté suivait ses traces,
Les Plaisirs animaient ses grâces,
Et s'entrelaçaient dans ses bras.

Le bal fut suivi d'un concert. Euterpe et la jeune Érato s'y distinguèrent tour à tour; les applaudissemens redoublèrent quand on vit paraître Marsyas.

Cet habile musicien avait trouvé la flûte de Mi-

nerve dans une fontaine où cette déesse l'avait jetée autrefois; et, s'étant exercé sur cet instrument divin, il en tirait des sons mélodieux. Au bruit des acclamations, Apollon éprouva d'abord quelque inquiétude; mais bientôt après il se promit la victoire. En effet, la flûte de Marsyas avait charmé les auditeurs; la lyre d'Apollon les transporta.

Piqué de cette supériorité, le Phrygien se lève, et, d'un ton d'arrogance, défie son rival en présence de toute la cour. Le frère des Muses accepte le défi, et le vaincu se soumet d'avance à la discrétion du vainqueur. Alors Marsyas invoque Minerve, et, reprenant sa flûte,

Il module la mélodie
Des premiers concerts du printemps;
Des premiers désirs des amans
Soupire la mélancolie;
Du gazouillement des oiseaux
Il cadence le doux murmure;
Puis, interrompant à propos,
Ou précipitant la mesure,
Du caprice de ses pipaux
Semble lutiner les échos.
Ensuite, au milieu de la plaine,
Il égare parmi les fleurs
Les bergères et les buveurs
Dansant autour du vieux Silène...
Mais tout-à-coup, au fond d'un bois,

On croit ouïr la voix plaintive
D'une Dryade fugitive,
Qui, faible et réduite aux abois,
Pousse un cri... La peur, l'espérance,
Font palpiter et tressaillir!...
Jusqu'au moment où le plaisir,
Interrompu par un silence,
Se réveille par un soupir.

Marsyas avait fini; on l'écoutait encore. Mais, lorsqu'il salua l'assemblée, les acclamations s'élevèrent avec la fureur de l'enthousiasme.

C'était un bruit, un brouhaha!...
On s'écriait : Bravo! merveilles!...
Et jamais on n'a vu de cabales pareilles
Au parterre de l'Opéra.

Durant tout ce vacarme, Apollon, ayant accordé sa voix et sa lyre, imposa silence par un prélude; et, se livrant ensuite au délire de son art, fit passer dans tous les cœurs l'ivresse de la volupté. Marsyas pâlit, et reconnut malgré lui la supériorité de la voix sur les instrumens. En effet,

Un chalumeau peut quelquefois
Amuser, intéresser même;
Mais il ne peut jamais dire comme la voix :
« Vous êtes belle, je vous aime. »

Lorsque Apollon eut disposé l'assemblée en sa fa-

veur, il se tourna vers Ariane, et chanta les vers suivans[1] :

« O nymphes de Naxos ! qu'elle vous parut belle,
» Lorsqu'au milieu de ses douleurs
» Son teint brillait comme la fleur nouvelle
» Que l'aube matinale arrose de ses pleurs !
» Aux accens de sa voix, sur les plaines humides,
» Amphitrite paraît avec les Néréides,
» Neptune et les Tritons sortent du sein des eaux,
» La mer blanchit d'écume ; on s'empresse, on admire ;
» Amphitrite tremblait de perdre son empire,
» En la voyant s'élancer vers les flots !...
» Mais un consolateur, conduit par la victoire,
» Par l'Hymen lui fut présenté ;
» Et ce dieu rendit la Beauté
» Inséparable de la Gloire. »

Soit justice, soit cabale, soit plutôt pour flatter la reine, ces vers furent redemandés avec transport ; et dès lors Marsyas prévit sa défaite. Mais, sur l'éloge d'une seule femme, Apollon, se fiant peu aux applaudissemens de toutes les autres, voulut les mettre de bonne foi dans son parti.

La Vénus de Praxitèle, que l'on adorait à Gnide, et la Galatée de Pygmalion, que l'Amour avait animée, étaient alors célèbres dans toute la Grèce. Apollon, faisant une double allusion à ces deux

[1] Voyez la Lettre XL.

chefs-d'œuvre, et promenant ses regards sur les femmes les plus aimables de la cour, chanta en s'accompagnant de sa lyre :

« Autrefois de chaque belle
» Empruntant le plus beau trait,
» De sa Vénus Praxitèle
» En composa le portrait.
» Si j'avais une étincelle
» De son talent précieux,
» Je ferais adorer celle
» Que je compose en ces lieux.

» Je prendrais de Polyxène
» Les yeux, la taille et le sein,
» Et la bouche d'Éroxène,
» Et l'albâtre de son teint;
» De Chloé le front novice,
» La timide bonne foi;
» Le sourire d'Eucharisse,
» Qui semble dire : Aimez-moi.

» Ah! si mon ciseau fidèle
» Pouvait rendre les appas
» Qu'on voit sur chaque modèle,
» Et ceux que l'on ne voit pas;
» Sans voile représentée
» Avec leurs proportions,
» Que bientôt ma Galatée
» Ferait de Pygmalions!

» Si, pour lui donner la vie,
» L'Amour consultait mes vœux,
» Ton enjoûment, Euphrosie,
» Petillerait dans ses yeux.
» Aglaé, de ta malice
» Je lui donnerais un grain;
» Et ton cœur, tendre Eurydice,
» Palpiterait sous ma main.

» Mais pourquoi ma voix légère,
» Unissant tant de beautés,
» Me fait-elle une chimère
» D'aimables réalités?
» Tandis que je les rassemble,
» Amour rit de mon travail,
» Et j'abandonne l'ensemble
» Pour adorer le détail. »

Je ne vous peindrai point la fureur avec laquelle cet éloge fut applaudi. Il suffira, pour vous en donner une idée, de vous faire observer que chaque femme y était intéressée, car les yeux d'Apollon avaient désigné toutes celles que sa bouche n'avait pu nommer : aussi la victoire lui fut-elle décernée d'une voix unanime. Mais la barbarie avec laquelle il en usa ternit tout l'éclat de sa gloire. Ayant attaché contre un pin le pauvre Marsyas, il l'écorcha tout vif. Les pleurs et le sang de ce malheureux formèrent un fleuve auquel on donna son nom.

Vous voyez, Émilie, qu'il est souvent plus aisé

de vaincre que de pardonner. Souvenez-vous donc qu'il est encore plus glorieux de pardonner que de vaincre.

Vous qui de l'enfant de Vénus
Étendez chaque jour et l'empire et la gloire,
Laissez-nous à vos pieds chérir votre victoire,
Et lire dans vos yeux la grâce des vaincus.



LETTRE XVI.

MIDAS.

Vous connaissez, Émilie, l'espèce fertile de nos petits Midas, qui se vantent de posséder un esprit et des connaissances auxquels nous avons le malheur de ne pas ajouter foi. Ces messieurs pourraient se vanter, avec plus de raison, de la noblesse et de l'ancienneté de leur origine; car Midas, leur premier père, était roi de Lydie, et contemporain de Bacchus. C'est dommage, pour notre scène lyrique, que cet illustre amateur soit né quelques milliers d'années trop tôt :

Car, à Paris, il eût fait des merveilles :
Il eût été le chef de nos censeurs,
Petits-maîtres, commis, et clercs de procureurs,
Auxquels il a transmis son nom et ses oreilles.

Ce prince, ayant entendu parler du talent sublime d'Apollon, dit, en appuyant le poing sur la hanche : « Parbleu! je serais curieux de juger cet » homme-là : qu'on me le fasse venir! »

Apollon se présente, et Midas, bégayant et gras-

seyant tour à tour, du haut de sa grandeur laisse tomber ces paroles :

« Vous possédez l'art chromatique.
» Voyons un peu : je m'y connais ;
» Non que je sache la musique,
» Jupiter m'en préserve ! mais
» Je sais tout sans avoir jamais
» Rien appris. De plus, je me pique,
» Lorsque je prononce un arrêt,
» D'employer le terme technique ;
» Car, je suis, grâce à Richelet [1],
» Savant par ordre alphabétique.
» Au reste, je vous avertis,
» Mon cher, que, par tous mes amis,
» Dans notre comité lyrique,
» Vous serez loué comme un dieu,
» Ou sifflé comme un misérable :
» Car avec nous point de milieu,
» L'on est divin ou détestable. »

Tandis que Midas débitait ces impertinences préliminaires, Pan, son favori, vint assister à son lever.

Pan était un seigneur voisin
Tel qu'on en voit encor, qui, dans leur territoire,
Sont renommés pour leurs chansons à boire,
Et leur talent pour chanter au lutrin.

[1] Auteur d'un dictionnaire.

Le roi, le voyant entrer, courut à sa rencontre, et prenant Apollon par la main : « Vous voyez, » dit-il, un rival que je vous présente. C'est vous » proposer une victoire de plus. Allons, messieurs, » le moment est favorable : voici mon barbier; je » suis à vous, commencez. »

Pan chanta le premier, et Midas manqua vingt fois de pâmer en l'écoutant. Il levait les yeux au ciel, frappait des pieds et des mains, et criait aussi fort que le chanteur.

Tel un âne, près d'un buisson,
Écoutant la voix de son frère;
Enchanté de l'entendre braire,
Avec lui brait à l'unisson.

Pan ayant heureusement fini, Apollon commençait à peine, que Midas l'interrompit en s'écriant :

« Vous chantez comme on parle! Air mesquin, mauvais choix,
» Petit genre... Où sont donc ces cadences perlées,
» Ces grands éclats, ces ports de voix,
» Et ces roulades martelées? »

Puis, se tournant vers son favori, il ajouta avec un sourire protecteur :

« C'est un jeune homme encor; mais s'il veut quelque temps
» Étudier votre méthode,
» Et suivre mes leçons, avant peu je prétends
» Lui faire un sort, et le mettre à la mode. »

Midas parlait encore, lorsqu'il sentit éclore sous sa chevelure une paire d'oreilles longues et velues. Effrayé de ce prodige, Pan prit la fuite, et ne s'en vanta pas. Apollon se retira vengé, et le prince demeura seul avec son barbier, dont le génie officieux enveloppa d'une perruque ses oreilles miraculeuses. Midas exigea de lui la promesse d'un secret inviolable : le barbier lui en fit le serment; mais par malheur,

On tait le bien, même le mal;
Plusieurs femmes, dit-on, s'en sont fait un scrupule
Dans les siècles passés; mais, par un sort fatal,
L'homme qui sait le mieux cacher le vice, brûle
De dévoiler le ridicule.

Le barbier, chargé du secret de son maître, ne put long-temps soutenir ce fardeau. Il alla creuser la terre dans un endroit écarté, et prononça ces mots en s'inclinant : « Le roi Midas a des oreilles » d'âne. » Ayant ensuite enterré son secret, il s'éloigna. Mais, peu de temps après, la terre produisit en cet endroit des roseaux qui, étant agités par le vent, répétaient entre eux : « Le roi Midas a des » oreilles d'âne. » Vous voyez que dans ce temps-là les secrets enfouis germaient et croissaient avec les plantes.

S'il en était encor de même,
Les roses de votre jardin,

Sous l'aile du zéphyr badin,
Diraient en naissant : Je vous aime.

Midas, désespéré de ne pouvoir plus garder l'incognito, alla chercher un asile à la cour de Bacchus. Celui-ci, pour le consoler, offrit de lui accorder la première grâce qu'il paraîtrait désirer. Ce prince aux longues oreilles demanda le privilége de changer en or tout ce qu'il toucherait.

Des modernes Midas en France
Tel est encore le grand mot :
De l'or!... Messieurs, en conscience,
Avec de l'or est-on moins sot?
En a-t-on moins d'impertinence?
Est-on moins dupe tous les jours
De Cupidon et de sa mère?
A-t-on mieux l'heureux don de plaire?
Est-on mieux fait pour les amours?
A-t-on les grâces du bel âge?
A-t-on l'estime? a-t-on l'honneur?
A-t-on de l'esprit et du cœur,
La délicatesse en partage?
Et, lorsque d'un limon grossier
Le ciel nous a pétri le crâne,
Avec tout l'or d'un financier
A-t-on moins des oreilles d'âne?

Midas, avant la fin du jour, se repentit de sa demande indiscrète : les alimens, en approchant de ses lèvres, se changeaient en or; et ce riche in-

digent se trouva bientôt menacé de la famine.

Tel un vieux sous-fermier, par la goutte écloppé,
Devant lui voit servir un repas délectable
Sans oser y toucher; puis, se levant de table,
Boit un grand verre d'eau quand chacun a soupé.

Bacchus, satisfait de lui avoir donné cette leçon, et touché de son repentir, lui ordonna, pour se délivrer de cette vertu fatale, de se baigner dans les eaux du Pactole. Ce fleuve, qui traverse la Lydie, roule depuis ce temps un sable d'or avec ses flots.

Au bord d'une fontaine arrivant l'autre jour,
Je vis nager sur l'eau deux beaux boutons de rose,
Quelques feuilles de lis, puis encore autre chose
Ressemblant à deux fruits jumeaux; puis tour à tour
Des plumes, que je pris pour celles de l'Amour.
Me rappelant alors, belle Émilie,
Que cette onde souvent caressa vos trésors,
Dans une tendre rêverie,
Je m'agenouillai sur ses bords,
Songeant au fleuve de Lydie.

P.-S. J'espérais vous parler des autres exploits d'Apollon, de son rappel à la cour céleste, de son aventure dans l'île de Rhodes, de ses temples, de ses prêtresses, de ses oracles; mais la fin des vacances amène celle de nos entretiens, et le plaisir de vous revoir va succéder à celui de vous écrire.

Le Sagittaire me rappelle
Sous les étendards de Thémis [1].
Heureux si je puis être admis
Dans le temple de l'immortelle!
Heureux si je puis exhaler
L'ardeur divine qui m'enflamme,
Et du feu dont brûle mon âme
Voir tous mes auditeurs brûler,
Et tous les yeux étinceler!
Armé du poids de l'éloquence,
Qu'il est glorieux d'étouffer
Et l'imposture et la licence!
Et qu'il est doux de triompher
Quand on combat pour l'innocence!
Rempli de cet espoir flatteur,
Ambitieux admirateur
De Paris, de Rome et d'Athènes,
Je vais, orateur écolier,
Suivre, applaudir, étudier
Gerbier, Cicéron, Démosthènes.
Quand je confesse à vos genoux
Ma défaite et votre victoire,
Que n'ai-je leur talent, et vous
Le cœur de leur auditoire!

[1] L'auteur entrait dans la carrière du barreau.



A ÉMILIE.

Au château de Lassigny, le 1er septembre 1787.

Autrefois, dans ces prés fleuris,
J'écrivais à celle que j'aime.
J'y reviens, mon cœur est le même;
Je vous aime, et je vous écris.

Je reprends ces métamorphoses
Dont le récit m'était si doux:
J'abandonne Thémis pour vous,
Et les épines pour les roses [1].

Ne cherchez point dans ce récit
L'esprit, le brillant, l'éloquence:
Je sens bien plus que je ne pense;
Quand j'ai dit, j'aime, j'ai tout dit.

Aimer est toute ma science;
Je n'appris, en suivant mon goût,
Qu'amitié, qu'amour et constance;
On ne peut pas apprendre tout.

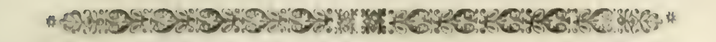
[1] Allusion à un ouvrage de jurisprudence que l'auteur essayait alors.

Vous qui, par un art adorable,
Unissez la grâce au savoir,
Hélas! consolez-vous d'avoir
Un ami plus aimant qu'aimable.

L'esprit fait tort au sentiment.
Si j'avais l'esprit, Émilie,
Je ne serais que votre amant,
Vous ne seriez pas mon amie.

Si je devais à la nature
La beauté, l'éclat, la fraîcheur,
Je passerais comme une fleur;
Ce ne serait plus ma figure,
Et ce sera toujours mon cœur.





LETTRE XVII.

LE SERPENT PYTHON.

Tandis qu'Apollon étendait au loin l'empire des beaux-arts, la terreur et la désolation régnaient au pied du mont Parnasse. Junon, furieuse d'avoir vu Jupiter enfanter Minerve sans son secours, avait frappé la terre avec le poing, et de ce coup terrible était né le serpent Python. Ce monstre, depuis le départ d'Apollon, s'était établi au pied du mont Parnasse, sur les rivages du fleuve Céphise, et ravageait ces aimables contrées.

A cette nouvelle, le frère des Muses, quittant ses sœurs et la cour de Bacchus, remonte sur son fidèle Pégase, vole, arrive, combat le monstre, et le fait expirer sous ses traits.

Cette victoire fut célébrée dans toute la Grèce, et mit le comble à la gloire d'Apollon. On institua en son honneur les jeux pythiens. Ils étaient à peu près semblables aux jeux olympiques; mais le génie y partageait les couronnes avec la force et l'adresse. Ces couronnes furent d'abord composées de branches de chêne; mais, depuis la métamorphose de

Daphné, elles furent faites de branches de laurier. Il y avait un concours de danse, de musique et de poésie. Ces paisibles combats se renouvelaient chaque jour. Le dieu des beaux-arts y présidait assis sur un trône de verdure. Il animait les accens des bergers et les grâces des bergères, et faisait renaître sous leurs pas les fleurs et les plaisirs de l'âge d'or.

En sortant de ces aimables assemblées, les couples heureux se dispersaient dans les bois voisins et sur le penchant des montagnes. L'Hymen les égarait dans ces doux labyrinthes; et, durant le calme de la nuit, on entendait les échos soupirer, et les antres murmurer tendrement.

Le bonheur n'est souvent durable qu'autant qu'il est ignoré. Bientôt la Renommée publia celui d'Apollon et de ses bergers. Les dieux mêmes en furent jaloux, et rappelèrent Apollon dans l'Olympe. Le fils de Latone regretta son exil comme on regrette sa patrie. Hélas! s'écriait-il en versant des larmes amères,

« Faut-il vous quitter pour toujours,
» Doux asile, aimable verdure,
» Où, loin du tumulte des cours,
» La liberté filait mes jours
» Entre les arts et la nature!
» Bois où j'aimais à respirer
» La paix et la fraîcheur de l'ombre :

» Antre mystérieux et sombre,
» Où mon cœur venait soupirer,
» Où je goûtais avec ivresse
» L'amertume de la tendresse,
» Et la volupté de pleurer.

» Nymphes de ces bois, de ces plaines,
» Oubliez mes jeunes erreurs;
» Vous, naïades de ces fontaines,
» Vous dont je fis couler les pleurs
» Sur les beautés du voisinage,
» Pardonnez-moi! je fus volage;
» Je maltraitai de tendres cœurs;
» La cour avait gâté mes mœurs;
» Mais, dans cet heureux coin du monde,
» Loin des intrigues de la cour,
» Belles naïades, mon amour
» Devenait pur comme votre onde;
» Et je vous dois la volupté
» D'avoir goûté le bien suprême
» Au sein de la fidélité
» Dont je ne m'étais pas douté.

» Pasteurs que je quitte et que j'aime,
» En voyant mon char radieux
» Ouvrir ou finir sa carrière,
» Songez que j'ai sur vous les yeux,
» Et que votre ami vous éclaire.
» Oui, plus que tous les autres lieux,
» Ces lieux sauront toujours me plaire;

» J'y prodiguerai ma lumière
» Et mes dons les plus précieux.
» J'y ferai germer le génie :
» Des sages et des demi-dieux
» La Grèce sera la patrie.
» Adieu, mes amis, je vous prie
» De veiller sur mes pauvres sœurs [1].
» Toujours plus jeunes et plus belles,
» L'essaim de leurs adorateurs
» Fourmillera toujours près d'elles.
» Qu'elles essuîront de fadeurs,
» De dégoûts, d'ennuis, de froideurs !
» Que je les plains d'être immortelles !...
» Adieu ; de l'empire du jour
» Sur vous je veillerai sans cesse ;
» N'oubliez jamais ma tendresse,
» Et conservez-moi votre amour. »

A ces mots, le fils de Latone s'éleva sur un nuage, et disparut.

Les pasteurs, qui avaient goûté les charmes de sa société, en sentirent mieux tout le prix après l'avoir perdue, et leurs regrets furent encore plus tendres que n'avait été leur amitié. Bientôt ils adressèrent leurs hommages à l'ami qu'ils avaient dans l'Olympe. Ils lui élevèrent des temples, et s'y assemblèrent pour chanter ses louanges. Apollon n'était plus sur la terre, mais il était dans le cœur de tous

[1] Les Muses.

ceux qui l'avaient habitée avec lui. Cette idée est douce pour les vrais amis. Ne vous serait-elle pas venue quelquefois, Émilie? et même, en ce moment,

Exilée au sein de Paris,
Loin du riant séjour de Pomone et de Flore,
Ne songeriez-vous pas qu'avec le plus soumis,
Le plus tendre de vos amis,
Secrètement vous habitez encore
La retraite où je vous écris?



LETTRE XVIII.

ORACLES D'APOLLON.

De tous les dieux de l'antiquité, Apollon est peut-être celui dont le culte a été le plus étendu. On appelait *pæans* les hymnes que l'on chantait en son honneur, parce qu'ils commençaient ordinairement par ces deux mots : *Io Pæan* [1]. Ces paroles étaient consacrées pour rappeler la victoire qu'Apollon avait remportée sur le monstre Python. Les témoins de ce terrible combat lui criaient sans cesse : *Allons, frappe! lance tes traits!* Et dans la suite, après chaque victoire, ce refrain devint un cri d'allégresse. On immolait ordinairement sur les autels d'Apollon un taureau blanc ou un agneau. On ajoutait à ces sacrifices des libations d'huile et de lait : celles-ci, en mémoire du temps où il gardait les troupeaux; celles-là, parce que l'olivier, fidèle au dieu du jour, ne se plaît que dans les lieux vivifiés par sa présence.

On présentait encore sur ses autels le corbeau,

[1] Ou ἰὼ Παιαν.

qui, comme Apollon, lisant dans l'avenir, nous annonce, dit-on, les arrêts des Destinées; l'aigle, qui d'un œil audacieux fixe le soleil dans tout son éclat; le coq, dont le cri matinal célèbre son retour; et la cigale, qui chante les beaux jours de son empire.

Le dieu était représenté sous la figure d'un jeune homme sans barbe, les cheveux blonds et flottans, et le front ceint de laurier. Il tenait de la main droite un arc et des traits; de la gauche, une lyre à sept cordes, emblème des sept planètes dont il entretient la céleste harmonie. Quelquefois il portait un bouclier, comme protecteur des humains, et présentait les trois Grâces, qui animent le Génie et les Beaux-Arts. On mettait un cygne à ses pieds. Cet oiseau lui était consacré à cause de la manière tendre et mélodieuse dont il chante sa mort prochaine, comme si le terme de l'existence était l'époque du bonheur.

Ainsi que lui, belle Émilie,
Quand la fièvre brûlait la fleur de mes beaux jours,
Loin de vous, je chantais d'une voix affaiblie
Le moment où j'allais épuiser pour toujours
La coupe amère de la vie.
Mais quand je vous revis, quand, près des sombres bords,
Aux charmes de votre présence,
A vos doux entretiens, à vos tendres accords,
Même aux tourmens de votre absence,
Je comparai le froid silence,

Et l'éternelle indifférence,
Et le bonheur glacé de l'empire des morts,
L'Amour sait avec quels transports
Je chantai ma convalescence!

Je ne vous parlerai point du nombre infini des temples d'Apollon, et des fêtes multipliées qu'on célébrait en son honneur. Remerciez-moi de vous sauver ces détails; car vous savez mieux qu'une autre,

Que d'un peuple d'adorateurs
Si les hommages sont flatteurs,
En revanche rien n'est plus triste
Que la lecture de la liste.

Les temples les plus célèbres d'Apollon furent celui de Délos, lieu de sa naissance, où Thésée établit dans la suite les jeux pythiens; celui du mont Soracte, dont les prêtres traversaient nu-pieds des brasiers ardens; et celui de Delphes, où les adolescens lui offraient leur chevelure. C'était là surtout qu'Apollon rendait ses oracles par l'organe de la Sibylle.

Beaucoup de philosophes se sont creusé inutilement le cerveau pour expliquer les convulsions et les prétendues inspirations de cette prêtresse. Ils ont épuisé à ce sujet toutes les conjectures physiques et morales. Quelques uns même, témoins de l'accomplissement de ses prédictions, ont prétendu

que le diable était de la partie, qu'il s'introduisait dans le corps de la devineresse, et qu'après l'avoir fait tomber en syncope, il lui dévoilait l'avenir. Vous voyez, Émilie, que ces messieurs ont fait de la Sibylle une possédée.

Sans prétendre attaquer des opinions aussi respectables, voici la mienne en peu de mots : ceux qui étaient intéressés dans le produit des offrandes avaient prudemment choisi une femme pour prononcer les oracles. Deux motifs avaient déterminé ce choix : le double sens nécessaire aux prédictions, et les convulsions dont il fallait les accompagner. Cette espèce d'extase, qui figurait aux spectateurs l'inspiration du dieu, était essentielle pour fortifier la crédulité. Or,

> Qui sait mourir mieux qu'une belle?
> Qui sait ressusciter mieux qu'elle?
> Qui sait mieux suffoquer, pâlir,
> Baisser sa mourante prunelle,
> Palpiter, chanceler, faiblir,
> Tomber, enfin s'évanouir?

Le sexe de l'oracle explique donc suffisamment les prétendus symptômes de ces inspirations.

Quant aux prédictions, le merveilleux consistait à leur donner toujours un sens équivoque, en sorte que l'évènement favorable ou contraire se trouvât nécessairement d'accord avec la prophétie.

Or qui jamais posséda mieux
Les équivoques, la magie,
Et le dédale insidieux
De l'adroite amphibologie?
Qui jamais sut avec plus d'art
Peser la crainte et l'espérance,
Donner double face au hasard,
Déguiser même l'évidence,
Et surtout sauver l'apparence?
Qui sut mieux, en dépit du sort,
Avoir raison et donner tort,
Que ces tendres enchanteresses
Qu'Amour fit pour nous obéir,
Nous ensorceler, nous trahir,
Nous enivrer par leurs caresses;
Nous tromper au sein du bonheur,
En prolonger la douce erreur
Jusques au terme de la vie,
Et, pour finir la comédie,
En sanglotant, fermer les yeux
De l'homme abusé, mais heureux?

D'après ce raisonnement fondé sur l'expérience, il est aisé de se convaincre que toute la sorcellerie de la Sibylle se réduisait au talent naturel de jouer les convulsions et de modifier la vérité.

Je pourrais, à ce propos, vous détailler les superstitions de la crédule antiquité.

Je vous y tracerais de la bonne aventure,
Chez nos premiers aïeux, le règne florissant;

Et vous ririez de voir que la mère Nature
A radoté presque en naissant.

On devinait alors par le feu, l'eau, les simples, les entrailles des victimes, les cercles, les calculs, les lignes de la main, et par la physionomie. Cette dernière science nous est parvenue, et s'est perfectionnée de nos jours. On a cessé de lire dans les traits du visage les évènemens futurs, mais on s'est appliqué à y démêler les nuances du caractère. Cette étude est souvent attachante; et j'ai remarqué qu'il y a des physionomies qu'on ne se lasse point d'étudier; aussi la vôtre m'a-t-elle rendu physionomiste; et tous les jours, en la détaillant, je me dis, à peu près dans le style de Lavater [1] :

Je vois dans ce regard timide
Un cœur qui voudrait, en aimant,
Que son ami fût son amant,
Et que son amant fût son guide.

[1] Auteur célèbre qui a écrit sur les physionomies *. La sienne, qui est gravée dans son recueil, porte l'empreinte de l'esprit et de la finesse que l'on trouve à chaque ligne de l'ouvrage. Cet argument est, je crois, le plus favorable au système de l'auteur.

* Voici une anecdote très peu connue sur ce fameux physionomiste. Durant les succès militaires du général Moreau, il voulut voir Lavater, et l'admit à un dîner qu'il donnait à ses principaux officiers; Moreau montrait quelque scepticisme touchant la science de son convive, et, se proposant de l'embarrasser, il lui demanda brusquement, au dessert, ce qu'il

Sur ce front siège la candeur.
Quand il rougit, la modestie
Cache le trône du génie
Sous les roses de la pudeur.

Cette bouche où l'Amour se joue,
Et semble appeler le baiser,
Lui défend de s'y reposer,
Et l'exile sur chaque joue,
Sans qu'il ose même approcher
Des fossettes que le sourire
Creuse en jouant, pour se nicher
Sur les confins de son empire.

Ce nez, qui ressemble si bien
Au nez divin de la sultane
Qui donna, quoiqu'il fût chrétien
Des lois à la cour ottomane,
Fait redire à plus d'un amant:
« Elle aurait été Roxelane,
» Si j'avais été Soliman. »

Revenons à la Sibylle : on l'appelait souvent la Pythonisse, parce qu'elle s'asseyait, pour rendre

pensait de sa physionomie. Le docteur de Zurich hésitait à répondre, le général insista ; Lavater se défendit encore. Enfin, interpellé d'un ton impérieux, il répondit : « Vous le voulez ; j'obéis : Eh bien ! général, je » pense que, depuis le front jusqu'à la lèvre supérieure, vos traits sont » ceux d'un grand homme ; mais que vous avez le bas du visage d'une » commère. » Toutes les personnes qui ont connu le vainqueur de Hohenlinden conviendront que ce peu de mots peignait admirablement son caractère. *Note de l'Éditeur.*

ses oracles, sur la peau du serpent Python. Cette peau couvrait un trépied d'or massif qui avait été trouvé dans la mer par des pêcheurs. Ceux-ci, après s'en être disputé la possession, convinrent de consulter l'oracle, qui leur ordonna d'offrir le trépied à l'homme le plus sage de toute la Grèce. Les pêcheurs le présentèrent à Thalès. Ce philosophe joignait aux sciences de la géométrie, de la physique et de l'astronomie, une étude profonde de la morale, et disait que, de toutes les connaissances humaines, la plus difficile était celle de soi-même. Thalès envoya le trépied à Bias, qu'il regardait comme plus sage que lui. Bias était en effet un trésor de sciences et de vertus. Ce fut lui qui, dans l'instant où les ennemis emportaient d'assaut Priène, sa patrie, averti de sauver promptement ses richesses, répondit en s'éloignant : *J'emporte tout avec moi.* Malgré la vanité que vous trouverez peut-être dans cette réponse, Bias eut la modestie d'envoyer le trépied à Pittacus, qui le fit passer à Cléobule, et celui-ci à Périandre. Je ne vous dirai rien de particulier sur ces trois philosophes; ils furent sages; voilà leur histoire. Périandre offrit le trépied à Solon, qui faisait consister la vraie richesse dans la vertu, seul trésor que le temps ni la fortune ne peuvent altérer. Solon refusa le trépied, le fit offrir à Chilon, dont la philosophie se bornait au simple nécessaire, et dont la maxime était : *Rien*

de trop. Le trépied, après avoir ainsi passé par les mains des sept Sages, revint à Thalès, qui le déposa dans le temple d'Apollon, où il fut consacré au service de la Sibylle.

Telles étaient les mœurs des sages de la Grèce. Quand on se rappelle les beaux siècles où florissait cette heureuse contrée, l'attendrissement et l'admiration se partagent entre les vertus et les grâces qui germaient dans son sein, et que la barbarie en a depuis si long-temps exilées !

On rapporte à ce sujet, Émilie, un procès depuis long-temps indécis, et qu'il ne tiendrait qu'à vous de terminer.

Minerve, au divin comité,
Plaide avec la reine des belles ;
Car la Sagesse et la Beauté
Sont rarement d'accord entre elles.

Comme elles sont femmes, je crois
Pouvoir me passer de vous dire
Qu'il s'agit entre elles des droits
Et des bornes de leur empire.

Minerve présente à la fois
Sept sages que la Grèce encense ;
Et Vénus met pour contre-poids
Les trois Grâces dans la balance.

Ce nombre étant fort inégal,
L'Amour, dit-on, craint pour sa mère.

Qu'il vous présente au tribunal,
Et je réponds de son affaire.

Près d'un si séduisant minois,
Vénus va dans son apanage
Avoir mille Grâces pour trois;
Minerve n'aura plus un sage.



LETTRE XIX.

PHILOSOPHIE.

Je vous ai parlé, belle Émilie, des philosophes de l'antiquité; et comme vous ne voulez rien apprendre à demi, vous me demandez ce que c'est que la philosophie. La réponse à cette question n'est pas aussi facile que vous pouvez l'imaginer;

Et mon esprit en ce moment,
Aussi-bien que mon cœur, sent, par expérience,
Qu'avec vous un engagement
Mène plus loin que l'on ne pense.

La philosophie était autrefois l'art de bien vivre, et le titre de philosophe était le synonyme de sage et d'heureux. Cette philosophie était générale et constante. Elle variait souvent dans sa marche; mais elle marchait toujours au but où la sagesse et le bonheur l'attendaient.

Aujourd'hui nous avons changé tout cela: la philosophie à la mode est fondée sur des principes particuliers que chacun se forge à son gré, avec la liberté d'en changer au moindre revers d'amour

ou de fortune, ou du moins au premier accès de vapeurs (car plus de philosophes sans vapeurs); de manière qu'il existe autant de philosophies diverses que de philosophes du bon ton, et que souvent chacun de ceux-ci adopte, réforme et rétablit la sienne deux ou trois fois par jour; ce qui naturellement nous fait tomber dans l'infini. Telle est parmi nous la philosophie pratique.

Quant à la philosophie élémentaire, habitante du pays latin [1], depuis long-temps elle n'a pas changé; et c'est tant pis pour elle. Ses noirs sectateurs la nourrissent de subtilités et d'hypothèses, alimens peu substantiels à tous égards : aussi devient-elle insensiblement pareille à la nymphe Écho, dont il ne nous reste plus que la voix.

C'est une femme à face blême,
Qui, plus maigre qu'un pénitent
Vers les derniers jours de carême,
S'en va nuit et jour ergotant,
Et fagotant quelque système
Qu'on n'entend pas, et que souvent
Elle n'entend pas elle-même.

L'aîné de ses tristes enfans,
Le symétrique syllogisme,

[1] Heureusement ce monstre pédantesque est, depuis quelques années, exilé des rives de la Seine, et son portrait n'est ici conservé que pour en donner le signalement à la jeunesse, intéressée à perpétuer son exil.

Est suivi, la plupart du temps,
De l'indéchiffrable sophisme.
Ces deux monstres argumentans
Traînent longuement à leur suite
Les éternels raisonnemens,
Et la kirielle maudite
Des axiomes des pédans,
Capables seuls de mettre en fuite
Ceux qui du goût et du bon sens
Sont un tant soit peu partisans.

Vous connaissez, belle Émilie,
Ces grilles, ces sombres réduits [1]
Où l'on sacrifie aux ennuis
Les plus beaux jours de notre vie;
Où l'art rétrécit notre esprit,
Où l'on martyrise l'enfance,
Où la servitude flétrit
Les roses de l'adolescence.
Là, dans un temple ténébreux,
Tapissé de lambeaux poudreux
De longs argumens et de thèses,
Dès que l'aube blanchit les cieux,
Siège un pontife radieux,
Fourré d'hermine et d'hypothèses.
Il parle... Il se tait... Qu'a-t-il dit?
On l'ignore, et l'on applaudit.
Soudain la voûte retentit
Des pointilleuses périphrases

[1] Les colléges.

De tous nos jeunes prestolets,
Et de tous nos petits-collets
Entortillés de grandes phrases;
De tous nos fades damerets,
Fabricateurs à peu de frais
De calembourgs et d'épigrammes;
De nos importans freluquets,
Confidens musqués de nos dames,
Leurs écuyers et leurs valets;
Souvent aussi de ces vieux crânes,
Qui, toujours parmi les tombeaux
Des auteurs anciens et nouveaux,
Dont ils vont évoquer les mânes,
Ont embarrassé leurs cerveaux
De l'immense et sombre chaos
Des écrits sacrés et profanes;
Enfin de mille sots divers,
Qui, portant sur tout leur sentence,
D'un air bouffi de suffisance,
Jugent doctement de travers,
Et, prenant un ton d'empirique,
Avec leur grec et leur latin,
Prétendent prouver sans réplique
Qu'il est soir quand il est matin.
Si l'un de ces jours où vos charmes,
Après une douce langueur,
Brillent comme la tendre fleur
Qu'Aurore baigne de ses larmes,
Je disais en vous présentant
A cette honorable assistance :

« Messieurs, parmi vous l'on prétend
» Qu'ici-bas tout n'est qu'apparence [1],
» *Doncques* la beauté purement
» Est un songe, une bagatelle :
» Eh bien! je soutiens hardiment
» Qu'elle existe réellement;
» Et vous voyez mon argument. »
A ces mots, la docte séquelle
Viendrait avec sa kyrielle
D'*atqui*, d'*ergo*, d'*et cætera*,
Argumenter *in barbara* [2]
Contre l'*existence reelle*
Et l'éclat de votre beauté.
En vain leur sophisme effronté
N'en soutiendrait pas la présence;
Tout en se jetant à vos pieds,
Ils en nîraient la conséquence.
Mais, d'après cette expérience,
Les argumens estropiés
Tomberaient fort en décadence;
Et vos prosélytes, vainqueurs
Par la raison démonstrative,
Craindraient peu que ces noirs ligueurs
Se tinssent sur la défensive;
Car l'Amour, de ses traits charmans,
Criblerait les raisonnemens

[1] Les pyrrhoniens, dont on discutait encore ici les rêveries à la fin de notre siècle, doutaient de tout, même de leur existence.

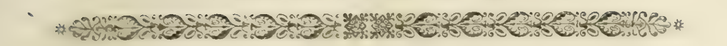
[2] Formule d'argument ridicule et pédantesque.

Et les cœurs de nos philosophes,
Qui, bientôt terrassés, vaincus,
Et de sophisme convaincus
Par leurs fréquentes catastrophes,
Viendraient tous, en moins de deux jours,
Prendre l'écharpe des Amours[1].
Ah! que notre secte, Émilie,
L'emporterait en peu d'instans!
Qu'elle brillerait aux dépens
De l'antique philosophie!
Fleurs d'amour et fruit du génie
S'y cueilleraient en même temps.
Ah! de cette secte chérie
Je voudrais être le Platon,
Et l'Aristote et le Solon.
Vous seriez ma philosophie;
Et bientôt j'aurais surpassé
Les Socrate, les Aristippe,
Et les Bias, et les Xantippe,
Si célèbres au temps passé.

Nous dicterions une morale
Que les cœurs suivraient aisément.
Nous poserions pour fondement
Concorde, humeur toujours égale;
Proscrivant éternellement
Tout système, toute cabale;
Permettant sans difficulté,

[1] On sait que les ligueurs et les royalistes se distinguaient par des écharpes de différentes couleurs.

Comme ne pouvant la défendre
Sans offenser notre équité,
Cette voix timide et si tendre,
Qui, ne s'élevant qu'à moitié,
Se fait pourtant bien mieux entendre
Que les discours de l'amitié...
Vous le voyez, belle Émilie,
Mes principes sont assez doux;
Adoptez-les : que risquez-vous
D'essayer ma philosophie?



LETTRE XX.

LES PIÉRIDES, DEUCALION ET PYRRHA.

Nous avons laissé les Muses à la cour de Bacchus : leur sort vous inquiète sans doute :

Votre crainte est bien naturelle.
Je soupçonne entre vous un peu d'affinité,
Et même de fraternité :
Je vais donc rassurer l'amitié fraternelle.

A peine Apollon avait-il quitté la cour de Bacchus, que l'on y vit arriver, au milieu d'un brillant cortége, les neuf filles de Piérus, roi de Macédoine. Elles avaient traversé toute la Thessalie et une partie de la Grèce pour venir disputer aux Muses le prix du chant. Si vous êtes vaincues, leur dirent-elles, vous nous cèderez le mont Parnasse et les bords fleuris de l'Hippocrène ; si la victoire est à vous, nous vous abandonnerons les riantes vallées de la Thessalie, et nous fuirons sur les montagnes de la Thrace. Les Muses, indignées, acceptèrent le défi, et leurs rivales commencèrent.

Elles chantèrent d'abord le combat des dieux

contre les Titans, et attribuèrent à ceux-ci la victoire; puis elles célébrèrent en équivoques la chronique galante des aventures du jour, et finirent par des pastorales en vaudevilles.

Ce n'était point cette mâle harmonie,
Ni ces nobles élans, ni cette majesté,
Qui transportent l'âme ravie
Au sein de la Divinité.
Ce n'était point cette vive gaîté,
Qui sème en voltigeant le sel de la satire;
Ce n'était point cette ingénuité
D'une bergère qui soupire,
Et dont les pleurs nous font sourire
De tendresse et de volupté.
C'étaient, comme aujourd'hui, des morceaux d'épinette,
Découpés, brodés, précieux,
Des calembours délicieux;
Et le combat des dieux était une ariette.

Aussi les femmes à la mode trouvèrent-elles tout cela d'un goût exquis, et eurent-elles un plaisir inimaginable à l'entendre.

Lorsque les filles de Piérus eurent fini leurs chants, Calliope se chargea seule de leur répondre. Elle célébra d'abord la puissance féconde du maître de l'univers, qui d'un souffle anime tous les êtres, et d'un regard les plonge dans le néant: puis elle chanta l'aventure de Deucalion et de Pyrrha.

« Jupiter, indigné des crimes des hommes, avait » changé la terre en une mer immense, et le genre » humain n'était plus. Les plus hautes montagnes » avaient caché leur cime. Une seule élevait encore » sa tête au-dessus des flots; c'était le mont Par- » nasse, situé entre l'Attique et la Béotie.

» Sur cette plaine vaste et liquide, parmi les » hommes, les arbres et les animaux flottans, vo- » guait une frêle barque, jouet des aquilons et des » ondes. Elle portait un couple heureux et respec- » table, et la Vertu se sauvait du naufrage avec » Deucalion et Pyrrha. Le souffle des vents, ou » plutôt celui de l'Éternel, les porta vers le som- » met du mont Parnasse. Ce fut là qu'ils abordèrent » en tremblant, et que, promenant au loin la vue, » ils considérèrent avec effroi le vaste tombeau du » genre humain.

» Cependant les eaux décroissaient, et l'on dé- » couvrait déjà les montagnes, les collines et les » plaines élevées; mais partout la nature était morte, » et le silence habitait seul dans l'univers.

» Deucalion, tendant les bras à son épouse : O » ma bien-aimée, lui dit-il, qu'allons-nous devenir? » Nous voilà seuls au monde! Hélas! si le flambeau » de l'amour brûlait encore pour nous, ce désert » verrait un jour de nouveaux habitans, et nous » aurions quelqu'un pour nous fermer les yeux. » Mais la vieillesse a glacé nos sens, et je ne prévois

» plus que la solitude et la mort. En parlant ainsi, » les époux s'approchaient lentement d'un temple » où Thémis rendait ses oracles : là, s'appuyant sur » les bras l'un de l'autre, ils se prosternent ensem- » ble, et courbent leurs têtes blanchies au pied du » sanctuaire. Tout-à-coup la voûte s'ébranle, et le » couple vénérable frémit en entendant ces pa- » roles : *Sortez du temple, voilez-vous le visage, et* » *jetez derrière vous les os de votre mère.* A ces » mots, Deucalion, l'ami des dieux, interprétant » leur volonté, couvre d'un voile sa tête et celle de » son épouse. Ils traversent ensemble de vastes dé- » serts, et jettent derrière eux les pierres qui sor- » tent du sein de la terre, notre mère commune. » Soudain ces pierres, semblables au marbre que » l'artiste a dégrossi, prennent par degrés une figure » humaine. Bientôt leurs traits se perfectionnent, » leurs yeux brillent, leur teint s'anime, leurs mem- » bres s'agitent, ils vont marcher... ils marchent! » Jupiter leur dit *vivez*, et ils vivent. »

Calliope eut à peine fini, que la victoire lui fut décernée d'une voix unanime. Les filles de Piérus éclatèrent alors en murmures : mais tout-à-coup leur corps se couvrit de plumes noires et blanches, et elles furent changées en pies. Ce châtiment ne réprima ni leurs plaintes ni leur babil ;

Car, depuis leur métamorphose,
Elles ont conservé leur volubilité,

Et le talent, si cher à la beauté,
De dire en bien des mots rien ou très peu de chose.

Les Muses, après cette victoire, retournèrent sur le mont Parnasse, et vécurent long-temps dans une paisible intimité. Souvent elles parcouraient ensemble le sacré vallon où serpentent les eaux d'Hippocrène. Là elles rencontraient leurs jeunes élèves cueillant des fleurs, et les encourageaient à gravir la double colline.

Un jour, s'étant éloignées de leur demeure, la pluie les surprit, et elles cherchèrent un asile. Le tyran Pyrénée, établi depuis peu dans la Phocide, vint à leur rencontre, et leur offrit une retraite dans son palais. Les Muses l'acceptèrent; mais à peine y furent-elles entrées, que le tyran fit fermer les portes, et voulut leur faire violence. Aussitôt les neuf Sœurs prirent des ailes et s'envolèrent. Pyrénée, pour les atteindre, monta sur une tour élevée; mais, en s'élançant après elles, il tomba, et fut brisé dans sa chute. La fable ne nous dit pas ce que devinrent alors les Muses fugitives. On présume qu'elles ont parcouru depuis ce temps les plus belles contrées de l'univers, et j'adopte volontiers cette opinion; car j'ai toujours soupçonné que nous en avions plusieurs sur les rives de la Seine.

Il serait même assez plaisant
Que, vous parlant de ces doctes pucelles,

Je racontasse innocemment
Leur histoire à l'une d'entre elles.

Malgré la vie errante des Muses, on assure qu'elles conservèrent précieusement leur virginité. Quelques détracteurs ont écrit, à la vérité, que plusieurs avaient été mères. Ils ont avancé hardiment que Rhésus était fils de Terpsichore; Linus, de Clio; et le divin Orphée, de Calliope. Ils ont aussi ajouté qu'Arion et Pindare étaient aussi enfans des Muses. Mais ces prétendues filiations sont purement morales. Un poète était-il inspiré par une Muse, on disait d'abord qu'elle l'avait adopté; puis on répétait qu'il était son fils; puis les femmes charitables soupçonnaient que cela pouvait être; puis les femmes discrètes publiaient que cela était : elles le tenaient de bonne part, elles en avaient des preuves; elles l'avaient vu, elles l'auraient juré!... elles le juraient, et l'on écrivait sur leur parole.

Au reste, ces faux bruits portèrent si peu d'atteinte à la réputation des Muses, qu'elles eurent toujours une foule d'adorateurs. Plusieurs passèrent leur vie entière à les chercher inutilement, et moururent d'amour pour ces *dames invisibles*[1]. D'autres, sans les connaître, affrontèrent, pour leur plaire, les plus grands périls, et poussèrent l'héroïsme jusqu'à la témérité.

[1] *Voyez* l'ingénieux roman de Don Quichotte.

Plus d'un preux chevalier, sans casque, sans armure,
Mais d'un triple orgueil cuirassé,
Et d'un noble amour embrasé,
Sur leur coursier fougueux, tenta mainte aventure;
Et, depuis sa déconfiture,
Mérita d'être baptisé
Le *chevalier de la triste figure*[1].

Les convives recherchaient aussi les faveurs et la société des neuf Sœurs. Ils commençaient leurs festins par une libation en l'honneur des Grâces, et les finissaient en buvant aux Muses. Partout on leur élevait des autels et des statues. Elles étaient représentées assises à l'ombre d'un laurier, et se tenant toutes par la main. Leur front était couronné de palmes, et chacune d'elles portait les attributs de l'art auquel elle présidait.

Les Romains leur avaient élevé un temple où les poètes lisaient publiquement leurs ouvrages. Ils leur avaient aussi consacré un autre monument; c'était la fontaine des Muses. Mais ce qui vous étonnera sans doute, cette fontaine était auprès du temple de la Fortune. Quel contraste dans ce voisinage! les voisins furent long-temps sans se connaître. Enfin, sous le règne d'Auguste[2], les prêtres

[1] *Voyez* Don Quichotte.

[2] Auguste et Mécène protégèrent et enrichirent Horace et Virgile. Cependant les protecteurs y gagnèrent plus que les protégés.

du temple en ouvrirent les portes aux gardiens de la fontaine, et ceux-ci permirent aux prêtres d'y venir puiser quelquefois.

Depuis ce temps les sœurs d'Apollon furent accueillies à la cour, et leurs favoris devinrent les amis des rois. Mais, tandis que les Muses brillaient auprès du trône, souvent elles s'échappaient pour aller dans la retraite consoler les affligés. Là elles gémissaient avec Ovide, et soupiraient avec Tibulle, comme autrefois elles avaient pleuré avec Sapho. Elles ont conservé jusqu'à nos jours cette sensibilité secourable, et quelquefois j'en fais moi-même la douce expérience.

Dans ces momens où la mélancolie
Étend son voile sur les jours
Que je passe loin d'Émilie;
Quand j'aime à m'égarer dans les sombres détours
Des bois où gémit Philomèle;
Quand mon cœur gémit avec elle,
Ma Muse vient à mon secours.
« Vous êtes loin de votre amie,
» Me dit-elle; je viens soupirer vos douleurs.
» Il est doux de verser des pleurs
» Quand on pleure par sympathie. »
Ah! si je l'en croyais!... Mais souvent l'amitié,
Pour nous consoler, nous abuse.
A qui donc se fier? Dites-moi, par pitié,
Dois-je me fier à ma Muse?



LETTRE XXI.

PHAÉTON.

Adoré des hommes, chéri des dieux, favorisé des déesses, Apollon se voyait au comble de la gloire et de la félicité; mais il était père, et les alarmes ne sont jamais loin d'un cœur paternel.

Au milieu de son brillant palais, entouré des Saisons et des Heures, il voit d'un pas tremblant approcher un jeune mortel qui détourne ses regards éblouis, et baisse à son aspect un front respectueux. Tandis que le dieu du jour admire avec une émotion secrète ces traits charmans qui ne lui sont pas inconnus, l'adolescent se prosterne au pied du trône; et, d'une voix entrecoupée de sanglots, il s'écrie : O mon père!...

A ce mot, Phœbus se troubla;
Mais il se trouvait fort en peine:
A qui dois-je cet enfant-là?
Est-ce à Leucothoé, Clytie, ou bien Clymène,
Ou tant d'autres? Quel embarras!
Je sens bien que je suis son père;

Mais décemment je ne puis pas
Lui demander quelle est sa mère.

« Souffriras-tu, poursuivit le fils inconnu, qu'un » jeune audacieux outrage impunément ton épouse » chérie?... — Laquelle? se disait Apollon. — Et » fidèle, ajoutait le suppliant. » Le dieu du jour n'y était plus.

Cependant le jeune homme, essuyant ses larmes, continua d'un voix plus assurée : « Épaphus, né de » la nymphe Io, se prétend fils de Jupiter. Je ne lui » conteste point cette illustre origine; et le témé- » raire nie insolemment que je te doive le jour, et » qu'Apollon soit l'époux de Clymène...

» — De Clymène! Oui, mon fils, je les ai reconnus,
» Ces traits dont la douceur me rappelle ta mère.
» — Si sa mémoire vous est chère,
» Sa prière et mes vœux seront-ils entendus?
» — Ah! parle; et, quel que soit le sujet qui t'amène,
» Je jure par le Styx, mon fils, de t'accorder
» Ce que tu vas me demander.
» Apollon ne sait rien refuser à Clymène.
» — Pour convaincre à jamais les mortels envieux
» Que du maître du jour j'ai reçu la lumière,
» Mon père, sur ton char laisse-moi dans les cieux
» Parcourir ton immense et brillante carrière.
» — Eh! qui vous a donné ce conseil téméraire?
» — Clymène. — Écoutez-vous les vœux ambitieux
» Qu'enfante l'orgueil d'une mère?

» Et l'amour maternel n'a-t-il pas sur les yeux
» Un bandeau plus épais que celui de son frère?
» Faible mortel, des cieux connais-tu le chemin?
» Pourras-tu diriger d'une main intrépide
» Mes coursiers gravissant le sentier du matin,
» Et descendant le soir, d'une course rapide,
» Cette vallée immense où, dans le sein des mers,
» Amphitrite m'attend au bout de l'univers?

» Ouvre les yeux; renonce à ce projet funeste;
» Vois les monstres épars sous la voûte céleste.
» Comment braveras-tu le Lion rugissant,
» Et l'Écrevisse aux serres menaçantes,
» Et l'Hydre aux têtes renaissantes?
» Le Taureau furieux, le Bélier bondissant,
» Le Sagittaire armé d'un trait inévitable,
» Le Scorpion livide et gonflé de poison,
» Le Verseau de son urne inondant l'horizon,
» Le Capricorne épouvantable,
» Dont le front surmonté d'un sinistre croissant
» Fait frémir des époux le peuple pâlissant! »

Ces raisons, jointes à la persuasion paternelle, auraient sans doute détourné Phaéton de son projet, si Clymène, en élevant son fils, ne lui eût transmis une certaine ténacité que les hommes appellent de l'entêtement, et les femmes du caractère.

Le caractère du fils triompha de la raison du père. Le dieu du jour appelle en soupirant les Heures matinales. Elles volent, précédées de l'Au-

rore, et attèlent au char du Soleil le rapide Éoüs, l'ardent Phlégon, le fougueux Éthon et le léger Piroïs. Phaéton s'élance sur le char radieux, saisit avec assurance les rênes étincelantes, et reçoit à peine en partant les derniers avis de son père.

« Dans ton vol trop timide ou trop ambitieux,
» Évite également et la terre et les cieux.
» Suis le milieu; c'est là le chemin qu'il faut prendre.
» Il y va de tes jours à le bien observer :
» On tombe pour trop s'élever,
» Et l'on se perd pour trop descendre. »

Apollon parlait encore, et déjà son fils planait au loin sous la voûte azurée. Soudain les coursiers impétueux, se sentant pressés ou retenus au hasard par une main novice, s'échappent en bondissant dans les plaines de l'air. Tantôt s'élançant vers la demeure des Immortels, tantôt se précipitant vers le globe terrestre, et menaçant tour à tour d'embraser la terre et les cieux, ils font pâlir Jupiter dans l'Olympe, Neptune au sein des ondes, et Pluton même au fond des enfers.

Cybèle, dévorée d'une ardeur inconnue, gémit, s'agite, se tourmente, et, levant vers le ciel sa tête brûlante et ses yeux desséchés, adresse d'une voix presque éteinte cette prière au souverain des dieux :

Si j'ai mérité ta colère,
Si les humains sont innocens,

Tonne sur leur coupable mère,
Mais épargne au moins ses enfans.
Termine, par pitié, les tourmens que j'endure;
De mon sein entr'ouvert vois la stérilité.
Phœbus a desséché ma brillante ceinture,
Ridé mon front noirci, brûlé ma chevelure,
Et tari ma fécondité.
Malheureuse d'être immortelle,
Quand la douleur toujours nouvelle
Des maux toujours naissans m'offre une éternité!
Rendez à la Terre embrasée,
Rendez la nuit et la rosée,
Ou reprenez, grands dieux, son immortalité.

A ces mots, le roi des cieux, touché du malheur de Cybèle, parce qu'il en était lui-même menacé, se lève, saisit sa foudre, et, d'un bras formidable, frappe le téméraire enfant de Clymène. Tandis que les coursiers achèvent au hasard la carrière du jour, Phaéton, jouet des vents et de la foudre, tourbillonne et tombe dans l'Éridan[1], dont les ondes brûlantes roulent vers l'Océan son corps à demi consumé.

Voyez-vous sur le rivage Cycnus, jeune roi des Liguriens[2]? Jeune, mais fidèle; monarque, mais sensible, il tend les bras au corps inanimé de son

[1] Aujourd'hui le Pô, fleuve de l'Italie.

[2] Il y a eu plusieurs Cycnus; celui-ci, fils de Sthénélus, est le plus célèbre et le seul intéressant.

cher Phaéton. Oh! s'il pouvait s'élancer vers lui, et l'embrasser encore pour la dernière fois! Le ciel seconde les vœux de l'amitié. Soudain Cycnus se couvre d'un plumage dont la blancheur annonce la pureté de son âme. Il nage majestueusement vers le corps de son ami, s'incline vers lui, le couvre de ses ailes étendues. Sa douleur long-temps muette s'exhale en un chant tendre et plaintif, dont l'écho répète et prolonge les accens mélodieux.

Moins heureuses que Cycnus, les sœurs de Phaéton, en pleurant leur frère, sentent leurs pieds s'attacher au rivage. Leurs bras s'alongent en rameaux flexibles, sur lesquels Zéphyre agite la feuille argentée du peuplier; et leurs larmes, distillées en perles jaunissantes, forment cet ambre précieux que les Grâces viennent recueillir pour la toilette de Vénus.

Ces pleurs, aux rives de la Seine,
De la Beauté souvent embaument les appas,
Et, parfumant au loin la trace de ses pas,
Annoncent aux amans leur jeune souveraine.
Mais ils n'exhalent point cette suavité,
Ce nectar enivrant, cette pure ambroisie
Des timides soupirs que la mélancolie,
La tendresse et la volupté
Font éclore, au matin, des lèvres d'Émilie.



LETTRE XXII.

NAISSANCE DE VÉNUS.

Le printemps renaissait pour la première fois,
Tout souriait dans la nature.
Zéphyre couronnait les bois
Des prémices de la verdure;
Tout fleurissait, tout languissait;
Le cœur étonné balançait
Dans une douce incertitude,
Et lui-même s'interrogeait
Sur la tendre sollicitude
Dont il cherchait en vain l'objet.
Le feu d'amour couvait encore,
Nul désir jusque là ne l'avait excité;
Il fallait, pour le faire éclore,
Un sourire de la Beauté.

Tout-à-coup la terre frémit de plaisir, l'air fermente et s'embrase, la mer bouillonne, blanchit d'écume, et Vénus s'élève du sein des flots.

Vierge tendre et modeste alors, qu'elle était belle!
L'onde sur ses replis mollement la berçait,

D'un regard caressant l'œil du jour la fixait;
Autour de ses trésors Zéphyr s'arrondissait,
Et les flots amoureux murmuraient auprès d'elle.
La jeune déité, levant enfin les yeux,
Promène ses regards craintifs et curieux.
Elle admire le ciel et l'onde, et la lumière,
Dont l'éclat blesse encor sa timide paupière.
Sa bouche s'ouvre, et son premier soupir,
Son premier mot, est l'accent du plaisir :
« Où suis-je? quel réveil! quelle volupté pure!
» Oh! que cet air est doux! que ce jour est serein!
» Que tout est beau dans la nature!
» Quelle douce chaleur circule dans mon sein?...
» Que sens-je battre sous ma main?... »
Vers son cœur palpitant alors baissant la vue,
Elle admire, sourit, et rougit d'être nue.
Ses mains volent... Malgré ces mobiles remparts,
Ses trésors innocens percent de toutes parts.
Quelle confusion!... Suspendant ses caresses,
Zéphyr, de la vapeur des cieux,
Forme un nuage officieux,
Et sauve à sa pudeur l'embarras des richesses.

Ce jeune dieu, la posant ensuite sur une conque marine, la conduisit dans l'île de Chypre. Ce fut là que les Heures se chargèrent de son éducation.

Les Heures étaient filles de Jupiter et de Thémis ; mais, malgré leur fraternité, il y avait aussi peu de ressemblance dans leurs caractères que dans leurs figures. Elles avaient toutes des ailes, et par-

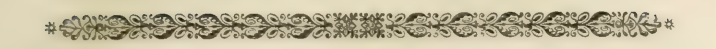
couraient successivement le même espace. Cependant,

Leur course était plus rapide ou plus lente.
L'heure pénible de l'attente
Longuement semblait parcourir
Un siècle entier. Mais du plaisir
L'heure, toujours trop diligente,
Disparaissait comme un éclair.
L'heure du repentir, le front d'ennuis couvert,
En poussant des plaintes amères,
Des espaces imaginaires
La rappelait en vain. Pour calmer sa douleur,
L'heure du souvenir, lui retraçant les charmes
De cette aimable et fugitive sœur,
Avec plus de douceur faisait couler ses larmes.
Ainsi, quand loin de vous il faut porter mes pas,
D'un tendre souvenir mon âme encore émue,
Se rappelant l'heure où je vous ai vue,
Charme l'ennui de celle où je ne vous vois pas.

Les Heures présidaient alors, comme aujourd'hui, aux plaisirs, aux peines, aux espérances, aux rendez-vous, à l'étude, aux arts naissans, et surtout aux quatre saisons de l'année. Vous voyez que rien ne se faisait sans elles. Mais aussitôt que Vénus eut vu le jour, elles laissèrent aller le monde comme il put, volèrent à l'île de Chypre, y reçurent la beauté, et s'y fixèrent pour son éducation. Il paraît qu'alors ces divinités légères étaient capables

de constance; mais aujourd'hui leur caractère a bien changé!

Le temps n'est plus où près des belles
Les Heures fixaient leur séjour;
Aujourd'hui, près de vous, l'Amour
Semble multiplier leurs ailes.



LETTRE XXIII.

ÉDUCATION DE VÉNUS.

Vous jugez bien, Émilie, que l'éducation de Vénus ne ressembla point à celle de nos Parisiennes. Être belle sans orgueil, aimable sans coquetterie, instruite sans prétentions, amie discrète, amante fidèle, épouse vertueuse et bonne mère, ce fut là tout ce que l'on exigea d'elle. Sur ces principes, qui valaient bien les nôtres, ses institutrices établirent leur plan d'instruction, et l'exécutèrent à peu près de la manière suivante :

La première Heure l'appelait
Quand Phœbus ouvrait sa carrière,
Et la beauté se réveillait
Avec le dieu de la lumière.

La deuxième Heure entrelaçait
Quelques fleurs, un peu de verdure
Dans ses cheveux, et lui disait :
« Méprisez l'art de la parure ;
» Il n'est fait que pour la laideur.
» Soyez modeste ; la pudeur

» Est le fard qui sied à votre âge.
» Que le trésor de vos attraits
» Soit toujours voilé d'un nuage ;
» Que ce voile soit fort épais,
» Et qu'il tienne, s'il est possible :
» Pour être respecté toujours,
» Le sanctuaire des Amours
» Doit toujours être inaccessible.

La troisième lui présentait
Des fruits nouveaux et du laitage.

La quatrième lui dictait
L'art de parler sans verbiage :
« Ne prétendez point à l'esprit,
» Et surtout gardez-vous d'en faire.
» Parlez peu, mais bien ; ce qu'on dit
» Jamais ne peut manquer de plaire,
» Quand la raison, quand la gaîté,
» Quand le sentiment assaisonne
» Un mot dont la simplicité
» N'offense l'orgueil de personne. »

La cinquième formait son cœur,
Le disposait à la tendresse,
Et, chassant la feinte et l'adresse,
Y faisait germer la candeur.
« Aimez un jour, lui disait-elle,
» Aimez ; gardez-vous d'abuser
» De l'avantage d'être belle.
» Choisissez bien, et sachez vous fixer.

» Vive et tendre comme vous l'êtes,
» Ne préférez jamais le plaisir dangereux
» De multiplier vos conquêtes
» Au bonheur de faire un heureux. »

La sixième ajoutait: « Préférez la tendresse
» D'un ami véritable aux vœux de mille amans;
» L'amour est fait pour la jeunesse,
» Et l'amitié pour tous les temps.
» Quoique femme, soyez discrète;
» Songez qu'il est cruel d'oser sacrifier
» Un jeune cœur qui vient nous confier
» Son espoir, son bonheur, ou sa peine secrète;
» Et qu'un secret dont on prend la moitié
» Est un dépôt sacré qu'on ne peut se permettre
» D'aller divulguer, sans commettre
» Un sacrilége en amitié. »

Les trois Heures suivantes lui enseignaient les devoirs de l'humanité, de la foi conjugale, de la maternité, et lui répétaient tour à tour:

« A peine l'univers commence,
» Il est déjà des malheureux.
» Ne dédaignez point l'indigence;
» Le plus noble attribut des dieux,
» Ma fille, c'est la bienfaisance.
» Si vous saviez comme il est doux
» De visiter sous leur chaumière
» Les mortels que le sort jaloux
» A condamnés à la misère!

» De compatir à leurs malheurs,
» De mêler nos soupirs aux leurs,
» D'entrer dans leur douleur profonde;
» De leur prouver, par nos soins réunis,
» Qu'ils ne sont pas seuls dans le monde,
» Et que les malheureux ont encor des amis!
» O que la main d'une belle a de grâce
» Lorsqu'elle répand les bienfaits!
» Au lieu de mille amans vaincus par vos attraits,
» Qu'il sera bien plus beau d'attirer sur vos traces
» Les heureux que vous aurez faits!

» Quand vous aurez prononcé le serment
» De rendre heureux l'époux qui vous aura choisie,
» Semez de fleurs tous les jours de sa vie,
» Aimez en lui votre ami, votre amant.
» Que dans vos bras paisiblement
» Il repose; soyez son ange tutélaire;
» Veillez; loin de son cœur chassez les noirs chagrins;
» Qu'il trouve auprès de vous plus purs et plus sereins
» L'air qu'il respire, et le jour qui l'éclaire.
» C'est ainsi qu'en vos fers vous saurez l'arrêter.
» Si, malgré tant de soins, il devient infidèle,
» En reproches amers gardez-vous d'éclater;
» Mais offrez-lui des mœurs un si parfait modèle,
» Qu'il soit forcé de l'imiter;
» Et si votre exemple le touche,
» S'il revient à vos pieds abjurer son erreur,
» Qu'il trouve en arrivant l'amour sur votre bouche,
» Et le pardon dans votre cœur.

» L'homme ne sait aimer qu'autant qu'on sait lui plaire :
» Étudiez son caractère,
» Ménagez-lui le prix de la moindre faveur ;
» A l'orgueil, à l'humeur opposez le sourire,
» L'innocence au soupçon, le calme à la fureur ;
» Régnez en suppliant, et fondez votre empire
» Sur l'amour et sur la douceur.
» Un jour, Cypris, vous serez mère ;
» N'abandonnez jamais le fruit de vos amours
» Aux mains d'une mère étrangère.
» Nourrissez votre fils ; remplissez vos beaux jours
» Des soins intéressans de ce saint ministère.
» Ces jours pour le plaisir ne seront point perdus.
» La nature aux bons cœurs donne pour récompenses
» Des devoirs les plus assidus
» Les plus douces des jouissances.
» Vous les mériterez : de votre nourrisson
» Une autre n'aura pas la première caresse :
» Vous jouirez avec ivresse
» Des prémices de sa tendresse
» Et des éclairs de sa raison.
» Souvent, tandis que de sa mère
» Ses lèvres presseront le sein,
» En admirant son minois enfantin,
» Vous croirez démêler quelques traits de son père.
» Alors vous sentirez palpiter votre cœur
» Du plaisir de trouver l'auteur dans son ouvrage,
» Et de l'espoir de voir croître sous votre ombrage
» Le fruit dont vous aurez alimenté la fleur. »

C'était ainsi que ces sages institutrices formaient

le cœur et l'esprit de leur jeune élève, jusqu'au moment où l'Heure du sacrifice la conduisait au temple :

Cypris, les yeux baissés, le front ceint de guirlandes,
Portait aux pieds des dieux d'innocentes offrandes ;
Et, tandis que l'encens fumait sur leurs autels,
Offrait son jeune cœur au roi des Immortels.

L'Heure suivante la ramenait sous un berceau de myrtes. Là,

Un repas préparé des mains de la Nature
Se présentait à l'ombre, au bord d'une onde pure.
Les fleurs sur les rameaux serpentaient en festons,
Et la prairie offrait des siéges de gazons.
A ces heureux festins présidaient l'Innocence,
La folâtre Gaîté, la douce Tempérance,
Et l'aimable Franchise, et la Frugalité,
Fille de la Raison, mère de la Santé.

Bientôt l'Heure de la promenade et celle du travail s'emparaient successivement de Vénus.

Quelquefois, au milieu de ses jeunes compagnes,
Elle allait butiner sur les fleurs des campagnes ;
Et les fleurs aussitôt renaissaient sous ses pas.
A son retour, prenant l'aiguille de Pallas,
Son adresse en faisait un instrument docile,
Et mêlait avec art l'agréable à l'utile.

Les Heures suivantes donnaient le signal des

danses et des concerts. Tandis que Cypris dansait, on lui répétait souvent :

Que vos grâces soient naturelles ;
Ne les contrefaites jamais :
Dès que l'on veut courir après,
On commence à s'éloigner d'elles.

Quand la déesse se reposait, quelquefois une de ses institutrices venait s'asseoir auprès d'elle ; et, lui faisant remarquer la joie qui animait l'assemblée, elle lui disait en l'embrassant :

« Sous les lambris dorés des célestes portiques,
» Vous regretterez quelquefois
» Nos danses, nos concerts rustiques.
» Ah ! revenez alors habiter dans nos bois ;
» Vous y retrouverez la paix de l'innocence.
» Venez cueillir des fleurs au bord de ce ruisseau,
» Venez vous reposer sous ce même berceau
» Témoin des jeux de votre enfance.
» Là vous rappellerez le songe du bonheur ;
» Là vous sentirez votre cœur
» Respirer avec plus d'aisance ;
» Là vos regards charmés croiront, autour de vous,
» Voir se multiplier les fleurs sur la verdure ;
» Le ciel sera plus beau, la naïade plus pure,
» L'ombrage plus épais, et le zéphyr plus doux.
» Là vous retrouverez la source de ces larmes
» Qu'on ne verse plus chez les dieux ;

» Et vous éprouverez ce qu'on goûte de charmes
» A regretter le temps où l'on était heureux. »

L'Heure du concert interrompait ces entretiens. Il est probable que l'art du chant était encore loin de sa perfection; car Vénus se contentait d'exprimer avec âme l'amour, le plaisir ou la tristesse; elle ne joignait à cette expression ni roulement d'yeux, ni contorsions, ni coups de gosier, ni tours de force; et, ce qui paraîtra sans doute incroyable, elle prononçait avec soin, et daignait chanter pour ceux qui l'écoutaient. Vous présumez bien, d'après ces petits ridicules antiques, que ses chansons étaient fort simples, et qu'elles ne valaient pas à beaucoup près le moindre des chefs-d'œuvre de nos modernes Anacréons. En voici quelques fragmens que j'ai hasardé de vous traduire pour vous en donner une légère idée :

Nymphes, que l'amour dans vos yeux
Brille et s'aperçoive sans peine,
Comme l'on voit l'azur des cieux,
Dans le cristal d'une fontaine.

Ne trompez jamais; le serment
Qui sort de vos lèvres vermeilles
Est aussi doux pour votre amant
Que le miel des jeunes abeilles.

Mais la séduisante douceur
D'un aveu dicté par la feinte,

Pour un crédule et tendre cœur
Est plus amère que l'absinthe.

Recevez les pleurs de l'Amour
Que vos charmes ont fait éclore,
Comme la fleur, au point du jour,
Reçoit les larmes de l'Aurore.

Cédez, mais à ses vœux ardens
N'accordez pas tout ce qu'il ose;
Des plaisirs de votre printemps
Craignez d'éparpiller la rose.

Le concert était suivi d'un repas frugal et champêtre, après lequel la dernière Heure du jour conduisait Vénus dans une grotte tapissée de verdure, où Morphée lui fermait la paupière.

Les Heures de la nuit rassemblaient tour à tour
Les songes légers auprès d'elle:
Cypris, au milieu de sa cour,
Jeune, sensible, femme, et belle,
Songeait alors innocemment
Qu'elle n'avait qu'un seul amant,
Et rêvait qu'elle était fidelle.

Après quelques années de cette éducation suivie, l'élève des Heures se trouva si accomplie en tous points, que les dieux voulurent la voir pour s'assurer eux-mêmes de tout ce que la Renommée en publiait. Les envieux assurèrent bientôt qu'il y

avait plusieurs Vénus, dont on attribuait les grâces et le mérite à une seule; et cette erreur s'accrédita tellement alors, que, cinq à six mille ans après, Cicéron nous l'a transmise. Il faut la lui pardonner: les femmes parfaites font, de nos jours, autant d'incrédules qu'elles en faisaient de son temps;

Et je vois, lorsque l'on raisonne
Sur vos attraits, vos talens réunis,
Leur nombre à tout moment partager les avis
Sur l'unité de la personne.



LETTRE XXIV.

CEINTURE DE VÉNUS.

Vénus avait à peine atteint sa quatorzième année lorsqu'elle fut demandée à la cour céleste. Sa présentation ne ressembla point à celle de nos duchesses, et les préparatifs en furent bien différens: la Nature seule y présida; chez nous l'art seul y préside.

A quatorze ans Églé, déjà coquette,
A pris le rouge en sortant du couvent.
Son jeune front, qui rougissait souvent,
Ne rougit plus, grâces à sa toilette.
Son œil, hagard en sa vivacité,
Ressemble à l'œil de la duplicité,
De ses sourcils l'art a tracé l'ébène;
Et d'un bleu tendre imbibant son pinceau,
A, d'une main sagement incertaine,
Fait sur le blanc circuler quelque veine,
Pour animer ce visage nouveau.
Des jeux, des ris voici l'aimable reine;
Volez, Zéphyrs ; mais ne l'approchez pas.
Discrètement retenez votre haleine,

Sinon, craignez de souffler ses appas.
Pour ménager cette Vénus nouvelle,
Divin Soleil, tempère ton ardeur:
Voile ton front; sinon, je crains pour elle
Le triste sort des attraits de Sémèle [1].
Quand tes rayons nous dardent ta chaleur,
Souvent j'ai vu (quelle métamorphose!
Sur la pâleur se dissoudre les roses,
Et la beaûté fondre sur la laideur.

Cet art imposteur n'existait pas encore au premier siècle du monde.

On se présentait à la cour
Avec ses traits et son visage;
On ne changeait point, en un jour,
De teint, de cheveux, de corsage.
L'art de plaire rajeunissait;
C'était le seul fard en usage.
Il ne déguisait aucun âge;
A tout âge il embellissait;
Et, dès qu'à la cour de Cybèle
Une déesse paraissait,
On était sûr que c'était elle.

L'Aurore ayant ouvert le jour où Vénus devait être présentée, la déesse s'éveilla paisiblement, s'assit au bord d'une onde pure: et, devant ce miroir tranquille, elle ceignit d'une couronne de myrte

[1] Consumée par Jupiter.

les boucles flottantes de sa chevelure. Plusieurs assurent qu'elle était blonde; d'autres prétendent qu'elle était brune. Pour moi, je suis tenté de croire que ces deux couleurs, mélangées sur son front, y formaient une nuance qui réunissait ce que les brunes ont de plus piquant, les blondes de plus voluptueux,

Et qu'elle inspirait tour à tour,
Ainsi que vous, belle Émilie,
Les transports brûlans de l'amour,
Et sa tendre mélancolie.

Ce fut en ce moment que la Nature lui fit présent de cette ceinture divine et mystérieuse, qui bientôt tourna la tête à tous les dieux, et qui depuis a rendu tant de grands hommes si petits!

On y voyait l'Amour conduit par l'Espérance,
Les timides Aveux, la molle Résistance;
La Pudeur enfantine, et les jeunes Plaisirs,
Qui fuyaient, agaçaient, caressaient les Désirs;
La tendre Volupté, ses transports et ses charmes;
L'Ivresse, la Langueur, les yeux baignés de larmes;
La douce Intimité, les Soupirs, les Sermens;
Les Caprices, suivis des Raccommodemens.

Tel était le dessus de ce tissu mystérieux; mais sur le revers,

La main des tristes Euménides
Avait tracé les noirs Soupçons,

La Haine, les Baisers perfides,
Les Vengeances, les Trahisons.
Par de sombres détours, la pâle Jalousie,
Se traînant d'un pas chancelant,
A l'Amour infidèle arrachait, en tremblant,
Le masque de l'Hypocrisie.

Je ne vous dirai pas, Emilie, si ce dangereux talisman existe encore aujourd'hui; cependant, comme la plupart des hommes se plaignent de ses effets, il faut bien que, par une tradition fatale, il nous soit parvenu.

Mais, entre nous, je conjecture
Que l'Amour, de l'Hymen jaloux,
Ne fait plus connaître aux époux
Que le revers de la ceinture.

Quoi qu'il en soit, lorsque Vénus eut revêtu ce divin ornement, les Grâces n'y voulurent plus rien ajouter, persuadées qu'à l'âge de la déesse la parure la plus séduisante était toujours la plus simple. En effet,

S'il est un âge où la simplicité
Donne surtout un prix à la beauté,
C'est ce moment qui, n'étant plus l'enfance,
N'est pourtant pas encor l'adolescence.
Ce ton naïf de l'ingénuité,
Cette pudeur si rare et si touchante,
Ces yeux baissés, cette bouche riante,

Qui ne sait point trahir la vérité;
Ce coloris de la rose naissante,
Cette blancheur et ce doux velouté;
Tout nous séduit, nous ravit, nous enchante.
Telle, à vingt ans bien moins à redouter,
Prenait alors les cœurs sans s'en douter.
Vous qui sortez à peine de cet âge,
Dans ce tableau voyez-vous votre image?
Peintre novice, en traçant vos attraits,
Tantôt je crains d'altérer quelques traits,
Tantôt je crains, retouchant mon ouvrage,
D'être accusé de flatter mes portraits...
De les flatter!... Pardonnez à ma Muse
Ce mouvement de pure vanité.
A ce tableau depuis qu'elle s'amuse,
S'il lui paraît que sa main l'a flatté,
L'original doit lui servir d'excuse.



LETTRE XXV.

VÉNUS PRÉSENTÉE A LA COUR CÉLESTE.

La cour céleste était assemblée pour recevoir la fille de l'Océan. Les déesses, avec un sourire mêlé d'inquiétude, murmuraient entre elles tout bas :

« C'est une enfant, à ce qu'on dit :
» Est-elle bien ? — Bien pour son âge :
» Des yeux... bleus, un teint de village,
» Le cœur neuf autant que l'esprit,
» L'air agreste, le ton champêtre,
» Le sourire plus qu'innocent.
» Mais avec nous, en grandissant,
» Cela se formera peut-être. »

Elles parlaient encore, lorsque Vénus se présenta. Sa taille divine, son maintien noble et décent, ses grands yeux bleus, ornés de sourcils d'ébène ; ses blonds cheveux flottant sur l'albâtre ; ses contours arrondis, chefs-d'œuvre de la Nature ; ces lis couverts des roses de la pudeur ; ce modeste embarras, ces grâces naïves, cet abandon voluptueux, enchantèrent tous les dieux et déconcertèrent tou-

tes les déesses. Comment donc! disaient-elles en se mordant les lèvres,

« Malgré son air provincial,
» C'est une très jolie ébauche.
» Elle a le maintien un peu gauche,
» Mais elle n'est point du tout mal. »

Jupiter, souriant avec tendresse, lui dit en l'embrassant : « Venez, ma chère fille, venez ceindre la » couronne qui vous est destinée. Junon partage » avec moi le trône du ciel; Pallas occupe celui de » la sagesse; celui de la beauté vous attend. »

A ces mots, vous eussiez vu le rouge monter au visage de toutes les déesses. Elles se regardaient avec un sourire amer, levant à moitié l'épaule, et se tordant les doigts. Si l'on eût alors porté des éventails, pas un seul n'en fût réchappé. Elles se coudoyaient furtivement, et se disaient entre les dents :

« Que notre chère favorite
» Doit avoir le cœur gros de son petit mérite!
» Jupin radote, en vérité!
» Car, si la pauvre enfant a quelque connaissance
» Des grâces et de la beauté,
» Ce n'est point par expérience. »

Cependant Jupiter posa sur la tête de Vénus une couronne de myrte; et alors, bon gré mal gré, il fallut bien applaudir. Il fallut même jouer l'intérêt

et la satisfaction. Les déesses s'en acquittèrent à merveille; car, dès ce temps-là, il y avait à la cour des visages très savans. Cypris, confuse, se voyait environnée de femmes qui lui souriaient et s'écriaient en lui tendant les bras :

« Venez, mon cœur, venez, ma reine :
» Comme elle est belle! quel maintien!
» Quelle fraîcheur! Vous rougissez?... Eh bien!
» La vérité vous fait donc de la peine?
» Qu'elle est modeste! que d'attraits!
» Que de noblesse! La friponne
» Semble avoir le front tout exprès
» Fait pour porter une couronne. »

Puis elles ajoutaient à l'oreille :

« Eh! mais, en vérité, malgré son air discret,
» L'orgueil se met de la partie.
» L'innocente sourit; sauvons-lui l'ironie;
» La petite sotte y croirait. »

Vénus, alarmée de ces confidences suspectes, les suivait d'un regard inquiet; mais aussitôt les déesses lui donnaient le change, et lui disaient en la caressant :

« Ah! vous nous écoutez? Pour une bagatelle,
» N'allez pas vous mettre en courroux :
» On ne peut vous souffrir! Embrassez-nous, ma belle.
» Nous disons bien du mal de vous. »

D'après le dépit marqué des immortelles, vous devinez sans doute, Émilie, que bientôt Cypris leur enleva la conquête de tous les dieux. En effet, elle devint en peu de temps l'unique objet de leurs amours et de leurs rivalités. Mars et Vulcain se mirent sur les rangs. Ce dernier n'était pas le plus aimable; mais il fut le plus heureux... Heureux! je m'abuse; car qu'est-ce que la main sans le cœur de ce qu'on aime?



LETTRE XXVI.

VULCAIN.

Vulcain, seul enfant légitime de Jupiter et de Junon, naquit si difforme, que son père, indigné de sa laideur, le précipita du ciel. L'avorton céleste roula un jour entier dans le vague des airs; et, de tourbillons en tourbillons, il arriva le soir dans l'île de Lemnos, dont les habitans le reçurent si à propos qu'il ne se cassa qu'une cuisse. Les nymphes de la mer prirent soin de lui, et l'élevèrent; mais il resta boiteux de sa chute.

La nature, qui lui avait refusé les grâces extérieures, lui prodigua les dons du génie. Dès sa première jeunesse, il établit dans les montagnes de Lemnos des forges immenses. Ce fut là que l'or, le fer, l'airain, se polirent pour la première fois. Bientôt il construisit de nouveaux ateliers dans les cavernes du mont Etna; il y travaillait sans relâche avec ses noirs Cyclopes[1]. Les principaux étaient

[1] L'allégorie est ici fort claire: ces géans, fils de la Terre, selon d'autres de la Mer, n'ayant qu'un seul œil au milieu du

Brontès, Stéropès, Pyracmon et Polyphème. Ces géans, fils du Ciel et de la Terre, et, selon d'autres, de Neptune et d'Amphitrite, n'avaient qu'un œil percé au milieu du front. Leurs bras nerveux soulevaient sans cesse de lourds marteaux; l'Etna retentissait de leurs coups redoublés, et vomissait par ses vastes soupiraux une fumée noire et brûlante. Enfin le fils de Jupiter parvint à forger la foudre, et l'on prétend que son antre est encore l'arsenal du tonnerre.

Aussi j'ai quelquefois rendu grâce à Vulcain:
Quand votre cœur refuse de m'entendre,
Qu'un éclair brille, alors la peur vous rend plus tendre,
Et vous baissez les yeux en me serrant la main.
Votre amour croît avec l'orage:
Si la foudre pouvait éclater à vos yeux,
Je ne changerais pas mon sort avec les dieux;
Mais à peine Zéphyre a chassé le nuage,

front, et travaillant, dans le sein des montagnes, à fondre, à combiner les métaux, ne sont-ils pas évidemment les agens ignés qui circulent en fleuve de feu dans ces profondeurs, et de temps en temps, se font jour par le cratère des volcans, ouverture à laquelle l'œil unique des Cyclopes fait allusion? Les physiciens comprennent parfaitement ces prétendus forgerons originaires de la terre et des eaux: ils y reconnaissent les principes chimiques que la nature met en rapport, et les forges du fabuleux Vulcain sont le vaste laboratoire où les minéraux se forment. *Note de l'Éditeur.*

Que mon bonheur s'évanouit
Comme l'éclair qui l'a produit.

Les talens de Vulcain étaient déjà célèbres lorsque les Titans entreprirent d'escalader le ciel. Jupiter, abandonné de tous les dieux, eut alors recours à son fils. Celui-ci, oubliant la façon peu civile dont son père l'avait congédié, lui forgea des foudres, et les Titans furent terrassés. En reconnaissance de cet important service, Jupiter accueillit Vulcain dans son palais, et le rétablit dans tous ses droits. Mais le dieu boiteux, voulant se venger de Junon, qui l'avait fait un peu trop laid, lui fit présent d'un trône d'or, sur lequel la déesse, en s'asseyant, se trouva prise par des ressorts invisibles. Elle se plaignit vivement de cette injustice, et s'écria :

« Vous êtes laid, mon fils, et je suis votre mère ;
» J'en porte la peine ; mais quoi !
» Si vous fûtes doué d'une laideur amère,
» Est-ce plutôt ma faute, à moi,
» Que la faute de votre père ? »

Vulcain, frappé de la force de cette remontrance, délivra Junon, et alla trouver Jupiter, auquel il demanda Minerve en mariage. Aussitôt le roi du ciel appela Minerve ; et, lui présentant son héritier présomptif :

« Il est temps, lui dit-il, déesse,
» De subir les lois de l'Hymen ;
» Il est temps de donner enfin
» Des héritiers à la Sagesse.
» Voici mon fils ; vous connaissez
» Et ses chefs-d'œuvre et son génie ;
» Cédez à ses vœux ; unissez
» Les arts et la philosophie. »

A la vue du prétendant, Minerve, qui jusqu'alors s'était promis de garder sa virginité, se sentit plus que jamais résolue de tenir sa promesse : elle rappela donc à Jupiter le serment irrévocable qu'il lui avait fait de ne jamais disposer de sa main. Jupiter lui répondit :

» J'ai juré par le Styx de ne pas vous contraindre
» A former un engagement,
» Mais je n'ai répondu d'aucun évènement :
» J'aurais tremblé de voir enfreindre
» Dix fois par heure mon serment.
» Je sais qu'une vierge discrète,
» Qui sent faiblir son jeune cœur,
» Pour autoriser sa défaite,
» Donne la main à son vainqueur.
» L'occasion vous est offerte,
» Vous, ma fille, de résister,
» Et vous, mon fils, de l'emporter :
» Ainsi, mes enfans, guerre ouverte. »

Vulcain, pour triompher de Minerve, au lieu d'in-

téresser et de gagner son cœur, s'y prit comme un forgeron. Mais la déesse se défendit courageusement de ses violences; et de cet amour infructueux naquit Érichthon, qui, pour cacher ses jambes de serpent, inventa les chars, dont l'usage s'est renouvelé de nos jours.

Pour dédommager son fils des disgrâces de l'amour, le roi du ciel le combla d'honneurs, et le fit dieu du feu. On lui bâtit plusieurs temples, où il était représenté appuyé sur une enclume, et ayant à ses pieds l'aigle de Jupiter, prêt à porter la foudre. Le plus célèbre de ces temples était élevé sur le mont Etna. Il fallait, pour en approcher, être chaste et pur. La garde du sanctuaire était confiée à des chiens, qui, par un instinct miraculeux, caressaient les gens de bien et dévoraient les hypocrites. Si ces gardiens fidèles veillaient encore à la porte des temples,

> Après nos longs pèlerinages,
> Et nos longues processions,
> Combien de dévots personnages
> Auxquels ils mordraient les talons!

Dans la suite, on institua des fêtes en l'honneur de Vulcain. Les Athéniens les célébrèrent avec beaucoup de pompe; ils établirent des courses appelées *Lampadophories* [1], et proposèrent des prix aux

[1] *Lampadophore* signifie porte-flambeau.

vainqueurs. Les concurrens portaient des flambeaux allumés. Celui qui laissait éteindre le sien avant d'arriver au but le cédait à son émule et se retirait.

Même accident chez nous arrive d'ordinaire,
Quand l'Hymen et l'Amour courent même carrière :
Le flambeau de l'Amour à quelques pas s'éteint ;
Alors ce dieu s'envole, et le cède à l'Hymen.

Le culte de Vulcain s'étendait sur toute la terre, et les chefs-d'œuvre se multipliaient sous ses mains. La vanité et l'amour des beaux-arts l'avaient enfin délivré des inquiétudes d'un sentiment plus tendre. Il se promettait bien de ne plus écouter son cœur; mais Vénus parut, et ses résolutions s'évanouirent. Tel est, Émilie, le sort des hommes et des dieux, et tel est le vôtre peut-être :

Malgré l'apparente froideur
Qui sur votre visage est peinte,
La nature dans votre cœur
De l'amour a gravé l'empreinte ;
Vos yeux nageant dans la langueur,
Votre abandon, vos revêries,
Vos soupirs, vos regards baissés,
Vos grâces à demi flétries,
Tout parle quand vous vous taisez.
Vous cachez vos larmes furtives,
Vous vous penchez comme une fleur,

Du jasmin la tendre pâleur
Chasse vos roses fugitives.
Ah! croyez-moi, les arts charmans
Que vous cultivez, Émilie,
Ne peuvent remplir les momens
Des plus beaux jours de votre vie.
Votre cœur, privé d'aliment,
Soupire après un sentiment
Que votre sagesse appréhende;
Vous essayez de le nourrir
D'encens, de gloire, de plaisir...
Ce n'est pas là ce qu'il demande.



LETTRE XXVII.

MARS ET VÉNUS.

Mars, alarmé des dispositions favorables de Jupiter pour Vulcain, chercha du moins à gagner par adresse le cœur de celle qu'il ne pouvait obtenir par son crédit. Persuadé que la vanité est souvent le chemin du cœur d'une femme, et que l'éclat flatte toujours la vanité, il s'offrit à Vénus dans l'appareil formidable de toute sa puissance. Il était sur un char d'airain traîné par deux chevaux fougueux. Leurs crins hérissés, leurs yeux ardens, leur bouche écumante de sang, leurs narines soufflant et respirant la vengeance, les avaient fait nommer la Terreur et la Crainte. Debout sur le devant du char, Bellone, le regard furieux, les cheveux épars, tenait les rênes d'une main, de l'autre un fouet ensanglanté. Le dieu, le front couvert d'un casque d'or surmonté d'un panache, s'appuyait fièrement sur sa lance. Ses membres nerveux étaient revêtus d'une armure d'acier étincelant. Son bras gauche tombait sur la poignée d'un glaive, et présentait

un vaste bouclier. La férocité, l'orgueil, l'impatience et la rage, se peignaient tour à tour sur son visage rude et basané, et faisaient froncer ses noirs sourcils. La Discorde et la Fureur, l'œil en feu, le front pâle et livide, armées d'un poignard et d'une torche brûlante, accompagnaient le char, et traînaient après elles l'Innocence et la Faiblesse chargées de chaînes. Le Désespoir, les Plaintes et la Misère, les yeux baignés de larmes, les membres déchirés et couverts de tristes lambeaux, suivaient d'un pas chancelant, et fermaient la marche. Vénus, plus effrayée que flattée de cet appareil, prit la fuite; mais son amant la suivit; et, déposant à ses pieds son orgueil et ses armes, il s'écria :

« Eh quoi! vous détournez les yeux
» D'un dieu qui, pour vous seule est fier de sa puissance!
» Hélas! s'il vous est odieux,
» La haine de l'amour est donc la récompense?...
» Mais, par un sentiment plus noble que l'amour,
» Vous devez m'être toujours chère.
» Une fleur [1] m'a donné le jour,
» Et vous ressemblez à ma mère... »

Vous voyez, Émilie, que les héros amoureux faisaient alors des madrigaux tout aussi bien que les Roland et les Amadis. Vénus, enchantée de ces jolies choses, prêta l'oreille et sourit. Mars soutint

[1] *Voyez* la Lettre VI.

quelque temps son style doucereux, et fut payé d'un regard tendre: alors, sûr de sa victoire, il reprit le ton militaire:

« On m'a rapporté que Vulcain
» Osait marcher sur mes brisées,
» Et même aspirait à la main
» De la dame de mes pensées;
» Qu'il se présente, je l'attends,
» Et le mène tambour battant [1].
» Seul, je veux et je dois vous plaire...
» Mais pourquoi ce regard sévère?
» Je m'attends bien, le premier jour,
» A quelque escarmouche légère.
» Êtes-vous de la vieille cour?
» Voulez-vous faire mon martyre?
» Soit; je meurs!... Cela va sans dire.
» Allons, payez-moi de retour:
» Le printemps ramène la guerre;
» Je n'ai pas le temps nécessaire
» Pour filer le parfait amour.
» Nous nous convenons l'un et l'autre;
» Je vous aime, vous m'adorez;
» Vous avez ma foi, j'ai la vôtre;
» Nous finirons quand vous voudrez. »

Vénus, déconcertée par le ton d'assurance et par

[1] Quelques critiques judicieux trouvent dans cette expression un anachronisme, parce que, disent-ils, il n'y avait point alors de *tambours*. Je m'en rapporte, sur ce point capital, à la décision du docteur *Mathanasius*.

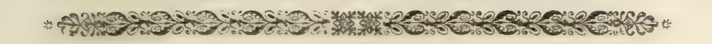
la volubilité de son amant, se trouvait dans un état de crainte et d'incertitude inexprimables. Elle dégageait avec peine ses mains tremblantes que Mars couvrait de baisers, et elle rattachait en rougissant ses cheveux et son voile en désordre. Enfin elle le conjura de la laisser seule pour réfléchir. Mars, tombant à ses pieds, lui répondit:

« Je le vois trop, vous voulez que je meure.
» Eh bien! je me résigne, et vais subir mon sort:
» Pour me donner ou la vie ou la mort,
» Je vous laisse un demi-quart d'heure. »

A ces mots, il sortit brusquement; et Vénus, s'enfermant dans son boudoir, se rassura peu à peu, et reprit ses sens.

Cependant Jupiter, instruit des poursuites de Mars, pressait le mariage de Vulcain, et dépêchait secrètement Mercure au temple de l'Hymen, dont la présence était nécessaire... Mais, avant de vous raconter comment se passa la fête, il faut que je vous parle de ce dieu et de son temple. Ces détails vous plairont sans doute:

Car le dieu d'Hymen est un maître
Dont on se plaint depuis long-temps;
C'est un perfide, c'est un traître;
C'est un monstre qu'à dix-huit ans
On n'est pas fâché de connaître.



LETTRE XXVIII.

L'HYMEN.

Vous vous attendez peut-être, Émilie, à la généalogie de l'Hymen? Votre attente sera trompée : je n'ai rien à vous dire sur la famille de ce dieu. La plupart des auteurs le font fils de Vénus et de Bacchus, et par conséquent frère utérin de l'Amour. Si cette opinion était fondée, elle prouverait plus que jamais l'ancien proverbe, *Rara concordia fratrum*. Vous allez me demander le sens de cette maxime, vous n'en avez pas besoin ;

> Avec un cœur fidèle et tendre,
> Vous y répondrez sans l'entendre.

Ce qu'il y a de constant, c'est que l'Hymen existait long-temps avant le fils de Vénus, puisqu'il unit cette déesse à Vulcain. En général, il est bien difficile d'établir la fraternité de l'Amour et de l'Hymen, sans se trouver en contradiction avec l'expérience. Ce qu'on peut dire de plus certain à ce sujet,

> C'est que l'Amour, pour l'ordinaire,
> En étranger traite son frère ;

Et que souvent l'Hymen, sur le retour,
Est un faux frère de l'Amour.

Passons au caractère et à la figure de l'Hymen. Il est sérieux naturellement. Cependant le personnage varie suivant le costume dont il se trouve revêtu.

En robe de palais, c'est la gravité même.
En costume de cour, un sourire apprêté
Déride son visage blême,
Qui s'alonge avec dignité.
En habit de traitant, d'abord il se recueille;
Puis, ayant bien compté, nombré, multiplié,
Il prend en souriant la main de sa moitié
Comme l'on prend un portefeuille.
En seigneur campagnard, il est fort chatouilleux
Sur le point d'honneur, et se pique
De conserver intact le sang de ses aïeux;
Il joue en cheveux gris la pastorale antique.
Sur ses tours et sur ses créneaux
Il enlace les noms de sa douairière étique,
Et fait, à soixante ans, l'amour en madrigaux;
En perruque bourgeoise, il est fort débonnaire;
Brusque chez le marchand, froid chez le financier,
Grave chez le docteur, fier chez le marguillier,
Et souple chez l'apothicaire.
Actif ou nonchalant, il se plaît à jouir
Ou du repos, ou du plaisir;
Près des vieux il s'endort, près des jeunes il veille;

Près de vous il attend, comme au matin l'abeille
Guette la fleur qui va s'épanouir.

L'Hymen a eu de tout temps accès dans tous les temples; cependant il avait lui-même un temple particulier où on l'adorait avec l'Amour. Ce temple, qui existait jadis à Cythère, est tellement détruit, qu'il n'en reste plus de vestige; mais la confrérie des époux l'a fait, depuis peu, relever à ses frais vers le dernier degré du pôle.

Là, dans un sombre labyrinthe,
Après mille et mille détours,
Tantôt égaré par la crainte,
Tantôt séduit par les Amours,
Souvent attiré par la feinte,
Vendeur, vendu, trompé toujours,
On arrive à la noire enceinte
Où l'Hymen et le dieu Plutus,
Calculant, au taux de la place,
L'esprit, la jeunesse, la grâce,
Le sentiment et la vertu,
Font jurer, par-devant notaire,
Sans s'être ni vu ni connu,
De s'adorer et de se plaire,
Moyennant tel prix convenu.

Sous la voûte du vestibule,
On entrevoit les noirs Soucis,
Les Dégoûts, frères des Ennuis,
Voltigeant dans le crépuscule

Et fuyant la clarté du jour.
Plus près, sous les traits de l'Amour,
Paraît la triste Indifférence,
Soufflant au cœur son froid mortel,
Et, plus loin, la fausse Espérance,
Qui conduit au pied de l'autel.
C'est là que la foule égarée
Des deux moitiés du genre humain,
Du portique assiégeant l'entrée,
Implore le joug de l'Hymen.
Le dieu, les prenant par la main,
Sous le voile du sanctuaire,
D'un fer doré forge les nœuds
Qui les enchaîne deux à deux,
Pour ramer sur cette galère
Où princes, robins, financiers,
Sont conduits par la convenance,
Les vrais amans par la constance,
Les marquis par leurs créanciers.
Sur le serment qu'ils doivent suivre
Les époux sont toujours d'accord,
Pourvu qu'il soit dans le grand-livre
Écrit en grosses lettres d'or.

D'amour, d'estime, on se dispense;
A l'autel on fait connaissance,
Et tout-à-coup on se promet
D'avoir le même caractère,
D'être bon époux, bonne mère,
Fidèle amie, amant discret,

De n'avoir qu'un cœur et qu'une âme,
De nourrir mutuellement,
Jusqu'au trépas, la même flamme
Qu'on allume dans le moment,
Et qui brûle à commandement.
Des Regrets la noire cohorte
Sur le passage vous attend,
S'empare de vous en sortant,
Et jusqu'au logis vous escorte.

Jamais dans ce temple, dit-on,
L'on ne voit entrer Cupidon,
Sinon par une fausse porte.
Quand le Plaisir l'ouvre en secret
Aux amans pressés et fidèles,
L'Hymen, secourable et discret,
Les unit, et coupe les ailes
Du Plaisir, qui pourrait s'enfuir
Avec le temps et la jeunesse;
Et, pour remplacer la tendresse,
Ne laisser que le repentir.

Il est plus d'un heureux ménage,
Qu'ici je pourrais vous nommer.
Notre siècle en a vu former
Trois, et peut-être davantage.
Il a vu des époux s'aimer
Le lendemain du mariage,
Et huit jours après s'estimer.
Ces couples qui du premier âge
Nous retracent l'heureux tableau,

Sans cortége, sans équipage,
Arrivent à pied du hameau.
Dans leur retraite fortunée
L'Amour les reconduit le soir,
Et pose, en riant, l'éteignoir
Sur le flambeau de l'Hyménée.
Mais, à la ville, ce bonheur
Ne se voit que par intervalle;
Qui sait trouver la paix du cœur
Au sein de la foi conjugale,
Passe pour être possesseur
De la pierre philosophale.

Côte à côte paisiblement
Il est rare que l'on chemine;
Le pèlerin, malaisément,
S'accorde avec sa pèlerine,
Et jure bien entre ses dents
De ne plus se remettre en route,
Depuis qu'il sait, à ses dépens,
Le quart des faux frais qu'il en coûte.
Quoi qu'il en soit, je me résous
A partir pour ce long voyage,
Si je puis courir avec vous
Les hasards du pèlerinage.



LETTRE XXIX.

MARIAGE DE VÉNUS.

Il y a, dans l'ordre des destinées, des circonstances décisives, où, pour réussir, il faut absolument brusquer les aventures. Telle était l'alternative pressante où se trouvait Jupiter. Vulcain avait déplu, Mars commençait à plaire; Vénus était femme, c'est-à-dire faible contre l'amour, et forte contre la tyrannie. Elle pouvait donc résister à Jupiter, céder à Mars; et Vulcain eût alors trouvé qu'il était un peu tard pour conclure.

Aussitôt que l'Hymen fut arrivé, le roi du ciel congédia Morphée pour cette nuit, et lui ordonna de prodiguer ses pavots à Vénus et à son amant. Il profita de ces heures paisibles pour régler avec l'Hymen les conditions de l'alliance projetée. Vulcain s'obligea de fournir et d'entretenir l'artillerie céleste, et Jupiter lui donna Vénus en échange. L'Hymen conclut lui-même ce marché; ce qui me prouve que dès lors,

Non content d'asservir l'univers sous les lois
Du despotisme qu'il exerce,

En contrebande quelquefois
Ce dieu se mêlait du commerce.

La nuit arrivait à peine aux deux tiers de son cours, lorsque Jupiter chargea Mercure d'éveiller Vénus. En même temps il lui dicta pour Mars un ordre de partir dès le matin, sans prendre congé, sous prétexte d'aller combattre quelques partis que les Titans essayaient de rassembler.

Vénus était alors troublée par un songe cruel : elle croyait voir autour d'elle la cour céleste assemblée. Jupiter lui présentait le dieu de Lemnos, et lui ordonnait de le prendre pour époux. Elle repoussait en tremblant la main de Vulcain, et se jetait aux pieds de Jupiter, qu'elle arrosait de ses larmes. Elle l'appelait son protecteur, son père, et le conjurait de ne pas la sacrifier, ou de différer au moins son sacrifice. Jupiter, attendri, écoutait sa prière; mais le Destin, plus puissant que les dieux, prononçait l'arrêt de Vénus. Mercure la conduisait à Vulcain, et l'Hymen l'enchaînait au pied de l'autel.

Tel était le songe de Cypris, lorsque Mercure l'éveilla. L'infortunée entr'ouvrit ses yeux baignés de pleurs et chargés de pavots; et confondant l'illusion avec la réalité de son malheur : « Allons, » s'écria-t-elle, puisque l'inflexible Destin l'or» donne, j'obéis. » A ces mots elle suivit Mercure étonné de sa résignation. « Ma fille, lui dit Jupiter,

» vous savez... — Oui, reprit-elle, je sais ce qu'on » exige de moi. Je ne vous accuse pas de mon mal» heur, je n'en accuse que le Destin. Mais, puis» qu'il le faut!... » Elle laissa tomber sa main, Vulcain la saisit; et le serment fatal fut prononcé.

Cependant Mars, à son réveil, désespéré de l'exil imprévu qui rompait ses amoureux projets, vole chez Vénus pour prendre au moins congé d'elle. Mais Vénus est absente... absente avant l'aurore! Mars s'alarme; il soupçonne, il court, il s'informe, et parvient enfin à découvrir ce qu'il ne cherchait pas.

Et voilà ce qu'on gagne à percer un secret.
Amans, fermez les yeux; qui n'est assez discret
Pour s'en tenir à l'apparence,
Quand il sait ce qu'il ignorait,
Regrette bien son ignorance.

Mars, trop instruit pour son malheur, maudit les Destinées. Il maudit Jupiter et Vulcain, et Vénus et lui-même;

Puis il partit, et je crois qu'il fit bien;
Car un amant qui voit épouser sa conquête,
Doit se trouver, s'il assiste à la fête,
Un peu gêné dans son maintien.

L'Aurore venait de s'éveiller, et regardait avec compassion Vénus, qu'elle voyait pleurer pour la

première fois ; les autres déesses sommeillaient encore.

La Mollesse et la Volupté
De pavots chargeaient leurs paupieres,
Et semaient de roses légères
Leurs charmes brillans de santé,
Et couverts d'un doux velouté.
Les Plaisirs, amis du Silence,
Près d'elles foulaient le duvet,
Et caressaient leur nonchalance.
Leurs lèvres avaient la fraîcheur
D'une fleur qui s'entr'ouvre à peine ;
Et l'on eût dit, à leur haleine,
Qu'un zéphyr sortait de la fleur.

A leur réveil, les Immortelles apprirent deux nouvelles qui leur furent également agréables, le mariage de Vénus, et le rappel d'Apollon. Ces deux évènemens occupèrent les heures rapides de la toilette, et firent éclore un double projet. Vénus s'était levée avant l'Aurore ; elle avait pleuré, elle devait avoir les yeux gonflés, et beaucoup de pâleur : avec un peu d'art on pouvait l'effacer. Apollon était aimable ; c'était une conquête à faire. Il arrivait de la campagne ; la conquête était facile : mais d'autres pourraient la disputer ; il fallait donc se mettre sous les armes. L'occasion était belle ; le roi du ciel avait ordonné les préparatifs d'un bal. A ce mot, Émilie, ne prévoyez-vous pas des atta-

ques, des surprises, des conquêtes rapides? et ne vous rappelez-vous pas la nuit brillante où je vous vis pour la première fois?

Le lendemain, au point du jour,
Ma main sur mes yeux, Émilie,
Trouva le bandeau de l'Amour
Sous le masque de la Folie.
Je voulus l'arracher en vain;
Cupidon, par un nœud divin,
L'avait serré, comme Nature,
En naissant, a sur votre sein
De Vénus noué la ceinture.
Sur mon front ce bandeau charmant
N'est point un vain déguisement;
Je suis aveugle, je vous jure:
Eh! qui n'est aveugle en aimant?
Cependant sur votre figure
J'entrevois encor deux beaux yeux,
Des traits nobles et gracieux,
Une candeur naïve et pure,
Un esprit, un charme attrayant,
Une tendre mélancolie...
Je suis un aveugle, Émilie,
Mais un aveugle clairvoyant.



LETTRE XXX.

VÉNUS AIMÉE D'APOLLON.

La famille céleste, dans toute sa magnificence, était assise au divin banquet. Vulcain buvait à longs traits le nectar, et dévorait des yeux sa conquête. Vénus, pâle et languissante, effaçait encore toutes les déesses; celles-ci concentraient leur dépit, et gardaient le silence. Jupiter, près de Junon, observait sa dignité conjugale; et l'Ennui, sous le masque de la Cérémonie, présidait gravement à la fête.

Apollon égayait seul cette monotonie. Il racontait sa vie pastorale; il parlait de ses amours, de ses erreurs, des malheurs de l'inconstance, et du bonheur qu'il goûterait désormais dans la fidélité. Ses regards semblaient adresser cette promesse à Vénus. Vénus l'écoutait avec cet intérêt qu'excite la bonne foi d'un jeune homme faible, mais moins aimable peut-être s'il avait moins de torts. Elle eût voulu les lui faire réparer. Elle était muette, attentive, immobile, et ne s'apercevait point que

la Nuit donnait le signal des plaisirs et des fêtes.

Déjà la Folie et Momus
En triomphe amenaient la Danse,
Les Grâces marquaient la cadence,
Et suivaient les pas de Vénus.
L'Amour embrasait l'atmosphère:
Sous une figure étrangère
On se fuyait, on s'agaçait;
Et le monarque s'éclipsait
Sur les traces de la bergère.
Les traits de l'Amour se croisaient,
Volaient à travers l'assemblée,
Se renvoyaient, se repoussaient,
Et se perdaient dans la mêlée.
Les soupirs, les vives ardeurs
Suivaient les nymphes fugitives,
Qui, plus adroites que craintives,
Au piége attiraient les vainqueurs;
Et les criblant des étincelles
Que lançait le feu de leurs yeux,
Mille fois par heure infidèles,
Trompaient à la fois mille heureux.
Un regard, un geste, un sourire,
Un mot, un rien voulait tout dire;
Tout parlait: l'espoir, le désir,
L'ardeur, la crainte, la tendresse,
Redoublaient la fièvre, l'ivresse,
Et le délire du plaisir.

Mais, tandis que vous suivez ce brillant tour-

billon, l'heure fatale est arrivée : Vulcain s'éloigne, et Vénus disparaît...

Ici ma muse va taire
Ce qu'elle n'a jamais vu;
Je respecte le mystère
En faveur de la vertu.

Passons au lendemain; il est déjà grand jour, et Vénus ouvre les yeux.

Une lumière plus pure
Semble éclairer la beauté.
Son désordre est sa parure,
Son fard sa timidité.
Un doux vermillon colore
Son teint brûlant de plaisir,
Et son cœur, novice encore,
Palpite de souvenir.

La toilette fut brillante : tous les dieux y assistèrent. Apollon y fut aimable, vif et séduisant. Il plut. On l'invita pour le lendemain, et le lendemain pour les jours suivans. Sa conversation était enjouée, spirituelle et tendre. Vulcain aimait Vénus, mais son amour était peu délicat; et, quand l'époux avait régné, l'amant disparaissait. Apollon remplissait ces interrègnes que le sentiment et l'esprit rendent si intéressans. Cette intimité devenait tous les jours plus tendre. Vénus commençait à

s'en alarmer; elle avouait même ses scrupules à son ami. Mais celui-ci se jetant à ses pieds : « Hélas! lui » disait-il, que vous êtes injuste! et que vous con-» naissez peu mon cœur!

« Sans rien oser, sans rien prétendre,
» Près de vous je me trouve heureux :
» Un mot, un regard un peu tendre,
» Un sourire comble mes vœux.
» L'Amour exige qu'on le flatte,
» Les faveurs sont ses alimens;
» Mais l'Amitié, plus délicate,
» Vit de la fleur des sentimens. »

Cette tendresse métaphysique rassurait Vénus; mais le piége n'en était que plus adroit. L'Amour, caché sous le voile de l'Amitié, est un bouton de rose renfermé dans son enveloppe : il perce peu à peu ce tissu léger. On l'entrevoit avec plaisir. Ses progrès sont rapides, mais ils paraïssent insensibles à l'œil qui les suit et qui les désire. Apollon, par une nuance délicate, faisait ainsi passer Vénus de l'inquiétude à la confiance, et de la confiance au désir. Ses regards devenaient encore plus expressifs, sa voix plus tendre, son chant plus affectueux; et Cypris ne se lassait pas de l'entendre chanter. Un jour enfin il hésita quelques instans; Vénus insista; alors, baissant les yeux, il chanta d'une voix tremblante :

Depuis qu'aux genoux de Cyprine
Je passe mes plus doux momens,
C'est en vain que je m'examine
Pour démêler mes sentimens.
Je sais fort bien que je soupire,
Que je suis fou plus qu'à moitié;
Mais je ne saurais trop lui dire
Si c'est d'amour ou d'amitié.

Je crois qu'ils sont d'intelligence
Pour me tourmenter tour-à-tour.
Dans les regards qu'elle me lance
L'Amitié contrefait l'Amour.
Mon cœur alors, plein d'espérance,
Palpite plus fort de moitié,
Mais, près d'elle si je m'avance,
L'Amour contrefait l'Amitié.

Par une erreur involontaire,
Craignant sans cesse que mon cœur
Ne vole la sœur pour le frère,
Ou bien le frère pour la sœur,
Je tranche, de peur d'injustices,
Le différend par la moitié,
Et je confonds les sacrifices
De l'Amour et de l'Amitié.

Vénus ayant une fois agréé ce mélange, l'Amitié ne fut pas long-temps de la partie; et bientôt nos tendres amis devinrent amans passionnés. Mais les yeux de Vulcain, mais les regards de tout l'O-

lympe, interceptaient leurs moindres coups d'œil: un tête-à-tête eût été si doux! Mais ils n'avaient ni l'un ni l'autre aucun prétexte pour s'absenter. Vénus, soumise encore aux bienséances, n'osait abandonner son époux. Apollon, nouvellement rappelé, ne pouvait quitter le roi du ciel. Enfin les circonstances changèrent; Vulcain devait s'absenter pour Lemnos. Vénus, durant ce voyage, avait obtenu la permission de visiter sa planète[1]. Apollon supplia Jupiter de lui accorder de nouveau le char de la lumière. Jupiter y consentit... Nos amans se rencontreront sans doute, et vous prévoyez l'infidélité de Vénus. Mais ces jouissances seront passagères, et l'Hymen sera vengé.

Depuis cette époque, Apollon ne quitta plus le trône du jour. On assure même que c'est encore lui qui règle l'ordre des saisons, qui fait éclore les fruits et les fleurs, et qui, dans sa course rapide, voit à chaque pas tout changer, excepté mon cœur, et le vôtre peut-être.

Phœbus tous les ans, sur vos traces,
Trouve, en recommençant son cours,
Nouveaux talens, nouvelles grâces,
Mais toujours les mêmes amours.
Tandis que la folle jeunesse
Court après la diversité,

[1] L'étoile de Vénus.

Que je trouve dans ma tendresse
Une douce uniformité !
Eh ! comment loin de ce qu'il aime
Mon cœur irait-il s'engager ?
Mon amour est comme vous-même,
Il ne peut que perdre à changer.



LETTRE XXXI.

VÉNUS DANS L'ILE DE RHODES. LES SEPT MERVEILLES DU MONDE.

Au moment paisible où Vesper[1] attelait le char de la Nuit, le char du Soleil s'arrêta sur l'horizon. Il était environné de nuages d'or et de pourpre qui formaient dans le ciel un chaos radieux. Les astronomes de ce temps-là prirent ce phénomène pour un météore, et passèrent la nuit à l'admirer. Mais les mortels ignorent les secrets des dieux. Le phénomène était un voile brillant, sous lequel le roi du jour attendait la reine de la beauté. Elle arrivait au rendez-vous, portée sur l'étoile du berger. Les amans descendirent secrètement dans l'île de Rhodes; et, à la faveur du météore, ils échappèrent aux lorgnettes des curieux.

Seuls dans cette île couverte de bosquets et de collines, ils ne tardèrent pas à s'égarer. Heureusement ils s'égaraient ensemble; et le Mystère, qui

[1] Ce dieu présidait au matin sous le nom de Lucifer, et au soir sous le nom de Vesper.

les guidait, connaissait le labyrinthe. Apollon, pour assurer la marche de Vénus, la soutenait doucement dans ses bras. De temps en temps le gazon les invitait à se reposer; mais la prudence leur défendait de dormir. « Mon ami, disait Vénus, que » cette nuit est belle! Votre règne ne vaut pas celui » de votre sœur. Ah! pourquoi ferme-t-on les yeux » quand il est si doux de veiller! Non, jamais les » pavots de Morphée n'eurent pour moi la dou- » ceur des roses qui peuplent ce séjour. Je ne sais » quelle douce amertume j'y goûte à soupirer avec » vous. Je ne connaissais pas le prix des larmes, » et j'ignorais encore qu'il y eût une tristesse pré- » férable à tous les plaisirs. Ne vous semble-t-il » pas, mon ami, que ce vallon est enchanté, que » les oiseaux y redoublent leurs caresses, que les » hommes y doivent respirer l'amour... et qu'ici les » dieux sont des hommes? »

Je n'ose vous retracer, Emilie, ce qu'Apollon lui répondait. Le langage des amans heureux est pour moi un langage étranger; cependant,

Depuis long-temps je pourrais le comprendre
Et le parler, si vous l'aviez voulu;
Car vous savez qu'il n'eût fallu
Qu'une leçon pour me l'apprendre.

Vous aurez donc la complaisance de suppléer ce que vous ne m'avez pas mis en état de vous écrire.

Cette nuit trop courte fut une heureuse alternative de doux propos, et de silences peut-être plus doux encore. En effet,

Dans ces momens délicieux,
Cupidon lui-même balance
Pour décider lequel vaut mieux,
Ou du parler, ou du silence.

Phœbé, qui souvent marche avec tant de lenteur, eut alors, en peu d'heures, parcouru sa carrière; et l'Aurore importune rappela Phœbus dans les cieux. Il fallut déjà se quitter! Vénus, en soupirant, remonta sur sa planète, Apollon sur son char, et les astronomes allèrent se coucher.

Cependant l'île heureuse se ressentait encore de la présence des dieux. Une odeur d'ambrosie parfumait ses bosquets et ses vallées. On apercevait çà et là des touffes de roses qui fleurissaient les trônes de verdure où la déesse s'était reposée; l'île était devenue un jardin enchanté. Bientôt elle prit le nom des fleurs[1] qui la couvraient; et, comme les poètes enrichissent toujours la vérité, ils publièrent qu'il y avait plu des roses. Vinrent ensuite les commentateurs, qui en conclurent, on ne sait pourquoi, que Vénus, quoique mariée à Vulcain, était vierge encore. Mais quels rapports y a-t-il

[1] Rhodes dérive d'un mot grec qui signifie rose.

entre les roses et la virginité, si ce n'est la blancheur de l'innocence ou le coloris de la pudeur? C'est là sans doute ce que ces messieurs ont voulu dire.

Quoi qu'il en soit, Apollon fut, depuis ce temps, adoré dans l'île de Rhodes; on lui érigea une statue colossale, haute de soixante-dix coudées. Chacun de ses pieds posait sur un des deux rochers écartés qui formaient l'entrée du port, de sorte que les vaisseaux passaient, sans baisser leurs mâts, entre les jambes du colosse. Cette masse énorme fut construite en douze années par Charès, Lindien [1], et coûta trois cents talens : elle semblait braver les siècles, et ne devait finir qu'avec le globe qui la portait; mais, cinquante-six années après, elle fut renversée par un tremblement de terre; et enfin, après neuf cents autres années, en 672, elle fut enlevée après avoir été mise en pièces, et on chargea neuf cents chameaux de ses débris.

Le colosse de Rhodes était la première des sept merveilles du monde.

La seconde était le temple de Diane à Éphèse. Cet édifice, soutenu sur cent vingt-sept colonnes, élevées par autant de rois, durant l'espace de deux cent vingt ans, et enrichi des trésors de toute l'Asie,

[1] C'est-à-dire, natif de Lindos, ancienne ville de Rhodes, sur les ruines de laquelle il existe maintenant un bourg qui se nomme Lindo.

fut brûlé le jour même de la naissance d'Alexandre, par un certain Érostrate, qui prétendait aussi se rendre immortel. Les Éphésiens, pour le punir, défendirent, sous des peines capitales, de jamais prononcer son nom.

On comptait aussi parmi les merveilles du monde la statue de Jupiter Olympien, ouvrage du célèbre Phidias; les jardins et les murs de Babylone, construits par Sémiramis; le palais de Cyrus, dont les pierres étaient cimentées avec de l'or; les fameuses pyramides d'Égypte, qui servaient de tombeaux aux rois de cette fertile contrée; enfin le tombeau qu'Artémise éleva au roi Mausole son époux. Ce monument prit le nom du prince qu'il renfermait, nom que nous donnons encore à nos *mausolées*. Il était environné de trente-six colonnes, et avait quatre-vingts pas de circuit. Que cette étendue ne vous étonne pas, Émilie;

> Quand un cœur fidèle soupire
> Près du tombeau de son amant,
> En étendant ce monument,
> Il croit étendre son empire.

La plupart de ces antiques merveilles ont été détruites par le temps; mais l'art en a réparé les outrages en multipliant ses chefs-d'œuvre. Je pourrais, Émilie, faire avec vous de savantes recherches sur cette matière, et vous parler des nouvelles mer-

veilles qui embellissent aujourd'hui l'univers ; mais

Les merveilles de l'art n'ont plus, en vérité,
Rien qui me charme ; et je vous jure
Que vous avez borné ma curiosité
Aux merveilles de la nature



LETTRE XXXII.

NAISSANCE D'ADONIS.

Vénus, enivrée d'un sentiment nouveau, se croyait heureuse; mais son bonheur ne dépendait pas d'elle; Apollon en était devenu l'arbitre et le dépositaire.

Hélas! que je plains une belle
Qui confie à l'objet de ses jeunes amours
Le gage précieux du bonheur de ses jours!
Elle trouve presque toujours
Un dépositaire infidèle.

Tel fut le sort de Vénus. La Médisance, qui dès lors présidait au comité des déesses, lui rapporta en confidence que Phœbus descendait tous les soirs au palais d'Amphitrite, et qu'il n'en sortait qu'au lever de l'Aurore. A cette nouvelle, la triste Jalousie, quittant le temple de l'Hymen, son séjour ordinaire, vint déchirer le cœur de Vénus, et le remplit de fiel et d'amertume. La malheureuse déesse, l'œil égaré, le teint pàle, et les cheveux en désordre, vole au sommet du mont Ida. Là, ses re-

gards inquiets fixent tour à tour le char de son amant et le séjour d'Amphitrite. Bientôt elle voit les coursiers du Soleil toucher au terme de leur carrière, et descendre vers la plaine liquide. L'Océan étincelle, les chevaux précipitent leur course, le char entre dans l'onde, ses feux s'amortissent, et Phœbus disparaît.

Cypris, à cette vue, était restée muette, immobile. Ses yeux, fixés vers le sombre horizon, semblaient y suivre encore le char de son amant. L'ingrat! s'écriait-elle, après tout ce que... Elle n'en pouvait dire davantage. Sa bouche demeurait entr'ouverte, ses sanglots s'arrêtaient au passage. Elle cherchait des larmes, et n'en trouvait plus. Enfin d'une voix tremblante elle appelle ses colombes, saisit les rênes, et va dans l'île de Chypre ensevelir sa honte et ses remords.

Là le souvenir de ses beaux jours l'attendrit et fit couler des pleurs qu'elle avait besoin de répandre. Il lui semblait que ces arbres, que ces fontaines, répondaient à ses soupirs; et l'infortunée soulageait son cœur en leur adressant ces plaintes:

« Doux asile de l'innocence,
» Bocages, témoins du bonheur
» Et des plaisirs de mon enfance,
» Soyez témoins de ma douleur.
» Myrtes, sous votre ombre paisible
» Cachez mes larmes, ma rougeur;

» J'ignorais, avant mon malheur,
» Qu'on dût rougir d'être sensible;
» Pauvre Amphitrite, ainsi que moi,
» Tu perds en ce moment le repos de ta vie.
» Que je te plains!... Mais il est près de toi...
» Hélas! que je te porte envie! »

En parlant ainsi elle errait à travers les bois et les vallées; ses lèvres étaient livides, ses paupières gonflées, ses yeux éteints, ses joues pâles et brûlantes. Ce n'était plus Vénus; et, lorsque son amant vint éclairer les ravages qu'il avait faits, l'infidèle ne reconnut plus sa victime.

Les jours de Cypris se consumaient ainsi dans les regrets et dans les larmes. Souvent même elle y consacrait les nuits, et les comparait douloureusement avec celle qu'elle avait passée dans l'île de Rhodes. Alors elle se levait avec agitation, et précédait l'Aurore dans les bois et sur les montagnes.

Là un jeune favori de Diane faisait depuis quelque temps ses premières armes; il avait les grâces de Diane elle-même. On l'eût pris pour son frère. Il n'était pas immortel; mais il entrait dans cet âge brillant où la vie ressemble à l'immortalité. En poursuivant les monstres des forêts il aperçut Vénus, et s'arrêta. Cypris étonnée leva les yeux et ne les baissa plus.

Le chasseur oublia son arc et son carquois.
Vénus du sein des pleurs sentit naître un sourire.

Ils se voyaient alors pour la première fois;
Et pourtant ils avaient quelque chose à se dire.

Enfin, après avoir hésité long-temps, le timide chasseur rompit ainsi le silence:

« Vénus vient quelquefois visiter ces beaux lieux;
» En vous voyant j'ai cru...; mais sans doute mes yeux
Ont été trompés par vos charmes:
» Si vous étiez Vénus, verseriez-vous des larmes? »

« Hélas! répondit-elle, vous ignorez donc que » les déesses sont sensibles, et les dieux infidèles? » Mais vous, aimable mortel, qui êtes-vous? Quels » sont les auteurs de vos jours? » A ces mots l'adolescent rougit, et lui dit, en baissant ses longues paupières: « Ma naissance est un secret, et mon » existence est un crime. Cyniras, mon père, ré- » gnait dans cette île heureuse. Il n'avait alors » qu'une fille, qu'il chérissait tendrement. Myrrha » le payait de retour; mais son cœur aveuglé s'é- » gara, et la piété filiale fit bientôt place à l'amour. » L'infortunée, pour éteindre cette flamme inces- » tueuse, essaya de terminer ses jours. Elle détacha » sa ceinture, et voulut s'étrangler. Mais sa nour- » rice accourut, coupa le nœud fatal, la rendit à la » vie, et favorisa son crime. L'épouse de mon père » célébrait alors durant la nuit les mystères de » Cérès. Myrrha, conduite par sa nourrice, prend » sa place dans le lit nuptial. Mais bientôt Cyniras

» s'aperçoit de cette horrible méprise. Il allait venger la nature ; sa fille échappe à sa vengeance.
» Durant huit mois entiers, elle erra jusque dans
» le pays des Sabéens, portant avec elle le remords
» et le fruit de son crime. Enfin les dieux, à sa
» prière, la changèrent en cet arbre d'où découle
» la myrrhe. Hélas! ces larmes précieuses sont les
» pleurs de ma mère. Sous cette forme nouvelle
» elle me nourrissait encore dans son sein. Enfin
» le terme marqué par Lucine arriva; l'écorce de
» l'arbre s'ouvrit, et je vis le jour. Les nymphes,
» touchées de mon sort, me reçurent dans leurs
» bras, et prirent soin de mes plus tendres années...
» Tant que vécut mon père, je n'osai paraître dans
» le séjour qu'il habitait; mais il n'est plus, et j'ai
» cru qu'il m'était du moins permis de venir pleurer sur sa cendre. Hélas! je méritais peut-être
» une autre origine. Le cœur d'Adonis est pur;
» plaignez-le, mais ne le haïssez pas. » A ces mots, les soupirs étouffèrent sa voix, et deux ruisseaux de larmes sillonnèrent ses joues vermeilles. Vénus attendrie les essuyait en soupirant. « Consolez-
» vous, lui disait-elle, tous les cœurs ne vous sont
» pas fermés. Ne vous accusez point du crime de
» votre mère, car je ne voudrais pas aimer un
» coupable.—Eh! qui m'aimera? s'écriait-il. Je n'ai
» plus de sœur.—C'est moi qui la serai.—Je n'ai
» plus de mère.—Eh bien! je vous en servirai. »

Et elle appliqua sur le front de l'orphelin un baiser. Je ne vous dirai pas, Émilie, si ce fut un baiser fraternel ou maternel. Vous en jugerez bientôt vous-même. Pour moi j'imagine que l'émotion de Vénus ressemblait alors à celle que mon cœur éprouve auprès de vous :

Le doux sentiment que je goûte
En vous revoyant chaque jour
Est plus que l'amitié sans doute,
Mais n'oserait être l'amour.
Il est de le faire connaître
Plus malaisé que d'en jouir ;
Je le sentirais moins peut-être,
Si je pouvais le définir.



LETTRE XXXIII.

VÉNUS ET ADONIS.

Vous attendez impatiemment, Émilie, la seconde entrevue de Vénus et d'Adonis : vous allez être satisfaite. L'Aurore entr'ouvre les portes du jour : voici les amans. Au bas de cette colline n'apercevez-vous pas Adonis, les yeux baissés, la tête penchée et la démarche incertaine, accourant, et craignant d'arriver au rendez-vous? Au détour de ce bosquet, ne découvrez-vous pas Vénus qui se cache derrière un buisson de myrtes? A travers les branches qu'elle écarte, elle aperçoit Adonis; elle jouit de son embarras; elle l'attend, et lui pardonne de se faire attendre. Il arrive enfin. Vénus paraît... Voyez comme il est confus de son bonheur, et comme elle est heureuse de sa confusion! Il se tait; elle regarde : il lève les yeux. Les voilà tous deux immobiles; ils se sont tout dit, et le silence dure encore. Enfin Cypris dépose un baiser sur sa main, et la lui abandonne; Adonis recueille le baiser, en donne mille en échange, et Vénus re-

tire sa main pour les recueillir à son tour. Alors l'amant timide, un peu rassuré, lui dit à demi-voix :

« Cette belle main doit vous dire
» De quels feux je me sens brûler.
» Mais, hélas! pourquoi s'écrire
» Tandis qu'on peut se parler? »

A ces mots, Vénus lui sourit, lui tend les bras, et ils se parlent. Après cet entretien muet, mais délicieux, Vénus remarque que son bien-aimé rêve et soupire. Elle veut en savoir la cause. « Hélas! » répondit-il en rougissant, depuis un instant je » crains d'avoir un lustre de plus. Jusqu'ici je n'ai » point compté mes jours; mais pardonnez-moi » d'en devenir avare depuis que je vous les ai con- » sacrés. Si ce qu'on m'a raconté est véritable, je » ne jouirai pas long-temps de mon bonheur.

» Au printemps dernier, la jeune Aurore, fille » de Titan et de Cybèle, aperçut Tithon, frère de » Priam : il était beau, pour son malheur; la déesse » l'aima. Elle descendit de son char de rose, prit » Tithon par la main, et le conduisit dans l'île de » Délos. Là l'Hymen les unit secrètement; et l'Au- » rore obtint des Parques l'immortalité pour son » époux. Mais l'immortalité n'éloigne pas la vieil- » lesse; et les mortels vieillissent bientôt auprès des » divinités. Chaque faveur que Tithon obtenait de

» son épouse le vieillissait d'un lustre; et, avant que » l'Aurore eût douze fois éclairé l'Orient, elle vit » son époux se courber sous le poids de la caducité. Tithon supplia les dieux d'abréger cette » vieillesse éternelle; et les dieux, touchés de son » sort, le changèrent en cigale. Sous cette forme » nouvelle il chante encore d'une voix affaiblie les » plaisirs de sa jeunesse fugitive; et, dans peu de » jours peut-être, je chanterai, comme lui, le songe » rapide de mon bonheur. »

Adonis se tut, et soupira. Vénus, l'embrassant avec tendresse, lui répondit :

« Ah! ne crains point cette métamorphose :
» Adonis dans mon sein jamais ne vieillira;
» Mon Adonis est une rose
» Que mon souffle rajeunira. »

Ces paroles et quelques caresses le rassurèrent. Bientôt les alarmes s'éloignèrent, et les plaisirs prirent leur place. Vénus ne quittait plus Adonis. Armée comme lui d'un arc et d'un carquois, elle le suivait à travers les bois et les précipices. La reine de Gnide et de Paphos se soumettait aux lois de Diane, qui bravait sa puissance; et l'amour étouffait la vanité dans le cœur d'une déesse! Si quelquefois l'ardeur de la chasse séparait les amans, ils se rapprochaient aussitôt, ne fût-ce que pour se répéter : *Je t'aime*; car *je vous aime* n'é-

tait pas en usage alors pour une seule personne. Il était réservé à notre langue de distinguer par *vous* et *tu* le respect et la tendresse. Cependant elle n'a pas tout prévu; car, lorsque ces deux sentimens sont réunis, quel mot faut-il employer? Je n'en sais rien; et je vous avouerai même, Émilie, que souvent, tandis que ma bouche dit *vous*, mon cœur vous tutoie *in petto*. Que cette liberté tacite ne vous alarme pas!

Tu ne peut vous être suspect,
Tu s'adresse à l'Être-Suprême:
Il peut donc, sans nuire au respect,
S'adresser à l'être qu'on aime.



LETTRE XXXIV.

MORT D'ADONIS.

Unis par l'âge et par les sentimens,
Quelle douceur, quelle volupté pure,
Doivent goûter deux fidèles amans!
Leurs soupirs sont la voix de la nature.
Tout leur sourit; les feux de leur amour
Sont aussi doux que les rayons du jour.
D'un seul regard, le couple aimable et tendre
Sait se parler, se répondre et s'entendre.
Sont-ils heureux, l'Amour à leur bonheur,
Par ses faveurs, prête de nouveaux charmes.
Dans leurs chagrins, l'Amour consolateur
A vingt secrets pour essuyer leurs larmes.
C'est un sourire, un mot, un geste, un rien;
C'est un propos dicté par la tendresse;
C'est un baiser, une main que l'on presse,
Un cœur qu'on sent battre contre le sien.
Dans ces momens où soi-même on s'oublie,
Se souvient-on des peines de la vie?
Non, croyez-moi; de son enchantement
Lorsque le cœur enivré se réveille,

Tout est passé : les plaisirs du moment
Ont effacé les chagrins de la veille.

Vénus éprouvait depuis quelques jours cette douce consolation ; Apollon était oublié ; Adonis aimait pour la première fois : c'étaient la candeur et l'amour même. Cypris connaissait à ses dépens tout le prix de ce trésor. Elle en jouissait avec délices, et ne concevait pas au monde un état plus heureux que le sien. Mais s'il est un bonheur passager, c'est celui qui naît de l'amour.

Déjà le Printemps s'était réfugié dans l'île de Chypre, et l'Automne cédait à l'Hiver l'empire du reste de la terre. Mars revenait couvert de lauriers, et se flattait de retrouver Cypris en quartier d'hiver. En arrivant il apprit la mésintelligence qui régnait entre Vulcain et son épouse; cette nouvelle lui parut d'un favorable augure. Mais l'accueil glacé qu'il reçut de Vénus fit évanouir ses espérances et naître ses soupçons.

Ce dieu savait qu'une belle
Qui nous enlève son cœur,
Le reprend bien moins pour elle
Que pour notre successeur.

Il en résultait, selon lui, que Cypris avait une inclination secrète; et comme elle passait une partie de l'hiver dans l'île de Chypre, il y avait là quelque mystère, ou bien Mars ne connaissait pas les fem-

mes. Or il se piquait de les connaître, et de n'être jamais dupe de leur dissimulation. Il épia donc Vénus dans ses fuites champêtres, et reconnut avec dépit qu'il l'avait jugée d'après les vrais principes.

Aussitôt le dieu jaloux jure la perte d'Adonis; il lui souffle la fureur des combats et allume dans son cœur la soif du danger. Adonis ne respire plus que la guerre; il brûle d'affronter les bêtes féroces. Cette belliqueuse audace brille dans ses yeux, anime son teint, et lui donne une grâce nouvelle. Jamais Vénus ne l'a tant aimé; jamais elle n'a tant craint pour ses jours. « Mon cher Adonis, lui dit-» elle, d'où vous vient cette folle témérité? Préférez-» vous Diane à Vénus qui vous chérit? Cessez de » combattre les monstres, vous êtes fait pour de plus » douces victoires. Hélas! mon rang m'appelle au-» jourd'hui à la cour de Jupiter. Je reviendrai dans » peu d'instans; mais je ne vous quitte qu'en trem-» blant. Ah! si je vous suis chère, ménagez vos » jours, et vivez pour celle qui n'aurait pas même » la consolation de mourir pour vous. » A ces mots, elle l'embrasse avec tendresse.

Mais à peine son char s'envole vers l'Olympe, que Mars lui-même se présente sous la forme d'un sanglier. Ses crins hérissés, sa gueule menaçante, ses yeux étincelans, réveillent l'ardeur impétueuse d'Adonis; il oublie Vénus, s'oublie lui-même, part

comme la foudre, atteint le monstre, le perce d'un trait. Le monstre furieux se retourne, fond sur le jeune chasseur, le terrasse, et lui enfonce dans l'aine sa dent meurtrière. Adonis tombe baigné dans son sang. Zéphyre porte à Vénus le dernier cri de son cher Adonis. Vénus y répond; et soudain ses colombes, d'un vol précipité, redescendent. La déesse éperdue court à travers les rochers et les ronces, déchire son sein d'albâtre et sa belle ceinture, et ses pieds délicats. Elle se jette sur son bien-aimé, referme sa blessure entr'ouverte, arrache son voile, bande sa plaie profonde, et s'efforce d'arrêter le sang qui s'échappe à gros bouillons et ruisselle entre ses doigts. Soins inutiles et tardifs! Adonis n'est plus. Ses yeux brillans s'éteignent, son front pâlit, ses lèvres vermeilles se décolorent, et ressemblent à la violette flétrie. En vain sa malheureuse amante soulève avec effort ce corps immobile, le serre dans ses bras, appuie son cœur contre le sien, presse de sa bouche de feu cette bouche expirante, et cherche à la ranimer du souffle de sa chaleur divine: son cher Adonis ne la sent plus, et se glace contre son sein. Tout-à-coup ce froid mortel la saisit. La déesse frissonne, recule et tombe en invoquant la Mort. Mais la Mort, avare et sourde, emporte sa proie sans l'entendre. Hélas!...

En respirant la vie et le dernier soupir
Du mortel chéri qui nous aime,

Qu'il est cruel de ne pouvoir mourir,
Et de se survivre soi-même!

La malheureuse Cypris, détestant l'immortalité, qu'elle ne pouvait partager avec son amant, chercha du moins à ranimer de lui quelque étincelle. Elle recueillit le sang qui coulait encore de sa blessure; et du reste de sa tiédeur fit éclore l'anémone.

Emblème de la vie, aimable et tendre fleur,
Qui brille le matin, le soir perd sa couleur;
Et, passant de nos prés sur l'infernale rive,
Nous présente en un jour l'image fugitive
De la jeunesse et du bonheur.

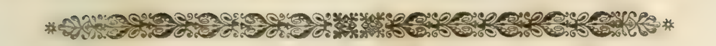
Après cette métamorphose, Vénus fit élever dans cet endroit même un temple à son cher Adonis. Là se renouvelait tous les ans la pompe de ses funérailles. Les habitans de la Syrie et ceux de la Grèce adoptèrent dans la suite cette fête annuelle. Le premier jour, ils se couvraient de vêtemens lugubres, s'arrachaient les cheveux et se frappaient la poitrine en pleurant la mort d'Adonis. Le lendemain, ils célébraient avec allégresse sa résurrection et son apothéose : ainsi, dès ce temps-là, comme aujourd'hui, l'on voyait toutes les femmes,

Du soir au lendemain, changeant de ton, d'humeur,
Comme d'habit et de couleur,
Et, retournant leur physionomie,

Pleurer de joie et de douleur,
Suivant la circonstance et la cérémonie.

Mais la vérité m'éloigne de la fable ; j'y reviens. Cypris, après avoir rendu les derniers devoirs à son bien-aimé, songea elle-même à soigner ses blessures. En volant au secours d'Adonis, elle n'avait senti ni les rochers, ni les ronces qui l'avaient déchirée. Les rosiers épineux étaient teints de son sang. Plusieurs gouttes jaillirent sur les roses ; et ces fleurs, qui jusqu'alors avaient été blanches, conservèrent, depuis cet évènement, la couleur du sang de Vénus.

Aussi moi, qui jamais n'obtins d'autre faveur,
Qui jamais n'eus d'autre ressource,
Que de vous présenter quelquefois cette fleur,
Je crois, en la voyant briller sur votre cœur,
Voir le sang de Vénus retourner à sa source.



LETTRE XXXV.

MARS ET VÉNUS SURPRIS PAR VULCAIN.

Vous savez, Émilie, ou vous saurez un jour, que ce qui désole une femme en console souvent une autre. La mort d'Adonis fit le désespoir de Cypris et la consolation de Proserpine. Cette reine, qui s'ennuyait beaucoup dans son empire, fut enchantée d'y recevoir le favori de Vénus; et ce qui la charmait encore plus, c'est que la déesse ne pouvait suivre son amant dans l'Élysée. Proserpine se flattait donc de posséder seule l'ombre d'Adonis.

Ce bonheur vous paraît sans doute imaginaire :
Qu'est-ce qu'une ombre pour un cœur?
Mais apprenez qu'Amour, pour l'ordinaire,
Court après l'ombre du bonheur.

Vénus, qui pleurait encore son cher Adonis, instruite des projets de Proserpine, en conçut une douleur amère. Mais bientôt le dépit succède à la douleur, et la rage au dépit. Ses sanglots s'arrêtent, ses larmes se sèchent sur ses joues brûlantes. La fille de l'Océan vole à l'Olympe, traverse la foule

des dieux, se jette aux pieds de Jupiter, les presse de ses mains tremblantes, et ne dissimulant plus rien : « Oui, mon père, s'écrie-t-elle, oui, j'aimais » Adonis. Je l'aimais, je l'ai perdu! J'ai perdu la » jeunesse, les charmes, la tendresse de mon amant. » Son âme encore me restait fidèle, et Proserpine » prétend me la ravir. La cruelle veut m'enlever » jusqu'à l'ombre de ce que j'aimais. O Jupiter! » venge-moi. Rends-moi mon Adonis. Qu'il vive, » pour que Proserpine ne triomphe pas de ta fille, » et que l'immortalité ne me soit plus insuppor- » table! »

Jupiter, attendri, mais n'osant décider une querelle dont le motif compromettait les droits de l'Hyménée, ordonna aux deux rivales de s'en rapporter au jugement de Thémis.

Cette vierge immortelle, fille du Ciel et de la Terre, et sœur de l'aimable Astrée, portait un bandeau sur les yeux. D'une main elle tenait un glaive, de l'autre une balance et le miroir de la vérité.

Son temple était ouvert. Pour avoir audience
On ne parcourait point le dédale éternel
Tracé par la chicane et la jurisprudence;
L'encre ne coulait pas encor sur son autel,
Et l'or ne faisait point trébucher sa balance.

Thémis, après avoir entendu Vénus et Proserpine, partagea leur différend par la moitié, et pro-

nonça qu'Adonis passerait six mois sur la terre, et six mois dans l'Élysée. Cet expédient mit les rivales à peu près d'accord. Restait à décider laquelle des deux jouirait la première de la présence de son amant; et comme Proserpine, depuis quelque temps, était en possession, elle obtint pour elle la continuation du premier semestre. Quel siècle pour Vénus! mais Mars en adoucit la durée. Après une légère résistance,

Elle souffrit qu'il lui parlât,
Qu'il partageât sa peine et plaignît ses alarmes;
Puis, qu'il essuyât quelques larmes,
Puis enfin qu'il la consolât.
Et lorsqu'après six mois, encor tendre et fidèle,
Adonis pour Vénus quitta le sombre bord,
L'innocent reconnut près d'elle,
Que les absens ont toujours tort.

Le pauvre Adonis pleura long-temps cette étrange perfidie. Il gémissait la nuit, il se plaignait à l'Aurore; et l'Aurore, touchée de ses plaintes, les répétait au lever d'Apollon. Ce dieu n'apprit qu'avec un dépit secret les amours et les infidélités de Vénus. Il se rappelait des temps plus heureux, et bientôt ces souvenirs enfantèrent la jalousie. Caché derrière un nuage, il épia les amans, et trompa la vigilance de Gallus, gardien de leurs plaisirs. Aussitôt il en avertit Vulcain, qui, durant leur sommeil vo-

luptueux, enveloppa Mars et Vénus de filets imperceptibles. L'Olympe assemblé fut témoin de leur réveil et de leur confusion.

J'ignore si, dans cet instant,
Vulcain fit bonne contenance;
Mais je sais bien qu'en éclatant
Un époux doit toujours rougir de sa vengeance.
Quand l'Hymen fait un quiproquo,
Le sage se résigne, il cède à son étoile,
Et sait, le front couvert d'un voile,
Jouer son rôle incognito.

Mars, furieux, changea Gallus en coq, pour le punir de sa négligence. Il paraît que, sous cette forme nouvelle, Gallus devint plus vigilant; car, tous les jours encore, avec la même exactitude,

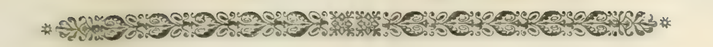
Il annonce aux amans le lever de Phœbus,
Et Mars, en l'écoutant, sort des bras de Vénus.

Vulcain, à la prière des dieux, ayant levé ses filets, Mars se sauva dans les montagnes de la Thrace, où il fut depuis adoré; et Vénus se réfugia dans l'île de Chypre. Là, par un prodige nouveau pour elle, elle crut voir de jour en jour décroître sa ceinture; peu à peu cette parure divine refusait d'environner son sein. Enfin elle fut obligée d'y renoncer jusqu'à la naissance de l'Amour.

Que de bien, que de mal j'aurais à vous dire de

ce dieu! Mais je m'impose silence. Il est trop cruel pour en dire du bien, et trop puissant pour en médire. D'ailleurs, quelle serait l'utilité, quel serait le prix de mes leçons?

Si votre cœur daignait m'entendre,
Je vous parlerais de l'Amour;
Mais que puis-je vous en apprendre?
Je ne l'ai vu qu'à votre cour.
Mieux que moi dès long-temps vous devez le connaître,
Et sur ce chapitre, à son tour,
L'écolière pourrait en remontrer au maître.



A ÉMILIE.

Au château de L...

Je vous écris dans ce cabinet tranquille où vous aimez si souvent à vous recueillir.

Cet asile devient pour vous
Le temple des vertus, des talens, de la gloire.
Ah! que j'y tombe à vos genoux,
Il deviendra mon oratoire.

Quoi qu'il en soit, votre goût pour cette aimable cellule est bien selon mon cœur.

J'aime un simple réduit qu'un demi-jour éclaire;
Là mon cœur est chez lui. Le premier demi-jour
Fut, par la volupté, ménagé pour l'amour.
La discrète amitié veut aussi du mystère.
Quand de nos bons amis, dans un lieu limité,
Le cercle peu nombreux près de nous se rassemble,
Le sentiment, la paix, la franche liberté,
Président en commun au petit comité.
On est là. Qu'y fait-on? rien; mais on est ensemble.

Dans un salon froidement spacieux,
Que le luxe à grands frais décore,
Rien ne parle à mon cœur, quand tout parle à mes yeux.

Il semble, dans ces vastes lieux,
Que le sentiment s'évapore.
Dans un boudoir on s'aime mieux,
Plus intimement on s'accueille;
Rien ne se perd, tout devient précieux :
Un geste, un mot, un rien, tout se recueille.
Là, vers la fin du jour, la simple vérité,
Honteuse de paraître nue,
Pour cacher sa rougeur, cherche l'obscurité.
Là la confidence ingénue
Rapproche deux amis; et si quelque soupir
A l'un des deux se laisse entendre,
Sentez-vous avec quel plaisir
Il devine les pleurs qu'à l'autre il fait répandre.

Heureux, Émilie, celui qui, près de vous, en ferait la douce expérience! Ah! si les dieux m'avaient réservé ce bonheur, quel temple, quel séjour enchanté vaudrait pour moi votre aimable asile!

Là je voudrais passer ma vie;
Là je voudrais un jour mourir
Les yeux fixés sur mon amie;
Là le nom chéri d'Émilie
Se mêlerait encore à mon dernier soupir;
Là, s'échappant de l'infernale rive,
Au retour du printemps, mon âme fugitive
Reviendrait soupirer. Ainsi, dans les beaux jours,
L'hirondelle franchit le vaste sein de l'onde
Et, fidèle à son nid, revient, d'un autre monde,
Visiter le berceau de ses jeunes amours.



LETTRE XXXVI.

NAISSANCE DE L'AMOUR.

Si l'on vous racontait, Émilie, qu'il existe un aveugle armé de traits empoisonnés, qui, par un instinct cruel, choisit à son gré ses victimes, et les frappe toujours droit au cœur; que cet aveugle porte sur les yeux un bandeau, lequel, se multipliant à l'infini, va couvrir la vue de tous ceux que le trait fatal a blessés, vous traiteriez sans doute ce récit de fable et de mensonge. Mais si l'on ajoutait que l'aveugle est de votre connaissance; que souvent même vous lui prêtez vos yeux, et qu'en récompense il vous prête son bandeau, votre incrédulité ferait place à l'étonnement. Enfin, si l'on vous assurait que, dès l'âge de quinze ans, vous avez conduit l'aveugle par la main, et lancé vous-même un de ses traits les plus ardens; alors, avec un sourire, tendre peut-être, vous vous rappelleriez l'ami d'Émilie, et vous diriez : Cet aveugle est l'Amour.

Chaque jour proscrivant le dieu de la tendresse,
Vous me faites jurer de n'en parler jamais;

Chaque jour, je vous le promets,
C'est ainsi que tous deux nous en parlons sans cesse.

A peine Vénus eut-elle enfanté Cupidon, que Jupiter, lisant sur sa physionomie douce et perfide tout le mal qu'il ferait un jour, le proscrivit dès le berceau. Vénus, pour le soustraire au courroux de Jupiter, prit son fils dans ses bras; et, faible encore, elle se traîna avec ce doux fardeau dans les forêts de l'île de Chypre. Là elle oublia les plaisirs brillans de la cour céleste, et s'enivra des délices de l'amour maternel.

Elle éprouvait, cent fois le jour,
Ce mélange d'inquiétudes,
D'ivresses, de sollicitudes,
Inséparables de l'amour;
Ses soins étaient plaisirs pour elle:
Les soins de mère sont si doux!
Son fils jouait sur ses genoux,
Ou bien pendait à sa mamelle.
Reposait-il: « Vents, taisez-vous;
» Zéphyr, flattez-le, disait-elle;
» Embaumez-le, rose nouvelle;
» Sommeil, verse-lui les pavots
» Que tu me destinais: je veille
» Si doucement quand il sommeille! .
» Comme il sourit! Que le repos
» Donne de grâce à l'innocence!

» Du vainqueur des rois, des héros,
» Voilà donc la frêle espérance!
» Voilà celui dont la puissance,
» Égale aux arrêts du Destin,
» Donnera des lois à la terre,
» Enchaînera le genre humain,
» Les dieux même! Et je suis sa mère!...
» Mais ses traits semblent s'altérer;
» Il souffre! s'il allait pleurer!...
» Non, ses yeux s'ouvrent; il soupire,
» Et s'éveille pour me sourire. »

Malgré sa tendresse pour son fils, Vénus ne fut pas sa seule nourrice. Si l'Amour n'eût sucé que le lait de la beauté, son caractère en eût pris seulement une teinte de coquetterie, ce qui, de nos jours, ne tire plus à conséquence; mais aussitôt qu'il put marcher, il parcourut les bois, suça le lait des bêtes sauvages, et, avec leur substance, il prit leur férocité. Bientôt il se façonna un arc de frêne, des flèches de cyprès, et les essaya contre les animaux qui l'avaient nourri. Sûr de son adresse, il l'exerça contre les hommes, et Vénus elle-même ne fut pas épargnée.

Quelques uns de ses traits, légèrement dorés, blessaient les amans heureux. D'autres, armés d'une pointe de plomb, portaient au fond du cœur la froideur et l'ingratitude. Mais la plupart, trempés dans un poison subtil, frappaient et frappent en-

core les amans infortunés. Leur atteinte est souvent inévitable :

Mais, en se tenant à l'écart,
Le sage de leurs coups n'a, dit-on, rien à craindre ;
Car ils ne portent pas plus loin que le regard
D'une belle ne peut atteindre.

Cependant l'Amour cache partout ses traits avec tant d'adresse, la Nature et les Arts conspirent tellement avec lui, que la défiance elle-même est quelquefois prise en défaut.

Sous le verre d'une tablette,
Où l'art aura représenté
En raccourci les traits de la beauté,
Que l'œil du sage innocemment s'arrête ;
Le trait part, le coup est porté ;
L'illusion commence la défaite
Qu'achève la réalité.
Souvent dans un bois solitaire,
Où le sage respire en paix,
L'écho des prés et des forêts
Lui redit les accens d'une jeune bergère.
S'il y prête l'oreille, aussitôt dans son cœur
Le trait s'insinue ; et le sage,
Attiré pas à pas vers ce chant séducteur,
Court au-devant de l'esclavage.
Quelquefois, au bord d'un ruisseau,
Étendu sur l'herbe fleurie,
Du souvenir des fêtes du hameau

Il entretient sa tendre rêverie.
Le souvenir embellit tout.
« Qu'aux fêtes de Cérès Clymène était jolie!
» Oh! que ses grands yeux bleus avaient de modestie!
» Que sa parure avait de noblesse et de goût!
» Ce temple de verdure est digne de Clymène.
» Viens, Clymène, en ces lieux reposer tes appas;
» Viens baigner tes pieds délicats
» Au cristal de cette fontaine:
» Ces bois t'ombrageront de leur feuillage épais,
» Mes soins écarteront les regards indiscrets.
» Ah! ne crains pas les miens : je devine tes charmes;
» Mais j'aime la vertu, j'adore la pudeur... »
Le rêveur, à ces mots, dans ses yeux sent des larmes,
Et le trait d'Amour dans son cœur.

Vous le voyez; les traits de l'Amour se rencontrent partout : dans le monde, dans la solitude, dans les fleurs d'un bouquet, dans les plis d'une gaze, dans les reflets d'une glace, dans les romans; dans les lettres, même de l'amitié, excepté dans les miennes peut-être.

Quoique ces traits pénètrent jusqu'au fond de l'âme, c'est presque toujours par les yeux qu'ils s'insinuent. Il faut qu'il existe, des yeux au cœur, quelque fibre délicate qui serve de conducteur à cette flamme électrique; et, dans ce siècle éclairé, où l'on a porté si loin la connaissance des nerfs, je voudrais bien qu'un subtil anatomiste pût découvrir cette fibre conductrice; car, dès qu'il serait

démontré que le pouvoir de l'Amour ne tient qu'à un fil, ce fil une fois coupé,

Adieu tous les secrets de la coquetterie,
Soupirs, larmes, coups d'œil, sourires, trahisons;
Adieu fureurs, craintes, soupçons,
Noirs enfans de la Jalousie...
Oui, mais adieu doux sentimens,
Si précieux aux belles âmes!
Adieu soupirs, baisers de flammes,
Ivresses, larmes et sermens;
Adieu le bonheur des amans!
Le repos de l'indifférence
Pourrait-il compenser la perte du plaisir?
Non; aimer, jouir et souffrir,
De l'homme voilà l'existence.
Mais en amour surtout, par un secret lien,
Tout s'enchaîne, l'ardeur, la crainte, l'espérance,
Peines, plaisirs, tout se balance;
On souffre, on jouit: tout est bien.

Ainsi laissons là le projet de notre découverte. Aussi bien, fussions-nous à l'abri des traits de l'Amour, il nous subjuguerait encore par les charmes de la persuasion. Aucun dieu ne possède, comme lui, le talent de s'insinuer dans un cœur, d'égayer la morale, d'aplanir les scrupules, et de donner aux faiblesses humaines le coloris de la vertu. On assure même que ses argumens sont sans réplique: je le crois volontiers.

Mais, sur le chapitre des mœurs,
De sophisme je le soupçonne ;
Car de la sagesse il raisonne
Comme un aveugle des couleurs.

Au reste, si ses raisonnemens ne sont pas toujours justes, au moins doivent-ils être amusans, car ils lui sont inspirés par la Folie, que Jupiter lui a donnée pour conductrice. Cette déesse agile le conduit sans cesse aux assemblées, aux spectacles, aux bals, aux rendez-vous. Chez nous, elle l'affuble tour à tour d'un uniforme, d'un petit manteau, d'un grand chapeau, d'une robe à longs plis, d'un bonnet carré, d'une perruque à circonstances, d'un habit de cour, d'une petite coiffe de dévote, et même d'un capuchon. La plupart de ces costumes lui vont très mal; mais, lorsqu'il n'emprunte point cette garde-robe étrangère, le pauvre malheureux est réduit à marcher tout nu. L'on a beau lui en vouloir, ce dénuement excite la compassion; il se joint même à ce tendre intérêt un souvenir encore plus tendre, quand on se rappelle que sa nudité est aujourd'hui l'emblème de ce qu'il fut dans l'âge d'or.

Comme il était sans voile, il était sans détours.
Dès qu'il aimait, il disait : Je vous aime ;
Et cet aveu n'était point un problème
Qu'un amant pût résoudre à peine en quinze jours.

Il n'étudiait point ses timides discours,
Comme une certaine Émilie
Qui prétend sauver sa pudeur
Sous le voile douteux de l'amphibologie;
Tandis que ses regards, ses soupirs, sa langueur,
Nous font du secret de son cœur
Le secret de la comédie.



LETTRE XXXVII.

ENFANCE DE L'AMOUR.

On se plaint depuis long-temps des traits de l'Amour; cependant ils ont fait verser moins de pleurs que ses ailes. Elles sont teintes de pourpre, d'or et d'azur. Ces nuances variées offrent l'emblème de l'inconstance sur le plumage qui en est le mobile.

Je ne vous dirai pas, Émilie, à quel âge l'Amour sentit croître ses ailes. Un petit-maître vous protesterait que ce fut le jour même, ou au plus tard le lendemain de sa naissance. Pour moi, voici mon opinion à ce sujet :

Il n'eut point d'ailes en naissant,
L'innocence est toujours fidèle;
Il n'en eut point en grandissant,
L'enfance n'est jamais cruelle.
Dans l'âge où naissent les soupirs,
Il ne voltigea point encore;
La constance est sœur des désirs
Que ce bel âge voit éclore.

Mais dès le premier baiser
Que sa bouche obtint des belles,
Les deux pointes de ses ailes
Commencèrent à percer.
Nouveaux baisers; le plumage
En deux jours se déploya.
Enfin, par son doux langage,
Il obtint bien davantage :...
Dès qu'il en fut venu là,
Aussitôt il s'envola.

Peu de temps après, l'Amour se promenait avec sa mère dans une prairie émaillée de fleurs. Là, comptant sur l'agilité de ses ailes, il se vanta de moissonner en quelques minutes plus de fleurs que Vénus n'en pourrait cueillir. Vénus accepta le défi; et Cupidon, voltigeant devant elle, allait gagner la gageure;

Mais, au moment d'être vainqueur,
Il vit évanouir sa gloire.
L'Amour laisse souvent échapper la victoire
Quand il vole de fleur en fleur.

La nymphe Péristère, qui accompagnait Cypris, l'aida sur-le-champ à remplir sa corbeille, et l'Amour, piqué de se voir vaincu, changea la nymphe en colombe;

Afin d'apprendre désormais
A nos modernes Péristères

Qu'avec l'Amour nymphe ne doit jamais
Se mêler que de ses affaires.

Malgré ce mauvais succès, Cupidon a toujours conservé le goût de voltiger. Il a suivi dans ses conquêtes la marche incertaine de nos héros à bonnes fortunes, avec cette différence que ceux-ci vieillissent en sortant de l'enfance, au lieu que l'Amour a toujours conservé la taille, la fraîcheur et l'agilité d'un enfant. Cette extrême jeunesse étonne, surtout quand on la compare avec sa force irrésistible.

Par quel charme, ou par quelle adresse,
Un faible enfant peut-il renverser la raison
Et triompher de la sagesse?
On le dit fort; mais le fripon
N'est fort que de notre faiblesse.

Au reste, l'enfance de l'Amour est assez prouvée par ses jeux, ses caprices et ses inconséquences; et l'on sent aisément que l'âge de la prudence ne peut ni lui convenir, ni lui plaire.

L'Amour est tellement enfant,
Et, pour son âge, a tant de complaisance,
Que d'un regard il fait souvent
Tomber la vieillesse en enfance.

Cependant sa figure ne porte point le caractère naïf de l'innocence; on n'y lit que le plaisir d'avoir

fait le mal, et le désir de le faire encore. Malgré cette physionomie perfide, les anciens regardaient l'Amour comme le plus beau des habitans de l'Olympe. Cette opinion me semble bien naturelle;

Car, si la femme que j'aime
Est la plus belle à mes yeux,
Il est juste qu'Amour lui-même
Soit pour moi le plus beau des dieux.

Quant à son caractère, les opinions sont absolument divisées : les uns le font auteur de tous les biens, les autres de tous les maux, suivant les biens ou les maux qu'ils ont reçus de lui. Pardonnez, Émilie, si je suis de ce dernier parti; vous n'avez pas voulu que je fusse du premier.

Il est probable que cette double opinion a donné lieu à l'idée que les anciens ont conçue de deux Amours[1] opposés. Suivant eux, l'un préside à la volupté, l'autre au sentiment.

L'un flétrit la fleur du plaisir
Aussitôt qu'elle vient d'éclore;
C'est lui qui jadis fit vieillir
Tithon dans les bras de l'Aurore.
L'autre inspire ce feu divin

[1] Ils appelaient l'Amour vertueux, *Éros*; et celui qui lui est opposé, *Antéros*. On le croit fils de Mars et de Vénus.

Que vous allumez dans mon sein,
Cette flamme pure et sublime
Que la vertu nourrit d'estime.
Dévoré de sa sainte ardeur,
Ma bouche, en soupirant, l'exhale.
Du feu sacré l'autel est dans mon cœur,
Et vous en êtes la vestale.

Quant à la naissance de l'Amour, elle a donné lieu à plus d'erreurs et de systèmes que son caractère et tous ses attributs.

Aristophane raconte que la Nuit, fécondée par Zéphyre, pondit un œuf qu'elle couva sous ses ailes noires, et d'où sortit Cupidon.

Platon rapporte qu'au banquet céleste que donnèrent les dieux pour célébrer la naissance de Vénus, Porus, dieu de l'abondance, s'étant enivré de nectar, rencontra dans les jardins de Jupiter Pénia, déesse de la pauvreté, qui était venue pour recueillir les restes du repas; qu'il la rendit mère de Cupidon, et que Vénus adopta cet enfant.

Sapho le fait fils du Ciel et de la Terre; Alcée, de la Discorde et de l'Air; plusieurs, de Zéphyre et de Flore. Enfin il n'y a point de financier parvenu sur l'origine duquel on puisse citer autant de variantes. Quelques profanes ont même osé avancer que l'Amour n'était ni dieu, ni roi. Si cette erreur s'était accréditée, vous l'auriez dissipée de nos jours;

Depuis qu'en votre sein le dieu d'Amour repose,
Il eût repris son sceptre et sa divinité.
Vos yeux, d'un seul regard, à l'incrédulité
    Auraient prouvé sa royauté;
    Vos vertus, son apothéose.



LETTRE XXXVIII.

HÉBÉ ET L'AMOUR.

S'il existe des caprices aimables, ce sont assurément les caprices de l'Amour.

Il est aimable quand il pleure,
Il est aimable quand il rit.
On le rappelle quand il fuit,
On l'adore quand il demeure.
C'est le plus aimable boudeur
Qui soit de Paris à Cythère;
C'est le plus aimable imposteur
Qui soit né pour tromper la terre;
Il fait vingt sermens aujourd'hui,
Et demain il les désavoue:
On sait qu'il blesse quand il joue,
Et l'on veut jouer avec lui.

Je vais, Émilie, vous citer un trait qui vous prouvera que ces jeux ne sont pas toujours des jeux d'enfans. Il était encore très jeune lorsqu'il fit, avec Hébé sa compagne, le voyage de Paphos, où Vénus

avait un temple célèbre. Là, après avoir étudié les arts et les sciences,

Ce dieu malin, qui sans cesse varie
Ses goûts légers, ses plaisirs, ses travaux,
Conçut un jour la docte fantaisie
De professer, au milieu de Paphos,
Les élémens de la géographie.

Dans ce dessein, lui-même il façonna
D'un marbre blanc la surface arrondie,
Et d'un bleu tendre avec art dessina
Sur ses contours la Grèce, l'Italie,
Londres, Paris, Cythère, *et cætera*.

La jeune Hébé, qui toujours le seconde,
Dans ses projets grandement l'assista,
En se chargeant de la machine ronde :
Aux écoliers que l'Amour enseignait
En tous les sens Hébé la retournait,
Pour leur montrer les quatre coins du monde.

Mais la déesse à la fin se lassant
De ce travail, Cupidon, pour bien faire,
Avec adresse, ayant coupé sa sphère
Par l'équateur, la fendit justement
En deux moitiés, par quoi les antipodes,
Mis de niveau, furent moins incommodes
A transporter. L'Amour, de çà, de là,
Contre le sein d'Hébé les accoupla.

Or de l'Amour la gentille écolière,
Flore, un beau jour, ayant touché, dit-on,
Du bout du doigt les pôles de la terre,
Chaque toucher fit éclore un bouton :
Bouton naissant de rose printanière
Ne brille pas d'un plus beau coloris
Que ce bouton éclos du sein des lis.
A s'en parer Hébé fut la première ;
L'Amour lui-même en parut enchanté.
La mode en vint ; chaque divinité
Modestement promenait à la ronde,
Sous un tissu gonflé par le zéphir,
Les deux boutons prêts à s'épanouir,
Qui couronnaient sa double mappemonde.
Chez les humains cette mode passa
Rapidement ; et l'adroite Nature
Pour le beau sexe avec art imita
Des déités la nouvelle parure,
Comme elle avait, à quelque temps de là,
De Cythérée imité la ceinture.
Mais ces trésors, qui sont d'un si grand prix
Dans la saison du règne de Cypris,
Sont dédaignés par l'austère vieillesse.
Dans l'âge mûr, nous voyons nos mamans
Laisser tomber ces frêles ornemens
Qu'avec tant d'art éleva leur jeunesse,
Jouets légers de l'Amour et du Temps,
Que la Sagesse abandonne aux enfans.

Je conviens, Émilie, que ce trait d'invention,

dont les imitations ont été si multipliées, n'est point consigné dans l'histoire de l'antiquité ; mais il nous est parvenu par la tradition, dont le rapport, depuis tant de siècles, est appuyé sur une expérience aussi heureuse que constante. Je vous engage donc à le croire, d'autant que vous êtes moins que personne en état de le contester;

Car, si vous osiez démentir
La vérité de ce système,
Vous pourriez, je crois, nous fournir
Double argument contre vous-même.



LETTRE XXXIX.

SÉMÉLÉ, ARIANE.

Vénus depuis long-temps cherchait l'occasion de réconcilier son fils avec Jupiter, lorsque enfin le Destin la lui présenta : ce furent les noces de Thétis et de Pélée, où toute la cour céleste fut invitée, excepté la Discorde.

Vénus, profitant de la circonstance, alla trouver Thétis, et lui dit : « Mon fils, en naissant, a été » proscrit par Jupiter; vous pouvez tout aujour- » d'hui; obtenez sa grâce, et comptez sur sa re- » connaissance.

» Il sèmera de fleurs votre heureux hyménée;
» Il abrègera la journée,
» Alongera la nuit; et l'on verra l'Amour
» Faire un mariage à la cour. »

Thétis promit son intercession à Vénus, qui, pour la seconder, alla solliciter l'appui de Junon.

« Présentez mon fils, lui dit-elle;
» Obtenez son pardon : pour prix de ce bienfait,

» A votre époux il doit lancer un trait
» Qui le rendra huit jours fidèle. »

Junon, tentée d'un pareil phénomène, promit à Vénus de l'aider de tout son crédit.

L'Olympe étant donc assemblé, l'Amour, tenant Thétis par la main, parut dans le temple de l'Hyménée. Il portait sur sa figure cette candeur enfantine et ce regard ingénu qui ne manquent jamais les cœurs. Il sourit, et fut aimé. L'Hymen voulut lier connaissance avec cet aimable étranger, et lui proposa même une association, mais leur commerce souffrit beaucoup de l'opposition de leurs caractères : l'un est de feu, l'autre de glace. Aussi les amans tremblent-ils avec raison de les voir réunis. En effet,

Il est naturel, ce me semble,
Que l'Hymen de l'Amour attiédisse l'ardeur.
Du chaud, du froid, unis ensemble,
Que résulte-t-il? la tiédeur.

Quoi qu'il en soit, Junon et Thétis présentèrent l'Amour à Jupiter, qui lui accorda sa grâce. L'enfant vola sur ses genoux, et le caressa : mais on sait que ses caresses sont des blessures. Toutes les déesses furent blessées presque en même temps. Les propos, les regards s'animèrent ; et les yeux de Bacchus ayant rencontré ceux de Cypris, ne se baissèrent plus.

Ce dieu, long-temps en butte au courroux de Junon, venait enfin de se réconcilier avec elle, et paraissait pour la première fois au banquet céleste. Outre ses qualités réelles, il avait pour les déesses le plus grand de tous les mérites, celui de la nouveauté. La curiosité l'assiégeait. Vous devinez qu'il fut interrogé; vous devinez aussi qu'il fallut répondre;

Car du sexe discret dont nous suivons la loi
Tel est l'amour pour le silence,
Que, quand il interroge un muet de naissance,
Il faut ou qu'il réponde, ou qu'il dise pourquoi.

Bacchus répondit donc en ces termes: « Vous » savez, déesses, que je dois le jour à Sémélé, fille » de Cadmus, frère d'Europe, qui a donné son » nom à la plus belle partie de l'univers. Ma mère » entrait dans cet âge où la laideur même brille » des charmes du printemps: jugez de quel éclat » devait briller sa beauté. Jupiter lui-même en fut » ébloui, et de ses yeux le trait passa dans son » cœur. Soudain il prend la taille et la figure d'un » adolescent. Il paraît, il est aimé. Long-temps la » pudeur de Sémélé résiste à l'Amour; mais enfin » elle cède à la vanité. Son amant, repoussé de ses » bras, lui déclare qu'il est le souverain des dieux. » A ces mots, un regard le rappelle, et Sémélé » devient mère.

» J'ignore, ô Junon! qui put vous instruire de ce » mystérieux larcin; mais la vengeance en fut ter- » rible. Vous vîntes trouver ma mère sous les traits » de Béroé, sa nourrice; et, lui donnant un baiser » féminin, vous lui dîtes en confidence :

» Ma belle enfant, qu'as-tu fait de tes roses?
» Je ne te vois que des lis aujourd'hui.
» Qui peut avoir flétri tes lèvres demi-closes?...
» Le petit scélérat!... Je gage que c'est lui!

» — Eh! qui donc? reprit ma mère en rougis- » sant.

» — Qui? cet adolescent, dont les yeux, le sourire,
» Les propos, en deux jours, poussent un cœur à bout.
» Je ne veux rien savoir; mais, si tu me dis tout,
» Je te promets de ne rien dire.

» — Je n'ai rien à vous confier, répliqua Sémélé, » puisqu'il n'y a rien.

» — Rien?... Regarde-moi donc... Quels regards abattus!
» Rien?... Mon enfant, j'ai là-dessus
» Une science trop certaine.
» J'ai passé par là... Mais... ta robe ferme à peine,
» Et ta ceinture ne joint plus!

» A ces mots, ma mère ne répondit que par des » larmes, et tomba dans les bras de la fausse Béroé, » qui, feignant de la consoler, s'écriait :

» Ne pleure pas, ma pauvre fille!
» On est jeune, on est faible... Eh! ne sais-je pas bien
» Ce qu'il en coûte alors? Oh! le petit vaurien!
» Si je connaissais sa famille!...
» — Vous la respecteriez. — Vraiment ce suborneur,
» Ce scélérat, ce fourbe insigne,
» T'aura fait encor trop d'honneur;
» Tu verras qu'il descend au moins en droite ligne
» De Saturne. — Il est vrai. — Quoi! ce jeune inconnu?
» — C'est Jupiter. — Et tu l'as cru?
» Va, les dieux gagnent trop à l'être,
» Pour dédaigner de le paraître.
» Qui te l'a dit enfin?... — Lui-même. — L'imposteur!
» Abuser ainsi la candeur!
» Un Jupiter sans barbe! — Hélas! reprit ma mère,
» Si ce n'est le dieu du tonnerre,
» C'est au moins le dieu du bonheur.

» — Eh bien! ajouta la perfide nourrice, pour » te prouver sa divinité, qu'il paraisse devant toi » dans l'éclat de toute sa puissance! Cette pro- » position flatta la vanité de Sémélé; elle pressa » son amant d'y condescendre. En vain celui-ci lui » représenta qu'il y allait pour elle de la vie; elle » lui répondit :

» Si, par l'éclat brûlant de ta gloire suprême,
» Ce faible corps est dévoré;
» Si je meurs enfin, je mourrai
» Dans les bras de celui que j'aime.

» Jupiter, trop tendre pour résister à ses désirs, » parut dans un nuage de lumière, tenant d'une » main le sceptre, et de l'autre la foudre. Sémélé, » ivre de gloire et d'amour, lui tendit les bras, et » se précipita dans les siens ; mais ses lèvres tou- » chaient à peine les lèvres de son amant, que déjà » la foudre l'avait consumée. Son âme, en gémis- » sant, s'envola dans l'Élysée. Junon sourit ; et Ju- » piter, versant des larmes, me recueillit parmi les » cendres de ma mère, et me mit dans sa cuisse, » où il me porta jusqu'au terme de ma nais- » sance. Alors Mercure me confia secrètement aux » nymphes de la montagne de Nysa, en leur di- » sant :

» Élevez cet enfant à l'ombre du mystère,
» Il était orphelin avant de voir le jour.
» Que son enfance vous soit chère :
» Et dans le sein de votre amour
» Puisse-t-il oublier qu'il a perdu sa mère !

» Je la retrouvai en effet près de ces fidèles » nourrices, qui, en récompense de leurs soins, » brillent maintenant au milieu des astres, sous le » nom des *Hyades*.

» Quand je sortis de leurs bras, le bon Silène » devint mon précepteur. Il était toujours monté » sur son âne, et c'est à lui que je dois mes pre- » mières leçons d'équitation.

» Son caractère était la bonhomie;
» Il buvait sec, mais il avait le vin
» Joyeux et tendre; il eût, le verre en main,
» Fait rire en chœur toute une académie.
» Auprès de lui, jamais le noir chagrin
» N'osa rider le front de la Folie.
» Si la Bacchante avec un ris malin,
» Dans un repas le barbouillait de lie,
» Il se prêtait à la plaisanterie,
» Et se vengeait par un tendre larcin
» Qu'il n'allait pas raconter à sa mie.
» Nymphes, bergers, dryades et sylvains,
» De ses chansons répétant les refrains,
» L'environnaient de leur bruyante orgie,
» Et promenaient le meilleur des humains
» Sur le meilleur des coursiers d'Arcadie.

» Formé par les leçons d'un si bon maître, je » résolus, dès ma jeunesse, de marcher sur les » traces des héros, et de surpasser la gloire des » plus illustres conquérans. Mais les idées de con- » quêtes que Silène m'avait données n'avaient rien » de sanguinaire. Je voulais faire des heureux, et » non pas des esclaves; et les peuples échappés à » ma puissance devaient envier le sort des vaincus.

» Mon plan étant ainsi conçu, je partis à la tête » d'une armée innombrable.

» Les dryades, le thyrse en main,
» Ouvraient la marche. Au lieu de machines de guerre,

» Les sylvains roulaient sur la terre
» Des milliers de tonneaux de vin.
» La Folie et l'Amour, couronnés de raisin,
» Remplaçaient parmi nous la Fureur et la Gloire;
» Et quand l'armée, au son du tambourin,
» Faisait halte, c'était pour boire.

» J'étais monté sur un char traîné par deux » tigres; un thyrse me servait de sceptre, et le » pampre formait mon diadème. Bientôt la Re- » nommée annonça aux peuples de l'Inde qu'un fils » de Jupiter s'avançait pour les conquérir. Ces » peuples, me croyant héritier de la foudre, s'en- » fuirent à mon approche; mais, revenus de leur » première terreur, ils accoururent en foule au-de- » vant de leur nouveau maître. Alors, au lieu d'exi- » ger d'eux des tributs et des otages, je leur dis :

» Ensemencez ce champ fertile, mais inculte,
» Plantez ces jeunes ceps le long de ces coteaux :
» Dans ces rians vallons rassemblez vos troupeaux :
» Voilà mes lois, voilà mon culte.
» Je n'exerce point les horreurs
» Du dieu de Thrace et de Bellone.
» Soyez libres; je veux n'enchaîner que les cœurs.
» A vos princes soumis je laisse la couronne;
» Mais à condition que de votre bonheur
» Ils me rendront un pur hommage.
» Je ne veux de mes droits que votre amour pour gage.
» Allez, soumettez-vous, et buvez au vainqueur. »

» En peu de temps tous les peuples voisins su» birent mes lois ; toutes les villes m'ouvrirent » leurs portes, et je comptai mes jours par mes » victoires. Enfin, ayant achevé la conquête de » l'Arcadie, de la Syrie, et des autres provinces de » l'Inde, je quittai mes nouveaux sujets en leur » disant :

» Je confie à vos soins tout ce que j'ai soumis,
» D'autres vainqueurs feront garder leurs diadèmes.
» Je n'ai conquis que des amis,
» Et les cœurs se gardent eux-mêmes.

» Je revins alors triomphant, et traversai toutes » ces belles contrées, où je rencontrais à chaque » pas les paisibles monumens de mes victoires. Je » voyais les moissons dorer les champs fertiles, les » troupeaux bondir dans les vallées, les arbres et » la vigne couronner les coteaux de fruits et de » verdure ; et, comparant ces campagnes à celles » où tant de héros ont acquis une gloire si cruelle, » je me disais avec une joie secrète :

» Je n'ai point abreuvé ces plaines
» Du sang de mes nouveaux sujets ;
» Elles n'ont vu briller que le fer de Cérès :
» Et mon nectar lui seul a rougi leurs fontaines.

» Enfin je m'embarquai, emportant les regrets » et l'amour des peuples que j'avais conquis. Mes

» vaisseaux étaient couronnés de pampres verts.
» La vigne s'entrelaçait autour des mâts et des cor-
» dages, et nous présentait ses grappes vermeilles.
» Les matelots en exprimaient le nectar, et chan-
» taient le plaisir de la vendange. Les nymphes
» d'Amphitrite, attirées par leurs chants, environ-
» naient nos vaisseaux; elles élevaient au-dessus
» des flots leur sein de lis et leurs bras plus blancs
» que la neige. Les Zéphyrs, battant des ailes, ca-
» ressaient les trésors de ces nymphes, et leurs
» douces haleines nous faisaient voguer paisible-
» ment sur les plaines liquides.

» Bientôt nous aperçûmes l'île de Naxos comme
» un nuage sur l'horizon. Peu à peu ces rochers
» nous parurent sortir du sein des eaux. Les ar-
» bres antiques qui la couronnent semblaient éle-
» ver leurs têtes majestueuses à mesure que nous
» approchions de ces rivages. Je résolus de m'arrê-
» ter dans cette île : je la trouvai déserte, mais je
» ne sais quel charme secret m'inspirait sa soli-
» tude. Une voix intérieure semblait me dire :

» Sur les traces de la victoire
» Qui t'a conduit jusqu'à ce jour,
» Ton cœur n'a connu que la gloire;
» Ici tu connaîtras l'amour.

» Attiré par cette douce rêverie, je m'égarai seul
» dans ce désert enchanté. Je croyais entendre l'é-

» cho soupirer. Plus j'avançais, plus ses accens de- » venaient tendres et plaintifs. Enfin j'arrivai près » d'un rocher au pied duquel la mer brisait ses » vagues blanchissantes. Les flancs du rocher en- » tr'ouverts présentaient une grotte dont l'entrée » était ombragée par de noirs cyprès. Du fond de » cet antre sauvage sortait une voix touchante qui » prononçait ces tristes paroles.

» Cruel! pourquoi m'avoir trahie?
» Je t'aimais de si bonne foi!
» J'ai tout sacrifié pour toi,
» Et c'est toi qui me sacrifie!
» Tu m'as condamnée à la mort!
» Je te déplais : je suis coupable!...
» Hélas! s'il suffisait d'aimer pour être aimable,
» Ingrat, je te plairais encor.

» Si la douleur flétrit mes charmes,
» C'est toi qui causes ma douleur;
» Mon teint reprendrait sa fraîcheur,
» Si ta main essuyait mes larmes.
» Mais tu fuis et j'attends la mort.
» Je te déplais : je suis coupable!...
» Hélas! s'il suffisait d'aimer pour être aimable,
» Ingrat, je te plairais encor.

» Du moins, à mon heure dernière,
» S'il m'était permis de te voir!
» Si je mourais avec l'espoir

» Que tu fermerais ma paupière!
» Mais je suis seule avec la mort.
» Je te déplais : je suis coupable!...
» Hélas! s'il suffisait d'aimer pour être aimable,
» Ingrat, je te plairais encor.

» Adieu! ton amante abusée,
» Mais trop faible pour te haïr,
» T'adresse son dernier soupir
» Avec sa dernière pensée.
» Je vole au-devant de la mort.
» Je te déplais : je suis coupable!...
» Hélas! s'il m'eût suffi d'aimer pour être aimable,
» Ingrat, je te plairais encor.

» A ces mots, le teint pâle, les cheveux épars, » une femme sort de la grotte et s'élance vers les » flots; mais, plus prompt que la foudre, je me » précipite à sa rencontre, et la retiens dans mes » bras. La douleur l'avait abattue, l'effroi la sai- » sit, elle pousse un cri perçant, me regarde, et » tombe évanouie. Je ne vous dirai pas qu'elle était » intéressante; elle pleurait. En essuyant ses lar- » mes, je sentais couler les miennes, et je m'eni- » vrais d'une amère volupté. Enfin elle ouvrit des » yeux languissans, et, me jetant un regard tendre » et douloureux, elle me dit :

» Ah! si mon sort vous intéresse,
» Si vous savez combien l'amour nous fait souffrir,

» Lorsque d'un cœur trop faible il trahit la tendresse,
» Par pitié, laissez-moi mourir!

» Les accens de cette voix portèrent dans tous » mes sens un charme inexprimable. Mon cœur » palpitait contre celui de cette infortunée; et mes » bras, en la soutenant, tremblaient sous ce doux » fardeau... »

A ces mots, Vénus, avec un sourire de dépit, s'écria :

« Le moment est critique! et je vois votre cœur,
» Mon cher Bacchus, tomber en défaillance;
» Hébé, notre aimable vainqueur
» A besoin de votre assistance. »

Hébé approche en rougissant, et, les yeux baissés, verse le nectar à la ronde. Bacchus, distrait, lui présente sa coupe, la regarde, soupire, et suspend son récit.

Ainsi de vos rigueurs me plaignant quelquefois
Quand je suis prêt à vous confondre,
Vers la fin du dessert, au lieu de me répondre,
Vous me versez ce joli vin d'Arbois
Que vous trouvez si bon (soit dit par parenthèse).
Alors, abandonnant ma thèse,
Je me tais, vous riez; nous trinquons, et je bois.



LETTRE XL.

NISUS ET SCYLLA, THÉSÉE.

La jalousie est une étrange chose !
Si je parle à Doris de mes jeunes amours,
Elle rougit. Soudain j'en devine la cause,
Et veux me taire. « Allons, monsieur, parlez toujours,
» Dit-elle. — Mais enfin, Madame,
» Mon récit vous déplaît.—En quoi?—Vous vous troublez,
» Vous pâlissez.—Eh bien! oui, tu me perces l'âme,
» Perfide!—Je me tais.—Non, ce n'est rien... Parlez. »

Ce fut à peu près sur ce ton que Vénus, se mordant les lèvres, dit à Bacchus : « Eh bien, que faisons-nous de notre aimable inconnue? » Bacchus reprit ainsi :

« Nous étions assis sur le rivage. Sa tête penchée posait sur ma poitrine, et ses yeux, abattus de langueur, se levaient douloureusement vers les miens. Après un long silence, je lui dis en soupirant :

» Votre cœur est blessé, mais on peut le guérir.
Essayez quelque temps, c'est moi qui vous en prie,

Et je consens à vous laisser mourir,
Si je ne puis vous faire aimer la vie.

» O vous, répondit-elle, vous qui prenez à mon sort un intérêt si tendre, que diriez-vous d'un homme sauvé par son amante d'une mort affreuse et inévitable, puis emmené par elle dans une île déserte, asile de leur sûreté et de leur tendresse, qui, se voyant sacrifier l'honneur, la fortune et l'auguste rang de sa bienfaitrice, saisirait l'instant où elle reposerait près de lui, sur la foi de l'Amour et de l'Hyménée, pour s'enfuir sur ce même vaisseau qu'elle avait préparé pour le sauver, et l'abandonnerait dans ce désert, seule avec son désespoir? — Le perfide! m'écriais-je, l'infortuné!... — Eh bien! reprit-elle, le perfide, c'est Thésée; l'infortunée, c'est Ariane. Vous voyez la fille du sage roi Minos, qui dicte des lois à la Crète. Hélas! mon malheur tient à un enchaînement bien étrange de cruautés et de perfidies!

» Androgée, mon frère, ayant remporté le prix de la lutte sur les habitans d'Athènes et de Mégare, les lâches l'assassinèrent pour se venger de sa gloire. A cette nouvelle, Minos, désespéré, part à la tête de son armée, porte chez les assassins de son fils le ravage et la mort, et va former le siége de Mégare. Vous savez qu'Apollon en avait bâti les murailles, sur lesquelles, durant ses travaux, ce dieu laissait quelquefois reposer sa lyre. Les pierres en

avaient contracté l'harmonie; et, dès qu'on les touchait, elles rendaient un son mélodieux. Scylla, fille de Nisus, roi de Mégare, prenait plaisir à entendre ces divins accords; et, durant le siége même de la ville, elle se rendait souvent sur les murailles. Ce fut de là qu'elle aperçut dans la plaine le roi Minos à la tête de ses guerriers. Mon père avait la sagesse des dieux; il en avait aussi la taille et les traits. Scylla sentit naître à sa vue une passion indomptable, à laquelle elle sacrifia tous les sentimens de l'honneur et de la nature. Le sort de la ville assiégée dépendait d'un cheveu couleur de pourpre que Nisus avait au sommet de la tête; Scylla le lui coupa durant son sommeil, et le porta, triomphante, à Minos, comme un gage de sa tendresse. Mais mon père, indigné de cette trahison, abandonna la fille de Nisus à sa honte et à ses remords. On dit qu'après la prise de Mégare elle fut changée en alouette, et Nisus en épervier. Sous cette forme nouvelle il poursuit encore la perfide qui l'a trahi.

» Cependant Athènes, craignant le sort de Mégare, demanda la paix. Mon père la lui accorda; mais ce fut à une condition bien cruelle, dont les dieux semblent punir aujourd'hui sa malheureuse Ariane. Il exigea que, durant neuf années consécutives, les Athéniens lui envoyassent annuellement sept jeunes garçons et autant de jeunes filles pour être

dévorés par le Minotaure, qui habitait le labyrinthe.

» Cet édifice immense, chef-d'œuvre de l'ingénieux Dédale, contenait une infinité de circuits ménagés avec une adresse perfide;

» Hélas! il ressemblait au cœur de l'infidèle,
Dont l'innocence ignore les détours.
Sans le savoir, on s'engageait comme elle;
On se perdait, comme elle, pour toujours.

Au fond de cette fatale retraite habitait le Minotaure. Ce monstre, moitié homme, moitié taureau, dévorait les infortunés que Minos enfermait dans le labyrinthe.

» Déjà, pour la troisième fois, les Athéniens nous envoyaient leur fatal tribut. Assise près du port, je considérais en silence leur vaisseau couvert de deuil, qui approchait lentement du rivage. Il aborde enfin, et j'en vois descendre les tristes victimes. Les jeunes filles marchaient les premières, le front pâle, les yeux baissés. Elles ne pleuraient plus; leurs larmes s'étaient épuisées dans les derniers embrassemens de leurs mères. Après elles marchaient les jeunes captifs, les mains chargées de fers et la tête abattue. Un seul osait lever les yeux, et son regard noble et fier paraissait défier la fortune. Il semble que l'âme des héros se communique à tout ce qui les environne. A la vue de celui-ci je me sentis élever au-dessus de moi-même, et je ré-

solus de le secourir. Je saisis l'instant où, sans être entendue, je pouvais lui parler; et, avec une surprise mêlée de mille autres sentimens, je reconnus dans cet infortuné le jeune et illustre Thésée, fils d'Égée, roi d'Athènes. J'appris avec admiration que, malgré sa famille, il avait voulu être du nombre des victimes destinées au Minotaure, afin de tuer le monstre, ou de périr avec ses concitoyens. Son courage, sa jeunesse, ses exploits déjà célèbres, l'illustre sang de Pélops, dont il était issu par sa mère, tout m'inspira pour lui un intérêt... trop tendre peut-être. Je lui promis de le sauver, même au péril de mes jours; et il me jura, s'il était vainqueur, d'unir son sort au mien. Hélas!

» Je croyais qu'un héros disait la vérité,
Qu'il ne s'abaissait point à tromper son amie;
Et qu'amour, gloire et loyauté
Allaient toujours de compagnie.

» Dès ce moment, regardant Thésée comme mon époux, je l'armai de ma main pour combattre le monstre. Je lui fis tenir le bout d'un fil dont je retins moi-même l'autre bout, afin de le guider dans les détours du labyrinthe. Je l'y vis entrer à la tête de ses compagnons. On eût dit qu'ils descendaient tous au tombeau. Thésée seul semblait marcher à la victoire.

» Tremblante à la porte du labyrinthe, je suivais

de loin le bruit de ses pas et le mouvement du fil qui les guidait. Bientôt j'entends les hurlemens du Minotaure. Je frémis! le fil s'agitait dans mes mains, et m'indiquait tous les mouvemens de Thésée. Je le sentais combattre, reculer, se détourner, poursuivre. Tout-à-coup le bruit cesse, et le fil reste immobile! Thésée était-il vainqueur ou vaincu? Quelle alternative!... Peu à peu je crois sentir un mouvement imperceptible. Je crois entendre des cris dans le lointain... si c'était une illusion!... J'espère, je tremble, je frissonne, je palpite... mon sang brûle et se glace. J'écoute encore... c'est lui!... J'entends: j'entends des cris... mais sont-ce les cris de la joie ou du désespoir? mon cœur ne leur prête-t-il pas les accens qu'il désire? Non; le bruit approche... ce sont les chants de la victoire! Le fil s'agite de nouveau, je sens le retour de mon époux, j'entends ses pas, je l'entrevois; il est vainqueur, il me tend les bras, il vole, il est dans les miens.

» Ces momens-là n'ont ni soupirs ni larmes:
On jouit trop pour bien jouir.
Je ne vous peindrai pas leur ivresse, leurs charmes;
Mais puissiez-vous un jour aimer et les sentir!

» Thésée, les yeux tendrement fixés sur les miens, et environné des victimes qu'il avait délivrées des fureurs du Minotaure, semblait me rendre hommage de leur reconnaissance. La tête énorme du

monstre étendu à nos pieds vomissait des flots d'un sang noir, et les compagnons de Thésée la considéraient encore avec terreur. En ce moment, feignant de vouloir dérober le vainqueur à leurs empressemens, je le conduis, par des chemins détournés, sur le rivage de la mer. Un vaisseau préparé par mes ordres nous attendait. Il nous reçoit, et les vents nous conduisent vers cette île fatale. Sa solitude, les ruisseaux qui l'arrosent, la verdure et les fleurs qui la couronnent, tout nous y présentait une digne retraite de vrais amans.

» Là j'espérais couler mes jours.
J'y devais être épouse et mère;
Là mon cœur, fixé pour toujours,
Devait partager ses amours
Entre mes enfans et leur père.
Je me forgeais une chimère
De tendresse et de volupté.
Ah! d'une illusion si chère
Quand le charme nous est ôté,
Que la vérité semble amère!

» Sur la mousse qui tapisse cette grotte, je m'étais endormie près de Thésée.

» En me livrant aux douceurs du sommeil,
J'espérais que l'Amour, qui fermait ma paupière,
Avec le dieu de la lumière,
Viendrait le lendemain sourire à mon réveil.

Vain espoir! Je m'éveille; mes yeux, encore chargés de pavots, se tournent du côté de mon époux; mes bras s'étendent vers lui, et ma bouche cherche la sienne... Il avait disparu! Je l'appelle, mais en vain. Alarmée et tremblante, je sors de la grotte, je parcours les bois, je gravis les rochers, je franchis les précipices, je demande mon époux à tout ce que je vois. Écho seule me répond en gémissant. Enfin, accablée de douleur et de lassitude, je me traînais lentement vers le rivage en répétant le nom de Thésée, quand tout-à-coup, promenant mes regards sur le lointain des flots, je vis fuir ce même vaisseau sur lequel je l'avais sauvé, le perfide!... Le reste, vous l'avez vu.

» A ces mots, continua Bacchus, Ariane versa de nouveaux pleurs...—Que vous essuyâtes, reprit Vénus.

»—Vous l'avez dit.—Mais, pour guérir son cœur,
Le vôtre proposait un remède, seigneur;
Sans doute la malade usa de ce régime?
Et l'Hymen en rendit l'usage légitime.

»—En épousant Ariane, je lui ceignis cette couronne immortelle, chef-d'œuvre de Vulcain, qui brille parmi les astres [1], depuis que la Parque m'a ravi mon épouse. Hélas! il ne lui manquait que l'immortalité [2].

[1] La couronne d'Ariane fut changée en constellation.

[2] La fable de Bacchus est l'une des plus riches en allégo-

» Pardonnez-moi si je soupire.
Nous fûmes soixante ans amans. Vous jugez bien
Que je lui fus fidèle. — Oh! cela va sans dire...
— Aussi je ne vous en dis rien.
Vous conviendrez pourtant que les amours finissent.
Mais l'amitié les suit. — De loin.

ries du polythéisme. Élevé par un vieux biberon, ce dieu devient conquérant dès qu'il connaît sa puissance. Il marche vers l'Asie; il la soumet, non par les armes, mais en roulant des tonneaux sur son territoire conquis... Bacchus n'impose point des tributs aux peuples vaincus, il les condamne à boire; ses lauriers ce sont des pampres... Cette prétendue conquête d'un fils de Jupiter ne fut évidemment, dans la pensée des poètes, que celle du vin... On conçoit les séductions que dut exercer un tel conquérant: ses nouveaux sujets buvaient et se trouvaient plus heureux; ils buvaient, et l'amour leur semblait plus suave; ils buvaient, et leurs soucis divers étaient dissipés. Bacchus, ou plutôt le vin, débarque à Naxos; Ariane y pleure l'abandon de Thesée; le dieu la console... Nouvelle allégorie exprimant que le désespoir même de l'amour ne résiste point aux charmes du vin, et que dans son ivresse se noie promptement la douleur des amans. Il n'y a pas jusqu'à l'inclination de Vénus pour le fils de Sémélé qui ne soit allégorique: la beauté n'ignore point que le vin est le plus puissant de ses auxiliaires, lorsqu'on en use avec la mesure que prescrit Épicure. La défaite d'Érigone complète le sens très clair de la fiction de Bacchus: cette fille d'Icarius avait de la pudeur; elle fuyait le vainqueur de l'Asie; il s'offre à elle sous la forme d'une grappe vermeille; Érigone succombe... Voilà donc la sagesse vaincue par le vin.

(*Note de l'éditeur*)

Ainsi que les amours, les amitiés vieillissent.
— Oui; mais le cœur ne vieillit point. »

A ces mots, la dispute s'échauffa. Les dieux et les déesses prirent parti, les uns pour Cypris, les autres pour Bacchus. J'aurais été pour celui-ci; car je crois, et j'offre, Émilie, d'en faire avec vous l'épreuve,

Je crois que deux tendres amans,
Après avoir cueilli des roses au printemps,
Moissonné dans l'été, vendangé sous Pomone,
Savourent l'amitié, dans l'hiver de leurs ans,
Comme un excellent fruit conservé de l'automne.



LETTRE XLI.

ÉRIGONE, ICARIUS.

On vous a souvent prévenue, Émilie, contre la fidélité des maris.

On vous a dit cent fois, et je vous le répète,
Qu'au grand étonnement de la société,
    Un mari fidèle est cité
Comme l'on citerait une femme discrète.

L'assertion paraît forte, et cependant elle est vraie, non pas absolument dans la classe mitoyenne.

    J'y connais quelques bonnes âmes,
  Qui, conservant les mœurs de l'âge d'or,
    Dans Paris affichent encor
    La sottise d'aimer leurs femmes;
Et qui, d'un chaste hymen respectant le saint nœud,
    Près d'une épouse tendre et sage,
    Trouvent l'amour dans leur ménage,
    Et le bonheur au coin du feu.

Vous concevez bien, Émilie, que cette félicité bourgeoise n'est pas faite pour les demi-dieux.

Une épouse est chez eux meuble de compagnie :
Cela fait les honneurs ; cela sert de maintien
Dans les jours de cérémonie.
Elle est aimable, jeune et riche ; c'est fort bien ;
Aussi l'estime-t-on. L'estime est un lien
Décent, simple, commode, aux époux convenable.
D'un autre sentiment si l'on était capable,
Ce serait s'afficher : l'usage le défend.
L'Amour permet qu'on soit enfant ;
L'Hymen veut qu'on soit raisonnable.

Je vais, Émilie, vous donner une idée de cette fidélité du haut style par l'exemple de Bacchus.

L'époux d'Ariane, qui s'absentait souvent pour voyager, ayant été accueilli chez Icarius, y séjourna quelque temps, moins pour enseigner à son hôte l'art de cultiver la vigne que pour cultiver lui-même l'amitié de sa fille Érigone. Érigone avait quinze ans.

Son jeune cœur, entretenu
Dans une ignorance profonde,
N'ayant jamais connu le monde,
Connaissait encor la vertu.

Aussi Bacchus trouva-t-il de grands obstacles à ses projets. En vain il employait près d'elle tous les lieux communs de la galanterie : Érigone refusait ou de les écouter ou de les entendre. Enfin le dieu, après avoir long-temps étudié cette place inexpu-

gnable, découvrit un côté faible. Il s'aperçut qu'Érigone aimait beaucoup le raisin, et qu'elle allait chaque soir à la vigne de son père pour en manger furtivement. Alors, sûr de sa victoire, il vole à la vigne d'Icarius, se place sur le sentier par lequel arrivait Érigone, et prend la forme d'une grappe vermeille qui pendait à un jeune cep. Quelque adroite que fût cette métamorphose,

J'aimerais mieux accepter un congé,
Que d'employer un pareil stratagème;
Il est triste d'être obligé
De cesser d'être soi pour plaire à ce qu'on aime.

Cependant la grappe attendait Érigone. Elle arrive, l'entrevoit dans le crépuscule, pousse un cri de joie, et la cueille. Mais à peine en a-t-elle mangé les premiers grains, qu'une ivresse inconnue s'empare de ses sens. Sa poitrine se gonfle et s'agite, son œil se trouble, sa bouche ardente caresse la grappe fatale, la presse et la dévore. « Dieux ! s'écrie-t-elle, quel brûlant nectar! je meurs empoisonnée!... » A ces mots, Bacchus reprenant sa première forme : « Rassurez-vous, lui dit-il, ce poison n'est pas mortel. Aimez-moi, je vous guérirai. » Alors, Érigone, baissant les yeux, rougit, soupira, et abandonna sa main; mais j'ignore si ce fut au médecin ou à l'empoisonneur.

Cependant le temps de la vendange arrivait.

Icarius y avait invité les pasteurs du territoire d'Athènes. Le nectar coulait des grappes vermeilles, au son de leurs musettes et de leurs voix. Icarius, pour les rafraîchir, leur présenta les prémices du jus de la treille. Mais malheureusement les musiciens de ce temps-là n'ayant ni la capacité ni le sang-froid des nôtres, le nectar nouveau fit fermenter leurs têtes athéniennes; et, comme ils avaient le vin mauvais, ils tuèrent Icarius, et le jetèrent dans un puits.

A peine ce crime eut-il été commis, que les épouses des meurtriers furent saisies d'un transport de fureur et de rage que rien ne put calmer. L'oracle consulté ordonna, pour expier le crime de leurs époux, que l'on instituât des fêtes en l'honneur d'Icarius. Ces fêtes furent nommées *les jeux Icariens.* On les célébrait en se balançant sur une corde attachée à deux arbres. C'est ce que nous appelons aujourd'hui l'*escarpolette.* Je ne regarde jamais cet exercice sans me rappeler avec plaisir l'ancienneté de son origine.

Ainsi, lorsque dans un verger,
Sur une corde balancée,
Avec Flore et Zéphyr vous semblez voltiger,
Sur vos divins appas si ma vue est fixée,
Si je suis dans les airs votre taille élancée,
Et ce pied que Zéphyr vient de me déceler,
Et ce voile qui va peut-être s'envoler!...

Ah! que votre pudeur n'en soit pas offensée,
Je ne pénètre point des charmes inconnus :
J'élève vers le ciel mes yeux et ma pensée,
Pour invoquer Icarius.

Au moment où ce prince fut assassiné par ses hôtes, il était suivi d'une petite chienne nommée Méra. Cette chienne n'était connue ni par les chansons, ni par les épîtres, ni par les madrigaux que les poètes du temps lui avaient adressés, ni par les complaisances du jeune prêtre de Jupiter qui la portait à la promenade, ni par les entretiens spirituels que les dames avaient avec elle en société ; mais elle devint justement célèbre par son instinct et sa fidélité pour son maître. Elle courut vers Érigone, et la tira par sa robe jusqu'au puits où les assassins avaient jeté le corps de son père: Érigone, à cette vue, se pendit de désespoir ; Méra mourut de douleur, et les dieux les transportèrent au ciel. Icarius y devint la constellation de Bootès ; Erigone, le signe de la Vierge ; et Méra, celui de la Canicule.

Et Bacchus, croyez-vous qu'il se pendit pour suivre Érigone ? Point du tout. Il choisit une autre route ; il alla visiter Proserpine, espérant retrouver dans son empire l'ombre de celle qu'il pleurait encore.

Proserpine était un peu brune, mais elle rachetait ce défaut par mille agrémens. Elle avait une langueur intéressante, une mélancolie douce, un

regard tendre et mystérieux. Ajoutez à cela que son palais n'était éclairé que d'un demi-jour; en sorte que, si le cœur n'y ressentait point d'abord les atteintes d'une passion vive et soudaine, il s'y laissait aller peu à peu à cette mélancolie voluptueuse dont les amans délicats ne voudraient jamais sortir. Bacchus en fit l'heureuse expérience. Il s'était arrêté chez Proserpine pour un instant; il y séjourna trois ans.

Alors Pluton donna de sa discrétion
Un exemple fameux, que, dans l'occasion,
Nos époux se piquent de suivre :
En galant homme il s'absenta.
Vous voyez que, dès ce temps-là,
Les maris de cour savaient vivre.

Bacchus enfin, se souvenant de son épouse, retourna près d'elle; et, pour calmer ses alarmes, il lui raconta qu'en entrant chez Proserpine il s'était endormi; qu'il attribuait cet assoupissement, soit à la lassitude, soit à la pesanteur de l'air, soit à l'obscurité du lieu; qu'enfin il avait dormi trois ans, et s'était réveillé au milieu des nymphes, qui l'avaient fait danser, et avaient voulu le retenir; mais qu'il s'était échappé pour voler dans les bras de sa chère Ariane.

Ariane le crut. Près d'un mari volage,
Patience, vertu, douceur, tendre langage,

Sont de grands points. Mais, selon moi,
Tout cela n'est rien sans la foi.

Ariane fut désormais récompensée de la sienne par la fidélité de son époux. Il l'aima tant qu'elle vécut, et le lui témoigna jusqu'à son dernier soupir; car, entre les époux bien unis, les témoignages de la tendresse sont de tous les temps.

Lorsque les glaces de l'âge
Ont refroidi les amours,
Près du feu, dans son ménage,
En rappelant ses beaux jours,
Souvent un couple fidèle,
Malgré ses cheveux grisons,
Fait jaillir quelque étincelle
En rapprochant ses tisons.
Dans l'histoire mutuelle
Qu'ils se font de leurs soupirs,
Chaque héritier leur rappelle
L'époque de leurs plaisirs.
Ainsi, votre âme attendrie
Croira voir, dans vos enfans,
Vivre la chronologie
Des jours de votre printemps.



LETTRE XLII.

NOCES DE THÉTIS ET PÉLÉE. PARIS.

Le récit des triomphes et des amours de Bacchus avait échauffé le génie conquérant des déesses, et le banquet nuptial de Thétis et Pélée était devenu un champ de bataille dont leur adresse et leurs charmes se disputaient le terrain. La victoire balançait surtout entre Junon, Minerve et Vénus, quand tout-à-coup la Discorde, seule exclue de ce festin, et brûlant de venger son affront, l'œil courroucé, la bouche écumante, le front hérissé de serpens, parut dans un nuage sombre, et, avec un sourire perfide, jeta sur la table une pomme d'or, portant cette inscription fatale : *A la plus belle*[1].

Si la Discorde avait écrit :
A la plus sage, à la plus tendre :

[1] Quoi de plus ingénieux que l'idée de la pomme jetée par la Discorde au milieu des déesses ! quelle cause de différends et de guerres pouvait être plus active que la rivalité entre des femmes ! Les poètes de l'antiquité connaissaient bien le sexe. (*Note de l'Éditeur.*)

A celle qui, sans y prétendre,
A le plus de sens et d'esprit;
A la plus chaste épouse, à la plus digne mère,
A l'amante la plus sincère,
On aurait partagé sans procès et sans bruit.
C'était à la plus belle, Ilion fut détruit [1].

Junon, Vénus et Pallas prétendirent exclusivement à la pomme, et demandèrent un juge impartial. Alors Mercure leur dit :

« Près des murs sacrés de Pergame
» Je connais un berger, beau, jeune et sans détour.
» Pour conserver la candeur de son âme,
» On l'éleva loin de la cour
» Et loin du commerce des femmes.
» Ce juge vous convient, Mesdames,
» Nul préjugé n'altèrera
» Son innocence et sa droiture;
» Et l'arrêt qu'il prononcera
» Sera le cri de la nature. »

Ce jeune pasteur était le beau Pâris, fils de Priam, roi d'Ilion. Hécube, épouse du roi, portant cet enfant dans son sein, rêva qu'elle accouchait d'un flambeau qui enflammait toute l'Asie. L'oracle consulté répondit que la reine mettrait au jour un fils qui embraserait son empire. Priam, alarmé de cette

[1] On verra dans la suite que cette pomme jetée par la Discorde causa la ruine de Troie.

menace, chargea un de ses officiers, nommé Archélaüs, de faire périr son fils aussitôt qu'il serait né. Hécube même souscrivit à cet arrêt. Hécube n'était pas mère encore;

Car, dès le moment qu'il respire,
Dès qu'elle vient de l'embrasser,
Quelle mère peut balancer
Entre l'amour d'un fils et celui d'un empire?

Hécube l'éprouva bientôt. A la vue de son fils, l'orgueil fut sacrifié, et la nature reprit ses droits. Elle employa, pour fléchir Archélaüs, ces regards maternels et ces larmes victorieuses qui manquent encore au pouvoir de vos charmes. Excusez cette franchise:

Qui mieux que moi sait, Émilie,
Combien votre regard fut toujours éloquent?
Cependant, mon aimable amie,
Vos yeux s'exprimeront bien plus éloquemment
Près du berceau de votre enfant,
Lorsqu'au plus léger accident
Vous tremblerez de voir ravir à la lumière
Ce tendre fruit de vos amours naissans,
Et verserez ces pleurs intéressans
Qui ne peuvent couler que des yeux d'une mère.

Ces pleurs triomphèrent d'Archélaüs. Le fer tomba de sa main, et la grâce du fils fut accordée aux larmes maternelles. Cependant, craignant de

sacrifier son devoir à l'humanité, Archélaüs porta l'enfant sur le mont Ida, et l'exposa dans un lieu solitaire.

Age heureux! faible, seul, sans secours, sans défense,
Proscrit dès le berceau, mais ignorant son sort,
Entre les bras de l'innocence,
En souriant, il attendait la mort.

Ce fut en cet état que les pasteurs du mont Ida le rencontrèrent. Sa beauté, son malheur, les ornemens dont il était couvert, tout les intéressa. Ils l'adoptèrent, et prirent soin de son éducation. Le plus vénérable de ces pasteurs, qui l'aimait d'une amitié tendre, le félicitait souvent de l'heureuse destinée qui, loin des tourmens de la fortune et de la grandeur, avait confié son enfance à l'asile champêtre de l'innocence et de la paix. Quelquefois ce vieillard le prenait sur ses genoux; et, le pressant dans ses bras tremblans, il lui disait :

« Mon fils, vous entrez dans la vie
» Par un chemin semé de fleurs;
» Vous n'avez pas encor versé de pleurs.
» Personne à vos plaisirs ne porte encore envie.
» Vous n'éprouvez point les ardeurs
» De cette aimable frénésie
» Qui tyrannise tant de cœurs;
» Vous n'aspirez point aux honneurs;

» Vous ne redoutez point la vieillesse ennemie.
» Mon fils, vous entrez dans la vie
» Par un chemin semé de fleurs.

» Je ne veux point troubler le repos de votre âge;
» Mais, hélas! craignez tout du poison de l'Amour.
» Mon fils, je vois venir le jour
» Où ce cruel enfant, par un tendre langage,
» Va vous attirer à sa cour.
» Vous croirez vivre heureux dans ce charmant séjour,
» Et vous n'y trouverez qu'un pénible esclavage.
» Fuyez alors, fuyez; voilà le vrai courage.
» Oiseau faible et timide, évitez ce vautour,
» Sinon vous périrez victime de sa rage.
» Je ne veux point troubler le repos de votre âge;
» Mais, hélas! craignez tout du poison de l'Amour.

» Aimable enfant, qui dans vos yeux
» Portez la paix de l'innocence,
» Puissiez-vous n'être ambitieux
» Que du bonheur dont jouit votre enfance!
» Soyez pauvre, mais vertueux,
» Ne vous enchaînez point au char de l'opulence,
» N'allez pas habiter les palais somptueux;
» Gardez-vous de ramper sous l'œil présomptueux
» D'un protecteur enflé de sa puissance.
» Tremblez de pénétrer les sentiers ténébreux
» Où l'intrigue marche en silence;
» Les remords sont la récompense
» Des attentats les plus heureux.
» Aimable enfant, qui dans vos yeux

» Portez la paix de l'innocence,
» Puissiez-vous n'être ambitieux
» Que du bonheur dont jouit votre enfance!

» Quand le temps aura sillonné
» Ce front paré des fleurs de la jeunesse,
» Votre cœur se verra bientôt environné
» Par les ennuis, enfans de la tristesse.
» Vers son déclin quand il s'abaisse,
» L'homme aux douleurs est condamné.
» Faible au berceau, faible dans la vieillesse,
» Il meurt, mon fils, comme il est né.
» Faites-vous des amis, secourez la détresse
» De l'homme vertueux du sort abandonné;
» Attachez-vous par la tendresse
» L'enfant qu'à votre amour le Ciel aura donné.
» Ces appuis soutiendront un jour votre faiblesse,
» Et vous feront goûter un reste d'allégresse,
» Quand le temps aura sillonné
» Ce front paré des fleurs de la jeunesse. »

Bientôt le jeune Pâris devint le plus célèbre et le plus beau des pasteurs. La Nature le dédommageait de l'empire dont l'avait privé la Fortune.

Il régnait sur les prés, sur les fleurs des campagnes,
Sur les moissons, sur les troupeaux,
Et sur les cœurs des nymphes des montagnes
Dont la lyre faisait soupirer les échos.
C'est là qu'il vit la tendre Œnone
Brillante de fraîcheur, de jeunesse et d'amour;

C'est là, sur le gazon, qu'au déclin d'un beau jour
Elle vint partager et son lit et son trône;
Car le gazon était trône et lit tour à tour.

Enfin Pàris vivait heureux; mais, pour être durable, le bonheur veut être ignoré. La célébrité du pasteur fit son malheur et celui de son épouse. Il parut dans les jeux publics que Priam faisait célébrer à Troie, et sa beauté attira tous les regards. Hector, fils aîné de Priam, après avoir vaincu tous ses adversaires, fut vaincu par son frère, qu'il ne connaissait pas. Ce triomphe intéressa toute la cour. Le roi lui-même interrogea le vainqueur, et le reconnut pour son fils. Alors commença la fortune et finit le bonheur de Pàris. Œnone s'en aperçut la première.

La grandeur, l'étiquette, et la froide inconstance,
De son lit nuptial exilèrent l'Amour;
La pauvre OEnone apprit, par son expérience,
Ce que c'est qu'un mari de cour.

Le sien, d'une voix unanime, fut déclaré l'homme du jour par le comité de la coquetterie troyenne. Les belles se l'arrachaient, ou se le passaient tour à tour. Ainsi, sans repos et sans jouissance, Pàris était emporté par le tourbillon des femmes à la mode. Cependant un sentiment secret le ramenait vers sa fidèle Œnone. Il rendait, malgré lui, jus-

tice au mérite de son épouse, et disait avec un sourire négligé :

» Elle a l'esprit, elle a le cœur ;
» La Nature a paré son âme
» De mille vertus. En honneur,
» C'est un trésor... mais c'est ma femme. »

Bientôt la réputation de Pâris s'étendit avec ses conquêtes. Il lia un commerce intime avec le dieu Mercure, qui devint son conseil et son agent, et qui finit par le proposer à la cour céleste pour juger le différend des trois déesses.

Tel fut le chemin rapide qui conduisit Pâris aux honneurs.

On y parvient encor par le même canal ;
Et Pâris n'est pas, je vous jure,
Le dernier juge que Mercure
Ait placé sur le tribunal.

Au reste, cet honneur eut pour lui des suites bien funestes, puisqu'il causa sa mort et la ruine de sa patrie.

Mais à demain. Pour savoir comme
Le beau Pâris prononcera,
Je vous offre la main jusques au mont Ida ;
En attendant, gardez la pomme.



LETTRE XLIII.

JUGEMENT DE PARIS.

La Nuit silencieuse achève paisiblement sa carrière : l'Aurore sommeille encore sur son lit de roses, mais la coquetterie veille depuis long-temps. On ne dort point le matin d'une bataille. Déjà Junon et Minerve préparent secrètement la victoire. L'art profond de la toilette vient au secours de la nature et même de la divinité.

Et Vénus, comment occupe-t-elle ces momens précieux? Je ne vous le dirai pas, Émilie. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'hier, après le banquet des dieux, elle disparut avec Bacchus. Le Mystère les suivait; le reste on l'ignore.

Enfin le jour paraît, et l'instant fatal approche. Les déesses, guidées par la jalousie et la curiosité, se rassemblent en foule dans l'Olympe. Tous les yeux sont fixés sur le mont Ida. Là le beau Pàris s'assied sous un chêne antique. Il tient la pomme; et Junon, la première, se présente devant lui. Elle descend majestueusement de son char traîné

par deux paons. Sa taille divine, son regard imposant, sa démarche noble et fière, sa main tenant un sceptre d'or, son front réfléchissant l'éclat du diadème, tout annonce la reine des Immortels; et le juge, immobile en l'admirant, se sent pénétrer d'un respect religieux. Mais, par malheur,

Le Respect et l'Amour s'accordent mal ensemble.
Vous en devinez la raison :
L'un glace l'autre; et dès que l'Amour tremble,
C'en est fait, il meurt du frisson.

Le juge frissonnait encore, lorsque Minerve s'offrit à ses yeux. Je ne sais quel charme secret environnait la déesse. Elle attirait les cœurs par un attrait doux, mais invincible. La sérénité de son front tempérait l'austérité de ses regards. Si Minerve eût souri, la victoire était à elle; mais, après quelques instans, son sérieux uniforme retint dans la main du juge la pomme prête à lui échapper.

Je l'avoue, Émilie, à la place de Pâris, j'aurais fait la même réticence. N'allez pas imaginer cependant que je cabale contre Minerve.

Je ne dis pas que la sagesse
Nuise au pouvoir de la beauté;
Vous m'avez trop appris que la sévérité
Ne peut altérer la tendresse.
Mais convenez que l'affabilité,
Avec un mot, un coup d'œil, un sourire,

Exerce un plus puissant empire
Que la plus austère rigueur.
Je ne dis pas que la pudeur
N'embellisse la beauté même;
Mais avouez qu'en tout bien, tout honneur,
Sans blesser la vertu, l'on peut donner son cœur
Pour le cœur de l'objet qu'on aime.
Enfin je ne dis pas que les mots mesurés,
Les dédains, les froideurs, les aveux différés,
Désolent sans raison le cœur d'un galant homme:
J'approuve tout cela; mais vous observerez
Que Minerve n'eut point la pomme.

Cependant Vénus arrive: elle avait presque oublié l'heure du rendez-vous. Ses cheveux blonds flottaient en désordre sur son front couvert des roses du plaisir. Sa ceinture divine était à moitié détachée. Ses yeux mouraient de langueur, ses lèvres brûlaient de volupté. La cour céleste se douta qu'ainsi que Junon et Minerve, Vénus avait veillé. Mais les déesses même convinrent que ce n'était pas pour sa toilette: elles avaient raison.

Cypris quittait Bacchus. A l'ombre du mystère,
Ce dieu s'était, dit-on, permis un doux larcin;
Trois fois Vénus se trouvait mère;
Les Grâces naissaient dans son sein.

A peine le pasteur la voit, il soupire, il se trouble; la pomme lui échappe. Junon, Minerve, l'O-

lympe assemblé, tout disparaît à ses yeux; il ne voit que Vénus; et, la main étendue vers elle, il veut lui présenter la pomme. Elle était aux pieds de la déesse, et l'Olympe applaudissait [1].

Je conçois que la gravité
D'un juge de vingt ans en ce moment succombe;
La pomme, devant la beauté,
Ne s'adjuge point, elle tombe.

Je n'entreprendrai pas, Émilie, de vous peindre le dépit des rivales de Vénus; je ne connais point de peintre qui ne restât au-dessous du sujet.

Plusieurs écrivains rapportent qu'avant le jugement de Pâris, les trois déesses tentèrent leur juge tour à tour. Junon lui promit la grandeur; Minerve, la sagesse; et Vénus, la plus belle femme de l'univers. Vénus lui tint parole, puisque, sous ses auspices, il enleva dans la suite la belle Hélène, épouse

[1] C'est pour les demoiselles bien jeunes et les petites écolières qu'on explique le jugement du mont Ida, et la préférence de Pâris. Les charmes de Junon étaient ceux de la grandeur, qui touchent peu la jeunesse. La vertu de Minerve devait être sans attraits pour le berger : à son âge, on veut être heureux, et l'on ne songe guère à paraître sage... Mais Vénus... elle offrait la beauté, les grâces, les voluptés, toutes les séductions, en un mot, dont on est avide à vingt ans!... Le jugement de Pâris, c'est l'élan d'une nature puissante, se révélant par le premier de ses besoins, celui d'aimer.

Note de l'Éditeur.

de Ménélas; mais cette odieuse conquête fut vengée par la Grèce assemblée. Les Grecs assiégèrent pendant dix ans la ville de Troie; et la haine de Junon et de Minerve consomma la ruine de cet empire.

Je vous parlerai bientôt, Émilie, des effets terribles de leur ressentiment. Pour moi, si, comme Pàris, je tenais aujourd'hui la pomme, pour accorder Junon, Minerve et Vénus, c'est à vous que je la donnerais. Ainsi,

En couronnant chez vous les grâces naturelles,
Et la sagesse, et même la fierté,
Je saurais partager avec égalité
La pomme entre les Immortelles.



LETTRE XLIV.

VÉNUS, SON CULTE, SES DIVERS NOMS. SAPHO.

Le triomphe de Vénus fut célébré dans tout son empire avec une allégresse que Minerve et Junon se dispensèrent de partager. Ses adorateurs accoururent en foule de toutes les contrées de l'univers, et se réunirent dans son temple de Cythère. La déesse y avait plusieurs autels, devant lesquels elle était représentée avec différens attributs. Ici, elle paraissait sur un char traîné par des moineaux, le sein découvert, le front couronné de roses, la langueur dans les yeux, et la volupté sur les lèvres.

Là, elle était assise sur une conque marine attelée de deux colombes. Une draperie légère dont les plis étaient retenus par sa mystérieuse ceinture, couvrait une partie de ses charmes. Sans voile, elle n'était que belle; voilée, elle était divine. Elle tenait un faisceau des traits [1] redoutables dont elle remplit le carquois de son fils. On prétend qu'ar-

[1] Théocrite.

mée de ces traits, elle triomphait de Jupiter armé de la foudre, et le forçait de lui rendre hommage.

Jupin, quoiqu'il fût un peu fier,
Aux autels de Vénus apportait son offrande.
Le plus grand potentat, quand la Beauté commande,
Est un bien petit Jupiter.

Plus loin, on la voyait couronnée de myrte, tenant un miroir, les pieds revêtus de sandales tissues d'or et de soie, et le sein couvert de chaînes d'or et de pierreries. Ces attributs rappellent le culte honteux que les filles de Chypre rendaient à Vénus. Elles se prostituaient en son honneur sur le rivage de la mer, et tiraient de ce commerce infâme des sommes considérables et des bijoux dont elles se composaient une dot avec laquelle elles se mariaient. On assure qu'elles devenaient alors honnêtes femmes, et que chez nous on voit encore quelques exemples d'un tel changement. Ainsi soit-il!

On voyait aussi Vénus tenant d'une main la pomme de la beauté, et de l'autre une poignée de pavots.

Sous ces pavots délicieux
Trop heureux l'amant qui sommeille,
S'il ne devait jamais rouvrir les yeux!
Mais tôt ou tard il se réveille.

La déesse était encore représentée sous la figure

d'une vierge ayant les yeux baissés, et les pieds posés sur une écaille de tortue :

Pour montrer qu'une jeune fille
Doit toujours renfermer, de crainte du soupçon,
Sa beauté dans sa maison,
Sa vertu dans sa coquille.

Enfin Vénus paraissait sur un char d'ivoire traîné par des cygnes. Sa taille était majestueuse, son front calme et serein, sa tête élevée, et ses yeux fixés vers le ciel. L'Amour était à ses pieds, les yeux couverts d'un bandeau, les ailes déployées, et portant un carquois rempli de traits enflammés. Sous ces attributs, Vénus présidait à cet amour chaste et pur, à cette flamme céleste qui, sans jamais s'altérer, brûle les vrais amans, et semble élever leurs âmes réunies vers le séjour de la divinité. Mais ce culte particulier, qui dès lors était moins observé que les autres, est entièrement oublié de nos jours, et je n'en suis pas étonné,

Puisque de la *Vénus modeste*
On a même oublié le nom,
Comment se rappellerait-on
Qu'il est une *Vénus céleste ?*

On voyait auprès d'elle la douce Persuasion, qui suit ordinairement la Beauté. La Candeur siégeait sur son front, la Timidité tempérait le feu de ses

regards, le Sourire animait ses lèvres, et de sa bouche entr'ouverte on croyait entendre sortir cette éloquence enchanteresse que les rhéteurs enseignent, mais qu'ils n'apprennent point.

L'éloquence est un don. Tous les graves auteurs
Qui prétendent dicter l'art d'enchaîner les cœurs,
Sont des sots avec leur science.
Voyez de la Beauté les regards enchanteurs,
Écoutez ses discours doux, simples et flatteurs;
Vous y trouverez, mieux que chez les orateurs,
Les élémens de l'éloquence.

Vénus était encore accompagnée des trois Grâces qui se tenaient par la main, pour marquer qu'elles ne se séparent jamais.

Rien ne peut désunir l'amitié qui les joint;
Chaque Grâce à ses sœurs semble être nécessaire.
Il faut les réunir pour plaire;
Qui n'en a qu'une, n'en a point.

Cependant les prêtresses de Vénus, le front couronné de myrte, s'avancèrent vers le sanctuaire; elles portaient du lait et du miel qu'elles allaient offrir à la déesse. La grande prêtresse se prosterna la première aux pieds de Vénus *céleste*, et lui présenta deux colombes en lui adressant cette prière :

« Vénus, de ces oiseaux fidèles
» Reçois l'offrande, et que chez nous

» Les amans, même les époux,
» Les prennent enfin pour modèles! »

Ensuite on fit des libations de vin en l'honneur de Vénus *populaire*. On immola une chèvre [1] blanche; et l'on brûla les cuisses des victimes sur son autel, où l'on entretenait un feu de genièvre et d'acanthe. Les sacrificateurs présentèrent aussi un porc sauvage [2], mais il n'entra point dans le sanctuaire, de peur que sa vue ne rappelât à Vénus la mort de son cher Adonis. Il fut immolé à la porte du temple, et Cypris agréa ce sacrifice expiatoire offert aux mânes de son amant.

Ensuite plusieurs vierges et quelques femmes s'avancèrent vers l'autel de Vénus *nuptiale*, qui, d'une main, tenait le globe du monde qu'elle régénère, et portait entre les deux mamelles le flambeau de l'hyménée [3]. Elles étaient couronnées de roses, dont l'incarnat ou la blancheur peignaient en même temps l'ardeur et la pureté de leurs désirs. L'or et l'ébène de leurs longs cheveux flottaient

[1] Lucien.

[2] Strabon rapporte (livre IX) que Vénus recevait quelquefois des sacrifices de porcs pour venger la mort d'Adonis. J'ai mis ce passage en action. J'en use ainsi de toutes les autorités des auteurs, pour éviter la sécheresse des citations.

[3] On l'appelait *Migonitis*, c'est-à-dire, *Conjugalis*, conjugal. Ce mot dérive du verbe grec μίγνυμι, *conjungere*, joindre, unir. *Pausan.*, livre III.

sur leur cou d'albâtre, et pendaient jusqu'à terre. Les vierges désiraient des époux; les épouses, des enfans. Elles supplièrent Vénus d'exaucer leurs vœux, et lui consacrèrent leur chevelure. Aussitôt la prêtresse en coupa les tresses flottantes, qu'elle suspendit aux autels de la déesse.

Ce sacrifice, qui plaisait à Vénus, s'est perpétué autant que son culte. Bérénice, long-temps après, voulant obtenir la victoire pour son époux, consacra sa chevelure à Vénus.

Pour vous, Émilie,

Heureusement vous cherchez peu la gloire,
Et vous n'avez besoin d'offrande, ni de vœux,
Lorsque vous voulez bien gagner une victoire :
Mais si, pour obtenir un sort victorieux,
Vous alliez quelque jour, nouvelle Bérénice,
Aux autels de Cypris suspendre vos cheveux,
Que Zéphyr gémirait d'un si beau sacrifice!

Quant à la chevelure de Bérénice, le lendemain de l'offrande, elle disparut du temple. A cette nouvelle,

Messieurs les courtisans, s'étant rassemblés tous
Pour convenir de sa métamorphose,
Se dirent quelque temps : Eh bien! qu'en ferons-nous ?
Car il fallait en faire quelque chose.
Enfin, sans trop savoir pourquoi,

A l'aide d'un certain poète [1],
Ils en firent un astre. Moi,
J'en aurais fait une comète.

Tel était le culte de Vénus. Elle punissait sévèrement les femmes qui manquaient envers elle de dévotion. Les dames de Lemnos ayant quelque temps interrompu ses fêtes, la déesse les rendit odieuses à leurs maris, qui, étant alors en guerre avec les Thraces, emmenèrent des prisonnières qu'ils épousèrent au lieu de leurs femmes. Celles-ci, pour venger cet outrage, formèrent et exécutèrent le complot de massacrer, en une seule nuit, tous leurs époux avec leurs concubines [2]. Craignant ensuite qu'un jour les enfans ne vengeassent sur elles-mêmes la mort de leurs pères, elles les égorgèrent au berceau. Vous voyez, Émilie, qu'on ne néglige pas impunément le culte de Vénus.

Profitez d'un si triste exemple,
Sacrifiez souvent à la mère d'Amour,
Et permettez-moi quelque jour
De vous donner la main quand vous irez au temple.

Cependant, lorsque l'on éprouvait les fureurs

[1] Callimaque composa un poème à ce sujet. Les astronomes avaient, depuis peu, découvert une nouvelle constellation; le poète, de concert avec eux, la nomma la chevelure de Bérénice.

[2] La seule Hypsipyle conserva la vie au roi Thoas, son père, qu'elle fit sauver secrètement dans l'île de Chio.

de Vénus, il y avait autrefois plusieurs moyens de s'en délivrer. Outre certaines herbes qui avaient la vertu d'apaiser les transports de l'amour, on avait recours aux ondes du fleuve Silemne; à peine s'y était-on baigné, qu'on oubliait l'objet aimé. La roche de Leucade, qui s'élève sur le rivage de la mer Ionienne, avait la même propriété. On s'élançait du sommet de ce rocher dans la mer, et soudain l'on était guéri. Beaucoup d'amans, et même quelques femmes, firent ce saut périlleux.

L'illustre Sapho fut de ce nombre. Elle eut le malheur d'aimer Phaon, jeune Lesbien à qui Vénus avait donné un vase d'essences divines avec lesquelles il s'était rendu le plus beau des hommes.

Vous connaissez les Phaons de nos jours,
Honte de notre sexe, idoles de nos femmes,
Qui sont au désespoir de chagriner ces dames,
Mais qui ne peuvent pas suffire à tant d'amours.

Tel était l'amant de Sapho. L'amant qui s'aime, n'aime pas; Sapho en fit la cruelle expérience ; et, pour se guérir de son fatal amour, elle eut recours à la roche de Leucade. Mais, avant de se précipiter dans les flots, elle posa sur le rivage sa lyre couronnée de cyprès, et grava ces vers sur le rocher :

Je vais boire l'onde glacée
Qui doit effacer pour toujours

De mon cœur et de ma pensée
Le souvenir de mes amours.

Enfin je braverai les armes
Du cruel enfant de Vénus.
Je ne verserai plus de larmes...
Mais, hélas! je n'aimerai plus.

Je n'aimerai plus!... Quoi! sa vue
Ne me fera plus tressaillir!
Je l'entendrai sans être émue
Et sans frissonner de plaisir!

Quoi! mon cœur ne pourra plus même
Se figurer qu'il me sourit,
Qu'il est là, qu'il me dit: Je t'aime;
Que je pleure, qu'il s'attendrit!

Je ne pourrai plus, sur la rive,
Les jours entiers l'attendre en vain;
Le soir m'en retourner pensive,
Et me dire: Il viendra demain!

Adieu donc, espoir, rêverie,
Illusion, dont la douceur
M'aidait à supporter la vie
Et le veuvage de mon cœur!

Et toi, malgré les injustices
Qu'à ce cœur tu fis essuyer,
Perfide, de mes sacrifices,
Le plus dur, c'est de t'oublier.



LETTRE XLV.

BACCHUS.

Je vous ai crayonné légèrement, Émilie, le tableau des fêtes de Vénus : voici, pour servir de pendant à cette esquisse, celle des fêtes de Bacchus.

Bacchus était représenté sur un char traîné par des tigres ou par des panthères, emblèmes de la fureur que l'ivresse inspire; quelquefois aussi par des lynx, et j'avoue que j'en ignore la raison, car le lynx n'a rien de particulier que sa vue perçante : or un homme ivre peut y voir double, mais non pas de loin. Le dieu était couronné de pampre, et sa couronne était surmontée d'une paire de cornes;

Mais il doit être dépouillé
De cette éminente parure,
Depuis qu'Hymen s'est affublé
De la moitié de sa coiffure.

On donnait des cornes à Bacchus, parce qu'il avait le premier accouplé les bœufs pour labourer la terre. On mettait auprès de lui un tronc de chêne en mémoire de ce qu'il avait fait quitter aux

hommes la nourriture du gland pour celle des fruits et du blé. On y plaçait aussi un cep de vigne ou un figuier, dont il avait enseigné la culture. De la main droite il tenait un thyrse; c'était une lance entourée de feuilles de vigne. On lui donnait pour compagnes les Muses, qu'il inspire quelquefois aussi bien qu'Apollon.

Le dieu des buveurs était encore représenté assis sur un tonneau, le front couronné de lierre, dont le feuillage dissipe, dit-on, les fumées du vin. Sa large face était enluminée d'un rouge vermillon, et son nez couvert de rubis. D'une main, il tenait une coupe; de l'autre, un thyrse environné de lierre. On mettait alors auprès de lui une pie : cet oiseau lui était consacré parce qu'il était fort babillard.

Aussi j'ai lu, je crois, dans de vieux commentaires,
(Car ce procès n'est pas nouveau)
Que les femmes avaient réclamé cet oiseau,
En accusant Bacchus de chasser sur leurs terres.

Mais, comme il fut prouvé que Bacchus faisait babiller les hommes aussi bien que les femmes, celles-ci perdirent leur procès. C'est peut-être à cette occasion que quelques savans ont prétendu que Bacchus était hermaphrodite.

Les premiers prêtres de Bacchus furent les Satyres; ses premières prêtresses furent les Naïades.

Il faut avouer, Émilie, que vous leur conservez scrupuleusement leur ministère ;

Car souvent je vous verse à peine
Quelques gouttes de ce doux jus
Dont s'enivrait le bon Silène,
Qu'aussitôt, par vos mains, la nymphe de la Seine
Change en roses pour vous les rubis de Bacchus.

Cependant il est des circonstances où vous vous relâchez un peu de votre dévotion pour les Naïades.

Lorsque Bacchus, en nectar argenté,
De son cristal étroit part, petille et s'élance,
Votre bouche sourit à sa vivacité ;
Et votre main, avec prudence,
De la naïade alors lui sauve l'alliance,
Pour conserver la fleur de sa virginité.

Dans la suite, les Naïades furent remplacées par les Bacchantes, les Thyades et les Ménades. Ces différens noms tirent leur étymologie de plusieurs mots qui expriment la rage, la folie et l'emportement. Ces prêtresses parcouraient les villes et les campagnes, armées d'un thyrse, couronnées de pampre, et vètues d'une peau de tigre. Leurs cheveux étaient épars, leur bouche écumante, leurs yeux rouges et étincelans. Quelques auteurs ont vanté leurs charmes, peut-être avec raison ; mais je n'aurais pas été leur rival.

Sans la vertu, je ne vois rien d'aimable;
La décence à mes yeux embellit la laideur.
Il n'est pour moi de beauté véritable
Que sur le front où règne la pudeur.

Dès que la fête de Bacchus était arrivée, on ornait son temple de pampre et de lierre. Les prêtres promenaient sa statue au milieu des vignes, et chantaient des hymnes en son honneur. Les Bacchantes les suivaient en dansant, et en poussant des cris de joie qui ressemblaient aux cris de la fureur.

La marche s'arrêtait ordinairement à l'ombre d'un chêne ou d'un figuier. Là, on reposait le dieu sur un autel, au pied duquel on immolait un bouc. Ce sacrifice plaisait à Bacchus, parce qu'en broutant les jeunes ceps et les bourgeons de la vigne, cet animal détruit l'espoir de la vendange.

Les prêtres rapportaient en pompe la victime et le dieu. Sur son passage, les habitans de la campagne immolaient un porc[1] devant la porte de leurs maisons. De retour au temple, les sacrificateurs brûlaient les entrailles de la victime, et du reste ils préparaient un festin pour l'assemblée.

Chez les Athéniens, les vierges nubiles, couvertes de longs voiles, présentaient alors à Bacchus des corbeilles remplies des premiers fruits de la saison. Ainsi,

[1] Cette coutume était fort usitée chez les Atheniens.

Sous le voile des sacrifices,
La Pudeur pouvait, sans rougir,
Exprimer son premier désir
Par le langage des prémices.

Après le festin, les prêtres se rassemblaient au son du fifre et du tambourin, et sautaient en cadence sur des outres et des vessies gonflées et enduites de graisse ou d'huile. Vous présumez bien, Émilie, que les danseurs manquaient souvent la mesure, et que les faux pas étaient fréquens. La chute de chaque figurant excitait les huées et les battemens de mains des spectateurs, et l'on décernait un prix au sauteur qui avait le moins perdu l'équilibre.

Ces jeux passèrent d'Athènes à Rome, où l'on célébrait les principales fêtes de Bacchus à trois époques de l'année.

La première fête se célébrait au mois d'août; on suspendait alors, aux arbres voisins des vignes, de petites figures de Bacchus, pour veiller sur le raisin.

La seconde fête avait lieu au mois de janvier, lorsque l'on apportait à Rome les vins d'Italie.

Enfin la troisième et la plus solennelle arrivait au mois de février : c'étaient les Bacchanales, que nous fêtons encore dans le même temps, avec les mêmes extravagances, et que nous appelons le Carnaval.

Quelques savans ont prétendu que Bacchus était le même que ce Nemrod que l'Écriture appelle *le grand chasseur*. Ils se fondent sur ce que les noms et surnoms de Bacchus et de Nemrod se ressemblent, disent-ils, en grec et en hébreu. Je crois qu'on doit se défier de cette opinion scientifique, et ne point inférer de l'identité des noms celle des personnages.

Je connais beaucoup d'Émilies,
Comme vous jeunes et jolies;
Ce sont presque vos traits, et c'est bien votre nom:
Mais sont-ce vos vertus? est-ce vous enfin?... non.

Quelques autres, appuyés sur des faits, ont établi entre Bacchus et Moïse une comparaison soutenue qui rend leur identité plus vraisemblable. Bacchus et Moïse furent élevés dans l'Arabie; ils furent l'un et l'autre conquérans, législateurs et bienfaiteurs des peuples qu'ils avaient conquis. Bacchus est représenté avec deux cornes; Moïse, avec deux rayons sur la tête. Le thyrse de Bacchus fit couler des fontaines de vin; la verge de Moïse fit jaillir une source d'eau pure; et la comparaison ne pèche ici que par la qualité de la boisson. Enfin, Bacchus, ayant touché de son thyrse les eaux de l'Oronte et de l'Hydaspe, traversa ces fleuves à pied sec. Moïse en fit autant sur la mer Rouge. Ces rapprochemens prouvent que si Moïse et Bacchus ne

sont pas le même homme, au moins furent-ils deux hommes du même caractère[1]. Les noms des grands hommes peuvent appartenir à des lâches; mais leurs caractères et leurs actions ne peuvent appartenir qu'à eux; et c'est à ces traits seuls qu'on reconnaît sûrement la vertu. Par exemple, si quelqu'un me disait :

« Je connais fille de vingt ans
» Admirable par ses talens,
» Plus encor par sa modestie,
» Négligeant ses jeunes attraits,
» Ne cultivant que son génie; »
A ces traits-là, je me dirais :
Voyons s'il parle d'Émilie.

S'il ajoutait : « De mille amans,
» Même en rejetant la tendresse,
» Elle sait de leurs sentimens
» Ménager la délicatesse :
» Cela se fait si poliment,
» Qu'on prendrait pour un compliment
» Le congé qu'elle leur adresse.
» Qui l'aime, la suit forcément;
» Qui la fuit, jamais ne l'oublie : »
Je me dirais : Assurément,
C'est ou ce doit être Émilie.

[1] Orphée appelle Bacchus *Moses*, Moïse, et lui donne pour attribut deux tables de lois.

S'il ajoutait : « Sur son chemin
» Aperçoit-elle l'indigence,
» Avec un air de négligence
» Elle se détourne. Sa main
» Joint la main vers elle tendue,
» Furtivement; et puis soudain,
» Craignant qu'on ne l'ait aperçue,
» Elle rougit de son bienfait,
» Tremble que l'on ne le publie,
» Et s'esquive!... » A ce dernier trait,
Je m'écrîrais : C'est Émilie.

A propos de ressemblance, vous me rappelez, Émilie, que je vous ai prédit la naissance des Grâces le jour même du jugement de Pâris, qui fut prononcé au printemps. Or nous venons de passer le Carnaval. Ainsi Vénus, suivant vos calculs, devrait leur avoir donné le jour, et vous commencez à craindre que je ne me sois trompé sur les époques.

Votre cœur gémit en secret
De ce que vos trois sœurs n'arrivent point encore.
Consolez-vous et tournez le feuillet,
Sous vos yeux elles vont éclore.



LETTRE XLVI.

LES GRACES.

Quoique les auteurs aient varié sur l'origine des Grâces, l'opinion la plus commune est qu'elles sont filles de Vénus et de Bacchus. Les uns les représentent nues, parce que, disent-ils, les Grâces ne doivent pas être déguisées; les autres les couvrent d'un voile léger. Je préfère ce costume au premier. Point de grâce sans décence; point de décence sans voile.

En général, la mythologie nous donne très peu de détails sur ce qui concerne les Grâces. Pour y suppléer, je vous envoie, Émilie, la relation du pèlerinage que j'ai fait, sous vos auspices, au temple de ces trois immortelles.

LE TEMPLE DES GRACES.

Le temple des Grâces n'est point situé dans un lieu consacré particulièrement à leur culte,

Ce temple est le palais des fées.
Que la beauté paraisse, aussitôt vers les cieux

L'édifice s'élève et présente à nos yeux
Un sanctuaire orné de fleurs et de trophées.
Éloignez-vous, le charme fuit,
Et le temple s'évanouit.

Depuis long-temps je cherchais ce temple fugitif, qu'il est si rare et si difficile d'atteindre, lorsque j'appris qu'il était, depuis huit jours, à ***. J'entrepris à l'instant ce pèlerinage. A chaque pas je rencontrais sur la route une multitude de pèlerins qui tournaient le dos au temple auquel ils prétendaient arriver.

Au fond d'un carrosse doré,
C'était une sempiternelle,
Le visage verni, plâtré,
Roulant sa mourante prunelle,
Et de ses charmes dépéris
Pour gonfler la forme jumelle,
Enfermant, avec leurs débris,
Le Zéphyre sous la dentelle.
Plus loin, suivait monsieur l'abbé
Lisant dans Sapho son bréviaire,
Le dos voûté, le teint plombé,
Lorgnant par-devant, par-derrière;
Complaisant, doux, mignard, poli,
Persiflant, grasseyant, rempli
D'amour, d'ambre et de suffisance;
En un mot, ayant en tout point,
Du jugement, de la science,

Et du goût comme on n'en a point.
Dans une diligence anglaise
Roulait milord Aliboron,
Le dos, le ventre, l'esprit rond,
Quittant son gros habit marron
Pour s'affubler à la française;
Se plaignant du poumon, des nerfs,
Avec la carrure d'Hercule;
Pesant trois cents; mais, par ses airs,
Encor moins lourd que ridicule.

Enfin c'était une foule d'originaux de toute espèce, des petits-maîtres, des femmes savantes, des musiciens, des coquettes, des peintres, des dévotes, des orateurs, des poètes, des danseurs et des philosophes. La plupart de ces derniers faisaient gaiement le voyage à pied; car ce n'était pour eux qu'une promenade. Mais les étrangers, et les femmes surtout, arrivaient au temple avec une toilette de cour qui les faisait consigner à la porte.

Là était la foule. Les esprits et les beautés honoraires se nommaient pour en imposer au peuple, et, d'un ton d'autorité, criaient à la sentinelle:

« Sergent, dites au caporal
» De nous ouvrir un peu la presse;
» Je suis marquise; moi, comtesse;
» Moi, je suis fermier-général. »

Cependant les piétons arrivaient les premiers; je

marchais derrière eux, et j'entrai d'abord en nommant Emilie.

Arrivé sous le vestibule, j'aperçus autour de moi plusieurs autels particuliers, où l'on consultait les demi-dieux, favoris et ministres des Grâces. Chacun d'eux avait sa statue au-dessus de son autel. C'étaient Racine, La Fontaine, Sévigné, Deshoulières, etc. Un conseiller parfumé brûlait de l'ambre sur l'autel de Montesquieu, et lui disait :

« J'ai du jargon, de la finesse ;
» Les calembours brillent dans mes écrits ;
» J'ai su donner à la grave Thémis
» Un petit air de gentillesse.
» Je mets les lois en madrigaux ;
» Je suis l'oracle des toilettes ;
» De tous les ouvrages nouveaux
» J'extrais l'esprit sur mes tablettes :
» Je viens de composer enfin
» Un livre avec mon secrétaire ;
» Je l'ai fait, sur papier vélin,
» Imprimer en beau caractère,
» Et relier en maroquin.
» Aux trois déesses, ce matin,
» J'en viens offrir un exemplaire ;
» Et je reste, comme un faquin,
» A la porte du sanctuaire ! »

L'oracle des lois lui répondit :

« Il faut que Thémis en impose,
» Et sourie avec dignité.

» Sa grâce est dans sa majesté;
» Et les trois sœurs n'ont jamais adopté
» Les magistrats couleur de rose. »

Au même instant, une femme ensevelie sous la gaze arriva au pied d'un groupe qui représentait Sévigné, Deshoulières et Ninon, et s'écria d'une voix tremblante :

« J'ai su me faire de l'esprit
» Et me composer un visage.
» Depuis trente ans et davantage,
» J'en ai toujours quinze, en dépit
» Du temps et de la médisance;
» Je rajeunis chaque matin,
» Car j'ai découvert le chemin
» Qui ramène à l'adolescence.
» — Tremble, dit l'oracle, qu'enfin
» Il ne te ramène à l'enfance. »

L'adolescente sexagénaire sourit avec dédain, et fit place à une blonde languissante, qui laissa tomber ces paroles :

« Vingt fois par jour la force m'abandonne,
» Je puis me vanter que personne
» Ne s'évanouit mieux que moi;
» Je range, en expirant, l'univers sous ma loi.
» Dans mes convulsions, j'étale un cou d'albâtre,
» Un teint de lis, des yeux mourans, baignés de pleurs,
» Un pied digne des connaisseurs,

» Un bras d'ivoire;... enfin à mes adorateurs
» Je représente en beau la mort de Cléopâtre... »

L'oracle l'interrompit en lui disant :

« Quoique les pamoisons, les spasmes, les vapeurs,
» Produisent à Paris des effets admirables,
» Nous ne les logeons point. Le temple des *trois sœurs*
» N'est point l'hôtel des Incurables. »

La blonde aux yeux bleus, à cette brusque réponse, alla se trouver mal sur les degrés du temple, et fut remplacée par une femme jeune et modeste, qui dit en soupirant :

« Sur mes traits effacés, d'un mal contagieux
» La douleur a gravé les traces.
» Depuis que j'ai perdu ce qui charmait les yeux,
» Puis-je me présenter dans le temple des Grâces? »

L'oracle lui répondit :

« Si tu n'as plus ta fraîcheur naturelle,
» Tu conserves encor ton esprit et ton cœur;
» Ton empire sera plus sûr et plus flatteur,
» Quand tu plairas sans être belle.
» A l'aimable Laideur le dieu d'Amour sourit
» Pour la venger de la Nature;
» Ta figure faisait oublier ton esprit,
» Et ton esprit va faire oublier ta figure. »

A ces mots, la belle disgraciée se présenta à la porte du temple, qui lui fut ouverte à l'instant.

Au-devant de cette porte était le célèbre Marcel[1], contrôleur des costumes et du maintien, et sur le seuil paraissait l'illustre La Bruyère, dont l'œil perçant découvrait les moindres défauts du caractère et de l'esprit. Marcel, dans son style familier, s'écriait à tout moment :

« Monsieur l'abbé, l'on n'entre pas !
» Vous avez l'air d'une poupée ;
» Vous, colonel, du grand Pompée ;
» Et vous, Mondor, du roi Midas.
» Comte, pour courir en chenille,
» Vous avez pris, dès le matin,
» La bigarrure d'Arlequin ;
» Vous, duc, l'habit de Mascarille,
» Avec le gilet de Scapin.
» Duchesse, de votre carmin
» Avant d'entrer ici, de grâce,
» Otez trois couches seulement ;
» Et, pour respirer un moment,
» Permettez que l'on vous délace.
» Et vous qui semblez trébucher
» Dans ces étuis dont la structure
» A vos pieds donne la torture,

[1] Marcel était un maître de grâces fort à la mode il y a quarante ans. On ne pouvait être présenté à la cour, ni se présenter dans le monde, sans avoir pris des leçons de Marcel. C'est lui qui, au milieu d'un bal, après une heure de recueillement et de contemplation, s'écriait avec enthousiasme : « Que de choses dans un menuet ! »

» Rose, apprenez que la Nature
» Nous a fait des pieds pour marcher. »

Plusieurs pèlerins échappaient aux traits de ce rigoureux censeur, et obtenaient leur passeport. Mais, arrivés à l'entrée du sanctuaire, ils subissaient un examen encore plus rigoureux, puisque l'on y scrutait les défauts cachés sous les agrémens superficiels. Le moderne Théophraste[1], fixant sur chacun d'eux un regard ferme et pénétrant, leur répétait d'une voix sévère :

« Damis, vous avez le cœur sec ;
» Vous ne connaissez point cet aimable délire
» Qu'éprouve le génie, et que l'Amour inspire ;
» Sortez d'ici. Baldus, vous croyez que le grec
» Tient lieu d'esprit et de science ;
» Allez à Sparte. Argan, je le vois bien
» A votre aimable suffisance,
» Vous savez tout, sinon que vous ne savez rien ;
» Allez l'apprendre. Et vous, Gernance,
» Vous qui dédaignez la science,
» Dans un chapitre ou bien dans un boudoir
» Allez professer l'ignorance.
» Cléon, vous raisonnez l'amour très savamment,
» Et près de celle qui vous aime
» Vous calculez un sentiment
» Comme l'on résout un problème.
» Ne vous offensez pas d'un refus ; récemment

[1] La Bruyère, dont on vient de parler.

» Nous avons refusé Barême.
» Philinte, on vous trouve amusant
» Dans tous vos récits; mais vous êtes
» Comme trois femmes médisant,
» Et menteur comme six gazettes.
» C'est trop. Pour vous, Lise, Hortense, Myrthé,
» Vous dont on vante la beauté,
» Frivole et stérile avantage;
» Vous qui possédez en partage
» Du babil sans raisonnement,
» De la raison sans agrément,
» Un esprit de pédant sous un masque de femme,
» Un cœur de glace, un corps sans âme,
» Quelques épigrammes sans sel,
» Un feu follet sans étincelles,
» Fuyez ces lieux. Nos Immortelles
» Ne reçoivent sur leur autel
» Que l'offrande d'un cœur pur et tendre comme elles,
» Et d'un esprit solide et naturel. »

J'échappai à la proscription du censeur : en vous voyant dans mon cœur, il fit grâce à mon esprit, et le temple me fut ouvert. Là je rendis hommage aux Grâces.

Des attraits de ces sœurs jumelles
Je fus plus charmé que surpris,
Mon cœur se trouvait là comme chez ses amis.
Avant de voyager chez elles,
J'avais appris chez vous la carte du pays.

Les trois sœurs, dans une attitude élégante et modeste, entrelaçaient leurs bras en se donnant la main. Un voile négligé couvrait heureusement la moitié de leurs charmes. Les formes cachées se faisaient sentir sous les plis du voile. L'œil admirait les beautés visibles; le désir embellissait les autres. Leurs regards, souvent baissés, ne se levaient jamais impunément. Elles souriaient, mais en rougissant; et qui les avait vues sourire n'en parlait plus qu'en rougissant comme elles. Leur voix était douce et persuasive. Elles parlaient peu, mais elles parlaient au cœur. On les regardait en espérant de les entendre; on les écoutait en craignant de les voir finir. Ainsi leur silence et leurs discours se prêtaient un charme mutuel; et, quoique femmes, elles exerçaient peut-être avec moins d'empire l'art de parler que l'art de se taire.

Malgré leur apparente simplicité, les Grâces me parurent très difficiles sur le choix de leurs favoris. Ils sont en très petit nombre, mais la moindre faveur suffit pour les rendre immortels; car ce que les Grâces ont touché ne meurt point : aussi retrouvai-je dans leur temple plusieurs de nos contemporains dont nous pleurons encore la perte.

J'y rencontrai ce pasteur vénérable
Qui nous peignit avec candeur
Les traits de l'âge d'or, conservés dans son cœur;
Innocent comme Abel, comme Daphnis aimable,

Frais comme le printemps, même dans son hiver.
Vous vivez! m'écriai-je, ô mortel adorable!
Et je pleurai de joie en embrassant Gessner.

J'y reconnus cet orateur [1] que Rome
Eût envié jadis au sénat de Paris.
Il me parut baigné des pleurs de ses amis;
Car il était aimé, quoiqu'il fût un grand homme.

A cette vue, je ne pus retenir mes larmes; mais la première des Grâces me dit en souriant :

« Pourquoi cette douleur amère?
» Gerbier chez vous n'est plus; mais il respire ici.
» Dans nos bras il s'est endormi.
» Qu'eût-il fait encor sur la terre?
» Il était immortel; son sort était rempli. »

En achevant ces mots, la déesse tendit la main à un vieillard qui s'avançait majestueusement vers le sanctuaire. Ses yeux, sous des sourcils blancs, brillaient du feu de la jeunesse, et son front conservait l'empreinte des couronnes qu'il avait portées. « O déesse! m'écriai-je, quel est ce vénérable » monarque? Quel était son empire?

» — L'univers. Tu vois Buffon.
» Il suffit que je le nomme;
» Tout l'éloge d'un grand homme
» Est renfermé dans son nom. »

[1] Gessner, Buffon et Gerbier venaient de mourir au moment où cette lettre fut écrite.

Elle dit, fit asseoir le vieillard sur un trône de verdure, et lui ceignit la couronne de l'immortalité.

Suivi des doux Plaisirs qui naissent sur ses traces,
A ce couronnement le Printemps assista,
Et la Nature y présida;
Car la Nature est toujours chez les Grâces.

Durant cette fête je vis entrer dans le temple une foule de jeunes nymphes qui arrivaient de la campagne. J'en remarquai très peu de la ville; mais j'avouerai que celles-ci l'emportaient sur les premières; car elles étaient encore belles, malgré leur parure. Tandis que je les admirais, Aglaé me dit: « Tu seras sans doute étonné d'apprendre que » ces beautés naïves, qui nous visitent tous les » jours, ne savent pas qu'elles nous connaissent.

» La beauté qui vient de naître,
» Tant qu'elle échappe au miroir,
» Vient chez nous sans le savoir;
» Mais il lui suffit d'avoir
» Le malheur de se connaître,
» Pour nous fuir sans le vouloir. »

Sur les pas de ces nymphes je vis arriver les vierges couronnées par l'Amour pour l'autel de l'Hyménée. « Celles-ci, me dit la déesse, sont bien » moins nombreuses que les premières; car plus » les femmes aujourd'hui arrivent à l'âge des Grâ- » ces, plus elles s'éloignent de leur culte: d'ailleurs

» nous n'admettons ici que celles qui, à la modes-
» tie et aux agrémens extérieurs, joignent une
» âme encore neuve, un cœur fait pour préférer
» l'estime et la tendresse conjugale à l'encens des
» adorateurs, et un caractère capable de sacrifier
» à l'amour maternel les modes, les romans, les
» abbés et l'opéra.

» Aussi le dieu d'Hymen verse en secret des pleurs
» Dans son temple désert; mais bientôt il oublie
» Sa solitude et ses malheurs,
» Quand il possède une Émilie. »

Aglaé parlait encore lorsque les mères arrivèrent au pied de l'autel. Je ne remarquai parmi elles ni celles qui veulent être les sœurs cadettes de leurs filles, ni celles qui ne souffrent point que leurs filles soient jolies, ni celles qui ne permettent pas que leurs filles aient quinze ans, *et cætera*, *et cætera;* leurs regards étaient nobles et tendres; leur démarche était posée, leur sourire affectueux; tout en elles intéressait. Ces yeux versaient souvent des larmes, cette bouche prononçait sans cesse les noms de fils et d'époux; ces lèvres étaient couvertes de chastes baisers; ce sein avait porté de doux fardeaux, que ces bras soutenaient encore. Ceux de leurs enfans qui pouvaient marcher les accompagnaient en leur donnant la main, ou en tenant un coin de leur robe flottante. Les tendres caresses,

les douces inquiétudes voltigeaient autour d'elles. En les considérant au milieu de leur famille naissante, on se sentait attiré vers elles par un charme attendrissant. Elles semblaient réunir les grâces des différens âges qui les environnaient. On les retrouvait dans chacun de leurs enfans. Ces diverses ressemblances multipliaient les sentimens qu'inspiraient les mères, et l'on éprouvait, en les aimant, que le respect est inséparable du véritable amour. « De toutes nos favorites, me dit Aglaé, » celles-ci sont les plus tendrement chéries; car » nous trouvons chez elles ce que nous cherchons » partout, l'utile joint à l'agréable.

» Leurs glorieux travaux n'empêchent point d'éclore
» Sur leurs traits maternels les fleurs de la beauté.
» Auprès des lis la rose croît encore
» Sur les débris de la maternité. »

Les mères alors s'approchèrent de l'autel, et j'eus le plaisir de les admirer tandis que chacune faisait son offrande. J'en reconnus même quelques unes.

Penthièvre présentait ses enfans dans ses bras;
Et, d'après ce touchant modèle,
Genlis, suivant à quelques pas,
Crayonnait les vertus et les charmes d'*Adèle*.

Quand les mères eurent rendu leur hommage, je vis arriver dans le sanctuaire les veuves et les aïeules en cheveux blancs. La sérénité, la candeur,

régnaient sur leurs fronts sillonnés par les longues années. On voyait qu'elles avaient été belles; on jugeait qu'elles étaient aimables. Le regret de ce qu'elles avaient perdu ajoutait au prix de ce qu'elles conservaient encore; et ce cœur pénétré de respect se plaisait à rappeler le passé pour y retrouver un sentiment plus tendre. Cependant, comme les vierges paraissaient surprises de les voir à cet âge dans le temple des Grâces, Euphrosine leur dit :

« Femme qui plaît à soixante ans
» Par son aimable caractère
» Possède bien mieux l'art de plaire
» Qu'une belle dans son printemps.

» Les prestiges de la jeunesse
» Cachent mille défauts au jour;
» Mais le charme fuit; la vieillesse
» Lève le bandeau de l'Amour.

» Alors la Raison qui s'éveille
» Cherche l'esprit. Si c'est en vain,
» La Beauté, dès le lendemain,
» Pleure ses amans de la veille.

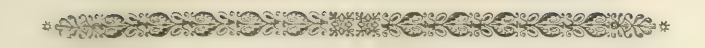
» Mais, si l'on trouve en vous les talens, les vertus,
» L'Amitié tous les jours ajoute à vos conquêtes,
» Et l'on vous aime encor, malgré l'âge où vous êtes,
» Comme l'on vous aimait à l'âge qui n'est plus.

» On regrette le temps passé sans vous connaître.
» Combien l'on eût joui d'un commerce si doux!
» Il semble que plus tôt on aurait voulu naître,
» Pour avoir le bonheur de vieillir avec vous.

» Lorsque, vers son déclin, le soleil nous éclaire,
» L'éclat de ses rayons n'en est point affaibli;
» On est vieux à vingt ans si l'on cesse de plaire;
» Et qui plaît à cent ans meurt sans avoir vieilli. »

A ces mots, les vierges saluèrent avec respect les aïeules, qui les embrassèrent sans jalousie. Alors la déesse, se tournant vers moi : « Tu le vois, me » dit-elle,

» Les Grâces sont de tous les temps.
» Adieu; dis à ton Émilie
» Que dans un demi-siècle en ces lieux je t'attends.
» Pour conserver tous deux l'amitié qui vous lie,
» De l'esprit et du cœur évitez les détours,
» L'art est voisin de l'imposture.
» Vous vous plairez encore au déclin de vos jours,
» Mes bons amis, si vous savez toujours
» Vous en tenir à la Nature. »



A ÉMILIE.

Quoi! vous exigez, Émilie,
Qu'au bruit des canons, des tambours,
Je chante encor pour les amours!
Hélas! pourrai-je, mon amie,
De Flore et du Printemps vous peindre les beaux jours,
Quand le deuil de la mort s'étend sur ma patrie!

Ma Muse, couverte du voile de la douleur, cherche en silence, dans nos forêts profondes et sous nos antres solitaires, un asile où la Discorde et la Haine n'aient point encore pénétré. Là, gémissant sur le passé, déplorant le présent, et lisant dans un sinistre avenir, elle dépose tristement sa lyre détendue jusqu'au retour incertain de la Paix, des Arts, de la Vertu et du Bonheur.

Si je propose à ses pinceaux légers
Les exploits des héros, les plaisirs des bergers,
Adonis et Vénus, foulant des lits de roses,
Les nymphes, leurs amours et leurs métamorphoses,
L'esprit frappé de sinistres objets,
Elle répand sur ces rians sujets
Un coloris lugubre et terne.
« Eh! dit-elle, comment peindre le siècle d'or?

» Ses tableaux enchanteurs ont si peu de rapport
» Avec celui de la lanterne! »

Cependant, quoi qu'elle en dise, je vais essayer de reprendre pour vous les pinceaux et la lyre. Vous le savez, c'est plutôt mon cœur que ma muse qui vous écrit; et, s'il est des révolutions qui puissent influer sur l'esprit, il n'en est point qui doivent influer sur le cœur. L'esprit tient à l'art, le sentiment à la nature; et seule, au milieu des changemens universels, la nature ne change point.

Le tableau de l'espèce humaine
Est un tableau mouvant. Là, des biens et des maux
La génération se succède et s'enchaîne.
Chaque acte aux spectateurs offre des traits nouveaux,
Et les héros changent à chaque scène.

Tandis que sur eux Atropos
Promène sa faux homicide,
Des siècles le torrent rapide
Vers le vaste abîme des temps
Roule chargé d'évènemens.
Cependant la simple Nature,
Toujours égale dans son cours,
Sur les cendres des morts, sur les débris des tours,
Sème au printemps les fleurs et la verdure;
Et, depuis le matin jusqu'au soir de nos jours,
Pour consoler le monde et repeupler la terre,
Elle conserve et régénère
Les vieilles amitiés et les jeunes amours.



LETTRE XLVII.

TITHON ET L'AURORE.

Demain matin, belle Émilie,
Quand, sortant des bras du repos,
De mille roses embellie,
Vous entr'ouvrirez vos rideaux;
Quand la soigneuse Modestie,
D'une ample gaze d'Italie
Voilera le double contour
Des charmes secrets que l'Amour
Lorgne souvent d'un œil d'envie:
En un mot, quand il fera jour
Pour l'amitié chez mon amie,
Souffrez que j'admire de près,
Sous votre nocturne coiffure,
Ce coloris vermeil et frais,
Cette blancheur naissante et pure
Que ranime sur vos attraits
Le doux repos de la nature.
Ainsi que l'abeille au matin,
Recueille un précieux butin
Sur les fleurs qui viennent d'éclore,
Mon pinceau, long-temps incertain,

Recueillera sur votre teint
Des couleurs pour peindre l'Aurore.

En attendant que vous m'accordiez une séance pour son portrait, je vais vous crayonner son histoire, c'est-à-dire ses amours; car c'est ordinairement là tout ce qu'on entend par l'histoire d'une jolie femme.

Fut-elle tendre ou cruelle?
Quel fut son premier amant?
Fut-il heureux, et comment?
Sut-il la rendre fidèle?
Combien eut-il de rivaux?
Combien de fois changeait-elle
Par mois, par jour? D'une belle
Voilà l'histoire en deux mots.

La plupart des auteurs assurent que l'Aurore est fille du Soleil et de la Terre. Quelques uns la font fille de Titan. Cette seconde opinion s'accorde avec la première, puisque Titan est le même que ce fameux géant [1] qui dans sa marche brillante éclaire et fertilise le monde.

Dès que le Soleil sort du lit de Téthys, l'Aurore

[1] L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
J.-B. ROUSSEAU, Liv. I, Ode II.

monte sur un char doré, attelé de deux chevaux plus blancs que la neige. Les roues du char tracent dans l'air un léger sillon de pourpre nuancé d'or et d'azur. La déesse arrive aux portes transparentes de l'Orient, et les ouvre avec ses doigts de rose; là elle s'arrête sur un nuage, et d'un œil impatient elle attend le char de son père. Bientôt, au milieu de l'harmonie des sphères célestes, elle croit entendre le hennissement de ses quatre coursiers; son cœur palpite d'espérance et de joie; elle regarde encore, et distingue, à travers une vapeur enflammée, l'ardent Piroïs, le léger Éoüs, le fougueux Æthon et l'indomptable Phlégon [1]; puis elle aperçoit son père lui-même, qui, de sa main immortelle, tient les rênes étincelantes. A cette vue, la fille du Jour rougit de plaisir, ses yeux versent des larmes de tendresse. Les Zéphyrs les recueillent sur leurs ailes, et les répandent en rosée sur les fleurs. Ainsi, belle Émilie,

Quand je viens, sous votre croisée,
Vous offrir un bouquet cueilli dès le matin,
Sur ce présent qui tremble dans ma main,
Si vous voyez trembler les pleurs de la rosée,
Ne le refusez pas; songez que chaque fleur
Doit son éclat, doit sa fraîcheur,
Et les doux parfums qu'elle exhale,
A la piété filiale.

[1] Noms des quatre coursiers du Soleil.

Depuis long-temps l'Aurore, heureuse d'aimer son père, vivait sans s'imaginer qu'il existât un autre amour, lorsqu'elle aperçut dans les campagnes de Troie le beau Tithon, fils de Laomédon et frère de Priam, roi des Troyens. Je vous ai déjà dit[1] qu'elle l'enleva, l'épousa, le rendit immortel, le vieillit en huit jours, et le fit changer en cigale. Ainsi l'Aurore ne connut que l'éclair de l'amour, et son bonheur s'évanouit comme un songe. Mais elle en fut bientôt dédommagée; en cessant d'être épouse, elle devint mère. Le fils qui lui rendit les traits de son époux fut le célèbre Memnon.

Cette innocente et vive image
De celui qui vécut trop peu pour son bonheur,
En donnant le change à son cœur,
Y remplissait le vide du veuvage.
Quand une femme, tour à tour
Heureuse épouse, heureuse mère,
Presse contre son sein ses enfans et leur père,
Pour elle c'est le même amour.

Memnon, dès ses jeunes années, fut un héros; mais le chemin périlleux de la gloire le conduisit au trépas. Les Grecs s'étant réunis pour assiéger la ville de Troie, le fils de Tithon, neveu de Priam, courut avec une armée au secours de ce malheureux prince; mais, avant de pénétrer dans la ville

[1] *Voyez* la lettre XXXIII, tome Ier, pag. 209.

assiégée, Memnon rencontra l'invincible Achille, le combattit, et tomba sous ses coups. Je ne vous peindrai point le désespoir de l'Aurore;

Pour exprimer la douleur d'une mère,
Il faudrait éprouver l'excès de son amour.
La fille brillante du Jour
D'un nuage lugubre obscurcit sa lumière;
Par l'amertume de ses pleurs,
Flétrit la verdure et les fleurs,
Et répandit son deuil sur la nature entière.

Enfin Jupiter, pour la consoler, lui promit que son fils renaîtrait sous une forme nouvelle. En effet, lorsque la flamme consuma le corps de Memnon, l'on vit, dit-on, s'élever de son bûcher, des oiseaux blancs que l'on appelle Memnonides. Ces oiseaux se multiplièrent en peu de temps, et s'envolèrent en divers climats. Mais, si l'on en croit Pline et plusieurs écrivains de l'antiquité, tous les ans, à la même époque, les Memnonides se rassemblaient sur le tombeau de Memnon pour se combattre, et faire de leur sang une libation en son honneur. D'autres ont écrit que ces oiseaux venaient chaque année tondre avec leur bec le gazon qui couvrait la tombe de Memnon, et qu'ils l'arrosaient ensuite avec leurs ailes trempées dans le fleuve d'Asope.

C'est ainsi que, dans tous les temps,
Pour parvenir au bonheur de leur plaire,

On a bercé la vanité des grands
Avec des contes de grand'mère.

On éleva dans la suite une statue en marbre noir qui représentait Memnon assis, les mains élevées et la bouche entr'ouverte, comme s'il allait parler. A peine le premier rayon de l'Aurore frappait-il le corps de la statue, qu'elle prenait un air riant, et paraissait s'animer ; mais, aussitôt que le rayon atteignait la bouche, il en sortait un son harmonieux et tendre, qui semblait dire : « Bonjour, ma mère ! » Le soir, au moment où l'Aurore allait éclairer l'autre hémisphère, un soupir faible et plaintif semblait dire : « Ma mère, adieu ! »

Telle était, Émilie, la fameuse statue de Memnon, à laquelle vous me faites ressembler quelquefois. Par exemple,

J'ai, quand je dois vous voir, cent choses à vous dire.
Paraissez-vous, soudain j'hésite, je soupire,
Je demeure à vos pieds, tremblant comme un poltron,
Et ressemble assez bien au buste de Memnon.
Sur ce marbre animé si vous portez la vue,
Si votre bouche lui sourit,
Un sourire, un regard suffit
Pour faire parler la statue.



LETTRE XLVIII.

CÉPHALE ET PROCRIS.

Fille qui n'a connu Cythère
Que sur la carte d'un roman,
Avant de voyager dans ce pays charmant,
Peut rester long-temps sédentaire.
Mais veuve qui, soir et matin,
Avec l'Amour en a fait le voyage,
Aime à se promener encor sur le chemin.
On a beau faire, on veut en vain
Oublier le pèlerinage
Quand on connaît le pèlerin.

L'Aurore, agitée par ce doux souvenir, aperçut un matin le jeune Céphale sur le mont Hymète. Céphale, fils de Déionée, roi de Phocide, avait épousé Procris, fille d'Érechthée, roi d'Athènes. Ils étaient unis par cette tendresse conjugale dont on s'honorait autrefois, et dont on rougit presque aujourd'hui. En vain l'Aurore, avec tous ses charmes, essaya-t-elle de rendre Céphale infidèle; il sut lui résister. Enfin, pour triompher de sa résistance,

elle l'enleva; mais les cœurs ne s'enlèvent point; celui de Céphale demeura près de sa chère Procris; et l'Aurore, après l'avoir inutilement retenu dans ses fers, le rendit à son épouse en lui disant: « Vous vous repentirez un jour d'avoir connu cette » Procris qui vous est aujourd'hui si chère. »

Ces paroles artificieuses firent éclore dans le cœur de Céphale les semences de la jalousie: aussitôt il prend la figure aimable et le costume galant d'un jeune séducteur, résolu d'éprouver lui-même la fidélité de son épouse. La démarche était délicate.

J'ignore, grâce aux dieux, ce qu'Hymen me réserve:
Cependant j'aime à me flatter
Que, Céphale nouveau, j'irais en vain tenter
L'honneur de ma Procris; mais le ciel m'en préserve!

Les propositions de l'amant inconnu furent d'abord rejetées avec mépris. Malgré l'absence de Céphale, Procris le chérissait plus que jamais. C'était beaucoup; et Céphale, plus heureux que sage, aurait dû s'en tenir à cette périlleuse tentative; mais il insista en ces termes:

» Céphale vous trahit.—L'ingrat!... Le croyez-vous?
» —J'en suis sûr; et d'ailleurs n'est-il pas votre époux!
» —Il était mon amant.—Il ne l'est plus, madame.
» — Et moi je l'adore toujours.
» — Quoi! sa froideur ne peut éteindre votre flamme?

» Quoi! vous voulez consumer vos beaux jours
» A pleurer un mari? C'est un enfantillage
» Qui n'est plus permis à votre âge.
» Je suis jeune, riche, en faveur;
» Je vous offre ma main, ma fortune et mon cœur.
» Ne perdons point de temps; tous les préliminaires
» De dédains affectés, de refus, de rigueurs,
» Ne font qu'embrouiller les affaires.
» Pour être heureux, évitons ces longueurs.
» L'amour fuit, l'heure échappe, et le plaisir s'envole.
» Je vous aime, aimez-moi. Point de discours frivole.
» Si j'attends à demain, dès aujourd'hui je meurs.
» — Mourir! vous m'effrayez, dit l'épouse craintive.
» Comment puis-je avec vous me tirer de ce pas?
» — Votre cœur ou la mort; voilà l'alternative.
» Donnez-moi l'un ou l'autre.—Allons, ne mourez pas. »

A ces mots, Céphale, furieux de trouver enfin ce qu'il s'opiniâtrait à chercher, se fait connaître à Procris, qui, accablée de honte et de remords, sort de son palais, résolue de n'y jamais rentrer. Mais bientôt Céphale courut la chercher au fond des déserts. Soit vanité, soit indulgence maritale, il l'excusa de n'avoir pu lui résister. Enfin, après quelques reproches mêlés de pleurs et de caresses,

Cette querelle de ménage
Se termina, suivant l'usage,
Par un doux raccommodement.
Nos époux, attestant les nymphes du bocage,

Jurèrent solennellement
De s'aimer désormais mille fois davantage ;
Et la preuve survint à l'appui du serment.

Procris, après les premiers gages de réconciliation, donna à Céphale un trait qui jamais ne manquait le but, et un chien, nommé Lélape, que Diane avait élevé.

Peu de temps après, Thémis, irritée de ce que les Thébains avaient déchiffré ses oracles, ayant suscité contre eux un renard monstrueux qui dévorait leurs troupeaux, tous les jeunes princes du pays se réunirent pour l'exterminer.

Comme la noblesse thébaine,
Si tous les chevaliers des rives de la Seine
S'unissaient pour chasser les renards que Thémis,
Du fond de son noir sanctuaire,
Suscite pour manger les moutons de Paris,
Quelle chasse ils auraient à faire!

Le renard thébain échappa long-temps à toutes les poursuites des chasseurs. Enfin Céphale ayant lâché Lélape contre le monstre, le chien et le renard, au milieu de leur course rapide, furent l'un et l'autre changés en pierre, sans qu'on ait jamais su ni par qui, ni pourquoi.

Céphale regretta son fidèle Lélape ; mais le dard qui lui restait suffisait pour le rendre encore le plus redoutable de tous les chasseurs. Il parcou-

rait sans cesse les bois et les montagnes, théâtres de ses nombreux exploits. Là quelquefois, durant la chaleur du jour, il se reposait sur la terre brûlante, et implorait le secours de cette vapeur rafraîchissante qui voltige au fond des grottes tapissées de mousse, et sous l'ombrage épais des arbres vénérables, pères et protecteurs des bocages.

« Viens, disait-il, viens, aimable Aure :
» Viens, jeune épouse du Zéphyr.
» Accorde-moi seulement un soupir
» Pour apaiser l'ardeur qui me dévore. »

Malheureusement quelques Thébaines charitables, ayant entendu Céphale, en conclurent que cette Aure, qu'il appelait avec tant de langueur, était une nymphe qu'il aimait éperdument ; et soudain, pleines des intentions les plus pacifiques, elles allèrent le persuader à Procris.

Le lendemain, Procris, par un chemin détourné, va se cacher dans un buisson voisin du lieu que ses amies lui avaient indiqué. Bientôt Céphale, épuisé de fatigue, vint s'y reposer. Faible, haletant, d'une voix languissante, il appelle Aure à son secours. A ce nom, Procris ne peut maîtriser les transports de sa rage. Un mouvement d'indignation la trahit. Céphale croit entendre une bête sauvage s'agiter dans l'épaisseur du buisson. Il se retourne, lance le trait fatal... Soudain un cri douloureux et

tendre lui fait pressentir sa méprise et son malheur. Pâle et tremblant, il écarte les branches qui lui cachent sa victime, et reçoit dans ses bras sa chère Procris, qui, d'une voix mourante, lui dit : « Céphale, au nom de cet amour si tendre qui » cause ma mort, n'épouse point cette Aure, dont » le nom seul me fait frémir! » A ces mots, Céphale, reconnaissant son erreur, la désabuse; mais, hélas! trop tard.

Dans ses bras son épouse expire,
Et d'un regard semble lui dire :
Pardonne-moi de t'avoir soupçonné!
En mourant de ta main, le ciel veut que j'expie
Mon injustice et mon erreur ;
Mais je regrette peu la vie,
Si je me survis dans ton cœur.

L'Aurore ne fut pas insensible au malheur de son cher Céphale; elle en eut même quelques remords, mais, pour les effacer, elle se livra à de nouvelles amours, et enleva Orion[1].

Orion différait du reste des hommes en ce qu'il n'avait point de mère; mais il en était amplement dédommagé en ce qu'il avait trois pères certains,

[1] Ces amours inconstans, cette ardeur pressante de l'Aurore, qui rajeunit un amant, en provoque un second, en enlève un troisième, expriment de la manière la plus heureuse cette flamme si vive, si puissante, que l'Aube naissante

sans compter celui dont il était l'héritier présomptif.

Jupiter, Neptune et Mercure, voyageant ensemble, furent un soir accueillis par un pauvre homme nommé Hyrée. Les trois dieux, en reconnaissance de sa généreuse hospitalité, lui offrirent la récompense qu'il choisirait.

« Je suis veuf, leur dit-il, et d'un second hymen
» Je n'ose tenter la fortune.
» Deux femmes pour un pauvre humain,
» Ce serait trop ; peut-être est-ce déjà trop d'une ;
» Cependant j'ai besoin du lien conjugal ;
» Car, pour jouir du bonheur d'être père,
» La femme jusqu'ici fut un mal nécessaire :
» Or ne pourriez-vous pas, pour me tirer d'affaire,
» En m'accordant le bien, me dispenser du mal ?

Les dieux, touchés du bon sens et de la naïveté de leur hôte, prirent la peau d'un bœuf qu'il avait tué pour les recevoir, la remplirent d'une substance divine, et recommandèrent à Hyrée de la couvrir de terre jusqu'à une certaine époque, à laquelle il en sortit un fils qui fut nommé Orion.

Orion devint le plus célèbre et le plus beau des

excite dans la jeunesse.... Un jour on disait à Voltaire, insoumis dans un âge avancé aux lois de l'hymen : « N'avez-» vous donc jamais eu l'envie de vous marier ?—Quelquefois » le matin, » répondit-il .. Voilà le sens des amours allégoriques de l'Aurore. (*Note de l'éditeur.*)

chasseurs. Diane et l'Aurore l'aimèrent en même temps; et la fille du Jour, s'ennuyant de rivaliser avec la déesse des forêts, brusqua l'aventure en enlevant Orion, qu'elle transporta dans l'île de Délos. Cependant il paraît qu'il revint auprès de Diane, ce qui est naturel : l'Aurore faisait les avances, Diane résistait; elle devait être préférée : peu à peu elle répondit aux sentimens d'Orion, et conçut pour lui une flamme pure et céleste. Mais Orion, dont la flamme était moins dégagée des principes terrestres, surprenant un jour Diane seule et pensive à l'ombre d'un bosquet mystérieux, lui dit, en se précipitant à ses pieds :

« Pour vous plaire, chaste Diane,
» Je me consume nuit et jour
» A filer le parfait amour;
« Mais je vous avoûrai qu'un sentiment profane,
» Quand je vois vos appas, se glisse dans mon cœur.
» Le moral est chez moi tout voisin du physique;
» Et, malgré le respect de ma pudique ardeur,
» Je ne me sens point fait pour l'amour platonique [1].

L'argument était pressant. Diane, au lieu d'y répondre, fit piquer son amant par un scorpion caché sous une roche voisine, et transporta l'amant

[1] Je crains qu'il n'y ait ici un petit anachronisme de quelques siècles, et je prie MM. les amoureux platoniciens de vouloir bien m'éclairer sur cette bagatelle.

et l'animal dans le ciel, où ils formèrent deux constellations disposées de manière que le scorpion semble encore menacer Orion.

Adieu, mon aimable Émilie;
Demain je vais revoir ces bois, cette prairie,
Où de mes plaisirs le plus doux
Était de vous écrire et de penser à vous.
Là, sur le haut des monts, quand j'irai voir éclore
Le premier rayon de l'Aurore,
En admirant ses naïves couleurs
Et son sourire accompagné de pleurs,
Je me dirai : Celle que j'aime
Rougit, pleure et sourit de même.
Pour ressembler en tout à la divinité,
Il ne lui manque, hélas! que l'immortalité.
Mais si le temps, un jour, emporte sur ses ailes
Et sa jeunesse et sa beauté,
Ses vertus seront immortelles;
Et nous irons, unis de chaînes mutuelles,
Nous perdre dans l'éternité.
Pardon, mon adorable amie,
Ces sinistres pensers pourront vous affliger;
Mais le plaisir d'aimer celle qu'on a choisie
Est si vif et si passager,
Qu'il est permis de prolonger
L'espoir de ce bonheur au-delà de la vie.

FIN DU TOME PREMIER.

NOTES.

Page 125. Lettre XIX. L'auteur se montre ici raisonneur superficiel et injuste : la philosophie du dix-huitième siècle, qu'il attaque, ne fut influencée ni par la mode, ni par des revers d'amour et de fortune, ni par les versatilités d'esprit qui naissent d'une recherche du bon ton. Elle combattit au contraire tous les travers, tous les préjugés de l'époque; démasqua l'hypocrisie, abaissa l'orgueil des grands en éclairant leur vie improductive et dissolue, et sut apprendre enfin aux peuples à demander compte de leurs droits aux souverains. Or, ce n'est pas, comme le prétend Demoustier, par des vapeurs que tout cela put s'opérer, mais par l'application des principes de la vraie philosophie, de la philosophie antique, mise en rapport avec les mœurs des temps modernes. La critique du correspondant d'Émilie ne peut donc flétrir que ces charlatans, soi-disant philosophes, que les hommes sages ne confondirent jamais avec les philosophes sincères, et qui se déshonorèrent sans porter atteinte à la philosophie. Ces philosophes-tartufes, nous pourrions les nommer; mais il faudrait démentir de grandes renommées; nous nous taisons.

(*Note de l'Éditeur.*)

Pages 190. Lettre XXX. Quelques mythologues ont

feint que Vénus, s'échappant de la chambre nuptiale, alla confier ses chagrins aux trois Grâces.

« Je viens à vous, mes compagnes fidèles;
» Cet hyménée est un fléau pour moi.
» Au noir Vulcain j'ai donc donné ma foi !
» Et j'ai rendu mes chaînes éternelles !
» Grand Jupiter, tu l'as voulu; pourquoi
» De cet époux me vantais-tu l'adresse,
» Et la puissance, et surtout la richesse ?
» Pour contenter mes modestes désirs,
» Il ne me faut qu'Amour et les Plaisirs:
» Plaisirs, Amours, vous fuyez l'hyménée,
» Le mien surtout. — De votre destinée
» Plaignez-vous moins, lui répond en riant
» Le doux trio; ce joug contrariant
» Est à porter aussi léger qu'un autre,
» Et cet époux devait être le vôtre.
» Pluton, Neptune, et le grand Jupiter,
» Depuis long-temps sont tous trois en ménage.
» Ce Mars, qui fait l'amour avec tapage,
» Cache un œil noir sous un casque de fer;
» Mais il pourrait, dans sa brusque incartade,
» Vous planter là pour la moindre naïade.
» Cet Apollon, qui promène dans l'air
» Le char du jour, observe, et voit trop clair
» Pour un époux; et, mal pour mal, sans doute,
» Mieux vaut encor mari qui n'y voit goutte.
» Bacchus chez vous viendrait cuver son vin.
» Le dieu qui porte un caducée en main
» Pourrait fort bien, s'il vous avait pour dame,
» Comme un effet négocier sa femme.
» Sur votre cœur jamais Pan n'eut de droits;

» Vous nous avez répété mille fois
» Que son gros rire et ses deux pieds de chèvre
» Vous apportaient la migraine et la fièvre.
» Voilà des dieux les seuls que pour époux
» Peut de Paphos choisir la souveraine;
» A moins pourtant qu'il ne lui soit plus doux,
» Laissant Vulcain, de s'unir à Silène.
» Mais, croyez-moi, tenez-vous au premier,
» Car bien ou mal il faut se marier. »

Page 203. Lettre XXXII. « Là un jeune favori de » Diane faisait ses premières armes. » L'enfance d'Adonis et sa première éducation ont fourni à M. Bernardin de Saint-Pierre un tableau charmant dont il a embelli le troisième volume de ses Études de la Nature. Nous avons tâché de l'imiter dans les stances suivantes, qui ont quelque rapport avec l'objet traité dans cette lettre, et qui par conséquent ne sont point ici déplacées.

Une nymphe devint mère
D'un enfant, dont la beauté
De Diane, si sévère,
Sut fléchir l'austérité;
Sur son front est la décence,
Dans ses discours la candeur :
Il ressemble à l'Innocence
Qui sourit à la Pudeur.

Vénus, que Mars abandonne,
Boudant les Jeux et les Ris :
Voit cet enfant, et soupçonne
Qu'il pourrait être Adonis.

A Diane elle l'enlève ;
Et son cœur secrètement
S'enorgueillit d'un élève
Qui lui promet un amant.

Mais Diane inconsolable
Parcourt les monts et les bois :
Appelle l'enfant aimable
Qui ne vient plus à sa voix ;
Et sachant quelle déesse
A Paphos l'a transporté,
Craint pour sa jeune sagesse
L'écueil de la volupté.

Elle apprend que Cythérée,
Par le plus heureux hasard,
Doit, de sa cour entourée,
Vers les bois guider son char ;
Que, lasse dans la campagne
D'errer seule avec son fils,
La déesse s'accompagne
De l'Amour et d'Adonis.

Diane aussitôt rassemble
Les nymphes de ses forêts :
Elles aiguisent ensemble
Leurs javelots et leurs traits ;
Et, quand le char s'embarrasse
Dans des sentiers inconnus,
La déesse de la chasse
S'offre aux regards de Vénus.

Elle prétend qu'on lui rende
L'enfant si cher à son cœur ;
Elle presse, elle commande ;

Et Vénus tremble de peur.
Vénus a peu de vaillance;
Elle perd jusqu'à la voix :
Les Grâces sont sans défense,
Et l'amour est sans carquois.

Elle pleure, elle envisage
Son Adonis et l'amour,
Tous deux enfans du même âge,
Tous deux beaux comme le jour,
Par des caresses légères
Tous deux lui payant ses soins;
Et si pareils, que deux frères
Pourraient se ressembler moins.

Elle invente un stratagème,
Et sans délai l'accomplit;
Le dos de l'enfant qu'elle aime
De deux ailes s'embellit.
A Diane qui l'appelle
Le montrant avec son fils,
Elle lui dit : Vois, cruelle,
Et si tu l'oses, choisis.

Diane flotte incertaine
Entre ces enfans ailés;
Elle hésite, en croit à peine
Ses yeux errans et troublés.
Vénus attend sa réponse :
Mais Diane, sans retour,
Au jeune Adonis renonce
De peur de prendre l'Amour.

FIN DES NOTES.

TABLE.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

LETTRES A ÉMILIE

SUR

LA MYTHOLOGIE.

—

TOME II.

PARIS. — Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET,
rue du Colombier, 30.


del
Truche

LETTRES A ÉMILIE

SUR

LA MYTHOLOGIE,

SUIVIES

DES CONSOLATIONS;

Par Demoustier;

AVEC UNE NOTICE NOUVELLE ET DES NOTES,

PAR G. TOUCHARD-LAFOSSE.

TOME SECOND.



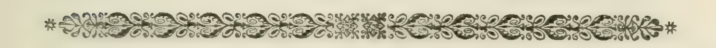
PARIS,
A.-R. LANGLOIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25.

1835.

LETTRES A ÉMILIE

SUR

LA MYTHOLOGIE.



LETTRE XLIX.

FLORE, PALÈS, FAUNE, SYLVAIN.

Pourquoi demeurer à la ville
Quand tout reverdit dans nos champs,
Quand Flore décore l'asile
Que l'Amour destine aux amans?
Ah! venez dans nos bois: ces berceaux vous attendent;
Ce gazon vous appelle, et ces roses demandent
Pourquoi vous les privez si long-temps du bonheur
De couronner le sein de la pudeur.

J'ignore ce qui se passe sur les bords tumultueux de la Seine; mais ici le sujet intéressant de la nouvelle du jour est l'arrivée du Printemps, qui vient de faire son entrée dans nos plaines avec tout l'appareil de son antique magnificence.

Sur un nuage de rosée
Doré des rayons du soleil,

Il parcourt nos guérets, et presse le réveil
De la Nature reposée,
Qui, de mille feux embrasée,
Le sein couvert de fleurs, sort des bras du Sommeil.
Une légère draperie,
Pareille à l'écharpe d'Iris,
Couvre le sein du dieu. Son aimable souris,
Qu'un tendre regard accompagne,
Ranime les vallons flétris,
Et fait sourire la campagne.
A l'aspect des coteaux qu'il vient de rajeunir,
Le jeune amant de la Nature
Rougit, comme une vierge pure,
De modestie et de plaisir.
Son front est couronné de l'herbe des prairies,
Pour prouver que de la Beauté
Le premier ornement est la simplicité.

L'Amour, qui, sans être invité,
Assiste à toutes les parties,
Voltige à ses côtés, et, tandis que les fleurs
Échappent de ses mains, le fripon les ramasse,
Puis, en riant, les entrelace
Sur la pointe des traits qu'il destine à nos cœurs.

La mère du Printemps, jeune, fraîche et vermeille,
Flore dans sa riche corbeille
Assortit un tribut de roses et de lis,
Et le donne au Zéphyr pour l'offrir à son fils.
Les plaisirs enfantins, les jeunes amourettes
Suivent en jouant du hautbois,

Et chassent vers le nord l'Hiver au fond des bois,
En lui jetant des violettes.

La foule des courtisans qui ferme le cortége est conduite par le dieu Pan, environné de Faunes et de Sylvains. Priape marche à sa droite, escorté par les Satyres. Ceux-ci, d'un œil lascif, considèrent les Dryades, les Hamadryades, les Oréades et les Napées, qui s'empressent autour de Palès, déesse des prairies, et protectrice des bergers. Le dieu Terme, qui les voit passer, soupire de ne pouvoir les suivre; mais il se réjouit en voyant croître la verdure qui bientôt doit ombrager sa tête.

Tels sont, Émilie, l'ordre et la marche de cette entrée, qui, selon moi, vaut bien celle de nos ambassadeurs. Or, quand vous voyez passer ces simulacres de potentats au milieu de la magnificence royale, vous vous informez du nom et de l'emploi des principaux officiers qui les environnent; je crois donc devoir vous faire connaître en détail les principaux ministres du plus aimable roi de l'année.

Le premier ministre du Printemps est la déesse Flore, qui, en sa qualité de reine-mère, gouverne, durant le règne de son fils, le peuple brillant des fleurs. Zéphyre, qui l'accompagne, partage ses soins entre Flore, Cérès et Pomone. Ce dieu léger est fils d'Éole et de l'Aurore. Des ailes de papillon soutiennent son corps diaphane au milieu de la

vapeur éthérée. Aussi vermeil, aussi frais que les fleurs qu'il caresse, son teint offre la rougeur virginale de la rose naissante, ses regards, la douceur des premiers rayons du printemps. Soigneux des trésors fragiles qu'enfante le sein de Cybèle[1], il écarte, de son souffle et de ses ailes, les Aquilons et les noires Tempêtes, et nourrit des pleurs de sa mère l'enfance des fleurs, des fruits et des moissons.

Les savans n'osent décider si Zéphyre est l'époux ou l'amant de Flore, en sorte que la légitimité du Printemps est encore un problème. Les médisans vont plus loin; s'il faut les en croire, la déesse Flore n'est qu'une mortelle parvenue, qui vivait autrefois à Rome aux dépens des jeunes citoyens. Chloris était alors son nom. Enrichie par ses amans, elle nomma pour son héritier le sénat, qui, par reconnaissance, fit son apothéose. Mais, ne sachant trop quel domaine lui assigner, il lui donna celui des fleurs, qui était alors vacant, et la maria à Zéphyre, époux sans conséquence, qui convenait parfaitement au caractère variable de la nouvelle déesse. Il institua en son honneur les jeux floraux, où les femmes publiques, dépouillées de leurs vêtemens, combattaient et couraient au son des trompettes. Celles qui remportaient le prix de la

[1] La Terre.

lutte ou de la course recevaient une couronne de fleurs. La statue de la déesse paraissait, au milieu d'elles, couronnée de guirlandes, et couverte d'une draperie qu'elle tenait de la main droite; de l'autre, elle présentait une poignée de pois et de fèves, parce que, durant les jeux floraux, les Édiles jetaient ces légumes au peuple de Rome.

Si ces détails sont véritables, vous préfèrerez à la déesse Flore la déesse Féronie, autre ministre du Printemps, qui gouverne par *interim* les fruits naissans, jusqu'au moment où Pomone vient prendre elle-même les rênes de son empire. Le feu ayant consumé jadis un bois situé sur le mont Soracte, et consacré à la déesse Féronie, les habitans voisins accoururent pour sauver sa statue, mais tout-à-coup le bois se couronna d'une verdure nouvelle. Ce miracle accrédita tellement la déesse, que ses prêtres osèrent se vanter de marcher sur des brasiers, et de tenir un fer ardent sans ressentir la plus légère impression.

Pour éprouver ce pouvoir plus qu'humain,
J'aurais voulu les voir, et vous donner la main,
Ou marcher sur vos pas; et je crois, mon amie,
Que j'aurais fort déconcerté
La feinte insensibilité
Des chapelains de Féronie.

Moins respectée, mais plus aimée que cette

déesse, Palès régnait sur les prés et sur les troupeaux. Sa parure est aussi simple que son culte. Un voile couvre ses charmes innocens. Un peu de laurier et de romarin couronne sa chevelure, parce que, durant ses fêtes, les bergers purgeaient leurs troupeaux, en mêlant du romarin et du laurier dans leur pâturage. Elle tient une poignée de paille [1], qui sert de litière aux bestiaux. Ses fêtes se célébraient au mois de mai. Les pasteurs lui offraient du lait et du miel; puis allumant, à des distances égales, trois grands feux de paille, ils sautaient pardessus; et le plus agile remportait le prix, qui ordinairement était une jeune chèvre ou un agneau.

Ainsi, dans l'âge d'or, quand la simple innocence
Rendait hommage à la divinité,
Ses fêtes commençaient par la reconnaissance,
Et finissaient par la gaîté.

Les compagnes de Palès sont les Napées, qui présidaient aux plaines, et les Oréades aux montagnes. Ces nymphes furent, dit-on, les nourrices de Cérès et de Bacchus, parce que les moissons croissent dans les campagnes, et les vendanges sur les coteaux. C'est aux Oréades que nous devons le miel. Une de ces nymphes, nommée Mélisse, ayant trouvé dans un arbre creux un rayon rempli de cette liqueur dorée, en fit goûter à ses compagnes,

[1] Le mot *Palès* dérive du mot latin *palea*, paille.

qui, enchantées de cette découverte, donnèrent aux abeilles le nom de *mélisses*, et à leur nectar celui de *mel*, que nous avons traduit par *miel*.

Les Dryades[1] avaient l'inspection des bois et des arbres en général[2]; les Hamadryades, aussi multipliées que les arbres, naissaient et mouraient avec celui auquel leur existence était intimement liée. Cette fiction ingénieuse, qui prodigue les divinités aimables et attache des nymphes à tous les objets qui nous environnent, a je ne sais quel charme attendrissant. Quand je me reporte au temps de la fable,

Les monts, les bois, les champs, tout s'anime à mes yeux:
A travers les épis des ces plaines dorées
Je crois voir courir les Napées.
Sur ces coteaux délicieux
J'écoute les soupirs des tendres Oréades;
Sous ces bosquets mystérieux
Je cherche les gazons foulés par les Dryades;
Et si, le soir, dans mon jardin,
J'arrose un arbuste malade,

[1] Dryade dérive du mot grec *Drys* (ρῦς), arbre; *Ama* (Ἀμα) signifie *avec*. Ainsi Hamadryade signifie, qui est unie *avec l'arbre*.

[2] On les avait imaginées pour empêcher les peuples de détruire trop facilement les forêts. On ne pouvait couper un arbre avant que les ministres de la religion n'eussent déclaré que les nymphes l'avaient abandonné.

En le baignant, je songe que ma main
Rafraîchit une Hamadryade.

Parmi ces nymphes, les plus révérées étaient les Querculanes [1], dont la vie était attachée à celle des chênes. Le célèbre chasseur Arcas, se reposant au bord d'un ruisseau qu'ombrageait un chêne, vit, dit-on, sortir de son écorce une nymphe qui lui dit : « Détourne, je t'en supplie, le cours rapide de » cette onde qui déracine l'arbre auquel ma vie est » attachée. » Arcas détourna le ruisseau, et la nymphe reconnaissante le couronna sur le rivage.

Oh! si les nymphes à présent
Récompensaient encor de même un bon office,
Comme j'irais courir les bois, en leur disant :
N'est-il rien pour votre service?

Les amans de ces nymphes sont les Sylvains, fils de Sylvain, dieu des forêts, qui protégeait aussi les troupeaux, et partageait avec le dieu Terme la garde des limites champêtres. Les Romains appelaient ses fêtes les Lupercales [2], soit parce qu'il écartait les loups des bergeries, soit parce que son temple, construit dans le lieu même où Rémus et Romulus avaient été nourris par une louve, en conservait le nom de Lupercal. On raconte que

[1] Du mot latin *Quercus*, chêne.

[2] *Voyez* la lettre IV, tome Ier, p. 16.

Sylvain, amoureux d'Iole, épouse d'Hercule, s'introduisit la nuit dans une grotte où les deux époux étaient couchés séparément. Hercule avait enveloppé Iole dans la peau du lion de la forêt de Némée. Sylvain, marchant à tàtons, et sentant la peau hérissée du lion, prit Iole pour Hercule, et Hercule pour Iole. Mais Hercule, éveillé par ses caresses, le saisit d'un bras vigoureux, et le lança hors de la caverne contre un rocher qui fut l'écueil de ses amours.

Après cette chute, Sylvain
Renonçant aux profits de la galanterie,
Et dégoûté du bien de son prochain,
Se maria le lendemain;
Car, dès qu'on ne veut plus aimer, l'on se marie.

Sylvain eut un grand nombre d'enfans, qui tous portèrent son nom. On les confond souvent avec les Faunes, parce que leurs figures et leurs attributs sont les mêmes; mais leur origine est différente.

Les Faunes sont les petits-fils de Picus, fils de Saturne, et roi des Latins, qui, pour avoir résisté à l'amour de Circé, fut métamorphosé en pivert par cette enchanteresse. Canente, sa veuve, fille de Janus, fut changée en voix à force de parler, comme plusieurs autres avaient été changées en fontaines à force de pleurer.

Or, si le ciel prenait encor la peine
De consulter leurs dispositions
Pour métamorphoser les veuves de la Seine,
Sur nos rivages nous aurions
Cent mille voix peut-être, et pas une fontaine.

Picus et Canente laissèrent pour héritier Faune, qui enseigna l'agriculture aux Latins, vers le temps où Pandion [1] donnait des lois au peuple d'Athènes. Faune épousa Fauna sa sœur, et en eut d'abord un fils nommé Sterculie [2], qui inventa l'art de fertiliser la terre par des engrais. Ses autres enfans furent les Faunes, que l'on mit au rang des dieux champêtres. On leur immolait une chèvre, et le pin leur était consacré. On les représentait avec des pieds de chevaux ou de bœufs, une barbe, des cornes et des oreilles de bouc, environnées d'une couronne de sapin, dont ils tenaient aussi une branche dans la main droite. On leur donnait quelquefois, mais plus rarement, des pieds de chèvre. Fauna, leur mère, après la mort de son époux, s'enferma seule, et mourut sans avoir parlé à un seul homme. Les Latins déifièrent ce modèle des veuves, qui devint l'inimitable patronne des dames romaines. Elle avait à Rome un temple, dont les prêtres distri-

[1] Il fut le père de Philomèle et de Progné, qui périrent victimes de la brutalité de Térée, roi de Thrace, et époux de Progné.

[2] *Sterculum*, fumier, engrais

buaient au peuple des simples pour toutes les maladies. Les Romains confondaient Fauna avec Cybèle, ou la bonne déesse, et lui donnaient les mêmes attributs. Les dames romaines célébraient ses fêtes durant la nuit, et il était défendu aux hommes d'oser même regarder l'asile sacré de ces mystères, dont il faut avouer que les femmes n'ont jamais révélé le secret.

Je ne sais quel historien,
Piqué de ce rare silence,
Dit que, suivant toute apparence,
Ces grands mystères n'étaient rien.
C'est son avis, chacun le sien;
Mais je crains fort, lorsque j'y pense,
Que ce ne soit aussi le mien.

Les dieux qui ressemblent le plus aux enfans de Fauna sont les Satyres, qui ne diffèrent des Faunes que parce qu'ils ont toujours des pieds de chèvre, et qu'ils portent tantôt un thyrse, tantôt une flûte ou un tambourin, pour faire danser les nymphes, dont ils animent la joie, enflamment les sens et réveillent les désirs, en précipitant, au gré de leur rustique harmonie, la mesure rapide de leurs pas cadencés.

Priape, qui marche à leur tête, quoique fils de Vénus et de Bacchus, n'était pas jadis en grande vénération. Cependant il avait son culte particulier.

On lui sacrifiait un âne, parce qu'ayant jadis défié un âne, j'ignore à quel genre de combat, et en ayant glorieusement triomphé, le vaincu, désespéré, s'était jeté sur le vainqueur, et l'avait laissé mourant à l'ombre de ses lauriers.

Ses fêtes se célébraient particulièrement à Lampsaque, d'où il avait été chassé autrefois pour y avoir fait, par ses noirs sourcils, ses cheveux crépus, sa bouche énorme, son nez recourbé, ses larges épaules et son énergique laideur, la conquête de toutes les jolies femmes.

Nos belles, à ce que je croi,
Ont hérité de ce caprice;
Telle refuse encor d'admettre sous sa loi
Un Apollon blondin, qui prend à son service
Un Priape aux crins noirs. Demandez-lui pourquoi [1]?

Priape, piqué du procédé des Lampsaciens, les rendit furieux, et leurs femmes folles. C'étaient des batailles, des danses, des ris, des hurlemens continuels; et la ville de Lampsaque semblait n'être peuplée que de convulsionnaires. Enfin la diète

[1] Il est de nos jours bon nombre de dames qui pensent comme celles de Lampsaque et comme celles du XVIIIe siècle.. C'est sans doute ce qui généralise, parmi nos jeunes gens, le goût des épais favoris, des longues moustaches et même des barbes imitées du moyen âge.

(*Note de l'Éditeur.*)

générale des maris, qui, par caractère ou par habitude, avaient conservé l'impassibilité du flegme conjugal, décréta le rappel du dieu exilé; et soudain toutes les cervelles dérangées se remirent sans bruit à leur place.

C'est au dieu Terme que Priape a l'obligation de ne pas être le plus laid de tous les dieux. Terme ressemble tantôt à une tuile, tantôt à un tronc d'arbre, plus souvent à une borne ronde ou carrée. Malgré sa figure grotesque, il était jadis en grande vénération. Le téméraire dont la main sacrilége le dérangeait de sa place était proscrit [1]; aussi n'y a-t-il jamais eu de sentinelle plus ferme dans son poste que le dieu Terme. Lorsque tous les dieux se retirèrent aux environs du Capitole pour le céder à Jupiter, Terme y demeura seul immobile, et sacrifia la politesse à l'esprit de son état. Ses fêtes se célébraient à Rome le dernier jour de l'année. On le couronnait d'épis au temps de la moisson, et de fleurs au moment où je vous écris, c'est-à-dire à l'arrivée du printemps.

Mais tandis que je vous décris la marche de cet aimable dieu, il passe et emporte avec lui la jeunesse de l'année.

Ainsi s'envolent les instans
Des plus beaux jours de notre vie;

[1] Il était dévoué aux Furies, et chacun avait droit de le tuer.

Quand ils sont passés, mon amie,
On les regrette : il n'est plus temps.
Hâtons-nous d'être heureux, et, si la jouissance
Avec nos beaux jours doit finir,
Nous en conserverons du moins le souvenir.
Le Souvenir, frère de l'Espérance,
En nous retraçant nos amours,
Nous rendra leur première ivresse,
Et fera luire encor, sur le soir de nos jours,
L'aurore de notre jeunesse.



LETTRE L.

POMONE, VERTUMNE.

Je me doutais, Émilie, qu'à propos de la déesse des fleurs, vous demanderiez l'histoire de la déesse des fruits. Je conviens que ces deux divinités sont de tous temps inséparables.

Je sais qu'on dit : Flore et Pomone,
Comme on dit : la Nuit et le Jour,
Les Jeux et les Plaisirs, le Printemps et l'Automne,
Les Grâces et Vénus, Émilie et l'Amour.

D'ailleurs, je ne suis pas étonné de l'intérêt que vous témoignez pour Pomone :

Car je vous connais, entre nous,
Des fruits de la plus belle espèce,
Que la pudeur en vain nous voile avec adresse;
Trésors mystérieux, dont l'éclat vif et doux
Perce le voile... Eh bien! pourquoi rougissez-vous
De m'entendre vanter les fruits de la sagesse?

Pomone, déesse des jardins, vivait célibataire, et ne concevait pas au monde d'autre plaisir que

celui de cultiver les arbres qui portent les trésors de l'Automne. En vain mille amans avaient essayé de lui plaire; elle dédaignait leurs hommages. Vertumne, dieu des jardins, quoique ses plaisirs et son emploi dussent naturellement le rapprocher de Pomone, n'en fut pas mieux accueilli que ses rivaux. Heureusement Vertumne [1] avait le talent de changer de figure à son gré. Il prit d'abord celle d'un jeune laboureur, on le reçut mal; puis celle d'un jeune moissonneur, on le congédia; enfin celle d'une vieille femme, on l'écouta.

La vieille, appuyée sur son bâton, après avoir long-temps parcouru les jardins de Pomone, vint se reposer à l'ombre d'une vigne mariée à un jeune ormeau. Là, embrassant la déesse avec une tendresse maternelle, elle lui dit d'un ton de confidence :

« Ma fille, j'applaudis à vos amusemens.
» Des plaisirs que l'on puise au sein de la Nature
» La source fut toujours intarissable et pure.
» Ces espaliers sont beaux, ces vergers sont charmans;
» Mais de votre asile champêtre
» Pour rendre le séjour plus doux,
» Malgré vos soins, il y manque peut-être
» Le plus bel ornement.—Quel est-il?—Un époux.
» Oui, mon enfant; croyez à mon expérience:

[1] Le nom de *Vertumne* dérive du mot latin *vertere*, changer.

» Sans amour à votre âge il n'est point de bonheur.
» On a beau s'imposer silence
» Et donner le change à son cœur,
» Du célibat, plus qu'on ne pense,
» Le sentier solitaire est glissant pour l'honneur;
» L'hymen seul, accordant l'Amour et la Pudeur,
» Peut mettre en sûreté la fragile Innocence.

» Vous seule de l'Hymen pourquoi braver les lois?
» Mariez-vous, tout se marie :
» L'aigle au milieu des airs, le tigre au fond des bois,
» Le poisson sous les eaux, l'agneau dans la prairie.
» Les arbres et les fleurs ont aussi leur hymen;
» Et, du plus haut des cieux jusque dans la poussière,
» Tous les êtres unis par ce commun lien,
» Forment une famille entière
» Qui semble se donner la main.
» Mais si votre froideur vous rend inaccessible
» Aux plus purs sentimens de la société,
» Peut-être aux doux plaisirs de la maternité
» Ne serez-vous pas insensible.
» Voyez cette vigne flexible,
» Mariée à ce jeune ormeau :
» L'arbre, étendant au loin chaque rameau,
» Soutient ses faibles bras, et la vigne fidèle
» De ses trésors naissans couronne son appui;
» Son époux s'embellit par elle,
» Elle se féconde par lui.

» O vigne, jeune et vierge encore!
» Je sais l'ormeau qu'il vous faudrait.

» Vous connaissez Vertumne ; il est tendre et discret ;
» Vous l'estimez, il vous adore.
» Sur vos goûts les plus chers il règle tous ses goûts ;
» Vous aimez les fruits, il les aime ;
» Il les cultive comme vous ;
» Vertumne, aux grâces près, est un autre vous-même ;
» L'Amour l'a fait exprès pour être votre époux.
» — Ah ! si je vous croyais! lui répondit Pomone ;
» Mais qui peut de son cœur me répondre, ma bonne ?
» —Lui ; le voici.—Comment!...Où donc?—A vos genoux.»

Et soudain, reprenant sa figure naturelle, Vertumne tombe aux pieds de la déesse déconcertée, qui, en lui reprochant sa trahison, abandonne sa main au traître.

Ce mariage fut heureux. Vertumne, malgré son caractère changeant, fut toujours fidèle à son épouse. Ils veillirent ainsi dans la constance conjugale jusqu'au moment où Vertumne, par le moyen d'une recette particulière, rajeunit Pomone, et se rajeunit avec elle. C'est bien dommage que Vertumne n'ait jamais publié sa recette.

Les époux, revenus à l'âge de vingt ans,
Reprendraient le chemin de la galanterie.
Les femmes, avec leur printemps,
Retrouveraient la fleur de la coquetterie;
De là, craintes, soupçons, soupirs, éloignemens,
Sermens toujours nouveaux et toujours infidèles.
Tourmens délicieux!... Age heureux des amans,

Plus tu fomentes les querelles,
Plus tu donnes de prix aux raccommodemens.

Pomone a souvent été confondue avec l'Automne, Cérès avec l'Été, Flore avec le Printemps. Cependant Ovide, en décrivant le cours du soleil, distingue ainsi les quatre saisons de l'année. « Le Prin- » temps y paraissait la tête couronnée de fleurs; » l'Été nu portait une couronne d'épis, l'Automne » était vêtue d'une robe rougie par la vendange, et » l'Hiver avait une chevelure blanche et hérissée. » En effet, on représentait l'Hiver, tantôt sous la figure d'un vieillard couché dans une grotte, tantôt sous les traits d'une vieille femme enveloppée de peaux de mouton, et tenant un réchaud. On mettait quelquefois une faucille dans la main de l'Été, et un chien aux pieds de l'Automne, pour indiquer que ces saisons amènent la moisson et la chasse.

Sans le secours de ces emblèmes, je retrouve sans cesse près de vous, Émilie, toutes les saisons de l'année:

Quand je vois vos attraits, c'est pour moi le Printemps;
Quand je cueille un baiser, c'est l'Été: je moissonne.
Quand vous me prodiguez, dans vos discours charmans,
Les fruits de votre esprit, j'amasse: c'est l'Automne.
Mais si, dans vos yeux, dans votre air,
Je vois de la froideur, je tremble: c'est l'Hiver.



LETTRE LI.

PAN ET SYRINX, ÉCHO ET NARCISSE.

Revenons au dieu Pan, auquel, pour vous plaire, Émilie, j'ai fait un passe-droit en faveur de Pomone.

Les médisans prétendent que Pénélope, épouse d'Ulysse, persécutée, en l'absence de son mari, par une foule d'amans, leur tint long-temps rigueur en apparence; mais qu'elle ne put s'empêcher de faire secrètement un heureux, qui la rendit mère d'un fils. Or, comme on ignorait lequel des nombreux amans de la reine était vraiment le père de l'enfant anonyme, on en partagea l'honneur entre tous, et l'on nomma leur fils *Pan,* ce qui signifie à peu près *universel.* Que de Pans à Paris!

D'autres ont poussé la médisance encore plus loin; ils ont prétendu que Pan était fils de Pénélope et de Mercure, qui avait pris la figure d'un bouc pour plaire à cette princesse.

Voyez quelle étrange malice!
Changer Mercure en animal,

En animal cornu, pour supplanter Ulysse!
Ce pauvre Ulysse!... Ah! c'est bien mal!

Quel que fût le père de Pan, il n'eut pas à se vanter de la beauté de son fils. Pan naquit avec une figure rubiconde, ornée de deux sourcils épais, d'un nez plat et bourgeonné, et d'une bouche riante jusqu'à ses oreilles, dont la largeur ombrageait la racine d'une paire de cornes qui surmontaient sa chevelure rousse et crépue. Son corps était vêtu d'une peau blanche, tachetée de noir, et son échine dégénérait en une queue de bouc qui balayait ses cuisses et ses pieds de chèvre. Avec ces avantages extérieurs, il se mit en tête de se faire homme à bonnes fortunes, et débuta, suivant l'usage, par le genre sentimental.

Le voilà donc aux genoux de Syrinx, l'une des nymphes de Diane, et fille du fleuve Ladon, filant le parfait amour, de manière à faire peur à sa nymphe, qui se sauve de ses protestations. Le dieu cornu, étonné du peu de succès de sa génuflexion, se redresse sur ses pieds velus, et court en sautillant après la belle fugitive, à laquelle il adresse ces paroles :

« D'où naît cette rigueur extrême!
» Pourquoi refusez-vous d'écouter mes sermens?
» Je suis laid; mais, hélas! est-on laid quand on aime?
» La beauté véritable est dans les sentimens.

» Vous craignez, dites-vous, que ma laideur amère
» Ne passe à tous nos fils? mais depuis fort long-temps
» Vous savez bien que les enfans
» Ne ressemblent point à leur père.
» Les miens auront mon cœur et les traits de leur mère.
» Epousez-moi; le ciel semble m'avoir pétri
» Tout exprès pour faire un mari :
» Je suis d'un si bon caractère!
» D'ailleurs on sait que j'ai du bien;
» Je vous donnerai tout... Vous ne répondez rien!
» Où courez-vous, cruelle?... Eh bien!...
» Vous vous jetez à la rivière?...
» Au moins dites-moi donc pourquoi vous vous noyez:
» Nous ne sommes pas mariés. »

Il dit, et s'élance dans le fleuve Ladon, où Syrinx vient de se précipiter; mais, au lieu d'y retrouver son inhumaine, il voit croître des roseaux qui, agités par le vent, semblent encore soupirer tendrement. Pan reconnaît Syrinx sous cette forme nouvelle; et, coupant quelques roseaux d'inégales longueurs, il les unit avec de la cire, et compose ainsi la flûte à sept tuyaux dont les bergers se servent encore de nos jours.

Cet instrument le consolait de son veuvage précoce. Il parcourait les vallons et les bois solitaires, en exprimant, par des airs tendres, les regrets que lui causait sa chère Syrinx, lorsqu'il rencontra la nymphe Pitys dansant avec ses compagnes. Malgré

l'invitation des nymphes, il refusa de prendre part à leurs jeux; et Pitys lui ayant demandé la cause de son chagrin, il lui répondit en soupirant :

« Pardonnez ma peine secrète :
» Plaisirs, bonheur, j'ai tout perdu!
» Vous jouissez, moi, je regrette;
» Vous vivez, et moi j'ai vécu.

» Syrinx avait su me charmer.
» Je lui dis : Syrinx, je t'adore.
» Car dans nos bois l'on aime encore,
» Et l'on ne rougit pas d'aimer.

» Sa cruauté se fit un jeu
» D'éprouver ma persévérance.
» Je me nourrissais d'espérance;
» Je vivais : l'Amour vit de peu.

» A peine j'en pus obtenir,
» Pour prix de mon amour fidèle,
» Un baiser; encor semblait-elle,
» En le donnant, le retenir. »

Ici le dieu cornu, passant modestement sur le dégoût insurmontable dont Syrinx avait payé les prémices de sa flamme, en vint à l'évènement de la métamorphose, et attendrit tellement Pitys, que cette nymphe, trouvant dans sa laideur je ne sais quoi d'intéressant, parut disposée à le consoler. Ils gagnèrent ensemble le sommet d'une montagne

déserte; et de là le dieu Pan, montrant à la nymphe les vastes campagnes qui s'étendaient autour d'eux, lui dit tendrement :

« Contemplez mes rians domaines,
» Admirez ces vergers, ces vallons, ces fontaines,
» Et ces coteaux délicieux;
» Voyez ces lacs et ces forêts lointaines,
» Et ces monts azurés se perdre dans les cieux.
» Partout l'Amour s'offre à vos yeux;
» L'Amour règne partout; le monde est son empire.
» C'est un vaste tableau qu'il peut seul animer;
» Sans l'amour tout est mort, et par lui tout respire;
» Tout aime autour de vous, et tout vous dit d'aimer.
» Moi seul je n'ose vous le dire. »

Ici les regards timides de la nymphe répondirent : Osez. Mais Pitys était aimée de Borée, qui avait donné à Zéphyre l'inspection de sa vertu. Ce léger Mercure, la surprenant en tête à tête avec le dieu Pan, recueille le premier soupir qui lui échappe, et va le porter à Borée comme pièce de conviction. A cette nouvelle, Borée s'échappe des antres d'Éole, vole au lieu du rendez-vous, et précipite du haut de la montagne la nymphe infidèle, qui, dans sa chute, fut métamorphosée en pin. Pan, désespéré, cueillit une branche de cet arbre, et s'en composa une couronne, qu'il porta toujours en mémoire de sa chère Pitys. C'est à cette occasion que le pin lui fut consacré.

Il était écrit au livre des destinées amoureuses que Pan serait toujours malheureux dans ses galantes aventures. Pour se consoler de la mort de sa chère Pitys, il s'attacha à la nymphe Écho, fille de l'Air et de la Terre.

Écho, dans les vallons, dans les bois, dans les champs,
Après avoir joui long-temps
Du privilége heureux de parler la première,
Fut condamnée enfin, par un fâcheux retour,
A ne parler que la dernière,
Afin que chacun eût son tour.

On prétend que Junon, piquée de ce que, par ses discours adroits, cette nymphe l'avait empêchée de surprendre Jupiter au dénouement de plusieurs intrigues galantes, la condamna à ne plus répéter que les dernières syllabes de tout ce qu'elle entendrait dire.

Pan se trouva assez bien de ce nouvel ordre de conversation. Jusqu'alors la volubilité de sa nymphe ne lui avait jamais laissé le temps de lui déclarer sa tendresse; mais, depuis qu'elle était réduite à la nécessité de l'écouter, il lui expliquait, il lui détaillait la naissance, les progrès et la nature de son amour. « Voilà, lui disait-il, comment je vous aime. » Et aussitôt, bon gré mal gré, Écho répétait : « Je vous aime. »

Le roman tirait à sa fin, lorsque la jeune Écho

rencontra dans les bois le beau Narcisse, fils de la nymphe Lyriope et du fleuve Céphise. L'oracle avait prédit à sa mère qu'il vivrait long-temps, s'il pouvait éviter de se voir. Mais si sa vue devait lui être fatale, elle ne l'était pas moins aux nymphes que sa beauté avait rendues sensibles. Écho en fit la triste expérience.

D'abord elle conçut le désir de lui plaire.
Or nymphe à qui l'Amour inspire ce désir
Se croit toujours sûre de son affaire.
Écho, comptant y réussir,
Épiait le premier soupir,
Le premier aveu de Narcisse.
Mais le beau jouvenceau, trop fier, ou trop novice,
Sans jeter un coup d'œil, sans proférer un mot,
Dans une gravité sublime,
Jouait le rôle ou d'un sage ou d'un sot,
Rôle, en amour, à peu près synonyme.
De cet objet silencieux
Pour animer la froide indifférence,
Écho prend le parti de rompre le silence.
Elle approche en baissant les yeux;
Tremblante, interdite, confuse,
Elle s'apprête à révéler
Le secret de son cœur... Sa bouche lui refuse
La parole; aussitôt ses larmes de couler.
Narcisse, sans penser même à la consoler,
Voit ses yeux humides se fondre
En un ruisseau de pleurs qu'un autre aurait séché,

Et, d'un air à demi touché,
Dit : « Vous pleurez, j'en suis fâché.
» Mais vous ne dites rien ; je n'ai rien à répondre. »

« Rien à répondre! » répète la nymphe en gémissant ; et le chasseur, sans l'écouter, va rejoindre ses compagnons occupés à poursuivre les hôtes des forêts. Echo, demeurée seule au pied d'un rocher, s'abîmait dans sa douleur et dans ses regrets ; puis, se tournant vers l'endroit où elle croyait voir encore Narcisse, elle lui disait intérieurement :

« Ah! si le ciel t'eût doué d'un cœur tendre,
» Mon trouble, ma rougeur, les pleurs que j'ai versés,
» Et mon silence, ingrat, t'en auraient dit assez!
» Le cœur entend toujours, quand le cœur veut entendre. »

Poursuivie par ses pensées, Écho parcourt au hasard les antres solitaires et les grottes profondes. Là, consumée par les feux de l'amour, atténuée par la douleur, elle se dessèche peu à peu. Ses os se pétrifient et se changent en rocher; et de même qu'après le trépas nous ne conserverons plus que notre âme, principe essentiel de l'existence de l'homme, Écho, en qualité de femme, ne conserva plus que la voix.

Ses compagnes, touchées de son sort, et victimes elles-mêmes de l'amour qu'elles avaient conçu pour Narcisse, prièrent l'Amour de les venger de son indifférence.

L'Amour les exauça. Non cet Amour aimable
Qui, confondant les sentimens
Des cœurs de deux jeunes amans,
Rend leur bonheur inséparable ;
Mais cet amour triste, isolé,
D'orgueil, de sottise gonflé,
Qui rapporte tout à soi-même,
Et dans le monde entier ne voit que lui qu'il aime ;
Amour qui suit les orateurs
A la tribune, et va sur les banquettes
S'asseoir avec les auditeurs ;
Qui martyrise les coquettes,
Et magnétise les auteurs ;
Amour de tout pays, ainsi que de tout âge,
Dont une faible part fut adjugée au sage,
Et la plus forte dose au sot;
Amour propre... Je dis ce mot
Bien bas : car, tel que la finance
Qui s'est débaptisée en prenant le blason,
Cet amour orgueilleux s'offense
Dès qu'on l'appelle par son nom.

Ce dieu, au retour de la chasse, conduisit Narcisse, tourmenté par la soif, au fond d'une vallée mystérieuse.

Là, sous un dôme de verdure
D'un jour voluptueux faiblement éclairé,
Coule sur un sable doré
Le cristal d'une source pure.
Incliné sur ses bords, le chasseur altéré

Voit son image. A cette vue,
Sa main sur le ruisseau demeure suspendue.
Immobile d'extase et d'amour enivré,
Il s'oublie. A la soif dont le feu le dévore
Succède un feu plus dévorant encore.
Le corps penché, les yeux baissés,
Le bras tendus et les regards fixés
Vers cette image qu'il adore :
« Objet charmant, dit-il, qui que tu sois,
» Bergère, naïade ou déesse,
» Ne dédaigne pas ma tendresse.
» J'aime! j'en fais l'aveu pour la première fois.
» Hélas! tu parais me sourire,
» Et chaque fois que ma bouche soupire,
» Tu sembles soupirer aussi.
» M'aimerais-tu?... Je vois tes larmes
» S'échapper!... » En parlant ainsi,
Ses pleurs tombent dans l'onde, et sillonnent les charmes
De la nymphe qui tremble au milieu du cristal. —
« Grands dieux!... quel changement fatal!
» Quel sort, ou quel caprice à mes yeux te déguise?
» Ce n'est plus toi! » L'onde se tranquillise;
La nymphe reparaît. — « Enfin je te revois!
» Tu me parles! Pourquoi n'entends-je pas ta voix?
» Ce que tu dis paraît si tendre!
» Il est doux de se voir, mais plus doux de s'entendre;
» Si près de toi! comment en suis-je séparé?
» Viens apaiser l'ardeur dont je suis dévoré!
» Viens, je brûle d'unir mon âme avec la tienne.
» Quoi! tu me tends les bras? Ah! vole dans mon sein...

» Approche, approche encore, et donne-moi la main...
» Tu fuis? Hélas! ta main semblait chercher la mienne,
» Et, quand je vais sous l'eau la saisir, à l'instant
» Elle s'évanouit, et m'échappe en tremblant.
» Non, tu ne m'aimes pas, je le vois, ton sourire,
» Tes yeux, tes soupirs, sont trompeurs.
» Je brûle, je languis, je succombe, je meurs!...
» Hélas! tu me donnes des pleurs!
» Tu m'aimes donc?... et tu veux que j'expire! »
Il dit, et déjà la pâleur
Décolore son front. Ses grâces se flétrissent,
Son œil s'appesantit, et ses larmes tarissent.
Il dépérit comme la jeune fleur
Qui, des feux du printemps en naissant desséchée,
Prête à s'épanouir, meurt la tête penchée.
Écho, témoin du sort de son amant,
Répond à ses soupirs jusqu'au dernier moment.
« Adieu, dit-il. — Adieu! soupire-t-elle.
» —Je t'aimais. —Je t'aimais, dit la nymphe fidèle.
» — Et même en ce moment où tu causes ma mort,
» Je t'aime encore! » Écho répond : « Je t'aime encor! »

Le soir, en descendant des montagnes, des Oréades aperçurent le corps immobile de Narcisse.

Sa tête, le long du rivage,
Reposait entre les roseaux.
Ses yeux éteints, fixés sur le miroir des eaux,
Semblaient encore y chercher son image.

A cette vue, les nymphes, vengées de ses mépris, versent des larmes amères, et accusent l'Amour de

les avoir trop exaucées. Elles se dispersent dans toute la contrée, et rassemblent à grands cris leurs compagnes pour célébrer les funérailles de Narcisse. Les nymphes, couronnées de cyprès, s'avancent lentement vers la rive fatale; mais elles y cherchent en vain le corps de celui qu'elles regrettent; elles n'y trouvent, à sa place, qu'une fleur nouvelle, composée de feuilles jaunes et blanches, à laquelle elles donnent le nom de Narcisse; nom qu'elle a depuis conservé. Les anciens consacrèrent cette fleur aux Euménides, et en couronnèrent les urnes et les tombeaux.

Quelques auteurs, qui, sans doute, avaient alors des correspondances avec l'autre monde, assurent qu'en entrant dans la barque de Caron, l'ombre de Narcisse se pencha sur les bords pour s'admirer dans les eaux du Styx : ils ajoutent que, depuis son passage, elle parcourt sans cesse les rivages de ce fleuve pour s'enivrer du plaisir de s'adorer. Ah ! si l'on conserve ce goût chez les morts, après l'avoir eu chez les vivans,

Sur les rives du Styx que d'antiques Laïs,
De coquettes aux traits vernis,
Aux sourcils peints à neuf, aux trésors reblanchis;
Que d'abbés rubiconds, que de courtisans blêmes,
Idolâtres de leur beauté,
A deux genoux devant eux-mêmes
S'adorent pour l'éternité!

Depuis la mort de Narcisse, Echo s'est retirée dans les vallées profondes et dans les grottes solitaires. Là, dès qu'elle entend soupirer une bergère trop tendre, elle se plaît à répéter ses soupirs, qui lui rappellent sa triste aventure. Mais si, le moment d'après, elle entend les chants d'allégresse, elle en répète gaiement le refrain, soit par une suite de l'inconstance naturelle à son sexe, soit pour faire diversion à sa douleur.

Pan, toujours amoureux de cette nymphe, crut souvent reconnaître sa voix. Il l'appelait en gémissant; et, attiré par ses réponses plaintives, il la cherchait nuit et jour au fond des bois. Enfin, lassé de poursuivre cet objet invisible, instruit d'ailleurs par ses infortunes amoureuses, il en conclut que l'amour était la plus folle des vanités humaines, et finit par vivre en paix, c'est-à-dire sans femme et sans maîtresse.

Ce dieu, adoré et redouté dans les campagnes, avait, dit-on, la puissance de semer à son gré l'épouvante. Les Gaulois, qui, sous la conduite de Brennus leur chef, avaient pénétré dans la Grèce, étant sur le point de piller le temple de Delphes, furent tout-à-coup frappés d'une si grande terreur, que, sans être poursuivis, ils prirent tous la fuite. Cette terreur soudaine fut attribuée au dieu Pan; et l'on appelle encore terreurs paniques toutes celles dont la cause est inconnue et subite.

On prétend qu'au moment où les géans escaladaient le ciel, Pan, voyant l'effroyable Typhon prêt à l'emporter d'assaut, conseilla aux dieux de se sauver en Égypte sous la figure de divers animaux; qu'il prit lui-même celle d'un bouc, et qu'en récompense d'un si noble stratagème, il fut transporté au ciel, où il forme le signe du Capricorne, signe assez analogue à la nature de ses amours. Le culte de Pan n'ensanglantait point ses autels; on lui présentait pour toute offrande du lait et du miel.

Les auteurs s'accordent à croire que Pan était le dieu de toute la nature. Les anciens, après avoir divinisé tous les détails de l'univers, en déifièrent l'ensemble, et adorèrent le grand *Pan*, ou le grand *Tout*. Réfléchissant ensuite que ce tout était animé par un principe caché, ils adorèrent ce principe sous le nom de Psyché ou Ame, et marièrent cette divinité avec Cupidon; c'est-à-dire qu'ils unirent le moral et le physique de l'Amour, et que de cette union ils firent naître la Volupté. Cette allégorie me paraît aussi juste qu'ingénieuse[1].

Pour être heureux, il faut sentir.
Si les sens nous donnent la vie,

[1] Cette union de l'âme avec les sens, et leur dépendance réciproque, furent reconnues par les philosophes de tous les temps, excepté par une secte moderne, appelée Psychologues,

Le sentiment nous donne le plaisir.
L'amour n'est qu'une frénésie
Qui s'éteint avec le désir;
Le vrai bonheur est bien moins de jouir
Que d'aimer toujours son amie.

qui prétend nier l'empire des sens dans les passions de l'âme. Par malheur pour leur doctrine, ils l'expliquent par des argumens à peu près aussi clairs, aussi démonstratifs que ceux dont se sert l'un des médecins ridicules de Molière pour expliquer le mutisme d'une jeune fille.



LETTRE LII.

PSYCHÉ.

Consolez-vous, belle Émilie;
Consolez-vous si, quelque jour,
Votre cœur un moment s'oublie.
Vertus, pudeur et modestie,
N'étouffent point la sympathie
Qui règne au terrestre séjour.
Chacun doit aimer à son tour;
Les uns au matin de la vie,
Et les autres sur le retour.
La loi d'aimer fut établie
Pour les dieux même: mon amie,
Lisez l'histoire de l'Amour.

Dans un royaume inconnu régnait un prince tout-puissant, car il était aimé de tous ses sujets. Son épouse partageait avec lui leur amour. Elle n'avait point, à la vérité, donné d'héritier à la couronne; mais elle avait mis au jour une fille qui, dans un âge encore tendre, unissait à tous les trésors de la beauté naissante tous les charmes de l'esprit et du cœur. On la nommait Psyché.

Sa beauté n'était pas encore
Une beauté parfaite; mais,
En la considérant de près,
On sentait qu'elle allait éclore.
Elle avait à peine compté
Quatorze printemps. A cet âge
On sait qu'en naissant la beauté
Nous présente à la fois fraîcheur, timidité,
Sourire ingénu, doux langage,
Confiance, naïveté,
Innocence, enfin tout, et promet davantage.

Promettre est un grand point lorsque l'on tient déjà.
Sitôt qu'une belle commence,
On se peint en secret les charmes qu'elle aura,
Et l'on embellit ceux qu'elle a
Du coloris de l'espérance.

Ainsi, en admirant Psyché telle qu'elle était, et plus encore en imaginant ce qu'elle devait être, on en vint au point de la comparer à Vénus elle-même. Je ne vous dirai point que la déesse en fut outrée de dépit : vous l'avez déjà deviné.

Psyché avait deux sœurs aînées dont je dois vous parler.

Fières par habitude, et coquettes par goût,
D'esprit très ordinaire, et d'humeur très jalouse;
C'étaient de ces beautés qu'on rencontre partout,
Qu'on n'aime point, mais qu'on épouse.
On vantait au loin leurs trésors,

Non ces trésors dont la Nature
Orne l'esprit, pare le corps,
Et de Vénus enrichit la ceinture;
Mais des trésors de ce métal
Auquel on donne sur la terre
Une valeur imaginaire,
Qui, pour un peu de bien, y fait beaucoup de mal.
Cependant, en formant à peu près un total
De leur âge, de leur naissance,
Item de leur dot, tout compris,
Nos sœurs étaient pour des maris
Deux figures de convenance.

Aussi convinrent-elles à deux princes voisins, qui, suivant l'usage, les épousèrent de concert avec leurs créanciers.

Cependant les grâces de Psyché se développaient de jour en jour. Après l'avoir comparée à Vénus, on osa la préférer à la déesse; on lui éleva même un temple; et la fille de l'Océan vit croître l'herbe dans son sanctuaire, tandis que l'encens destiné à son culte fumait sur les autels de Psyché. Elle en conçut une jalousie dix fois plus ardente que celle qui dévore le cœur des mortelles; et prenant l'Amour par la main: « Vois-tu, mon fils, dit-elle, » l'indigne rivale que ce peuple donne à ta mère? » Ah! par ce sein qui t'a nourri, par ces bras maternels qui soutinrent ton enfance, mon cher » fils, venge mon outrage; perce-la de tes traits;

» qu'elle brûle d'un amour insensé pour le plus vil » de tous les êtres. L'orgueilleuse sans doute pré- » tend me détrôner. Abaisse sa fierté, confonds ses » projets, et sauve mon empire pour conserver le » tien. » Elle dit, s'envole sur son char de nacre, et laisse son fils en présence de l'ennemi. A l'instant l'Amour saisit son arc, tire de son carquois un trait empoisonné, et le pose sur la corde tendue; mais son œil, en le dirigeant, rencontre un regard de Psyché.

Regard vif, mais plein d'innocence,
Regard qui va chercher le cœur,
Regard voilé par la décence,
Et tempéré par la douceur.
L'Amour frappé, s'arrête; il soupire, il balance;
L'arc et le trait, sans qu'il y pense,
Échappent de ses mains; il se sent attendrir.
« Non, ma mère, dit-il, je ne puis t'obéir.
» Pardonne, cet effort surpasse ma puissance.
» Si tu veux que mes traits exercent ta vengeance,
» Fais-toi des ennemis que je puisse haïr [1]. »

A ces mots, il détend son arc, remet le trait dans le carquois, s'éloigne lentement, et retourne souvent la tête pour considérer Psyché qui ne l'aperçoit pas, et ne se doute pas même qu'il existe.

[1] Corneille, tragédie d'Horace, acte Ier, scène 1re.

« Quoi! se disait-il, c'est par moi seul que tout » aime dans la nature, et je suis le seul qui n'aime » pas! je suis la source du bonheur, et le bonheur » m'est étranger!

» Mortels, ce doux poison dont l'effet vous enchante
» Vous est préparé par mes soins;
» Ah! de votre ivresse touchante
» Puisque je suis l'auteur, je veux goûter au moins
» La coupe que je vous présente. »

Dès ce moment Cupidon s'abandonna au sentiment que lui inspirait Psyché, et conçut l'espoir d'être son époux. Mais cet espoir ne pouvait se réaliser qu'à l'ombre du mystère: si Vénus en était instruite, Psyché sans doute était perdue. L'Amour crut donc avoir besoin de conseil.

Sur son projet il consulta,
Non point la déesse *Muta* [1],
Quoiqu'il rendît justice à sa délicatesse:
Mais de sa part il craignait un éclat,
Car il soupçonnait la déesse
De n'avoir point l'esprit de son état.

L'Amour alla trouver le sage Harpocrate, fils d'Isis et d'Osiris, et dieu du silence:

[1] Muta ou Tacita, déesse du silence chez les Romains. Il existait encore chez eux une autre déesse du silence, nommée *Angeronia;* elle avait la bouche cachetée.

Il tient les grands secrets, les sublimes travaux,
Renfermés dans les grandes âmes
Et des sages et des héros.
D'un triple mur d'airain son autel est enclos.
Pour ne point profaner son auguste repos,
Dans la première enceinte on fait asseoir les dames.
Cependant la plupart ayant à concerter
Des projets de galanterie,
De médisance ou de coquetterie,
Jour et nuit, pour le consulter,
Viennent en foule dans son temple.
Le dieu ne leur répond qu'en les prêchant d'exemple;
Mais il s'agit de l'imiter.

L'Amour, en entrant dans le sanctuaire, vit un dieu jeune, mais d'une figure sévère, assis sur un trône ombragé d'un arbre[1] dont les feuilles ressemblent à la langue qui doit taire les secrets, et les fruits au cœur qui les renferme. Le Silence tient de la main gauche un cachet, et de la main droite appuie un doigt sur ses lèvres fermées. Le front du dieu est couronné d'une mitre dont la pointe se divise en deux parties égales. Devant lui s'élève un autel couvert de légumes, dont la piété des habitans du Nil lui a consacré les prémices.

« Dieu puissant, lui dit le fils de Vénus, vous » dont l'image révérée dans les tribunaux de Thé- » mis, dans les conseils des rois et dans les vestibu-

[1] Le pêcher.

» les sacrés de nos temples, rappelle à tous les » mortels la discrétion qu'ils doivent apporter dans » les décrets de la justice, dans les secrets des » empires, et dans les mystères de nos dieux; vous » dont l'œil pénétrant lit jusqu'au fond des cœurs, » tandis que le vôtre est inaccessible aux regards de » Jupiter lui-même, voyez ce qui m'amène auprès » de vous, et conseillez-moi. »

Alors le sage Harpocrate, prenant un voile, en couvrit l'Amour, pour lui faire entendre qu'il devait rester inconnu à son épouse, de peur qu'elle ne divulguât son secret. Cupidon suivit ce conseil. Je le plains; il est si doux de n'avoir point de secret pour ce qu'on aime! Aussi connaissez-vous, Émilie, le plus tendre et le plus intime de tous mes sentimens; mais, par un phénomène bien étrange, de nous deux c'est moi qui parle, et vous qui vous taisez.

Cependant vous devez, en tout bien, tout honneur,
De mon secret me payer par un autre;
Et, puisque vous lisez couramment dans mon cœur,
Me laisser quelquefois épeler dans le vôtre.



LETTRE LIII.

PSYCHÉ.

Environnée des hommages d'un peuple immense, Psyché, plus déesse que mortelle, arrivait à la saison de l'hyménée. Mille adorateurs composaient sa cour; aucun n'osait demander sa main.

Rivale d'une déesse,
L'encens fumait sur ses pas;
On adorait la princesse,
Mais on ne l'épousait pas.
Or sitôt que le cœur, dans la saison de plaire,
Sent ce vide inconnu qu'Hymen seul doit remplir,
La beauté ne peut, sans pâlir,
Supporter le malheur d'être célibataire.

Psyché pâlissait donc tous les jours. Ses parens alarmés allèrent consulter l'oracle. Écoutez sa réponse:

« En longs habits de deuil conduisez votre fille
» Sur un rocher désert. Pleurez, éloignez-vous.
» Là, par l'ordre des dieux, ravie à sa famille,
Psyché doit recevoir un monstre pour époux.

Je ne vous peindrai pas le désespoir des parens et la feinte douleur des deux sœurs aînées, qui, assez mal mariées, n'étaient pas fâchées de voir leur cadette plus mal mariée encore. Cependant elles s'arrachaient les cheveux et versaient des torrens de larmes; et qu'on ne s'en étonne pas :

L'art de pleurer est un talent
Que la femme la plus novice
Possède à fond, et que souvent
Elle entretient par l'exercice.

Au milieu de la tristesse universelle, Psyché, soumise aux dieux et tranquille, conservait cette pure sérénité, compagne inséparable de la vertu.

Conduisez l'innocence au bord des précipices;
Étalez à ses yeux les plus affreux supplices:
Son cœur est exempt de remords,
Son front demeure inaltérable.
L'aspect de l'empire des morts
Ne fait pâlir que le coupable.

Psyché, environnée de la pompe funèbre qui semblait la conduire au tombeau, marchait les yeux baissés, et se disait :

« Je n'ai rien fait aux dieux, que peuvent-ils me faire?
S'ils désirent ma mort, je ne puis m'y soustraire;
» Mais peuvent-ils la désirer?
Je n'ai vécu que pour les adorer;

» J'ai mis mon bonheur à leur plaire.
» Le pauvre est mon ami, le malheureux mon frère.
» J'emporte leur amour et leurs tendres regrets.
» Mon cœur est aussi pur que le jour qui m'éclaire.
» Hélas! plus je me considère,
» Moins je prévois mon sort. Je m'y résigne; mais
» Je n'ai rien fait aux dieux, que peuvent-ils me faire? »

Cependant on arrive au rocher fatal. Là, le père de Psyché, courbé sous le poids des ans et de la douleur, lui fait ses derniers adieux. La reine, pour la dernière fois, la presse douloureusement dans ses bras maternels; et ses sœurs, en sanglotant, versent les pleurs qu'elles avaient réservés pour cette dernière scène.

Seule au milieu de ce désert épouvantable, Psyché promène long-temps ses regards sur les rochers, les bois et les abîmes qui l'environnent. A tout moment elle croit voir sortir de ces antres l'époux monstrueux auquel elle est destinée.

Tantôt se figurant un monstre horrible, immense,
Ses transports furieux, ses longs mugissemens,
Elle frémit, et croit d'avance
Expirer de frayeur dans ses embrassemens.
Tantôt entrevoyant un rayon d'espérance:
« Ne puis-je pas, dit-elle, apaiser son courroux?
» Si ce monstre m'épouse, il m'aime;
» S'il m'aime, il cessera bientôt d'être le même;
» De me plaire il sera jaloux;

» Môi je ferai tout pour lui plaire.
» Je puis changer son caractère ;
» L'amour peut le rendre plus doux...
» Je ne crois pas que j'en meure.
» C'est un monstre, à la bonne heure ;
» Mais enfin c'est un époux. »

Tandis que Psyché se livrait à ces réflexions consolantes, Zéphyre, par l'ordre de Cupidon, volait au séjour du Sommeil pour implorer son secours.

Le Sommeil repose dans une grotte [1] sombre et tranquille, située au milieu de la ville des Songes. Les habitans de cette ville en sortent par deux portes opposées : l'une, faite de corne transparente, est la porte des Songes véridiques ; l'autre, d'un ivoire éclatant, sert de passage aux Songes menteurs.

Ces démons fantastiques prennent à leur gré mille figures, mille costumes différens pour aller accueillir les étrangers sur le chemin qui conduit à leur ville.

Les Songes véridiques font voir aux sages qu'ils favorisent les projets des hommes s'envolant en fumée ; les protecteurs de cour vendant de l'orviétan pour des louanges ; les héros, géans en perspective, *Lilliputiens* à quatre pas ; les astronomes

[1] Ovide place le Sommeil dans une grotte ; Lucien dans une ville : j'ai réuni ces deux opinions.

tourbillonnant parmi les sphères, les mondes, les rêves et les planètes, et se perdant au sein du vide, avec les atomes ronds et crochus; les orateurs à la mode, dos à dos avec le génie, attrapant en l'air des bluettes comme des papillons; des poëtes délicieux brodant des arabesques au tambour; des agriculteurs académiques, plantant quatre grains de blé dans quatre tasses de porcelaine pour calculer le produit des quatre parties du monde; des financiers devenus pasteurs, tondant, avec des ciseaux économiques, leurs brebis jusqu'au sang, puis les abandonnant aux écorcheurs subalternes. Enfin, à travers le prisme de ces Songes, qui réduit tout à sa juste valeur, le sage voit tour à tour

L'orgueil tapi sous l'humble froc,
L'amour brûlant sous la chaste étamine,
L'ambition creusant pour sa propre ruine,
La fragile vertu brisée au moindre choc,
L'esclavage assis sur le trône,
Les soucis voltigeant autour de la couronne,
La véritable royauté
Réduite à l'empire suprême
Que l'homme exerce sur lui-même
Dans une sage obscurité;
Les vrais biens chez la pauvreté,
La pauvreté chez l'opulence,
Le faux éclat dans la splendeur,
Les seuls plaisirs dans l'espérance,

Les tourmens dans la jouissance,
Et le néant dans la grandeur.

Les Songes menteurs, bien plus nombreux que les premiers, se présentent aux simples commis sous les traits, tantôt du valet de chambre, tantôt de la sultane favorite d'un commis en chef; et, pour accueillir celui-ci, ils prennent le masque riant d'un contrôleur-général. Ils expédient pour les gens à projets des brevets d'invention, des priviléges exclusifs, et leur assurent des résultats de mille pour cent. Plusieurs offrent aux filles nubiles une longue suite d'aspirans; aux femmes mariées, le convoi funèbre de leurs époux; aux veuves, les apprêts de leurs secondes noces. Ceux-ci étalent aux jeunes médecins les pestes, les épidémies, les villes et les campagnes couvertes de moribonds implorant leur science divine, et leur tendant une bourse ronde qui tombe de leur main défaillante. Ceux-là montrent aux jeunes orateurs de Thémis la discorde universelle divisant les familles, des milliers de mains ouvertes pour donner ou pour applaudir, et le Pactole roulant ses flots dans l'antre de la Chicane. Quelques uns font apercevoir aux nourrissons des Muses des fauteuils académiques, des berceaux de lauriers, et leurs bustes de marbre noircis dans les places publiques par les siècles et par l'encens. Quelques autres réalisent aux yeux des calculateurs et des physiciens des bateaux qui

remontent seuls le cours des fleuves rapides, des globes dirigés dans l'air contre l'air même, des chaussures pour danser sur l'onde à pied sec, des chars volant vers la lune, des quadratures de cercle, des pierres philosophales, des cabriolets qui, de leur propre mouvement, partent en poste pour l'Espagne, etc., etc. Mais parmi ces aimables imposteurs

Il en est un, le plus flatteur de tous,
Qui quelquefois à l'ami d'Émilie
Offre les traits de son amie
Qui lui sourit, et fait mille jaloux.
Hélas! je n'oserais le croire,
Ni vous consulter sur mon sort.
Oserais-je pourtant vous demander s'il sort
Par la porte de corne, ou par celle d'ivoire?



LETTRE LIV.

PSYCHÉ.

Après avoir traversé la ville des Songes, Zéphyre arrive à la grotte profonde où repose le Sommeil, fils de l'Érèbe et de la Nuit et frère de la Mort.

Là, sur un lit de plume oiseuse,
Étendu monacalement,
Le dieu savoure mollement
Une langueur voluptueuse.
Sur ses traits rians et fleuris
Brille la fraîcheur printanière
D'un chérubin, d'une houris,
Ou d'un chanoine qui digère.
Le dispensateur du repos
Dort entouré de somnifères,
De gazettes et de pavots,
D'opium et de commentaires,
De nénuphar et de journaux.
Près du lit, une source pure,
Sur les cailloux et la verdure

Roulant son cristal argenté,
Le long de sa rive fleurie,
Appelle la mélancolie
Et murmure la volupté.

Jamais, dans sa course brûlante,
Phœbus sur ces paisibles lieux
N'a dardé les traits radieux
De sa lumière étincelante.
Un crépuscule faible et doux,
Une lueur mystérieuse,
Un demi-jour de rendez-vous,
Une fraîcheur délicieuse;
Tout inspire cette langueur,
Cette paisible léthargie
Où l'homme, rêvant le bonheur,
Poursuit le rêve de la vie.
Des vains Songes autour de lui
Voltige la troupe empressée;
Et leurs ailes de l'eau d'Oubli
Semblent secouer la rosée.

Près du lit sombre où repose le Sommeil, Zéphyre aperçoit ses trois enfans[1], Morphée, Phobétor et Fantase.

Morphée tenait une poignée de pavots. Son nom signifie figure ou image, parce que, durant le rè-

[1] On donnait au Sommeil jusqu'à mille enfans, qui sans doute n'étaient autres que les Songes dont il est le père, et dont la mère est l'Imagination.

gne de son père, il se présente souvent à nous sous la figure des êtres qui nous intéressent.

Dans ses déguisemens, je crois
Qu'il met de la coquetterie,
Car je l'ai vu plus d'une fois
Se présenter à moi sous les traits d'Émilie.

Le terrible Phobétor, ou Fantôme, enveloppé de draps mortuaires, de tristes lambeaux, porte sur un corps immense une figure blême et décharnée.

C'est le dieu des esprits. Autrefois sa puissance
Dominait un empire immense;
Mais aujourd'hui son empire n'est plus
Qu'un empire *in partibus*.

Enfin le troisième enfant du Sommeil, la capricieuse Fantase, ou Fantaisie, change de figure à chaque instant, rit, pleure, désire, dédaigne, va, revient, cour, s'arrête, et trouble la cervelle de tous ceux qu'elle approche.

Hélas! si la Fantaisie
Est fille du Sommeil, dans ce bon univers,
Que de belles, mon amie,
Sommeillent les yeux ouverts!

Au milieu de cette cour silencieuse, Zéphyre s'avance légèrement vers le Sommeil, soulève le noir rideau de son lit d'ébène, et entrevoit le dieu

assoupi, tenant une corne d'abondance, attribut de la paix qu'il inspire. Zéphyre, par un léger battement d'ailes, l'éveille doucement, et lui dit :

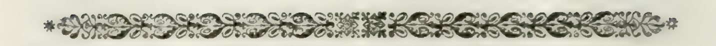
« Si, pour vous, couronnant les Songes
» Des roses de la volupté,
» L'Amour embellit leurs mensonges
» Des charmes de la vérité,
» Sommeil, écoutez sa prière :
» L'Amour, qui seul fait obéir
» Le puissant maître du tonnerre,
» Qui, dans les enfers, sur la terre,
» Seul peut tout, ne peut endormir
» Les yeux d'une simple bergère.
» De Psyché fermez la paupière,
» Et, jusques à l'aube du jour,
» Loin de cette belle endormie,
» Chassez la brûlante insomnie,
» Inséparable de l'Amour. »

Le Sommeil se lève à ces mots; il étend ses ailes sombres, qui embrassent à la fois la moitié de l'univers; et guidé par Zéphyre, il arrive au rocher fatal où Psyché tremblante attend son époux. Le dieu du repos plane sur sa tête, la couvre de pavots, et revole en silence vers son antre paisible.

Alors Zéphyre, prenant doucement Psyché dans ses bras, la porte au pied du rocher, dans un jardin délicieux, et la couche sur un gazon ombragé de myrtes et parsemé de violettes. Cet ombrage est

si frais, que nous ferons bien, Émilie, de nous y reposer aussi.

Et là, si vous daignez m'en croire,
Interrompant cet entretien,
De Psyché quelque temps vous oublîrez l'histoire
En faveur de l'historien.



LETTRE LV.

PSYCHÉ.

« O quelle sérénité pure!
» Est-ce ici le séjour des dieux?
» Est-ce la main de la Nature
» Qui dans ces prés délicieux
» A semé de ces fleurs l'émail sur la verdure?
» De ce palais brillant la simple majesté,
» Ces bosquets, ces jardins, cette grotte profonde,
» Le cristal même de cette onde,
» Tout, jusqu'à l'air, me paraît enchanté.
» Il me semble que je respire
» La tendresse et la volupté!
» Je suis heureuse... et pourtant je soupire!...
» Que manque-t-il encore à ma félicité?
» Et qu'est-ce donc que je désire? »

Ainsi parlait Psyché en s'éveillant à l'ombre d'un berceau de myrte. Après le premier moment d'extase, elle se lève, marche vers le palais, et le parcourt avec ravissement. L'architecture de l'édifice, et les riches ornemens qui le décorent, portent l'empreinte d'une main divine. Cependant, au mi-

lieu de cette magnifique demeure, Psyché ne rencontrait pas même l'ombre d'un humain.

Cette solitude profonde
Commençait à la désoler :
Dans le plus beau palais du monde,
On veut trouver à qui parler.

Enfin une voix faible et tendre lui dit : « Psyché, » vous êtes reine de ce palais. N'ordonnez pas ; » désirez seulement. » Psyché désire, et tour à tour une toilette brillante, un concert divin, un festin délicieux, se présentent devant elle. Servie par une cour nombreuse, elle l'entend sans la voir; bien différente des rois qui souvent voient la leur sans l'entendre.

Le soir, cette cour invisible assiste au coucher de la nouvelle reine, et se retire.

Tout-à-coup, au milieu des ombres de la nuit,
Les rideaux s'ouvrent à grand bruit.
Psyché sent une main, frissonne et la repousse.
« Ah! que le monstre a la main douce!
» Réfléchit-elle ; hélas ! que n'est-il aussi doux ! »
Mais une voix plus douce encore
Lui dit : « Psyché, c'est moi qui vous adore
» Et que l'Amour vous donne pour époux.
» — Puisque le ciel le veut, dévorez-moi, dit-elle;
» Me voici. — Moi, vous dévorer !
» Moi, votre amant soumis! moi, votre époux fidèle!
« — Hélas! comment puis-je espérer

« Ces procédés d'un monstre? -Un monstre, quand il aime,
» Tout monstre qu'il est, s'embellit;
» L'Amour embellirait la laideur elle-même.
» Le bonheur vous attend, si mon cœur vous suffit.
» — Le bonheur! ah! pourquoi m'en offrez-vous l'idée?
» Et comment me prouver ce que vous m'avez dit? »
J'ignore ce qu'il répondit;
Mais elle fut persuadée.

Le lendemain, Psyché, à peine éveillée, étend les bras, et cherche son époux à ses côtés : mais il avait disparu. Aussitôt elle visite le palais, les jardins, les bosquets et les antres solitaires, dans l'espérance d'y trouver le monstre. A chaque pas, sous chaque berceau, elle croit l'apercevoir. La pauvre Psyché se fait des monstres de tout. Enfin, épuisée de lassitude, elle s'assied sur un banc de gazon; et là, au défaut de la vue, le toucher servant sa mémoire, elle se trace ainsi le portrait du monstre qui la tourmente :

« D'abord sa figure est ovale;
» Des deux côtés une fossette égale,
» Quand il sourit, se creuse au-dessus du menton.
» Il doit me dévorer, dit-on...
» Ah! pour me dévorer, sa bouche est trop mignonne.
» Ses cheveux sur son front forment une couronne;
» Mais sont-ils noirs ou châtains? Non;
» Ni l'un ni l'autre : noirs, leur tresse
» Serait plus rude; et châtains, plus épaisse.

» J'en conclus que le monstre est blond.
» Il est blond... De là je soupçonne
» Que sans doute il a les yeux bleus;
» Deux grands yeux en amande, ardens, voluptueux,
» Qu'un double sourcil brun de son arc environne.
» Comme il doit avoir un beau teint!
» Comme il a la peau veloutée!
» Comme sa poitrine agitée
» Exhale en soupirant la fraîcheur du matin!
» Et sa taille svelte et légère!
» Ses pieds pas plus grands que ma main,
» Sa main celle d'une bergère;
» Et de si jolis petits doigts!
» Et son cœur palpitant à peine
» Sous un sein d'ivoire! et sa voix
» Aussi douce que son haleine!...
» Le joli monstre que voilà!
» Vous dont l'amitié me regrette,
» Mes compagnes, je vous souhaite
» Des monstres tels que celui-là. »

Ces réflexions redoublèrent la curiosité de Psyché, et l'attente lui rendit la journée éternelle. Enfin la nuit tardive ramena l'époux invisible. Psyché, l'entendant approcher, lui dit :

« Aimable monstre, au nom de notre ardeur,
» Pour me prouver que j'ai du crédit sur votre âme,
» Daignez à mes regards vous offrir. Quoique femme,
» Je suis brave, et de vous je n'aurai jamais peur.

» —Psyché, reprit l'époux, craignez la curiosité;
» elle est l'écueil du bonheur. Vos sœurs sont at-
» teintes comme vous de cette maladie. Demain
» elles viendront sur le rocher où vous fûtes expo-
» sée, et vous appelleront à grands cris. Si vous
» leur répondez, vous êtes perdue. »

La pauvre Psyché, confondue de cet ordre absolu, répondit en sanglotant :

« Les maris se ressemblent tous!
» On me l'avait bien dit!... Je conviens qu'un époux
» Peut demander à son amie
» Quelque sacrifice léger;
» C'est l'usage;... mais exiger
» Le silence d'abord... Voyez la tyrannie!

» —Eh bien! répliqua l'époux touché de ses lar-
» mes, je vous permets de voir vos sœurs; comblez-
» les même de présens; mais défiez-vous de leurs
» perfides conseils. »

Dès le matin, les sœurs arrivent sur le rocher. Psyché les entend, et ordonne à Zéphyre de les apporter dans son palais. Après les premières caresses, les deux aînées admirent le séjour de leur cadette; et, tandis que l'envie tout naturellement succède à l'admiration, la curiosité multiplie les questions indiscrètes : —

« Quel est donc votre époux? que dit-il? que fait-il?
» Est-il jeune? est-il beau? de face ou de profil?

» Est-il grand ou petit? est-il froid? est-il tendre?
» Vif ou lent? triste ou gai? maussade ou complaisant?
» Dites-nous tout enfin! Voilà, quant à présent,
» Le peu que nous brûlons d'apprendre. »

A tant de questions, Psyché, confuse de ne pouvoir répondre, dit à ses sœurs : « Mon époux est un » jeune prince qui passe tout le jour à la chasse. » Puis elle les combla de présens, et Zéphyre les reporta dans le palais de leur père. Là, le cœur gonflé de rage et de dépit, elles se répétaient sans cesse :

« Quoi! tandis que Psyché, dans cet aimable lieu,
» Pour époux a peut-être un dieu,
» Nous, malheureuses que nous sommes,
» Avec nos princes pituiteux,
» Podagres, catarrheux, quinteux,
» Nous n'avons pas même des hommes!
» L'orgueilleuse! à travers sa perfide douceur,
» N'avez-vous pas démêlé sa noirceur?
» Elle rit de notre détresse!...
» Vengeons-nous! vengeons notre honneur,
» Et l'affront que le sort a fait au droit d'aînesse. »

La nuit suivante, l'époux de Psyché l'embrassa tendrement, et lui dit : « Ma chère épouse, bientôt vous deviendrez mère d'un fils qui, si vous » êtes discrète, sera immortel, et mortel si vous » parlez.

» — Eh! quel secret par moi peut être répété?
» Vous me les cachez tous.—C'est par égard, madame :

» Un époux qui chérit sa femme
» Ménage sa fragilité. »

Cette excuse, loin de satisfaire Psyché, ne fit qu'augmenter son dépit; et le lendemain, ses sœurs ayant remarqué sa tristesse, elle leur en découvrit ainsi le motif :

« J'adore mon époux, et ne puis le connaître.
» Il se cache et se tait; c'est, dit-il, pour mon bien.
» De ma discrétion vous m'en vouliez peut-être;
» Mais, si je n'ai rien dit, c'est que je ne sais rien. »

Aussitôt les deux sœurs, profitant de cet instant de défiance, prirent Psyché par la main, et lui dirent avec un ton de confidence perfide :

« Puisqu'il se cache, il est coupable.
» — Coupable? hélas! de quoi?—D'un projet exécrable,
» Qui vous menace. — Moi! — Laissez-vous éclairer :
» Dès que vous serez mère, il doit vous dévorer.
» — Il est si faible; il sort à peine de l'enfance...
» — Le crime est toujours fort auprès de l'innocence.
» — Il m'aime tant!—L'amour est un masque trompeur;
» Et, puisqu'il vous caresse, il vous trahit, ma sœur.
» — Qui vous l'a dit? — L'expérience.

» Voici, poursuivirent-elles, le seul moyen de » vous sauver, vous et votre enfant. Cachez près du » lit nuptial ce glaive et cette lampe nocturne; » dès que le monstre sera endormi près de vous,

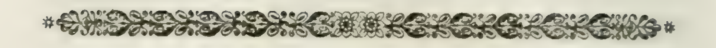
» levez-vous sans bruit, découvrez la lampe, pre-
» nez-la d'une main; de l'autre saisissez le glaive,
» approchez du monstre, et tranchez-lui la tête. »

A ces mots, les deux charitables sœurs donnent tour à tour à Psyché un baiser d'encouragement; puis, retournant au palais de leur père, elles se disent en confidence:

« Quand on saura la chose, on ne pourra la croire.
» Quel éclat scandaleux! quel plaisir de conter,
» De broder les détails, d'aigrir, de commenter,
» Et d'enrichir le fond d'une si belle histoire! »

Psyché, seule chargée de tout le poids de la conjuration, attendit la nuit en tremblant. Il semblait qu'elle pressentît le triste succès de cette espèce de complot, que l'Amour punit presque toujours à l'instant même du dénouement. Ah! si elle eût pu me consulter, comme je l'aurais guérie de cette fausse bravoure! Car vous savez qu'à cet égard je puis servir d'exemple aux téméraires:

Depuis un mois je vous aimais,
Lorsque de vos liens je voulus pour jamais
Délivrer mon âme asservie.
J'allai, pour m'affranchir, vous braver, Émilie;
Mais, tout fier que j'étais, un regard m'étonna;
Un sourire me dit : *Soyons amis, Cinna ;*
Et je m'engageai pour la vie.



LETTRE LVI.

PSYCHÉ.

Vers le milieu de sa carrière
La nuit arrive; tout s'endort :
Le docteur sur un commentaire,
Le rentier sur un coffre-fort;
Le calculateur sur Barême,
L'entrepreneur sur un projet,
Le sermonneur sur un carême,
Le ministre sur un placet,
L'orateur sur un syllogisme,
L'historien sur un anachronisme.
Le poète, auprès d'un sonnet,
Ronfle sur un épithalame;
L'avare bâille en comptant ses écus,
L'astronome en lorgnant Vénus,
L'époux en souhaitant bonne nuit à sa femme.

Celui de Psyché sommeille la tête penchée sur le sein de son épouse. Alors celle-ci, dégageant peu à peu ses bras entrelacés avec ceux du monstre, se glisse doucement hors du lit, et marche à tâtons vers l'endroit où elle a caché la lampe et le glaive.

Elle découvre l'une, et saisit l'autre. Le glaive mal assuré étincelle dans sa main droite à la lueur de la lampe qui tremble dans sa main gauche. En cet état, le sein palpitant, l'œil fixe et les bras étendus, d'un pied craintif elle s'approche du lit nuptial. A chaque pas la figure du monstre varie, et s'adoucit à ses yeux.

A quinze pas c'est un jeune chasseur,
Et si ce n'est Adonis ou Céphale,
Ce doit être leur frère; à dix pas c'est leur sœur;
A huit pas c'est une vestale;
A cinq à six pas, tour à tour,
C'est un dieu, c'est une déesse;
A quatre, c'est Zéphyre; à trois, c'est la Jeunesse;
A deux, c'est le Printemps; et plus près, c'est l'Amour.

Peignez-vous de Psyché l'extase et le délire,
Vous qui savez tout ce qu'Amour inspire
Au cœur qui le connaît pour la première fois.
Psyché près du dieu qu'elle admire
Aperçoit un arc, un carquois,
En tire un trait avec adresse;
Du bout du doigt veut l'essayer, se blesse,
Le laisse échapper, et soudain
Brûle d'amour pour l'Amour même.
Quelle ivresse, quel feu doit embraser son sein!
Comme l'on doit aimer le dieu par qui l'on aime!
L'épouse de l'Amour, sans troubler son repos,
En s'inclinant sur lui respire son haleine,

Baise ses yeux fermés, mais les effleure à peine;
De peur d'en souffler les pavots.
Par malheur, de la lampe, entre ses mains tremblante,
Sur le sein de l'époux une goutte brûlante
Tombe... Le dieu s'éveille et s'enfuit sans retour!
Et voilà ce qu'on gagne à voir de près l'amour.

En vain Psyché, pour le retenir, saisit son pied au moment où il s'envole, et se laisse enlever avec lui; bientôt elle retombe, et froissée de sa chute, anéantie de douleur, elle reçoit ces funestes adieux: « Ingrate Psyché! ma mère m'avait ordonné de vous donner un monstre pour amant; » je me suis donné moi-même; et, pour prix de » ma tendresse, vous voulez m'ôter le jour avant » même de me connaître! Adieu: je punirai vos » perfides sœurs; et vous, je vous abandonne. »

Revenue de son accablement, Psyché ouvre ses yeux baignés de pleurs; mais la lumière lui est odieuse, et la vie insupportable. L'œil égaré, les cheveux épars, elle court au rivage d'un fleuve voisin, s'élance et s'y précipite.

Le fleuve avec respect la reçoit dans ses ondes.
Les Naïades, du sein de leurs grottes profondes,
Sortent pour l'admirer. Dans ses bras amoureux
Le dieu la soulève et la presse;
De ses flots argentés doucement la caresse,
Et, par cent détours sinueux,
Cent fois revenant sur lui-même,

Prolonge le bonheur d'embrasser ce qu'il aime.
Enfin au pied d'un saule, ornement de ces bords,
Apercevant un lit de mousse et de verdure,
Il y vient lentement déposer ces trésors
    Dont s'enorgueillit la Nature.
Sur ces bords enchantés, depuis cet heureux jour,
Les oiseaux caressans, les zéphyrs, l'onde pure,
    Semblent dire par leur murmure :
Ici se reposa l'épouse de l'Amour.

Psyché, ne pouvant supporter la vie, ni trouver la mort, s'abandonne à sa destinée, et suit au hasard le premier chemin qui se présente devant elle. Après trois jours d'une marche pénible, ce chemin la conduit à la petite ville où règne sa sœur aînée. Psyché lui annonce que l'Amour vient de l'abandonner pour épouser sa seconde sœur. L'aînée, furieuse de cette préférence, vole au palais pour en avoir raison. Aussitôt Psyché court annoncer tout le contraire à la cadette, qui, pour supplanter l'aînée de sa famille, vole au palais peu de temps après elle.

Observez qu'en dépit de sa naïveté,
L'innocente Psyché, pour fuir la vérité,
  A pris deux fois un détour circonflexe.
    Je ne sais si c'est par oubli,
  Ou pour payer le tribut à son sexe;
    Mais je sais bien qu'elle a menti.

Déjà ses sœurs sont l'une et l'autre victimes de

ce double mensonge. En arrivant tour à tour sur le rocher, elles appellent le Zéphyre jusqu'ici fidèle à leurs ordres; et, croyant s'abandonner dans ses bras, elles se précipitent et disparaissent au fond de l'abîme qui environne le jardin de l'Amour. Cependant la Renommée va trouver Vénus chez Téthys, et lui apprend que son fils est malade.

« — Malade! lui, mon fils! de quoi? — D'une brûlure.
» — Hélas! qui l'a brûlé? — Son épouse... — Comment!
» Mon fils est marié? sans mon consentement!
» — Oui, suivant le droit de nature.
» — Eh! quelle est son épouse? — Un chef-d'œuvre des cieux
» Que l'on nomme Psyché. — Grands dieux!
» Cette petite créature,
» Après avoir usurpé mes autels,
» M'ose enlever mon fils!... Je suis d'une colère!...
» Tout le tiers-état de la terre
» Va bientôt supplanter l'ordre des Immortels! »

En parlant ainsi, la mère de l'Amour vole à l'Olympe. Là elle trouve son fils souffrant et couché. Elle lui lance un regard sévère; et après avoir examiné sa blessure: « Je vous amène, dit-elle, un » médecin qui en peu de temps saura vous guérir. » A ces mots l'Amour, levant les yeux, aperçoit auprès de sa mère une figure béante sur un corps maigre et long.

Ce fantôme femelle, au teint blême, aux yeux creux,
Est frère de la Médecine.

Le seul point sur lequel ils diffèrent entre eux,
C'est que l'un exténue, et que l'autre assassine.

Plus l'Amour considère cette pâle effigie, moins il la reconnaît. En vain parcourt-il en idée tous les lieux qu'il habite ordinairement, les boudoirs des dieux et des princes, les petites maisons des disciples de Plutus, les cellules des prêtres de Jupiter, de Junon, et surtout de Cypris; en aucun de ces séjours il n'a rencontré ce spectre inconnu. Enfin Vénus, pour le tirer d'inquiétude, lui dit : « Mon » fils, vous voyez la Diète; fiez-vous à ses soins, » votre guérison est infaillible. »

Vénus avait tort : l'abstinence
Ne guérit point l'amour. Vous avez mis le mien
Au régime de l'espérance;
Ce régime-là n'y fait rien.
Donnez-lui donc quelque substance,
Puisqu'il est décidé d'avance
Que jamais je ne guérirai,
Qu'à ses désirs enfin votre amitié se rende
Au malade désespéré
Refuse-t-on ce qu'il demande?



LETTRE LVII.

PSYCHÉ.

Psyché, veuve avant d'être mère, errait au gré de sa douleur, et cherchait son époux dans tout l'univers. Durant ce pénible voyage, elle aperçoit au sommet d'une montagne un temple dédié à Cérès. Elle y porte ses pas, et adresse sa prière à la déesse : « Souffrez, lui dit-elle, que, pour échap-
» per aux persécutions de Vénus, je me cache sous
» ces épis que la piété consacre sur vos autels. »
Cérès lui répond en soupirant :

« Je voudrais vous soustraire aux fureurs de Cyprine,
» Et vous cacher à ses regards.
» Elle a tort, j'en conviens; mais elle est ma cousine,
» Et les cousins se doivent des égards. »

Congédiée par Cérès, la veuve de l'Amour se présente chez Junon, et lui fait la même prière. En écoutant les plaintes de Psyché contre Vénus, Junon s'écrie :

« C'est bien le cœur le plus vindicatif!
» C'est le fléau de toute ma famille!

» Mais enfin c'est ma belle-fille;
» Il faut que je me plie à cet esprit rétif.
» La loi blâme d'ailleurs quiconque favorise
» Aucun esclave fugitif;
» Ainsi, ma pauvre enfant, Jupiter vous conduise! »

Après ce second refus, Psyché n'osa plus se présenter chez aucune déesse. Elle ne voyait dans tout l'Olympe que des sœurs, des nièces, des tantes et des cousines de Vénus, qui tour à tour la renverraient par des considérations d'alliance ou de parenté. Dans cette extrémité, elle prit le parti d'aller elle-même se mettre à la discrétion de Cypris, espérant, par ce trait de noblesse, exciter sa générosité.

Cependant Vénus, fatiguée de chercher en vain sa rivale, va trouver Mercure et lui dit: «Mon frère, » j'ai gravé sur ces tablettes le signalement d'une » esclave fugitive, et la récompense promise à celui qui me la ramènera. Allez, et publiez cet » écrit. » Aussitôt Mercure parcourt les grands chemins, les carrefours, les ports, les marchés, et les places publiques, qui, comme l'on sait, composent ses domaines, et lit à haute voix l'édit suivant:

« Vénus, déesse de Cythère,
» A tous les amans de la terre
» *Salut*. Savoir faisons que, depuis quelque temps,
» Certaine esclave assez jolie,

» Que l'on nomme Psyché, beaux cheveux, belles dents,
» Petit minois de fantaisie,
» Age de quatorze à quinze ans,
» A pris la fuite. S'il arrive
» Qu'un mortel, par hasard, la trouve en son chemin,
» Et ramène à Paphos la jeune fugitive,
» En la recevant de sa main,
» De sept baisers comptant Vénus lui fait promesse,
» Et sera le dernier de tous
» Assaisonné par la déesse
» De tout ce qu'un baiser peut avoir de plus doux. »

Soudain les mortels, avides d'une telle récompense, se mettent tous à la poursuite de Psyché. Trompés par son signalement, ils arrêtaient sur les chemins et aux portes des villes la jeunesse et la beauté comme suspectes.

Tel fut en ce temps-là le caprice du sort,
Qu'il devint dangereux d'être jeune et jolie,
Et que vous n'auriez pu voyager, Émilie,
Sans vous munir d'un passe-port.

Tandis que les hommes cherchaient Psyché sur la terre, elle était aux genoux de Vénus, et s'abandonnait à sa générosité. Mais la déesse, oubliant que le pardon est la seule vengeance digne des dieux, la faisait charger de fers, et ordonnait à ses nymphes de la frapper de verges. Au milieu de ses tourmens, Psyché la conjurait d'avoir au moins

pitié de son état, et de considérer qu'elle allait être mère. A ces mots Vénus, outrée d'un nouveau dépit, s'écriait avec fureur :

« Tu ne survivras pas à ce nouvel outrage!...
» Frappez! frappez jusqu'à la mort!
» C'est peu d'aimer mon fils, l'insolente ose encor
» Me rendre grand'mère à mon âge! »

En parlant ainsi, elle la frappait elle-même au visage et déchirait ses vêtemens. Mais, apprenant que l'Amour, exténué par le régime de la diète, venait de tomber en faiblesse, elle abandonne sa victime, vole à l'Olympe, prend son fils dans ses bras, le ranime contre son cœur, et passe la nuit auprès de lui. Le chagrin et l'insomnie firent pâlir la mère de l'Amour. Au jour naissant elle s'en aperçut; et ayant fait venir Psyché : « Allez, lui » dit-elle, allez chez Proserpine, et dites-lui de ma » part : Vénus vous demande une boîte de beauté » pour réparer celle qu'elle a perdue pendant la » maladie de son fils. »

Psyché devait succomber dans ce message; mais elle descendit au sombre Averne avec cette sécurité qui accompagne l'innocence, et tous les obstacles s'évanouirent sous ses pas.

Les Ombres à l'envi planèrent autour d'elle;
Cerbère, en murmurant, lécha ses jolis pieds,

Et l'avare Caron, deux fois dans sa nacelle,
Lui fit passer le Styx sans lui dire : « Payez. »

Proserpine elle-même, touchée des grâces naïves de Psyché, lui dit en lui remettant la boîte de beauté : « Que Vénus est heureuse d'avoir une si aimable messagère! J'en suis jalouse; et, si ce » n'était par égard pour elle, je serais presque tentée, mon enfant, de te recommander à mon premier médecin, qui, avec une simple ordonnance, » te placerait auprès de moi pour toujours. Mais » Vénus m'en voudrait, et elle aurait raison. Adieu; » porte-lui cette boîte, et garde-toi bien de l'ouvrir; tu n'en as pas besoin. »

La défense aiguillonne la curiosité. Psyché, en revenant des enfers, tournait, retournait et secouait la boîte pour soupçonner au moins ce qu'elle pouvait contenir; puis elle disait en elle-même :

« En vérité, je voudrais bien savoir
» Quelle figure peut avoir
» La beauté renfermée ainsi dans une boîte...
» — Garde-toi de l'ouvrir; tu n'en as pas besoin,
» M'a-t-elle dit. C'est bien honnête!...
» Si pourtant je pouvais en voir un petit coin!
» Sur mainte table de toilette,
» J'ai vu du noir, du blanc et du rouge apprêté;
» Tout cela n'est pas la beauté.
» De celle que je tiens si j'avais la recette,
» Combien j'obligerais mon sexe!... Il est certain

» Que je puis, sans être indiscrète,
» Envier le secret d'obliger mon prochain. »

Malgré cette apologie intérieure, Psyché, conservant un reste de scrupule, n'osait ouvrir la boîte; mais elle la laissa tomber par distraction, afin qu'elle s'ouvrît par accident. Enfin, l'accident n'arrivant pas assez tôt, Psyché, innocemment, aida un peu la catastrophe, en poussant, sans le vouloir, le couvercle de la boîte en dehors; mais, au lieu d'y trouver la beauté, elle en vit s'exhaler une vapeur infernale qui, l'enveloppant tout-à-coup, la plongea dans un sommeil léthargique.

Heureusement l'Amour, alors convalescent, se promenait ce jour-là pour la première fois.

Sans doute il existe un génie
Qui conduit les amans: à chaque instant du jour,
C'est lui qui sur vos pas me conduit, Émilie,
Et ce fut lui, je le parie,
Qui vers Psyché guida l'Amour.

Ce dieu, recueillant la vapeur mortelle dans la boîte, la referme avec soin, éveille son épouse, l'embrasse tendrement, et lui dit: « Hâtez-vous, ma » chère Psyché, de porter cette boîte à ma mère; » et moi, je vais supplier Jupiter de consentir à » notre hymen. »

Déjà Vénus, irritée de voir sa beauté flétrie, avait brisé, de dépit, trois miroirs trop véridiques;

elle en consultait un quatrième qui allait subir le même sort, lorsque Psyché lui présenta la boîte mystérieuse. Jamais la reine de Cythère n'en avait si bien connu tout le prix.

Tandis qu'elle la recevait des mains de Psyché, l'Amour, faible et tremblant, arrivait au palais céleste; et se jetant aux pieds de Jupiter : « Mon père, » s'écriait-il, ou accordez-moi Psyché pour épouse, » ou laissez-moi mourir; car, sans elle, l'immorta- » lité m'est insupportable. » Le bon Jupiter, attendri, relève son petit-fils avec une feinte sévérité. « Je sais, lui dit-il, je sais ce que je voudrais igno- » rer. Mon fils, la faute est grave...— Mais unique; » et quel dieu peut en dire autant? »

A cet argument direct, Jupin, faisant un retour sur lui-même, ajoute avec une bonté de circonstance : « Je consens à réparer une première erreur, » pourvu qu'à l'avenir vous me juriez une sagesse... » — Égale à la vôtre, mon père. »

Le roi du ciel, confus de l'éloge, rougit pour la première fois, assemble le conseil secret des dieux, et leur dit :

« Mon petit-fils a fait des siennes.
» Malgré son sourire enfantin,
» Tel que vous le voyez, c'est un franc libertin!...
» Mais je veux que tu t'en souviennes!...
» Qu'il eût formé là-bas une inclination,
» C'était bien ; mais dame Nature

» A poussé si loin l'aventure,
» Qu'il y paraît un peu, dit-on;
» Or, mes enfans, le mariage
» Étant, dans la jeune saison,
» Le tombeau du libertinage,
» Je suis d'avis que, pour le corriger,
» Nous lui fassions épouser sa conquête.
» — Mais, mon père, c'est déroger,
» Reprit Vénus. — Elle est d'une famille honnête,
» Répliqua Jupiter. — Oui, bon pour ces gens-là.
» Mais c'est une mortelle. — Ah! n'est-ce que cela
» Qui s'oppose à son alliance?
» En sûreté de conscience
» Votre fils pourra l'épouser,
» Et je me charge, moi, de l'immortaliser. »

A ces mots, les dieux applaudirent, et Vénus, réduite au silence, consentit à devenir grand'mère.

Psyché, les yeux baissés, tenant ses deux mains croisées sur son petit sein maternel, fut présentée aux dieux, qui admirèrent en elle la réunion intéressante des grâces naïves de l'enfance et des prémices de la maternité. Jupiter, la prenant par la main, lui dit en lui présentant l'ambrosie :

« Venez, Psyché, soyez ma fille.
» Recevez l'immortalité;
» Bientôt l'aimable Volupté
» Doit avec vous entrer dans ma famille. »

La prédiction de Jupiter ne tarda pas à s'accom-

plir. Peu de temps après, Psyché mit au jour cette aimable déesse avec laquelle, Émilie, vous m'avez un peu familiarisé. D'après les traits que j'en vais tracer, décidez si j'ai su la connaître :

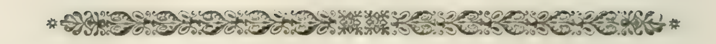
Aimer pour le plaisir d'aimer,
Épancher librement son âme tout entière
Dans un cœur qu'on sait estimer;
D'un adorable caractère
Éprouver chaque jour la douce égalité;
N'y trouver de variété
Que dans mille moyens de plaire;
Entre les bras de la pudeur
S'abandonner à la tendresse;
Goûter avec délicatesse
Le prix de la moindre faveur;
Au sein du plus tendre délire,
Jouir de tout, ne perdre rien,
Heureux du peu que l'on obtient,
Plus heureux de ce qu'on désire;
Par la résistance irrité,
Et retenu par la décence,
En l'économisant, doubler la jouissance,
N'est-ce pas là la Volupté?

Telle est, Émilie, la fable de l'Amour et de Psyché. Vous saisirez aisément tous les traits de cette ingénieuse allégorie, dont je vous ai seulement extrait la substance. Apulée, qui paraît en être l'auteur, vous offrira des détails aussi multipliés

qu'agréables ; et notre immortel fabuliste[1], qui a composé un roman de ces aventures, vous intéressera par ces grâces naïves qui n'appartiennent qu'à lui seul.

Après le divin La Fontaine,
Il était dangereux d'essayer ce tableau.
Sans doute j'aurais dû m'en épargner la peine,
Pour ménager l'honneur de mon pinceau ;
Mais je vous aime ! Amour nous mène
Toujours trop loin, et nous fait tout oser.
Ce dieu m'excusera peut-être
D'avoir, avec un si grand maître,
Osé presque rivaliser.
Sans être comme lui favorisé des Grâces,
J'ai présumé, je ne m'en défends pas,
Qu'après avoir cueilli tant de fleurs sur vos pas,
J'en pourrais glaner sur ses traces.

[1] Nous avons sur le même sujet un poème dont j'aurais fait l'éloge, si je ne m'abstenais autant de louer les vivans que de blâmer les morts.



LETTRE LVIII.

L'AMITIÉ.

Quoi! je vous aurai parlé de la naissance, des exploits, du culte et des amours même de l'Amour, et je ne vous dirai pas un seul mot de l'Amitié!

Hélas! les statues et les temples du fils de Vénus couvrent encore la terre; ses lois se sont perpétuées jusqu'à nous; nous les avons reçues de nos pères pour les transmettre à nos enfans, qui probablement les transmettront aux leurs. Et l'Amitié! où sont les débris de ses autels? qui nous a transmis ses lois? Ses sujets, s'il en existe, osent à peine se montrer. Le culte de l'Amour est aujourd'hui la religion dominante, et les adorateurs de l'Amitié forment une secte obscure qui n'a ni temple, ni sacrificateurs.

Cependant les Grecs l'avaient divinisée. Ils l'appelaient la *Divinité des grandes âmes*; mais ce titre était purement honorifique.

Les vices couronnés des grâces du bel âge,
Méprisés, mais charmans, sont l'objet de nos soins,

Tandis que les Vertus, avec un vieux visage,
En honneur parmi nous languissent sans témoins;
On les adore d'autant moins,
Qu'on les regrette davantage.

Telle est la différence qui a toujours existé entre l'Amour et l'Amitié.

Il paraît que les Romains la consolèrent un peu de l'oubli des Grecs. Ils la représentèrent sous la figure d'une jeune fille, et je trouve qu'ils eurent raison. Quoique l'Amour préside au printemps, et l'Amitié à l'hiver de notre vie, peut-être devrait-on quelquefois donner à l'Amour les traits de l'Hiver, et à l'Amitié ceux du Printemps; car, comme nous l'apprend l'expérience,

Souvent l'Amour fait vieillir la jeunesse,
Et toujours l'Amitié rajeunit la vieillesse.

L'Amitié était représentée vêtue d'une tunique sur les bords de laquelle on avait gravé cette légende: *La mort et la vie.* Le sens de ces paroles s'explique de lui-même au cœur des vrais amis.

Le premier sentiment qui vient nous enflammer,
Jusques au tombeau doit nous suivre:
Quand on a commencé d'aimer,
Ne plus aimer, c'est ne plus vivre.

Sur le front de la déesse on lisait cette inscription: *L'été et l'hiver*, pour désigner sans doute

que l'Amitié n'appartient pas à la jeunesse, mais qu'elle est un fruit de la raison, qui mûrit durant notre été et dont nous jouissons dans notre hiver. Heureux, mon amie, ceux chez qui ce fruit se trouve prématuré!

La statue de l'Amitié avait le côté gauche ouvert, et de l'index de la main droite elle découvrait son cœur, au milieu duquel étaient écrits ces mots : *De près et de loin.*

De loin comme de près on s'ouvre à son amie;
Qui mieux que moi doit le savoir?
En lui parlant on croit la voir;
On la mène, en rêvant, le long de la prairie;
Près d'un saule on la fait asseoir.
On l'entretient longuement, jusqu'au soir,
De ses désirs, de ses alarmes,
De ses projets, de son espoir.
Dans ses yeux se peint-on des larmes?
Ivre d'amour et de plaisir,
On l'embrasse en idée : et, tandis que Zéphyr
Emporte le baiser, avec de nouveaux charmes,
Le cœur achève de s'ouvrir :
Absente, on lui dit comme on l'aime;
On lui dit comme on est jaloux...
Si la belle était là, le dirait-on de même?
Oui, j'en réponds; tous les aveux sont doux
Quand ils nous sont dictés par la tendresse.
J'irais tous les jours à confesse,
Si je me confessais à vous.

La compagne ordinaire de l'Amitié était autrefois la Fidélité, qui, dit-on, accompagnait même l'Amour : *Que les temps sont changés !*

La Fidélité, dont on confond les attributs avec ceux de la Bonne-Foi, avait à Rome, près du Capitole, un temple qui, dit-on, lui fut consacré par Numa Pompilius. La déesse était représentée les mains jointes, et vêtue d'une longue draperie blanche. C'est peut-être pour cette raison que Virgile l'appelle *cana Fides ;* d'autres prétendent qu'il a voulu, par cette épithète, désigner la vieillesse de la Fidélité blanchie par son grand âge ; mais cette interprétation ne peut plus lui convenir aujourd'hui :

Elle dure si peu, qu'on n'a pas le temps même
De la nommer Fidélité ;
Si bien que c'est, en vérité,
Un enfant qui meurt sans baptême.

On place ordinairement aux pieds de cette déesse un chien blanc ; ce symbole lui est commun avec l'Amitié. Il doit l'être en effet, puisque le chien réunit l'attachement et la fidélité.

Les prêtres de la Fidélité étaient vêtus, comme elle, d'une longue draperie blanche qui leur couvrait la tête et leur enveloppait les mains. Nos chevaliers d'industrie doivent sentir la justesse et la force de ce dernier emblème. Ces prêtres présen-

taient des offrandes dans le sanctuaire de la déesse, mais ils ne souillaient point ses autels du sang des victimes.

Sur le frontispice du temple on voyait deux mains droites qui se serraient étroitement. C'est encore ainsi que nos marchands peignent au-dessus de leur porte l'enseigne de la *Bonne-Foi*, comme pour offrir au public le portrait au défaut de l'original.

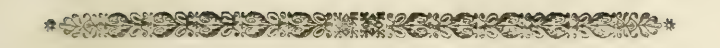
Les Romains nous ont laissé un autre emblème de la Fidélité ; ce sont deux vierges qui, en se tenant par la main, se jurent une amitié fidèle.

De ce fragile engagement,
Pour consolider la tendresse,
J'aurais subordonné la foi de leur serment
A la condition expresse
Qu'elles auraient à part chacune leur amant.

Ces monumens érigés en l'honneur de la Fidélité ont été détruits par le Temps, et oubliés par l'Indifférence. Son nom même a été rayé du style moderne par l'Inconstance, divinité fugitive à laquelle nos contemporains rendent, par orgueil, un froid et stérile hommage. Ainsi c'est moins la légèreté que la vanité française qui a ridiculisé le bonheur en reléguant la Fidélité dans les siècles.

Les dieux nous réservaient, ô ma fidèle amie!
L'honneur de rétablir son culte et ses autels.

A notre exemple enfin, puissent tous les mortels,
Parcourant deux à deux le chemin de la vie,
D'une sainte union savourer la douceur!
Puisse chaque Français, au terme du bonheur,
Arriver côte à côte avec son Émilie!



A ÉMILIE.

Tout passe, mon aimable amie,
Tout s'évanouit sous les cieux;
Chaque instant varie à nos yeux
Le tableau mouvant de la vie.

Les Êtres sur qui notre cœur
Avait concentré sa tendresse,
Et fondé pour jamais l'espoir de son bonheur,
Nous sont ravis dès leur jeunesse;
Et le Temps jaloux ne nous laisse
Que les regrets et la douleur.

Mais quel homme sensible peut se persuader qu'il ne survit rien de l'être qui lui fut cher? Notre cœur se refuse à l'idée désespérante de ne retrouver jamais nos amis. Nous nous persuadons avec complaisance qu'ils ne sont qu'en voyage. Notre imagination sème de fleurs le chemin qu'elle leur fait parcourir; puis elle les fait reposer dans un séjour riant et champêtre, où, sous des ombrages paisibles, ils boivent à longs traits l'oubli de leurs peines passées, et nous attendent pour jouir avec

eux d'un bonheur aussi pur que le jour céleste qui les éclaire. Ainsi c'est à l'Amitié peut-être que nous devons le premier sentiment de notre immortalité.

Heureux les vrais amis que l'éternité rassemble! Plus heureux encore ceux qui, par une vie innocente et une tendre intimité, anticipent sur le bonheur de l'Élysée! Ils jouissent, dans cette vie, des délices que l'on nous promet dans l'autre, et n'ont pas besoin de mourir pour arriver à la félicité.

Je sens que ce tableau charmant
Me ramène insensiblement
A mon illusion chérie.

Un jour, du fruit de mes travaux,
J'achèterai cette prairie;
J'y planterai de jeunes arbrisseaux;
J'enlacerai leurs têtes en berceaux,
Pour ombrager le front de mon amie.

J'élèverai, vers le midi,
A peu de frais, ma simple maisonnette
Pour Émilie et son ami.
De notre paisible retraite,
Nous verrons nos jeunes agneaux,
Avec les fleurs, épars sur la verdure,
Se poursuivre, bondir et franchir les ruisseaux
Dont nous entendrons le murmure.
Riches de vertus et d'amour,
Nos enfans viendront tour à tour

Accroître encor notre opulence.
Les doux loisirs de leur enfance
De notre âge viril embelliront le cours;
Les jours brillans de leur adolescence
Répandront leur éclat sur le soir de nos jours.
Contens de leur sort et du nôtre,
Sous notre toit paisible, en rendant grâce aux dieux,
Nous nous endormirons dans les bras l'un de l'autre,
Et d'innocentes mains nous fermeront les yeux.
Ainsi, par une route aisée,
Au vrai bonheur nous parviendrons;
Et chez les morts quand nous arriverons,
Nous n'aurons fait que changer d'Élysée.



LETTRE LIX.

LES ENFERS.

Je vous préviens, Émilie, que nous allons faire ensemble le tour des Enfers.

Tout autre que vous, en partant pour ce voyage, aurait besoin de se munir d'un rameau d'or [1] pour fléchir la reine des morts, ou d'un gâteau pour endormir Cerbère; mais ces précautions vous sont inutiles : montrez-vous, voilà votre passeport.

Cependant, avant de partir, couvrez-vous d'un voile léger; la prudence l'exige plus encore que la modestie. En effet,

> Si Pluton, dans son palais noir,
> Voyait à découvert votre beauté divine,
> En arrivant là-bas, nous pourrions bien avoir
> Quelque affaire avec Proserpine.

Or c'est ce qu'il faut éviter. Voilà donc vos attraits voilés; et nous partons.

[1] Énéide, liv. VI.

Ces champs et ces bois qui se découvrent à votre vue, sont les terres de la Campanie. Au-delà, près de cette montagne, voyez-vous, du milieu de ce lac bordé de cyprès, sortir par intervalles une fumée noire mêlée d'étincelles? Ce lac, dont les eaux sont mortelles, est voisin de l'Averne, antre sulfureux et sombre qui vomit ces noirs torrens de vapeur infernale, et par lequel on descend au séjour des morts.

Remarquez ces arbres dépouillés de verdure, et ces oiseaux morts ou mourans, épars sur ces rives brûlantes. Tel est l'effet des exhalaisons du noir Tartare. L'être qui les respire, respire la mort; et les arbres qui en sont atteints couvrent la terre de leurs feuilles desséchées;

Mais de cette sombre vapeur
Les atteintes pour vous ne seront point mortelles :
Ne craignez rien, la vertu, la pudeur
Épurent l'air qui circule autour d'elles.

Déjà vous l'éprouvez, Émilie : à votre approche la vapeur infernale se dissipe; le gouffre cesse de vomir des flammes, et vous présente un chemin facile, quoiqu'un peu sombre.

Dans ce chemin l'on ne voit goutte,
Et nous allons voyager sans témoins.
Soyez tranquille néanmoins :
Nous ne trouverons pas de voleurs sur la route.

Ne remarquez-vous pas en descendant que le chemin tourne sur lui-même, et qu'il devient insensiblement plus incliné? Entrelacez votre bras avec le mien, et approchez-vous si près de moi que nous ne fassions qu'un, pour mieux résister à la rapidité de la pente. Je sens votre haleine qui se précipite, votre sein qui se soulève, et votre cœur qui bat contre ma poitrine... Arrêtons un moment : chaque pas dans ces lieux rappelle un touchant souvenir.

Hercule, d'un pas triomphant, traversa rapidement ces ténèbres, chargé du précieux fardeau d'Alceste, qui s'était vouée au trépas pour son cher Admète, et remit la plus généreuse des épouses dans les bras du plus chéri des époux.

Ici le pieux Énée descendit calme et intrépide vers l'heureux séjour qu'habitent ses ancêtres, pour jouir de leur présence adorée, de leurs vertueux entretiens, et consulter leur sagesse sur les hautes destinées de son naissant empire.

Là Orphée, profitant des ténèbres qui lui dérobaient la vue fatale de sa chère Eurydice, la pressait en silence contre son cœur palpitant. Mais, en arrivant aux portes du jour, un seul regard fit évanouir son bonheur, et l'ombre d'Eurydice redescendit, veuve et plaintive, vers l'avare Achéron, qui ne rendit plus sa proie.

Peut-être vous attendrirai-je quelque jour sur le

sort de ces illustres infortunés ! Mais le temps fuit ; avançons.

J'entrevois là-bas un jour faible et lugubre, et déjà je crois distinguer les rivages de l'Achéron bordé de peupliers. Hercule, avant de descendre aux Enfers, se ceignit le front d'une branche de peuplier blanc : mais la fumée du Tartare noircit l'extérieur des feuilles ; et le héros, après avoir repassé le Styx, ayant planté cette branche sur les bords de l'Achéron, elle produisit ces peupliers, dont les feuilles, blanches d'un côté, offrent de l'autre un vert sombre et noirâtre.

L'Achéron n'a pas toujours coulé dans le séjour des morts. Fils du Soleil et de la Terre, il promenait le cristal de ses ondes au milieu des bois et des prairies. Éclairé des regards paternels, il parcourait les plus rians domaines de sa mère ; mais il abusa de ces avantages et désaltéra les Titans lorsqu'ils escaladèrent le ciel. Pour le punir de cette perfidie, les dieux le précipitèrent aux enfers, où il ne roule plus que des eaux fangeuses qui vont se perdre dans le Styx.

Ce fleuve environne neuf fois les enfers. Ses eaux sont si âcres et si mordantes, qu'elles rongent les plus durs métaux, et qu'aucun vase ne peut les contenir. Styx fut, dit-on, fille de l'Océan et de Téthys. Elle eut de l'Achéron une fille célèbre que l'on nomme la Victoire, et qui, depuis la naissance

du monde, a fait la conquête de tous les pays et de tous les héros. Ses amans lui élevèrent plusieurs temples dans la Grèce et dans l'Italie. Voici les traits et les attributs qu'ils lui donnèrent, et avec lesquels on la représente encore aujourd'hui.

Le front brillant d'une noble gaîté,
Le bout du pied posé sur un globe mobile,
La déesse, d'une aile agile,
Vole vers l'immortalité.
D'une main elle inscrit au temple de Mémoire
Le nom de ses amans; l'autre offre le laurier
Et la palme enlacée au pénible olivier,
Pour nous prouver que la solide gloire
Est le fruit de la Paix comme de la Victoire.

La foudre ayant brisé les ailes de la statue qu'on lui avait élevée à Rome, Pompée, afin de rassurer le peuple sur cet évènement, s'écria: « Romains, » les dieux ont coupé les ailes à la Victoire; elle ne » peut plus nous échapper. » Mais revenons à sa mère.

Styx découvrit à Jupiter la conjuration des Titans réunis pour le détrôner. Le roi du ciel prévint leur complot, et la victoire le seconda si bien, que les Titans furent terrassés. Jupiter, pour récompenser le service de Styx et celui de sa fille, décréta éternellement que les dieux jureraient par son nom; que ceux qui violeraient ce serment seraient exilés dix ans de la cour céleste, et privés du nectar et de

l'ambrosie. Il paraît qu'il existe une exception pour les sermens amoureux, à cause du grand usage qu'en font les dieux, et même les mortels.

En tête à tête, les sermens
Donnent un maintien aux amans
Qui ne sauraient parler et n'oseraient se taire.
Rien n'est plus commun à la cour
Que d'entendre jurer l'Amour,
Surtout quand il n'a rien à faire.
Près de Junon Jupiter s'endormant,
Jure en bâillant d'être fidèle.
Le vieux Saturne galamment
Fait chaque soir à sa vieille Cybèle,
Par manière d'acquit, le même compliment.
Mars à la reine d'Idalie,
Pour nourrir l'entretien, jure de l'adorer.
Pour moi, près de vous, mon amie,
Je n'ai pas le temps de jurer.



LETTRE LX.

CARON.

Ce vieux nocher qui, dans une frêle barque, sillonne les eaux du Styx, et va sans cesse d'un rivage à l'autre, est l'avare Caron, fils de l'Érèbe et de la Nuit. Son front chauve et ridé, sa barbe blanche et hérissée, ses yeux creusés par le temps, ses regards étincelans d'un feu sombre, ses membres décharnés, mais nerveux, les noirs lambeaux épars sur les muscles de son corps désséché, inspirent en même temps le dégoût et l'effroi. Le sinistre vieillard, avant de transporter les morts sur le rivage des enfers, exige de chacun d'eux une obole au moins pour son passage. Chaque passager tire cette obole de sa bouche, où ses parens l'ont déposée avant de l'ensevelir, et la présente à l'avare nocher, qui examine si elle est de poids. Quelques arrivans lui présentent aussi un passeport conçu en ces termes : « Moi soussigné... pontife, atteste que le » porteur a été de bonnes vie et mœurs : que ses » mânes reposent en paix ! » Caron accueille volon-

tiers ceux qui lui présentent l'obole sans passeport; mais il répond à ceux qui lui présentent le passeport sans obole :

« Vous êtes vertueux, moi, je suis obligeant.
» Payez-moi, sinon je vous raye.
» Je vois là vos vertus; mais voyons votre argent;
» L'honnête homme est celui qui paye. »

La barque du nocher des enfers n'est composée que d'écorces d'arbres. Cette contexture fragile suffit pour les passagers auxquels elle est destinée, car on sait que rien n'est plus léger que les esprits. Cependant il y a tel esprit de philosophe, de héros, de nouveau favori de Plutus, et même d'adorateur des Muses, qui seul pèse autant que deux corps. Ainsi nous pouvons tous deux passer le Styx sans danger.

Approchons... Mais quelle ombre en long manteau d'hermine
S'avance d'un air grave et doux?
Le doyen de la médecine!...
Laissons-le passer; j'imagine
Qu'il doit avoir le pas sur nous.
Parmi les arrivans le nocher le remarque;
Il le salue et l'appelle à grands cris.
« Venez, docteur, venez, vous passerez gratis,
» Dit-il en présentant sa barque :
» Ah! combien vous avez fourni
» De voyageurs à ma messagerie!

» Je vous rends grâce, et veux de ce voyage-ci
» Vous faire la galanterie. »

Le docteur s'embarque, et va joindre ses malades. Cependant j'aperçois une ombre plaintive qui, dépouillée de son linceul, se traîne vers nous en gémissant. C'est un vieillard pauvre qui erre sur ce rivage, sans doute parce qu'il n'a pu payer à l'avare Caron l'obole qu'il exige de chaque passager. Payons, avec notre passage, celui de ce malheureux, et invitons-le à nous raconter ses infortunes durant la traversée. Hâtons-nous, car je vois déjà dans la barque un Égyptien, un Grec et un Romain. Emparons-nous des places qui restent et faisons asseoir entre nous deux notre pauvre vieillard. La reconnaissance brille dans ses yeux; un long soupir annonce qu'il va parler; écoutons :

LE VIEILLARD.

J'ai vu le jour près de la superbe Memphis; mes parens étaient pauvres et vertueux. Jeune encore, j'héritai de leurs vertus et de leur bonheur; mais dans la suite j'eus le malheur d'amasser des trésors. Les amis de mon opulence abusèrent de ma faiblesse, et, par des emprunts qui flattaient ma vanité, me réduisirent bientôt à la misère. J'étais né heureux et pauvre, je mourus pauvre et malheureux.

Mes enfans m'embaumèrent avec quelques par-

fums que des voisins charitables leur donnèrent par pitié, et mirent dans ma bouche la dernière obole qui leur restait; puis ils me portèrent sur les bords du lac *Achérusie*, où trois juges intègres firent un examen sévère de toute ma vie; ils n'y trouvèrent que de la faiblesse et de la probité, et me déclarèrent digne des honneurs de la sépulture. Ainsi, tandis que l'on jetait dans la fosse profonde du *Tartare* [1] le corps d'un de mes faux amis, condamné par les trois juges, le mien fut présenté au batelier *Querrou*, qui, en traversant le lac, transportait les morts vertueux dans la plaine d'*Élisou*. Là, je devais être déposé dans un cercueil de pierre; et mes enfans, après avoir jeté trois fois du sable sur moi, devaient fermer ma tombe en me disant trois fois adieu. Mais au moment où le nocher me recevait dans sa barque, un créancier se présente et demande mon corps à mes juges, qui, suivant la loi, le lui abandonnent pour gage de sa créance. Aussitôt cet homme impitoyable m'emporte, me dépouille des bandelettes parfumées qui m'environnaient, et m'arrache de la bouche l'obole destinée à payer mon passage. Depuis ce temps, mon ombre, errante sur les

[1] Il est aisé de reconnaître dans ce récit le canevas historique de la fable des Enfers. On y retrouve le *Tartare*, *Achérusie* ou l'Achéron, *Querrou* ou Caron, *Élisou* ou l'Élysée, etc.

bords du Styx, a subi le sort des criminels ou des infortunés que la loi ou la misère a privés des honneurs de la sépulture.

L'ÉGYPTIEN.

J'habitais comme vous le riant climat de l'Égypte. Jeune encore, je me voyais caressé par l'Amour et favorisé par la Fortune. C'était trop de bonheur pour un mortel : la Parque trancha le fil brillant qui m'attachait à la vie. Aussitôt ma jeune épouse, mes parens et mes amis se couvrirent d'habits d'un jaune livide pareil à celui de la feuille desséchée, emblème de notre courte existence. Durant quarante jours, ils se privèrent du bain, ils s'abstinrent des plaisirs de la table et des faveurs de l'hyménée. Quelques uns de mes parens arrivèrent d'Éthiopie, vêtus de longs manteaux couleur de cendre. D'autres, qui habitaient les environs du mont Caucase, accompagnèrent ma pompe funèbre, couronnés de guirlandes, revêtus d'habits de fête, et précédés d'instrumens de musique, au son desquels ils dansaient et répétaient des chants d'allégresse. A ma naissance, ils avaient pris le deuil; ils se réjouissaient à ma mort de me voir affranchi de la vie.

Après l'arrêt des trois juges, qui me furent favorables, on acheva de m'embaumer; on me revêtit d'habits d'or et de soie, et je fus reporté en

triomphe dans la maison paternelle. Là, mon corps placé debout dans un cercueil découvert est exposé sans cesse aux yeux de ma famille. Heureux si cette vue ne lui rappelle que des sentimens de tendresse et des exemples de vertus!

LE GREC.

Pour moi, ma dépouille mortelle n'est point exposée aux regards de mes parens; mais elle repose honorablement dans la tombe des héros; et mon nom, gravé sur le bronze, est maintenant immortel.

Je suis mort sur mon bouclier en combattant pour mon pays. Lorsque mon corps entra dans les murs d'Athènes, ma patrie, mes concitoyens le couvrirent de parfums. Mes parens se coupèrent les cheveux, et les jetèrent sur mon lit funèbre. Quelques uns de mes amis, venus de Sparte, coupèrent aussi les crins de leurs chevaux, et les dispersèrent sur mon passage. Ils ne me pleuraient pas; ils répétaient mes louanges. Les femmes suivaient, la tête couverte d'un voile blanc qui tombait jusqu'à terre. Je fus ainsi porté sur un char de triomphe jusqu'au bout du faubourg Céramique, et déposé dans le glorieux monument qui renferme ce que les demi-dieux eurent de mortel.

LE ROMAIN.

Que votre sort est digne d'envie! Athènes ré-

vère votre tombeau ; Rome peut-être eût violé le mien, si, pour prévenir ce sacrilége [1], je n'eusse ordonné, par mon testament, que mon corps serait brûlé sur un bûcher.

Hélas! si le sort favorable m'eût fait naître dans l'obscurité, un sommeil tranquille eût terminé ma carrière, et ma mort eût été l'image de ma vie. Mes parens et mes voisins, après m'avoir fermé les yeux, m'auraient exposé sur le seuil de ma porte, vêtu d'une simple robe blanche, et ombragé d'une seule branche de pin. Le troisième jour [2], ils m'auraient conduit, sans pompe, sur une bière découverte, jusqu'au lieu de ma sépulture. Là, recueillant dans de petites fioles [3] les larmes sincères qu'on ne verse que sur les égaux, ils les auraient enfermées avec moi dans une tombe de pierre ou d'argile, et auraient placé à mes pieds une lampe allumée, emblème touchant de leur amitié, qui ne se fût pas éteinte à ma mort. C'est ainsi que je repose-

[1] Chez les premiers Romains on inhumait les corps, et l'on prétend que l'on ne commença à les brûler qu'après que quelques tombeaux eurent été violés. Les citoyens obscurs, moins exposés à ces outrages, étaient presque toujours inhumés.

[2] Les principaux citoyens étaient exposés sept jours, les autres beaucoup moins; j'ai supposé ici trois jours; on peut supposer moins encore.

[3] Ces fioles s'appellent *lacrymatoires*, du mot *lacryma*, larme.

rais dans une paisible obscurité ; et lorsqu'un jour, ouvrant ma tombe modeste, nos neveux y verraient ces pieux monumens de l'amitié, ils s'écrieraient en versant des larmes : « Voici les cendres » d'un heureux ! »

Mais j'étais né pour les grandeurs ; et la Fortune, en me plaçant tour à tour à la tête des armées et du sénat, me fit mille envieux et pas un ami. Quand je fus près d'expirer, un de mes parens me donna, suivant l'usage, le dernier baiser. Au moins s'il eût été sincère, mon dernier soupir en eût été plus doux. Dès que j'eus cessé de respirer, mes enfans me fermèrent la bouche et les yeux pour donner à ma mort l'apparence du sommeil. Bientôt une foule nombreuse environna mon lit ; et tandis que des musiciens sonnaient de la trompette, on m'appela trois fois à grands cris comme pour me réveiller ; mais mon sommeil était éternel, et le réveil n'était sincèrement désiré de personne.

Dès qu'on se fut assuré de ma mort, les libitinaires[1] remirent mon corps entre les mains des pollincteurs, qui le lavèrent, l'embaumèrent et le revêtirent, pour la dernière fois, des vains ornemens de mes dignités passées. En cet état, je fus exposé durant sept jours sous le vestibule de mon

[1] Officiers publics chargés de la direction et de l'entreprise des funérailles.

palais. On m'avait environné de cyprès, et deux jeunes prêtres, placés près de mon corps, en chassaient avec un voile les insectes attirés par les parfums ou par la corruption.

Le septième jour, dès le matin, un hérault proclama mon convoi dans les places publiques. Le peuple s'y rendit en foule. Les officiers et les sénateurs portèrent lentement mon lit funèbre, sur lequel je paraissais couronné de narcisses. Les soldats et les licteurs me précédaient, portant leurs armes et leurs faisceaux renversés.

A ma gauche marchaient deux mimes[1], l'un en habit de consul, l'autre en habit de général. Ils représentaient mon air, ma démarche, mes gestes, et jusqu'à mes ridicules. Leur jeu, destiné à exciter la sensibilité de mes amis, faisait sourire la malignité de mes envieux. A droite, une célèbre pleureuse, jouant au naturel tout ce que la douleur a de plus touchant, feignait de s'arracher les cheveux, déchirait ses vêtemens funèbres, poussait des cris lamentables, et versait des larmes vénales, les seules, hélas! qui coulent aux funérailles d'un consul. Mes fils, en longs habits noirs, ma femme et mes filles, en longs voiles blancs, suivaient, environnés de mes affranchis, portant le bonnet de la liberté,

[1] Le nombre des mimes n'était pas fixé. J'en ai supposé deux ici, à cause de la double dignité du personnage.

et de quelques cliens que j'avais défendus dans ma jeunesse. Une musique lugubre, accompagnée de chants funèbres, précédait et suivait la marche.

Environné de ce nombreux cortége, je fus déposé dans la place Romaine. Là un orateur prononça mon éloge, mêlé de quelques louanges ironiques auxquelles le peuple applaudit avec transport. Enfin mon convoi prit le chemin du Champ-de-Mars.

Là s'élevait un bûcher carré, composé d'ifs, de pins et de mélèzes, sur lequel je fus couché le visage tourné vers le ciel. Mon corps était enveloppé d'une toile d'amiante destinée à contenir mes cendres séparées de celles de mon bûcher. Avant qu'on y mît le feu, le parent qui, à l'instant de ma mort, m'avait fermé les yeux, me les rouvrit, afin que je regardasse le ciel pour la dernière fois, et me plaça sous la langue une obole destinée au nocher des enfers. Alors mes parens, mes amis et mes affranchis s'étant détournés, les vespillons allumèrent le bûcher.

A peine vit-on la flamme s'élever, que les sanglots, les cris et la musique formèrent un concert discordant et lugubre. Les prêtres immolèrent un taureau et des agneaux noirs, qu'ils jetèrent sur mon bûcher pour apaiser mes mânes. On n'immola point d'esclaves comme au temps de nos pères; mais des gladiateurs combattirent, et firent

couler en mon honneur quelques gouttes de sang qu'ils avaient vendues à mes héritiers.

Quand le feu du bûcher fut presque éteint, les prêtres y jetèrent de l'encens et d'autres parfums. Ensuite ils recueillirent mes cendres et les débris de mes ossemens que l'amiante avait conservés ; ils les lavèrent avec du lait et du vin, et les renfermèrent dans une urne d'or couronnée de cyprès.

Aussitôt le grand-prêtre prenant un tison sur l'autel des sacrifices, l'éteignit dans un vase rempli d'eau[1]. Puis il plongea une branche d'olivier dans cette eau, dont il aspergea l'assemblée pour purifier tous ceux que mon attouchement, mon odeur ou mon aspect avaient souillés. Enfin la première pleureuse ayant prononcé tristement ces mots : *Vous pouvez vous retirer*, mes parens s'écrièrent trois fois : *Adieu ! quand le sort l'ordonnera, nous irons te rejoindre.*

Le jour suivant, on éleva sur les cendres de mon bûcher un petit autel de gazon, au-dessus duquel mon urne fut exposée. Là ma famille, conduite par l'usage, vint jeter des fleurs et brûler de l'encens. Quelques athlètes combattirent, et mes parens formèrent des courses de chars, dont le but était mon autel funèbre. Le peuple, attiré durant quel-

[1] C'est ainsi que se faisait l'eau lustrale, dans laquelle on jetait quelquefois un peu de sel.

ques jours par ces fêtes, s'assembla autour de mon urne, et s'entretint encore de moi. Mais depuis que les fêtes ont cessé, le peuple s'est éloigné, et mon nom dort, avec ma cendre, dans le tombeau de mes pères...

Mais déjà nous touchons au rivage. J'entends le triple aboiement de Cerbère, et vois sortir de son antre ses trois têtes hérissées de serpens. Ce monstre, fruit des amours du géant Typhon et d'Échidna[1], menace de ses trois gueules béantes les voyageurs qui abordent au palais de Pluton; mais ses menaces n'ont rien d'alarmant pour vous.

Le gardien du royaume sombre
Ne saurait échapper aux traits de la Beauté.
Approchons : vous verrez qu'il aboie après l'Ombre,
Et s'apprivoise aux pieds de la Réalité.

[1] Ce nom signifie *hydre* ou *reptile*. Échidna était, dit-on, moitié femme, moitié vipère. On lui donne pour enfans les monstres les plus célèbres de l'antiquité, tels que la Chimère, l'Hydre de Lerne, etc.



LETTRE LXI.

PYRAME ET THISBÉ.

Nous voici donc aux portes du palais de Pluton; et le terrible Cerbère, loin de vous menacer, baisse respectueusement devant vous ses trois têtes, et voudrait lécher vos jolis pieds.

Comme nous n'aimons pas la foule, laissons passer ces ombres nobles et financières qui volent rapidement au palais infernal, et contemplons sur le chemin ces âmes innocentes qui, trop jeunes encore, voltigent sans pouvoir avancer.

Chez les morts, il en est sans doute
Comme chez les vivans : les vices tour à tour
Font avec appareil leur entrée à la cour;
Et l'innocence reste en route.

Plus loin, remarquez ces ombres pâles et frémissantes qui semblent fuir les Remords attachés sur leurs pas :

Vous voyez ces mortels faibles et malheureux
Qui, s'affranchissant de la vie,

Ont oublié que la patrie
Et la Nature avaient des droits sur eux.
En pleurant ils lèvent les yeux
Vers le séjour de la lumière
Dont eux-mêmes se sont bannis.
On les consolait sur la terre;
Ici, seuls avec leur misère,
Ils regrettent les lieux où l'on a des amis.

Mais quels gémissemens plus doux se prolongent sous l'ombre mélancolique de ces myrtes amoureux? Quelle pâleur intéressante sur ces figures penchées comme des fleurs sur leur tige! quelle molle langueur dans leurs regards! comme leur poitrine se gonfle de soupirs, qui dessèchent leurs lèvres décolorées! Tous ces hommes morts d'amour... — D'amour? dites-vous; je savais bien que l'on en vivait jadis, mais j'ignorais qu'on en mourût aujourd'hui. — Vous l'ignoriez? Incrédule! il faut des exemples pour vous convertir. Commençons par celui de Pyrame et de Thisbé, que vous voyez assis sous ce vieux myrte.

Nés dans le même temps et voisins dès l'enfance,
C'étaient de vieux amis à leur adolescence.
Or nous savons, vous et moi, qu'à quinze ans
Les vieux amis sont de jeunes amans!

Pyrame et Thisbé l'apprirent avant nous. La haine qui, depuis long-temps, divisait leurs familles,

loin d'altérer leur union, l'avait rendue plus intime en la rendant plus secrète :

Tandis que leurs parens des yeux se menaçaient,
S'injuriaient et s'accablaient d'outrages,
Du couple heureux, à travers ces orages,
Tendres regards furtivement passaient,
Comme un rayon du jour glisse entre deux nuages.

Au moment où la nuit couvre d'un même voile la Haine et l'Amitié, Pyrame et Thisbé se rendaient furtivement au pied d'un vieux mur qui séparait les jardins de leurs pères.

Là, sous la mousse et la verdure,
L'Amour, avec la faux du Temps,
Pratiqua lentement une étroite ouverture
Qui servait de parloir à nos jeunes amans.
C'est là que les soupirs, la tendre confiance,
Les consolations, la flatteuse espérance,
Passaient et repassaient; mais, hélas! le baiser
S'arrêtait à la brèche et n'y pouvait passer.
Cet obstacle irritait leur jeune impatience :
« Quoi! toujours de la crainte et jamais de plaisir!
» Quoi! nous aimer et voir nos parens se haïr!
» Non; l'Amour ne peut vivre où respire la Haine.
» Fuyons. Sous le mûrier qui borde la fontaine,
» Trouvons-nous dès le point du jour. »

L'Aurore n'était pas encore de retour;
Thisbé sous le mûrier attendait. Dans la plaine

Un lion écumant et de rage et de sang,
Pour se désaltérer accourt en rugissant.
Thisbé s'enfuit; son voile échappe; le zéphire
Le fait voler aux pieds du monstre furieux
Qui l'ensanglante, le déchire
Et disparaît. Pyrame arrive, et de ces lieux
Parcourant vainement la sombre solitude,
Palpitant de désir, tremblant d'incertitude,
Il soupire, baisse les yeux...
Le voile ensanglanté soudain frappe sa vue;
Il reconnaît ce tissu des Amours,
Envié tant de fois et respecté toujours.
Sur ces tristes lambeaux l'écume répandue,
Les vestiges du monstre et ceux de sa fureur,
Et la nuit et le sang le glacent de terreur.
Ses cheveux sur son front se hérissent d'horreur.
Thisbé n'est plus! « Thisbé, c'est moi qui t'ai perdue,
» Devais-je au rendez-vous arriver le dernier?
» Hélas! tu m'attendais sous ce fatal mûrier;
» Et tu m'attends encor sur les rivages sombres.
» Ah! j'y descends. Nos cœurs à jamais confondus,
» De l'Élysée ensemble habiteront les ombres,
» Et Thisbé ne m'attendra plus. »
Il dit, se frappe, tombe; et l'Aurore naissante
Éclaire de son sang la pourpre jaillissante.

Au crépuscule du matin,
Thisbé palpitante, inquiète,
Sort de son humide retraite,
Regarde, hésite, avance; et son œil incertain,

A travers la vapeur de la blanche rosée,
Croyant sous le mûrier voir un objet lointain,
Elle y vole avec sa pensée :
« C'est Pyrame! c'est lui! dormirait-il?... grands dieux!
» Pyrame!... » A cette voix Pyrame ouvre les yeux :
« — Je croyais qu'aux enfers tu venais de descendre,
» Et que tu m'attendais...—C'est moi qui vais t'attendre.»

Il dit; son œil, couvert du voile de la mort,
Cherche Thisbé dans l'ombre, et, la trouvant encor,
Avec un doux effort long-temps fixé sur elle
Se referme et s'éteint dans la nuit éternelle.

Thisbé l'y précédait. Déjà le fer sanglant
L'a frappée; elle expire et tombe en l'embrassant.
Les derniers battemens de leurs cœurs se répondent,
Dans leur dernier baiser leurs âmes se confondent,
Et viennent habiter ce bienheureux séjour,
Seul asile où la Paix accompagne l'Amour.
Sous l'ombre du mûrier ils reposent encore.
Son fruit, en mûrissant, de leur sang se colore;
C'est le fruit des amans fidèles. Chaque fois
Que la mûre sanglante aura rougi nos doigts,
De ce couple charmant rappelons-nous la flamme,
Et nous lançant un regard dérobé,
Donnons, vous des pleurs à Pyrame,
Et moi des soupirs à Thisbé.

Je pourrais ajouter à l'exemple de ce trépas amoureux celui de Céphale et Procris, de Léandre et Héro, de...; mais j'aurais peur de vous brouiller

avec l'Amour, par la crainte de la contagion. Cependant n'en concevez nul effroi; cette épidémie n'attaque plus que les hommes.

Votre sexe est exempt de cette maladie;
Mais que de maux il éprouve en retour!
Il dépérit de jalousie,
Il sèche de coquetterie;
L'orgueil dans tous vos sens circule avec l'amour;
Le poison de la haine et le fiel de l'envie
Aigrissent de vos cœurs les innocens désirs,
Et font dans votre sein avorter les Plaisirs.
Ainsi de vos beaux jours la saison se consume.
Le miroir, confident de vos premiers attraits,
De Vénus, de l'Amour, vous offre encor les traits;
Mais Vénus dépérit et l'Amour se déplume.
Avec votre beauté vous tombez en langueur;
Dans l'abîme des temps vous voudriez la suivre,
Et mourez trente ans de douleur,
Et de dépit de lui survivre.

Bien entendu que cette consomption n'atteint que les coquettes, et qu'elle épargne, avec vous, au moins un centième de votre sexe. Le caractère de ces femmes fortes a je ne sais quel attrait irrésistible dont le sage ne peut se défendre. Aussi, à l'instant même où je vous parle, vous vois-je entourée de la foule des héros qui gardent le palais de Pluton. Ces guerriers, dont vous fixez innocemment l'attention, sont tous morts en combattant

pour la patrie, et Pluton en a composé sa garde d'honneur.

A travers leurs rangs, vous apercevez, à gauche, les noires vapeurs du Tartare, à droite, l'azur des Champs-Élysées. Mais, avant de les parcourir, visitons le palais du monarque des Enfers.

Quel silence morne! quel pâle crépuscule éclaire ces ténèbres éternelles!

La fille du Chaos plane dans cette enceinte,
La Nuit, qui suit partout le Mystère ou la Crainte;
Qui des sombres complots dérobe les détours;
    Qui sans témoins laisse le Vice
    Et l'Innocence sans secours.
Cent fois le Ciel voulut la punir pour toujours
    Des crimes dont elle est complice;
Mais il a jusqu'ici suspendu sa justice,
    A la requête des Amours.

Tantôt la Nuit voyage sur un char d'ébène traîné par deux chevaux noirs; tantôt elle parcourt son empire d'un vol rapide et silencieux. Ses bras, étendus sous ses vastes ailes, présentent, l'un une poignée de pavots, l'autre un flambeau renversé dont la flamme s'éteint. Le Sommeil et la Mort planent à ses côtés. Sous les plis flottans de son crêpe parsemé d'étoiles, les légers Fantômes et les Songes fugitifs voltigent en se jouant dans le sein de leur mère. Cependant vous ne voyez ici qu'une

partie de sa nombreuse famille, trop souvent occupée sur la terre.

Le plus redoutable de ses enfans, la Discorde, le teint livide, la bouche écumante, la tête hérissée de serpens, le front ceint de bandelettes ensanglantées, vêtue de lambeaux couleur de feu, et portant dans ses mains décharnées des vipères et des torches ardentes, chasse devant elle la Peur, par laquelle les sept chefs [1] jurèrent devant Thèbes la ruine de cette malheureuse cité; la Peur, à qui les Romains, mis en fuite, élevèrent des autels, et dûrent ensuite la victoire [2]. Sa tête de lion se hérisse au moindre bruit; sa robe, changeante comme son cœur, flotte sur sa poitrine agitée; et les ailes attachées à ses pieds rendent leur fuite plus rapide. Sur ses pas, l'œil hagard, les cheveux rabattus et les traits altérés, se traîne la Pâleur, qui partage son culte et ses autels.

A la suite, le Mensonge, à l'œil louche au sourire perfide, conduit obliquement la Fraude, dont la tête de femme s'élève sur un corps de serpent armé d'une queue de scorpion [3].

Ces deux monstres ont beaucoup de ressemblance avec cette belle femme, qui, d'un air imposant et d'un pas assuré, s'avance derrière eux, en traînant par les cheveux une jeune fille éplorée.

[1] Eschyle. — [2] Tite-Live, livre II. — [3] Hésiode.

Son art ressemble à la Nature.
Son fard imite la Beauté;
Sa bouche embellit l'Imposture
Des charmes de la Vérité.
A sa voix le Soupçon s'éveille,
L'Ignorance dresse l'oreille,
L'Envie attentive sourit,
La Raison se tait et soupire,
L'Innocence flétrie expire:
On la plaint, mais on applaudit.
A ces traits vous reconnaissez
Du Mérite éclatant l'implacable ennemie;
Car, quand on a connu deux humains, c'est assez
Pour connaître la Calomnie.

Le repentir en deuil la suit de loin, tenant par la main la Douleur ou la Tristesse, sa compagne ordinaire. Cette sombre déité, couverte d'un long voile, tient quelquefois une urne funèbre. Les regards tantôt élevés vers le ciel, tantôt fixés sur la terre, elle semble redemander à l'un le bien qu'il lui a ravi, à l'autre le trésor dont elle est dépositaire.

A quelques pas derrière elle arrive lentement sa jeune sœur, couverte d'un voile plus léger. Ses regards distraits et rêveurs ne s'adressent ni au ciel ni à la terre : c'est dans son propre cœur qu'elle puise ses consolations, et qu'elle s'enivre avec délices d'une lente et douce amertume. Tel est le caractère de cette aimable divinité, que vous m'a-

vez fait connaître et que vous me faites adorer.

Quand vous riez, j'adore la Folie;
Mais, en automne, au déclin d'un beau jour,
Quand vous baissez vos yeux baignés d'amour,
J'adore la Mélancolie.

Le malheureux évite la Folie,
Fuit la Gaîté, repousse le Plaisir.
Que veut-il donc? Ah! laissez-le choisir:
Il suivra la Mélancolie.

De temps en temps j'aime un jour de folie.
Mais près de vous tendrement agité,
Je donnerais un siècle de gaîté
Pour un jour de mélancolie.



LETTRE LXII.

PLUTON.

Levez les yeux vers ce trône d'airain, dont les degrés sont couverts de tous les fléaux qui affligent l'humanité. Entrevoyez-vous un visage livide, de noirs sourcils, des yeux rouges et menaçans? A ces traits reconnaissez Pluton, frère de Jupiter et de Neptune, et monarque des enfers [1]. Sa main droite est armée d'une longue fourche [2], l'autre tient la clef qui ferme les portes de l'éternité. Ce tyran est couronné d'ébène, de narcisses ou de cyprès. Quelquefois il se couvre d'un casque qui le rend invisible, lorsque, traîné par ses deux chevaux noirs sur son char d'ébène, il s'élance du gouffre de

[1] Les poètes, en plaçant ainsi tous les fléaux qui affligent l'humanité sur les marches du trône de Pluton, ont voulu faire allusion aux chagrins, aux maladies, aux évènemens tragiques qui, par divers degrés, conduisent à la mort.

(*Note de l'Editeur.*)

[2] Celle de Pluton a deux dents, celle de Neptune en a trois; de là vient le nom de *trident*.

l'Averne, et parcourt en vainqueur le séjour des mortels.

Près de lui Proserpine, fille de Cérès, siège tristement, la couronne de l'ennui sur le front. Vous vous rappelez que Pluton l'enleva jadis en Sicile[1], au moment où elle cueillait des fleurs dans le vallon d'Enna. Ce mariage, comme presque tous ceux de la cour, ne produisit jamais d'héritiers; car vous observerez que Proserpine fut toujours fidèle. Aussi l'infortunée, fatiguée de sa triste et solitaire immortalité, se dit-elle souvent avec un long soupir :

Près d'un époux glacé, que sert l'éclat stérile
Des vains titres, des vains honneurs ?
Loin du prestige des grandeurs,
La bergère obscure et tranquille
De l'hymen goûte les faveurs,
De la maternité savoure les douceurs,
Et remplit tous les jours que la Parque lui file !...
Qu'est devenu le temps où je cueillais des fleurs
Dans les campagnes de Sicile ?

La cour dont vous la voyez entourée est peu propre à la distraire de sa mélancolie. La Fureur, la Haine, l'Hypocrisie, la Vengeance et la Trahison, conspirent à ses côtés. Je sais bien que ces personnages habitent toutes les cours, mais au moins en

[1] *Voyez* la lettre VIII, tom. Ier.

prennent-ils les mœurs et la politesse. Là, la Fureur se concentre avec art, s'emporte avec méthode, et menace avec dignité; la Haine se mord les lèvres avec un sourire perfide, mais gracieux; l'Hypocrisie adapte avec une justesse précieuse le masque de la Bienveillance et de l'Aménité; la Trahison se présente, l'olivier à la main, l'ingénuité sur les lèvres; et la Vengeance ensevelit sous les roses ses flambeaux assoupis et ses serpens apprivoisés.

Mais ici la Fureur sanglante déchire tout ce qui l'environne; la Haine vomit, à travers un torrent de fiel, des milliers de traits empoisonnés; l'Hypocrisie soulève son masque, et découvre son visage hideux; la Trahison s'arme de feux, de poignards et de poisons, et la Vengeance fait siffler ses serpens à la lueur de ses noirs flambeaux.

Au milieu de ce groupe infernal s'élève la Mort, favorite et ministre de Pluton. Une faux sanglante arme sa main décharnée. Une robe noire, parsemée d'étoiles, couvre les os luisans de son squelette livide [1]. Cette divinité implacable est, suivant Orphée, la seule à qui la Frayeur même n'ait jamais élevé de temples ni d'autels.

[1] La robe noire, parsemée d'étoiles, symbole de l'immortalité, prouve ici que les plus anciens poètes avaient adopté le dogme consolant de l'immortalité de l'âme.

(*Note de l'Editeur.*)

Eh! pourquoi nous humilier
Au point d'encenser cette esclave?
Qui la craint, vainement la prie; et qui la brave,
N'a pas besoin de la prier [1].

Mais revenons à son maître. Pluton a, comme ses frères, une multitude de surnoms qui dérivent de son caractère ou de ses attributs. En voici les principaux.

Les Grecs l'ont appelé *Agesilaos* [2], parce qu'il n'a jamais ri.

Les Latins le surnommèrent *Februas*, du mot *februare*, faire des libations sur les tombeaux. Ces cérémonies se célébraient pendant le second mois de l'année, qui en a conservé le nom de *Février*.

Ils le nommaient aussi *Summanus*, Souverain des Mânes [3].

On distingue des Mânes de trois espèces différentes : les Ames des morts vertueux, les Larves ou les génies malfaisans des scélérats qui, condamnés à errer sur la terre, apparaissent la nuit sous des formes effrayantes, à l'exemple de nos revenans; enfin les Dieux-Mânes, commis à la garde des tombeaux. Aussi trouvons-nous souvent sur les tombes des

[1] Elle eut dans la suite des statues à Sparte et des autels à Rome.

[2] De γελάω *rire*, joint à l'*a* privatif ou négatif.

[3] Le mot *mânes* semble dériver du verbe latin *manare*, et dans ce cas il signifie *émanation*.

anciens ces deux lettres initiales DM, qui indiquent ces deux mots : *Diis Manibus*, *aux Dieux-Mânes*, comme pour recommander à leurs soins la sépulture du mort.

On immolait des brebis noires aux Dieux-Mànes et aux Larves ; et l'on offrait aux Mànes de ses amis du lait, du miel, du vin et des parfums. Cependant, mon amie, quand le sort aura terminé ma frèle existence,

A mes mânes n'offrez jamais
Ni parfums, ni vin, ni laitage ;
Mais auprès de ma tombe élevez un cyprès,
Et venez quelquefois habiter son ombrage.



LETTRE LXIII.

LES PARQUES.

Avançons vers cet antre sombre, creusé sous cette roche calcinée. Ne vous effrayez point à l'aspect de ces trois sœurs pâles et maigres qui filent en silence au crépuscule d'une lampe bleuâtre : ce sont les trois Parques[1], ainsi nommées par antiphrase, parce qu'elles ne font grâce à personne. Elles sont, selon quelques auteurs, filles de Jupiter et de Thémis; d'autres leur donnent pour mère la Nécessité, qui soumet à leur despotisme les habitans de l'univers. Rien ne peut adoucir ni retarder l'exécution de leurs décrets rigoureux, ni la beauté, ni la jeunesse, ni l'amitié, pas même l'amour; les malheureuses ne l'ont jamais connu. Aussi les voyez-vous revêtues d'une tunique blanche, pour attester la pureté de leur éternel célibat. Cependant leur virginité, quoiqu'elle soit assurément la doyenne de toutes les virginités connues, me paraît fort peu méritoire, si le mérite réel de la

[1] Du mot *parcere*, *pardonner* ou *épargner*.

pudeur résulte des périls auxquels elle a su se soustraire. En effet,

Malgré l'antiquité de ce trésor unique,
Quel serait le triste amateur
Qui se fût avisé de ternir la blancheur
De leur vénérable tunique?

Une singularité qui, selon moi, les rend bien plus recommandables, c'est que, filles, sœurs et méchantes, elles sont d'accord depuis le commencement des siècles. Mais à cela quelques détracteurs répondent que, comme elles sont sans cesse occupées à faire le mal, leur accord parfait tient au genre de leur occupation.

A mesure que nous approchons, remarquez-vous Clotho, l'aînée des trois sœurs, qui seule, debout, le bras tendu, le front élevé, tient une quenouille de laine blanche et noire, mêlée d'un peu d'or et de soie[1]? Lachésis, assise à ses côtés, tourne attentivement le fuseau de la main gauche,

[1] La quenouille de Clotho, couverte de laine noire et blanche, mêlée d'un peu d'or et de soie : quelle heureuse allégorie de nos destinées, tantôt prospères, tantôt malheureuses, avec quelques parcelles de grandeur, de fortune, de plaisir! Aujourd'hui les jours *tissus d'or et de soie* sont une figure presque ridicule, parce que l'abus des mots, comme celui des choses, les rend insipides; mais, à l'origine de la poésie, que cela parlait haut à l'imagination!

(*Note de l'Editeur.*)

et de la droite conduit le fil léger qui fuit sous ses doigts. Soudain l'impatiente Atropos s'incline, et le tranche avec ses larges ciseaux. Tels sont, Émilie, la naissance, la durée et le terme de cette vie, que l'on consacre sans cesse à l'espérance, et jamais à la réalité du bonheur.

Ah! ne nous quittons plus, ma chère et tendre amie.
Sans porter notre espoir au-delà du tombeau,
Occupons chaque jour par un plaisir nouveau.
Que de paix et d'amour chaque heure soit remplie.
Mettons bien à profit chaque tour de fuseau;
    Et puisse une si belle vie
Finir au même instant sous le même ciseau!

Au reste, vous concevez aisément que ce fil ne peut suffire pour tous les mortels; car, si nous tenions tous au même fil, un seul coup de ciseau trancherait l'existence du genre humain. Aussi nos trois sœurs ont-elles un atelier immense dont elles dirigent les travaux, et dans lequel vous allez voir la filature universelle de nos destinées.

Suivez des yeux, sous la profondeur de ces voûtes éternelles, ces triples rangs de femmes, de quenouilles et de fuseaux. Chacune de ces fileuses innombrables est chargée d'un fil particulier. Ainsi chaque mortel a sa Parque, à laquelle le Destin remet une quenouille, qu'elle file jusqu'au moment où Atropos, en se promenant parmi les rangs de

ces fileuses, coupe au hasard les fils de toute couleur. Quelquefois le fil trop délié casse entre les doigts de la Parque; quelquefois aussi elle cesse de filer, soit parce qu'elle file depuis trop long-temps, soit parce qu'elle a filé trop vite; car les glaces de l'âge et le feu des passions épuisent également sa quenouille.

A l'aspect de tous ces fils noirs et grossiers, vous vous croyez sans doute environnée des fuseaux destinés au peuple; détrompez-vous, vous êtes au milieu des grands et des riches de la terre.

Clotho, par un destin bizarre,
Mêle de soie et d'or les jours qu'elle prépare
A l'humble Médiocrité;
Et, pour confondre la Fortune,
File d'une laine commune
Les jours de l'Opulence et de la Pauvreté.

C'est avec ces fuseaux innombrables que le Destin ourdit la trame de la vie humaine, dans laquelle chaque homme suit son fil au hasard.

Souvent le fil du fou croise celui du sage;
L'ignorant croise le docteur,
Et le plaideur, l'Aréopage,
Et le satirique, l'auteur.
Le fier habitant de la ville
Se mêle aux habitans des bois;
Le berger s'entrelace aux rois;

Chez ses derniers sujets le prince se faufile.
De ce tissu mystérieux
Tous les fils féminins forment la broderie
Dont les dessins capricieux,
Inventés par l'Amour, tracés par la Folie,
Sous mille traits divers, présentent à nos yeux
Les magiques détours de ces Enchanteresses,
Qui, s'armant contre nous de nos propres faiblesses,
Par grâce ou par pitié nous accordent des fers;
Nous offrent le bonheur au milieu des supplices,
Et font à la fois les délices
Et le tourment de l'univers.

Mais, parmi ces Parques blêmes et sévères, quelle est celle dont la bouche sourit, et dont le teint s'anime quand elle regarde son ouvrage? Le fil qui sort de ses doigts est en effet plus riche qu'il ne le paraît au premier coup d'œil, l'or s'y cache sous la soie. Mon amie, cette Parque m'intéresse; abordons-la; je veux l'interroger :

« O divinité redoutable!
» Dites-moi, pour qui filez-vous?
» — Je tiens le fil d'une mortelle aimable,
» Au cœur sensible, au regard vif et doux.
» — Son âge?—Dix-huit ans.—Et son nom?—Émilie.
» — Ah! connaissez-vous, je vous prie,
» La Parque qui file les jours
» De son ami? — C'est mon amie
» Et ma voisine. Elle voudrait toujours

» Filer à la même quenouille.
» Elle mêle nos fils, et si bien les embrouille,
» Que j'ai peine à les débrouiller...
» — Ah! gardez-vous-en bien! je tremble
» Que vous n'en cassiez un; filez plutôt ensemble;
» Les vrais amans entre eux n'ont rien à démêler. »



LETTRE LXIV.

PLUTUS.

Sous ces lambris éclatans d'or et de pierreries, quelle est cette divinité aveugle et boiteuse qui repose pesamment sur un trône d'or massif? A son embonpoint monacal, à sa stupidité financière [1], je reconnais Plutus, dieu des richesses. Les uns le font descendre de Rhée et du Temps, sans doute parce que le Temps mûrit lentement les trésors dans le sein de la terre. D'autres prétendent qu'il est fils de Cérès et de Jasion, célèbre agriculteur. Je préfère cette origine à la première, car l'agriculture me paraît être la source des richesses véritables.

Cependant, lorsque les hommes furent réunis en société, la plupart d'entre eux, livrés aux arts et aux sciences, n'eurent plus le loisir de cultiver les trésors de Cérès. Alors il fallut créer des richesses fictives que les habitans des villes pussent échanger contre les richesses réelles des habitans de la campagne. Pour opérer cet échange, on choisit,

[1] Cette épithète mérite, de nos jours, quelques exceptions.

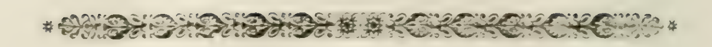
parmi les métaux, l'or, l'argent et l'airain. Cérès continua de procurer aux humains les trésors de la nature, et l'aveugle Plutus fut chargé de leur distribuer avec équité les métaux précieux qui les représentent. Jamais mission ne fut plus délicate, ni plus mal remplie.

Pour guider sa marche pesante,
Comme il n'a ni chien ni bâton,
Le stupide aveugle, dit-on,
Suit le premier qui se présente:
Presque toujours c'est un fripon.
Le guide, remarquant que son aveugle boite
Du côté gauche, range avec dextérité
Tous les fripons de ce côté,
Tous les honnêtes gens à droite.
D'après quoi, vous présumez bien
Qu'ainsi postés sur son passage,
Les coquins ont du voisinage
Tout le profit, les autres rien.

Nos aïeux lui pardonnèrent d'abord cette injustice en faveur de l'utilité de ses fonctions. Mais bientôt ce dieu entreprenant se servit si adroitement de nos passions pour étendre son commerce, qu'il disposa du sort des mortels, et balança le pouvoir du Destin :

Bientôt la vertu fut vénale ;
Le juge vendit ses arrêts,

Le libelliste ses pamphlets,
Le casuiste sa morale.
Les sots et les ambitieux
Dans la fange se soulevèrent,
Et pour en sortir achetèrent
Des écussons et des aïeux.
Chacun entretint ses finances;
Le ministre avec des brevets,
La Sorbonne avec des bonnets,
Le pontife avec des dispenses.
L'orateur de la vérité,
L'avocat, de la confiance,
Le médecin, de la santé,
Le professeur, de la science,
L'homme public, de son crédit,
Le charlatan, de la sottise,
Le poète, de son esprit,
Firent métier et marchandise.
Enfin le prince de Paphos,
Avec la reine d'Idalie,
Prit un comptoir et des bureaux,
Pour enseigne portant ces mots :
Amour, Vénus et Compagnie.
Il trafiqua de la pudeur,
Vendit en détail la jeunesse,
Et les soupirs et la tendresse...
Ah! leur fixer une valeur,
C'est leur ôter leur prix. Personne
N'a jamais pu payer un cœur :
Voilà pourquoi le cœur se donne.



LETTRE LXV.

LA FORTUNE. LE DESTIN. NÉMÉSIS.

Suivant un ancien proverbe, qui dit qu'un aveugle conduit l'autre, la conductrice la plus ordinaire de l'aveugle Plutus est l'aveugle Fortune, conduite elle-même par l'aveugle Destin.

Cette déesse inconstante, le pied légèrement posé sur une roue rapide, ou placée debout sur un char traîné par quatre chevaux aveugles comme elle, écrase ses adorateurs, et change, cent fois par jour, de ministres et de favoris. Le ciel pose sur sa tête; ses mains portent en même temps le feu et l'eau, emblème du bien et du mal qu'elle répand sur la terre. Quelquefois elle tient, de la main droite, la corne d'abondance; et, de la main gauche, elle conduit l'Occasion, dont la tête chauve ne présente sur le front qu'un léger toupet de cheveux, par lequel il faut la saisir.

Aussi, sous l'ombrage discret
Ou d'une grotte ou d'un bosquet,
Dès que le tête-à-tête enhardit ma tendresse,

Et que l'Occasion paraît,
Vous la tournez si bien, que toujours la déesse
Me présente la nuque et jamais le toupet.

Les surnoms de la Fortune varient autant que ses caprices. On l'appelle partout *bonne* et *mauvaise*, suivant les circonstances. Les Romains la surnommaient *Aurea*. Sa statue d'or était en effet placée dans l'appartement et près du lit de l'empereur, et transférée, à l'instant de sa mort, dans l'appartement de son successeur. Ils l'adoraient encore sous les titres de Conservatrice[1], de Nourrice, d'Aveugle, Favorable, Passagère, Familière, Privée, etc.

Les Aventuriers adoraient la Fortune Aventurière[2]. Servius Tullius avait élevé dans son palais un autel à la Fortune Barbue[3]. J'ignore le sens de cet emblème[4].

[1] *Conservatrix*, *mammosa*, *cœca*, *obsequens*, *brevis*, *privata*.

[2] *Fors fortuna*.

[3] Plutarque.

[4] Servius Tullius, sixième roi des Romains, était fils d'un esclave; il s'éleva à l'empire par sa tenacité et sa persévérance. Empereur, il vainquit les Véiens, les Toscans, fit faire le premier dénombrement à Rome, agrandit la ville et bâtit des temples. Sa fortune triompha donc de tous les obstacles qui lui furent opposés. Or la barbe étant le signe de la force, de la virilité, ce prince put la donner pour attribut à la Fortune, en songeant à ce qu'il lui avait fallu de puissance pour accomplir ses projets. (*Note de l'Editeur.*)

La Fortune [1] Virile avait un temple placé près du temple de Vénus.

Rome, soustraite à la vengeance de Coriolan par les larmes de son épouse et de sa mère, éleva un temple à la Fortune Féminine [2], parce que deux femmes avaient sauvé la patrie.

Domitien, après quelques revers de fortune suivis d'évènemens heureux, dédia un autel à la *Fortune de retour* [3].

Enfin on lui frappa des médailles sous le titre de Fortune *Stable* ou *Constante* [4]. Mais ces médailles, peu communes dans tous les temps, sont devenues, de nos jours, aussi rares que la pierre philosophale.

Il est singulier que la plus changeante des divinités soit guidée par le moins changeant de tous les dieux; car vous savez que le Destin est d'un caractère immuable. Assis sur le trône de fer, il pose un pied sur un globe, et ce globe est le Monde, dont il tient les destinées, d'un côté, renfermées dans une urne, de l'autre, gravées sur un livre d'airain. Toutes les puissances célestes s'évanouissent devant la sienne. Il parle; l'Olympe se tait; les déesses pâlissent en silence; et ses décrets,

[1] Plutarque; Ovide, liv. IV des *Fastes*.

[2] Diodore, liv. VIII.

[3] *Fortuna redux*.

[4] *Fortuna stata*.

plus prompts que la foudre, frappent également les hommes et les dieux.

Devant lui marche la Nécessité. Cette déesse inflexible partage sa tyrannie. Ses mains de bronze tiennent de longues chevilles et du plomb fondu, qui unissent et lient tous les objets d'une manière indissoluble. Elle porte aussi de longs coins de fer, qui divisent les liaisons les plus fortes et les plus intimes.

La Nécessité a subi elle-même ses lois, en cédant à la voix irrésistible de l'Amour. Mais la souveraine des mortels ne soumit son cœur qu'au souverain des dieux, qui la rendit mère de l'inflexible Némésis, déesse de la justice et de la vengeance céleste. C'est elle que vous apercevez près de sa mère, le front calme, le regard sévère et la démarche assurée. Remarquez cette couronne de narcisses, surmontée d'une couronne de cerf, qui couvre sa noire chevelure, ce voile léger qui gaze ses modestes attraits, cette draperie blanche qui flotte sur ses épaules, et descend à longs plis jusqu'à terre. Vous voyez dans ses mains un frein et un compas; l'un pour maîtriser la fougue de nos passions, l'autre pour mesurer, parmi les hommes, les peines, les récompenses et l'égalité;

Non cette égalité barbare et ridicule,
Qui fait d'un Pygmée un Hercule;
Mais cette sainte égalité

Qui du faible opprimé protège l'innocence,
Et fait fléchir l'orgueil de l'injuste Opulence
Devant l'honnête Pauvreté.

Quelquefois Némésis tient une lance pour frapper le vice [1], et une coupe remplie d'une liqueur divine, pour fortifier la vertu contre le malheur.

Les Grecs l'adorèrent sous le nom de *Némésis*, vengeresse; *Adrastée*, inévitable; et *Ancharie*, formidable. Son temple le plus célèbre était situé sur une éminence près de Rhamnus, ville de l'Attique; ce qui lui a fait donner le surnom de *Rhamnusie.*

Les Athéniens instituèrent en son honneur les fêtes *némésées* [2], et les Romains lui élevèrent dans le Capitole un autel sur lequel ils déposaient un glaive avant de partir pour la guerre, en conjurant l'équitable déité de protéger la justice de leurs armes.

C'est sur l'autel de Némésis que la jeune amante délaissée vient, les yeux gonflés de larmes, et le

[1] Nous avons vu, de nos jours, *Némésis* frapper d'une lance étincelante le vice politique; l'univers applaudissait.... Mais le vice s'est couvert d'une cuirasse d'or; Némésis s'est, dit-on, laissé éblouir, et sa lance a volé en éclats.

(*Note de l'Editeur.*)

[2] Ces fêtes étaient funèbres, parce qu'on croyait que Némésis prenait aussi les morts sous sa protection, et qu'elle vengeait les injures faites à leurs tombeaux.

cœur gros de soupirs, déposer en tremblant son offrande, et former contre un ingrat des vœux dont elle n'est pas bien assurée.

Que si la déesse équitable,
Sensible aux pleurs de la Beauté,
Promet que son bras redoutable
Punira l'infidélité;
Le jour, le soir, la nuit suivante,
Tout l'alarme, tout l'épouvante.
Le jour, un noir pressentiment
La fait trembler d'être exaucée :
Du monstre le portrait charmant,
Le soir, obsède sa pensée.
La nuit, les songes affligeans
Offrent à son âme craintive
Les traits aimables, mais changeans,
De son image fugitive :
Ici le perfide la fuit,
Et lui lance un regard farouche;
Là le Repentir le conduit;
Et le sourire est sur sa bouche,
Tantôt sur l'abîme des mers,
Tantôt dans le fond des déserts,
Abandonné de la Nature;
Tantôt sur un lit de verdure,
Se consolant de ses revers,
De Vénus levant la ceinture,
Charmant, parjure et presque heureux...
« Le perfide! Tonnez, grands dieux! »

Dit-elle en frémissant. La foudre
Obéit : le ciel s'obscurcit ;
Un trait va le réduire en poudre...
Elle frissonne ; elle transit
D'amour, de frayeur transportée,
S'éveille de pleurs inondée ;
Court au temple, vole à l'autel,
Nomme cent fois le criminel,
Tombe à genoux, pleure, demande
Son châtiment sans le vouloir,
Et revient sans s'apercevoir
Qu'elle a retiré son offrande.



LETTRE LXVI.

LE TARTARE.

Après avoir visité le palais de Pluton et ses dépendances, traversons, sur ce pont tremblant, les ondes enflammées du Phlégéthon[1], et marchons vers le Tartare, en côtoyant les rivages du Cocyte, dont les ondes se grossissent des pleurs des coupables, et dont le murmure imite leurs gémissemens.

Nous voici sous les voûtes brûlantes du noir Tartare: c'est ici que sont précipitées à jamais les âmes criminelles; cet abîme, où tous les élémens et tous les maux se confondent, est sorti du sein du *Chaos*[2]. Autant la terre est placée au-dessous du ciel, autant le Tartare est creusé au-dessous de la terre[3].

Les bords sulfureux de ce gouffre immense sont

[1] Du mot grec φλέγω, *brûler*.

[2] Hésiode, en sa *Théogonie*

[3] Hésiode, *ibid.* — Homère, *Iliade*, liv. VIII.

peuplés des scélérats les plus célèbres, soit par l'atrocité de leurs crimes, soit par la sévérité de leurs châtimens; châtimens toujours justes, quand Minos les prononce; et rarement mérités, quand les dieux se mettent à la place des juges.

Phlégyas, roi des Lapithes et père de Coronis, nous en offre un exemple. Coronis, amante d'Ischys, fut aimée d'Apollon : le dieu, irrité de ses refus, lui ravit l'honneur, et la rendit malheureuse sans être heureux.

C'est vainement qu'un traître, usant de violence,
Croit arracher le bien qu'il ne peut obtenir :
Un crime ne saurait jamais être un plaisir;
C'est le don libre et pur qui fait la jouissance.

La nymphe désespérée pleurait son déshonneur dans les bras de son amant, qui, par tendresse ou par générosité, l'excusait et séchait ses pleurs. Apollon, jaloux des consolations de ce couple infortuné, le perce de ses traits, tire du sein de Coronis Esculape, qu'il confie au centaure Chiron, et la change en corneille.

A cette nouvelle, Phlégyas, guidé par la vengeance paternelle, s'arme d'un flambeau, vole au temple de Delphes, et le réduit en cendres. Soudain un trait d'Apollon le précipite dans le Tartare, où cette roche énorme, suspendue sur sa tête, lui fait éprouver le supplice éternel de l'attente et de la

terreur. Eschyle [1] prétend que cet infortuné répète sans cesse cette maxime : *Apprenez, par mon exemple, à respecter les dieux et la justice.* Pour moi, voici ce que je lui ferais prononcer :

« Dérobez votre fille aux regards de nos dieux,
» Sinon vous devez vous attendre
» Au déshonneur le plus honteux,
» Aux trahisons de votre gendre,
» Qui, las de sa moitié, vous réduira tous deux,
» Elle, à s'enfuir; vous, à vous pendre. »

Le supplice d'Ixion vous paraîtra plus juste. Ce prince, pour obtenir Dia, fille de Déionée, promit à celui-ci des présens considérables. Le père lui accorda sa fille, en le sommant de sa promesse. Ixion, sous prétexte de l'accomplir, attire chez lui Déionée, et le fait tomber, par une trappe, dans une fournaise ardente. Aussitôt les Remords et les Furies vengeresses s'emparent du coupable, et le livrent à toutes les horreurs du plus affreux délire. Jupiter fut touché de son repentir : il apprit d'ailleurs qu'il était homme de société et convive agréable ; ce qui, aux yeux des princes désœuvrés, efface les plus grands crimes, et surpasse les plus hautes vertus. Le roi du ciel accueille le coupable, le console, le fait asseoir à sa table, et l'enivre de

[1] Tragédie de Prométhée.

nectar. Ixion, qui avait le nectar un peu tendre, caresse de l'œil les appas de la chaste Junon, boit[1] furtivement dans sa coupe, en presse les bords de ses lèvres amoureuses, et, suivant la déesse dans un lieu écarté, tombe à ses pieds, en attendant la main qui doit le relever. Il attendait encore, et déjà Junon furieuse avait porté ses plaintes à son époux.

Jupiter gravement lui répondit : « Madame,
» Cela ne se peut pas. — Pourquoi non? à sa femme
» Vous en avez conté jadis.
» Son fils Pirithoüs n'est-il pas votre fils?
» — Un peu, mais c'est sans conséquence :
» Des mortelles toujours nous revenons à vous
» Plus épris que jamais. — Soit; mais à la vengeance
» Vous autorisez leurs époux.
» Auprès de leurs moitiés quand vous faites les hommes,
» Ils font si bien les dieux auprès de nous,
» Que nous ne savons plus souvent où nous en sommes :
» Témoin cet Ixion. — Eh bien! pour le punir,
» Et connaître à quel point sa tendresse m'outrage,
» A ses regards, ce soir, je veux offrir
» Une Vapeur, ayant votre air, votre visage,
» Et parlant votre doux langage.
» Entre ses bras il croira vous saisir,
» Et n'embrassera qu'un nuage.
» — Vous m'allez compromettre. — Eh! non. — Moi dans ses bras!
» — Ce ne sera pas vous. — Il ne le saura pas.

[1] Lucien, *Dialogue des Dieux*.

» S'il allait s'en vanter! si sa langue indiscrète!..
» J'aimerais autant que... la chose fût... secrète. »

« Comptez, reine des cieux, sur le plus profond » mystère. » Il dit, fait venir Ixion, lui présente l'image de Junon afin de se convaincre; et soudain le voilà convaincu. Mais, comme la conviction portait à faux, le bon Jupin n'en fit que rire.

Cependant Ixion, à l'exemple de tous les courtisans heureux, disait à ses amis, avec une vanité mystérieuse :

« En honneur, depuis quelque temps,
» Je suis content de ma personne.
» — Quelque nymphe de quatorze ans?
» — Un peu plus, mais belle, mais bonne!
» Des grâces, de la dignité,
» De la raison, de la tendresse,
» Et surtout de la majesté.
» — De la majesté! laquelle est-ce?
» Celle des attraits ou du rang?
» — Mais... l'une et l'autre. — Apparemment
» Minerve reçoit ton hommage?
» — Fi donc! une prude, à mon âge!
» — La déesse de la beauté?...
» — N'a que les grâces en partage,
» Et j'ai cité la majesté.
» — Junon?... Mais Junon est trop sage....
» — Aussi gardez-vous d'en parler!
» Plus une conquête est brillante,

» Plus il faut la dissimuler.
» D'ailleurs, jamais je ne me vante. »

Enfin les confidences d'Ixion furent si discrètes et si modestes, que Jupiter en apprit par la Renommée beaucoup plus qu'il n'en avait vu. Alors, pour détromper sa cour, le roi du ciel lui présenta la conquête aérienne d'Ixion[1], et le précipita dans le Tartare. Là les Furies l'attachèrent avec leurs serpens sur cette roue dont le mouvement éternel ne lui laisse pas un instant de repos. Tant qu'il ne fut que fourbe et parricide, Jupiter l'admit à sa cour; dès qu'il fut indiscret, Jupiter inventa pour lui un nouveau supplice. Hélas! tous les Jupiters se ressemblent :

Auprès d'eux vous pouvez, avec impunité,
Fouler aux pieds les lois, l'amitié, la nature :
Leur orgueil ne voit rien pourvu qu'il soit flatté.
Mais il n'est point de gêne, il n'est point de torture,
Qui puisse expier la piqûre
Qu'un mot fait à leur vanité.

Celle de Salmonée, roi d'Élide, fut poussée jusqu'au délire. Non content de se faire adorer le jour, il se faisait traîner la nuit, sur un pont d'airain, dans un char dont la rotation rapide imitait le

[1] On prétend que cette nuée féconde enfanta les Centaures, qui, comme l'on sait, étaient moitié hommes et moitié chevaux.

roulement du tonnerre. Là, nouveau Jupiter tonnant, il lançait des torches enflammées sur quelques malheureux que ses satellites assommaient subitement pour imiter la foudre au naturel. Mais, tandis qu'il s'amusait à foudroyer ses sujets, Jupiter le foudroya lui-même, et relégua sa divinité dans cette triste demeure, où le feu céleste le brûle sans le consumer.

Près de lui considérez Sisyphe, fameux brigand mis à mort par Thésée. Voyez-vous ce scélérat, le front couvert de sueur et les muscles tendus, rouler péniblement une pierre énorme vers la cime de cette montagne escarpée? Épuisé de fatigue, il approche du but; l'espoir du repos le ranime, et, par un dernier effort, il pousse son fardeau jusqu'au sommet. La pierre immobile va prendre son aplomb!... Il palpite de joie, immobile comme elle... Soudain elle chancelle, roule, retombe avec fracas; et le supplice du coupable recommence avec son travail.

Au pied de cette montagne, des rameaux chargés de fruits ombragent le cristal d'une source pure. C'est là que Tantale, fils de Jupiter et roi de Phrygie, éprouve un supplice affreux, mais trop doux encore pour son crime. Ce père dénaturé, ayant invité les dieux à sa table, et voulant éprouver leur divinité, leur servit les membres de son fils Pélops. Les convives s'abstinrent tous de ce mets exécrable,

excepté Minerve, qui par mégarde, mangea, dit-on, une épaule. Les dieux, saisis d'horreur et de pitié, ressuscitèrent Pélops, lui rendirent une épaule d'ivoire, et ordonnèrent à Mercure d'enchaîner Tantale sous ces arbres fertiles, et de le plonger jusqu'au menton dans cette fontaine. Là ses lèvres et ses mains avides poursuivent vainement cette onde et ses branches fugitives. La soif le dévore au sein des eaux, et la famine au sein de l'abondance.

Mais, tandis que je vous parle, vos regards se détournent et s'arrêtent sur une multitude de femmes qui s'empressent de tirer de l'eau d'un puits, et la versent tour à tour dans un tonneau sans fond [1]. Vous voyez les cinquante filles de Danaüs [2], roi d'Argos. Comme Égyptus, son frère, avait également cinquante fils, les cinquante mariages furent proposés et célébrés en même temps. Mais le soir même de la célébration, Danaüs, auquel un oracle avait prédit qu'il serait détrôné par un de ses gendres, assemble ses filles, et, les armant chacune d'un poignard, leur ordonne d'assassiner leurs époux aussitôt que le sommeil et la volupté auront fermé leur paupière.

[1] D'autres prétendent que leur supplice consistait à tirer sans cesse de l'eau dans un crible.

[2] On les appelle *Danaïdes*, du nom de *Danaüs*, leur père; ou *Bélides*, du nom *Belus*, leur aïeul.

Cependant les jeunes désirs
De l'Hymen aiguisaient la tendre impatience.
Enfin la nuit tardive amène les plaisirs;
Partout la même ivresse et les mêmes soupirs;
Et cette aimable défaillance,
Dont le calme, dont la langueur
Ne sont plus le plaisir, mais sont mieux le bonheur.
Morphée arrive alors : mais la Mort en silence
Suit ses pas, flétrit ses pavots;
Et, dans un seul instant, le tranchant de sa faux,
A d'un siècle d'amour moissonné l'espérance.

A la lueur du jour naissant,
De remords, de crainte agitée,
La jeune épouse, en frémissant,
Fuit de sa couche ensanglantée;
Et de plus près considérant ces yeux
Qui lui disaient hier ce que la bouche n'ose,
Et cette bouche demi-close,
Dont, cette nuit, la sienne a respiré les feux,
Et cette couche tiède encore,
Et ces voiles épars, et ce désordre heureux,
Qui devait augmenter peut-être avec l'aurore,
Tout retrace à ses yeux l'horreur de son forfait.
La Pitié dans son sein rallume un feu secret:
Elle plaint, elle embrasse, elle aime sa victime.
Son cœur transi se glace et brûle tour à tour;
Les Remords, pour punir le crime,
Ont emprunté les traits et les feux de l'Amour.

Cependant Hypermnestre suivait à pas préci-

pités le chemin de Larisse, tandis que Lyncée arrivait à Lyrce, ville voisine d'Argos. La seule Hypermnestre avait sauvé la vie à son époux. La nuit suivante, ils montèrent l'un et l'autre sur une tour; et, pour s'instruire mutuellement de leur arrivée, ils allumèrent chacun un flambeau.

A sa faible lueur leurs deux cœurs tressaillirent,
Se parlèrent et s'entendirent.
Le flambeau, dans leur main tour à tour agité,
Leur traçait la frayeur qu'ils avaient éprouvée,
Le moment de leur fuite et de leur arrivée,
Le bonheur de se voir tous deux en sûreté,
Et de se réunir la prochaine espérance :
Il exprimait avec vivacité,
D'un côté la tendresse et la fidélité,
De l'autre la tendresse et la reconnaissance.

Peu de temps après, l'oracle fut vérifié : Lyncée, vainqueur de Danaüs, monta sur le trône d'Argos. Les Danaïdes furent condamnées par les dieux au supplice dont vous êtes témoin ; et les Argiens instituèrent la fête *des flambeaux*, pour célébrer la tendresse conjugale d'Hypermnestre et de son époux.

Les Danaïdes, dans leur triste demeure, ont pour voisin Tityus, fils de Jupiter et de la nymphe Élare. Sa mère étant morte, la Terre, dit-on, le nourrit. Sa taille gigantesque et sa force prodigieuse lui donnèrent tant d'orgueil et d'audace,

qu'il voulut attenter à l'honneur de Latone. Apollon et Diane le percèrent de leurs traits, et le précipitèrent dans le Tartare, où son corps étendu couvre neuf arpens de terre. Là, ce misérable sent nuit et jour dans son sein le bec tranchant d'un vautour, qui dévore ses entrailles sans cesse renaissantes.

Avant lui, Prométhée, fils de Japet et père de Deucalion, éprouva le même supplice sur le mont Caucase. Voici à quelle occasion :

Ayant détrempé un peu de terre et d'eau, il en forma l'homme à l'image des dieux. Minerve, charmée de la perfection de son ouvrage, lui offrit en récompense l'objet qui lui plairait le plus dans le ciel. Mais Prométhée, modeste habitant de la terre, lui ayant répondu :

« On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas [1], »

Minerve, pour le mettre en état de choisir, le transporte au séjour des dieux. Prométhée, parmi les trésors de l'Olympe, choisit le feu céleste, et vient le déposer au sein de l'homme formé par ses mains.

Soudain son cœur palpite et son œil étincelle :
Il se lève et déploie un corps souple et nerveux ;
Il fixe du soleil la lumière immortelle,

[1] Zaïre, scène I[re].

Et sourit à l'aspect de la terre et des cieux.
Il sent; sa voix l'exprime, et son front se colore
Du feu des passions qui couve dans son sein.
Ah! puisse-t-il long-temps y sommeiller encore
Pour le repos du genre humain.

Cependant Jupiter, irrité du larcin de Prométhée, résolut, à la manière des rois, d'en punir toute la terre. Il ordonne à Vulcain de modeler une femme d'une beauté parfaite. Il l'anime et la présente aux dieux assemblés, qui lui donnent chacun une grâce ou une vertu, et la nomment *Pandore*[1], c'est-à-dire possédant tous les dons.

Le roi du ciel envoie à Prométhée cette femme accomplie, chargée d'une boîte mystérieuse qu'elle lui présente. Mais Prométhée, se défiant des présens cachés de la beauté, refusa celui-ci. Pandore le porta à son frère Épiméthée, qui, sans examen, ouvrit la boîte fatale.

C'était alors l'enfance de la terre :
La Bonne Foi, la Paix et la Santé
A chaque pas rencontraient la Gaîté.
Tout s'entr'aimait, tout était sœur et frère.
On ignorait le nom de la Vertu;
Avant le mal le bien fut inconnu.
Soudain de la boîte fatale
S'échappent le Tien et le Mien,

[1] Πᾶν tout; δῶρον don.

Les Lois, la Chicane infernale,
Qui dispute à chacun le sien :
La Guerre, de qui l'art funeste
Fait de nous autant d'assassins;
La Douleur, la Fièvre, la Peste,
Et, qui pis est, les Médecins.

Effrayé de ce déluge de maux, Épiméthée referma promptement la boîte fatale, et y retint l'Espérance prête à s'envoler. On assure que, depuis ce temps, elle est demeurée au fond de la boîte : cependant,

De sa prison, soit dit en confidence,
Je la crois échappée; et dès l'instant flatteur,
Qui vit entre nous deux naître la confiance,
Je sentis qu'en secret elle entrait dans mon cœur.

Jupiter, humilié de voir Prométhée échapper à ses embûches grossières, l'accabla noblement du poids de sa toute-puissance. Pour le punir, selon l'usage, d'avoir eu plus d'esprit que son maître, il chargea Mercure et Vulcain de l'attacher sur le mont Caucase, où un vautour lui rongeait le foie [1].

[1] On a souvent reproché aux chrétiens d'avoir été les copistes de la mythologie des anciens. S'il en était ainsi, la fable de Prométhée rendrait ce reproche extrêmement grave. D'abord le fils de Japet forme les premiers hommes *de terre et d'eau à l'image des dieux;* pour les animer, il dérobe le feu du ciel, qui devait être né *d'un souffle divin.* Vient en-

Cet acte de despotisme et d'iniquité fit murmurer les hommes, et révolta toutes les femmes. « Quel est son crime? s'écriaient-elles en s'apitoyant sur son sort.

« Sa main a formé l'homme à l'image des dieux?...
» Former l'homme, est-ce un mal? Son bras audacieux
» Du feu céleste a dérobé la flamme,
» Et dans le corps humain l'a transmise.... Ah! tant mieux!
» Qu'eussions-nous fait d'un corps sans âme?
» C'est par ce feu divin que l'homme, chaque jour,
» Sent éclore la force et les fleurs du bel âge;
» Il lui doit sa raison, sa vertu, son courage.
» Et si c'était à lui qu'il dût aussi l'amour!...
» Du moins on le soupçonne... Ah! si la chose est sûre,
» Jupiter a l'âme bien dure. »

A ces plaintes assez fondées, Jupiter restait muet; mais Mercure, chargé d'avoir de l'esprit pour lui, répondait : « Apprenez, mesdames, que

suite Pandore, avec sa boîte, *enfermant tous les dons*, comme l'arbre de l'Eden recélait sous ses rameaux *la science du bien et du mal*. Epiméthée, frère de Prométhée, ouvre la boîte mystérieuse de Pandore : tous les maux s'en élancent avec impétuosité; Ève cueille le fruit fatal, et les afflictions, les douleurs physiques deviennent le partage de l'humanité..... Dans le polythéisme, vient bientôt le déluge de Deucalion; dans le dogme chrétien, le déluge de Noé suit de près. Or, la fable de Prométhée est d'Hésiode, qui vivait il y a trois mille ans.... Ce n'est pas lui assurément qui fut le plagiaire.

(*Note de l'Editeur.*)

» Prométhée est moins puni[1] d'avoir animé l'homme » que d'avoir inventé la femme, source de tous les » maux qui attirent sur la terre la vengeance cé» leste. — Mais, lui répliquaient-elles,

» Si les femmes des dieux attirent le courroux,
» Pourquoi soir et matin sont-ils à nos genoux?
» Pourquoi les voyons-nous briguer notre conquête?
» Pourquoi le monarque du ciel
» Vient-il prendre à nos yeux la forme d'un mortel,
» Et souvent celle d'une bête?
» Eh quoi! nous mépriser et ramper sous nos lois!...
» Dites à Jupiter qu'il est de tous les rois
» Le plus inconséquent et le plus malhonnête. »

Mercure se dispensa de cette commission; mais Hercule, protecteur-né du beau sexe, délivra Prométhée, et le rendit à son ouvrage.

O ma tranquille amie! ô vous que le destin
Du souffle de l'amour n'a jamais agitée!
Si Cupidon dans votre sein,
Par l'entremise d'un humain,
Transmet un jour le feu divin,
Choisissez-moi pour votre Prométhée.

[1] Lucien.



LETTRE LXVII.

LES FURIES.

N'avez-vous pas vu quelquefois
De ces vieilles acariâtres,
Au maintien raide, à l'œil sournois,
Aux traits livides et jaunâtres,
Qui, nuit et jour, de leurs époux
Ont éternisé le martyre,
Et font, depuis trente ans, leur plaisir le plus doux
De déchirer et de médire?

Voilà précisément le portrait des trois Furies, Alecto, Tisiphone et Mégère, filles de l'Achéron et de la Nuit. Les Furies que vous avez vues sur la terre ont un air de famille que vous retrouvez ici; et la seule différence qui distingue les Furies terrestres d'avec les Furies infernales, c'est que celles-ci ont la tête hérissée de serpens, et que celles-là sont presque toujours affublées d'une petite coiffe de dévote.

On assure que ces trois sœurs sont vierges, et les amateurs présument qu'elles le seront encore

quelque temps. Leur robe, souillée de sang, est tantôt noire, tantôt blanche : noire quand elles sont irritées, et alors on les appelle *Némèses* [1] ou *Érynnides;* blanche quand elles s'apaisent, et alors on les nomme *Euménides* [2].

Leur ministère ne se borne pas à châtier de leur fouet vengeur des ombres criminelles; souvent elles volent au séjour des vivans, planent sur la tête de l'homme coupable, et, portant dans son sein leurs flambeaux dévorans, elles commencent pour lui, sur la terre, les supplices éternels du Tartare [3].

De sinistres tableaux, de songes effroyables
Elles tourmentent son sommeil;
De souvenirs affreux, de spectres lamentables
Elles entourent son réveil.
Aux chants joyeux de l'Allégresse,
Aux ris de la Gaîté, aux accens du Plaisir,
Son cœur, prêt à s'épanouir,
Se resserre accablé du fardeau qui l'oppresse :
Il voit, sans les goûter, les biens qu'il a perdus,
Et le remords lui dit : « Tu ne dormiras plus. »

Le parricide Oreste offrit à la Grèce un exem-

[1] Furieuses.

[2] Bienfaisantes.

[3] Les Furies tourmentant les vivans, s'attachant au chevet du parricide Oreste, sont évidemment les remords.

(*Note de l'Editeur.*)

ple effrayant de la sévérité des Furies. Pour les apaiser, il bâtit, au fond de l'Arcadie, un temple dédié aux Furies noires. Il couronna leurs statues de safran et de narcisses; il couvrit leurs autels de fruits et de miel, leur immola une brebis noire, et consuma le corps de la victime sur un bûcher de cyprès, d'aubépine, d'aune et de genièvre. Les déesses implacables, touchées enfin de son repentir, lui apparurent vêtues de blanc; et soudain Oreste éleva un second temple en l'honneur des *Furies blanches* ou *Euménides*. Là il les couronna d'olivier, leur sacrifia deux tourterelles, et fit, en leur honneur, une libation d'eau de fontaine, contenue dans des vases dont les anses étaient couvertes de laine d'agneau. Il évita scrupuleusement de leur offrir du vin et d'autres liqueurs inflammables : d'après la connaissance qu'il avait acquise de leur caractère, l'infortuné crut devoir ne leur présenter que des calmans.

Il y a peu de divinités dont le culte ait été aussi étendu que celui des Furies : la crainte élève plus de temples que l'Amour. Les ministres du temple qu'elles avaient à Athènes, près de l'Aréopage, composaient un tribunal devant lequel on ne pouvait comparaître qu'après avoir juré sur l'autel des Euménides de dire la vérité.

Leur sanctuaire servait d'asile aux criminels; mais ils y éprouvaient un supplice plus horrible

que celui qu'ils voulaient éviter. Près de la ville de Céryne, en Achaïe, à peine le coupable avait-il posé le pied sur le seuil du temple des Furies, qu'un délire affreux s'emparait de ses sens, et le faisait passer, en un instant, de la fureur au désespoir, et du désespoir à la mort. Aussi n'osait-on qu'en tremblant regarder le temple, ou prononcer le nom de ces divinités redoutables.

Pour moi, si j'avais un asile à proposer à quelque coupable, au lieu de le conduire au sanctuaire des Furies, je lui dirais, en le guidant vers votre demeure :

« Si tu veux à ta conscience
» Rendre la paix et la sérénité,
» Viens respirer, auprès de la Beauté,
» L'air épuré par l'Innocence,
» La Candeur et la Vérité.
» Là chaque jour tu verras naître
» Autant de vertus que d'attraits.
» Un seul instant contemple-les,
» Et tu deviendras, pour jamais,
» Honnête homme, si tu peux l'être. »



LETTRE LXVIII.

HÉCATE.

La plus formidable des puissances infernales est la terrible Hécate, dont le corps gigantesque, s'élevant à l'entrée du Tartare, vous présente trois têtes menaçantes[1]. Une couronne de chêne s'entrelace aux vipères dont elle est hérissée; à ses pieds, des chiens furieux, l'œil étincelant, la gueule béante, poussent des hurlemens lamentables. Sa main droite est armée d'un flambeau, d'un fouet et d'un poignard; de l'autre, elle tient une clef et une coupe funèbre, pour les libations auxquelles elle préside.

Cette triple divinité se divise pour exercer, sous trois noms, trois pouvoirs différens, dans le Tartare, au ciel et sur la terre.

> *Hécate*, au séjour des enfers,
> Elle tient les clefs de l'abîme;
> D'un fouet sanglant frappe le crime,
> Et de fiel, à longs traits, abreuve les pervers.

[1] On lui donnait tantôt une tête d'homme, de cheval et de chien; tantôt une tête de chien, de lion et de taureau.

Phébé, pendant la nuit, elle règle le cours
De cet astre inconstant, dont les métamorphoses
Des Grâces, nous dit-on, séparent les Amours
Par une barrière de roses [1].
Diane, à l'ombre des forêts,
Elle poursuit d'un pas rapide
Le daim léger, le faon timide,
L'atteint, le perce de ses traits.
Et si quelque mortel, errant à l'aventure,
Rencontre ses regards, plus perçans mille fois
Que les flèches de son carquois,
Il s'en va languissant et meurt de la piqûre;
A moins qu'une Émilie, agréant en pitié
Les tourmens secrets qu'il endure,
Avec le baume d'amitié
Ne cicatrise sa blessure.

On prétend que cette déesse prodigue les richesses à ses adorateurs, qu'elle les accompagne dans leurs voyages, et qu'elle dispose en leur faveur des suffrages du peuple, et des lauriers de la victoire [2]. Quelquefois elle assiste aux conseils des rois; plus souvent, errante sur les coteaux ou dans les vallées, elle multiplie les troupeaux ou les frappe de stérilité. C'est pour cette raison que les Athéniens lui

[1] Il est difficile, je crois, de tirer un meilleur parti de la possibilité de tout dire; et si le bel esprit était toujours aussi ingénieux, il faudrait le considérer comme un progrès.
(*Note de l'Editeur.*)

[2] Hésiode.

présentaient des gâteaux sur lesquels était empreinte la figure d'un bœuf ou d'un bélier. Au milieu des carrefours, où sa statue était placée, ils lui servaient tous les mois un souper que les pauvres mangeaient en son honneur.

Quelquefois on lui offrait une *hécatombe*, ou le sacrifice de *cent* taureaux. De là, selon quelques uns, lui vient le nom d'*Hécate*[1]. D'autres veulent qu'il lui soit donné parce qu'elle retenait cent ans sur les rives du Styx les ombres des morts privés de sépulture.

A Rome on lui sacrifiait, pendant la nuit, des chiens dont les hurlemens plaintifs écartaient, disait-on, les esprits malfaisans. Aussi les Romains l'appelaient-ils *Canicide*.

Les habitans de l'Achaïe ensanglantèrent longtemps ses autels, pour expier le prétendu crime du jeune Mélanippe et de Cométho[2].

Ce couple qui s'adorait,
Au temple se rencontrait
Pour se conter son martyre :
Mais on crut qu'il avait fait
Un peu plus que se le dire.

Et là-dessus voilà toutes les consciences alarmées. Par quel sacrifice expiatoire apaisera-t-on la déesse

[1] Du mot grec ἑκατὸν cent.

[2] Pausanias, liv. VII.

outragée? Le plus atroce est celui que le fanatisme doit choisir. En effet les prêtres vont chaque année arracher des bras paternels un jeune adolescent et une vierge innocente pour les traîner aux autels de la terrible Hécate; et, les égorgeant avec le fer sacré, ils punissent ces infortunés d'un crime dont ils ignorent même encore qu'on puisse se rendre coupable.

Hécate préside aux mystères de la magie. Les sorciers, ou ceux qui croient l'être, vont furtivement, au milieu de la nuit, se baigner dans un fleuve sur le rivage duquel ils creusent une fosse profonde. Là, revêtus d'un long manteau couleur d'azur, ils immolent une brebis noire, brûlent la victime, et présentent du miel pour apaiser la déesse redoutable, qu'ils appellent sept fois à grands cris. Alors, si le silence religieux du sacrifice n'a été troublé par aucun bruit profane, du fond de la fosse s'élèvent des *Hécatées*, espèce de fantômes qui prédisent à volonté, selon les circonstances et les personnes: par exemple,

Aux veuves de jeunes époux,
Des Pénélopes aux jaloux,
A la nymphe des équipages,
A la grisette des atours,
A la princesse des hommages,
A la bergère des amours,
Au sage une verte prairie,

Des saules au bord d'un ruisseau,
Un toit de chaume ou de roseau,
Habité par une Émilie;
Des baisers donnés et rendus
Avec une égale tendresse;
Des enfans pour toute richesse,
Pour toute grandeur, des vertus:
Chaque année, amitié nouvelle;
Chaque mois, amour plus fidèle;
Chaque nuit, plaisir plus parfait;
Chaque jour au moins un bienfait;
Chaque soir, une rêverie;
Chaque matin, une folie;
Et chaque instant, le vrai bonheur
Dans la simplicité du cœur
Et l'innocence de la vie.



LETTRE LXIX.

MINOS, ÉACUS ET RHADAMANTE. EUROPE.

Voici le tribunal incorruptible qui ne juge jamais les actions par les hommes, mais toujours les hommes par leurs actions [1].

Ici la loi n'a point de commentaire :
Les grands et les petits voleurs,
Sans huissiers et sans procureurs,
Ne peuvent compliquer ni traîner leur affaire.
Point de solliciteur, point d'argent, point d'ami;
Point d'orateur à brillante faconde;
Point d'épices de juge... Aussi
Que de gens ont gagné leur cause en l'autre monde,
Qui la perdent en celui-ci!

Les trois juges qui composent ce tribunal sont,

[1] C'est probablement à cause de cet usage, diamétralement opposé à celui de bon nombre des tribunaux de la terre, que la fiction place le redoutable triumvirat aux enfers. L'allégorie est juste; dans la tombe seulement les hommes obtiennent ou subissent la justice.... Quand on la leur rend, on la leur fait. (*Note de l'Editeur.*)

Minos, Éacus et Rhadamante. Éacus juge les peuples d'Europe, Rhadamante ceux de l'Asie [1], et Minos, président du tribunal, discute et concilie leurs opinions. Pour vous les peindre tous trois tels qu'ils sont, je vais vous dire ce qu'ils ont fait, et vous le dire en leur présence. Que de magistrats redouteraient un pareil hommage!

Sur les rives de la Phénicie régnait jadis le bon Agénor, fils de Neptune et de Libye. Il n'avait que deux enfans, Europe et Cadmus. Angélo, fille de Junon, avait dérobé un petit pot du fard de sa mère pour le donner à la jeune Europe. Celle-ci, par l'usage de ce fard divin, avait nuancé son teint d'une blancheur d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare dans ces brûlantes contrées. Comme sa fraîcheur était à l'épreuve du soleil, elle se promenait sans voile sur le bord de la mer, et cueillait des fleurs avec ses compagnes. Jupiter, qui se trouve partout, ne manqua pas de se trouver là: il vit Europe, l'admira, l'aima;

Et voulant faire sa conquête,
Ne croyez pas qu'il l'entreprit
Sous les traits d'un homme d'esprit.
Beauté vaut mieux qu'esprit près d'une jeune tête.
Jupin, expert dans l'art de séduire les cœurs,

[1] Il est vraisemblable que, depuis long-temps, leur juridiction s'est étendue en Afrique et en Amérique.

Prit, comme les trois quarts de nos adorateurs,
La forme d'une belle bête.

Europe aperçoit sur le rivage un taureau d'une blancheur éblouissante; elle accourt avec ses compagnes. L'animal caressant plie les genoux, se couche, mange dans sa main, et se laisse couronner de fleurs.

Ainsi l'amant qui médite
De tyranniser un cœur,
Prend la main avec douceur,
Puis la baise avec ardeur;
Puis, la reposant bien vite,
Feint de trouver son bonheur
Au-dessus de son mérite,
Et rougit... Ah! l'hypocrite!

Les compagnes d'Europe essaient tour à tour de monter sur la croupe du taureau. Il se prête à leurs jeux, et semble s'enorgueillir de ce doux fardeau. Enfin la timide Europe, enhardie par leur exemple, s'assied sur l'animal docile. Tout-à-coup il se dresse, bondissant d'orgueil et de joie, et s'élance avec ardeur au milieu des vagues frémissantes. Europe, d'une main, tient une de ses cornes; de l'autre elle implore vainement le secours de ses compagnes éperdues. Ses yeux obscurcis par les larmes n'aperçoivent déjà plus le rivage lointain; sa voix, entrecoupée de sanglots, se perd dans le

vague des airs; son voile et ses cheveux en désordre flottent au gré des vents.

Les Tritons et les Néréides,
Sillonnant les plaines liquides,
Nageaient en foule au pied de cet objet charmant.
Les jeunes frères de Zéphire
Autour d'elle à l'envi murmuraient doucement,
Comme s'ils avaient eu quelque chose à lui dire.
Amphitrite la vit, et craignit un moment
De voir usurper son empire.

Environnée de ce nombreux cortége, Europe aborde à l'île de Crète. Là, son ravisseur disparaît, et la belle affligée se trouve dans les bras d'un consolateur qui lui dit:

« Vous voyez le coupable. Ah! faites-en justice;
» A subir son arrêt d'avance il est soumis.
» J'ai fait couler vos pleurs: quel que soit mon supplice,
» Je l'aurai mérité. Prononcez, j'obéis. »

Europe, indécise sur le choix de la punition, consulta l'Amour, qui, suivant l'usage, ayant commué la peine en plaisir, la rendit mère de Minos et de Rhadamante.

Minos trouva les mœurs des Crétois aussi sauvages que les déserts qu'ils habitaient. Il leur enseigna l'art de l'agriculture, et joignit à ce bienfait le plus beau présent qu'un homme puisse faire à ses semblables.

Trop heureux le mortel qui trace de ses mains
Les lois dont la Sagesse enchaîne les humains!
Tout s'anime à sa voix. Le monde, en sa présence,
Semble se réveiller du sommeil de l'enfance.
Il a parlé, déjà le désordre n'est plus.
Le Génie à ses pieds étouffe l'ignorance;
L'âge présent lui doit la paix et l'innocence,
Et la postérité lui devra ses vertus.

Minos eut ce bonheur et cette gloire en partage. Cependant les Crétois lui refusèrent long-temps la royauté. Enfin, pour confondre ses envieux, il déclara qu'il était fils de Jupiter; et, pour le prouver, il prédit qu'il allait paraître sur le rivage une victime, qu'il fit serment d'immoler à Neptune. Il parlait encore, lorsqu'on vit approcher un taureau d'une blancheur éclatante, et ce prodige lui fit décerner la couronne. Mais le nouveau roi, prenant avec le sceptre l'esprit de son état, garda le taureau qu'il avait promis à Neptune, et lui en sacrifia un de moindre valeur. Hélas!

Tous les sages, si grands aux yeux de l'avenir,
Vus de près, sont ce que nous sommes.
Si leurs vertus nous font oublier qu'ils sont hommes,
Leurs faiblesses bientôt nous en font souvenir.
Mais, au lieu de scruter avec un œil sévère
Ceux de qui l'existence est pour nous un bienfait,
En taisant leurs défauts, songeons que sur la terre
Le meilleur des humains est le moins imparfait.

Minos fut cruellement puni de ce moment d'oubli. Neptune irrité remplit sa maison de troubles et d'incestes. Pasiphaé, son épouse, devint mère du *Minotaure*, qui fut, dit-on, moitié homme, moitié taureau. Ce monstre, fruit d'un infâme adultère, fut enfermé dans le labyrinthe construit par l'ingénieux Dédale. C'est là qu'il dévorait les malheureux égarés dans les détours de sa sombre demeure.

Androgée, fils de Minos, périt victime de la jalousie des Athéniens ; et ce père infortuné ne vengea sa mort qu'après une guerre longue et sanglante.

Phèdre et Ariane, ses filles, devinrent l'une et l'autre victimes des fureurs de l'Amour [1]. Ariane fut abandonnée par Thésée sur les rochers déserts de l'île de Naxos ; et Phèdre, brûlant d'une flamme criminelle pour le vertueux Hippolyte, s'empoisonna pour abréger des jours que la honte et les remords lui rendaient insupportables.

Rhadamante, frère de Minos, porta en Lycie les lois que ce prince avait établies dans la Crète. Il se rendit célèbre par son équité et sa frugalité. Ces deux vertus, qui paraissent d'abord assez étrangères l'une à l'autre, sont cependant inséparables.

La Justice a toujours été
D'accord avec la Tempérance.

[1] *Voyez* la lettre XL, tome II.

Pourquoi Bacchus, qui dit si bien la vérité,
Ne peut-il de Thémis gagner la confiance?
C'est que sa main n'a pas assez de fermeté
Pour tenir juste la balance.

Éacus, collègue de Minos et de Rhadamante, dut le jour aux amours de Jupiter et d'Égine, fille d'Asope. Comme Junon, de concert avec le père, éloignait, par une vigilance continuelle, le dénouement de cette aventure, Jupiter, pour ménager ses momens, changea Asope en fleuve, et transporta sa fille dans l'île de Délos. Là, seule avec l'objet de sa tendresse, Égine voulait s'en tenir aux épanchemens moraux et aux extases sentimentales, dont elle avait acquis la théorie dans les romans de ce temps-là. Tout-à-coup, au moment le plus tendre de cette ivresse platonique, son amant disparaît; une flamme petillante tourbillonne à ses pieds, s'élance sur son sein, l'environne et la pénètre d'une ardeur inconnue. Ses soupirs brûlans, ses caresses expirantes rappellent son amant; mais il était caché sous cette flamme mystérieuse; et lorsque la nymphe éperdue revit la lumière, elle était mère d'Éacus.

Ce prince donna le nom de sa mère à l'île qui l'avait vu naître, et gouverna ses habitans comme un bon père gouverne sa famille.

Cependant la vengeance couvait dans le cœur de Junon.

Car chez le sexe masculin,
De la vengeance impatiente
L'ardeur s'évapore et s'éteint;
Mais au fond d'un cœur féminin
La rancune est un vieux levain :
Plus il s'aigrit, plus il fermente.

Junon, après un demi-siècle, plus irritée que le premier jour, empoisonna toutes les fontaines de l'île d'Égine, et vengea son affront sur les sujets innocens du fils de la femme que Jupiter avait séduite.

Il est donc vrai que, « de tous temps,
» Les petits ont pâti des sottises des grands[1]! »

Éacus, environné de ses sujets expirans, supplia son père de lui ôter la vie et de la rendre à son peuple. En lui adressant cette prière, il se tenait appuyé sur le tronc caverneux d'un chêne antique, habité par une nombreuse fourmilière. Soudain chaque fourmi prend la forme et la figure humaine, et le bon Éacus se retrouve au milieu de ses enfans, auxquels, depuis ce prodige, on donna le nom de *Myrmidons*[2]. La sagesse et l'équité avec lesquels il les gouverna jusqu'à sa mort lui méritèrent l'honneur de tenir ici la balance, qui pèse éternellement le vice et la vertu.

[1] La Fontaine.

[2] Du mot grec *μύρμηξ* fourmi.

Tels sont, Émilie, les trois juges qui décideront un jour de votre sort et du mien. Quand nous nous présenterons ensemble devant leur tribunal, je leur dirai d'un ton et d'un air contrit :

« Des coupables mortels pour tourmenter les âmes,
» Vous les mettez, dit-on, pendant l'éternité,
» En tête à tête avec leurs femmes :
» Ah! redoublez pour moi cette sévérité;
» Rendez-moi, je vous en supplie,
» Inséparable d'Émilie :
» Hélas! je l'ai bien mérité! »



LETTRE LXX.

MERCURE, SALMACIS ET HERMAPHRODITE.

En sortant du tribunal des Enfers, quel objet fixe votre attention? Ce sont sans doute ces ombres qui vont y comparaître. Vous souriez? Ne serait-ce pas de la figure de celui qui les guide?... Eh! précisément!... c'est lui-même: c'est Mercure que nous n'avons encore pu trouver ni dans le ciel, ni sur la terre, tant il a d'occupations! Profitons de la rencontre; nous y sommes tous deux intéressés:

Si nous nous quittions pour long-temps,
Ce messager nous servirait peut-être.
Or, avant d'employer les gens,
On est charmé de les connaître.

Mercure dut le jour aux amours de Jupiter et de *Maïa*, en l'honneur de laquelle le mois de mai lui fut consacré. Il naquit en Arcadie sur le mont Cyllène.

Le jeune fils de Maïa, doué d'une discrétion im-

pénétrable, devint le négociateur et le messager du ciel, de la terre, de la mer et des enfers. Jupiter, pour accélérer ses courses mystérieuses, lui attacha des ailes à la tête et aux talons. Il eût dû, ce me semble, en ajouter aux mains, puisque Mercure est aussi le patron des voleurs. Cette dernière dignité ne fut point le fruit de l'intrigue ; il ne la dut qu'à ses talens naturels. Le jour même de sa naissance, il lutta avec Cupidon, le renversa d'un croc-en-jambe, et lui vola son carquois. Au moment où les dieux le complimentaient sur sa victoire, il escamota le trident de Neptune, l'épée de Mars, les tenailles de Vulcain, la ceinture de Vénus; et, tandis que Jupiter riait de ses larcins, il lui déroba son sceptre : il eût même enlevé sa foudre; mais en la touchant le fripon se brûla les doigts. Cette maladresse le trahit, et le fit exiler sur la terre.

En arrivant dans ce séjour,
Il endoctrina tour à tour
Nos bons aïeux et leurs compagnes.
L'exil d'un homme de la cour
Est un fléau pour les campagnes.

Apollon, exilé dans le même temps, gardait les bœufs du bon roi Admète. Mercure, devenu pasteur comme lui, crut devoir s'approprier un troupeau à peu de frais. Dans ce dessein, il profita du

moment où, dans un tendre délire, Apollon célébrait sur la flûte ses amours pastorales. Le temps d'une cadence et d'une ténue lui suffit pour détourner et cacher les bœufs au fond d'un bois. Apollon, s'apercevant de ce vol subtil, se lève avec agilité, s'élance vers son arc et ses traits, étend le bras pour les saisir... soudain ils lui échappent, et s'évanouissent, ainsi que le troupeau.

Ces larcins n'avaient eu pour témoin que le vieux berger Battus. Mercure, pour payer sa discrétion, lui donna la plus belle vache du troupeau volé; car dès ce temps-là les grands voleurs soudoyaient les petits. Un moment après, le dieu, reparaissant sous la figure d'Admète, demande à Battus des nouvelles de son troupeau, et lui offre deux vaches pour récompense. Battus, calculant comme les négociateurs, vend son secret le double de son silence. Soudain Mercure irrité reprend sa première forme, et change l'indiscret en pierre de touche.

Par elle, de l'or vrai l'on distingue le faux.
Si, pour les cœurs, comme pour les métaux,
Elle avait ce rare avantage,
Dans tous les procédés d'usage,
Dans la solide intimité
De deux Vestales de même âge,
Dans le désir pressant qu'on a de rendre hommage
A la supériorité

Des talens d'un rival dont on est enchanté,
Dans l'éblouissant étalage
Des propos fugitifs dont la rapidité
Forme, en courant, l'esprit de la société,
Ainsi que les vapeurs composent un nuage;
Dans l'oubli de l'argent que l'on nous a prêté,
Dans l'offre qu'on nous fait d'en prêter davantage,
Et dans la part qu'on prétend à notre adversité,
Qu'elle découvrirait d'or faux et d'alliage!

Cependant Apollon ayant découvert l'auteur du vol, ce brigandage fit d'abord beaucoup d'éclat; puis se termina, comme entre les puissances, par des complimens et des présens de part et d'autre. Apollon reçut de Mercure une écaille de tortue, dans l'intérieur de laquelle il avait tendu quatre cordes, auxquelles le dieu des arts en ajouta trois. C'est ainsi que la lyre fut inventée par le fils de Maïa, et perfectionnée par le fils de Latone. Mercure reçut d'Apollon une baguette de coudrier, qui avait la vertu de concilier tous les êtres divisés par la haine. Mercure, pour éprouver le pouvoir de ce talisman, le jeta entre deux serpens qui se battaient: soudain ils se réunirent autour de la baguette, y demeurèrent entrelacés, et formèrent ainsi le caducée, principal attribut de Mercure.

On prétend que le caducée avait la propriété d'assoupir, et même de pétrifier ceux à qui Mercure le présentait.

Ah! de nos jours, combien d'auteurs
Au style aride, à la plume glacée,
En présentant leurs œuvres aux lecteurs,
Leur présentent le caducée!

La vie pastorale de Mercure le fit adorer comme dieu des bergers. Ils le représentaient portant un jeune bélier, et le plaçaient devant leur porte, ayant à ses pieds un coq, symbole de la vigilance. Ils se persuadaient que les voleurs, par crainte ou par égard pour leur patron, respecteraient l'asile confié à sa garde.

Peu satisfait de ces honneurs champêtres, Mercure entreprit une plus brillante carrière. Il parcourut les grandes villes; et s'établissant au milieu des places publiques, il y exerça l'art de l'éloquence. Les rhéteurs et les charlatans se mirent sous sa protection. Ils le représentaient avec des chaînes d'or qui sortaient de ses lèvres, et captivaient les assistans par les oreilles[1].

Le fils de Latone rivalisait à la tribune avec le fils de Maïa. Le genre du premier était plus noble;

[1] Ce qui se passe aujourd'hui est à peu près le contraire: nos rhéteurs et nos charlatans politiques, loin d'offrir des chaînes d'or sortant de leur bouche, se la font tenir ouverte par les chaînes d'or qu'on leur donne. Dans cet état, si ces beaux parleurs captivent encore certaines personnes par les oreilles, c'est qu'elles en ont de fort longues.

(*Note de l'Editeur.*)

celui du second plus séduisant. On applaudissait aux préceptes de l'un; on suivait les maximes de l'autre.

Et voilà pour quelles raisons
Le dieu des arts et le dieu des larrons
De l'éloquence ont partagé l'empire.
Mais, en parlant plus bas d'un ton,
Mercure, dans l'art de bien dire,
En sait, je crois, plus qu'Apollon.
Celui-ci, tourmenté du démon qui l'inspire,
Trouble, entraîne, ravit ses nombreux auditeurs;
L'autre, avec un mot, un sourire,
Persuade, amollit les cœurs,
Et, comme un aimant, les attire.
L'Innocence attentive à son début flatteur,
Ivre de ce qu'il dit, dans ses yeux cherche à lire
Ce qu'il ne dira pas, pour tenter la pudeur;
Et se trouve, en sortant de ce tendre délire,
Entre les bras de l'orateur.

Mercure jouit quelque temps de ses triomphes; mais il était dans son caractère de vouloir joindre l'utile à l'agréable. Pour y parvenir, il se mit dans le commerce, et composa, entre la Fraude et la Bonne Foi, un traité mixte, que tous les spéculateurs apprirent par cœur, comme ouvrage élémentaire[1].

[1] Plus tard, Mercure se rappela sans doute les principes de ce code, mélange de fraude et de bonne foi, lorsque, sous le nom d'*Hermès*, il présida aux ambassades et négociations

En quatre mots voici comment
De la fortune il indique la route :
Il commence à l'atterмoîment,
Et finit à la banqueroute.

Bientôt tous les marchands, édifiés de sa morale, le représentèrent et l'adorèrent tenant d'une main le caducée, de l'autre une bourse pleine. Pour prix de la protection qu'il leur accorda, ils lui promirent d'abord tout l'encens de l'univers, dont ils lui offrirent ensuite un centième par arrangement, pour lui prouver qu'ils avaient profité de ses principes en bonne foi.

Cependant l'absence de Mercure faisait un vide considérable à la cour céleste.

Depuis son exil, les Amours
Dans le ciel semblaient se morfondre.
Mars et Vénus restaient huit jours
Sans s'écrire et sans se répondre.
Les femmes, les maris n'osaient
Entamer la moindre aventure,
Et l'un à l'autre se disaient :
« Mais quand reviendra donc Mercure ? »

Enfin Jupin le rappela
Pour un message : « Eh ! le voilà !
» Est-ce bien lui ? qu'il est aimable ! »

diplomatiques.... Seulement, pour appliquer son ouvrage à ces dernières attributions, il réduisit à presque rien la dose de bonne foi. (*Note de l'Editeur.*)

Soudain on l'embrasse, on l'accable
De baisers et de billets doux :
« Mon frère, c'est un rendez-vous.
» Mon cher ami, c'est une lettre.
» Mon cousin, ce sont des bijoux ;
» C'est un portrait qu'il faut remettre.
» Ceci, c'est un petit roman
» Dont j'ai promis un exemplaire.
» Ceci, c'est un préliminaire
» Pour amener un dénoûment.
» Mon cher ami, chez un beau-père
» Tu devrais bien me présenter.
» Tu devrais me faire inviter
» A dîner chez une grand'mère.
» Tu devrais endormir Junon.
» Tu devrais, lorsqu'à la sourdine
» Je souperai chez Proserpine,
» Lire la gazette à Pluton.
» Tu devrais, auprès d'Amphitrite,
» Quand son mari sera... — Suffit.
» — Tu devrais, chez Minerve... — Eh vite !
» Donnez-moi vos paquets. » Il dit,
Et vole aux enfers, sur la terre,
Au fond des bois, au sein des eaux,
A Gnide, à Paphos, à Cythère,
Dans les palais, dans les hameaux,
Aux bains, aux tables, aux toilettes ;
Il fait tant enfin, que l'Amour
Partout, avant la fin du jour,
Avait trois fois payé ses dettes.

L'aisance avec laquelle Mercure s'acquittait de ses missions les plus épineuses lui donnait une certaine grâce dont Vénus eut peine à se défendre. On prétend même que, dans une affaire importante, cette déesse, l'ayant choisi pour négociateur, mit tant d'intimité dans la négociation, qu'au bout de neuf mois le résultat de leurs conférences fut un petit frère de l'Amour, auquel on donna le nom d'Hermaphrodite[1]. Cet enfant réunissait les talens de son père et les grâces de sa mère. Dès sa jeunesse il cultiva les sciences, et voyagea pour s'instruire. Fatigué de ces courses lointaines, il se baignait un jour dans une fontaine située au fond d'un riant bocage de l'Asie. La jeune Salmacis le vit et l'aima; car le voir, c'était l'aimer.

Soudain à ses regards prodiguant ses trésors,
Elle veut lui prouver sa flamme;
Mais Hermaphrodite est un corps
Où l'Amour n'a pas mis une âme.

Il conjure les dieux de le délivrer des embrassement de son amante; elle les supplie de la rendre inséparable de ce qu'elle adore. Sa prière, plus juste, est exaucée : bientôt leurs deux corps n'en forment plus qu'un d'une beauté parfaite, mais d'un sexe un peu équivoque.

[1] Mercure est surnommé Hermès, et Vénus, Aphrodite. Hermaphrodite signifie donc fils d'Hermès et d'Aphrodite.

Leurs charmes douteux réunis
D'Amour excitent la surprise.
Le berger enflammé croit brûler pour Cypris,
La bergère pour Adonis,
Et rougissent de leur méprise.

Cette beauté ambiguë prit le nom d'*Androgyne*[1], et fit mille conquêtes de part et d'autre. Mercure, chargé sans cesse pour elle ou pour lui de messages contradictoires, y renonça pour vaquer à ses nombreuses occupations.

Elles variaient à chaque instant, et son nom variait avec elles: *Mercure*, il présidait au commerce; *Hermès*, aux ambassades et aux négociations; *Nomius*, aux lois du commerce, de la musique et de l'éloquence; *Agoræus*, aux places des marchés publics; *Vialis*, aux grands chemins, sur lesquels il était souvent représenté sous la forme d'une pierre carrée; c'est de là que lui vient l'épithète de *Quadratus*. Le surnom de *Triceps* lui fut donné parce qu'il exerce en même temps ses talens au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Au ciel, il convoque le conseil des dieux, dont il est huissier et secrétaire. Il préside à leurs banquets, et en balaie la salle, ainsi que les principaux appartemens de Jupiter. Sur la terre, il dirige le génie des marchands, des voleurs, des orateurs,

[1] Ἄνὴρ, gén. ἀνδρὸς, et γυνὴ, homme et femme.

des plaideurs, des vendeurs d'orviétan; il protège et conseille les pasteurs, les amans, les maîtresses, femmes, filles et veuves de tout âge et de tout état. Aux enfers, il est l'introducteur des âmes. Il arrive précisément au dernier instant de l'agonie, pour recevoir l'esprit du moribond, et le conduire, la baguette à la main, jusqu'à la barque de Caron, qui s'en charge pour une obole. Après un certain nombre de siècles, il ramène tour à tour les âmes sur la terre, et les loge dans le corps des enfans que l'Hymen va mettre au jour. Les moralistes demandent depuis long-temps comment il les introduit dans leur nouvelle demeure. Dès qu'ils auront reçu réponse, je vous en ferai part.

C'est sur cette transmigration des âmes qu'est fondé le système de la métempsycose, dont je vais vous entretenir, après vous avoir parlé du culte et des attributs de Mercure.

On le représente jeune, leste et riant, presque toujours nu, quelquefois à moitié couvert d'un petit manteau. Sa tête et ses talons portent toujours des ailes; il tient, suivant la circonstance, un caducée, une bourse, des chaînes d'or, une lyre ou une baguette; et l'on met à ses pieds un coq, une tortue ou un bélier.

Les Grecs et les Romains célébraient ses fêtes principalement au mois de mai. Ils adossaient souvent sa statue à celle de Minerve, et lui présen-

taient, comme dieu de l'éloquence, les langues des victimes qu'ils immolaient à la déesse.

Comme il paraît presque impossible que ce dieu infatigable ait toujours pu vaquer seul à tant d'occupations différentes, on a prétendu qu'il y avait eu plusieurs Mercures. Cicéron lui-même en compte jusqu'à cinq. Mais pourquoi refuser de croire chez les dieux ce que je vois sans cesse sur la terre?

Je sais quelqu'un qui, chaque jour,
Au ciel adresse sa prière,
Cultive ensuite tour à tour
L'Amitié, les Arts et l'Amour;
De l'indigent visite la chaumière,
Du riche embellit le séjour;
Et quittant ses lambris pour un dais de verdure,
Seule, va contempler et sentir la nature;
Qui prête à la société
Son esprit, ses grâces brillantes,
Et court verser des larmes consolantes
Dans le sein de l'adversité;
Qui donne un prix aux moindres bagatelles;
Qui, sans mentir, embellit les nouvelles;
Qui flatte la laideur, sourit à la beauté,
Plaide pour les absens et pour la vérité;
Qui lit, qui peint, qui chante, file,
Médite, brode, et passe avec légèreté
De la philosophie à la frivolité,
Et de l'agréable à l'utile.

Comment, me direz-vous, cultiver en un jour
L'Amitié, la Nature, et les Arts, et l'Amour,
L'Esprit, la Charité, la Vertu, la Folie?
C'est un prodige! — Il est vrai; cependant,
Pour y suffire, il est constant
Qu'il est et qu'il ne fut jamais qu'une Émilie.



LETTRE LXXI.

LA MÉTEMPSYCOSE.

Voulez-vous savoir, Émilie,
Pourquoi vous avez de beaux yeux,
Des traits nobles et gracieux,
Colorés par la modestie?
C'est que vous fûtes autrefois
Bon citoyen, bon fils, bon père, bonne femme,
Soumis aux dieux, soumis aux lois.
Pour en récompenser votre âme,
Le Destin l'a logée en ce charmant séjour,
Éclairé par l'Esprit, embelli par l'Amour.
Mais si vous abusez de ce rare avantage,
Si vous n'adoucissez l'excès de vos rigueurs,
Craignez qu'un jour le Sort ne venge l'esclavage
Auquel vous soumettez nos cœurs.
En quittant ces attraits, vous deviendrez peut-être,
Durant vingt siècles, tour à tour,
Singe ou prédicateur, pantin ou petit-maître,
Sangsue ou financier, procureur ou vautour.

Ce n'est pas tout, vous tourbillonnerez ensuite de planète en planète; vous irez vous épurer au

centre brûlant du soleil; puis, après cet immense circuit, vous reviendrez au point où vous êtes, pour recommencer un autre voyage. D'après ce système, on a bien raison de dire que nous sommes des voyageurs dans cette vie; on pourrait même ajouter, et dans l'autre.

Au reste, le principe le plus universel de la métempsycose, c'est que nos âmes, après nous avoir quittés, passent dans le corps des êtres qui, par leurs inclinations, ont le plus de rapport avec notre caractère.

> [1] Ainsi, pour embellir sa cour,
> Si Pluton quelque temps chez lui vous fait descendre,
> Quand vous remonterez au terrestre séjour,
> On verra le phénix renaître de sa cendre.

Les Indiens, les Perses et tous les Orientaux se sont soumis à la métempsycose, sans aucune restriction; ils ont consenti à ce que leur âme passât du corps d'un homme dans celui d'un animal, et de celui-ci dans un arbre ou une plante, parce que tout ce qui végète vit, et que tout ce qui vit doit avoir

[1] Dans la première édition, au lieu de ces quatre vers on lisait les suivans :

> Aussi lorsque autrefois je voyais mettre à mort
> Le compagnon de saint Antoine,
> Je m'écriais en déplorant son sort :
> « Barbares, arrêtez! vous égorgez un moine. »

une âme. Ce système peut offrir quelquefois de tendres souvenirs et d'agréables images : assis près de vous à l'ombre d'un orme vénérable, je puis dire en style de métempsycose :

« Dans le corps caverneux de cet antique ormeau
» Est renfermé l'esprit d'un nestor du hameau.

» Ces oiseaux qui, battant des ailes,
» Se caressent sur ce rameau,
» Ont été deux époux fidèles,
» Ils furent moissonnés au printemps de leurs jours ;
» Ils sont devenus tourterelles,
» Et recommencent leurs amours.

» Cette timide violette
» Fut une bergère discrète,
» Qui, des amans craignant la trahison,
» Se cachait dans la solitude,
» Et, par crainte ou par habitude,
» Se cache encor sous le gazon.

» Cette rose fraîche et vermeille
» Fut une belle du grand ton ;
» Son amant était cette abeille,
» Et son abbé ce papillon.
» Cet aigle fut le chantre d'Ilion ;
» Ce cygne, celui d'Italie;
» Cette fauvette était Délie;
» Ce rossignol, Anacréon. »

Telle était, dans le principe, la marche de la

métempsycose. Mais, quelques siècles après, la diète générale des métempsycosistes décréta qu'à l'avenir la transmigration des âmes ne se ferait plus que dans des corps *homogènes*, c'est-à-dire, de même nature. Cette opinion néanmoins fut toujours combattue par les zélés partisans de Pythagore.

Ce philosophe fut le premier propagateur du système de la métempsycose, et il se souvenait si bien de tous les corps que son âme avait habités, qu'un jour, ayant aperçu un antique bouclier suspendu à la voûte d'un temple, il s'écria : « Voici le » bouclier que je portais au siége de Troie, lorsque » j'y combattis sous le nom d'Euphorbe. »

Le système de la métempsycose a été conservé jusqu'à nos jours, dans toute son étendue, par une partie des peuples de l'Inde, et surtout par les Bramines, qui, dit-on, entretiennent des hôpitaux pour tous les animaux malades; persuadés qu'en les secourant, ils soulagent peut-être leurs parens ou leurs amis. Cette folie, je l'avoue, me paraît si intéressante, que, si je perdais ce que j'ai de plus cher au monde, je me trouverais trop heureux peut-être de pouvoir l'adopter.

Si j'avais le malheur de vous survivre un jour,
La consolation du reste de ma vie
  Serait d'aller recueillir tour à tour,
  Dans chaque objet, les traits de mon amie.

Je trouverais dans le cristal des eaux
La pureté de votre âme paisible,
Et dans la douceur des agneaux,
Celle de votre cœur sensible.
Le chien me tracerait votre fidélité.
Je reconnaîtrais chez l'abeille
Votre aimable industrie et votre activité.
Je reverrais votre beauté
Dans les trésors naissans de la rose vermeille;
Dans les baisers de l'oiseau de Vénus,
Votre flamme innocente et pure :
Ainsi vos charmes, vos vertus
Me sembleraient épars dans toute la nature.



LETTRE LXXII.

LES CHAMPS ÉLYSÉES.

Qu'on s'égare à plaisir dans ce riant bocage!
Quel calme on y respire en respirant le frais!
Sans doute le Bonheur, l'Innocence et la Paix,
En renonçant au monde, ont ici pour jamais
 Fixé leur tranquille ermitage.
Nul souci, nul chagrin n'oserait de ces bois
 Troubler l'heureuse solitude;
Et, près de vous, mon cœur, pour la première fois,
 Soupire sans inquiétude.

Cependant une réflexion involontaire attiédit peu à peu le charme qu'inspire l'aspect de ces beaux lieux : cette verdure naît toujours et ne meurt jamais ; ce jour sans cesse à son aurore ne décline jamais vers son couchant ; toujours le même zéphyr donne le même mouvement à ce même feuillage ; dans mille siècles, ces ondes, éternellement paisibles, réfléchiront les mêmes objets, et baigneront ce même rivage où les mêmes ombres viendront goûter le même repos.

A l'aspect fatigant de cette monotone félicité, ne sentez-vous pas votre imagination s'engourdir, et votre cœur tomber en léthargie?

Quoi! si nous habitions ces lieux,
Nous nous verrions toujours, toujours des mêmes yeux!
Nous n'éprouverions plus de craintes ni d'alarmes!
Tranquilles le matin, et tranquilles le soir,
Nous ne verserions plus de larmes,
Et nous serions réduits à n'avoir plus d'espoir!
Quoi! je ne serais plus grondé! quoi! mon amie,
Il faudrait renoncer aux raccommodemens!
Ah! gardons-nous-en bien! le bonheur des amans
N'existe qu'autant qu'il varie.
L'hiver fait valoir le printemps;
L'azur du ciel plaît mieux parsemé de nuages;
Et qui n'a jamais vu d'orages
N'a jamais joui du beau temps.

Voyez ces ombres silencieuses errer paisiblement autour de nous. Elles goûtent sans émotion le plaisir d'être ensemble, et se réunissent ou se séparent avec la même sérénité. Ce bonheur me paraît plus digne d'admiration que d'envie. Si pourtant vous en voulez connaître la source, approchons de ce rivage parsemé de pavots, et suivez des yeux le cours insensible du Léthé. Ce fleuve promène lentement avec ses ondes l'insouciance des choses de la vie. C'est là que les morts vertueux, en entrant dans l'*Élysée* par cette porte d'ivoire, boivent à

longs traits l'oubli des peines et des plaisirs qui ont rempli leur courte existence. Les malheureux! puisqu'ils recourent à ce fatal remède, ils n'ont donc jamais aimé!

Quand on a connu la douceur
Et le charme de la tendresse,
Comment peut-on renoncer au bonheur
De s'en entretenir et d'y rêver sans cesse!
Ah! mieux que les eaux du Léthé,
De nos jeunes amours la tendre rêverie
Éteint le souvenir des peines de la vie,
En ranimant celui de la félicité.

Croyez-moi, mon amie, évitons cette onde fatale; sauvons-nous par la porte d'ivoire, et retournons bien vite sur la terre avant l'heure où la nuit pourrait nous y surprendre. Ici elle ne déploie jamais ses voiles, et c'est encore un de mes griefs contre ce séjour bienheureux.

Élysée, asile où le sage,
Vainqueur du Temps et de la Mort,
Goûte éternellement les délices du port,
Après avoir long-temps lutté contre l'orage,
Chez vous jamais la nuit ne remplace le jour!
Quel moment vos héros donnent-ils à l'amour?
Sous ces ombrages frais ils discutent sans cesse
Sur la raison, sur la sagesse,
Sur les vrais plaisirs, les vrais biens;
Et dans ces éternels et graves entretiens,

Pas un seul mot de tendresse!
A quoi donc songent-ils?... O Champs Élysiens!
Notre félicité n'est qu'une ombre légère;
Votre bonheur est un bonheur sans fin,
Et la raison veut que je le préfère;
Mais, pour en bien jouir, j'ai l'esprit trop mondain;
Et je vais m'arranger avec mon médecin
Pour qu'il me laisse encor cinquante ans sur la terre.



ÉPILOGUE.

Lorsque, assis sur les bords de la Seine sanglante,
J'ébauchais ces légers tableaux,
Souvent j'ai senti les pinceaux
S'échapper de ma main tremblante.

Avec tous mes amis je me sentais mourir;
Le ciel avait au meurtre abandonné la terre.
A l'aspect des bourreaux le jour semblait pâlir,
Et la vapeur du sang rougissait l'atmosphère.

Courbé sous la douleur, marchant à pas pesans,
Quelquefois j'élevais mes regards languissans
Vers ces sombres cachots où l'Amour, le Génie,
Et les Vertus et les Talens
Épuisaient lentement la coupe de la vie.
Je ressentais les maux de tant de malheureux;
Et, me félicitant d'expirer avec eux,
Au pied de leurs cyprès je déposais ma lyre.

Mais, quand j'appris que la Beauté,
Que l'Innocence, au sein de la captivité,
Pour charmer leurs ennuis, avaient daigné me lire,
Je m'écriai, plein d'un nouveau délire:

« Ètres intéressans, si j'ai tari vos pleurs,
» Si mes accens ont pu suspendre vos douleurs,
» Si même un seul instant ils vous ont fait sourire,
» Jusqu'au dernier soupir pour vous je veux écrire.
» Ranimez mes esprits, grands dieux!
» Et que votre bonté m'inspire
» Le langage qui parle au cœur des malheureux. »
C'est ainsi, mon aimable amie,
Que ces faibles essais verront encor le jour:
J'écris pour les Vertus, les Grâces et l'Amour,
En écrivant pour Émilie.



A ÉMILIE.

Villers-Coterets, le 20 brumaire an VII.

Je vous écris sous les yeux de ma mère,
Sous un ciel pur, sous l'ombrage enchanteur
De la forêt profonde et solitaire :
Vous seule ici manquez à mon bonheur.

Je plains ces dieux dont je trace l'image.
Quoique immortels, point ne voudrais contre eux
Changer mon sort : la vie est un passage ;
Mais, en passant, ici je suis heureux.

Plaisirs brillans ne me font nulle envie.
Peu de richesse, et de luxe encor moins,
Paix et travail, voilà toute ma vie,
Qui coule et fuit sans trouble et sans témoins.

Quoique l'Automne ait vidé sa corbeille,
Quoiqu'à Paris tout semble m'inviter,
Depuis qu'aux champs la Nature sommeille,
Ma mère est là ; je ne puis la quitter.

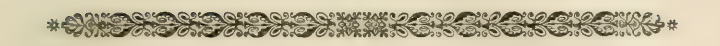
Eh ! qu'opposer à ce nœud plein de charmes,
Quand, m'embrassant avec un doux transport,

Elle me dit, les yeux remplis de larmes :
« Tu pars, mon fils! te reverrai-je encor?

» Si ton amour sur mon hiver moins sombre
» Fait luire encore un rayon du printemps,
» De mes beaux jours pourquoi borner le nombre?
» Reste!... Demain sera-t-il encor temps?

» — Moi, te quitter?... Non, ma mère; j'oublie
» Muses, beaux-arts, plaisirs et tout Paris,
» Tout... Mais, hélas! mais ma chère Émilie
» Qui m'attendait!... Écrivons. » Et j'écris.

Ainsi le fils qui vous devra la vie,
Vous consacrant ses soins et ses beaux jours,
Oublîra tout, excepté son amie,
Qui grondera, mais l'aimera toujours.



LETTRE LXXIII.

L'OCÉAN. LES NÉRÉIDES.

L'Océan, fils du Ciel et de Vesta, épousa Téthys, sa sœur, dont il eut trois mille enfans [1]. Vous voyez, Émilie, qu'à cette époque le liquide empire ne manquait pas d'héritiers. Cependant, soit que le souverain des ondes trouvât le partage difficile à faire entre tant de prétendans, soit qu'en bon père il voulût épargner à ses enfans les chagrins inséparables de la royauté, il résolut de céder ses vastes états à Neptune, fils de Saturne, son frère.

A cette nouvelle, ses nombreux enfans s'alarmèrent plus ou moins, suivant leur degré de sagesse ou d'ambition. Mais l'Océan, les ayant convoqués dans son palais de cristal, orné de corail et de

[1] Hésiode *.

* Les fleuves, les rivières, les lacs, les ruisseaux, etc. Il semble qu'Hésiode, auteur de cette allégorie, a fait le nombre bien rond; il est vrai que, de son temps, le monde connu était moins vaste que celui de notre époque. (*Note de l'Éditeur.*)

perles, prit en main son trident, s'assit sur sa conque royale, et leur dit d'un ton affectueux et paternel :

« Mes chers enfans, ce n'est rien que la vie,
» Et la grandeur, et l'immortalité.
» Il n'est de biens vraiment dignes d'envie
» Que l'innocence et la tranquillité.
» Or, l'innocence avec l'autorité,
» La paix du cœur avec la royauté,
» N'ont pu jamais aller de compagnie.

» Vous êtes tous unis; vous vous chérissez tous :
» Ce bien vaut mieux qu'un diadème.
» Demain, mes fils, s'il fallait entre vous
» Partager l'empire suprême,
» Adieu l'amitié, le repos,
» Et cette confiance, et ces aveux sincères,
» Et ces rapports de goûts, de plaisirs, de travaux,
» Qui rendent tous les jours nos plaisirs si nouveaux,
» Et nos heures si passagères !
» Dès que vous aurez des rivaux,
» Vous cesserez d'avoir des frères.

» Ne quittez point ce bien pour l'éclat mensonger
» D'un bonheur apparent qui n'est rien en lui-même;
» Quand on est aimé, quand on aime,
» On ne peut que perdre à changer.
» Retournez, croyez-moi, dans vos grottes profondes.
» Là, sous l'ombre des bois, ou le long des coteaux,
» Des fleuves dirigez les ondes,

» Ou faites sous les fleurs serpenter les ruisseaux.
» Le dieu d'un lac paisible ou d'une source pure
» Est cent fois plus heureux au fond de ces roseaux,
» Étendu sur un lit de mousse et de verdure,
» Que le dieu souverain de l'empire des flots.
» Vous vous rencontrerez dans vos courses tranquilles;
» Ensemble vous féconderez
» La culture des champs, le commerce des villes.
» Utiles sans orgueil, en tous lieux désirés,
» En faisant circuler le bonheur sur la terre,
» Heureux de vos bienfaits, mes fils, vous reviendrez
» Vous réunir chez votre père.

» Et vous qui prétendez à votre aimable loi
» Soumettre tout ce qui respire,
» Pour régner sur les cœurs, mes filles, croyez-moi,
» Renoncez à tout autre empire;
» Il y va de votre bonheur,
» Et même un peu de votre honneur;
» Car comment pourrez-vous vous flatter qu'on vous aime,
Si sur vous la couronne attire tous les vœux?
» Et comment peut-on vivre heureux,
» Quand on n'est jamais sûr d'être aimé pour soi-même?
» Voilà pourtant le sort des princes et des dieux.
» Je prétends vous soustraire à ce malheur extrême.
» Le véritable amour n'est point ambitieux;
» Un bon époux sans diadème
» Vous respectera moins, mais vous aimera mieux. »

Il dit. Soudain sur les rives de l'onde,
A l'ombre des forêts, dans les antres déserts,

Les fortunés enfans du souverain des mers,
Savourant leur bonheur dans une paix profonde,
D'amour et d'amitié remplirent l'univers.
Heureux siècle, qui vit trois mille heureux au monde!

De ces temps de félicité
Nous avons tout perdu, jusques à la mémoire;
Nos aïeux ont transmis à la postérité
Les monumens pompeux de leur chétive gloire,
Et les récits ensanglantés
De ces illustres cruautés
Que l'orgueil décora du nom de la victoire,
Et dans tout ce chaos de crime, de grandeur,
Et de faiblesse et de puissance,
Pas un vestige d'innocence,
Pas un souvenir de bonheur!

L'Océan, après son abdication, conserva, ainsi que Saturne, son frère, le titre de père des dieux et des hommes, parce que l'eau est un des principes de l'existence animale, et que, sans elle, la vie cesse de circuler dans nos veines. A ce titre, tout ce qui végète est soumis à son empire; et Flore, au printemps, lui doit l'hommage de sa couronne.

Au reste, il existe entre le dieu des mers et la déesse des fleurs une vieille amitié, et même d'anciens intérêts de famille : Nérée, fils de l'Océan, ayant épousé sa sœur Doris, en eut cinquante filles, que Flore admit à sa cour. Les Néréides,

sous le nom de Naïades, de Dryades et de Napées, furent chargées par la déesse d'entretenir et de soigner les trésors de son empire. Les Naïades arrosèrent les fleurs naissantes avec leurs urnes argentées ; les Dryades, aidées des Zéphyrs, conservèrent la fraîcheur et l'ombre des bocages ; et les Napées, assises à l'ombre des saules, protégèrent contre les aquilons la verdure et l'émail des prairies.

O mon amie ! quand pourrai-je, sous les auspices de ces nymphes, me fixer avec vous dans leur asile champêtre? Comme l'abeille thésaurise pour l'hiver le miel qu'elle recueille au printemps, j'épargne peu à peu les fruits légers du travail de ma muse, dans l'espoir de vous procurer un Élysée, et d'ajouter à notre automne quelques journées de l'âge d'or.

Je veux un jour avoir une chaumière
Dont un verger ombrage le contour,
Pour y passer la saison printanière
Avec ma mie, et ma muse, et l'Amour.

Le caveau frais, la cuisine petite,
Salle à manger de dix pieds de longueur,
Où les amis qui me rendront visite
Seront toujours mal traités de bon cœur.

Chambre à coucher pour moi, pour mon amie,
Toilette auprès, cabinet à côté

Pour le berceau d'une jeune Émilie;
Plus loin, un lit pour l'hospitalité.

Point de remise; et pour toute écurie,
L'humble réduit d'un âne et d'un ânon,
Qui serviront de coursier à ma mie,
Et de Pégase au fils de la maison.

Poulets, dindons et coqs, grattant la terre,
De mon fumier disputeront le bien;
Et le chapon, heureux célibataire,
S'engraissera sans se mêler de rien.

Là, la couveuse, élevant sa famille
Avec tendresse, avec sévérité,
A quatorze ans, fera rêver ma fille
Sur les devoirs de la maternité.

J'espère aussi loger en même gîte
Dame Génisse auprès de dom Pourceau.
Puisqu'il se plut avec un vieil ermite [1],
Il doit se plaire avec la jeune Io [2].

Dans le jardin, auprès du chèvrefeuille,
Vigne, jasmin, pois, choux, rose, navet,
Laitue, œillet : je veux que l'on y cueille
Une salade en cueillant un bouquet.

[1] Saint Antoine.

[2] Io fut changée en vache par Junon. (*Voyez* le premier volume.)

Je voudrais bien encor qu'une onde pure
Dans mon verger suivît de longs détours.
L'eau sur ses bords invite la verdure,
Et la verdure invite les Amours.

Point de fossés, point de murs; pour clôture,
L'humble sureau, l'aune ou le coudrier.
Que la bergère y détache la mûre,
Ou de noisette emplisse son panier.

Avec du temps et de l'économie,
Je paîrai tout, quoique poète; mais,
La paix du cœur et l'emploi de la vie,
Plutus ni moi ne les paîrons jamais.



LETTRE LXXIV.

NEPTUNE. LAOMÉDON.

Neptune, en prenant les rênes de l'empire des mers, fit hommage de sa couronne au dieu de l'Océan, qui, pour perpétuer sa suzeraineté, donna son nom à la plus vaste partie de ses anciens domaines.

Le nouveau roi était fils de Saturne. Celui-ci, comme je vous l'ai dit, avait contracté l'habitude de manger ses enfans au berceau [1]. Heureusement Cybèle, son épouse, qui avait adroitement substitué une pierre à Jupiter, son fils aîné, mit un cheval à la place de Neptune. Si la première méprise du bon Saturne est peu vraisemblable, la seconde est au moins contradictoire. En effet, le

[1] Il faut dire ici, pour les très jeunes gens, que Saturne ou *le Temps*, dévore en effet ses enfans au berceau !... C'est la destinée de chacune des années qui naissent de ce même Temps, et qu'il engloutit aussitôt.

Note de l'Editeur.)

cheval n'existait pas encore à la naissance de Neptune, si, comme on l'assure, il naquit dans la suite d'un coup de son trident. Or, à quoi bon rendre ce dieu plus jeune qu'un être auquel il a donné le jour? passe encore si c'était une déesse. Ce qui serait flatteur pour l'une devient presque offensant pour l'autre. Il faut rajeunir l'amour et vieillir la gloire.

C'est ainsi, pour flatter les belles et les dieux,
Qu'on étend ou restreint l'ordre des destinées:
Tous les jours sont des ans pour eux,
Et pour elles les ans à peine des journées.

Neptune, comme la plupart des princes, partagea sa vie oisive entre l'amour et l'ambition; comme eux, il trompa impunément toutes les femmes, et ne put impunément tromper un roi. Jupiter, ayant découvert qu'il conspirait contre lui, l'exila du ciel avec Apollon et les autres conjurés.

Laomédon relevait alors les murs de Troie. Comme les dieux savent toujours le mieux ce qu'ils ont le moins appris, il se trouva que Neptune était un excellent architecte. Laomédon le pria de rebâtir ses murailles. Durant ce travail, Apollon jouait de la lyre pour animer les ouvriers et récréer les princesses troyennes, qui, le fuseau à la main, venaient sur le rivage filer les vêtemens de leurs époux. Cependant les pierres taillées par Neptune

s'élevaient et se plaçaient d'elles-mêmes, tandis qu'Apollon chantait en s'accompagnant de sa lyre.

Embellissez ce bord tranquille,
Croissez, remparts majestueux.
Murs naissans, protégez l'asile
D'un peuple aimable et vertueux.
Loin d'ici le trouble et la crainte;
Que le paisible voyageur
Ne quitte jamais cette enceinte
Sans avoir trouvé le bonheur.

Que dans ces ports l'heureux navire
Vienne chercher la sûreté.
Là, règneront le doux Zéphyre,
Le calme et l'hospitalité.
Là, les fiers habitans de l'onde
Viendront, après de longs travaux,
Échanger les trésors du monde
Pour l'amitié, pour le repos.

Sur cette enceinte faible encore,
Un jour, en portant vos regards,
Vous direz : tout ce que j'adore
Est renfermé dans ces remparts.
Portes, qu'une garde sévère
Ferme aux cœurs froids, durs et jaloux,
Ouvrez-vous à la voix d'un père,
D'un fils, d'un ami, d'un époux.

Ressouviens-toi, dieu de la guerre,
Que Vénus règne en ce séjour [1].
Sur ces bords éteins ton tonnerre
Avant de paraître à sa cour;
Et si le prince de Cythère
Ose le rallumer un jour,
Épargne, en faveur de sa mère,
Ces murs protégés par l'Amour [2].

Laomédon, charmé des talens du chantre et de l'architecte, les combla d'éloges; il les fatigua même d'égards et d'attentions; mais il eut le malheur d'oublier le prix dont il était convenu avec eux; et comme ils prirent la liberté de le lui rappeler, le roi, qui ne permettait pas que, dans son royaume, personne eût plus de mémoire que lui, leur en-

[1] Non seulement Vénus avait des autels à Troie, mais elle y avait eu des aventures; Enée, l'un des princes troyens qui défendirent vaillamment l'État de Priam, était né du commerce de cette déesse avec Anchise. Frère de l'Amour et fils de la Beauté, Enée ne pouvait manquer de plaire aux dames; aussi Didon, reine de Carthage, exerça-t-elle envers lui la plus tendre hospitalité. Le héros, qui brûlait de fonder en Italie une nouvelle Ilion, s'éloigna de cette princesse en homme plus ambitieux que galant.... Didon, inconsolable du départ de son amant, se poignarda sur un bûcher, qui dévora bientôt ses charmes méprisés. Les flammes de ce bûcher furent reflétées au loin par le vaisseau du prince fugitif.

(*Note de l'Editeur.*)

[2] Allusion au siége de Troie, dont je parlerai dans l'histoire des héros de l'antiquité.

joignit d'un ton très persuasif de quitter à l'instant ses États.

Apollon, qui, en sa qualité de courtisan disgracié, avait perdu le pouvoir de faire le bien, mais non pas celui de faire le mal, infecta l'air d'une vapeur pestilentielle, tandis que Neptune inondait les champs troyens et suscitait un monstre marin qui ravageait cette malheureuse contrée. L'oracle, consulté, ordonna, pour apaiser les dieux offensés, d'exposer tous les ans une jeune fille à la fureur du monstre. Bientôt le sort désigna pour ce sacrifice Hésione, fille de Laomédon. Heureusement Hercule, le modèle et la fleur de l'antique chevalerie, arriva précisément pour délivrer la princesse; et Laomédon, qui l'avait promise à son libérateur, trahit encore sa promesse. Ce parjure fut le dernier. Hercule, d'un coup de massue, vengea les dieux, les hommes, et les femmes peut-être, que Laomédon avait trompés.

Je vous parlerai quelque jour de ce héros qui fut si grand par sa vertu; revenons à Neptune, qui ne le fut guère que par sa naissance.

Il essaya de se signaler en disputant à Minerve l'honneur de donner son nom à la ville d'Athènes. A peine de son trident eut-il frappé la terre, que soudain, l'œil ardent, le crin hérissé, la bouche écumante, le cheval s'élança du sein de Cybèle, en bondissant au son de la trompette guerrière.

Plus modeste dans ses bienfaits,
Minerve, préférant le bonheur à la gloire,
Fit naître l'olivier, symbole de la paix,
Et Minerve obtint la victoire.

C'est à cette occasion que Neptune fut surnommé *Hippius*, cavalier. Tous ceux qui, pressant un cheval vigoureux, ou dirigeant un char rapide, disputaient le prix dans la carrière olympique, adressaient des prières et promettaient des offrandes à Neptune avant de tourner la borne fatale sur laquelle s'élevait la figure d'un mauvais génie qui épouvantait les chevaux.

Mais, dès que la force ou l'adresse
Avait fait décerner le prix,
Le vaincu se croyait libre de sa promesse;
Le vainqueur n'avait rien promis.

Les Romains célébraient sa fête le premier jour du mois de juillet, et lui consacraient le mois de février, pendant lequel ils tâchaient de se rendre le dieu favorable pour l'époque prochaine de la nouvelle navigation. Les libations qui, pour les autres dieux, étaient composées de vin, et de lait et de miel, se faisaient, en l'honneur de Neptune, avec l'eau de la mer, des fleuves et des fontaines. On immolait ordinairement un taureau blanc sur son autel; mais, quelle que fût la victime amenée dans son temple, les prêtres lui en présentaient

toujours le fiel, par analogie avec l'amertume de la mer. Ces cérémonies attiraient un concours prodigieux à Rome, et surtout aussi à l'isthme de Corinthe, où il avait un temple célèbre, dans lequel on lui avait érigé une statue d'airain haute de sept coudées. Son culte était si universel, qu'en parcourant les rivages de la Grèce, de la Sicile et de l'Italie, on trouvait dans les moindres hameaux un temple ou au moins un autel dédié au dieu de la mer. Au reste, quelle que fût la pompe de ces fêtes, il paraît qu'elles se célébraient à pied : car les chevaux lui étant consacrés, on les couronnait alors de fleurs; et l'on eût cru commettre un sacrilége en les forçant au travail, tandis que l'on fêtait le dieu auquel ils devaient l'existence. Cette faveur s'étendait même alors jusque sur les mulets, comme on accorda depuis aux bâtards des nobles les priviléges de la noblesse.

On représentait Neptune sur un char ayant la forme d'une vaste coquille, et traîné par quatre chevaux marins, quelquefois par quatre dauphins. Les roues effleuraient rapidement la surface de l'onde couverte de tritons et de néréides. Le front ceint du diadème, le souverain des mers, d'une main calmait les flots agités, de l'autre tenait le trident, emblème de sa triple puissance, qui s'étend sur la mer, les fleuves et les fontaines.

Les habitans de Trézène avaient empreint sur

leur monnaie, d'un côté, le trident de Neptune, de l'autre, la tête de Minerve; ce qui semble indiquer le commerce dirigé par la sagesse. Aujourd'hui, si, à l'exemple de Trézène, nous frappions une médaille en l'honneur de notre nouveau commerce,

Pour transmettre sa gloire à la race future,
Nous pourrions mettre encor le trident d'un côté;
De l'autre l'Avarice et la Stupidité,
Avec les ailes de Mercure.

Les dieux auxquels Neptune confiait le plus souvent une portion de son autorité, étaient les fleuves, pour lesquels on avait presque autant de vénération que pour Neptune lui-même. On leur immolait des taureaux blancs, quelquefois même des chevaux, comme au dieu de la mer. Ils étaient représentés nus, couronnés de roseaux, le sein couvert d'une barbe vénérable, et appuyés sur une urne qui versait leur onde blanchissante. Ils tenaient une ancre ou un gouvernail, quand les vaisseaux pouvaient voguer entre leurs rivages.

La plupart d'entre eux s'étaient arrogé de très beaux priviléges. Il y avait tel fleuve qu'une vierge ne pouvait traverser sans y plonger ses mains [1], et qui, grâce à cet acte religieux, caressait à tout moment les doigts les plus délicats et les bras les

[1] Hésiode.

plus frais de toute la contrée. Les jeunes Grecs offraient leur chevelure au fleuve Néda [1]; Pélée consacra au fleuve Sperchius [2] la chevelure de son fils Achille; et les Troyennes, la veille de leur hyménée, étaient obligées d'aller offrir leurs prémices au fleuve Scamandre. Les voyageurs qui parcourent aujourd'hui ses rives désertes se rappellent avec admiration les combats et la mort de tous les héros dont ils foulent peut-être la cendre et les trophées; et moi, si jamais je me repose sur ces bords mystérieux,

J'interrogerai le feuillage
De ces antiques arbrisseaux
Dont les vénérables rameaux,
Depuis mille ans et plus, couronnent ce rivage.
« Peut-être, leur dirai-je, avez-vous vu jadis
» Les tributs qu'en ces lieux apportait l'Hyménée?
» Vos racines peut-être embrassent les débris
» De l'autel où, le soir, Andromaque amenée
» Peut-être regretta la perte d'un trésor
» Que peut-être elle avait conservé pour Hector! »
Ainsi chaque rocher, chaque arbre ferait naître
De vertu, d'innocence un tendre souvenir,
Chaque souvenir un soupir,
Et chaque soupir un peut-être.

Plusieurs doctes commentateurs ont fait de pro-

[1] Pausanias, *Arcadie*. — [2] Homère, *Iliade*.

fondes recherches sur le nom de Neptune, qui, grâce à leur érudition, a maintenant autant de significations diverses qu'il y a de commentaires différens. Le procédé de ces docteurs est infaillible. Vous prenez la moitié d'une racine grecque, vous y joignez deux syllabes latines, entremêlées, selon le besoin, de caractères hébreux, syriaques ou chaldéens; et dès que votre mot commence à prendre figure, en modifiant une finale, changeant une voyelle et supprimant deux consonnes, vous renfermez, dans le nom le plus bref, les mœurs, la figure, le caractère et les mêmes exploits d'un héros, sauf quelques anachronismes qui, dans ces calculs, ne comptent point. Si, par exemple, ces messieurs s'avisaient un jour de disséquer votre nom,

Ils écriraient : « *Émi*, lisez *Ami* :
» Du verbe *Lier*, prenez *Lie;*
» Et voilà le *Lien* chéri
» De l'heureux *Ami* d'*Émilie.*
» — Vous vous trompez, dirais-je; en voici la raison :
» On la nomma sitôt qu'elle fut née :
» Je n'aimais pas alors! — Il est vrai; mais son nom
» Présageait votre destinée. »

Quant aux surnoms de Neptune, ils variaient suivant les circonstances dans lesquelles on lui adressait des vœux et des remercîmens. C'est ainsi que vous avez vu chez nous Notre-Dame de Liesse,

de Bon-Secours, de Bonne-Nouvelle, etc. Les coureurs des jeux olympiques appelaient Neptune *Ippodromos*, intendant des chevaux; les sénateurs romains le nommaient *Consus*, dieu des bons conseils. Les navigateurs invoquaient souvent et remerciaient quelquefois Neptune-Favorable. Mais le nom sous lequel il recevait le plus d'offrandes était celui de *Poseidon*, Brise-Vaisseau; car les dieux, ainsi que les hommes, règnent beaucoup plus par la crainte que par l'amour; aussi s'aperçoit-on de leur empire. Or il n'y a de pouvoir réel et durable que celui dont on ne s'aperçoit pas; et voilà, mon amie, ce qui rend le vôtre éternel.

Vos désirs sont les miens, vos plaisirs sont les nôtres.
    Vous vous trouvez heureuse ici?
Cet asile à mes yeux plaît mieux que tous les autres.
Vous songez à partir? et j'y songeais aussi.
    Mais les embarras du voyage?...
    Je les ai prévus, tout est prêt.
Mais au moins vouliez-vous, en quittant ce bocage,
Emporter quelques fleurs?... Voici votre bouquet.
Quel plaisir c'eût été de faire la lecture
D'un auteur favori!... Sterne [1] est dans la voiture.
Et votre ami qui loge à cent pas du chemin,
Qu'il vous eût été doux de le voir au passage!...

[1] Auteur du *Voyage sentimental.*

Nous sommes à sa porte... Il est sorti, je gage...
Il vous attend, je l'ai prévenu ce matin.

Je ne sais si c'est obéir,
Mais je sais bien que c'est jouir
Qu'étudier ainsi les vœux de ce qu'on aime;
Je n'ai là nul mérite; et j'avoue, entre nous,
Qu'en vous obéissant pour vous
Je vous obéis pour moi-même.



LETTRE LXXV.

AMPHITRITE. ARION.

Neptune, souverain des ondes, possesseur des immenses trésors que renferme son empire, environné des nymphes et des néréides qui se disputaient l'honneur de lui plaire, comblé des faveurs de la Gloire, de l'Amour et de la Fortune, possédait tout, excepté le bonheur.

N'est-il pas vrai, ma tendre amie,
Qu'il n'est de trésors précieux,
De triomphes flatteurs, de vrais plaisirs, que ceux
Que l'on partage avec son Émilie?
L'Amour a deux à deux enchaîné l'univers.
Son joug est le tourment et le besoin du monde :
L'infortuné qui fuit dans le fond des déserts,
Cherche encore un écho dont la voix lui réponde.

Au milieu du tumulte brillant de sa cour, Neptune éprouvait intérieurement le vide affreux de cette solitude. En promenant ses ennuis au pied du mont Atlas, il aperçut Amphitrite, fille de Doris

et de l'Océan. A cette vue, les yeux humectés de larmes et le cœur rempli d'une volupté nouvelle, il sentit avec ivresse que, jusqu'à ce moment, il n'avait jamais connu l'Amour, quoiqu'il eût souvent abusé de ce que l'on appelle ses faveurs.

L'homme prend naturellement
Le plaisir pour le sentiment,
Quand son but n'est pas légitime;
Mais il aime réellement
Dès qu'il aime ce qu'il estime.

Neptune aima donc Amphitrite et se présenta chez elle. Son teint basané, ses yeux verdâtres, sa chevelure humide, sa barbe limoneuse, et sa couronne de roseaux, et sa fourche à trois dents, frappèrent les regards de la nymphe, mais ne la séduisirent point du tout. Le dieu néanmoins fut congédié avec tant de grâce et de politesse qu'il douta presque que ce fût un congé; mais c'en était un. Il s'en aperçut bientôt dans ses visites infructueuses. Tantôt Amphitrite était chez son père; tantôt sa mère la retenait auprès d'elle; toujours elle était sortie, et jamais elle ne devait revenir. Neptune, privé par sa laideur des faveurs de l'amour, et par son rang des consolations de l'amitié, ne trouvait rien de si misérable au monde que le sort des rois et des amans, lorsque deux de ses sujets, ayant observé ses démarches et deviné

la cause de ses chagrins, vinrent secrètement lui offrir leurs services sans intérêt.

Sans intérêt! on le dit; je le crois,
Un simple citoyen doit respecter l'histoire;
Mais, sitôt que j'aurai le malheur d'être roi,
Je fais serment de n'y plus croire.

Le roi des mers, devenu confiant par faiblesse ou par nécessité, prit les deux dauphins pour confidens, et se reposa sur eux du soin de son bonheur. De ces deux émissaires, l'un se chargea de parler, l'autre d'observer et d'agir.

Ils nagent mystérieusement vers la grotte d'Amphitrite, et choisissent, pour l'aborder, le moment où la nymphe rêvait, seule, assise sur le rivage.

Elle était dans cet âge où la tendre innocence,
D'un désir inquiet éprouvant la langueur,
Commence à soupçonner que son indifférence
Pourrait bien n'être pas tout-à-fait le bonheur.

A la vue des dauphins qui se jouent sur la plaine azurée, elle devient plus rêveuse encore. Ils sont deux, se dit-elle! Plus ils approchent, plus son œil les caresse. Enfin ils arrivent à ses pieds; et l'un des deux, élevant une voix tendre (que l'amour sans doute lui avait prêtée pour cette occasion), lui dit, tandis que l'autre observe :

« Belle nymphe, ces lieux ne seront pas long-temps
» Témoins de votre rêverie.

» L'Amour a de vos jours marqué tous les instans,
» Et dans une heure il vous marie. »

A ces mots, qu'une vierge n'entendit jamais sans tressaillir, Amphitrite prête la plus vive attention; l'observateur s'approche et l'orateur continue :

« Ce soir vous connaîtrez ces nocturnes délices
» Que Vesta trop long-temps sut vous dissimuler;
» Lucine veut vous révéler
» Le secret de ses sacrifices;
» De l'Hymen, à vos yeux, le flambeau va brûler,
» Et pour vous le Plaisir prépare ses prémices. »

Ici la nymphe palpitante se détourna en baissant les yeux; mais, moins elle regarde, plus elle écoute :

« C'est peu que l'Hymen vous apprête
» Les tributs qu'il sera si doux de vous payer!
» De sa main, ce jour même, il prétend essayer
» La couronne sur votre tête. »

Admirez, Émilie, la force de ses moyens, mariage, plaisir et couronne! Et quelle adresse dans le choix des passions! curiosité, désir et vanité! Quelle vestale eût résisté à de pareils argumens! Amphitrite, n'osant les combattre, les éluda, et prit sagement le parti de ne répondre à rien, de peur d'accorder quelque chose. Mais se taire, c'est tout accorder : l'ami du prince ne l'ignorait pas; aussi ajouta-t-il avec assurance :

« Le roi qui vous adore est le maître de l'onde,
» De son empire immense il embrasse le monde;
» Vulcain, Éole et ses enfans,
» Reconnaissent partout sa puissance immortelle.
» Il renouvelle tous les ans
» La couronne de Flore et celle du Printemps,
» Et la ceinture de Cybèle. »

En ce moment, l'image sombre de Neptune, se présentant au souvenir d'Amphitrite, ternit à ses yeux tout l'éclat de la couronne. L'émissaire s'en aperçut, et reprit d'un ton plus bas :

» Ce prince est né modeste, et de la royauté
» Il hait le faste et la magnificence.
» Il aime la simplicité,
» Et se présente même aux yeux de la beauté
» Dans un état de négligence,
» Qui cache de beaux traits, un air de dignité,
» De la finesse et de l'aisance;
» Car il est bien, très bien; et, quand vous connaîtrez
» Son esprit, ses talens, sa jeunesse et le reste,
» Éblouie à l'aspect de ses dons ignorés,
» Avec raison vous vous étonnerez
» Qu'on puisse être à la fois si grand et si modeste.
» Mais que sont la beauté, les trésors, la grandeur,
» Au prix des qualités de l'esprit et du cœur?
» Il n'est dans tous ses traits pas un seul qui n'annonce
» Son génie, et surtout sa sensibilité :
» Tout ce qu'il dit, la Raison le prononce;

» Ce qu'il écrit, les Grâces l'ont dicté,
» Et, dès que le malheur réclame sa bonté,
» Le bienfait accompagne ou prévient sa réponse.
» Mais voici l'heureux jour où, pour combler nos vœux
» Et signaler son auguste alliance,
» Il confie à vos mains le dépôt précieux
» Des trésors de sa bienfaisance,
» Et vous commet le soin de faire des heureux.

» Tromperiez-vous notre espérance?
» Seriez-vous insensible? auriez-vous la rigueur
» D'éviter nos regards, quand tout notre bonheur
» Ne dépend seulement que de votre présence?
» Non, vous ramènerez l'âge d'or parmi nous,
» Et vous justifierez le choix de votre époux.
» Que tardez-vous? l'Amour, les Plaisirs vous demandent;
» Votre peuple s'empresse au-devant de vos pas;
» Le trône est préparé, l'Hymen vous tend les bras,
» Et les malheureux vous attendent. »

Ce jeune roi, cette cour brillante, ce peuple assemblé, ces chants d'amour, ces larmes de reconnaissance, tout émeut, tout séduit Amphitrite. Elle serait déjà près de son époux, si la mobilité du chemin n'effrayait sa timidité. Mais l'adroit négociateur triomphe en peu de mots de ce dernier obstacle :

« Ne craignez point ces flots dont l'impuissant courroux
» Semble menacer le rivage.
» Paraissez, jeune reine; ils vous rendront hommage

» Et s'abaisseront devant vous.
» Mon frère est à vos pieds. Neptune lui confie
» Un fardeau dont lui-même est en secret jaloux.
» Asseyez-vous sur lui. Déjà l'air est plus doux,
» Le ciel plus pur et l'onde plus unie.
» Ce souffle est le Zéphyr qui vole sur vos pas.
» La mer baigne vos pieds! Ne vous étonnez pas
» De la voir caresser sa jeune souveraine.
» Pourquoi vos regards inquiets
» Se tournent-ils encor vers la rive lointaine?
» Quand on a, comme vous, le cœur de ses sujets,
» Quand on vole au-devant d'un roi qui nous désire,
» Quand on fait mille heureux, sans crainte et sans regret,
» On doit traverser son empire. »

Il parlait encore, et déjà la nymphe était dans les bras de son époux. J'ignore si la réalité répondit à son attente. Les promesses des courtisans sont toujours exagérées; et les rois, qui sont des dieux en perspective, vus de près, quelquefois sont à peine des hommes.

Quoi qu'il en soit, les deux confidens de Neptune le voyant enivré des charmes de sa nouvelle épouse, et sachant que l'enthousiasme de l'amour et de la reconnaissance dure peu, surtout à la cour, se hâtèrent, dès le matin du premier jour, d'aller humblement le féliciter. Le prince, qui déjà les avait oubliés, eut encore la bonté de les reconnaître; il porta même l'excès de sa bienveillance

jusqu'à se rappeler qu'ils avaient eu le bonheur de ne pas être inutiles aux préliminaires de son mariage; et, proportionnant le prix au service, il les transporta au ciel, où ils furent changés en une constellation voisine de celle du Capricorne.

D'autres historiens prétendent que le dauphin fut placé parmi les astres, non pour avoir servi les amours de Neptune, mais pour avoir sauvé les jours du célèbre Arion. Cet illustre rival d'Amphion et d'Orphée était né à Méthymne, dans l'île de Lesbos. Il fut accueilli à la cour de Périandre, roi de Corinthe. Après avoir joui long-temps de la faveur stérile de ce prince, il obtint de lui la permission de parcourir la Sicile et l'Italie, pour y exercer ses talens d'une manière plus utile à sa fortune. Il y réussit au-delà de ses espérances. Cet artiste joignait au talent de marier les accens de sa voix aux accords de sa lyre, celui de composer le chant et les paroles; et sa muse, féconde et docile, changeait naturellement de ton suivant le lieu et la circonstance.

Il débitait dans les hameaux
La complainte et le vaudeville,
La romance dans les châteaux,
A la cour les petits rondeaux,
L'air italien à la ville.

Pour un vieil époux, il croquait
Un demi-couplet à sa femme;

Pour la femme, il lui répliquait
Refrains d'ardeur, de cœur et d'âme,
En même temps qu'il ébauchait
Des madrigaux en traits de flamme,
Qu'un jeune Adonis décochait
Trente fois par jour à madame.

Enrichi des contributions de l'Amour et de l'Hyménée, Arion s'embarqua au port de Tarente pour retourner dans sa patrie. En apercevant de loin ce rivage habité par ses amis, il éprouvait qu'on ne commence à jouir de ses richesses qu'au moment où l'on espère les partager. Tout-à-coup le pilote et les matelots le saisissent, s'emparent de ses trésors, et lèvent un poignard sur sa tête. L'infortuné, espérant les attendrir, obtient d'eux, à force de prières, la permission de toucher sa lyre pour la dernière fois. Alors, cherchant au fond de leurs cœurs la source des plus doux sentimens de la nature, il exprime tour à tour ce que l'amour pur a de plus enivrant, l'amour filial de plus tendre, l'amour conjugal de plus touchant.

Ces chants firent quelque impression sur l'âme de ces scélérats ; car il y avait parmi eux des fils, des amans et des époux. Les premiers versèrent des larmes, quelques amans s'attendrirent, un époux même soupira. Mais la crainte d'être découverts l'emportant sur tout autre sentiment, ils n'accordèrent au malheureux Arion que le choix

de se poignarder lui-même, ou de se précipiter dans la mer. Arion, tournant ses derniers regards vers sa patrie, et lui adressant ses derniers accens, s'élança au milieu des flots, et le navire continua de voguer vers Corinthe.

Cependant, après avoir plongé jusqu'au fond de la mer, Arion surnage, et se trouve entouré d'une multitude de dauphins qu'avait attirés le charme de sa mélodie. Tous, s'empressant autour de lui, présentent à l'envi leur croupe recourbée. Arion, assis sur l'un d'eux, escorté par tous les autres, recommence ses tendres accords; et, le plaisir redoublant la vitesse et l'agilité de ses conducteurs, il arrive en un instant au promontoire de Ténare, d'où il se rend à Corinthe avant même que le vaisseau fût entré dans le port. Périandre, instruit de la perfidie des nautoniers, les fait amener en sa présence, et leur demande des nouvelles d'Arion, caché dans son palais. « Arion, répondent hardi- » ment les traîtres, jouit en Italie des faveurs de » la fortune et des hommages dus au talent. Il est » l'ami des héros, le favori des belles, et le roi[1] » des convives qu'il enchante par ses divins ac- » cords... » A ces mots, Arion, encore humide de

[1] On sait que les anciens, avant de commencer leurs festins, nommaient le roi des convives. Souvent le sort le désignait; et cette royauté, ainsi que beaucoup d'autres, était le résultat d'un coup de dé.

sa chute, paraît devant eux. Immobiles de surprise et de confusion, les imposteurs confessent leur crime, et vont l'expier par une mort ignominieuse, à l'endroit même où le dauphin venait de déposer Arion.

On ajoute que ce dauphin s'étant trop avancé sur le sable, ne put se remettre à flot [1], et qu'Arion, ingrat parce qu'il était homme, ayant négligé le salut de l'être auquel il devait le sien, laissa son libérateur expirer sur le rivage. Pour réparer cette ingratitude, Périandre éleva au dauphin un magnifique tombeau, et les dieux le placèrent parmi les astres.

Hélas! tel est souvent le destin des mortels
Qui consacrent leurs jours au bonheur de la terre:
Vivans, on les délaisse au sein de la misère;
Morts, on leur dresse des autels.

Au reste, on présumait assez généralement que le dauphin était ami de l'homme, et que les poissons n'étaient pas insensibles au charme de l'harmonie. Or, comme ce qui s'est déjà vu peut se voir encore, et qu'en fait de miracles il n'y a de difficile que le premier,

Grâce au peuple amateur de l'empire des flots,
Ce prodige qui nous étonne

[1] Hygin, chap. CXCIV.

Se renouvellerait sous les murs de Bordeaux [1],
Si Garat, en chantant, tombait dans la Garonne.

Les anciens avaient pour le dauphin tant de vénération, que si, par malheur, il en tombait quelqu'un dans leurs filets, ils s'empressaient de le rejeter à la mer, persuadés qu'en le retenant ils violeraient les droits de l'amitié. Aussi les dauphins, reconnaissans de ces procédés, avaient-ils grand soin de secourir tous les hommes qu'ils rencontraient luttant contre la tempête, et de ramener même les morts au rivage. C'est ainsi qu'ils rapportèrent le corps d'Hésiode massacré dans le temple de Neptune, et jeté dans la mer. Ainsi sauvèrent-ils du naufrage Phalante, général lacédémonien, et Télémaque, qui, jeune encore, tomba dans les flots en jouant sur le rivage. Ulysse, pour en éterniser le souvenir, fit peindre un dauphin sur son bouclier. Cupidon en eût dû graver un sur son carquois, en mémoire des deux amans qui, le soir, célébrant ses mystères sur les rives de Lesbos, tombèrent par distraction dans la mer, en se tenant embrassés, et furent, par un dauphin, reposés sur le sable avec tant d'adresse, que leurs bras demeurèrent enlacés, que leurs cœurs continuèrent de battre l'un contre l'autre,

[1] Patrie du célèbre chanteur Garat.

et que leurs lèvres immobiles ne perdirent pas un soupir.

Bonsoir, la nuit approche; et cet heureux naufrage,
Ce dauphin, ces baisers, vont, pendant mon sommeil,
Me poursuivre de leur image.
Heureux si, jusqu'à mon réveil,
Après un naufrage pareil,
Je repose avec vous sur le bord du rivage!



LETTRE LXXVI.

VOYAGE A CYTHÈRE.

Vous vous rappelez, mon amie, ce jour fortuné où, pour le bonheur et le tourment de l'univers, Vénus naquit du sein de l'onde [1]. La fille aînée de l'Océan ne pouvait être étrangère à Neptune; aussi fut-elle invitée la première à la célébration de son mariage. Elle y assista avec l'Amour, qui, jeune encore, portait le flambeau de l'Hyménée.

Peu de jours après, la reine de Cythère prépara dans sa capitale une fête brillante pour les nouveaux époux. Ils s'y rendirent accompagnés de leur cour, et environnés de toute la pompe de l'empire maritime.

Les tritons précédaient le cortége en sonnant de leurs conques recourbées. Leur chevelure verte tombait sur leurs joues gonflées et vermeilles. Le plaisir animait leurs yeux lascifs, leur teint basané, leurs lèvres épaisses et colorées. Sous leurs bras

[1] *Voyez* tome Ier, Lettre XXI.

nerveux, deux nageoires sillonnaient les flots bouillonnant autour de leur large poitrine. Leur corps, vers la ceinture, dégénérait en une queue de poisson, qui tantôt se perdait sous les eaux, tantôt recourbée au-dessus de l'onde, traçait en serpentant un sillon blanchi d'écume. Derrière eux, quatre chevaux marins, aux crins noirs, aux narines fumantes, traînaient sur des roues dorées la conque de Neptune. Le dieu, couvert d'un manteau nuancé de vert et d'azur, le front ceint du diadème, d'une main tenait le redoutable trident, de l'autre imposait silence aux tempêtes. Aux deux côtés du char on voyait Phorcis commandant la troupe des tritons; la tendre Ino, tenant dans ses bras son jeune fils Mélicerte; Glaucus, portant ses filets, et tournant de loin ses regards vers l'aimable et malheureuse Scylla; et Nérée, chantant les louanges d'Amphitrite; et Protée, tour à tour lion, taureau, coursier, poursuivi, saisi, enchaîné par les tritons, et s'envolant en aigle superbe, ou s'échappant en flamme pétillante. Plus loin, les jeunes néréides, couronnées des fleurs du rivage, présentaient aux flots amoureux les contours de leur sein, et cachaient sous l'onde leur queue souple et verdâtre. Leurs bras, plus blancs que l'ivoire, guidaient les rênes des dauphins attelés au char d'Amphitrite. Sur ses roues d'argent s'élevait une vaste coquille, dont la blancheur éclatante dégé-

nérait, vers les extrémités, en un tendre incarnat qui se confondait avec le teint de la déesse. Les perles et le corail couronnaient sa chevelure blonde et flottante. Sa robe et sa ceinture ressemblaient à l'écharpe d'Iris. Son sceptre d'or tombait négligemment à ses pieds.

Le sceptre, dans la main d'un roi,
Semble dire : Obéissez-moi,
Et reconnaissez ma puissance.
Mais quand, d'un seul regard, on peut dire : Aimez-moi;
Il est inutile, je crois,
De commander l'obéissance.

Amphitrite, d'un sourire, attirait sur ses traces la foule empressée de ses sujets. Les nymphes nageaient à ses côtés, en lui présentant leurs urnes et leurs guirlandes ; les Zéphyrs, agitant leurs ailes de papillons, parfumaient l'air autour d'elles; les Syrènes, quittant leurs roches sauvages, planaient derrière le char, en unissant à leurs voix enchanteresses les sons de la flûte et de la lyre; et le peuple muet des habitans de l'onde, sortant de ses profonds abîmes, bondissait de joie et d'amour en suivant sa jeune souveraine.

Vénus, voyant, du rivage, approcher les deux époux, prit son équipage maritime pour aller à leur rencontre. Elle s'assit sur sa conque traînée par deux cygnes et escortée par l'essaim des Plaisirs.

Près d'elle, l'Hymen et l'Amour se tenaient embrassés sur un char attelé de moineaux et de tourterelles. Ils étaient entourés de papillons qui assiégeaient l'Hyménée, et que Cupidon chassait avec des roses.

Les deux cours réunies abordèrent aux remparts de la capitale, située alors au midi de l'île de Cythère. La Fidélité gardait les portes de la ville, et la Pudeur commandait la citadelle. Elles furent invitées à la fête. La Décence y conduisit les Plaisirs. Le Mystère s'y rendit à leur suite. Mais à son arrivée il fut introduit dans le sanctuaire de l'Hyménée, et demeura jusqu'au lendemain caché sous les rideaux d'Amphitrite.

Heureux siècle, où l'Hymen, l'Amour et Vénus, réunis dans un même séjour, formaient, en se donnant la main, la chaîne des vrais plaisirs et du bonheur de la terre ! Mais bientôt, après une longue nuit pendant laquelle Cupidon s'était absenté, Vénus, dit-on, bouda l'Hyménée, et se retira vers le nord de Cythère, où son fils lui bâtit secrètement une petite maison. Là, comme il allait souvent la visiter à l'insu de l'Hymen, il fit construire un pied-à-terre pour lui et sa suite. Ces voyages mystérieux devinrent bientôt à la mode, et les voyageurs multiplièrent les petites maisons au point qu'elles formèrent en peu de temps une nouvelle capitale, dans laquelle tous les habitans

de l'ancienne séjournèrent d'abord par ton ou par désœuvrement, et se fixèrent ensuite par habitude. L'Hymen, resté seul dans la ville déserte, avec la Constance et la Pudeur, vit, en moins d'un siècle, ses remparts cachés sous l'herbe. Cependant Philémon et Baucis y bâtirent leur cabane. Platon y tint son école, les pasteurs d'Arcadie y élevèrent leurs bergeries, et les preux chevaliers y ouvrirent leurs lices et leurs tournois. Vénus même et son fils assistèrent souvent à ces assemblées. Mais l'Honneur y prenant toujours le pas sur les Plaisirs, ceux-ci retournèrent à la nouvelle Cythère, et ramenèrent avec eux Vénus et sa famille. Depuis ce temps les bergeries sont désertes, les écoles fermées, les tournois abandonnés, et l'ombre antique des myrtes et des lauriers s'étend sur les ruines de cet empire, où l'on ne trouve plus que les souvenirs et les regrets de la félicité.

Cependant on assure que, de nos jours, deux jeunes époux, ayant entrepris un pèlerinage au temple de la fidélité, firent naufrage dès le lendemain, et échouèrent sur les rochers d'une île qui d'abord leur parut inhabitée. Bientôt, en avançant à travers des monceaux de ruines couvertes de mousse et d'arbrisseaux, ils virent s'élever, dans le lointain, des arcades et des colonnes mutilées, des vestiges de temples et de palais, et des barrières dont les débris fermaient encore une vaste enceinte

entourée de trophées que couvraient l'épine et le lierre. Sur les degrés d'un mausolée, où on lisait le nom d'Artémise, s'élevait une petite chaumière ornée de guirlandes desséchées et de chiffres presque effacés.

La porte s'ouvrit, et les voyageurs virent descendre vers eux une veuve plus qu'octogénaire, vêtue exactement comme au siècle d'Amadis. D'une main elle tenait sa houlette, ornée d'un ruban rose qui avait un peu jauni; de l'autre elle conduisait avec un ruban bleu pâle son chien fidèle dont le collier était orné d'une devise. Sur le corset de la bergère pendaient une panetière et un chalumeau. Son chapeau de paille était entouré de lacs d'amour, et ses vêtemens brodés de lis, de roses, de colombes et de tourterelles. Ses moindres discours conservaient encore la finesse du madrigal, et sa voix le ton plaintif de l'élégie. Ses regards exprimaient la langueur, ses gestes l'abandon d'une passion éternelle et malheureuse. D'un air auguste et tendre, la pastourelle aborde les jeunes époux, les salue et leur dit :

« Amans infortunés, armez-vous de courage :
» La Constance triomphe et des dieux et du sort.
» Sur ces bords dangereux vous avez fait naufrage :
» J'eus ce malheur jadis; quand vous aurez mon âge,
» Vous jouirez aussi des délices du port.
» La jeunesse est un temps d'épreuve,

» Bien dur, bien cruel a passer!...
» Cependant, se disait la veuve,
» Je voudrais bien recommencer. »

En parlant ainsi elle les invite à partager son asile champêtre. Là elle leur présente un repas de fruits, de lait et de miel; et, leur montrant de loin tous ces monumens qui fixent leurs regards, elle leur dit avec un profond soupir :

« Voyez sur ces bords enchantés
Les murs de l'antique Cythère.
La nouvelle a quelques beautés,
Mais vous en seriez peu flattés
Si vous eussiez vu la première.
Ces dômes, encor menaçans,
Sont les débris du vieux portique
Où régnait l'Amour platonique.
Cet Amour bannissait les sens
Du commerce de la tendresse.
A vingt ans, près de sa maîtresse
Riche de grâce et de fraîcheur,
On s'en tenait *aux yeux du cœur* [1].
Sans oser jamais se rien dire,
On se lorgnait à qui mieux mieux.
L'amant dans ce muet délire
Passait des jours délicieux.
Que si, le soir, à la fenêtre

[1] Extrait du style des romans de chevalerie. (Voyez *Cyrus* et compagnie.)

Sa dame venait à paraître,
On risquait quatre mots au plus,
Et l'on se couchait là-dessus
Sans en demander davantage,
L'innocence était de tout âge.
Une adolescente, à trente ans,
Ignorait qu'on fît des romans.
Aujourd'hui, grâces aux lumières
De ce siècle, hélas! trop savant,
Nos jouvencelles, au couvent,
Sont plus habiles que leurs mères.

» Sous ces vénérables donjons,
Bordés de piques, d'écussons,
L'amour de la chevalerie
Dictait aux Renauds, aux Rolands,
Aux Tancrèdes, aux Azolans,
Les lois de la galanterie :
Qu'un chevalier levât les yeux
Sur une gente damoiselle,
Et que le galant reçût d'elle
Un souris tendre et gracieux,
Aussitôt de cette étincelle
Naissait une flamme éternelle
Qui les embrasait tous les deux.
La belle, pour cacher ses feux,
Armait son front d'un air sévère;
Et, quand son amant débonnaire
Lui demandait d'un ton piteux
Comment il pouvait lui déplaire,

La damoiselle se taisait;
Par quoi le jeune téméraire,
Soupçonnant un grave sujet
Pour forcer sa dame à se taire,
S'en allait par les grands chemins,
Piquant des deux sa haquenée,
Jusqu'au fond des pays lointains,
Traîner sa chaîne infortunée.
Là, tous les jours bravant la mort,
Combattant d'estoc et de taille,
Il laissait au champ de bataille
Un membre au midi, l'autre au nord,
Une jambe dans l'Amérique [1],
Une main chez les musulmans,
Un œil dans les déserts d'Afrique;
Ainsi du reste. Au bout d'un temps,
Illustré par mainte victoire,
Ce vaillant redresseur de torts
S'en revenait pauvre de corps,
Mais riche d'amour et de gloire.
Sa dame, pour le dénouement,
Se rendant enfin plus traitable,
Dans un âge bien raisonnable
Épousait solennellement
Ce qui restait de son amant.

[1] Je soupçonne ici la vénérable d'un léger anachronisme : il n'est pas constant que les preux chevaliers aient découvert l'Amérique avant Christophe Colomb et *Améric* Vespuce, qui lui donna son nom à la fin du quinzième siècle.

« Ce siècle-là valait vraiment
Bien mieux que le siècle où nous sommes.
Nous n'avions pas, comme à présent,
Ces petits colifichets d'hommes,
A l'air fat, au ton suffisant,
Qui froidement semblent vous dire :
« Je sais ce que je vous inspire :
» Je vois le trouble de vos sens :
» Vous m'aimez; allons, j'y consens,
» Mais terminons, je fais ma ronde;
» D'avance mes momens sont pris :
» Ce matin, la brune a le prix ;
» Ce soir appartient à la blonde.
» Sur ces principes-là je suis
» Très scrupuleux, et, si je puis,
» Je veux contenter tout le monde. »

» Admirez le vaste contour
De cette colonnade immense.
Là se tenait la *cour d'amour* [1];
Là souvent, en pleine audience,
Les jaloux et les inconstans
Perdaient leur cause avec dépens.
Là, pour terminer les querelles,
L'auguste sénat tour à tour
Appointait les amans fidèles,
Et, sur leurs plaintes mutuelles,
Mettait les époux hors de cour.
Sous ces arcades le Mystère,

[1] *Voyez* Amadis et les autres romans de chevalerie.

Des pastoureaux, des chevaliers,
Des troubadours, des romanciers,
Formait le style épistolaire.

» A l'ombre de ce sanctuaire,
Mercure aux confidens discrets
Enseignait, trois fois par semaine,
L'art de remettre les poulets,
Et de tromper les yeux furets
D'un tuteur ou d'une marraine.

» Plus bas, contemplez ce vallon
Où sous les saules se promène
Une source; c'est le *Lignon* [1].
C'est là que la bergère Ismène
Et le beau berger Céladon,
Tour à tour sur le même ton,
Contaient leur amoureuse peine
A tous les échos du canton.

» Clitandre, autour de ce vieux frêne,
Ayant gravé son testament
En faveur de son inhumaine,
Pour elle, au bord d'une fontaine,
Alla mourir tout doucement.

» Sur ce beau tapis de fougère,
Le sage Alcandre, dérobant
Un ruban rose à sa Gycère,

[1] *Voyez* l'Astrée.

Donna vingt baisers au ruban,
Et pas un seul à la bergère.

» Dans cet ermitage isolé,
Le doux Léandre, désolé
Des rigueurs de la jeune Hortense,
Allait chanter une romance,
Et puis revenait consolé.

» Tout là-bas, dans cette prairie,
Voyez-vous ces vieux aliziers?
C'est là que les preux chevaliers
Goûtaient, à l'ombre des lauriers,
Les plaisirs de la bergerie.
C'est sur l'émail de ces gazons,
Qu'oubliant l'épée et la lance,
Ils laissaient là leurs bataillons,
Prenaient la houlette en cadence,
Et venaient garder les moutons.
Conversaient-ils avec leurs belles,
C'étaient des discours innocens :
Ils parlaient des fleurs du printemps,
Des agneaux et des tourterelles.
Ils enrichissaient ces tableaux
De rhétorique, de morale,
Et parsemaient la pastorale
De cantiques, de madrigaux,
De pointes et d'astrologie.
Aujourd'hui l'on a la manie
De clouer sur tous les sujets
Le mot pour rire à chaque phrase.

On gaze, dit-on, les objets,
Mais on éclaircit trop la gaze.

» On l'épaississait autrefois,
Quand les plus respectables lois
Étaient les lois de l'Innocence.
Le voile adroit de la Décence,
Des charmes qu'il environnait
Laissait entrevoir la naissance,
Et le reste se devinait.
Aujourd'hui l'on fait étalage
Du superflu de ses appas.
S'appauvrissent-ils; en ce cas,
On voile ce que l'on n'a pas,
Pour en supposer davantage.

» A Cythère, comme à Paris,
Tout est factice : la peinture
Et la mécanique, à tout prix,
Font, pour le corps et la figure,
Du teint, des traits, de la tournure,
Des reins, des hanches, des trésors.
De ces masques, de ces ressorts
Chaque pièce avec art se loge,
Se joint, s'enlève à volonté;
Si bien qu'au besoin la beauté
Se démonte comme une horloge.

» Hélas! comme tout est changé!
Au lieu de cet air négligé,
Qui veut imiter la Nature,

De mon temps, tout dans la parure,
Était bien lissé, bien rangé.
Le corset blanc, la collerette,
La jupe courte, le bas fin,
Et la chemisette de lin,
Paraient la simple bergerette.

» Les dames, en vertugadin,
Promenaient la robe balante,
La respectueuse galante,
Les gros nœuds, le petit chignon,
Et le bonnet en papillon.

» La bergère, les jours de fête,
Mettait le juste de basin,
Orné d'un bouquet de jasmin :
C'était là l'habit de conquête.

» De ce modeste habillement
Un soir d'été j'étais vêtue,
Quand Tyrcis, m'ayant aperçue,
Rougit respectueusement,
Et me fit rougir à sa vue.
Nous nous saluâmes deux ans,
Deux fois par jour, mais en silence.
Il ne faut pas aux jeunes gens
Dire d'abord tout ce qu'on pense.
Enfin nous nous dîmes bonjour.
Cela dura deux ans encore;
Quand tout-à-coup, brûlant d'amour,
Tyrcis, sous ce vieux sycomore,

S'écria : Philis, je t'adore!
De cet aveu prématuré
Jugez si je fus courroucée.
Cependant je vous avoûrai
Qu'étant moi-même un peu blessée,
Je ne le boudai que trois ans.
Il traîna des jours languissans,
Et devint sombre, maigre et blême.
Quand je le vis prêt à mourir,
Je crus devoir le prévenir
En lui répondant : « Je vous aime; »
Et puis réduite au désespoir,
Comme c'était alors l'usage,
Je m'enfuis dès le même soir,
Et me mis en pèlerinage.
Je traversai de longs déserts;
Je franchis les monts et les mers;
Je fus prise par un corsaire;
Je fus vendue au grand-seigneur,
Mais je lui tins toujours rigueur,
Et tirai mon honneur d'affaire.
Enfin m'échappant de ses mains,
Avec mon bourdon, mon rosaire
Et mon chapelet à gros grains,
Voyageant pensive et seulette,
Après dix-huit mois de chemin,
Je trouvai Tyrcis, un matin,
A Notre-Dame de Lorette.
« Cruelle, pour vous apaiser,
» Je cours, dit-il, la terre et l'onde,

» Et, pour obtenir un baiser,
» J'ai fait deux fois le tour du monde. »

» Il éprouva presque un refus;
Mais, par malheur, je n'avais plus
Le courage d'être inhumaine.
« Embrassez-moi donc pour la peine, »
Lui dis-je. Quand cela fut fait,
Il me pria, d'un air discret,
D'unir enfin nos destinées;
Mais je crus qu'il était prudent
D'éprouver son amour constant
Encor deux petites années;
Comme ils s'envolent nos beaux jours!
A peine en voyons-nous l'aurore,
Que l'Éternité, dans son cours,
Les ensevelit pour toujours.
Mes enfans, je crois être encore
A la veille de notre hymen.
Il me semble encor que demain
Tyrcis, le front paré de roses,
Recevra mon cœur et ma main.
Hélas! je les rappelle en vain,
Ces beaux jours! Tyrcis, tu reposes
Sous ces berceaux où le bonheur
Si long-temps partagea ton cœur
Entre l'amour et la nature.
Mes jeunes amis, voyez-vous
Ce tertre ombragé de verdure?
C'est là que m'attend mon époux;

Il n'a plus long-temps à m'attendre.
Venez au pied de cet ormeau
Pleurer avec moi sur sa cendre.
Ainsi dans la nuit du tombeau
Quand l'âge vous fera descendre,
Peut-être un couple jeune et tendre
Sur votre cendre gémira;
Et la piété vous rendra
Les pleurs que vous allez répandre. »

A ce récit attendrissant,
Les deux époux, en s'embrassant,
Pleurent avec leur bonne hôtesse,
Et pour aider ses faibles pas,
Tous deux lui présentant le bras,
Servent d'appuis à sa vieillesse.
Parmi les débris précieux
De ces temples, de ces portiques,
Sous ces arcades magnifiques,
Ils passent sans lever les yeux.
Cette ville antique et superbe
N'intéresse plus leurs regards.
Ils ont oublié ses remparts
Pour un tombeau caché sous l'herbe.
Ainsi l'antique majesté
Des monumens que la richesse
Élève à la postérité,
Cède à l'humble simplicité
Des monumens de la tendresse.

Que l'on me dise : « Sur ces bords

» Brillait une ville opulente.
» Ses murs, ses temples, ses trésors,
» Sa jeunesse illustre et vaillante,
» Long-temps soutinrent sa splendeur,
» Elle n'est plus. » L'âme absorbée
Dans le néant de la grandeur,
Je me répète : « Elle est tombée!... »
Qu'on me dise alors : « Vers ces lieux
» Habitait un couple fidèle,
» Chéri des hommes et des dieux :
» Des amans il fut le modèle.
» Voyez-vous ce chiffre amoureux
» Sur l'écorce de ce vieux hêtre?
» Jadis il fut gravé par eux.
» Voyez-vous ce tombeau champêtre?
» C'est là qu'ils reposent tous deux. »

Aussitôt oubliant la ville,
Ses tours, ses palais fastueux,
Je vais, d'un pas respectueux,
Visiter le dernier asile
Du couple tendre et vertueux.
Sous ces arcades écroulées,
Sur ces colonnes mutilées,
D'un œil sec j'ai lu ces écrits,
Monumens de gloire et d'alarmes.
Sur ce hêtre en voyant unis
Les chiffres de ces vieux amis,
Je sens mes yeux mouillés de larmes.



LETTRE LXXVII.

VÉNILIE. THOOSSA. AMYMONE.

Amphitrite et Neptune trouvèrent l'ancienne ville de Cythère si agréable qu'ils résolurent de s'y fixer. Durant tout le séjour qu'ils y firent, Neptune n'adora que sa chère Amphitrite. Il ne concevait pas même qu'un mari pût aimer une autre femme que la sienne.

Cependant Vénus s'était retirée à la nouvelle Cythère, où tous les courtisans de l'ancienne allaient chaque jour la visiter incognito. Neptune crut qu'il ne pouvait seul se dispenser de ce devoir; mais craignant, pour de bonnes raisons sans doute, que son épouse n'approuvât point cette démarche clandestine, il résolut de la faire sans l'en prévenir. Ce voyage était sans conséquence; les audiences de Vénus étaient publiques. Un époux du bon ton ne pouvait se dispenser d'y paraître : ce ridicule n'était réservé qu'à ces maris exclusifs, esclaves enchaînés à la ceinture de leurs femmes. De pareils

motifs étaient plus que suffisans pour déterminer l'époux et même l'amant d'Amphitrite.

Amour, c'est vainement qu'on vante ta puissance,
L'orgueil est la divinité
De tout ce peuple qui t'encense.
Pèse tes faveurs d'un côté,
Et l'attente et la jouissance,
Et les désirs et l'espérance,
Plus séduisans que la réalité;
Et l'estime et l'intimité,
Et la tendresse et la reconnaissance;
De l'autre, un grain de vanité:
Le grain emporte la balance.

Voilà donc Neptune suivant, au déclin du jour, le sentier mystérieux de la nouvelle Cythère. Parvenu en un lieu où le chemin se partageait, et ne sachant de quel côté poursuivre sa route, il consulta d'abord la nymphe Salacie, qu'il aperçut à sa droite; puis la nymphe Vénilie, qui parut à sa gauche. Toutes deux lui répondirent: « Suivez-« moi; » et, soit penchant, soit habitude, Neptune suivit Vénilie. On ignore dans quel dédale elle le conduisit; mais, au retour de l'aurore, la pâleur sur les lèvres et la rougeur sur le front, il cherchait encore l'issue du labyrinthe. Il en sortit enfin, rêvant aux inquiétudes de sa chère Amphitrite. Il retournait vers elle lorsqu'il retrouva Salacie, et se plaignit à elle de la perfidie de sa compagne. « Pour-

» quoi l'avez-vous préférée? reprit-elle; c'est moi » qu'il fallait suivre. » Il la suivit, et le troisième jour Amphitrite l'attendait encore.

La honte du crime fait quelquefois plus de mal que le crime lui-même, quand elle empêche le criminel de revenir à la vertu. Comment, après trois jours, retourner dans les bras de son épouse? de quel prétexte colorer une si longue absence? Le mensonge est embarrassant, l'excuse humiliante... Tandis que Neptune se livrait à ces réflexions, la jeune nymphe Thoossa, égarée sur la même route, s'écriait en pleurant : « Comment, après trois jours » entiers, oserai-je me présenter à ma famille?—Que » va croire Amphitrite? poursuivait le dieu. — Que » dira ma mère? ajoutait la nymphe. » A ces mots, ils se trouvèrent si près l'un de l'autre qu'ils s'entendirent, s'arrêtèrent... Et quand Phœbé eut neuf fois parcouru sa carrière inégale, elle aperçut, sous les rochers de Lemnos, le jeune Polyphème, jouant sur les genoux de sa mère Thoossa.

Mais à cette époque Neptune depuis long-temps s'était encore égaré loin d'elle. On ignore en quels lieux l'Amour et le Hasard guidaient alors ses pas, et peut-être l'ignore-t-il lui-même.

Car tous ces conquérans de l'empire de Gnide
S'élancent d'un vol si rapide,
Qu'ils n'ont jamais le temps de laisser garnison
Dans les places qu'ils ont conquises.

A peine de leurs entreprises
Savent-ils la date et le nom;
Leur gloire et leurs projets s'embrouillent dans leur tête.
Le vainqueur oublie en courant
Le numéro de sa conquête,
Qui n'a jamais connu celui du conquérant.

Peut-être Neptune était-il aux pieds de la nymphe Phénice; peut-être poursuivait-il Bisaltis sous la forme d'un bélier, ou Cérès sous celle d'un cheval, ou Méduse sous celle d'un oiseau; peut-être encore séduisait-il Mélanthe sous la figure d'un dauphin. Admirez, Émilie, la variété de ces métamorphoses, et surtout le penchant du fils de Vénus pour le déguisement.

Quand l'Esprit et l'Amour allaient de compagnie,
De l'emblème des sots Cupidon se couvrit;
Et, depuis que les sots peuplèrent Idalie,
Cupidon s'affubla du masque de l'Esprit.

Cependant Neptune reconnut bientôt l'avantage de l'esprit sur la sottise. Danaüs, roi d'Argos, ayant envoyé sa fille Amymone puiser de l'eau à une fontaine solitaire, un Satyre qui l'épiait saisit l'instant où elle élevait avec effort son urne pleine sur sa tête, s'élance brusquement, et veut lui faire violence. Neptune, qui heureusement passait près de là sous sa forme naturelle, accourt aux cris d'Amymone, met en fuite l'affreux Satyre, relève

l'urne d'une main, de l'autre l'adolescente éperdue; et, passant doucement son bras autour du sien, il lui dit en la reconduisant par le bocage:

« Combien je rends grâces aux dieux
» D'avoir guidé mes pas vers ce bois solitaire,
» Pour vous servir, et vous soustraire
» A la brutalité de ce monstre odieux!

» Je conçois bien qu'on devienne idolâtre
» D'un ensemble si doux de grâces, de beautés,
» Et qu'en voyant plonger dans les flots argentés
» Ce bras et cette main aussi blancs que l'albâtre,
» On sente sur sa bouche éclore le baiser;
» Mais sur ces beaux contours s'il ose
» Savourer le lis et la rose,
» Ce n'est qu'avec respect qu'il doit s'y reposer. »

A ces mots, d'un baiser modeste
Le dieu couvre la main. Le bras fuit un moment;
Mais on le rejoint doucement;
Il se replace, et la main reste.

« Je conçois bien encor qu'après avoir goûté
» Tout le charme de ces prémices,
» Le désir enhardi cherche d'autres délices,
» Et cueille sur ce front quelques roses novices
» Qu'y font naître l'amour et la timidité;
» Mais soit qu'en passant il se joue
» Sous les arcs de ces noirs sourcils,
» Ou sur les contours adoucis

» De ce menton, de cette joue;
» Soit qu'il effleure le corail
» De cette bouche innocemment fermée;
» Soit qu'enfin de ces dents il entr'ouvre l'émail,
» Et respire en secret cette haleine embaumée;
» Glissant sur les attraits qu'il tremble d'offenser,
» Comme un éclair il doit passer
» Plus rapide que la pensée. »
Et la nymphe, en effet, de ses lèvres pressée,
N'avait plus le temps d'y penser.

« Enfin, à dix-sept ans, avec un cœur sensible,
» Il est bien naturel, et même bien possible,
» Que la pudeur, au fond d'un bosquet écarté,
» Dans un trouble mêlé de langueur et de crainte,
» Cède aux tendres efforts d'une douce contrainte.
» Mais sentez-vous comme la volupté
» Ménage sa timidité?...
» Ne craignez rien; le ciel est couvert d'un nuage;
» Ombre, fraîcheur, silence, ici tout est plaisir...
» Je ne vous verrai pas rougir :
» Nous attendrons la nuit pour sortir du bocage... »

Et Amphitrite? Elle attend.

Ne frémissez-vous pas, Émilie, de cet enchaînement épouvantable d'embûches et d'erreurs qui égarent et retiennent les voyageurs isolés sur la nouvelle route de Cythère? Recevez, mon amie, le serment que je fais, ou de ne jamais la connaître, ou de n'y voyager qu'avec vous.

Dans cette dangereuse enceinte
Si l'on remarque un jour la trace de mes pas,
Près d'eux de vos pieds délicats
En admirant la douce empreinte :
» Il venait, dira-t-on, visiter les détours
» Du labyrinthe des amours
» Et des bocages d'Idalie;
» Mais on voit qu'il marchait toujours
» Côte à côte avec Émilie. »



LETTRE LXXVIII.

POLYPHÈME, ACIS ET GALATÉE.

Le plus redoutable et le plus hideux des enfans de Neptune fut le géant Polyphème, père des Cyclopes, selon Euripide, et, selon d'autres, fils aîné de cette monstrueuse famille. La hauteur de sa taille était telle, qu'en pleine mer les flots atteignaient à peine sa ceinture. Une tête énorme, hérissée de crins noirs, ombrageait ses épaules larges et velues; ses lèvres, couvertes d'une barbe épaisse, s'étendaient jusqu'à l'ouverture de ses longues oreilles. Au milieu de son front ridé, un œil rond s'enfonçait à l'ombre d'un sourcil roussâtre, et dominait un nez aplati et deux narines pendantes.

Tantôt il gardait ses nombreux troupeaux sur le rivage; tantôt il poursuivait, dans le fond des forêts, les tigres et les ours qu'il apprivoisait : plus souvent il attendait les voyageurs sur les chemins écartés, les attirait dans son antre, les égorgeait durant leur sommeil, et dévorait leurs membres palpitans.

Si je vous apprends, Émilie, qu'avec cette figure

et ce caractère, Polyphème s'avisa d'aimer Galatée, la plus belle et la plus tendre des Néréides,

De son amour vous allez rire,
Et vous aurez tort; en effet,
Contre lui qu'aurez-vous à dire,
Si la nymphe vous ressemblait?

Sa taille était svelte et fugitive, ses cheveux châtains et bouclés, ses sourcils noirs, ses yeux bleus, son nez un peu mutin, sa bouche fine, ses lèvres rosées, ses bras aussi ronds, aussi frais que ses joues, son cou blanc et veiné;

Et puis l'onde voilait mille attraits qu'Émilie
Ensevelit toujours sous un triple linon;
Ainsi dispensez-moi, grâce à la modestie,
D'achever la comparaison.

Cependant, comme la pudeur répand sur les beautés apparentes le charme secret de celles qu'elle empêche de paraître, Polyphème, croyant n'admirer que ce qu'il voyait, devint épris de tout ce qu'il ne voyait pas.

L'Amour est frère de l'Espérance, et celle-ci sœur de la Vanité. Aussi le Cyclope, en aimant, ne désespéra-t-il pas d'être aimé. Il conçut d'abord le projet, puis l'espoir, puis la certitude de plaire. Le voilà donc, tout le jour, assis au bord d'une fontaine, négligeant le soin de son troupeau, ou-

bliant même d'insulter les voyageurs et de poursuivre les monstres des forêts. Tantôt sur sa musette à cent tuyaux il murmure des airs tendres ; tantôt avec un râteau de fer il peigne sa noire chevelure, et taille avec une faux sa barbe longue et touffue. Alors, inclinant sa tête et son œil vers le cristal de la fontaine, il s'admire, il rit, et les antres retentissent.

En ce moment Galatée s'élève au-dessus des flots; ses longs cheveux flottent sur l'onde transparente, qui découvre et cache tour à tour ses épaules d'albâtre et les trésors furtifs de son sein. A l'ombre des saules et des roseaux, elle gagne, sous un rocher, sa grotte mystérieuse. Polyphème, le corps immobile et le cou tendu, la suit d'un regard avide. « Voici, se disait-il, l'heure où Phébus darde » tous ses feux. Les troupeaux, les pasteurs re» posent, et Galatée va reposer aussi... »

Reposer à seize ans! ce pauvre Polyphème,
Comme il connaissait peu l'amour et la beauté!
Qu'on est crédule quand on aime!
Et que l'on est heureux de sa crédulité!

Sur un lit de mousse, ombragé d'un dôme de verdure, le jeune Acis attendait Galatée; Acis, fils du dieu Faune et de la nymphe Syméthis, ardent comme lui, tendre comme elle, faisait sans cesse passer sa jeune amante des transports du plaisir à l'ivresse du sentiment.

Sous un myrte effeuillé dès qu'Amour s'assoupit,
Adieu plaisir d'aimer, si le cœur, si l'esprit,
Aiguisant de ses traits chaque pointe émoussée,
Ne nous rendent encore heureux par la pensée.
Mais quand le doux parler, quand les tendres propos,
Les aveux délicats et la gaîté piquante
Abrègent l'heure trop fréquente
Que le dieu du plaisir cède au dieu du repos,
Le cœur toujours rempli ne sent plus de distance
Entre l'instant futur et le moment passé.
Dans le sein de la paix et de la confiance,
Cupidon, bercé, caressé,
Se réveille en riant; le plaisir recommence,
Et le bonheur n'a point cessé.

Tel était le bonheur de Galatée, tandis que Polyphème, espérant l'attendrir et charmer sa solitude, s'approchait furtivement de sa grotte, et chantait d'une voix terriblement tendre :

« De mon esprit et de mon cœur
» Galatée est la souveraine.
» Plus leste qu'un chevreuil et plus droite qu'un chêne,
» Elle efface, au printemps, l'éclat et la blancheur
» De l'églantier et du troène.
» Le lait pur a moins de douceur,
» Le verre [1] est moins brillant, la pomme moins vermeille,
» Le raisin jauni sur la treille

[1] Je doute que le verre existât alors. Ces comparaisons, qui caractérisent Polyphème, sont, en partie, imitées d'Ovide.

» A moins d'esprit et de saveur;
» Le cèdre est moins superbe qu'elle;
» Ses regards font pâlir la lumière du jour.
» Elle serait parfaite enfin, si la cruelle
» Savait répondre à mon amour!

» Mais plus inconstante que l'onde,
» Plus dure que le roc, plus souple que l'osier,
» Plus piquante que le rosier,
» Elle irrite, elle aigrit ma blessure profonde.
» L'impétueux torrent, le coursier indompté,
» La flamme du bûcher qu'embrase une étincelle,
» Sont moins fougueux, sont moins emportés qu'elle.
» Le tigre a moins de cruauté,
» L'ours a moins de férocité,
» Et le paon moins de vanité.

» Ah! si jamais, nymphe trop inhumaine,
» De mes perfections vous connaissiez le prix,
» Combien vous rougiriez de vos cruels mépris!
» Et qu'il vous serait doux de partager ma chaîne!
» Hier j'ai consulté le lac et la fontaine,
» Et les Naïades m'ont appris
» Que je suis le plus beau des enfans de la plaine.
» J'ai les traits de Bacchus, l'embonpoint de Silène,
» La taille de Typhon, les épaules d'Atlas;
» Ma voix ressemble à la voix du tonnerre,
« Et ce grand Jupiter qui fait trembler la terre,
» Sans incliner le front passerait sous mon bras.

» Mes traits éblouissans du feu de la jeunesse
» N'ont point de votre teint le tendre velouté;

» Mais chaque sexe a sa beauté :
» Elle brille chez vous par la délicatesse,
» Chez nous par la virilité.
» Voyez ce large front tout rayonnant de gloire,
» Et cette barbe épaisse, et ce bois de cheveux.
» Ma bouche de mes dents découvre tout l'ivoire;
» Et, si je n'ai qu'un œil, il en vaut au moins deux.

» Mon corps, ainsi que mon visage,
» Est couvert de duvet touffus,
» Et c'est une beauté de plus :
» Qu'est-ce qu'un arbre sans feuillage,
» Un agneau sans toison, un oiseau sans plumage?
» Mais ma richesse encor surpasse ma beauté.
» Contemplez ces troupeaux errant de tous côtés,
» Ces brebis, ces béliers paissant dans mes prairies,
» Et ces chevaux épars le long de ce coteau,
» Et ces agneaux bêlant près de leurs bergeries,
» Et ces bœufs ruminant au bord de ce ruisseau,
» Ces fleurs, ces fruits, ces bois et cette onde argentée
» Tout est à moi, tout est pour Galatée;
» Tout, arbres, fruits, prés et troupeaux,
» Mon lait, mes fleurs, mes chalumeaux,
» Mes bois, et ma grotte, et moi-même,
» Tout ce que je possède, enfin tout Polyphème.

» Venez, nymphe charmante, habiter dans nos bois.
» Là le daim, le chevreuil bondiront sous vos lois.
» Là, dans un antre frais, j'élève pour vous plaire
» Deux petits ours jumeaux qu'allaite encor leur mère;
» Tous deux pareils, tous deux plus jolis chaque jour:

» On voit déjà qu'ils sont consacrés à l'Amour.
» Venez! que tardez-vous?... Mais l'ingrate méprise
» Mes soupirs, mes trésors et mes soins les plus doux.
» D'un indigne rival peut-être elle est éprise.
» Ah! si je le croyais!... je ne suis point jaloux...
» Mais je disperserais sur les ondes sanglantes,
» J'écraserais sur ce rocher
» Ses membres qu'à tes yeux je viendrais d'arracher,
» Et ce cœur qu'en son sein ma main irait chercher,
» Et ses entrailles palpitantes... »

Il se lève à ces mots, approche, et d'un regard furieux découvre Acis tremblant dans les bras de Galatée. Le Cyclope pousse un cri; l'Etna tremble, Galatée fuit sous les ondes, Acis entre les roseaux. Polyphème, en le poursuivant, saisit un écueil, et le soulève sur la tête de son rival. Acis esquive cette masse menaçante; mais la pointe du roc, en effleurant sa poitrine, fait jaillir tout son sang aux pieds de son amante éperdue.

Polyphème vengé se retire. Cependant le sang qui s'écoule commence à pâlir, et se change par degrés en une onde limpide et transparente. A la place du corps sanglant, couché sur le rivage, Galatée voit s'élever un rocher dont les flancs entr'ouverts se couvrent de mousse et de verdure. Là, tout-à-coup, un dieu, sous les traits du jeune Acis, s'étend majestueusement sur un lit de ro-



seaux, et s'appuie avec grâce sur une urne inclinée. Galatée lui tend les bras et veut lui parler; mais les saules et les peupliers, s'élevant soudain autour de l'onde naissante, environnent le dieu du fleuve, et ferment à jamais son sanctuaire impénétrable [1].

Là, chaque soir, pour charmer son veuvage,
Elle venait pleurer sur le rivage;
Et quand la nuit ramenait les désirs,
La nuit jadis si féconde en délices!
L'illusion, les ténèbres propices,
Jusques au jour lui rendaient ses plaisirs :
Et se plongeant, tant qu'arrivait l'aurore,
Dans ses flots caressans et doux,
Elle croyait sentir encore
Les caresses de son époux.

La mort d'Acis fut vengée par Ulysse, roi d'I-

[1] C'est une ingénieuse fiction que ce géant de la Sicile, ou plutôt ce mont sourcilleux, soupirant pour une jolie Néréide, c'est-à-dire pour quelque onde limpide qui murmure aux pieds du colosse. L'allégorie est continuée d'une manière non moins gracieuse par l'amour de cette nymphe, aux charmes de cristal, pour Acis, autrement dit, pour un ruisseau, aux bords fleuris, qui vient mêler ses eaux à celles de la Néréide. Le roc meurtrier que lance le jaloux Polyphème parle aussi à l'imagination : on voit ce faible amant frappé au sein par son gigantesque rival, et tout ce sang qui jaillit peint bien l'onde chassée de son lit par le rocher, qui l'usurpe et s'y établit. (*Note de l'Editeur.*)

thaque. Ce prince, revenant du siége de Troie, fut jeté par la tempête sur les côtes de la Sicile. Polyphème, l'ayant surpris sur le rivage, l'enferma, lui et ses compagnons, dans l'antre obscur où il gardait ses troupeaux. C'est dans ce repaire affreux que le monstre s'enivrait chaque soir et se repaissait de sang humain. Cependant, avant de dévorer ces étrangers, il eut la curiosité de les connaître, et demanda à leur chef quel était son nom. « On « me nomme Personne, » reprit Ulysse; et, montant avec effort sur les genoux du géant, il s'y assit, et lui raconta l'enlèvement d'Hélène. Le portrait détaillé de cette princesse fixa d'abord l'attention de Polyphème.

Epris de cet objet divin,
Il saisit un tonneau de vin,
Et le vide tout d'une haleine
En l'honneur de la belle Hélène.

Ulysse, avec une coupe beaucoup plus petite, feignit de partager cette libation; puis il entama le récit du siége de Troie. Polyphème, enthousiasmé des exploits d'Achille, but à la gloire de ce héros, puis à celle de Patrocle, d'Ajax, de Philoctète, de Pyrrhus, de Nestor, d'Agamemnon, de Thersite même, qui ne lui parut pas sans mérite; et, passant du camp des Grecs dans la ville des Troyens, il multiplia ses ablutions en balbutiant

les noms sacrés de Priam, d'Hécube, d'Hector, d'Andromaque, de Cassandre, d'Énée... Il en était au père Anchise, lorsqu'il tomba rempli d'une sainte ivresse qui fut suivie d'un bruyant et profond sommeil. Aussitôt Ulysse s'arme d'un pieu énorme, et, d'un bras vigoureux, le plonge dans l'œil fermé de Polyphème. Le géant, appesanti par le vin, égaré par la douleur, parcourt en trébuchant sa caverne retentissante.

Au bruit de ses hurlemens, ses voisins accourent à son antre. — « Qui vous a blessé? lui dit-on. — « Personne, » répond le monstre en rugissant ; et les voisins, persuadés que, dans son délire, il s'est aveuglé lui-même, se retirent pour éviter sa fureur.

Cependant Ulysse et ses compagnons, fuyant adroitement ses longs bras étendus, se tenaient cachés parmi ses moutons, qui, comme leur maître, étaient beaucoup plus grands que les autres animaux de leur espèce. Ulysse, ayant remarqué que son hôte, en marchant à tâtons, ne portait la main que sur le dos de ses brebis, attacha sous le ventre de chacune un de ses guerriers, et s'attacha lui-même sous le bélier. Dès le point du jour, le Cyclope, placé à l'ouverture de son antre, fit sortir un à un tout son troupeau. Chaque mouton, en passant entre ses jambes et sous ses mains, emporta un soldat grec, et le chef passa le dernier.

Polyphème, rentré dans sa caverne, avec la soif du carnage et l'espoir de la vengeance, la trouve déserte, et frémit de fureur en entendant de loin, dans la plaine, Ulysse et ses compagnons qui couraient vers le rivage. Le monstre, écumant de rage, se met à leur poursuite. Il heurte, il brise, il renverse les arbres, les rochers, les collines, et, d'un bras désespéré, arrachant le sommet d'une montagne, il le lance dans la vallée où l'écho répétait les cris des Grecs fugitifs. La masse tombe, et le vallon disparaît.

Cependant Ulysse voguait vers l'île d'Ithaque. Le géant, du haut de la montagne, avance un pied et descend dans la mer. Il ouvre le circuit de ses bras immenses. Ulysse baisse les voiles, le navire échappe, et les mains du Cyclope ne rencontrent que des écueils, un promontoire et la grotte de Galatée. A cette rencontre, un soupir douloureux sortit de sa poitrine oppressée. Il sentit tout ce que perdait un amant en perdant la vue. Depuis la mort d'Acis, il n'entendait plus les chants de Galatée, il n'osait même plus lui parler; mais au moins la voyait-il encore!

L'air morne, lentement il remonte au rivage.
Là, le monstre étendu sur un rocher sauvage,
Tantôt croyant du jour entrevoir la clarté,
Fixait, en soupirant, son œil ensanglanté
Vers l'antre où reposait peut-être la cruelle;

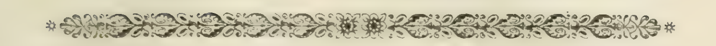
Tantôt, ne rencontrant partout qu'obscurité,
Retombait en pleurant dans la nuit éternelle;
Les antres mugissaient de ses soupirs confus,
Et l'Écho murmurait : « Je ne la verrai plus. »

Apollon délivra Polyphème de cette sombre et douloureuse existence. Pluton, irrité de voir Esculape, fils d'Apollon et de Coronis, reculer le terme de la vie humaine, et resserrer les limites de l'empire des morts, s'en plaignit à Jupiter. Celui-ci, pour obliger son frère, ordonna aux Cyclopes, compagnons de Vulcain, de lui forger un nouveau foudre, qu'il lança sur la tête du célèbre et malheureux Esculape. Apollon, désespéré de sa mort, et n'osant se venger sur Jupiter lui-même, perça de ses traits tous les Cyclopes, et rendit à jamais désertes les forges de Vulcain.

Le nom de Cyclopes leur vint, dit-on, du mot grec *Cyclos* [1], cercle, à cause de la forme circulaire de l'œil qu'ils avaient au milieu du front. Cet œil supposé n'était autre chose que l'ouverture ronde pratiquée au milieu d'un bouclier dont ils se couvraient le visage en travaillant, pour se garantir du feu et des étincelles. Ces espèces d'ouvertures se remarquent encore quelquefois au milieu des boucliers antiques; et, à leur occasion, voici ce qui m'est arrivé :

[1] Κύκλος.

Apercevant un jour l'égide de Minerve,
Je voulus m'approcher pour admirer de près
Ce bouclier sacré qui, dit-on, nous préserve
De Cupidon et de ses traits.
J'avance. Un éclair part du centre de l'égide.
« L'Amour est caché là, me dis-je alors tout bas;
» Je reconnais sa flamme. Il faut que le perfide,
» Pour m'atteindre, ait percé l'égide de Pallas. »
Aussitôt d'une main hardie
Brusquement je la soulevai :
Or, devinez qui j'y trouvai;
L'Amour? non. Qui donc? Émilie.



LETTRE LXXIX.

DIVINITÉS DES BOIS, DES PRAIRIES, ETC.

Quand vous assistez, Émilie, à la célébration d'un mariage, vous observez en détail les physionomies étrangères et quelquefois étranges de tous les assistans. Plus les grâces ou la nouveauté de leur extérieur vous surprennent ou vous intéressent, plus vous êtes curieuse d'apprendre

Les amours de la sœur, du frère,
Les aventures du voisin,
Les petits secrets de la mère,
Et l'histoire du grand cousin.

Il est probable qu'en voyant passer le cortége [1] de Neptune et d'Amphitrite, vous avez éprouvé la même curiosité ; et moi, qui suis à peu près initié dans les secrets de la famille,

Je vais vous dire, en conscience,
Sans surcharger la vérité,

[1] *Voyez* la Lettre LXXVI.

Tout ce qu'on dit, tout ce qu'on pense
De chaque dieu, de chaque déité.
Si ce récit vous offre un peu de médisance,
Ne me l'imputez pas; mais songez, s'il vous plaît,
Que c'est la faute du sujet,
Et que, tant ennemi qu'on soit de la satire,
Quand il s'agit d'honneur, raconter, c'est médire.

Dégageons d'abord nos principaux personnages de la foule des personnages accessoires, et brochons légèrement sur les petites vertus et les grâces populaires de cette multitude de divinités maritimes et champêtres qui n'apportent à la cour de Neptune que leur gaieté rustique et leur fraîcheur villageoise, et qui n'y sont invitées que par égard pour le vieil Océan, chargé de cette nombreuse famille.

Et en effet, quel intérêt trouverez-vous à savoir que ces Napées, parées de fleurs champêtres, veillent à la conservation des prairies; que ces Oréades, couronnées de mousse, de pin ou de genièvre, habitent les grottes des montagnes; que ces Dryades, ceintes d'une guirlande de violettes, gardent l'asile des bocages; que ces Hamadryades, le front ombragé de verdure, préservent de toute atteinte l'arbre auquel leur existence est unie; que l'existence vénérable de ces chênes antiques est confiée particulièrement à ces Querculanes, parées de leurs feuillages? Vous dirai-je encore que la nymphe Ru-

sina, portant un soc ou un râteau, surveille la culture des champs; que ses sœurs Vallonia et Collina conservent la verdure des vallons et des collines, et cueillent chaque jour leur parure au milieu de leurs rians domaines; que les nymphes Bubona[1] et Hippona, un cornet ou un fouet à la main, président aux pâturages, aux écuries, aux étables des bœufs et des chevaux; que la nymphe Séia, tenant une poignée de grains, prend soin du blé nouvellement semé sur la terre fécondée par le dieu Sterculius, qui, armé d'une fourche, conduit et distribue les engrais; que Ségétia[2], couronnée de verdure naissante, fait éclore le froment; que Volusia étend la tige et développe la feuille dont Patélina dégage l'épi que Flore féconde, et que Lactucina remplit d'un lait substantiel consolidé par Matuta, pulvérisé par Pilumna[3], et transformé par l'ardente Fornax[4] en une pâte légère et nourrissante? Ce ne sont pas là les secrets que vous êtes curieuse d'apprendre. D'ailleurs, en voyant ces nymphes couronnées d'épis verts ou jaunissans, en remarquant dans leurs mains les divers instrumens qui servent à cultiver, recueillir, battre, broyer et cuire le froment, vous avez déjà deviné l'emploi de chacune d'elles. Si, ne sachant

[1] Apul., Asin. Aur. — [2] Pline, liv. XVIII.

[3] Ou Pilumnus. Serv. — [4] Fastes d'Ovide.

ni bien ni mal de ces déités inconnues, je m'avise, sauf erreur, de vous en faire l'éloge, et de vous les citer comme des modèles de la douceur, de l'innocence et de toutes les vertus qui, dit-on, règnent incognito dans les campagnes inhabitées, ces Faunes aux pieds de chèvres, ces Satyres à la barbe de bouc et ces Sylvains au corps velu, qui vous regardent, et m'écoutent peut-être, vont rire de ma bonne foi et de votre crédulité.

Taisons-nous donc : croyons qu'en tout bien tout honneur,
Ces nymphes ont vécu comme elles devaient faire;
Et, pour continuer d'adorer la Pudeur,
Ne soulevons jamais le voile du Mystère.

Passons de cette nombreuse famille à celle des filles de Nérée. Mais que vous en dirai-je encore? Ces Tritons savent mieux que moi contre quel écueil échouèrent les vertueux projets de cette Néréide; à quel fleuve la Naïade de ce ruisseau porte, en serpentant, son amour aussi pur que sa source; avec quel dieu la nymphe de ce beau lac renversa cette touffe de roseaux, et troubla son miroir jadis si transparent; quelle nuit et dans quelle rencontre la Naïade de cette fontaine brisa son urne, la pleura si amèrement, et recueillit avec tant de peine le cristal de son onde extravasée. Mais, quelque peu intéressante que soit la chronique de toutes ces divinités subalternes, avouez, mon amie,

qu'il est doux de se reporter à ces temps heureux où l'air, la terre et l'onde étaient peuplés de génies bienfaisans, où l'on ne se reposait que sur le lit des nymphes, où l'on ne respirait que l'haleine des Zéphyrs, où l'on ne s'abreuvait que des pleurs ou de la substance des Naïades. Est-il une manière plus aimable et plus touchante de multiplier et d'embellir l'image du Créateur?

Pour moi, je l'avoûrai, soit raison, soit faiblesse,
J'aime à déifier tout ce qui m'intéresse;
Et, dès qu'un plaisir pur vient m'animer, mon cœur
Enivré du bienfait, cherche le bienfaiteur.
Je le trouve partout: l'Olympe est la nature.
J'adore le Printemps qui nous rend la verdure.
J'invoque les Zéphyrs dont l'aimable retour
Pare de fleurs le temple et l'autel de l'Amour.
De l'Automne en cueillant la récolte vermeille,
Je rends grâces au dieu qui remplit ma corbeille.
Je salue, en entrant chez l'humble laboureur,
Et le dieu de la paix et le dieu du bonheur;
J'adore l'Amitié dont la main tutélaire
S'étend sur Émilie et protège ma mère;
Je sens qu'il est un dieu qui donne les plaisirs,
Et qu'il en existe un même pour les désirs;
Et crois, en remontant de l'effet à la cause,
Qu'au sein du Créateur le vrai bonheur repose.

Il faut distinguer, de la foule des Néréides, Thétis, qui fut, dit-on, la plus belle femme de l'univers.

Apollon, Neptune et Jupiter, épris de ses charmes, se disputèrent sa main. Thétis, insensible à l'hommage de ces dieux, leur préférait secrètement Pélée, simple mortel et modeste souverain d'un petit canton de la Thessalie.

« On aime mieux son égal que son maître [1]. »

Cependant, comme les désirs des rois sont les arrêts des destinées, Thétis allait céder aux vœux de Jupiter, lorsque Prométhée prédit à celui-ci que cette nymphe mettrait au monde un fils qui serait un jour plus illustre et plus grand que son père. Soudain le roi du ciel et ses rivaux renoncèrent à leurs prétentions.

Pélée obtint, par cet heureux retour,
Avec le cœur, la main de son amie;
Et cet implacable vautour
Qui, sans assouvir sa furie,
Dans le sein des mortels dévore tour à tour
L'amitié, les plaisirs, le bonheur de la vie,
L'Orgueil, fut une fois favorable à l'Amour.

[1] Voltaire, comédie de *Nanine*.



LETTRE LXXX.

TRITON, NÉRÉE ET DORIS. INO ET MÉLICERTE. PROTÉE.

Triton fut le fils aîné et le favori du souverain des ondes. Les uns lui donnent pour mère Amphitrite, épouse de Neptune, d'autres la nymphe Céléno, l'une de ses maîtresses; et j'incline assez vers cet avis, à cause de la prédilection du père pour ce fils, d'ailleurs peu intéressant.

Du lien conjugal telle est la destinée,
Que le meilleur époux, en dépit qu'il en ait,
　　Préfère toujours en secret
Les enfans de l'Amour à ceux de l'Hyménée.

Le talent le plus recommandable de Triton fut celui de sonner de la trompette. Il paraît qu'il dédaignait la mélodie, et que le terrible était son genre, puisque dans la mêlée du combat des Titans contre les dieux, il mit en fuite les Géans épouvantés, en entonnant un concerto de trompette marine[1].

[1] Triton ferait aujourd'hui fortune à l'Opéra, où, grâce à

Quel talent! quel sujet! comme il ferait merveilles
Dans les morceaux tonnans de ces compositeurs
Qui, hurlant, glapissant, mugissant à grands chœurs,
Si chromatiquement déchirent nos oreilles!

Triton fit part de son talent à tous ses frères, qui, comme lui, en ont conservé les lèvres gonflées et le visage un peu bouffi.

Malgré le plaisir qu'il prenait à les entendre, Neptune suspendit un jour leurs bruyans concerts pour écouter les chants mélodieux du célèbre Nérée. Ce favori d'Apollon, qui prévoyait les arrêts des Destinées, et embellissait des prestiges de la poésie le lointain de notre existence, environné de toute la cour de Neptune et d'Amphitrite, préluda tendrement sur sa lyre, et chanta dans une douce inspiration :

« Jeunes beautés, faites silence;
» Ma voix annonce l'avenir.
» Pour vous de ma vaste science
» Les secrets vont se découvrir:
» C'est la jeunesse qui me donne
» Le présage de tous les temps;
» Je prédis des fruits pour l'automne
» Quand je vois des fleurs au printemps.

l'Orphée d'Italie qui charme nos dilettanti, la musique de cuivre est en grande faveur.

(*Note de l'Editeur.*)

» A l'éclat de la renommée
» Préférant un bonheur obscur,
» Vous aimez; vous serez aimée.
» A quinze ans ce présage est sûr.
» L'Hymen, par un nœud légitime,
» A votre amant doit vous unir.
» Vous avez sa première estime;
» Vous aurez son dernier soupir.

» A la piété filiale
» Vous consacrez vos jeunes ans.
» L'Amour tient la balance égale
» De vos soins entre vos parens...
» Heureuse mère! quelle ivresse
» Charmera vos derniers instans!
» Que de baisers, que de tendresse
» Vous prodigueront vos enfans!

» A la vertu, dans ses disgrâces,
» Vous aimez à tendre la main.
» La Douleur, qui cherche vos traces,
» Vous trouve à moitié du chemin.
» Un jour, vous répandrez des larmes;
» Mais les dieux pour vous m'ont promis
» Que vous y trouveriez des charmes;
» Car vous aurez de vrais amis. »

La nymphe Doris, attendrie par ces chants, et soupirant après cet avenir de félicité, regardait le devin en rougissant, mais n'osait se fier à ses prédictions. Nérée, dans ses regards timides démêlant

son incrédulité, lui prédit qu'elle serait heureuse mère, épouse adorée, et jura qu'avant la fin de l'année cette prédiction s'accomplirait, pourvu qu'à l'instant même la nymphe daignât lui accorder sa main. Doris tenta cette épreuve, et l'Hymen, contre sa coutume, surpassa de beaucoup ses promesses. L'épouse de Nérée, pendant un siècle et plus, mit au jour chaque année une ou deux Néréides. La plupart de ces nymphes épousèrent les frères ou les enfans de Triton. Les autres habitèrent la grotte des Fleuves, ou l'asile champêtre des Faunes et des Sylvains.

Nérée et Doris partagèrent la faveur de Neptune avec Ino et Mélicerte, infortunés que ce monarque avait pris sous sa protection.

Athamas, roi de Thèbes, ayant répudié Néphélé, et chassé Phryxus et Hellé, ses deux enfans, épousa Ino, dont il eut un fils appelé Mélicerte. Junon, qui, comme mauvaise épouse, présidait sans doute aux mauvais ménages, fit éclore dans le cœur d'Athamas l'affreux projet de massacrer la reine et son jeune fils. Ino, pour se soustraire à sa fureur, se précipita au milieu des flots en tenant Mélicerte dans ses bras. Neptune, à qui l'habitude fréquente de la paternité faisait sentir le prix de l'amour maternel, reçut à sa cour l'enfant et la mère. Ino fut depuis adorée sous le nom de Leucothoé, et Mélicerte sous celui de Palémon chez les Grecs, et

de Portunus chez les Latins. Il présidait à la sûreté des ports, dont on lui mettait les clefs dans la main droite. De la gauche il tenait une ancre ou un gouvernail. Les matelots invoquaient Portunus près du rivage, et en pleine mer Saron, qui présidait à la manœuvre; ce dieu tenait une rame et des cordages.

Phorcys, autre dieu du second ordre auquel les pilotes adressaient des vœux passagers pendant la tempête, était fils de Neptune et père de Méduse. Chassé par Atlas des royaumes de Corse et de Sardaigne, il trouva un asile à la cour de son père, et y jouit de cette compassion respectueuse qui humilie les rois détrônés.

Mais, de tous les courtisans de Neptune, celui qui posséda le mieux l'esprit de son État fut le devin Protée, fils de l'Océan et de Téthys, dont les traits furent si mobiles et le caractère si flexible, que je n'entreprendrai ni de vous le dépeindre ni de vous le définir[1]; car vous n'ignorez pas, mon

[1] Protée, dont l'admirable mobilité fit merveille à la cour de Neptune, serait dans les cours modernes un faible écolier. En France, par exemple, nous avons des Protées d'une autre force; ce sont ces hommes d'État, ces généraux ces courtisans de qui la conscience malléable s'est moulée, depuis quarante-cinq ans, sur dix régimes divers; tous ont été excellens pour ces commodes serviteurs, pourvu qu'ils les aient adoptés et enrichis. Il a pourtant manqué à ces personnages

amie, que la définition est pour le moral ce que la description est pour l'extérieur. Si j'essayais de dépeindre Émilie, je dirais :

« Lèvres de rose, haleine de Zéphyre,
» Trésors d'albâtre et modeste maintien ;
» Charmes qui font sentir ce qu'on n'ose lui dire.
» A ses genoux un regard vous attire,
» Un soupir vous égare, un coup d'œil vous retient. »

Mais, si je voulais la définir, j'ajouterais :

« Son esprit, sa bonté, son modeste langage,
» Vous pénètrent d'un sentiment
» Qui vous attache uniquement
» Et sans réserve et sans partage.
» On ne peut l'estimer ni l'aimer à demi ;
» Qui n'est que son ami veut être davantage ;
» Qui n'est que son amant veut être son ami. »

quelque chose du talent de Protée : ils n'étaient pas devins comme lui, et ne se sont montrés, en général, prophètes qu'après l'évènement, ce qui les a tant soit peu déconsidérés.

(*Note de l'Editeur.*)



LETTRE LXXXI.

GLAUCUS ET SCYLLA.

Il est une douce langueur
Que la tendresse nous inspire,
Quand l'innocence à notre cœur
Cache encore ce qu'il désire :
Une plus brillante clarté
Sourit à notre œil enchanté ;
Un nouvel univers commence ;
Loin de lui le cœur emporté
Nage dans une mer immense
D'amertume et de volupté.

Songe heureux! aimable délire!
Vous vous envolez pour toujours
Dès que la vérité déchire
Le bandeau léger des Amours.
Au jour fatal qui nous éclaire,
Quand nous discernons les objets,
Adieu bonheur! adieu chimère!
On se dit d'une voix amère :
C'est donc là ce que je cherchais :
Ah! n'éclairons point l'innocence.

Laissons la tendre adolescence
Désirer, espérer, languir :
L'amour n'a point de jouissance
Qui vaille le premier désir.

Scylla, fille de Phorcys et d'Hécate, éprouvait cette mélancolie plus douce, plus enivrante que le plaisir même, lorsqu'elle aperçut au bord de la mer un jeune pêcheur qui se préparait à jeter ses filets. Son regard était tendre, sa figure languissante, sa taille svelte et majestueuse; ses jambes nues ressemblaient à celles de Mercure, ses bras à ceux de Ganymède; une courte draperie, flottant sur ses épaules, laissait entrevoir son sein oppressé de soupirs et palpitant des feux de la jeunesse.

Deux malades qui se rencontrent s'intéressent mutuellement, surtout quand leur maladie est la même. Glaucus et Scylla se regardèrent, se plaignirent, et associèrent leurs souffrances :

« Vous soupirez, nymphe charmante ?
» — Jeune étranger, vous soupirez ?
» — D'une inquiète ardeur mes sens sont dévorés.
» — La même inquiétude en secret me tourmente.
» — Je ne dors plus. — Ni moi. — Je viens rêver ici ;
» J'y désire quelqu'un ; j'y suis seul ; je soupire.
» — Je rêve comme vous, et je désire aussi,
» Sans savoir ce que je désire.
» — Moi qui n'aurais pu voir même un oiseau souffrir,
» Qui du mal redoutais jusques à l'apparence,

» Croirez-vous qu'aujourd'hui mon unique plaisir
» Serait de voir quelqu'un partager ma souffrance?
» — Ah! n'en rougissez pas, vous me feriez rougir;
» Car, je vous l'avoûrai, j'ai le même désir.
» — De mes lèvres de feu quelles lèvres brûlantes
» Viendront respirer les ardeurs?
» — Quels soupirs sècheront les pleurs
» De mes paupières languissantes?
» — J'en jure par l'Amour, belle nymphe : c'est moi
» Qui vais mettre un terme à vos peines.
» — Secourable étranger, dans votre état, je croi
» Que l'on a bien assez des siennes.
» —Eh bien! échangeons-les.—Eh! qu'y gagnerons-nous?
» —Qui sait?—Notre fardeau sera toujours le même.
» — Non; des peines de ceux qu'on aime
» Le partage est, dit-on, plus doux.
» —Vous croyez? Essayons.—Hélas! votre main tremble.
» —La vôtre tremble aussi.—Notre mal se ressemble.
» — Asseyez-vous. — Reposez-vous. »

Et ils s'assirent; mais se reposèrent-ils? Si vous êtes curieuse de l'apprendre, interrogez cette femme, vêtue de noir, qui s'avance à grands pas vers le rivage, et les observe d'un œil courroucé. Voyez-vous comme ses cheveux se hérissent, comme sa baguette s'agite dans ses mains? entendez-vous siffler ce serpent sur sa tête? Peut-on être à ce point jaloux du repos de deux jeunes infortunés? Quelle est donc cette femme qui ne peut souffrir qu'une autre...? Hélas! c'est une femme...

Adieu, ma bonne et tendre amie,
Ange d'innocence et de paix,
Dont le cœur ne connut jamais
La haine ni la jalousie :
Si votre sexe a le malheur
D'éprouver souvent la fureur
De cette double frénésie,
Votre inaltérable douceur
Avec lui me réconcilie.



LETTRE LXXXII.

CIRCÉ, LES SYRÈNES.

Fille de la Nuit et du Jour,
Et favorite de sa mère,
Par ses enchantemens Circé fit tour à tour
Gronder les cieux, trembler la terre,
Frémir la Nature et l'Amour,
Et pâlir le front de son père.

Épouse d'un jeune roi des Sarmates, elle empoisonna la coupe nuptiale, et se réfugia sur un promontoire de la Campanie. Là, seule, dévorant ses remords, errant à travers les rochers et les précipices, elle recueillait avec le poison des plantes le noir venin des reptiles. De longs voiles, parsemés d'étoiles de feu, ceignaient son front et tombaient en flottant jusqu'à terre. Une baguette magique s'agitait dans sa main, et traçait autour d'elle un cercle mystérieux, dont elle occupait le centre. C'est là que... mais une plume immortelle a tracé

ce tableau[1]; et, quand Pindare a parlé, je ne sais plus que admirer et me taire.

La fauvette timide et son faible ramage
Doivent céder aux chants du cygne harmonieux :
Et, quand il plane dans les cieux,
L'aigle impose silence aux oiseaux du bocage.

Tandis que Circé achève ses noirs enchantemens, Glaucus, immobile sur le sein de sa chère Scylla, ouvre languissamment ses paupières appesanties, cherche des yeux les yeux de son amante, et ne rencontre que les regards affreux de six têtes énormes, dont les bouches béantes lui présentent leur triple rang de dents ensanglantées. Saisi d'étonnement et d'effroi, il se lève, recule, et contemple, en frissonnant d'horreur, un corps informe, opposant ses vastes flancs à la fureur des flots, et environné de chiens furieux, dont les hurlemens menacent de loin les vaisseaux que le monstre attend au passage.

Tel fut le sort de la malheureuse Scylla, que vous distinguerez d'une autre Scylla, fille de Nisus, qui trahit son père et fut changée en alouette; car il faut bien se garder, surtout aujourd'hui, de confondre le sort du criminel avec celui de l'infortuné.

Les enchantemens de Circé échouèrent contre

[1] *Voyez* la Cantate de Circé, par J.-B. Rousseau.

la prudence d'Ulysse, qu'elle voulut asservir et qui l'asservit elle-même. Je vous raconterai ces détails dans l'histoire de ce héros, dont elle eut, en moins d'une année, trois enfans...

Trois enfans! quand la mère est aimable et jolie,
On peut lui pardonner cette sorcellerie.

Il arrive quelquefois qu'une enchanteresse, par jalousie d'état, nous préserve des enchantemens d'une autre. Circé avertit Ulysse de se boucher les oreilles avec de la cire, et de se faire attacher au màt de son vaisseau, pour résister à l'attraction du chant des Syrènes, et éviter les écueils qu'elles habitaient auprès des côtes de Sicile. Ces trois sœurs étaient filles du fleuve Achéloüs et de la muse Calliope. On les nommait Leucosie, Lydie et Parthénope. Leucosie tenait des tablettes et chantait, tandis que Lydie l'accompagnait avec la flûte, et Parthénope avec la lyre [1].

Parthénope donna son nom à une ville célèbre d'Italie, où l'on prétend qu'elle mourut. La ville de

[1] Puisque les Syrènes sont les séductions qu'exerce la mélodie personnifiée, une juste allégorie devait les placer sur les côtes de l'Italie, et près de la brillante plage de Naples. Mais si, comme le dit notre auteur : « L'Amour, trop souvent, » n'y chante ses exploits qu'après avoir perdu ses armes, » les Syrènes du pays, qui n'aiment pas l'Amour désarmé, vont assurément le chercher ailleurs. (*Note de l'Editeur.*)

Parthénope ayant été détruite, Phalaris la rédifia, et la nomma Néapolis, Ville-Neuve. Naples n'a point oublié le chant des Syrènes. Elle est encore la patrie des successeurs d'Orphée et l'école de la mélodie; mais, hélas! l'Amour trop souvent n'y chante ses exploits qu'après avoir perdu ses armes.

Là, la muse du chant, craignant que de sa voix,
Les combats ou la chasse, ou la fraîcheur des bois,
N'altèrent l'organe fragile,
Lui laisse son arc inutile,
Et lui dérobe son carquois.

Les talens des Syrènes les firent admettre dans la société de Proserpine, puisqu'elles furent témoins de son enlèvement. Ce fut pour la chercher que les dieux leur accordèrent des ailes. Mais elles ne conservèrent pas long-temps leur plumage. Ayant osé disputer aux Muses le prix du chant, elles furent vaincues par leurs rivales, qui se couronnèrent de leurs plumes. J'ignore si Calliope, mère des Syrènes, prit part à leurs dépouilles.

Mais j'aperçois de temps en temps
Plus d'une mère de famille
Qui, malgré tout l'amour qu'elle a pour ses enfans,
Voudrait bien se parer des plumes de sa fille.

Les Syrènes, à l'aide du temps et de la vanité, se consolèrent peu à peu d'avoir été surpassées par des déesses; mais elles ne purent survivre à l'affront

d'avoir été vaincues par un mortel. Déjà les Argonautes, attirés par leurs chants, oubliaient la conquête de la toison d'or; déjà leur vaisseau dérivait vers l'île fatale. Soudain Orphée monte sur le tillac, et, d'une voix divine, chante le combat des dieux. A ces accens inspirés par le génie, animés par la gloire, épurés par la vertu, le prestige se dissipe, le charme cesse, et le navire vogue à pleines voiles vers le rivage de Colchos. Les Syrènes, réduites au silence et au désespoir, jetèrent leurs instrumens dans la mer, et s'y précipitèrent elles-mêmes.

Le dieu de l'humide séjour
Les y reçut en souveraines.
Elles firent depuis l'ornement de sa cour:
La cour fut de tout temps le pays des Syrènes.

On pourrait les représenter d'abord sous la figure de jeunes nymphes tenant des instrumens de musique; après l'enlèvement de Proserpine, on leur donnerait des ailes; après leur recherche infructueuse, des plumes et des pieds d'oiseau; après leur arrivée chez Neptune, des nageoires et une queue de poisson.

L'image de Circé varie également suivant le temps et le lieu où elle est représentée. Accorde-t-elle sa main au jeune prince des Sarmates, c'est Vénus montant sur le trône de Paphos et de Gnide. Conjure-t-elle la perte de Scylla, la fureur ride son

front, la rage s'exhale de sa bouche écumante; les serpens sifflent et s'entrelacent dans ses cheveux hérissés; l'orage gronde sur sa tête; la foudre obéissante sillonne à ses pieds le cercle magique qui l'environne; un jour pâle et livide éclaire son attitude terrible, sa baguette menaçante, son voile noir, sa robe étincelante, et les coupes empoisonnées dont la vapeur s'élève vers les cieux épouvantés. Mais accueille-t-elle dans son île le roi d'Ithaque et les héros qui l'accompagnent, les roses couronnent sa chevelure blonde et parfumée, la pudeur est sur son front, la persuasion sur ses lèvres. Son regard exprime la langueur du désir, son geste la mollesse de la résistance. Sa robe transparente trahit les contours de sa taille flexible et l'albâtre mobile de son sein agité. Les Zéphyrs se jouent dans les plis de son voile, autour de ses bras arrondis et de ses pieds délicats. D'une main elle tient sa baguette entourée de fleurs; de l'autre elle présente en souriant une coupe pareille à celle que je vous envoie par le porteur de ce message.

L'Amour vous donna de Circé
La taille enchanteresse,
Son sourire, son œil baissé,
Son esprit, sa finesse.
Comme Circé vous nous charmez,
Comme elle vous nous enflammez;
Mais, pour qu'en tout vous souteniez

Cet heureux parallèle,
Je veux encor que vous ayez
Une coupe comme elle.

Celui de qui ce vase aura,
Après vous, les prémices,
A longs traits y savourera
L'amour et ses délices.
D'espoir, de crainte, de désir,
Son sein va brûler et transir;
Et quand sa bouche aura d'abord
Bien épuisé la coupe,
Ses lèvres presseront encor
Les bords de la soucoupe.

Ah! si dans votre île, à son tour,
Aborde ma nacelle,
Faites-moi, dès le premier jour,
Devenir tourterelle.
Là, près de vous, je veux gémir,
Et me consumer de plaisir.
Et quand je n'aurai plus enfin
Que quelques étincelles,
Je m'éteindrai sur votre sein
En étendant mes ailes.



LETTRE LXXXIII.

CÉIX ET ALCYONE.

L'Amour, auteur de tant de maux,
L'Amour, qui jusqu'au sein des flots
Porta le trouble et les alarmes,
Fit pleurer Amphitrite et les nymphes des eaux,
Deux fois sur leur rivage a répandu des larmes.

Alcyone et Céix lui coûtèrent des pleurs.
Son souffle de Borée adoucit les rigueurs
Pour protéger encor ce couple aimable et tendre [1],
Et sa voix gémissante attendrit les échos,
Quand l'Aquilon fougueux, aux rives de Sestos,
Éteignit le flambeau qui conduisait Léandre.

Alcyone, fille d'Éole, avait épousé Céix, roi de Trachine, fils de Chione et de Lucifer [2].

Lucifer est ce dieu qui, dès l'aube du jour,
Précède du soleil la jeune avant-courrière.

[1] Les Alcyons.

[2] On le nomme *Lucifer* avant le lever, et *Vesper* après le coucher du soleil.

Quand Phœbus étincelle au bout de sa carrière,
Lucifer de la nuit annonce le retour;
Et, sans trahir leurs pas, sa discrète lumière
Conduit au rendez-vous l'Espérance et l'Amour.

Céix jouissait, près de sa chère Alcyone, de cette inaltérable félicité qu'on n'entreprendra jamais de peindre quand on l'aura bien sentie.

Ce n'était point ce délire amoureux
Qui s'éteint avec la jeunesse,
Et dont le souvenir ne laisse
Que le néant d'un vide affreux.
Ce n'était le plaisir, l'estime, la constance,
L'amitié ni l'amour; mais c'en était l'essence,
Nectar délicieux dont le destin jaloux
Remplit si rarement la coupe des époux!

En épuisant chaque jour cette coupe céleste, Alcyone était devenue mère. Céix partageait avec ivresse ses soins, ses peines et ses plaisirs. Quelquefois, pour lui renouveler le sentiment de leur félicité commune, il se plaisait à lui en tracer la peinture, comme on aime à présenter un miroir à la modestie pour lui rappeler qu'elle est belle. Apercevait-il sur son front quelque nuage de tristesse, il s'asseyait près d'elle, et lui disait en la tenant embrassée :

« Je ne t'ai pas vu sourire
» Depuis le lever du jour.

» J'entends ton cœur qui soupire,
» Est-ce de peine ou d'amour?
» Pour chasser la rêverie
» Qui s'empare de tes sens,
» Rappelle-toi, mon amie,
» Ton époux et tes enfans.

» Au sein de notre famille,
» Le soir, l'un et l'autre assis,
» Dans mes bras je tiens ta fille,
» Dans tes bras tu tiens mon fils.
» Sous les traits de leur jeunesse
» Je crois démêler tes traits;
» Et j'embrasse avec ivresse
» Le modèle et les portraits.

» J'aperçois sur ton visage
» Les traces de la douleur.
» J'en demande le partage,
» Et j'en obtiens la faveur!
» Embrasse-moi, je t'adore;
» Pour mon cœur c'est un besoin...
» Notre baiser dure encore:
» La douleur est déjà loin.»

Tel fut le bonheur d'Alcyone tant que Céix n'eut d'autre ambition que celle de lui plaire. Mais bientôt la fortune, en étendant son empire et ses richesses, alluma dans son sein la soif des grandeurs. Ébloui de sa nouvelle puissance, il osa prendre le

nom de Jupiter[1], et son épouse s'aperçut qu'il en prenait aussi le caractère et l'indifférence conjugale. Riche d'honneurs et pauvre de plaisirs, Alcyone, au sein de sa stérile opulence, regrettait, chaque soir, sa féconde médiocrité.

La grandeur et l'amour s'accordent mal ensemble :
L'une cherche l'éclat, l'autre l'obscurité.
L'une aime à découvrir toute sa majesté;
Dès qu'on aperçoit l'autre, il tremble
De laisser voir sa nudité.
Aussi, je l'avoûrai, jamais de la puissance
Je n'ai pu concevoir le suprême plaisir;
Mais que je conçois bien la douce jouissance
De savourer son existence
Dans un modeste et vertueux loisir!
Ah! que l'ambitieux du bonheur de sa vie
Trouble, à son gré, le fond pour la superficie :
J'ai besoin d'un bonheur moins brillant, mais plus sûr,
Qui ressemble, s'il est possible,
A cette source obscure, mais paisible,
Dont la surface est calme et le fond toujours pur.

Jupiter vit avec indignation un faible mortel usurper le nom du roi des cieux; et, depuis ce moment, la vengeance céleste plana sur la tête de l'usurpateur.

Chione, suivant quelques auteurs, mère de Céix,

[1] Apollodore, liv. I.

et selon plusieurs autres, nièce de ce prince, fière d'avoir épousé en même temps Apollon et Mercure, osa se préférer à Diane elle-même. Cette témérité demeura long-temps impunie. Diane, insensible à l'amour, n'était point encore jalouse de sa beauté : mais elle vit Endymion, et Chione tomba sous ses traits. Dédalion, père de cette infortunée, se précipita d'un rocher du mont Parnasse. Les dieux eurent pitié de son sort, et le changèrent en épervier.

Céix, effrayé des malheurs de sa famille, et les regardant comme un sinistre présage pour lui-même, résolut d'aller à Claros consulter l'oracle d'Apollon. Ceux qui le prétendent fils de Chione assurent qu'il voulait y conjurer le dieu de la médecine de rendre le jour à sa mère. Vous aimerez à penser, mon amie, que ce fut là le motif de son voyage;

Et, d'après votre cœur jugeant le cœur d'un autre,
Vous croirez que Céix, en écoutant sa voix,
Pour sa mère fit autrefois
Ce qu'aujourd'hui vous feriez pour la vôtre.

A la nouvelle de ce départ précipité, Alcyone, saisie de douleur et d'effroi, vole au rivage, aperçoit Céix, dont le pied touche la barque fatale, pousse un cri, se précipite, et, le visage et le sein inondés de larmes, s'écrie en embrassant ses genoux :

« Que t'a fait la triste Alcyone?
» Quel crime a-t-elle donc commis
» Pour que son ami l'abandonne?...
» Si pourtant mon époux l'ordonne,
» A ses lois mon cœur est soumis;
» Mais au moins, en quittant celle qui vous fut chère,
» Pourquoi d'un perfide élément
» Voulez-vous braver la colère?
» Si l'Aquilon repose en ce moment,
» Croyez-moi, son repos présage le tonnerre.
» Je suis fille d'Éole, et connais mieux que vous
» Les emportemens, le courroux
» Et l'inconstance de mon père.
» Confiez ce voyage à la mère des dieux[1];
» Elle vous conduira par des routes fleuries.
» Les éclats de la foudre et les vents furieux,
» Et les flots écumans pour vous valent-ils mieux
» Que le zéphyr des champs et l'émail des prairies?
» Chez Cybèle, en quelques climats
» Que Mercure guide vos pas[2],
» Rêvant à vous le soir, quand la nuit sera close,
» Et vous introduisant au milieu des palais,
» Sous l'asile du chaume ou l'ombre des forêts,
» Je pourrai me dire : Il repose;
» Reposons-nous. Mais sur les flots,
» Point d'asile, point de repos.
» J'interrogerai le nuage

[1] Cybèle, déesse de la terre.

[2] Mercure, dieu des voyageurs.

» Qui vers la mer prendra son cours :
» Dans ses flancs je croirai toujours
» Entendre murmurer l'orage :
» Et, si quelque banc de rameurs
» Vient échouer sur ce rivage,
» En proie à de sombres terreurs,
» Ne songeant que mort et veuvage,
» Je croirai répandre des pleurs
» Sur les débris de ton naufrage!... »

A ces mots, l'époux d'Alcyone, se croyant encore son amant, interrompit ses plaintes par un baiser, et lui dit, du même ton qu'autrefois :

« Avant que de la nuit l'inégale courrière
» Ait deux fois dans les cieux achevé sa carrière,
» Je jure qu'en ces lieux je serai de retour.
» Si j'ai choisi la mer pour quitter ce séjour,
» C'est que les vents rendront, sur le liquide empire,
» Mon retour plus rapide et le trajet plus court.
» Attends-moi, je reviens. Souviens-toi que Zéphyre
» A des ailes comme l'Amour. »

Il dit, s'échappe de ses bras, et s'élance sur le vaisseau, qui fend l'onde et fuit le rivage. Là les bras étendus, immobile de douleur, Alcyone attache ses derniers regards sur son époux, sur le navire, sur la voile blanchissante, dont l'image fugitive s'efface et disparaît.

Alors, l'œil morne et la tête abattue, elle retourne

lentement à son palais, où chaque objet renouvelle ses regrets et son désespoir :

« Cet asile silencieux
» Qui des secrets du roi fut le dépositaire,
» Ses habits, son armure éparse sous ses yeux,
» Et cette alcôve solitaire,
» Et ce lit tiède encor de leurs derniers adieux. »

Mais bientôt la douleur cède à la crainte. Alcyone, pour le salut de son époux, prépare un sacrifice au souverain des ondes et au dieu des tempêtes. Je suis fille d'Éole, disait-elle ; et peut-être ses fougueux enfans accueilleront-ils l'offrande et les vœux de celle qui doit le jour à leur père.

Déjà le sang d'un noir taureau coule sur l'autel de Neptune. Tandis que ses prêtres le recueillent dans des coupes dorées, un énorme sanglier, l'œil farouche, le poil hérissé, se raidit contre le bras qui l'entraîne, approche et tombe en rugissant sous la hache sacrée. Les sacrificateurs jettent au milieu des flots les entrailles palpitantes, et rougissent l'onde amère de leurs coupes ensanglantées. Cependant, sur un rocher battu des vagues irritées, on immole une brebis noire, en conjurant à grands cris Éole et les orages. Ces sinistres accens sont de temps en temps interrompus par le chant des vierges couronnées de guirlandes, et conduisant à l'autel du Zéphyre un agneau qu'allaite encore sa

mère. Soudain le bûcher s'allume, et la vapeur des offrandes monte avec l'encens vers le trône de nuages où siège le roi des airs. En ce moment Alcyone élève vers le ciel ses regards brillans de ferveur et d'espérance, et tombe à genoux en s'écriant :

« D'une fille autrefois chérie,
» Éole, entends les vœux et calme la douleur.
» Mon père, souviens-toi que tu dois le bonheur
» A celle qui te dut la vie.

» Aux Aquilons impétueux
» Interdis l'empire des ondes;
» Enferme leur essaim dans tes grottes profondes;
» Et, si leurs cris tumultueux
» Menacent les remparts de ta retraite obscure,
» Rappelle à tes enfans qu'Alcyone est leur sœur;
» Et, s'il se peut, enchaîne leur fureur
» Des nœuds sacrés de la nature.
» Redoutable amant d'Orithie [1],
» Épargne ce que j'aime, et jusqu'à son retour
» De ton soufle mortel comprime la furie :
» Tu sais, si tu connus l'amour,
» Que d'un souffle dépend le bonheur de la vie.

» Et toi dont l'esprit est si doux,
» Toi que j'aime à nommer mon frère,
» Si jamais ta sœur te fut chère.

[1] Borée, qui enleva Orithie, dont il eut deux enfans, Calaïs et Zéthès.

» Zéphyr, protège mon époux.
» Si tu rends à mes vœux le héros que j'adore,
» Quel encens envers toi m'acquittera jamais?
» Heureusement, pour payer tes bienfaits,
» Il ne faut qu'un baiser de Flore;
» Et, quoique tu sois à ses yeux
» Plus beau que l'Amour même et plus frais que l'Aurore,
» Après avoir fait des heureux,
» Tu seras plus aimable encore. »

Éole, s'il eût pu l'entendre, eût sans doute exaucé la prière de sa fille; mais les noirs autans, en poursuivant le vaisseau de Céix, emportèrent l'encens et les soupirs d'Alcyone.

Cependant l'Espérance abrégeait pour elle les heures qu'éternisait la crainte. L'Espérance, sœur de la Piété, habite avec elle le sanctuaire des immortels. Alcyone, les mains chargées d'offrandes, allait chaque jour la chercher dans le temple de Junon. Mais la reine des dieux, fatiguée d'entendre des vœux impuissans, et ne pouvant souffrir qu'un vain espoir fût le prix des sacrifices offerts en son honneur, ordonne à Iris, sa prompte messagère, d'aller détromper la crédule Alcyone.

Fallait-il la guérir de sa crédulité?
Par elle, si souvent, de la félicité
Le rapide éclair se prolonge!
Quand le bonheur tient au mensonge.

Pourquoi dire la vérité?
Si jamais vous cessiez de m'aimer, mon amie,
Moi, qui jusqu'à la mort compte sur votre cœur,
Laissez-moi mon erreur,
Pour me laisser la vie.

Iris, portée sur l'aile des Songes, pénètre dans l'asile où repose Alcyone, et se présente à sa pensée sous les yeux de son époux. Mais ses yeux éteints, son teint livide, ses lèvres décolorées, ses cheveux et ses vêtemens souillés de vase et d'écume, annoncent à son épouse quelle est sa destinée. A cette vue, elle pousse un cri, s'éveille, court au rivage, et, d'un œil égaré, cherche sur le lointain des flots l'objet qu'elle tremble d'apercevoir. En vain ses compagnes affligées s'empressent de calmer son effroi. « C'est lui, s'écriait-elle, c'est son ombre; je l'ai » vue, je la vois encore. — Pourquoi, chère Al- » cyone, pourquoi vous livrer aux prestiges d'un » vain songe? Ignorez-vous que les Songes, enfans » de l'Erreur, se jouent sans cesse de la crainte et » de l'espérance des mortels? Ce qu'ils disent n'est- » il pas toujours le contraire de ce qu'ils semblent » dire? et puisqu'ils vous annoncent la perte de Céix, » ne sont-ils pas les messagers de son retour? »

Alcyone, saisissant cette consolante idée, essuyait peu à peu ses larmes, et, d'un air reconnaissant, souriait à ses compagnes, qui chantaient en cueillant des fleurs :

» Si le bonheur fait les beaux jours,
» Ne redoutez plus les orages.
» L'essaim fidèle des Amours
» Loin de vous chasse les nuages.
» Il ramène du haut des cieux
» Phœbus vers Téthys attendrie,
» Et guide en ces aimables lieux
» Le bien-aimé vers son amie.

» De joie et d'espoir bondissans,
» Les Tritons et les Néréides
» Font retentir de leurs accens
» Les échos des plaines liquides.
» Les fleurs aux rives d'alentour,
» Sur les rochers, dans la prairie,
» Naissent pour orner le retour
» Du bien-aimé vers son amie.

» Voyez, dans le lointain des airs,
» Ces hirondelles, chaque année,
» Venant des bouts de l'univers
» Habiter le nid d'hyménée.
» Modèles de l'amour constant,
» Aux bords chéris de leur patrie
» Elles ramènent en chantant
» Le bien-aimé vers son amie. »

Alcyone, attentive à ces chants qui berçaient sa douleur et ranimaient son espérance, promenait ses regards rêveurs sur la vaste étendue de la mer unie et tranquille. Un rocher s'élevait-il dans la vapeur

azurée, c'était le vaisseau de Céix; et si quelque oiseau, si quelque nuage lointain traversait l'horizon, c'était le pavillon ou les voiles du vaisseau.

Au milieu de ces illusions, un objet qui flotte lentement vient fixer sa vue incertaine. Point de mâts, point de voiles. « Ce ne peut être un vaisseau! » dit-elle en soupirant. Et soudain son imagination lui trace la forme d'une barque légère, qui, à la faveur du calme, précède et ramène peut-être son époux. Cependant l'objet approche, et peu à peu la barque s'évanouit. Une blancheur terne, des cheveux noirs et flottans, des bras immobiles et étendus, lui présentent par degrés l'image d'un malheureux, victime de la tempête. « Infortuné! dit-elle, » que je plains ton épouse! » Et ses yeux, qu'elle détourne, se reportent involontairement sur cet objet d'horreur et de pitié. Plus le corps approche, plus il attire les regards et glace les sens d'Alcyone, aussi pâle, aussi froide que lui-même. Son époux, ce songe effrayant, ce corps livide, mais majestueux... Quels sinistres rapports! Cependant elle ose douter encore. L'onde couvre à moitié ses traits... étrangers peut-être. Mais un flot soulève sa tête...

« Céix!... ah! cher époux!... et vous l'avez permis,
» Dieux cruels qu'invoquait ma crédule tendresse!
» Céix! mon cher Céix! est-ce là ta promesse!
» Voilà donc ce retour que tu m'avais promis!... »

En prononçant ces mots étouffés par la douleur, elle s'élance au sommet d'un rocher dont la voûte menaçante s'avance au-dessus des flots. Tout le peuple attentif la suit d'un œil inquiet, et pousse un cri de terreur en la voyant se précipiter vers son époux. Mais bientôt le silence de l'étonnement étouffe le murmure de la crainte. Des ailes étendues suspendent Alcyone au milieu des airs. D'un vol paisible, elle plane sur le corps inanimé, le couvre de ses caresses, le réchauffe de ses baisers, et, lui communiquant sa nouvelle existence, elle voit du sein des flots s'élever son époux, vêtu, comme elle, d'un plumage nuancé d'or et d'azur. Sous cette forme nouvelle, échappés à l'ambition et rendus à la nature, ils se retrouvent aux premiers jours de leur hyménée. Leur fidélité se prolonge avec leurs années; et, quand la vieillesse a détendu les ailes de Céix, Alcyone, aidant encore son époux, le soulève au-dessus des ondes, et soutient sa course en voltigeant à ses côtés.

Éole, touché du sort de sa fille, fit assembler ses enfans; et, après leur avoir sévèrement reproché l'infortune de leur sœur, il les retint sept jours enchaînés dans son palais. Céix, profitant de l'absence de ses ennemis, construisit sur la mer tranquille une demeure flottante, où son épouse fit éclore les premiers gages de leur nouvel hyménée. Tous les ans, sous le règne de Borée, Éole pleure sa fille,

bannit ses persécuteurs, et le même exil favorise les mêmes amours.

Grâce aux immuables décrets
Du dieu qui tient les airs en son pouvoir suprême,
Les Alcyons, objets de ses tendres regrets,
Ont, tous les ans, sept jours de bonheur et de paix.
C'est peu, me direz-vous.—C'est beaucoup quand on aime.
Et si des dieux la céleste bonté,
Des rapides instans de ma félicité,
Des retours de votre tendresse,
Et des éclairs de notre ivresse,
Et de ces regards dont le trait
Pénètre mon âme attendrie,
Et de ces mots touchans que jamais je n'oublie,
Et de tous ces momens où l'amour me distrait
Des amertumes de la vie,
Tous les ans, auprès d'Émilie,
Me composait sept jours de paix et de bonheur,
Je n'exigerais d'eux pour dernière faveur,
Que de les ajouter aux jours de mon amie.



LETTRE LXXXIV.

HÉRO ET LÉANDRE.

Sur les bords de l'Hellespont, au milieu des remparts de Sestos, s'élevait un temple célèbre, dédié à la mère des Amours.

C'est là qu'une tendre Vestale
Prêtresse consacrée à la chaste Vénus [1],
Cachait, en rougissant, ses charmes ingénus
Sous une gaze virginale.
Pour calmer leurs tourmens, quand les jeunes mortels
Venaient par des présens apaiser la déesse,
Leurs offrandes, avant d'arriver aux autels,
Tombaient aux pieds de la prêtresse.

A ces mots de *chaste Vénus*, il me semble, Émilie, que je vous vois malignement sourire.

Ce nom peu mérité vous surprendra peut-être;
Apprenez donc qu'alors on adorait
Vénus, non telle qu'elle était,
Mais telle qu'elle devait être.

[1] On adorait Vénus pudique; Horace l'appelle *Venus decens*.

Chaque année, au retour du printemps, ses fêtes attiraient à Sestos quelques amans heureux, une foule innombrable d'amans désespérés, et la multitude de ceux que l'amour naissant agite encore entre la crainte et l'espérance.

Léandre, atteint de cette épidémie
Qu'à dix-huit ans on se plaît à souffrir,
Alla prier la reine d'Idalie
De le soigner, mais non de le guérir.

Le front couronné de myrte, il se présente à la porte du temple, traverse l'assemblée les yeux baissés, pénètre jusqu'au sanctuaire, et, avec cette timide ferveur qui plaît tant aux déesses, dépose sur l'autel un nid de tourterelles et un vase de parfums. L'adolescent, après une longue et pieuse extase, lève enfin les yeux, et croit voir Vénus elle-même qui le regarde, rougit et agrée ses présens.

Sa méprise était naturelle :
Héro sur Vénus même eût emporté le prix,
Puisqu'elle était plus sage et n'était pas moins belle.
Tout ce qu'on eût pu dire en faveur de Cypris,
C'est que l'autre Vénus était Vénus mortelle.

Mais est-on mortelle à dix-huit ans? Les vœux de Léandre, en s'élevant vers Cythérée, s'égarent sur les pas de sa prêtresse. Retiré à l'écart, et cachant son trouble derrière une des colonnes du temple,

il admire furtivement, au milieu de la pompe des cérémonies, cette taille élevée, cette démarche majestueuse, ces traits enchanteurs, ce tendre sourire, et ces voiles voluptueux, et les plis de cette robe flottante que semblent se disputer les Zéphyrs et les Amours. O si sa main pouvait toucher cette main divine! s'il obtenait de ces yeux seulement un regard, de ces lèvres une parole seulement! et si jamais il osait leur répondre! mais elle est si belle, et lui si timide!

Pour vous peindre son embarras, rappelez-vous, mon amie, ce premier moment si redouté et si peu redoutable, où, sans prononcer un seul mot, nous nous dîmes tant et tant de choses! Rappelez-vous ce cabinet, asile de l'étude et des arts, ce désordre du génie, ces tableaux, ces dessins, ces pinceaux épars, et ce demi-jour donnant sur votre figure abattue et sur mon portrait commencé. Je vois encore ce petit ruban jaune, parsemé d'étoiles d'azur, qui s'entrelace dans vos cheveux, autour de votre cou, et noue sur votre sein une tunique blanche, dont les plis mystérieux se soulèvent par intervalle. Mes yeux, fixés sur la terre, n'ont osé s'élever jusqu'à vous, et pourtant rien ne leur est échappé. Et vous, dont les regards m'évitent si scrupuleusement, vous avez deviné ma pâleur, mon trouble, mon incertitude mortelle; et votre main, en m'ordonnant faiblement de sortir, semble m'inviter à m'asseoir.

Me voilà tout près de vous, me détournant toujours et me rapprochant encore. O mon amie! le pénible silence! quoi! pas un seul mot sur mes lèvres! et sur les vôtres pas un soupir! Du moins si vos regards... mais vos larmes vous dérobaient les miennes.

Le lendemain je vous revis, et il me sembla que nous nous étions dit tout ce qu'on peut se dire. Votre front m'offrit ingénument, et ma bouche prit de même le baiser de la confiance; et nos cœurs, ainsi rapprochés, tressaillirent en reconnaissant qu'ils s'étaient rencontrés la veille.

Ces rencontres, quoiqu'elles aient toujours les charmes de la nouveauté, ne sont pourtant pas nouvelles, et surtout à la cour de Cypris. Léandre, dans le temple de la déesse, attendit, vers le déclin du jour, l'heure où le peuple, en s'éloignant, laisse la prêtresse au pied de l'autel solitaire. D'un pas tremblant il pénètre dans l'obscurité du sanctuaire. Héro paraît émue, mais non pas irritée. Elle se détourne, mais elle ne s'éloigne pas; elle se tait, mais sans lui imposer silence. Il se tait lui-même; et le lendemain, à la même heure et dans le même lieu, il élève familièrement une voix profane. En vain la prêtresse emploie, pour l'interrompre, les prières, les menaces, et même le geste d'un prompt châtiment.

Les menaces d'amour ressemblent aux promesses,
Et ses châtimens aux caresses.

Chaque non est un oui, chaque larme un aveu;
Et, pour exaucer sa prière,
Il faut l'interpréter souvent en sens contraire;
Car ce qu'il craint le plus est toujours ce qu'il veut.

« Au nom des dieux, répétait la prêtresse d'une » voix mal assurée, retournez, jeune étranger, aux » bords qui vous ont vu naître; quittez un espoir » auquel mille obstacles s'opposent :

» Ma vertu... — La vertu qui conduit au bonheur
» Ne peut être un obstacle à celui de vous plaire.
» — Mais le devoir sacré de mon saint ministère,
» Et Cythérée et sa rigueur...
» — Rassurez-vous : la reine de Cythère
» N'exigera jamais, pour son honneur,
» Qu'en vouant vos appas aux lois de la pudeur,
» Chez elle vous fassiez ce qu'elle n'a pu faire.
» Craignez à tant d'attraits d'unir trop de vertus :
» Les dieux sont nés jaloux, leur haine est éternelle.
» C'est beaucoup pour une mortelle
» D'être aussi belle que Vénus;
» C'est trop d'être plus sage qu'elle.
» — Mes sévères parens m'ont ordonné ces vœux,
» Et ne me permettront jamais de m'y soustraire.
» — De quel droit? Le bonheur n'est-il fait que pour eux?
» Et si votre père est heureux,
» Peut-il vous reprocher d'imiter votre mère?...
» — Léandre, croyez-moi, renonçons à l'espoir
» De nous parler, et même de nous voir.
» J'habite au bord des flots une tour solitaire.

» Là, je consume mes beaux jours
» Sous les lois d'une esclave affidée à mon père.
» Son cœur, depuis trente ans délaissé des Amours,
» Dort éternellement; ses yeux veillent toujours.
» — Et de cette retraite sombre
» Garde-t-elle l'entrée? — Oui. — J'y pénètrerai.
» —Mais la mer nous sépare.—Oh! je la franchirai.
» —Si l'on nous voit!...—La nuit me prêtera son ombre.
» —Quoi! sans guide?—Et mon cœur!—Les vents!—J'arriverai.
» — Mais les écueils, mais la tempête,
» La foudre!... — Épargneront l'Amour;
» Et, si pour vous ma mort s'apprête,
» Je ne mourrai qu'à mon retour. »

En parlant ainsi, leurs mains se sont rencontrées, et déjà se tiennent enchaînées sur l'autel, lorsque l'esclave vient avertir la prêtresse que la nuit la rappelle dans sa demeure. L'amant s'échappe dans l'ombre, et trouve sur les degrés du temple ses amis prêts à s'embarquer pour retourner aux remparts d'Abydos, située sur l'autre rive de l'Hellespont. Léandre les suit à regret, et vogue tristement vers sa patrie, tandis qu'en soupirant Héro regagne lentement sa retraite escarpée.

Déjà les jeunes habitans d'Abydos s'élancent sur le rivage, se dispersent, et vont raconter à leurs familles rassemblées les merveilles et la pompe des fêtes de Sestos. Léandre, seul, assis sur un rocher désert, mesure et dévore en silence l'espace qui le

sépare de son amante, et cherche vainement sur le rivage opposé cette tour qu'enveloppent déjà les ténèbres.

Cependant le vent s'élève, et les astres de la nuit s'obscurcissent. Héro, palpitante d'espoir et de crainte, lève un œil timide vers sa sévère compagne, et lui dit d'un air ingénu :

» L'Aquilon ramène l'orage.
» Je ne sais quel pressentiment
» Semble m'annoncer le naufrage
» De quelque malheureux amant.
» Je frémis en songeant qu'une épouse craintive,
» Jusqu'au soleil naissant, attendant son retour,
» Le trouvera demain étendu sur la rive,
» Ou brisé sur l'écueil qui borde cette tour.
» Vénus aux malheureux veut qu'on soit secourable :
» Sur le haut de la tour allumons un flambeau,
» Peut-être cet astre nouveau
» Sauvera quelque misérable.
» Les dieux nous sauront gré du bien qu'il nous devra,
» Et tôt ou tard l'Amour nous le rendra.
» — L'Amour! lui répondit la vieille courroucée.
» — Hélas! reprit la jeune en soupirant tout bas,
» Si je médite un bienfait, ce n'est pas
» Pour en être récompensée;
» Un sentiment plus pur occupe ma pensée.
» Vous le partagez avec moi :
» Je vous estime et je vous croi
» Le cœur trop délicat, l'âme trop bien placée

» Pour laisser échapper le plaisir d'un bienfait,
» Et d'obliger l'Amour même sans intérêt.

Lorsque dans le cœur d'une femme l'amour est éteint ou endormi, l'amour-propre, dit-on, lui succède, ou plutôt il occupe seul un empire que jusqu'alors il avait partagé. Moins tendre, mais aussi crédule que son frère, on le gouverne, comme lui, par la flatterie et les caresses. Héro en fit l'heureuse expérience : l'amour-propre de sa surveillante, pour soutenir un éloge qu'elle ne méritait pas, tyrannisa son caractère, et le dénatura au point de la rendre un instant généreuse. Elle se lève, saisit un flambeau, l'allume ; et, d'un pas précipité gravissant tous les degrés de la tour, elle attache entre les créneaux le fanal, dont le vent excite et agrandit la flamme ; puis, d'un air satisfait, elle revient s'asseoir auprès de la prêtresse, qui lui dit avec l'accent de la reconnaissance : « Si vous saviez combien vous m'êtes chère, et comme la bienfaisance vous rend aimable ! je suis assurée qu'il n'existe pas un seul amant qui, dans cet instant, pût vous voir sans vous aimer. — Sans m'aimer ! » répond-elle en rêvant. Heureux prestige de l'imagination, aimable et dangereuse magicienne !

Elle prête à l'hiver tous les feux du printemps,
Rend au jour pâlissant tout l'éclat de l'aurore,
Et par elle, quand l'âge aura glacé mes sens,
Je croirai vous aimer et le prouver encore.

Tandis que, dans ce triste asile, la jeunesse espère et que la vieillesse rêve l'espérance, au milieu du tumulte des vents et des vagues un cri perçant se fait entendre... « Ah! s'écrie la vieille en tressaillant, c'est la voix d'un jeune homme! — Croyez-vous? dit Héro qui l'avait reconnu avant elle. — Si je le crois! regardez à travers ces grilles : l'apercevez-vous à la lueur de notre flambeau? Il n'est plus qu'à vingt pas du rivage. Voyez comme il franchit les vagues, comme il passe légèrement entre les écueils, comme il aborde au pied de la tour, comme il escalade le rocher qui nous sert de rempart! Quel instinct l'entraîne si rapidement vers notre demeure? On croirait qu'il vient y chercher... — Du secours, interrompt la prêtresse tremblante, et, puisque vous avez déjà sauvé ses jours, vous ne laisserez pas sa vie en danger, ni votre bienfaisance imparfaite. — Non, non, ma chère fille, reprit vivement sa compagne en descendant précipitamment vers le rocher; et je jure par Cupidon de le rendre sain et sauf à son épouse. — Hélas! que l'Amour vous entende! »

A ces mots, tendant au malheureux une main secourable, la surveillante l'introduit dans l'asile de la prêtresse. Léandre, essoufflé de fatigue et palpitant de joie, tend les bras à son amie, interdite et muette comme lui. La vieille, empressée, l'accable de tendres soins, de questions importunes, et de

réflexions indiscrètes : — « Le beau jeune homme ! que c'eût été dommage ! D'où veniez-vous ? où alliez-vous ? quel est votre nom ? votre âge ? quatre lustres au plus ? Avez-vous encore vos parens ? êtes-vous riche ? aimez-vous ?... — Oui, s'écrie Léandre en recouvrant la voix. — Et vous aime-t-elle ? (Ici Léandre baisse les yeux). — Pourquoi vous taire ? ajoute Héro. — Si elle ne m'aime pas... — Il faudrait qu'elle fût bien ingrate. — Et elle ne doit pas l'être, poursuivit l'esclave, car elle est jeune et belle sans doute ? (Léandre, pour toute réponse, regarde son amie.) — Sera-t-elle bientôt votre épouse ? — Hélas ! dit le jeune homme, si le nœud de l'hyménée consiste dans le serment du cœur, j'ai reçu le sien... — Elle est votre épouse, s'écria la prêtresse... — Pas tout-à-fait encore, interrompit la vieille. Ce serment est-il ancien ? — Nous le prononçâmes hier dans le temple et sur l'autel de Vénus... — Prenez garde, jeune étranger ! Connaissez-vous celle devant qui vous parlez ? Vous voyez la prêtresse elle-même. A-t-elle reçu vos sermens ? (Héro rougit.) Vous a-t-elle engagé le cœur de votre épouse ? (Héro baissa les yeux.) Apprenez que sans elle votre hymen ne peut s'accomplir (Héro se couvrit de son voile), et que ce voile et son silence vous accusent d'avoir trahi la vérité. — Il ne l'a point trahie, dit la prêtresse d'une voix troublée. — Eh ! comment, hier, assise tout le

jour au pied de l'autel, n'ai-je pas été témoin de leurs sermens? — L'univers les ignore. — Dieux vengeurs! un hymen clandestin!

» — Eh! qu'importe qu'il soit ignoré sur la terre,
» S'il est avoué par les dieux?
» L'Olympe, hier, du haut des cieux,
» Descendit, à ma voix, dans l'ombre du mystère,
» Et nous environna de sa divinité.
» C'est sous les yeux de l'antique Cybèle,
» Mère de la Fidélité,
» De Junon, qui soutient la constance éternelle,
» Et l'ardeur et les soins de la maternité;
» De l'austère Pallas, qui donne la sagesse;
» De Vesta, dont la flamme épure la tendresse;
» De tous les dieux enfin, immortels protecteurs
» De la félicité, des vertus et des mœurs,
» Que, constant à jamais, à jamais vertueuse,
» Au nom d'Hymen, au nom d'Amour,
» Nous nous jurâmes tour à tour,
» Moi de le rendre heureux, lui de me rendre heureuse.
» —Vous! ô crime!—Telle est la rigueur de mon sort.
» L'orgueil du sacerdoce et son joug solitaire
» Changeaient mes plus beaux jours en une lente mort.
» Pour rompre ces liens, il est vrai que mon père
» Me présente un époux; mais quel époux, grands dieux!
» Toi qui le connais, toi dont le cœur généreux
» A mes vœux fut toujours propice,
» Tu sais que, de l'autel en passant dans ses bras,
» Je n'aurais fait que changer de supplice.

» Si c'est mourir que vivre, hélas!
» Privé d'un objet qu'on adore;
» Vivre pour ce qu'on n'aime pas,
» C'est mourir cent fois plus encore.
» Ah! puisqu'aux lois d'un maître il nous faut obéir,
» N'est-il pas naturel au moins de le choisir?
» Et peut-on exiger du devoir d'une fille,
» Qu'elle enchaîne au hasard et son cœur et sa main?
» Trop de soumission compromet son destin,
» En exposant un jour l'honneur dont elle brille.
» Si Vénus n'avait pas écouté sa famille,
» Aurait-elle épousé Vulcain?
» Et dans le sein d'un bon ménage,
» Soumise, par son choix, aux désirs d'un époux
» Plus digne d'elle et moins jaloux,
» Ne serait-elle pas plus heureuse et plus sage?

» Tu le vois, c'est pour ma vertu
» Que je te presse, te supplie
» De céder à mes vœux. Lorsque j'aurai vécu
» N'adorant que l'époux dont le cœur m'a choisie,
» J'en jure par les dieux, je n'oublîrai jamais
» Qu'à tes soins j'aurai dû la pureté, la paix,
» Et l'innocence de ma vie.
» Mais le bonheur se cache et veut être ignoré:
» Sur le mien garde le silence;
» Et nous prîrons tous deux l'Amour pour qu'à ton gré
» Sa mère ou lui te récompense. »

J'ignore ce que répondit la confidente, mais je sais que, les jours suivans, elle alluma le flambeau

précisément à la même heure; que bientôt même elle s'en fit un devoir, et puis une habitude.

Cependant l'hiver approchait; l'hiver si doux pour les amans réunis dans un même asile! si cruel pour ceux dont les demeures sont séparées!

Un matin, Héro, triste et pensive, embrassait son époux en silence, et soupirait en lui cachant ses larmes.

« — Tu soupires, ma tendre amie?
» — Non.—Qu'as-tu donc? dis-le-moi, je t'en prie.
» — Rien. » Or, qui connaît bien le cœur de la beauté,
Et sa discrétion et sa timidité,
Sait que, sur ses lèvres de roses,
Rien veut dire beaucoup de choses.

Léandre insista donc, et, à force de prières et de caresses, il obtint enfin cette réponse entrecoupée de sanglots :

» Si tu conçois combien je t'aime,
» Juge quel est mon désespoir
» Quand je suis réduite moi-même
» A te défendre de me voir!
» Mais il le faut! Borée a fermé la carrière
» Que tu franchissais chaque soir.
» Attendons, mon ami, la saison printanière.
» Adieu. Séparons-nous; et, si je te suis chère,
» Pars, je le veux, pars, cher amant :
» Crains, si tu tardes un moment,
» Que je ne veuille le contraire.

Léandre résiste long-temps. Héro lui reproche sa résistance, prie, presse, ordonne, exige qu'il parte sans différer.—Il obéit enfin. « Hélas! dit-elle, » il a bientôt obéi. »

Le soir, soit oubli de l'épouse, soit habitude de la confidente, le flambeau brillait au sommet de la tour. Léandre, des rives d'Abydos, l'aperçoit à travers la vapeur des frimas. Soudain, regardant ce signal comme le rappel de son exil, il vole au rivage; mais les vagues irritées opposent à ses efforts leurs mobiles remparts et leurs gouffres menaçans. La mer se gonfle, les nuages roulent, s'étendent, et le flambeau disparaît. A cette vue, le malheureux amant, se croyant exilé de nouveau, seul au milieu des ténèbres et du deuil de la nature, gagne, à l'abri d'un rocher, la cabane d'un pêcheur. Là, pour soulager sa douleur, il trace, à la lueur d'une lampe rustique, ses souvenirs et ses regrets. Le pêcheur au lever du jour devait aller à Sestos. Léandre, que le jour n'avait jamais surpris sur ce rivage, dans les temps même de son bonheur, n'osa, dans le temps de son adversité, concevoir même la pensée d'y voir l'aurore. Un tel excès de délicatesse est admirable sans doute; aussi vaut-il mieux, je crois, l'admirer que l'imiter.

A l'Amour trop souvent le scrupule est funeste.
Je sais qu'en l'esquivant, pour un tel procédé

A toute outrance on est grondé,
Maltraité, chassé; mais on reste.

L'amant scrupuleux demeura sur le rivage, et, après avoir couvert sa lettre de baisers, il la ferma et la remit au passager.

Héro, depuis un jour solitaire, et déjà repentante, aperçoit la barque du haut de sa tour, et vole vers la rive en remerciant intérieurement son ami de sa désobéissance. Oh! comme elle va se plaindre et le récompenser de sa témérité! Mais en arrivant elle n'aperçoit qu'un matelot chargé pour elle d'un billet qu'il lui présente. « —Hélas! dit-elle en regardant tristement la barque, il pouvait venir, et il écrit! » Cependant elle ouvre la lettre, et lit en essuyant ses pleurs :

» L'Aquilon gronde sur ma tête;
» Chargés d'écume et de frimas,
» Les flots mugissent sous mes pas,
» Mais mon cœur franchit la tempête.
» En vain Borée et les Autans
» Nous poursuivent dans les ténèbres;
» Malgré l'ombre et leurs cris funèbres,
» Je te vois, et toi tu m'entends.

» Elle m'est à jamais présente
» Cette silencieuse nuit
» Où vers toi je nageai sans bruit
» Sur la mer calme et transparente.

» De Phœbé la pâle clarté
» Blanchissait l'onde et le rivage,
» Là j'entrevoyais ton visage,
» Ta robe et ton voile argenté.

» Toi-même, non loin de la rive,
» Dès que tu pus me découvrir,
» Vers moi je te vis accourir
» D'amour palpitante et craintive.
» Déjà les flots couvrent tes pieds :
» Bientôt ils gagnent ta ceinture,
» Mais j'arrive, je te rassure,
» Et tes genoux seuls sont mouillés.

» Dans ta demeure solitaire,
» Près de ton feu tous deux assis,
» De mes cheveux, de mes habits
» Tes mains expriment l'onde amère.
» Quel souper! quels doux entretiens!
» Que de baisers sur notre bouche!
» Que de volupté sur ta couche!
» Que de fois!... mais tu t'en souviens.

» Réduit sombre, adorable asile,
» Petit foyer, lit amoureux,
» Siéges, coussins voluptueux,
» Lampe obscure, alcôve tranquille,
» Jusqu'au moment de mon retour,
» Au doux objet de ma tendresse
» Retracez mes feux, mon ivresse,
» Et les songes de notre amour.»

Pendant cette lecture, Héro avait plus d'une fois pâli de dépit et rougi de souvenir. En proie aux sentimens confus qui l'agitent, elle referme la lettre, l'ouvre encore, la relit, et d'une main égarée trace rapidement sa réponse.

« D'un inconnu j'ai reçu ton message.
» Je crois te voir luttant contre l'orage.
» J'accours, je vole... et c'est un étranger!
» Et vous m'aimez! vous!... mes feux, mes alarmes,
» Mon abandon, mon désespoir, mes larmes,
» Tu ne vois rien; et tu vois le danger!

» Quand ma raison t'interdit ma présence,
» Mon cœur, croyant supporter ton absence,
» Bravait un mal qu'il ne connaissait pas.
» Il est affreux! il m'obsède, il me tue;
» Et de langueur ton amante abattue
» Meurt en baisant la trace de tes pas.

» Quand vous quittez celle qui vous fut chère,
» Les jeux, les arts, les honneurs et la guerre
» Viennent remplir le vide tour à tour.
» Vous rêvez peu; mais une pauvre fille,
» En maniant les fuseaux et l'aiguille,
» Rêve sans cesse, et ne rêve qu'amour.

» Cruel! pourquoi retracer à mon âme
» Et nos transports, et mes feux, et ta flamme?
» En parle-t-on quand on peut les sentir?
» Pour te borner à peindre notre ivresse,

» Attends, ingrat, attends que la vieillesse
» Nous ait tous deux réduits au souvenir.

» Sortant des flots de la mer écumante,
» Comme il est doux, auprès de son amante,
» D'entendre au loin la tempête mugir,
» De recevoir un baiser pour l'orage,
» Deux pour la crainte, autant pour le courage,
» Vingt pour la peine, et cent pour le plaisir!

» Ah! si l'honneur, si la pudeur austère
» N'avaient besoin des ombres du mystère,
» Comme déjà j'aurais volé vers toi!
» Mais toi qui peux te passer de son ombre,
» Que tardes-tu?... Non... dès que la nuit sombre
» Aura couvert le rivage, attends-moi. »

Que je t'attende! répétait Léandre en frémissant de dépit et d'effroi; et déjà la nuit déployait ses voiles, et le fidèle flambeau brillait sur le haut de la tour. L'impétueux amant s'élance au milieu des vagues, lutte avec effort contre elles, les surmonte et s'éloigne du rivage.

Héro, fidèle à sa promesse, se dispose à partir; mais la tempête s'oppose à son passage, et sa compagne, embrassant ses genoux, l'arrête au bord des abîmes qui s'ouvrent pour l'engloutir. Cependant les vents soufflent, le flambeau s'éteint, la mer s'élève, et le désespoir de la jeune épouse s'accroît avec l'orage.

« Grands dieux! s'écriait-elle, éplorée, éperdue,
» Moi qui jamais n'attendis vainement
» Les promesses de mon amant,
» Serai-je donc par lui vainement attendue! »

Telles furent ses plaintes jusqu'au retour de l'aurore. Alors sa compagne, la voyant pâle et immobile, prit l'abattement de la douleur pour le calme du repos, et crut pouvoir elle-même se livrer au sommeil. Mais, à son réveil, sa maîtresse était disparue. Elle la cherche vainement, l'appelle d'une voix tremblante; et, pressant ses pas tardifs, elle arrive au sommet de la tour. Là, parcourant d'un regard inquiet la mer et ses rivages, au pied d'un rocher, entre les roseaux, elle aperçoit quelques vêtemens, et reconnaît le voile de la prêtresse; elle y vole et la trouve pâle et tiède encore sur le corps livide et glacé de son amant.

En voyant moissonner, à peine en son printemps,
Ce couple que l'amour enivrait de ses charmes,
Ses yeux desséchés par le temps
Retrouvèrent encor des larmes.

Le lendemain, les habitans de Sestos, en longs habits de deuil, se rassemblèrent sur le rivage. La douleur y réunit tous les époux qui sentaient le prix du bonheur d'aimer, et les vieillards, et les adolescens qui soupiraient ou de n'aimer déjà plus ou de n'aimer pas encore. Leurs mains, après avoir

couvert de fleurs et de parfums ces deux victimes de l'amour et de la fidélité, les déposèrent au pied de la tour, dans un même tombeau; et ce dieu, qui m'inspire quand je vous écris, mon amie, leur dicta ces vers, qu'ils tracèrent sur un marbre de Paros.

« Amans, puissent les dieux vous réserver le sort
» Des fidèles époux que ce tombeau rassemble!
» Ils s'aimèrent jusqu'à la mort,
» Périrent l'un pour l'autre, et reposent ensemble. »



LETTRE LXXXV.

JOURNÉE MYTHOLOGIQUE.

Vous souvient-il, mon aimable amie, de tous ces instans de gaieté scientifique, où, pour nous rappeler nos vieilles lectures, nous prêtions aux moindres personnages et aux plus petites actions de nos contemporains le nom des héros les plus fameux et des évènemens les plus mémorables de l'antiquité? Une jeune fille passe-t-elle un réchaud à la main, c'est une vestale, peut-être, portant le feu sacré. Une autre nous offre-t-elle des pains ou des gâteaux, c'est une jeune prêtresse présentant les corbeilles de Cérès. Cette beauté matérielle qui marche entre deux guerriers, est la belle Cléopâtre qui trompe César, trahit Antoine, et périra victime d'un serpent caché sous les fleurs.

Ainsi, dans ces entretiens où la gaieté rend l'esprit indulgent, où tout ce qui fait rire est bien, la Folie, parodiant l'auguste Antiquité, égaie bien ou mal ce que nous appelons nos journées historiques.

Or, pour nous rappeler également une partie des

personnages et des évènemens fabuleux, j'ai projeté ce matin de passer avec vous une journée mythologique, composée des évènemens les plus simples. Vous allez vous éveiller; nous descendrons au jardin, nous dînerons, puis nous traverserons la ville pour aller dans la campagne. A notre retour, nous causerons, vous me direz bonsoir; et je m'en irai seul!

Rien de plus commun que ces détails; mais, entourés de prestiges de la Fable, ils vont prendre une teinte de sentiment et de grâce, quelquefois même un appareil de grandeur et de dignité.

Voici le jour, commençons:

Déjà la Nuit tranquille, en repliant ses voiles
Parsemés d'azur et d'étoiles,
D'un vol silencieux plane vers les enfers.
Lucifer la poursuit, et la naissante Aurore;
En souriant, promet à l'univers
Le beau jour, les plaisirs, les feux qui vont éclore.
Mais, si jeune, aurait-elle éprouvé des malheurs?
Pourquoi ses larmes sur la terre
Viennent-elles baigner le calice des fleurs?
Ah! la source en est pure et doit plaire aux bons cœurs.
Dans le cristal mouvant reconnaissez les pleurs
D'une fille annonçant le retour de son père...
Que dis-je? sur le lin vos charmes étendus
Pressent en ce moment la plume de Cycnus;
Cependant que Phœbus, dans sa vaste carrière,
S'avance en conquérant, et d'un trait radieux
Perçant autour de vous les voiles du mystère,

Effarouche Morphée. Il s'enfuit, et vos yeux,
Libres de ses pavots, s'ouvrent à la lumière.

La Pudeur aussitôt vous offre un vêtement
Dont la simplicité forme votre parure.
Comus tresse légèrement
Les trésors ondoyans de votre chevelure.
L'Amour frappe à la porte; elle s'ouvre à moitié;
Mais il n'ose entrer seul. Je prends sa main tremblante;
Il me suit; je vous le présente
Comme frère de l'Amitié.

En admirant vos traits, ce dieu voudrait encore
Qu'un bouquet ornât votre sein,
Et l'heure du repas vous appelle au jardin:
Visitons les trésors de Pomone et de Flore.
Minerve m'a donné ces jeunes oliviers.
Ce sont des rejetons de l'olivier d'Athène.
Cette vigne est un don que le joyeux Silène
M'apporta sur son âne, escorté des guerriers
Qui, du vainqueur de l'Inde adorant la merveille,
Après avoir goûté le nectar de la treille,
Se rendirent tous prisonniers.

Quel peuple intéressant habite cette enceinte?
Le jeune Cyparis, sur cette urne incliné,
A ses pieds voit Zéphyr caresser Hyacinthe,
Et Narcisse y fleurit à l'ombre de Daphné.
Ajax respire ici sous la fleur azurée
Qui retrace son nom. Là, Clytie éplorée,
Vers le char du soleil se tournant lentement,

Oppose ses rayons à ceux de son amant.
L'anémone a fleuri, la rose vient d'éclore;
L'innocente rougeur dont elle se colore
Est le sang de Vénus versé pour Adonis.
Leur sang et le destin dans ces lieux sont unis;
Vénus rougit la rose, Adonis l'anémone.

Mais quelle est cette vieille apportant un panier?
C'est sans doute Vertumne. Il vous prend pour Pomone.
Fuyons: je dois me défier
De ses discours flatteurs et de son imposture.
Il approche... Ah! je me rassure:
C'est la femme du jardinier.
Elle vient nous offrir les trésors de l'Automne
Dans l'osier couronné des pampres de Bacchus;
Les gâteaux de Cérès, la grappe d'Érigone,
La pomme de Pâris, la pêche de Vénus,
La mûre de Thisbé, le fruit qu'aux Hespérides
Le héros de Thèbe enleva,
Avec les pommes d'or, dont l'attrait captiva
D'Atalante les pas rapides:
Ce fruit n'a rien perdu de son charme fatal.
Atalante fuit-elle, Hippomène lui jette
La pomme d'or; elle s'arrête,
Il l'atteint; je l'ai vu dans le Palais-Royal.
Mais l'art captive ici les fleurs et la verdure;
Allons dans la campagne admirer la Nature,
Et, sur ces gonds forgés par l'époux de Vénus,
Ouvrons cette cloison consacrée à Janus.
Fions-nous à ses soins, mais fermons la serrure.

Saluons, en sortant, ces dieux Termes postés
Pour protéger nos murs et nos propriétés.
Hélas! ces dieux trop bons, pour prix de leurs services,
Se laissent entourer d'étranges sacrifices!
Évitons leur encens. Devant ce forgeron,
Quel est ce rustre armé d'un gros bâton,
Qui montre l'ours? C'est Mercure lui-même
Qui chante au bruit du marteau,
Et fait danser Calisto
Pour amuser Polyphème.

C'est encor lui sur ce tréteau:
Le voilà médecin à quatre sous par tête.
« Quels mortels insensés voudraient à si bas prix
» Ne pas avoir la fièvre afin d'être guéris?
» C'est un marché tout d'or! » On écoute, on s'arrête.
« Il descend de voiture et repart aujourd'hui;
» Hippocrate vers nous l'envoie en ambassade:
» Mais il expédie!... Avec lui,
» C'est un plaisir d'être malade.
» Son remède est universel:
» C'est le chef-d'œuvre d'Esculape.
» Jeunes ou vieux, qui le prend le jour même en réchappe
» Ou meurt... Mais, dans ce cas, la volonté du ciel! »
N'en risquons pas l'épreuve; et gagnons la campagne.
Mais au bout du faubourg, près de ce cabaret,
Quel est ce chanteur aigre, armé d'un maigre archet,
Raclant un violon qui grince et l'accompagne?
Approchons; c'est peut-être Apollon déguisé.
Apollon! C'est lui-même. Un chansonnier de place!

Oui, le peuple rimeur a métamorphosé
En chansonnier du coin le maître du Parnasse.

Voyez sur le rivage errer ce long troupeau.
Le taureau poursuit la génisse,
Le ravisseur d'Europe aime la jeune Io;
Près d'eux je vois brouter les compagnons d'Ulysse.
La baguette à la main, un jeune pastoureau,
Affublé d'un petit manteau,
Les suit sur son baudet qui trotte à l'aventure.
Le berger chante, et l'âne, à chaque pas,
Marche à côté de la mesure.
Vous riez? C'est encore Apollon ou Mercure
Grimpé sur le roi Midas.

Au sein de ce lac immobile,
Qui peint le ciel et les oiseaux,
Vous ne voyez qu'une eau tranquille;
Moi, j'aperçois sous les roseaux
Une naïade fugitive
Qui vous dit d'une voix craintive:
« Sur ma fougère viens t'asseoir.
» Mes joncs, mes saules, ma verdure,
» Couronneront ta chevelure,
» Et mon sein sera ton miroir. »
Hâtons-nous de fouler cette mousse légère.
Le jour pâlit; Phœbus voile son front serein;
Des Autans orageux le murmure lointain
Aux Zéphyrs déclare la guerre;
Leur essaim prend la fuite, et la pluie, à grands flots,
De cercles redoublés va sillonner les eaux.

Les Hyades pleurent leur frère
Qu'un monstre dévorant ravit à leur amour.
Le roi des cieux, touché de leur douleur amère,
En vain les transporta dans son brillant séjour,
Les consolations qu'on reçoit à la cour
Jusques au cœur n'arrivent guère.
Mettons-nous à l'abri sous ce feuillage épais,
Et de ce bosquet sombre invoquons la Dryade.
L'orage continue? Entrons chez l'Oréade
Qui préside à cet antre frais.
Cependant la nuit vient, l'éclair part, le ciel gronde.
Sur ses vieux fondemens qui fait trembler le monde?

Au moment où Vulcain des forges de Lemnos
Apporte la foudre à son père,
Mars vient prendre congé, car il part pour la guerre.
Jupin, qui veut flatter et gagner le héros,
Le fait entrer au bruit de son nouveau tonnerre.
Tout l'Olympe s'assemble; et, tandis qu'en leurs coins
Les tristes Hyades gémissent,
Jupiter parle, tonne, et les dieux applaudissent,
D'autant plus qu'ils entendent moins.
L'allégresse fermente, et les cieux retentissent
D'un murmure confus : les courtisans jamais
Ne se taisent quand ils jouissent.
Éole et ses enfans d'allégresse frémissent;
Écho redit leur joie aux antres des forêts.
Ainsi ce qui chez nous produit une tempête
Dans l'Olympe n'est qu'une fête.

Ce n'est pas la première fois
Que la terre a payé les fêtes de ses rois.

Mais le jour reparaît. Éole se retire;
Il emmène les Aquilons;
Il ne laisse que le Zéphyre
Pour relever les fleurs et sécher les moissons.

Voyez-vous l'écharpe d'Iris
De mille couleurs nuancée?
La déesse voyage, et sa course, tracée
En demi-cercle, aboutit chez Téthys;
Elle descend au palais d'Amphitrite,
De la part de Junon à la fête l'invite.
Amphitrite est malade et ne peut y venir.
Elle engage Neptune à faire le voyage;
Le bon Neptune part. Phœbus, dans un nuage,
Descend chez la malade, afin de la guérir;
Car il est, comme on sait, dieu de la médecine.
Son char à l'horizon baisse, et le jour décline...
Mais sur ce chapitre laissons
Les commentaires inutiles.
La nuit vient; rejoignons nos Pénates tranquilles,
Nos dieux Lares et nos tisons.
Emprisonnons les Vents dans cette outre élastique.
Et qu'en s'échappant de son sein,
De leur souffle irritant ils excitent Vulcain
A dévorer ce chêne antique
Qui couvrit les amours de Faune et de Sylvain.

Voici l'heure où Thalie et Colin sur la scène
Dans un riant miroir nous montrent nos défauts.
Irons-nous contempler leurs magiques tableaux ?
Irons-nous admirer Racine et Melpomène?
Ou bien sur ce théâtre où les Arts réunis
Obéissent ensemble à la voix du Génie,
Applaudirons-nous Gluck, Sacchini, Polymnie,
Vestris et Terpsichore, Amphion et Laïs ?
Non; le pasteur qui chante au milieu de la plaine,
La bergère qui rêve en tournant son fuseau,
Charment mieux vos loisirs. Eh bien! chère Érato,
Nous verrons Favart et Sedaine;
Et pour assaisonner ce plaisir innocent,
Et joindre au sentiment une gaîté facile,
Chez Momus et Barré nous prendrons, en passant,
Un grain de sel au Vaudeville.

Mais l'esprit, la gaîté valent-ils les soupirs,
Les doux épanchemens de deux amis fidèles ?
Demeurons : l'Amitié concentre ses plaisirs.
C'est pour les vrais amis que le temps a des ailes :
Et déjà sur l'émail où l'Art sut mesurer
Le cercle de notre existence,
L'airain mobile qui s'avance
Marque l'instant fatal qui va nous séparer.
Ah! du moins que ce front, au nom de l'Innocence,
Avant de m'exiler de cet aimable lieu,
M'accorde seulement un baiser pour adieu :
Adieu! que le Sommeil, que la Paix, le Silence,
Règnent jusques au jour dans cet asile... Adieu!

Des Songes près de vous que la troupe empressée
Rassemble les Amours et les Plaisirs... Adieu!...
Qu'en apportant aux fleurs la vie et la rosée,
L'Aurore vous revoie encor plus fraîche... Adieu!...
Adieu, charme, bonheur, délices de ma vie!
Adieu, ma bonne sœur et ma plus tendre amie...
Émilie! encore un adieu!

FIN DES LETTRES A ÉMILIE.

LES CONSOLATIONS.

AVERTISSEMENT.

Je n'ai pas entrepris d'écrire un Traité, mais un Tableau des Consolations. Le sentiment doit être peint et non pas discuté. Le cœur ne raisonne pas; et dès qu'on veut le faire raisonner, l'esprit prend sa place, et le sentiment disparaît. Je désire, non pas que l'on approuve, mais que l'on sente ce que j'écris. Ce ne sont point des éloges, ce sont des pleurs que je demande.

Les Consolations s'étendent à tous les maux de la vie; mais il n'y a de pertes réelles que les pertes du cœur, et c'est à celles-ci que j'ai borné mes Consolations.

J'ai choisi un ami, un amant jeune et sensible. Je l'ai pris dans mes bras au moment affreux où il perdait, dans un seul objet, tout ce qui l'attachait à la vie, et j'ai entrepris de le faire passer de l'anéantissement à l'explosion de la douleur, du désespoir à l'attendrissement, de l'attendrissement aux larmes, des larmes à la tristesse, de la tristesse à

la mélancolie. Alors j'ai fait renaître peu à peu le sourire sur ses lèvres; j'ai rouvert par degrés son cœur à la tendresse, et ne lui ai plus laissé de ses malheurs qu'un souvenir doux et tendre, mêlé d'amertume et de plaisir.

LES

CONSOLATIONS.

CHAPITRE I.

Le premier jour.

Elle n'est plus. Tes yeux ont vu les siens se fermer. Amour, amitié, charmes de la vie, tout s'est évanoui. Elle était tout pour toi ; te voilà seul au monde.

Ce coup mortel a glacé tes sens, et ton cœur oppressé ne peut pas même exhaler un soupir. Ton œil est fixe, ta paupière sèche, ta bouche muette. Tu vis cependant ; mais tu as reçu le contre-coup de la mort. Heureux, si elle t'eût frappé toi-même ! Ah ! le malheureux, c'est celui qui survit.

Ne crains pas que je blâme ta douleur ; comme toi j'ai souffert ; je la connais, je la partage. Je pourrais te dire : Tu es homme, résiste et combats. Mais hélas ! comment combattrais-tu ! ce n'est plus toi.

Infortuné, tu as besoin d'un appui : je veux être le tien ; j'étais l'ami de ton amie ; en te sauvant, je conserverai d'elle la moitié qui lui fut la plus chère.

Hélas ! son dernier soupir est encore sur tes lèvres. Son âme est passée dans la tienne, elle vit dans toi. Ah ! conserve tes jours pour qu'elle ne meure pas tout entière.

Tu me regardes ?... eh bien ! la sens-tu dans ton cœur ? Ton œil s'attendrit, tu soupires enfin !... embrasse-moi. Eh quoi ! tu ne sentais pas qu'elle vivait encore ?

Oui, mon ami, oui, elle vit, ta Julie : tu la retrouveras chez tous ceux qui l'ont connue. Va, l'on ne meurt qu'avec le dernier de ses amis. Tes yeux cependant parcourent tristement ces lieux où tu la vis tant de fois. Tu la demandes à tout ce que tu vois. Mon ami, que me demandes-tu ? ici tout est plein d'elle. Ses vertus t'environnent, son esprit est dans l'air que tu respires, tu n'as perdu que son image ; encore tout la rappelle-t-il à tes yeux : cette glace qui la réfléchissait, ce rideau mystérieux qui la voilait de son ombre, ces vêtemens modestes qu'elle parait de sa beauté, ces fleurs dont tu couronnais hier sa tête... tout cela n'est qu'un songe, dis-tu ! eh ! mon ami, pour qui le bonheur n'est-il pas un songe ?

Et moi aussi, j'ai rêvé le bonheur. Tu le sais, j'aimais Caroline. Notre amitié était née avec nous; elle ne finira qu'avec moi. Caroline n'était pas belle, mais elle avait ce charme secret plus attrayant que la beauté. Son regard était si doux avec ses amis,

si modeste avec ses amans, si tendre avec les malheureux! Hélas! elle ne pleurait que les malheurs des autres. Son cœur timide se défiait de l'amour, et lui donnait le change par les délices de l'amitié! Tu connaissais son sourire; c'en est fait; jamais l'amitié ne sourira comme elle.

Mon ami, mon cœur se soulage en te parlant de Caroline. Et toi, parle-moi de Julie. Rappelons les beaux jours de notre vie; le souvenir est la ressource des infortunés.

Je le vois, tu t'efforces en vain de parler; ta douleur est muette. Eh bien! je vais parler pour toi.

Julie n'avait pas quinze ans lorsqu'elle te vit pour la première fois. Les cœurs sensibles se devinent d'abord, et s'aiment dès qu'ils se sont devinés. Peines, plaisirs, penchans, tout vous rapprochait; et la nature, en vous formant, semblait n'avoir créé qu'un seul être, dont chaque moitié cherchait à se réunir à l'autre; aussi votre union fut-elle inséparable.

Je me rappelle ces premiers temps, ces prémices d'une amitié si tendre; ces vertus toujours plus pures, ces soupirs toujours plus ardens, cette harmonie touchante de sentimens, de désirs et de pensées, et ces heures fugitives, et ces jours sereins couverts de légers nuages, et ces soirées paisibles, et ces craintes passagères, et ces douces espérances si doucement réalisées. Je la vois, ta Julie, à l'autel

de l'hyménée; c'était la candeur, l'innocence elle-même. Le lendemain, je la revis sortant des bras de son époux, sa figure était vierge encore.

Tu soupires à cette image? l'amertume s'insinue dans ton âme; elle réveille, elle aigrit tes douleurs; enfin tu commences à sentir que tu souffres. Ton regard s'anime, tes sanglots s'échappent, la douleur sillonne ton front pâlissant. Tout ton corps se raidit; mon ami, écoute-moi!...

Il ne m'entend plus. Je l'appelle; ses cris seuls me répondent : Julie! ma chère Julie! Ah! malheureux! j'ai tout perdu, tout!... Hier je la voyais, je lui parlais, elle était là... où est-elle aujourd'hui? Grands dieux! suis-je donc le seul qui ne mourrai point?... qui ne mourrai point!

Il dit, et le délire l'emporte; il se jette avec fureur sur ce lit, théâtre de la mort. Il saisit avec transport les vêtemens de Julie, et les presse de ses lèvres brûlantes. Pas un soupir, pas une larme; le silence de la mort, la pâleur du désespoir.

Ce moment est affreux, mais il est nécessaire. La fièvre se dévore elle-même : elle va s'épuiser avec ses forces. J'attends le dernier accès : pour l'attendrir, j'ai besoin de sa faiblesse.

Cependant sa poitrine s'agite, son œil étincelle, son geste m'ordonne de sortir. Tu me chasses! quoi! parce que tu perds ton amie, ai-je donc perdu mon ami, et veux-tu faire deux malheureux? Ne l'espère

pas, je te suivrai partout. Je m'attache à toi, et ne te quitte plus... Tu me repousses, tu t'arraches de mes bras! hélas! ils soutenaient Julie à son dernier moment. Là, son cœur s'appuyait contre le mien pour me parler de toi.

A ces mots il s'écrie, se retourne et se précipite dans mon sein. Je sens sa poitrine serrer fortement la mienne, et cette pénible étreinte est le dernier effort de la douleur abattue.

C'en est fait, il a cessé de souffrir. Placé maintenant entre le sommeil et la mort, il peut s'éteindre paisiblement, et le calme dont il jouit peut devenir éternel. Hélas! dois-je lui souhaiter des jours, et la vie est-elle encore un bien pour lui? Oui, sans doute, la douleur même a ses jouissances; je veux lui en faire goûter la douce amertume; il connaîtra la volupté de pleurer.

Repose, infortuné, repose dans les bras de l'amitié : ses larmes attendent ton réveil.

CHAPITRE II.

Le lendemain.

Précieuses larmes, amère et douce rosée, qui ranimez le cœur que la douleur a flétri, humectez sa paupière brûlante, et tombez à son réveil comme la fraîcheur du matin.

Hélas! son sommeil ressemble plutôt à l'anéantissement qu'au repos de la nature. Cependant le calme semble renaître peu à peu sur son front abattu. Ses songes paraissent paisibles et rians. Il n'a de malheur à craindre que celui de s'éveiller.

Cet instant fatal approche. Déjà sa paupière s'entr'ouvre, il me regarde; je lui souris, un sourire lui échappe... L'infortuné! il s'oublie encore! A cette idée mes pleurs coulent malgré moi. Il les voit... C'en est fait, il est réveillé.

Mon ami, me dit-il, que ce jour est sombre, que cette lumière est pâle et lugubre! que ne suis-je endormi pour toujours! Je la voyais, mon ami! elle me parlait!... A ces mots son cœur se gonfle, ses yeux rougissent. Oh! s'il pouvait pleurer!... Je le prends dans mes bras, je le presse contre mon cœur. Il

sent mes pleurs inonder son visage. Les larmes attirent les larmes : les siennes s'échappent enfin, et sa douleur sèche et cuisante se change en cette amertume délicieuse dont les malheureux se plaisent à s'enivrer.

Le moment des larmes est un moment de faiblesse et d'abandon. J'en profite pour lui faire prendre quelque nourriture. Il me refuse, mais d'une voix faible. Il veut encore mourir, mais il ne déteste plus la vie. Enfin lui présentant un mets que Julie lui servait souvent.—Mon ami, lui dis-je, ne me refuse point : tu connais ce mets-là. Le malheureux, avec un regard douloureux et tendre, accepte ce que je lui présente; mais il essaie en vain de manger. Chaque souvenir est suivi d'un sanglot, qui lui ôte même la respiration. Je vais le distraire : pour qu'il acceptât, j'avais besoin de Julie; pour qu'il mange, il faut l'éloigner.

—Tu connais, lui dis-je, Melcourt et Lucile, mariés depuis trois mois?—Oui.—Eh bien, ils sont dans une situation...!—Que leur est-il donc arrivé?—Hélas! je l'ignore encore.—Mais enfin? —Enfin mange, et écoute-moi. Tu sais que Lucile était recherchée par deux officiers, Melcourt et Derville. Tu sais combien Melcourt est aimable, combien Derville est bouillant et emporté. Tu sais encore... mais tu ne manges pas?—Je mange et je t'écoute; continue.—Tu sais enfin qu'au moment

où Lucile donna la préférence à Melcourt, Derville voulut tuer et Melcourt, et Lucile, et lui-même, et qu'il finit par aller à cinquante lieues se consoler au milieu de sa famille. Tout-à-coup hier, sur le rempart, Lucile et son époux... Mon ami, si nous buvions?... Occupé de mon récit, il me présente son verre, et je continue en le servant. — Lucile et son époux voient accourir Derville. Ils étaient l'un et l'autre environnés d'une nombreuse société... A ta santé, mon ami... Et tandis qu'il boit, je lui sers un autre mets. Il veut me refuser; mais au lieu d'insister je reprends mon récit, et plus l'évènement l'intéresse, plus il mange en m'écoutant. — Derville approche, l'air égaré, l'œil étincelant. Il heurte Lucile avec violence, et insulte Melcourt. Celui-ci met l'épée à la main; c'est ce que Derville demandait. Mais Lucile se précipite au-devant de son époux, arrête son épée, et s'oppose à celle de son adversaire. Voilà Melcourt partagé entre l'amour et l'honneur. Les uns veulent qu'il se venge, ou qu'il se mesure : la publicité de l'injure, le préjugé de son état, tout semble l'exiger. Les autres, au contraire... Mon ami, tu manges, et tu ne bois pas.—Les autres?... me dit-il, en acceptant. — Les autres prétendent que Melcourt ne doit point se sacrifier, lui et son épouse, à la rage d'un rival insensé... Bois donc!... Celle que je plains le plus, en cas d'évènement, c'est cette pauvre Lucile.

—Ah! oui, reprend-il; si elle survit à Melcourt, elle est bien à plaindre! A ces mots il cesse de manger, et un profond soupir m'annonce de nouvelles larmes. Mais enfin il a pris quelque aliment. Qu'il pleure, il ne mourra point : je l'ai sauvé, je suis tranquille.

CHAPITRE III.

Huit jours après.

Dans le premier accès de la douleur, la solitude est affreuse. Il semble au malheureux solitaire que la nature entière l'abandonne. Une voix secrète lui répète alors cette maxime désolante : Les malheureux n'ont point d'amis.

Mais quand la douleur cuisante dégénère en mélancolie, quand le cœur se dilate, quand les pleurs commencent à couler, les malheureux cherchent la solitude. Seuls, ils sont plus entiers à l'objet qu'ils regrettent; ils se rassasient plus librement de leurs larmes. Leur imagination étend son deuil sur tout ce qui les environne. A leurs yeux le jour est plus pâle, la verdure plus sombre, et la nature entière semble pleurer avec eux.

Il me cherchait avant de pleurer; depuis qu'il pleure il me fuit. Si, dans les environs de sa demeure, il est une grotte retirée, un détour solitaire, un rocher ombragé d'ifs ou de cyprès, c'est là que je suis sûr de le rencontrer. Je le trouve assis sur un tronc d'arbre, la tête penchée, la bouche entr'ouverte, les yeux cernés et baignés de pleurs. Dans sa douleur immobile, il paraît anéanti.

J'approche, je m'assieds près de lui, je le presse dans mes bras.— Eh bien! mon ami?... — Eh bien! je sens plus que jamais que j'ai tout perdu. — Perdu? Eh quoi! perd-on ses amis, parce qu'ils sont en voyage? — Non. — Eh bien! elle est en voyage aussi. — Je ne tarderai pas à la rejoindre, je la suis. — Arrête! elle ne t'a point quitté. Crois-tu que cette âme si tendrement unie à la tienne puisse jamais s'en séparer? Ne sens-tu pas au contraire que depuis qu'elle est libre, elle s'est attachée à toi, qu'elle te suit partout, qu'elle plane sans cesse sur ta tête comme un ange conservateur? Si tu n'étais plus sur la terre, si ta Julie te regrettait comme tu la regrettes en ce moment, si ton âme enfin se trouvait libre la première, en faveur de qui userait-elle de sa liberté? Ne serait-ce pas en faveur de Julie? ne volerait-elle pas sur son sein, sur ses yeux, sur sa bouche, comme le zéphyr sur les fleurs? Crois-moi, mon ami, les âmes de nos amis peuplent l'air qui nous environne; en les

pleurant, nous les respirons; elles descendent au fond de nos cœurs; elles nous pénètrent et se confondent avec notre âme, jusqu'au moment où celle-ci, dégagée de ses liens, va rejoindre avec elles ce principe immense de vie et de lumière, dont nous sommes autant d'émanations passagères. Eh! mon ami, ne vois-tu pas que tout vit, que tout aime, que tout s'unit dans la nature? Le parfum si doux de ces fleurs n'est autre chose que l'émanation de leur amour. Ces arbres majestueux qui nous ombragent se tendent de loin leurs rameaux, et s'unissent malgré la distance qui les sépare; les vents sont les messagers de leurs hyménées. Ce ruisseau porte aux plantes qui se baignent sur sa rive, l'amour des plantes qui fleurissent à sa source. Oui, tout vit, tout aime, tout participe à ce foyer de vie éternelle, d'où jaillissent nos âmes comme des milliers d'étincelles. Qui sait même si, confondus un jour avec nos amis, nous n'animerons pas avec eux l'herbe, les arbres et les fleurs? Qui sait si nos amitiés ne renaîtront pas sous ces formes nouvelles? Qui sait enfin si, lis ou roses, nous ne formerons point des liaisons aussi pures que la rosée qui les fécondera!

Nos pères se forgeaient un élysée éternel et monotone. Le mien est plus passager, mais aussi plus intéressant et plus naturel. Si, dans un vallon solitaire, je rencontre deux fleurs isolées, je me dis :

Ici peut-être sont renfermées les étincelles de deux jeunes époux : affranchis des chagrins de la vie humaine, ils croissent paisiblement ensemble dans cet élysée champêtre; ils y renouvellent leurs doux épanchemens, ils s'épanouissent au même rayon de l'aurore, et se nourrissent de la même rosée. Ils ne finiront demain qu'avec leurs amours, ou mourront ensemble aujourd'hui sur le sein pur d'une bergère. Voilà, mon ami, voilà notre véritable élysée : voilà l'élysée des vrais amis. Va, nous vivrons toujours, et toujours nous vivrons pour nous aimer.

Ces rêveries consolantes repaissent son imagination. A mesure qu'il se livre à leur illusion, ses pleurs tarissent, son front se calme; on dirait que sa bouche va sourire. Dans cet état je le ramène lentement, sans le distraire. Après un léger repas, je le conduis jusqu'à son lit, et je l'embrasse tendrement. Alors, tout plein du bonheur idéal que je lui ai présenté, il me serre dans ses bras avec un doux transport :—Oui, mon ami, s'écrie-t-il, oui, je sens que nous ne nous séparerons jamais.—Ah! sans doute, lui dis-je, nous nous quittons ce soir pour sommeiller, demain nous nous éveillerons pour nous réunir : voilà, mon ami, l'image de notre existence éternelle. A demain. »

CHAPITRE IV.

Quinze jours après.

Si les larmes font les délices des malheureux, s'il faut d'abord leur laisser un libre cours, il est à craindre qu'au bout d'un temps ce triste plaisir ne leur devienne funeste. L'excès de la douleur est redoutable autant que l'excès de la volupté. Le malheureux, qui ne se plaît qu'avec sa douleur, évite d'abord les hommes, puis il les fuit, et finit par les craindre. De la crainte à la haine, le pas n'est que trop glissant; et c'est ainsi que le chagrin habituel dégénère en misantropie.

Malheur à l'homme qui franchit ce pas fatal! les doux épanchemens de l'amitié ne sont plus rien pour lui. Ses larmes retombent lentement sur son cœur; il s'abreuve douloureusement de sa propre amertume. Son front se sillonne, ses yeux se creusent et s'obscurcissent. Un nuage de tristesse s'élève entre la nature et lui, et l'infortuné voit s'éteindre peu à peu le flambeau de la vie.

Je prévois ce malheur, je dois le prévenir. — Mon ami, lui dis-je un matin, nous dînons aujourd'hui

chez Ariste. — Qu'il ne compte pas sur moi. — Mais tu l'estimes? — J'en conviens. — Tu l'aimes? — Je l'aimais. — Et tu l'aimes encore? — Hélas! mon cœur est épuisé de douleur. — Il a donc besoin d'amitié? A ces mots, je le prends doucement par le bras; mais il me résiste avec humeur. — Que veux-tu que j'aille faire chez Ariste? la gaieté m'est odieuse. — Ariste n'est pas gai. — Eh bien! tant pis; la tristesse des autres augmente la mienne. — Ariste n'est pas triste. D'ailleurs j'ai fait avec lui tes conditions : tu resteras s'il te plaît; s'il te déplaît, tu sortiras. En parlant ainsi, je l'emmène. Il résiste encore, mais il se laisse emmener.

En suivant le corridor qui conduit à l'escalier, nous passons devant la chambre qu'occupait Julie, et dont la porte se trouve par hasard entr'ouverte. A cette vue il me quitte brusquement, pousse la porte, entre précipitamment dans la chambre, la parcourt d'un coup d'œil; et soudain, avec un geste d'horreur et d'effroi, il recule, referme la porte, vole dans mes bras; et me pressant dans les siens, il m'entraîne jusque dans la rue, et ne semble respirer que quand nous n'apercevons plus la maison.

Effrayé de ce départ, je tremble pour le retour, et durant le chemin je m'occupe des moyens d'en prévenir les dangers.

Nous arrivons chez Ariste. Il nous reçoit, non pas avec cette joie factice et cet empressement exagéré

qui masquent les gens qu'on dit être du bon ton, mais avec cette affabilité douce qui attire l'honnête homme, et ce tendre intérêt qui pénètre le cœur des malheureux. Durant le repas, l'entretien, dicté par la confiance, est mêlé par intervalle de cet enjouement paisible qui plaît à la gaieté sans blesser la douleur.

Pamphile[1] s'y livre insensiblement. Il parle peu, mais il écoute. Prolongez-vous, heureuse distraction! tandis qu'il est à nos discours, il n'est pas à ses peines.

Après le repas, je m'échappe sous quelque prétexte. Je cours à notre demeure. J'ordonne, et en moins de deux heures on détend l'appartement de Julie. Le lit fatal est enlevé; tout le meuble disparaît. Je fais fermer l'alcôve par une légère cloison. Une tapisserie plus gaie, des meubles d'une couleur plus riante, des glaces et des tableaux placés avec art autour de cet appartement funèbre, le changent tout-à-coup en un boudoir voluptueux.

Après cette métamorphose je vais le rejoindre, et le ramène vers le soir. Nous rentrons, et suivant mon attente, il s'arrête encore devant la chambre dont j'ai laissé la porte plus ouverte qu'au matin. Il avance, il entre, s'arrête au premier pas, et me lan-

[1] C'est ainsi que je nommerai l'homme dont j'ai fait l'objet de mes Consolations.

çant un regard sévère : — Où suis-je? me dit-il, ce n'est plus ici... Cruel ! pourquoi m'ôtez-vous jusqu'à mes souvenirs? Il n'y avait pas ici une seule place qui ne me rappelât sa tendresse et mon bonheur. Là, était sa toilette, devant laquelle elle me souriait dans son miroir. Ici était cette bergère, sur laquelle elle m'appela pour la première fois son cher époux. A la place de ce tableau, j'avais mis un bouquet de lis et de pensées qu'elle avait elle-même dessiné. Dans cette embrasure couverte d'une froide tapisserie, j'avais placé le cadre qui attendait son portrait. Je ne vois plus cette alcôve où tant de fois...! Ah! mon ami, au nom de l'amour et de l'amitié, rouvre cette alcôve, remets ce cadre, replace ces fleurs, cette bergère, cette toilette, ces meubles, enfin tout, tout ce qui fut à elle. Julie! ma chère Julie! ils voudraient m'enlever jusqu'à ta mémoire! C'en est fait, je reste ici pour n'en plus sortir : je prétends coucher dans cette alcôve, et manger sur cette table. Je n'y mangeais pas seul autrefois!... Mon ami, tu tiendras sa place, et nous parlerons d'elle. Mais au nom de tout ce qui t'est cher, ne diffère plus la grâce que je demande! — Suis-moi, lui dis-je; dans un moment tu seras satisfait.

Aussitôt je l'éloigne, et fais rétablir l'appartement de Julie avec toute la promptitude possible. Moi-même je mets la main à l'ouvrage pour l'accélérer. Cependant, impatient de voir le changement qu'il

désire, il s'avance furtivement pour observer nos travaux, et m'apercevant un fauteuil à la main, il pousse un cri, s'élance, saute à mon cou, et m'embrassant avec ravissement : — Ah ! mon ami, mon tendre ami, que je la reconnais bien, ton amitié! Est-il possible que toi-même!... Et moi, moi seul, je ne fais rien... ! Il dit, et d'un bras vigoureux saisissant plusieurs meubles à la fois, il les porte, il les range dans l'appartement. Puis, d'un coup d'œil rapide, parcourant tout ce que nous venons de faire : — Ah ! qu'on voit bien, dit-il, que vous ne l'aimiez pas ! Sa toilette était placée à deux carreaux plus loin. Ce miroir était justement au-dessus, et légèrement incliné, de sorte que, quand elle s'asseyait vis-à-vis, je la voyais écrivant sur ce secrétaire, que vous avez trop éloigné. Ce tableau de fleurs que vous avez cloué, était attaché avec un ruban bleu qu'elle avait porté. Ce cadre était plus au jour, pour mieux éclairer ce qu'il renfermerait. Cette bergère était plus près de ce canapé, il n'y avait qu'un pas de l'un à l'autre. Oh ! que vous sentez peu tout cela ! que l'indifférence est maladroite ! En parlant ainsi, il rétablit lui-même tous ces détails; puis les considérant d'un œil satisfait : — Oui, se dit-il, oui, c'est bien cela ; à la fin mon cœur s'y retrouve.

La douleur extrême a ses contradictions. La vue seule de cette chambre le faisait frémir; je l'en délivre. Il la redemande, je la lui rends; il en jouit

avec transport. Nous y soupons. Il y couche dans ce lit même, théâtre de sa douleur. Si je lui fermais le tombeau de Julie, il voudrait y descendre. Voilà le cœur de l'homme!

CHAPITRE V.

Un mois après.

Ce n'est point à la ville que l'on trouve les véritables consolations. L'homme profondément affligé ne se console qu'avec la nature. La nature est l'élément du cœur. Si quelquefois la prospérité nous éloigne d'elle, l'adversité nous y ramène toujours; car plus notre cœur est affecté, plus il soupire après son élément.

Dans le premier accès du désespoir, tous les lieux, il est vrai, sont indifférens pour nous. Peu nous importe où nous sommes, quand la douleur est partout. Mais dès que le temps amène les jours de la consolation, c'est aux champs qu'il faut la voir éclore. C'est là qu'avec la fraîcheur des bois, le parfum des prairies et le baume de la rosée, le malheureux respire librement l'oubli de ses peines.

Nous partons. A mesure que nous nous éloignons

de la ville, l'air et la lumière s'épurent autour de nous. Nous quittons la route ordinaire, et nous nous égarons à plaisir dans les sentiers tortueux des vallées. Le contraste de ce calme silencieux avec le tourbillon bruyant d'où nous sortons, nous jette d'abord dans une douce rêverie, et peu à peu nous porte à la contemplation. Les tableaux imposans que la nature nous présente nous élèvent vers son auteur : notre âme semble planer au-dessus de ce vaste amphithéâtre de fleurs, de fruits et de verdure; mais trop faible pour soutenir ce vol sublime, du ravissement elle tombe par degrés vers la mélancolie. Le souffle du zéphyr qui caresse le feuillage, le murmure des ondes qui roulent et tombent en cascades, les ombrages silencieux, les accens tendres et plaintifs des oiseaux, tout se répète au fond de notre cœur; il semble qu'il soit l'écho des ruisseaux et des tourterelles, et le miroir de toute la nature. Les fleurs surtout attachent nos regards. Si, pour une âme sensible et contemplative, il existe un objet de réflexion touchante, c'est une fleur qui vient d'éclore; sa fraîcheur, son coloris, sa frêle et courte existence, tout nous prédit ou nous rappelle le sort des objets que nous chérissons. Le cours de ce ruisseau, qui en baigne la tige, a nourri sa première enfance ; il fait briller sa jeunesse ; il entretiendra quelque temps sa fraîcheur, puis il emportera vers l'Océan ses feuilles dispersées. D'autres

ondes couleront à la place de ces ondes, et arroseront d'autres fleurs qu'elles entraîneront à leur tour.

Ainsi le cours du temps fait naître, fleurir et périr la beauté. Ses jours rapides disparaissent; elle disparaît avec eux. D'autres jours leur succèdent pour d'autres belles, qui brillent et s'éclipsent aussitôt. Où sont les fleurs, les ondes, les beaux jours et les belles qui ont passé sur ce rivage? Nous le demandons aujourd'hui, demain nos neveux le demanderont après nous. Cette réflexion, quoique triste, a je ne sais quel charme consolant : le malheur commun nous résigne à supporter le nôtre.

Livrés à ces idées mélancoliques, nous suivons au hasard les détours de la vallée. Cependant le jour commence à baisser. L'air est calme, le ciel pur et tranquille. Le soleil étincelle à l'horizon, le chant des oiseaux s'affaiblit à mesure que les ombres s'étendent, et le repos descend sur la nature entière. Ce silence est interrompu par les sons de quelques musettes, qui viennent d'un hameau où nous allons passer la nuit. Il est situé sur le penchant d'une colline, et ses chaumières paraissent dorées des derniers rayons du soleil. En approchant nous apercevons des danses, nous entendons des chants d'allégresse.

A cette vue, il me regarde, soupire, et se détourne. Je conçois ce qui le repousse; là, on danse, on aime

encore.—Elle n'y est plus! mon ami, me dit-il, prenons d'un autre côté. Je lui donne la main, et me détourne avec lui du hameau; mais je l'y ramènerai.

Peu à peu le son monotone et lointain des musettes le jette dans une rêverie profonde. Il marche la tête inclinée; ses yeux baissés sont mouillés de larmes. Il oublie où il est, il s'oublie lui-même. Heureux oubli! je me garde bien de l'en distraire; mais je le ramène insensiblement à notre premier sentier. Il marche avec plus d'activité à mesure que ses idées se succèdent plus rapidement, et ne s'éveille du songe de sa mélancolie qu'au milieu de la fête du hameau. Ce spectacle, loin de le révolter, arrête le cours de ses larmes. La joie fausse et turbulente des villes est insupportable à la douleur; mais la joie innocente et la gaieté naïve s'insinuent dans l'âme du malheureux qui les contemple.

La fête se célèbre devant la métairie, dont l'entrée est ombragée d'ormes et de peupliers. Sous leur dôme de verdure est assise une femme de vingt-cinq ans, tenant dans ses bras un enfant qu'elle allaite. La tendresse maternelle se peint dans ses yeux languissans, et ranime de temps en temps la pâleur de son visage. On voit qu'elle a beaucoup souffert: mais regarde-t-elle son fils, les traces de la douleur disparaissent, et l'on prendrait alors sa langueur pour la langueur de l'amour. Son époux, assis der-

rière elle, la tient dans ses bras, et quelquefois elle appuie sa tête contre sa poitrine, soit pour la soutenir, soit pour recevoir un baiser qui l'attend.

Près d'elle paraissent deux nouveaux mariés, couronnés de fleurs. Ils se montrent l'enfant qui presse le sein de sa mère. La jeune épouse rougit et embrasse cet enfant; le jeune époux s'élance et l'embrasse à son tour, comme pour lui reprendre le baiser de son épouse.

Au milieu de ce groupe intéressant, s'élève la tête vénérable du pasteur, en cheveux blancs. Son front chauve, son regard tranquille, sa bouche riante, inspirent la confiance et l'amitié. Il semble, dès qu'on l'a vu, qu'on ait quelque chose à lui dire; et déjà, sans nous en apercevoir, nous nous trouvons auprès de lui.

Son premier regard se porte sur moi, le second s'arrête sur Pamphile : on regarde l'homme paisible, on examine l'homme malheureux. J'aborde le pasteur, et lui demande quel est le sujet de la fête. —Vous voyez, me dit-il, le bonheur et les plaisirs où, peu de jours avant, vous n'eussiez vu que la douleur et le désespoir : tel est le sort des choses humaines; jouir et souffrir, voilà la vie de l'homme. Celui qui n'a réellement ni joui ni souffert, meurt sans avoir vécu.—Puis, en regardant Pamphile, il ajoute avec intérêt :—Cette alternative continuelle de bonheur et d'infortune doit abaisser l'orgueil

de l'homme heureux, et relever le courage de l'homme abattu par la douleur.

Je le presse alors de nous expliquer le tableau touchant que nous avons sous les yeux. — Ces détails, me dit-il, seraient trop longs; le jour qui baisse m'avertit de me retirer. Mais si vous n'avez destiné à aucun ami la faveur de vous reposer chez lui, je vous offre un souper frugal. Tandis que ma nièce en fera les honneurs, je vous raconterai ce que vous desirez d'apprendre.

Nous acceptons. Il prend congé de l'heureuse famille, et nous conduit à sa demeure. Nous traversons une cour tapissée de gazons, qui croissent entre les pavés. Les fenêtres de la maison sont couronnées de longs ceps de vigne qui serpentent sur les murs. Un large platane ombrage à la fois et la maison et la cour. On dirait que la paix habite sous son ombre, et qu'elle garde l'asile de l'innocence. Nous croyons l'apercevoir elle-même sur les degrés du vestibule : les yeux baissés et le front incliné, elle vient nous recevoir ; c'est Émira, nièce du pasteur. Un léger sourire anime sa bouche vermeille ; mais à peine ses yeux ont-ils rencontré les yeux de Pamphile, que le sourire disparaît. Son visage s'attriste par degrés. Pamphile, qui s'aperçoit de sa tristesse, en est attendri; il soupire. Émira le remarque, et soupire aussi. Les cœurs tendres devinent les cœurs malheureux.

Le repas est frugal, mais il est présenté par l'amitié ; et la confiance, dès le premier moment, unit les convives. Le pasteur s'informe du motif de notre voyage. Je lui réponds en peu de mots. Mais à peine ai-je parlé du malheur de Pamphile, qu'involontairement Émira s'écrie : — Je le savais! — Vous le saviez? reprend gravement le pasteur; eh! comment? — Mon oncle, c'est que je me l'étais dit. A ces mots elle détourne son charmant visage, et nous devinons qu'elle rougit.

Notre hôte alors, s'adressant à Pamphile, lui dit : — Vous souffrez, je le vois; mais la douleur diminue quand elle est partagée. Vous avez un ami, il ne tiendra pas à moi que vous n'en ayez deux; et vos larmes, essuyées par leurs mains, deviendront peut-être moins amères. D'ailleurs le temps en tarira peu à peu la source; et quand vous aurez vu subir à tous les hommes les épreuves cruelles que vous subissez aujourd'hui, la résignation vous affermira contre les atteintes de la douleur. Vous reconnaîtrez que la vie la plus heureuse est une alternative à peu près égale de jouissances et de peines; que l'homme qui souffre a l'espérance devant les yeux, tandis que l'homme qui jouit doit avoir devant lui la crainte de voir s'évanouir son bonheur.

Mais dans ce moment vous souffrez, et la douleur n'admet point le raisonnement. Je le réserve pour un temps moins orageux. Ainsi, au lieu de vous

prouver que vous devez espérer, je vais vous citer l'exemple de la famille dont vous avez vu le bonheur et la joie : les raisonnemens ne parlent qu'à l'esprit, les exemples parlent au cœur.

CONSTANCE ET VALMONT.

Constance et Valmont, amans dès leur tendre jeunesse, époux depuis près d'un an, jouissaient de ce bonheur pur et paisible que l'amour réserve à la vertu. Ils s'étaient établis dans cette agréable métairie, devant laquelle vous les avez vus réunis. A trois lieues de cette retraite habitait la mère de Constance. Le père de Valmont demeurait à une distance à peu près égale. Tous les jours de fête on se réunissait, tantôt chez le père de Valmont, tantôt chez la mère de Constance, plus souvent chez les jeunes époux.

Comme le père de Valmont était veuf, Valmont avait amené chez lui sa jeune sœur Agathe, dont Constance achevait l'éducation. Agathe avait quinze ans. Jusqu'à quatorze elle avait aimé les fleurs et les oiseaux du voisinage ; mais depuis six mois elle les oubliait pour Albert, frère de Constance.

Le jeune Albert avait quitté sa mère pour venir apprendre l'agriculture sous les yeux de Valmont. A dix-neuf ans, vivre auprès d'Agathe, lui inspirer

de la tendresse, et ne pas l'aimer, eût été chose bien difficile. D'ailleurs, Agathe et Albert avaient sans cesse sous les yeux le bonheur de Constance et de Valmont; le bonheur d'autrui nous fait rêver le nôtre : souvent cette douce rêverie s'emparait du cœur de nos jeunes amis. Témoins des caresses des deux époux, ils se mettaient en idée à leur place : et quand leurs yeux se rencontraient, ils semblaient se dire : Et nous, quand serons-nous heureux?

Souvent j'ai vu ce tableau charmant; souvent j'ai senti couler mes larmes au milieu du silence touchant de l'amour et de l'espérance.

Le ciel, qui se plaît dans le bonheur de la vertu, combla bientôt celui de Constance et de Valmont. Constance s'aperçut qu'elle devenait mère, et son cœur s'ouvrit à de nouveaux plaisirs. Valmont ne pouvait plus l'embrasser qu'avec un sentiment de tendresse et de respect. Une épouse, une mère, quel être pour son époux! et quel spectacle pour nos jeunes amis! Agathe se plaisait à démêler dans les traits d'Albert les sentimens d'un bon père. Albert entrevoyait déjà dans les yeux d'Agathe je ne sais quoi de maternel.

Ainsi vivaient ces deux couples fortunés; l'un goûtant les plaisirs de la paternité, l'autre se promettant le bonheur qui les précède.

Déjà Constance approchait du terme désiré, lorsque Valmont apprend que son père est dangereu-

sement malade. Il vole auprès le lui, le trouve mourant, et l'espérance prochaine de devenir père cède à la crainte de perdre le sien.

Cependant Constance ressentait les premières douleurs de l'enfantement. Dans ces momens pénibles où la souffrance a besoin d'amitié, Constance appelait sans cesse son cher Valmont. — Mon ami, s'écriait-elle, que n'es-tu là ! j'oublierais que je souffre. Enfin, après une nuit laborieuse, son enfant voit le jour. D'un œil mourant de douleur et d'amour elle le regarde : c'est un fils ! ses bras maternels le soutiennent en tremblant. D'un regard avide elle considère ses traits : c'est Valmont ! le voilà, c'est lui qu'elle embrasse. Cher époux, j'ignorais qu'il y eût encore une nouvelle manière de t'aimer !

Je ne vous dirai pas que Constance nourrit son fils : elle sentait trop vivement les devoirs et les plaisirs de mère, pour n'être mère qu'à moitié.

Au milieu de ces soins touchans, sa fidèle Alix lui présente une lettre de son époux. Le cachet lui annonce la triste nouvelle qu'elle va lire ; le père de Valmont n'est plus, et dans ce premier moment Valmont succombant à sa douleur, et oubliant qu'il est père lui-même, veut suivre le sien au tombeau. Cette cruelle résolution, retracée à chaque ligne de sa lettre, fait couler des yeux de Constance des larmes amères. — L'ingrat, disait-elle

d'une voix entre-coupée de sanglots, il m'oublie! Et toi, mon pauvre enfant, il t'oublie aussi! A tout moment elle relisait cette lettre, et pleurait en embrassant son fils.

Alix lui rapportait chaque jour des nouvelles de Valmont, qui peu à peu surmontant sa douleur, sentait ses forces se rétablir.

Un matin, Alix arrive plus tôt qu'à l'ordinaire, et dit à Constance : — Ma chère maîtresse, monsieur est sur le point d'arriver. Ce matin, dès le point du jour, je l'ai vu partir seul à pied. Je l'ai suivi quelque temps, et après m'être assurée qu'il venait ici, j'ai pris un chemin détourné pour venir vous l'annoncer. Comme il marche lentement, et que j'ai couru de toutes mes forces, je crois l'avoir devancé de plus d'une lieue.

A cette nouvelle, Constance embrasse Alix avec transport. Elle prend son fils dans ses bras; et faible encore, elle se traîne vers un petit bois situé le long du chemin, à un quart de lieue du village. Là, attachant sur la poitrine de son enfant une inscription de sa main, elle le couche doucement sur le gazon, à l'ombre d'un tilleul dont les branches s'étendent sur la route; puis elle se cache derrière un arbre voisin, et porte tour à tour ses regards inquiets sur son fils, et sur le chemin par lequel doit arriver son époux.

Elle l'aperçoit enfin, marchant lentement, la

tête penchée, les cheveux en désordre, et paraissant absorbé dans sa douleur. A mesure qu'il approche, Constance sent son cœur frémir et palpiter. Déjà il n'est plus qu'à vingt pas d'elle. Ses yeux fixés vers la terre rencontrent l'enfant qui lui tend les bras. Soudain il s'arrête, le considère avec attendrissement, et levant les mains au ciel : — Infortuné, s'écrie-t-il, as-tu perdu ton père aussi? Il dit et vole à lui. Mais en se courbant, quel saisissement, quelle surprise, lorsque d'un œil troublé il lit ces mots tracés d'une main que son cœur ne peut méconnaître ! « Tu n'es plus fils, mais tu es père ! — Cher enfant, dit-il, serait-ce toi? — Oui, mon ami, s'écrie sa mère, oui, c'est ton fils, c'est ta femme : » et elle est dans ses bras.

Après un moment de ce silence dont le ciel a permis à l'homme de sentir, mais non d'exprimer les délices, Constance soulevant son fils et le présentant à son époux : — Mon ami, dit-elle, voici les mains qui te caresseront, et la bouche qui te donnera le nom de père que la tienne ne peut plus donner à personne ! Quand tu m'as quittée, je te pleurais, mon enfant m'a rendu ton image : tu pleures ton père, voilà ton fils. Ainsi, mon tendre ami, les peines et les consolations de la vie renaissent tour à tour du sein de l'amour et de l'amitié. Heureuse ton épouse, si les plaisirs et les chagrins qu'elle te fera peut-être éprouver,

ne doivent jamais naître que de ces deux sentimens !

A ces mots, de nouvelles caresses firent couler de nouvelles larmes, et répandirent peu à peu dans l'âme de Valmont cette pure sérénité et ce calme attendrissant, premiers symptômes de la convalescence du cœur. Il marchait lentement, tenant d'un bras son épouse, de l'autre caressant son fils, et, s'arrêtant à chaque pas, ou pour les embrasser, ou pour recevoir leurs embrassemens. Son cœur, loin de s'épuiser dans ces tendres épanchemens, y puisait une force nouvelle ; et pour réparer la tendresse qu'il avait perdue, il semblait se rassasier d'un nouvel amour.

Cependant Agathe et Albert se préparaient à recevoir leur frère. — Mon ami, disait Agathe, il faudra nous réunir pour le consoler. — Hélas! lui répondait Albert, croyez-vous qu'il ne sera pas consolé avant de nous revoir? N'aura-t-il pas vu sa femme et son fils? Ma chère Agathe, quand on possède une épouse telle que Constance ou telle que vous, ne doit-on pas braver tous les chagrins, excepté celui de la perdre? — Et croyez-vous, Albert, que l'amitié ne suffise pas quelquefois pour nous consoler? Moi, par exemple, n'ai-je pas perdu mon père aussi? Mon chagrin n'est-il pas le même que celui de Valmont? Eh bien! qu'est-ce qui m'en console? C'est lui, c'est Con-

stance, c'est vous. Quel sentiment m'unit à Valmont? l'amitié : à Constance? l'amitié : à vous, Albert?... — Quoi! l'amitié seulement? — Eh! mon ami, qu'importe comment je vous aime, pourvu que je vous aime toujours?

Valmont, en arrivant chez lui, reçoit les embrassemens d'Albert et d'Agathe, qui, d'une voix entrecoupée de sanglots, lui dit : — Hélas! mon frère, je n'ai plus que vous! Votre sœur vous doit des consolations, et c'est elle qui vous en demande. — Ma chère sœur, je te promets toutes celles qui peuvent naître de l'amitié fraternelle; mais il est un autre sentiment qui seul peut nous dédommager de la perte d'un père! En parlant ainsi, Valmont presse son fils et son épouse. — Hélas! reprend Agathe en soupirant, n'ai-je pas perdu mon père comme vous? A ces mots, ses regards se tournent involontairement sur Albert, et se recueillent ensuite sous ses longues paupières.

Tandis qu'Agathe rougit de confusion, Albert de plaisir, Constance et Valmont, par un coup d'œil d'intelligence, se communiquent leur pensée; et saisissant les mains des deux amans, ils les unissent, et leur font sceller par un baiser la promesse de leur alliance. Le terme en est différé jusqu'à l'année suivante, afin de laisser expirer le temps du deuil, et de mériter le bonheur conjugal en observant les devoirs sacrés de la piété filiale.

Depuis six mois, les époux et les amans jouissaient de cette volupté paisible, qui, portant au fond de l'âme le calme et la félicité, en chasse peu à peu les noirs chagrins, que les plaisirs bruyans n'en chassèrent jamais. Constance alors soupçonna qu'elle devenait mère pour la seconde fois. Bientôt elle en fut assurée ; et ce surcroît de bonheur combla de joie la famille que cet enfant allait augmenter.

Oh! qui de vous n'a jamais vu une jeune mère caressant le premier fruit de sa tendresse, et sentant croître en elle celui qui va lui succéder! Tous les sentimens du bonheur enivrent son âme. Épouse tendre, amante adorée, heureuse mère et bientôt mère encore, elle recommence avec délices ses premières amours. Dans son sein, sur son sein, tout est plaisir pour elle, et l'espérance du bonheur germe auprès de la réalité.

Mais les beaux jours de notre vie en sont comme la fleur ; le moment où ils brillent annonce qu'ils ne brilleront pas long-temps.

Déjà le terme heureux approchait où l'hymen devait unir les jeunes amans. Albert pria Valmont de tenir sa promesse; et Agathe baissant les yeux, feignit d'avoir oublié l'époque indiquée, afin que Constance se la rappelât pour elle.

Constance et Valmont connaissaient trop le prix du bonheur, pour différer celui qu'ils avaient pro-

mis ; et le mariage fut fixé au commencement du mois suivant.

Trois jours avant le jour désiré, Constance, quoiqu'elle achevât le septième mois de sa grossesse, va chercher elle-même sa mère dans son hameau situé à quatre lieues de ce village. Mais en arrivant, elle la trouve frappée d'une contagion qui depuis peu régnait dans les habitations voisines. C'était une fièvre ardente, qui attaquait surtout les enfans et les vieillards, dont les organes plus faibles résistaient moins aux impressions d'un air infect et corrompu. Les accès de cette épidémie se renouvelaient trois fois depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Si, durant cet intervalle, le malade avait la force de résister, il était sauvé, et le second jour de la maladie amenait ordinairement la convalescence ou la mort.

La mère de Constance, grâce aux soins de sa fille, résista ; et dès le lendemain se trouva hors de danger. Elle promit même d'assister au mariage d'Albert, son fils, et ne voulut point qu'on en différât la cérémonie. — Je sais, disait-elle, je sais par expérience que l'attente donne la fièvre aux jeunes amans ; je ne veux point que ma chère Agathe gagne la mienne. Demain je sortirai, après-demain je partirai pour la noce, et dans trois jours, ma chère fille, je te promets que j'y danserai. Constance, les larmes aux

yeux, quitte sa mère après l'avoir sauvée, revient avec ivresse embrasser son enfant, et lui souffle la contagion qu'elle respire depuis deux jours. Tandis qu'elle préside aux préparatifs du mariage, la fièvre fermente dans les veines de son fils. Ses cris annoncent le premier accès, et sa pâleur fait pâlir sa mère. Soudain Albert vole à la ville prochaine, et en amène un médecin instruit par l'âge et l'expérience. Il arrive, approche du berceau de l'enfant, et l'examine attentivement. La mère, les yeux fixés sur les siens, espère et frémit tour à tour, sans oser l'interroger sur ce qu'elle tremble d'apprendre. Enfin, après un long silence, le médecin se tournant vers elle :—Eh bien! monsieur? — Eh bien! madame. — Au nom du ciel, parlez. — Je crains... — Je vous entends; épargnez-moi le reste. — Calmez-vous. Je crains le second accès; mais si votre fils le supporte, je réponds de sa guérison. — Et cet accès, monsieur, sera-t-il bien long? —Madame, il pourra durer deux heures au plus. — Est-il encore bien éloigné? — Non, je crois qu'il approche. — Deux heures! grands dieux!... et dans une heure peut-être... Ah! monsieur, prenez pitié d'une pauvre mère; restez ici, ne m'abandonnez pas, sauvez mon cher enfant, sauvez-moi! Oh! si vous saviez combien je suis malheureuse! C'est moi, moi sa mère, qui lui ai donné la mort. Le ciel me pré-

serve du malheur de lui survivre! Ah! monsieur, mon cher Valmont, Albert, Agathe, Alix, venez, venez tous avec moi l'arracher à la mort!... Voyez-vous ses yeux s'allumer? comme la douleur se peint dans tous ses traits! Ah! calmez ses transports, sauvez-le, sauvez sa mère! En parlant ainsi, elle embrassait les genoux du médecin et les arrosait de ses larmes. En vain il la conjurait d'espérer et de songer au moins à sa situation. — Sauvez mon fils, s'écriait-elle, et je serai sauvée. Mon mal n'est point dans mon sein, il est dans celui de mon enfant. Je brûle de sa fièvre, et je ne guérirai qu'avec lui.

Cependant l'accès augmentait, et le médecin, malgré tous ses soins, voyait le mal s'accroître à chaque instant. Constance, tantôt anéantie, tantôt transportée de douleur, se levait précipitamment, prenait son fils dans ses bras, le pressait sur son cœur, le ranimait de son haleine; et, de ses lèvres brûlantes, semblait aspirer le mal qui dévorait ses entrailles. Puis tout-à-coup le reposant doucement sur son lit, le corps penché, l'œil fixe, les mains étendues, immobiles d'incertitude, elle le considérait d'un regard morne, et n'en détournait la vue que pour surprendre les regards du médecin et y démêler son arrêt.

En ce moment l'enfant pousse un cri aigu, et sa mère croit entendre le cri de la mort. La fièvre

dévorante circule et redouble dans les veines de son fils. Les soins les plus doux, les plus tendres caresses, les remèdes que l'art ou l'amitié inventèrent pour calmer les souffrances, rien ne peut alléger la sienne. Il transit et frissonne dans les bras caressans de sa mère. Enfin la douleur, après avoir épuisé sa rage, s'éloigne et laisse peu à peu succéder le calme, mais ce calme doit être éternel. Le médecin, qui s'en aperçoit, fait signe à Valmont d'emmener son épouse. L'œil d'une mère voit tout. — Que signifie ce geste? dit-elle, madame, répond le médecin à demi-voix, vous voyez que votre fils s'endort; ce sommeil est décisif; vos pleurs ou vos caresses pourraient le troubler. — Oh! non, je vous jure! — Une mère, en ce cas, promet toujours plus qu'elle ne saurait tenir, il est plus prudent de sortir; je resterai seul auprès de votre fils, et vous rappellerai dès qu'il en sera temps. — Quoi! monsieur, m'éloigner! — Il ne faut, madame, qu'une seule personne auprès de lui. Sortez, sinon je sortirai.... — Ah! restez, restez, je sors.... Mais au moins, croyez-vous qu'il dorme long-temps? — Madame, je prévois que son sommeil sera long. — Et tout ce temps sans le voir! — Madame, vous oubliez votre promesse. Si vous aimez votre enfant, sortez. Alors Valmont la prenant par la main, l'emmène en silence dans une chambre voisine.

Valmont ne s'était point trompé sur le sommeil apparent de son fils. Son cœur paternel saignait secrètement de la blessure profonde qu'il venait de recevoir. Cependant il affectait un air tranquille, et cette cruelle contrainte aigrissait encore sa douleur, car le plus affreux supplice de l'homme malheureux, c'est d'être forcé de feindre l'espérance quand le désespoir est dans son cœur.

A tout moment, Constance s'approchait de la porte, appuyait l'oreille contre la serrure pour écouter le réveil de son fils. Souvent sa main saisissait involontairement la clef. Mais Valmont l'arrêtant : — Ma chère amie, lui disait-il, que fais-tu? Tu sais l'ordre du médecin; tu sais que cette porte ne peut s'ouvrir sans bruit; veux-tu réveiller ton enfant? — Hélas, reprenait-elle, il y a bien long-temps qu'il dort! — A peine y a-t-il une heure. — Une heure? et la nuit approche déjà! C'est qu'aujourd'hui le ciel est un peu sombre : allons, mon amie, de la patience; c'est moi, c'est ton ami qui t'en prie.

Constance, agitée, parcourait alors toute la maison. Elle arrêtait tour à tour, Albert, Agathe, Alix et tous les domestiques, et leur disait d'une voix craintive : — Est-il réveillé? Chacun lui répondait, en détournant les yeux : Pas encore. — Pas encore! reprenait-elle, en levant les

mains au ciel ; et elle revenait sans cesse à cette porte fatale.

Déjà la nuit était close. Constance, demeurée seule un moment, regarde à travers les fentes de la porte, et ne voit point de lumière dans la chambre de son fils. Un tremblement la saisit. Elle ouvre en frémissant ; un silence profond règne autour d'elle. Elle appelle à demi-voix le médecin ; point de réponse. Saisie d'un nouvel effroi, elle approche pas à pas du lit de son fils, le sent qui repose sous sa couverture, et palpite de joie ; mais en touchant sa main glacée, le froid mortel passe jusque dans son cœur. — Ah ! mon pauvre enfant !..... A ce cri l'on accourt ; Valmont la prend dans ses bras et veut l'arracher du lit funèbre ; mais s'attachant fortement au corps de son fils........ Non, s'écriait-elle, non ! vous essayez en vain de m'en séparer ; et elle appuyait avec transport ses lèvres brûlantes sur sa bouche inanimée.

Valmont ne pouvant rien gagner sur son épouse, vient me chercher. J'arrive, et après une heure de prières et de larmes, j'obtiens d'elle qu'elle essaiera de prendre quelque repos. — J'y consens, me dit-elle ; mais c'est à condition que je coucherai dans ce lit, et que ce berceau sera près de moi

Il fallut nous rendre à ses désirs. La nuit fut

une alternative orageuse de plaintes, de transports et de sanglots. Heureuse quand elle pouvait pleurer, elle nous disait : — Il n'y a que cela de bon ; et de nouvelles larmes soulageant sa poitrine oppressée, ramenaient le calme pour un moment. Le médecin profitant d'un de ces intervalles, lui fit prendre un breuvage qui bientôt la plongea dans un profond assoupissement. Alors nous enlevâmes le corps de son fils, et l'on prépara ses funérailles.

Durant ces tristes apprêts, je ne pouvais retenir mes larmes en voyant cette maison, hier séjour du bonheur et de l'espérance, habitée aujourd'hui par le désespoir et la mort, et cette porte couronnée de guirlandes nuptiales, se couvrir de voiles funèbres. Au milieu de ces sombres pensées, un faible rayon d'espoir me faisait pressentir le retour du bonheur. Le malheur de mes amis me semblait trop extrême pour durer long-temps. Je vous l'ai déjà dit, l'homme heureux a devant lui la crainte, et le malheureux l'espérance.

Les funérailles venaient d'être achevées, lorsque Constance, vers le déclin du jour, sortit enfin de son assoupissement. Le sommeil avait calmé la fièvre, et sa douleur étant devenue plus tendre, les pleurs recommencèrent à couler. Le médecin la trouvait hors de danger, et attendait sa guérison des pleurs qu'il lui voyait répandre.

Nous étions rangés autour de son lit, et nous pleurions avec elle. Agathe rentre alors, suivie d'Albert. Elle voit les rideaux du lit entr'ouverts, s'approche doucement, et avance la main pour les soulever de son côté; mais Constance reconnaissant la main d'Agathe, la saisit avec vivacité, l'attire dans ses bras; et après une longue étreinte: — Ma chère Agathe, lui dit-elle, ma bonne amie, ne songes-tu pas à demain? — Ah! ma sœur, quand vous souffrez, puis-je songer à mon bonheur! — Hélas! ma chère Agathe, je l'ai voulu ton bonheur; en te mariant j'ai cru te rendre heureuse: mais, grands dieux! que je me suis trompée! Agathe, crois-moi, ne t'expose pas au danger d'être mère. Tu ne conçois pas, non, tu ne peux concevoir les déchiremens affreux que ce bonheur passager nous prépare. Le ciel me préserve de t'y exposer! Je vais mourir, Agathe; je suis déjà morte avec lui: mes forces m'abandonnent, mon cœur s'anéantit; il ne sent plus même les caresses de mon époux... Ma chère Agathe, donne-moi ta main. Agathe, en sanglotant, laisse tomber sa main dans celle de sa sœur. Alors celle-ci, la fixant d'un œil animé, lui dit: — Au nom de la tendresse que j'eus toujours pour toi, ma chère Agathe, au nom du ciel! promets-moi que demain tu n'iras pas à l'autel. — Ah! ma sœur, ne vous l'ai-je pas déjà dit? Tant que vous souffrirez... — Ce n'est pas là ce que je te demande: promets-moi que ja-

mais. — Jamais? s'écrie Agathe; et baissant les yeux, elle soupire et se tait. — Quoi! tu hésites?... Hélas! mon amie, regarde-moi. Rappelle-toi ce temps où je brillais, comme toi, de bonheur, de jeunesse et d'amour. Compare à ces jours sereins le jour affreux qui m'éclaire. Vois le deuil qui m'environne; vois la mort à la porte de ma demeure et jusque dans mon sein; car je sens que ma douleur l'a tué. Vois, ma chère Agathe, combien de fois il faut mourir quand on est épouse et mère!

En ce moment, Albert qui se tenait debout au pied du lit, ne pouvant plus arrêter ses sanglots, fut entendu de Constance. Elle se lève à moitié, avance la tête, et lui fait signe d'approcher. — Vous êtes homme, lui dit-elle, j'attends de vous plus de courage que de votre amie : faites-moi, mon frère, la promesse qu'elle n'ose prononcer. Je ne l'exigerais pas si je vous connaissais moins! — Hélas! vous nous aimez et vous nous séparez! — Albert, avant de condamner mon amitié, considérez mon sort, et jugez-moi. — Ah! je sens toutes vos douleurs; mais je souffrirai tout pour Agathe. — Et si vous chérissez Agathe, voulez-vous l'exposer à souffrir pour vous?

A ces mots, Albert se détourne en soupirant; et le médecin craignant la suite d'une plus longue résistance, fait signe aux jeunes amans d'obéir à leur sœur : ils joignent leurs mains dans la sienne, et

répètent tour à tour la promesse qu'elle leur dicte : mais leurs mains se pressant avec une nouvelle ardeur, démentent leur bouche à chaque mot ; et en les voyant promettre de ne s'unir jamais, on sent bien qu'ils se jurent de s'aimer pour la vie.

Cette scène, un peu vive, avait rallumé la fièvre de Constance. L'accès n'en était pas violent ; mais le médecin, pour en prévenir les suites, dangereuses dans sa situation, crut devoir essayer de l'assoupir encore, comme il l'avait fait la veille avec tant de succès. Il y réussit pour la seconde fois. Constance tomba peu à peu dans un profond sommeil, et nous demeurâmes en silence auprès d'elle, espérant que cette nuit paisible amènerait le lendemain sa convalescence.

Nous étions à la veille du jour destiné au mariage d'Agathe et d'Albert. Tous les préparatifs en avaient été suspendus ; et dans le premier trouble de sa douleur, Valmont avait oublié d'en prévenir sa belle-mère, qui, se trouvant parfaitement rétablie, se disposait à venir le lendemain au mariage d'Albert son fils. Elle avait rassemblé tous les haut-bois et toutes les musettes de son hameau, et les avait fait partir au déclin du jour, pour former durant la nuit un concert sous les fenêtres d'Agathe, et faire danser le lendemain toute la famille.

Durant le sommeil de Constance, je demandai à Valmont s'il avait instruit de son malheur toutes les

personnes invitées au mariage. — J'avoue, me dit-il, que j'ai oublié de les en prévenir; mais nos parens et nos amis demeurent dans le voisinage, et comme les tristes nouvelles volent toujours plus vite que les bonnes, je les crois instruits de mon malheur.

Je lui observai cependant que la mère de Constance habitait, à quatre lieues de distance, un hameau isolé; qu'il était possible qu'en vingt-quatre heures elle n'eût pas appris cet évènement, et qu'en arrivant le lendemain elle pouvait éprouver une révolution dangereuse à son âge. Aussitôt Valmont envoya vers elle un ancien domestique, auquel il recommanda de lui apprendre la mort de son petit-fils avec tous les ménagemens qu'on doit à la vieillesse et à l'amitié.

Il était alors près de minuit, et Constance reposait toujours paisiblement. Le médecin jugea que son assoupissement durerait jusqu'au matin; et comme nous étions tous excédés de fatigue, il nous exhorta à nous retirer. Valmont refusa long-temps d'y consentir; mais la fidèle Alix lui ayant promis de l'avertir dès que sa maîtresse s'éveillerait, il se laissa conduire dans son appartement. Agathe et Albert gagnèrent tristement leurs chambres séparées; et quand je vis régner dans toute la maison le silence et l'obscurité, je rentrai chez moi pour m'y livrer au repos.

La bonne Alix restée seule auprès de Constance, et fatiguée de la première nuit qu'elle avait passée, cédait par intervalles au sommeil qui l'accablait. Dans cet état d'assoupissement elle croit entendre quelque bruit, se lève en sursaut, saisit un flambeau, court à la porte, et par le bruit qu'elle fait en l'ouvrant, elle réveille sa maîtresse. Arrivée au bord de l'escalier, elle prête l'oreille et n'entend rien. Incertaine si c'est un songe ou une réalité, et voulant s'assurer du sujet de sa peur, elle s'assied sur les premières marches. Là, le corps penché, la tête avancée, la bouche béante, elle écoute long-temps, s'assoupit peu à peu, et tombe dans un profond sommeil.

Le ciel était sombre, la nuit profonde, l'air tranquille; tout reposait sur la terre, Constance veillait seule avec sa douleur. Le silence, la nuit, la solitude avaient rallumé son imagination ardente. Elle était assise sur son lit, les pieds nus et le sein découvert. Ses yeux enflammés roulaient des larmes amères, qui sillonnaient ses joues pâles et brûlantes. Le crépuscule d'une lampe nocturne éclairait auprès d'elle des meubles en désordre, des vêtemens épars et le berceau vide de son fils. Elle croyait voir errer son ombre à travers cette lueur incertaine. Tantôt elle lui tendait ses bras languissans; tantôt se levant précipitamment, la poitrine oppressée et la bouche entr'ouverte, elle

courait à son berceau, y portait une main tremblante, retournait les coussins, les linges, les couvertures; puis les rejetant avec fureur... Pauvre mère, s'écriait-elle, où vas-tu le chercher!... Hier, à cette même heure il était là, il me pressait, il me caressait; ma bouche et mes yeux le dévoraient. Aujourd'hui je le cherche là, à cette même place... Malheureuse! ce n'est plus là qu'il repose; mes yeux ne le reverront jamais... Jamais? Eh! pourquoi? n'est-il plus à sa mère? Les barbares, ils me l'ont ravi; ils m'ont caché même le lieu qui le recèle. Ils veillent autour de moi... Oh! s'ils pouvaient fermer les yeux! si je pouvais leur arracher leur proie!

A ces mots elle approche de la porte, et l'ouvre sans bruit. La lumière d'Alix s'était éteinte. Alix, accablée de lassitude, dormait couchée en travers sur l'escalier. Constance, la main étendue, s'avance, saisit la rampe, descend, touche à peine les marches. Tout-à-coup son pied rencontre la tête d'Alix; elle entend un cri perçant, tombe de frayeur, roule jusqu'au dernier degré, se relève, vole à la porte, la trouve fermée, s'élance à une fenêtre, saute dans la rue, et s'enfuit.

Alix, étourdie du coup, porte à sa tête une main tremblante, se relève en frissonnant, écoute, n'entend rien, écoute encore sans oser respirer. Ce morne silence, cette obscurité profonde, le

coup qui l'a frappée la glacent d'une nouvelle terreur. D'un pas chancelant, elle se traîne dans la chambre de Constance; et, se jetant au pied de son lit : — Madame, s'écrie-t-elle, il y a ici quelque chose d'extraordinaire! Madame, réveillez-vous! Madame, m'entendez-vous? A ces mots, avançant la main pour éveiller sa maîtresse : — Ciel, elle est disparue! Elle dit, et saisit la lampe qui tremble dans sa main; le cabinet, le dessous du lit, de la table, des meubles, elle parcourt tout inutilement. — Grand Dieu! qu'y a-t-il donc ici?... où est-elle?... qui m'a frappée?... Quel affreux silence!... Ah! mon maître, mon cher maître, éveillez-vous, accourez! mon Dieu! venez vite! madame, ma pauvre maîtresse!...

Valmont accourt en désordre : — Eh bien... qu'y a-t-il? ma femme... — Elle n'est plus ici. — Elle n'y est plus!... Alix, je vous l'avais confiée. — Ah! monsieur, pardonnez-moi! que je suis malheureuse! Je suis tombée de lassitude; mais à peine le sommeil m'avait-il surprise, qu'un coup terrible m'a réveillée; je n'ai rien vu, rien entendu; mais je suis blessée, et madame est disparue.

A ce récit, Valmont poussant un cri de douleur et d'effroi, va, vient, court, appelle, éveille toute la maison. Qu'on la cherche, dit-il, courez, partagez-vous, éclairez tout; visitez la cour, le

jardin, la rue, la campagne; allez, ramenez-la, sinon vous m'en répondrez tous. — Eh! qui donc, monsieur? — Qui? elle, mon épouse, Constance, ma chère Constance. Courez, vous dis-je; grands dieux! où peut-elle être? Allez donc! venez, suivez-moi.

En un moment, tout paraît éclairé. Les uns visitent la maison, d'autres les jardins et la cour. Plusieurs se dispersent dans la campagne. Valmont les anime, les supplie, les menace et marche à leur tête.

Constance, les yeux égarés, les cheveux en désordre, les bras étendus, marchait à grands pas au milieu des ténèbres. Elle arrive au lieu de la sépulture commune; et là, cherchant parmi les tombes celle de son fils, elle entrevoit un endroit où la terre amoncelée paraissait remuée depuis peu. A cette vue elle frissonne, elle approche; et apercevant les fleurs encore nouvelles qu'on y avait jetées: — Mon cher enfant, s'écrie-t-elle, enfin je te retrouve! Les barbares! ils voulaient t'arracher à ta mère! Elle dit, se précipite sur la tombe, et d'une main animée par le désespoir, s'efforce d'écarter la terre qui couvre son fils. — Je le verrai... et je mourrai!

En ce moment elle entend dans le lointain un concert champêtre et des chants d'allégresse. Elle se relève, elle écoute; puis baissant les yeux sur

la tombe : — Hélas ! tu n'es plus ! et ils chantent !

Cependant la fête approche. Constance palpite de frayeur. S'ils allaient la découvrir!... Elle prête une oreille craintive ; chaque accent la fait frémir, chaque pas la fait trembler. Le concert passe le long d'une haie qui environne l'enceinte consacrée à la sépulture. Constance, couchée sur la terre et tremblant d'être entendue , étouffe son indignation et dévore ses sanglots. — Souffrons leur joie, se dit-elle, pour ne pas perdre ma douleur. A mesure que la fête s'éloigne , elle commence à respirer et se relève peu à peu ; mais tout-à-coup, en tournant la tête d'un autre côté , elle aperçoit plusieurs flambeaux et reconnaît la voix de Valmont. —Ah ! s'écrie-t-elle , je suis perdue ! je suis trahie ! et elle retombe sur le tombeau de son fils. Sa première chute , sa fuite précipitée , les efforts de sa douleur et de son désespoir, ce combat terrible de crainte et d'indignation , cette alternative pénible d'espérance et de terreur, de cris aigus et de douleur comprimée , en forçant , en épuisant la nature , ont accéléré le terme de la maternité.

Valmont, en approchant de l'enceinte funèbre, entend les faibles cris d'un enfant. Il y vole et trouve son épouse , presque expirante, lui donnant un fils sur la cendre de celui qu'elle a perdu. Alix, qui accompagne Valmont, donne à sa maîtresse

les premiers secours ; on l'emporte ensuite privée de sentiment. Valmont la suit, tenant son fils dans ses bras, et semble rapporter du tombeau l'enfant que sa mère en voulait arracher.

Après deux heures d'un mortel anéantissement, Constance se ranime par degrés ; ses yeux s'entr'ouvrent au jour naissant. Long-temps elle nous regarde tour à tour, d'un air inquiet et stupide. Enfin apercevant Valmont qui lui présente son fils, elle pousse un cri perçant, étend ses bras, attire sur son cœur le père et l'enfant, les presse avec transport; et, après une longue et vive étreinte, dévorant son fils d'un œil avide, puis levant les mains au ciel : — C'est lui, s'écrie-t-elle; c'est lui !.. Grand Dieu! tu me l'as rendu! Hélas! je voulais mourir, et j'étais mère encore! Ah! cher enfant, pardonne-moi; j'avais oublié le prix des jours de ta mère ; j'ignorais que la joie inexprimable de retrouver un fils surpasse encore le désespoir de l'avoir perdu.

Se tournant ensuite vers Agathe et Albert, qui la considéraient en se donnant la main, elle dit, en leur tendant la sienne : — Je me souviens du chagrin que je vous ai causé. Oubliez-le, mes bons amis. Hier, je voulais vous épargner mes peines; aujourd'hui je veux vous procurer mon bonheur. — Monsieur, poursuit-elle en s'adressant à moi, conduisez-les à l'autel, et ne différez pas d'un instant leur union.

A ces mots l'assemblée applaudit ; et Valmont décide que les deux amans seront unis dans six jours. Muets d'étonnement et de joie, ils voient approcher leur félicité sans oser la croire, et la sentent sans pouvoir l'exprimer.

En ce moment la mère de Constance qui, à la nouvelle du malheur de sa fille, venait partager sa douleur, arrive pour partager son ivresse. Le plaisir l'environne ; l'allégresse brille dans tous les yeux, et la joie fait couler autant de larmes que la douleur en avait fait répandre ; car plus la joie est imprévue, plus elle est vivement sentie.

Au milieu de ce tableau touchant, je me rappelais mes réflexions de la veille, et j'en concluais que l'homme sage doit jouir modérément du bonheur sans trop prévoir la peine, et supporter patiemment le chagrin en prévoyant le retour du bonheur.

Durant tout le cours de cette histoire, je n'avais pas perdu de vue l'infortuné Pamphile. Ses regards attachés sur le pasteur semblaient dévorer son récit. Je voyais se peindre dans ses traits toutes les nuances de la douleur, toutes les gradations de la joie. A l'abattement, au désespoir, succédaient peu à peu une résignation calme, un tendre abandon. Il était aisé de voir qu'il s'appliquait involontaire-

ment l'exemple, et des malheurs qu'il venait d'entendre, et du bonheur dont il avait été le témoin. Il était triste encore; mais la douce espérance commençait à dissiper son abattement. Toute sa physionomie nous présentait l'expression la plus touchante, et nous le contemplions avec celle du plus vif intérêt. Le pasteur avait cessé de parler, aucun de nous n'osait élever la voix; mais Pamphile lisait dans nos yeux les sentimens de nos cœurs. L'amitié provoque la confiance, et la douleur satisfaite aime à s'épancher. Tout-à-coup, rompant lui-même le silence, il s'écrie, avec cet accent qui part de l'âme et qu'elle sait si bien entendre : — Oui, je dois l'avouer, mes amis! la vie est une alternative continuelle de peines et de plaisirs....... Oh! que les peines sont cruelles!.... Cependant je commence à reconnaître que ce cœur même, où naissent de si terribles afflictions, en renferme aussi le remède, et que dans cette sensibilité, source de tant de malheurs, on peut, avec le temps et des amis tels que vous, puiser enfin de bien douces consolations!

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

FIN DE LA TABLE.

